GOVERNMENT OF INDIA

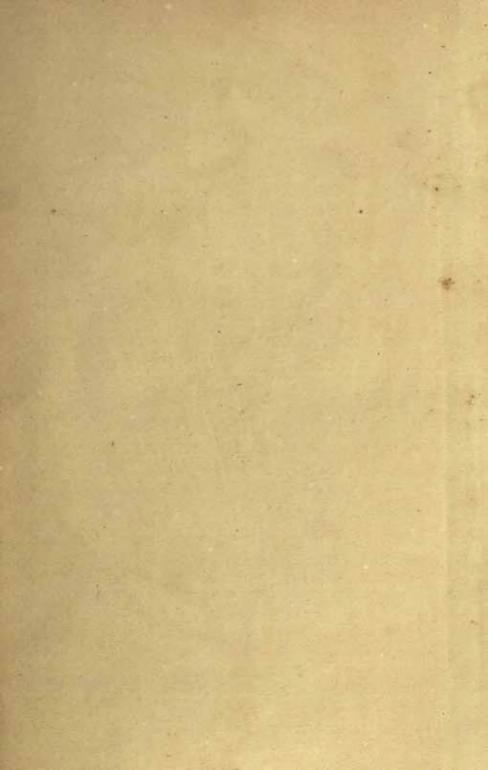
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

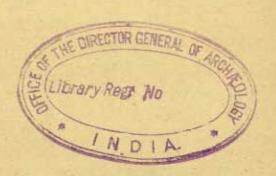
## CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

CALL No. 059.095 | J.A. 26264 |

D.G.A. 79.









# JOURNAL ASIATIQUE

DIXIÈME SÉRIE TOME IX



## TOURN'S TREATEDOR

TIBER PROINI

A SHOPP TO

## JOURNAL ASIATIQUE

OU

### RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

nâvesê

PAR MM. BARBIER DE METHARD, A. BARTH, B. BASSET CHAVANNES, GLERMONT-GANNEAU, RALÉYT, ROUDAS, MASPERO BUBERS DUVAL, É. SENANT, ETG.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DIXIÈME SÉRIE

LIBRARY, NEW DELHI.

TOME IX



MDCCCCVII

## JOURNAL ASSATIOUE

## SHRIONAN AU THANDAN

CENTRAL ARCHAEOLOGIGAN LIBRARY, NEW DELHI.

Ace. No. 2626 4

Call No ...... A

1位1855年初的

TOTHOUSEN

Shahel Mant Division

## JOURNAL ASIATIQUE.

### JANVIER-FÉVRIER 1907.

### L'ASSYRIOLOGIE EN 1904.

GÉNÉRALITÉS. — EXPLORATIONS ET FOUILLES. ÉCRITURE. — LANGUES SUMÉRIENNE ET ASSYRIENNE. LITTÉRATURE. — GÉOGRAPHIE.

HISTOIRE. — RELIGION ET MYTHOLOGIE.

DROIT PUBLIC ET PRIVÉ. — NUMÉRATION ET MÉTROLOGIE.

ARCHÉOLOGIE. — INPLUENCES BABYLONIENNES.

PAR M. C. FOSSEY.

(SUITE 1.)

#### GÉOGRAPHIE.

J. Halkvy. Les Habiri et les inscriptions de Ta'annek: Rev. sém., p. 246-258. — F. Hommel. Grandriss der Geographie und Geschichte des Alten Orients; zweite neubearbeitete Auflage des « Abrisses der Geschichte des Alten Orients ». Erste Hälfte: Ethnologie des Alten Orients, Babylonia und Chaldäa. Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft herausgegeben von Iwan von Müller. München, Beck, 1 vol. in-8°, 400 p. — Fr.-H. Weissnagu. Das Stadtbild von Babylon: der Alte Orient, 5 Jahrg., Hest 4. Leipzig, Hinrichs, 32 p. in-8°.

Les fouilles allemandes ont éclairci en partie la topographie de Babylone. M. Weissbach, qui a pris

<sup>1</sup> Voir le n° de novembre-décembre 1906, p. 439-490.

part à ces fouilles, a résumé les résultats obtenus jusqu'à ce jour, Il décrit d'abord l'état actuel des ruines et corrige sur plusieurs points la nomenclature moderne de la région : d'après lui les villages placés à l'ouest de Junjuma ne s'appellent pas Ananch, ni Abû-Gozailat. Ananch est au sud-sud-est de Birnan, à mi-chemin du Kaşr, et la localité faussement appelée Anâneh est en réalité Sinjar, nom intéressant par sa ressemblance avec le Sennaar de la Bible. Il examine ensuite les murs et les portes de la ville, les palais, les temples, les rues, les canaux et les fossés, les quartiers. Les murs Imqur-Bél et Nimitti-Bél bordaient le Kaşr au sud et au nord; le mur qui court dans la direction nord-sud, à l'est des tells appelés Uhaimir, et le mur qui commence au nord de Bábil pour finir au sud de l'Isan-el-aswad, sont les murs de Nabû-kudurri-uşur. Des huit portes énumérées par une tablette du musée de Berlin, une seulement a été retrouvée jusqu'à présent : la porte d'Istar, au milieu du front est du Kaşr, au point de rencontre des murs Nimitti-Bél et Imgur-Bél, Il est yraisemhlable que la porte de Samas se trouvait à l'extrémité sud du mur, près de l'endroit où il aboutissait à l'Euphrate. La partie sud du Kaşr, bordée par le mur Imqur-Bêl, représente l'emplacement du plus ancien palais royal, qui fut en dernier lieu reconstruit par Nabû-kudurri-uşur et couvrait une surface d'environ quatre hectares et demi; la partie nord, bordée par le mur Nimitti-Bêl, et représentant une surface de cinq hectares, était occupée par le second palais de Nabû-kudarri-uşur, celui qui, d'après les inscripțions royales et Bérose, fut construit en quinze jours. Le troisième palais était au point appelé aujour-d'hui Bábil, « à l'endroit où le mur de briques s'avance vers le nord »; c'est là que se trouvaient les fameux jardins suspendus de Sémiramis, et Rassam croit y avoir retrouvé des restes de la canalisation par laquelle l'eau montait jusqu'au haut des terrasses.

Des quarante-trois temples de Babylone, quatre ont été retrouvés par l'expédition allemande. L'E-sag-ILA, dont la légende d'Eridu fait remonter l'origine jusqu'à la création du monde, et qui est déjà mentionné dans une inscription de Zabum (xive siècle), a été découvert dans le tell 'Amran-ibn-'Ali, et la tour à étages appelée E-TEMEN-AN-KI (fondement du ciel et de la terre), au nord de ce tell, à l'endroit appelé Sahan. L'E-Mag, consacré à la déesse Nin-Mag (= Bélit), a été dégagé sur la face est du Kasr, et l'E-patutila, consacré à Ninis, à l'est-sud-est de l'Banel-aswad. Un quatrième temple, non encore identifié, était situé entre l'E-sag-ila et l'E-patutila. - La voie appelée Aiburšabum, par laquelle la procession de Marduk se rendait à l'E-sas-ua, allait du front nord de ce temple vers l'est, jusqu'au canal Arahta, où elle tournait presque à angle droit vers le nord, pour aller, en traversant la porte d'Istar, aboutir au Paraksimuti (chambre des destins), que M. Weissbach place à l'angle nord-est du Kasr. Le plus important des canaux de Babylone, l'Arahta, se détachait de

l'Euphrate au nord du Kaşr, coulait du nord au sud entre l'E-sag-ila et l'E-patutila et rejoignait l'Euphrate au delà des murs. Le canal Libil-hegalla joignait l'Euphrate à l'Arahtu, au sud du Kaşr; un autre canal parallèle à celui-là, probablement le « Canal de Marduk », a été découvert au nord du Kaşr. — Des quartiers de Babylone, le seul dont nous sachions la situation est l'Irşit Bâbili (terre de Bâbel); c'est la partie de la vieille ville sur laquelle Nabû-kudurri-uşur construisit ses deux premiers palais.

Les textes de Ta'annek (voir p. 464) ont rappelé l'attention sur les Habiri des lettres d'El-Amarna. Contre la majorité des assyriologues et des historiens, qui acceptent l'identité des Habiri et des Hébreux, M. Halévy, se fondant sur l'étude des noms propres, soutient que les Habiri sont « vraisemblablement des colonies militaires fondées par les rois cassites en Syrie. La langue habiréenne a de très étroites affinités avec l'idiome national des rois cassites qui régnaient à cette époque en Babylonie ».

La première partie d'un ouvrage considérable, qui doit comprendre la géographie et l'histoire anciennes de l'Orient classique, a été publiée par M. Hommel. Cette partie contient, après un coup d'œil sur la géographie physique, une étude ethnographique et le commencement de la description géographique. La partie ethnographique traite successivement des Sumériens et des races ouralo-altaiques, des Indo-germains (Grecs, Iraniens, Thraco-Phrygiens), des Alarodiens (Élamites et Cassites,

Arméniens avant l'invasion indo-germanique, Hanigalbatiens, Hittites, Lyciens, Cariens et Philistins, Étrusques, Libyens et Ibères), des Sémites, que l'auteur divise en Babyloniens et Sémites occidentaux (Arabes, Chananéens, Araméens), des Mèdes, Perses, Iraniens orientaux et Indiens, Les cent soixante pages qui forment le commencement de la géographie sont consacrées aux noms de la Babylonie (Sumer et Akkad, Kardunias, etc.), à l'hydrographie (rivières et canaux), aux villes de la Babylonie (Babylone, Kis, Garsag-Kalama, Kuta, Sippara, Dur-Kurigalzu, Baş, Opis, Nippur, Giš-uh (?), Adamdun, Larsa, Uruk) et de la Chaldée (Eridu, Ur. Kis, Kullab, Ninua, Marad, Borsippa, Dilbat, Agade). Un index provisoire permet déjà de se retrouver dans la masse énorme de matériaux que M. Hommel a condensés dans les quatre cents pages qu'il vient de publier.

Ce qui frappe en effet tout d'abord, c'est l'extraordinaire étendue de l'information et la richesse de la documentation. Même dans les domaines qui ne sont pas le sien, M. Hommel est encore très informé, et dans le domaine assyro-babylonien, on peut dire qu'aucun texte important ne lui a échappé. Je dirais même qu'il y a trop de choses dans son livre, que la phrase, chargée d'incidentes et de parenthèses, ellesmêmes complétées par des notes qui sont de véritables dissertations, est souvent difficile à suivre et que la lecture ininterrompue de dix pages donne le vertige, Je sais bien que le livre de M. Hommel est un manuel, c'est-à-dire un de ces ouvrages qui sont faits pour être consultés plutôt que pour être lus. Mais si on l'oublie, en reprochant à l'auteur de ne pas assez ménager le lecteur, la faute en est à M. Hommel qui a fait aux vues personnelles, aux hypothèses d'hier et même d'aujourd'hui, plus de place qu'il ne convient dans un livre destiné par nature à donner surtout l'état actuel de la science, à exposer les résultats acquis. Les idées bouillonnent tumultueusement dans le cerveau de M. Hommel et souvent il les sert sans avoir pris le temps d'en retirer l'écume. Il a au plus haut point cette faculté d'apercevoir des rapports qui est l'un des dons essentiels du savant créateur, mais trop souvent il se contente de rapprochements superficiels, qui semblent nés sous sa plume, et dont une scabreuse étymologie est l'unique support.

M. Hommel a émis et soutenu avec beaucoup d'ingéniosité l'idée que les Égyptiens sont un rameau issu du trone babylonien. Cette thèse déjà ancienne, il avait le droit incontestable de la présenter dans son Manuel, mais non comme une vérité définitivement acquise, en faisant des Babyloniens et des Égyptiens une section unique opposée aux trois subdivisions de la section des Sémites occidentaux. La tentative faite (p. 99 et suiv.) pour ramener l'ordre des lettres de l'alphabet à des principes astrologiques propres au deuxième millénaire, et explicables seulement par le culte de la lune chez les Sémites occidentaux, est une fantaisie brillante que l'on pouvait

risquer dans un article de revue, mais qui déconcerte dans un manuel.

Comme exemples de rapprochements fondés sur des étymologies discutables je citerai seulement la présence d'éléments iraniens chez les Cassites démontrée par la ressemblance des mots Burias et Baréas (Borée!), Suriaš et Súrja (sanscrit « soleil »), Simalia et Himalaja (p. 301); l'origine cilicienne ou lycienne des Étrusques démontrée par la ressemblance de Tarquinius avec le dieu national des Hittites, Tarku (p. 63 et 44). Heureusement la puissance de combinaison de M. Hommel ne se borne pas à ces étymologies. L'effort qu'il a fait par exemple pour reconstituer la topographie de Babylone, avec les documents encore incomplets que nous possédons, est un des plus puissants qui aient été tentés, et mériterait de servir d'idée directrice à une fouille, quel que doive être le résultat de cette épreuve. Je ne saurais le suivre dans sa tentative pour transporter la ville de Sirgulla (alias Sirpurla) à Babylone, mais ses objections à l'identification admise jusqu'à présent, Sirgulla - Telloh, me paraissent fortes (p. 300 et suiv.).

#### HISTOINE.

F. Delitzsch. Zu unseren assyrischen Schriftdenkmälern, I:
Mitteil, d. deutschen Or. Gesellschaft, nº 21, p. 48-53. —
C.-F. Lehmann. Bestätigung der antiken Chronologie vor
Nabonassar: BAG, t. 1V. p. 111-115; Weiteres zur altassyrischen Chronologie: ib., p. 260-261. — M. Panchitius.

Assyrische Kriegsführung von Tiglat-Pileser I, bis auf Samsi-Adad III, inaug. dissertation. Königsberg, Hartung, 144 p. in-8°. — F.-E. Pelsen. Ein neues Datam zur Geschichte Assyriens: OLZ, t. VII, col. 149-150. — P. Rost. Das neue Datam Salmanassar's I: ib., col. 179-182. — O. Weben. Sanherib, König von Assyrien, 705-681: der Alte Orient, VI, 3. Leipzig, Hinrichs, 1 vol. 29 p. in-8°. — H. Wincklen. Sanherib, König von Assyrien, 705-681, eine Skizze: der Alte Orient, VI, 1. Leipzig, Hinrichs, 1 vol. 29 p. in-8°.

Rien n'est plus difficile que de résumer avec clarté et sans sécheresse une histoire pleine d'événements importants comme l'est déjà celle de Babylone. M. Winckler a pourtant réussi à nous donner en moins de cinquante pages un tableau très vivant des destinées de l'antique capitale, depuis sa fondation par Sargon d'Agade jusqu'à l'époque parthe. Il a notamment fort bien montré comment la nécessité de posséder la route d'accès vers la Méditerranée rendait inévitable l'antagonisme de Babylone et de l'Assyrie, et indiqué des rapprochements très justes avec l'histoire de l'Europe surtout au moyen âge, L'époque de Hammurabi lui semble marquer un recul comparable à celui du vi siècle de notre ère. En art, en science et en religion, la vieille civilisation sumérienne fut gâtée par l'immigration « chananéenne». Ce terme « chananéen » a été proposé par M. Winckler pour désigner les Sémites qui s'établirent en Babylonie vers 2400 et auxquels appartiennent les rois de la première dynastie. Il me semble que ce mot doit être écarté à cause des

confusions qu'il peut engendrer, et qu'il vaut mieux s'en tenir à la désignation d'« arabe » proposée autre-

fois par Pognon et Hommel.

L'histoire de Sin-ahé-irba a été racontée en trente pages par M. O. Weber, qui a justement fait ressortir l'échec final de la politique du roi d'Assyrie, dont tous les efforts avaient tendu à l'anéantissement de Babylone, et qui dut contribuer lui-même au relèvement des ruines qu'il avait faites. D'après le fragment publié par le P. Scheil (voir p. 458), M. O. Weber incline à mettre l'expédition d'Arabie, à laquelle se rattache le second siège de Jérusalem (voir JA, sept. 1894, p. 288), avant la destruction de Babylone (689) et non après, comme on l'admettait jusqu'à

présent.

La tablette de pierre de Šulman-ašarid I" trouvée à Kala'at-Širgât (voir p. 442) a remis en question toute la chronologie assyrienne jusqu'à Tukulti-apal-ešara I". Elle raconte, d'après M. Delitzsch, que le temple d'Ašur, reconstruit par Erišu, était en ruine 150 ans après que Šamši-Adad l'avait de nouveau restauré, et que 580 ans plus tard il fut détruit par un incendie, puis reconstruit par Šulman-ašarid I". D'après une donnée de Tukulti-apal-ešara I", on mettait ce Šamši-Adad vers 1820, et Erišu vers 1980. Mais M. Delitzsch fait remarquer que le nouveau texte nous forcerait alors à placer Šulman-ašurid I" en (1820 – 580 –) 12/10, et que d'autre part il n'est pas possible de faire descendre ce roi plus bas que 1320. Il faut donc modifier la date de Tukulti-apal-

esura, d'après laquelle est calculée celle de Samsi-Adad, qui elle-même règle celle de Šulman-asarid I<sup>r</sup>.

M. Peiser admet avec M. Delitzsch qu'il faut corriger la date ordinairement attribuée à Tukulti-apalesara F (1 120). Puisque Tukulti-Ninib, d'après Sinahê-irba se place en 1290, son père doit avoir vécu aux environs de 1320, et Sumii-Adud vers 1900. D'après Tukulti-apal-esara, Asur-dan régna 641 ans après Samsi-Adad, soit vers 1260. Asur-dan était le contemporain de Zamama-sum-iddin, dont la date, d'après l'inscription de Nabonide, ne peut pas être inférieure à 1265. Or. d'après Tukulti-apal-esara, on compte 60 ans depuis le règne d'Astir-dan jusqu'au sien; donc celui-ci se place vers 1200, ou, si l'on prolonge le règne d'Asur-dân, vers 1 180. Les données de la liste des rois conduisent à la même conclusion. Car si l'on place Zamama-sum-iddin vers 1 165, la dynastie de Puis commence vers 1 262 et finit vers 1130, ce qui met Marduk-nadin-ahé, le rival de Tukulti-apal-ešara; vers 1 180. Il faudrait done admettre que le chiffre de l'inscription de Bavian est trop faible d'environ 60 ans, comme M. Rost l'avait supposé dès 1897:

Au contraire M. Rost croit aujourd'hui que la daté de 1 180 pour Tukulti-apal-esara est inacceptable. Aménophis IV est monté sur le trône vers 1400. Il ressort des lettres d'El-Amarna que Barnabarias II a encore régné quelques années en même temps que Aménophis III. Le commencement de son règne se place donc vers 1410. Il a régné environ 25 ans; ses

deux premiers successeurs ensemble, 10 ans au plus, Kurigalza II, 35 ans, et Kudur-Bél, le prédécesseur de Sugarakti-surias, 8 ans. La dynastie cassite finit donc vers 1195. Or Nabú-kadurri-asur I", contemporain d'Asur-ris-isi père de Tukulti-apal-esara l', est au moins le troisième roi de la dynastie de Pase. Entre lui et Mardak-nadin-ahé, contemporain de Tukulti-apalesura, se place encore su moins un règne (celui de Bêlnddin-uplu). Tukalti-apal-esara, étant contemporain du cinquieme roi de la dynastie de Pase, qui commence vers 1145, ne peut guère avoir régné avant 1140. Comment cela s'accorde-t-il avec la nouvelle donnée de Sulman-asarid I"? D'après un texte de Sin-aht-irba, on met Takulti-Ninib vers 1290, et Salman-astirid I' vers 1320. Mais cela obligerait à resserrer les règnes des prédécesseurs de Salman-asarid dans un temps très court. Le chiffre de 600 donné par Sin-ahé-irba est évidemment un chiffre arrondi, et l'on peut placer Takulti-Ninib en 1275 et Salman-asurid I' vers 1300. D'après la nouvelle inscription de Salman-asarid, Samší-Adail a régné 580 ans avant lui, c'est-à-dire vers 1830. Sil'on combine avec ce résultat les données de Tukulti-apal-esara I' (vii, 60-70), on arrive à l'année 1 235 pour le début du règne d'Asur-dan, et aux environs de 1190 ou 1185 pour lá fin. Si l'on place vers 1 200 l'événement de ce règne depuis lequel Tukultiupal-esura compte 60 ans, on arrive encore pour ce dernier à la date de 1140, ce qui oblige à maintenir la donnée de Bavian.

L'avenir montrera qui a raison de M. Rost ou de

M. Peiser. Je me contenterai d'appeler l'attention des historiens sur le passage de Tukulti-apal-esara I' dont on s'est tant servi, et qui me paraît susceptible d'une nouvelle interprétation. Il dit essentiellement : ina úméšuma bit Anim a Adad . . . ša . . . Šamši-Adad . . . ipus 641 šanāti illik inah Asurdan . . . bitu suātu ibbul ul ipus 1 šaši šanāti uššušu ul innadū ina šurra šarrutia Ann u Adad . . . epaš admānišunu ikbūni. « En ce tempsla le temple d'Ana et d'Adad . . . que . . . Samši-Adad ... avait construit, depuis 641 ans tombait en ruine. Ašurdan . . . démolit ce temple et ne le reconstruisit pas; pendant 60 ans ses fondations ne furent pas jetées. Au début de mon règne Anu et Adad . . . m'ordonnèrent de reconstruire leur demeure. » On a ordinairement entendu que les 641 ans finissaient sous le règne d'Asur-dan et qu'il s'était écoulé une nouvelle période de 60 ans depuis le déblaiement d'Asur-dan jusqu'au début du règne de Takulti-apalesara. Je crois qu'il serait possible de l'entendre tout autrement : les 641 ans marqueraient le temps écoulé depuis la ruine du temple jusqu'aux travaux de Tukulti-apal-esara, et les 60 ans seraient une partie de cette période, celle pendant laquelle les ruines elles-mêmes avaient disparu en partie sans que le terrain déblayé recût de nouvelles constructions. La phrase Asurdán . . . innadú serait une parenthèse . comme il s'en introduit si souvent dans les longues périodes commençant par umisu : (Asur-dân avait bien déblayé le terrain, mais il n'avait rien construit, et 60 ans durant les tranchées n'avaient pas reçu les nouvelles fondations). Il faudrait donc compter simplement 641 ans (et non 641+60) entre la ruine et la reconstruction du temple de Šamši-Adad. Cela semble favoriser la conclusion de M. Peiser sur la date de Takalti-apal-ešara, puisque 1830 (date de Samši-Adad d'après M. Rost) — 641 — 1189. Mais d'autre part il faut remarquer que la ruine du temple ne coïncide pas nécessairement avec la fin du règne de Šamši-Adad et que l'on peut, s'il est besoin par ailleurs, ajouter 30 ou 40 ans au chiffre de 641 pour avoir la durée qui sépare les deux règnes.

M. Lehmann maintient le résultat auquel il était arrivé 1 avant la découverte du texte de Sulman-asarid Ir, savoir que le chiffre de l'inscription de Bavian est de 100 ans trop élevé. D'après cette inscription, Takulti-Ninib Ir régnait 600 ans avant la prise de Babylone par Sin-ahê-irba, soit en 1289; donc Salman-asarid Ir, son père, régnaît vers 1300. Or Samši-Adad a régné (641 + 60=) 701 ans avant la reconstruction du temple d'Ana par Tukulti-apalcsara Ir. Si, conformément à l'inscription de Bavian, nous plaçons Takulti-apal-eșara vers 1110, et en conséquence Samsi-Adad vers 1820, cela mettrait Sulman-asarid I", au cas où il aurait régné 580 ans après lui, vers 1240 au lieu de 1300. Mais, comme il est impossible de remonter la date de Takulti-apalesara de 60 ans sans se mettre en contradiction avec les points les mieux établis de la chronologie,

<sup>1</sup> Zwei Hunptprobleme der altorientalischen Chronologie, 1898.

il faut expliquer autrement la nouvelle donnée de Šulman-ašarid I". Il faut entendre qu'il s'est écoulé 580 ans depuis Erisa jusqu'à Šulman-ašarid I" et que les 159 ans entre Erisa et Šamši-Adad I" sont une partie des 580 ans. Donc Šamši-Adad bàtit le temple (580—159=) 421 ans avant Šulman-ašarid I" (1300). Si nous mettons Tukalti-apal-cšara, d'après l'inscription de Bavian, en 1110, et du même coup Šamši-Adad en 1820, nous arrivons pour Šulman-ašarid I" en (1820—421=) 1399, c'est-à-dire environ 100 ans trop haut. En réduisant de 100 le chiffre de Bavian, nous arrivons à l'année 1299 à laquelle nous étions

déjà arrivés par ailleurs.

M. Lehmann a trouvé une confirmation de son hypothèse dans un texte d'Asur-ahé-iddin découvert à Kala'at-Sirgat, qui compte 1 46 ans depuis la restauration d'Erisa jusqu'à celle de Samsi-Adad, et 434 ans depuis celle-ci jusqu'à l'incendie sous Sulman-asarid 1". soit en tout 560 ans. Mais ce nouveau texte montre aussi que le Samii-Adad nommé par Sulman-asarid I. et que M. Lehmann ne croyait pouvoir être autre que le fils d'Isme-Dagan, est en réalité le fils de Bélhabi , ce qui porte à trois le nombre des patésis du nom de Samši-Adad (plus deux rois). Le fils d'Isme-Dagan et celui de Bél-kubi ont dû être presque contemporains, ce qui expliquerait que cette erreur n'ait pas entrainé M. Lehmann à des résultats faux. Mais ne faudrait-il pas se demander si le Samši-Adad de l'inscription d'Asar-ahé-iddin est le même que celui de l'inscription de Sulman-asarid? Cela remettrait alors

en question la confirmation que M. Lehmann a cru trouver dans le texte d'Asur-ahé-iddin.

M. Pancritius a donné une histoire des armées assyriennes depuis Takulti-apal-esara I" jusqu'à Samsi-Adad. Tandis que l'emploi des chars de guerre est attesté par des textes nombreux, nous ne savons rien de la cavalerie. Le mot ammanáti ne désigne pas, comme on l'admet généralement, les troupes en géneral, mais exclusivement l'infanterie, et par endroits même, une certaine espèce d'infanterie, les hoplites, par opposition à l'infanterie légère. La tactique macédonienne, qui combinait l'emploi des différentes armes, a dû être employée en Mésopotamie mille ans avant Alexandre. A la différence des Grecs, les Sémites, et tout particulièrement les Assyriens, ne se contentaient pas d'une victoire qui les rendait maitres du champ de bataille; mais, comme les généranx modernes, visaient à une destruction complète et rapide de l'ennemi. L'armée assyrienne était essentiellement une armée nationale et non une armée de mercenaires.

#### RELIGION ET MYTHOLOGIE.

M. Jastrow. Die Religion Babyloniens und Assyriens. Giessen, J. Ricker, 1 vol. 552 p. in-8°. — Religion of Babylonia and Assyria: Hasting's Dictionary of the Bible, vol. V, p. 531-84. — F.-X. Kuglen. Die Sternenfahrt der Gilgamesch; Kosmologische Wärdigung des babylonischen Nationalepos: Stimmen aus Maria-Lauch, 1904, 4 Hest. Friburg i. Br., 33 p. in-8° et deux cartes.

Malgré les lacunes encore considérables de notre

connaissance de la religion assyro-babylonienne, les études de détail sont déjà assez nombreuses pour qu'un essai de synthèse soit indispensable à tous ceux qui, directement ou indirectement, s'intéressent aux dieux et aux cultes de l'ancienne Mésopotamie. M. Jastrow, qui avait tenté une première fois cette synthèse dans un volume publié en 1898 t, a repris son travail dans des proportions plus larges, en utilisant les textes et les travaux publiés depuis six ans. Le plan de la seconde édition est identiquement le même que celui de la première, mais les développements nouveaux donnés à chacun des chapitres en font réellement un ouvrage différent, et dont la masse sera plus que doublée. Le premier volume, seul publié jusqu'à présent, étudie successivement le panthéon aux différentes époques de la Babylonie et de l'Assyrie, les textes magiques, les prières et les hymnes. Le reste de la littérature religeuse, c'est-à-dire les présages, les mythes et les légendes, la cosmologie et l'eschatologie, les temples et les cérémonies du culte, fera l'objet du second volume, qui se terminera par une bibliographie que l'on peut espérer complète. Un des principaux mérites de l'ouvrage est en effet la sureté et l'étendue de l'information ; on peut dire qu'aucun fivre, aucune brochure n'a échappé à M. Jastrow.

La lacune la plus regrettable de la première édition, le manque de références, a été comblée : des

<sup>1</sup> The religion of Babylonia and Assyria. Boston, USA.

notes nombreuses renvoient aux textes sur lesquels l'auteur s'appuie et dont il donne souvent la traduction. Malheureusement je retrouve encore dans l'exposition une certaine prolixité : M. Jastrow se répète volontiers et se laisse facilement entraîner à reprendre le développement de quelques thèmes favoris déjà exposés dans les pages précédentes. Sa méthode d'exposition, essentiellement discursive et analytique favorise encore ce penchant qu'un effort plus vigoureux vers la systématisation et la synthèse aurait contenu. Par exemple, si au lieu d'analyser tablette par tablette les séries assez monotones de textes magiques, M. Jastrow avait cherché à résumer en quelques pages l'idée qu'il veut nous donner de leur contenu et de leur composition, s'il avait groupé sous trois ou quatre chefs principaux les faits qui ressortent de ces textes, il aurait pu en faire un tableau plus serré, plus net et plus saisissant. L'idée qu'a eue M. Jastrow de distinguer des époques dans le panthéon assyro-babylonien est incontestablement bonne : retracer l'évolution historique des concepts religieux est évidemment le but d'un historien des religions; mais je ne crois pas qu'il eût fallu pour cela morceler en trois troncons le tableau du panthéon et s'y reprendre à trois fois pour nous parler de Samas. En dehors des textes datés, nous possédons une vaste littérature religieuse, pour laquelle toute chronologie est encore et sera peut-être toujours impossible, et qui en tout cas a été en usage pendant de longs siècles : à quelle période attribuera-t-on les données qu'elle fournit? Les idées générales qui se dégagent aujourd'hui sur l'histoire du panthéon assyro-babylonien auraient done pu être réunies dans un chapitre précédant une série de monographies uniques sur chaque dieu, dans lesquelles tous les faits auraient été exposés logiquement, sans que d'ailleurs les distinctions chronologiques en fussent aucunement exclues.

M. Jastrow est très pénétré de l'idée, juste en soi, que, par suite de l'unification de la Babylonie sous un même sceptre, beaucoup de divinités locales ont été évincées par les dieux de Babylone, et que le sacerdoce babylonien a remanié la liturgie au profit de ses dieux propres. D'une manière générale la thèse est des plus vraisemblables, mais j'ai peur que M. Jastrow ne l'ait quelque peu faussée ou tout au moins compromise, en l'exagérant. Par exemple il ne me semble nullement évident que le développement du rôle de Mardak dans les incantations soit postérieur à Hammurabi (p. 295 et 329) et soit dù à une substitution du dieu de Babylone au dieu d'Eridu, Ea. Il est très possible qu'à Eridu même, et pour des raisons d'ordre purement théologique, on ait imaginé, entre le diru suprème et l'humanité, un médiateur, fils de dieu, et dieu lui-même, mais plus près de l'homme et plus accessible à ses misères. Pareil rapport existe dans le christianisme entre Dieu le père et Dieu le fils1. De même, le fait qu'à quel-

<sup>1</sup> Cf. MATTH., XI, 27.

ques lignes de distance, dans une même incantation, l'exorciste se dit l'envoyé d'Ea, puis l'envoyé de Marduk, n'est nullement la preuve d'un remaniement maladroit (p. 356, note 3), car il n'y a pas, à vrai dire, de contradiction, et l'on peut croire que si un prêtre de Mardak avait voulu retoucher au profit de son dieu un texte d'Eridu, il aurait pris le bon moyen. qui était de substituer le nom de Mardak à celui d'Ea et non d'ajouter l'un à l'autre. Enfin il y a quelque exagération à prétendre retrouver le lieu d'origine d'un texte d'après le dieu qui y est mentionné (p. 347). Aussi haut que nous remontions, on honore en tout lieu, outre la divinité locale, un grand nombre de divinités, que la liturgie ne pouvait pas ignorer. De ce que Samas, le dieu de Larsa, est invoqué dans une incantation, il n'en résulte nullement que celle-ci n'ait pu être rédigée à Eridu, dont le patron était Ea. Prétendre le contraire serait attribuer aux anciennes cités de la Chaldée un monothéisme de fait que rien ne permet de supposer.

Si certaines distinctions de M. Jastrow me paraissent prématurées et vaines, ilen est d'autres qu'il se refuse à admettre et qu'il écarte trop sommairement. Il se contente de déclarer (p. 265, n. 1) que la tentative de M. Sayce pour distinguer, dans la religion de la Chaldée, les apports sumériens des apports sémitiques a complètement échoué. Il eût valu la peine de le montrer, et le puissant effort de M. Sayce méritait mieux qu'une note dédaigneuse. Je ne suis pas éloigné de croire que la confusion perpétuelle, main-

tenue soigneusement par M. Jastrow, entre le panthéon sumérien et le panthéon sémitique, est un vice capital. Il ne suffit pas d'affirmer que la religion assyro-babylonienne est exclusivement sémitique (p. 19 et 22-23); il faudrait définir ce que c'est qu'une religion sémitique, en découvrir un type d'une pureté indiscutable et le comparer à la religion en question. M. Jastrow ne l'a pas fait et je n'en suis pas très surpris; mais son affirmation reste alors l'expression d'une préférence personnelle qu'il ne pouvait pas espérer nous faire partager et qu'il pouvait moins encore ériger en principe.

Rawlinson avait déjà émis l'idée que la légende de Gilgames est un mythe solaire qui a pour base le cours annuel du soleil. Depuis, on s'est borné à faire remarquer le nombre des douze tablettes qui forment le texte et qui seraient une allusion aux douze signes du zodiaque; l'amitié de Gilgames et d'Eabani, qui rappelle la constellation des Gémeaux; les hommes-scorpions et le déluge, qui rappellent les signes du Scorpion et du Verseau. Mais, en contradiction avec ces données, on a cherché sur la terre le théâtre des exploits de Gilgames.

Le P. Kugler objecte que : 1° l'action se déroule non pas sur la terre, mais dans le ciel étoilé; les voyages communs des deux héros et le voyage de Gilgames vers « l'île des bienheureux » se font non vers l'ouest, mais vers l'est; 2° l'explication de Jensen, qui fait voyager Gilgames par la Syrie et Chypre jusqu'à Gibraltar, tout ingénieuse qu'elle est, est aussi inacceptable que celle qui le fait voyager vers le golfe Persique; 3° la légende provient de l'époque où le point équinoxial du soleil était dans le Taureau; en tout cas les données cosmographiques témoignent

d'une antiquité d'au moins 4000 ans.

Gilgames habite dans la maison brillante d'Anu et d'Istar (I, 37), c'est-à-dire du dieu suprême du ciel et de la déesse de l'étoile Vénus; il va à la forêt des cèdres par un chemin que seul le soleil a parcouru avant lui (X, m, 22); il tue le taureau céleste, le lion, et atteint le scorpion (IX, II), trois constellations de l'écliptique nommées dans l'ordre où le soleil les parcourt dans sa course annuelle. La fin de la tablette XI montre que le but du voyage n'est pas très éloigné de la patrie du héros : le retour est très rapide; donc Gilgames ne revient point sur ses pas; il a dù faire un voyage circulaire. Les scorpions sont les constellations personnifiées du Scorpion et du Sagittaire; le supuk samé est la voie lactée. La montagne de Mešu, que Gilgames doit traverser, est la partie obscure du ciel qu'entoure la voie lactée au nord et au sud de l'écliptique, entre le Scorpion et le Sagittaire; à cet endroit la voie lactée forme pour ainsi dire une porte à cette montagne, et cette porte est traversée d'ouest en est par le soleil dans sa course annuelle. La reine Siduri Sabîtu est la partie peu lumineuse de la Voie lactée, près du Sagittaire. Les eaux de mort traversées par Gilgames et Ut-napistim sont la constellation de l'Eridan, qui a la forme sinueuse d'un cours d'eau. Le héros arrive, après un voyage de 150 jours environ, à un point de la constellation d'Orion distant à peu près de 150 degrés de la voie lactée.

Gilgames, armé de la hache et du poignard, est le prototype d'Orion. Son camarade Eabani, fait à l'image d'Anu, a aussi un caractère astral : c'est probablement le Cocher et sa Chèvre (Eabani vit avec les gazelles). Le taureau qu'il combat avec Gilgames est une constellation; la forêt, la montagne et le grand cèdre sont tout près de cette constellation, dans la voie lactée. Au terme du voyage commun d'Eabani et de Gilgames est la constellation des Gémeaux. La mort d'Eabani se place après le combat contre le lion, c'est-à-dire à l'époque où le soleil se trouve dans la constellation du Lion, au quatrième mois de l'année babylonienne. Comme celle de Tammuz, elle symbolise la mort de la végétation sous l'ardeur excessive du soleil. Enfin le caractère solaire de Gilqumes explique qu'il soit devenu un héros du monde souterrain, le soleil étant censé passer sous la terre. Le soleil était au solstice dans la constellation du Lion, vers 2200 ou vers 3600 av. J.-C., suivant que l'on songe à l'extrémité ou au milieu de la constellation. C'est la première date que le P. Kugler choisit comme l'époque approximative de la composition de la légende. Il annonce, en terminant, la démonstration d'autres théories, notamment que, dans l'opinion des Babyloniens, la voûte du ciel n'est pas fixe, mais animée d'un mouvement de rotation.

### DROIT PUBLIC ET PRIVÉ.

C.-H.-W. Johns. Babylonian and Assyrian laws, contracts and letters. New-York, C. Scribner's sons, 1 vol. 424 p. in-8".

Nous n'avons pas et nous n'aurons jamais, pour reconstituer la vie babylonienne et assyrienne, la riche collection de monuments figurés que les tombes de la vallée du Nil ont conservée aux égyptologues. Mais les innombrables tablettes d'argile, sur lesquelles les anciens habitants de la Mésopotamie ont consigné les transactions les plus variées, fournissent une source inépuisable de renseignements sur la vie publique et privée, depuis les débuts de l'écriture jusqu'à l'année 82 avant notre ère. Le nombre des textes publiés et étudiés jusqu'à ce jour, quoique déjà considérable, est infiniment petit en comparaison de ceux qui sont encore inédits et surtout enfouis dans le sol; mais la masse des données qu'ils nous apportent est tout à la fois si grande et dispersée en tant de travaux qu'il était devenu urgent d'en faire une première fois la synthèse.

M. Johns, qui s'est tout spécialement voué à l'étude de cette catégorie de documents, et en a publié luimême une collection importante<sup>1</sup>, nous a donné cette synthèse dans un volume plein de faits, d'une lecture agréable, que tous les historiens pourront consulter et que les spécialistes eux-mêmes liront avec

Assyrian deeds and documents, 3 vol., 1898.

profit. L'auteur a exclu les discussions philologiques. et on ne saurait l'en blamer, mais j'aurais voulu alors que ses références aux textes fussent d'autant plus claires. Page 123, par exemple, une note me renvoie à S. 34, ce qui veut dire que le document a été trouvé à Sippara. Mais on a publié des contrats de Sippara un peu partout; où est le numéro 34? Je ne puis analyser par le menu un ouvrage de cette étendue, et je dois me contenter d'en indiquer les principales divisions : les premières lois babyloniennes; le code de Hammurabi (traduction); lois babyloniennes postérieures; organisation sociale de l'ancien état babylonien; juges, tribunaux et procès; jugements; droit criminel; organisation de la famille; mariage; divorce et abandon; droits des veuves; obligations et droits des enfants; éducation des enfants; adoption; héritage; esclavage; la propriété foncière en Babylonie; l'armée, la corvée et les autres services personnels; les fonctions et l'organisation du temple; dons et legs; ventes; emprunts et dépôts; gages; salaires des ouvriers; location de propriété; lois commerciales; association et fondé de pouvoirs; comptabilité.

Dans une seconde section, M. Johns a donné un tableau de la littérature épistolaire, depuis Hammurabi jusqu'aux Sargonides et au second empire babylonien; en appendice un tableau des poids et mesures. Je note, entre mille, un détail qui a son intérêt pour l'archéologie : la première mention du fer est de l'époque de Hammurabi; sa valeur comparée à celle de l'argent est alors dans le rapport de 1 à 8.

### NUMÉRATION ET MÉTROLOGIE.

 J. Delaporte. Notes de Métrologie assyrienne: Recueil de travaux, vol. XXVI, p. 134-138. — G. Kewitsch. Zweifel an der astronomischen und geometrischen Grundlage des 60-Systems: ZA, vol. XVIII, p. 73-95.

Les Babyloniens ont eu une année commerciale de 360 jours (= 12 mois de 30 jours), mais il est impossible qu'ils n'aient pas reconnu dès la plus haute antiquité que l'année solaire est de 365 jours : la fête des jours épagomènes (zagmuku) en est la preuve. Pas plus que l'observation du cours du soleil. celle des révolutions de la lune ne pouvait conduire à une année de 360 jours; car le mois lunaire n'a pas une durée moyenne de 30 jours, mais une durée toujours inférieure à 30 jours, ce qui nous conduirait à une année de 354 jours, inférieure de 11 jours à l'année solaire. Ginzel a émis l'hypothèse que l'année de 360 jours était une moyenne entre l'année solaire et l'année lunaire; mais le fait que les anciens Babyloniens avaient une année de compte de 360 jours à côté de l'année solaire de 365 jours contredit cette hypothèse. Il est donc peu probable que la division du cercle en 360 degrés et le système sexagésimal aient été dérivés d'observations astronomiques. Lehmann a essayé d'expliquer le système sexagésimal par deux mesures naturelles. Les Babyloniens fixaient à 1/720 le rapport du diamètre du soleil à l'écliptique : ce chiffre s'obtient en divisant les 24 heures par 2 m. 14, durée du passage du soleil au méridien.

Mais en admettant que les Babyloniens aient réellement cherché dans le ciel une mesure et aient trouvé par l'expérience 720 largeurs du soleil — deux choses peu probables — on ne voit pas pourquoi ils ont pris pour unité, pour degré, le double de cette mesure. Le KASPU non plus n'est pas une mesure

fournie par la nature.

Toutes les explications données jusqu'à présent supposent tacitement que les Babyloniens avaient déjà un système de numération lorsqu'ils inventèrent le système sexagésimal. Mais il est impossible d'admettre qu'ils ont changé leur numération pour l'adapter à leur métrologie : au contraire ils ont adopté les mesures que nous leur connaissons parce qu'ils avaient une numération sextale ou sexagésimale. De même, s'il est vrai que la division en quatre est plus naturelle que la division en six, pour qui part d'observations astronomiques, il ne faut pas en conclure que les Babyloniens sont arrivés à la soixantaine en partant de quatre, mais que leur système de numération n'est pas issu de considérations astronomiques. Zimmern fait valoir, en faveur de 360 comme point de départ, que le sosse (60) signifie 1/6; donc le double mois, de 60 jours, le sixième d'année, serait une mesure naturelle. Mais on passe d'un nombre inférieur à un nombre supérieur pour obtenir une nouvelle unité; on ne suit pas la marche inverse. D'autre part, l'année elle-même n'est pas une mesure naturelle, Seul, le jour est une mesure astronomique naturelle, et les divisions du jour sont le résultat de l'arbitraire; la numération a sur elles une grande influence. Ainsi la division du jour babylonien en six parties montre que les anciens habitants de la Chaldée avaient un système sextal, ou tout au moins que six était dans leur numération un point d'arrêt. Cela explique l'importance qu'ont chez eux les fractions 1/6, 1/3, 1/2, 2/3. 5/6, c'est-à-dire 1/6, 2/6, 3/6, 4/6, 5/6 : ces fractions sont désignées par des noms et des idéogrammes particuliers. Le nombre 60 est, comme nous le verrons plus loin, un nouveau point d'arrêt de la numération babylonienne. Le sixième de jour (4 heures), divisé en soixantièmes, donne l'imdu (idéogr, vs) de 4 minutes, 360° partie du jour. Le cours journalier du soleil fournit tout naturellement l'idée de cercle; de là la division du cercle géométrique en 360 parties.

Comment les Babyloniens ont-ils été conduits au système sextal? Une revue des différents systèmes de numération et notamment de la numération undécimale des Néo-Zélandais a conduit M. Kewitsch à une explication du système babylonien. Avec les doigts de la main gauche, on comptait de 1 à 5. En comptant 6, on levait le premier doigt de la main droite, on fermait la main gauche, et on recommençait à lever les doigts en comptant 6+i (7), 6+a (8), ..... 6+5 (11). On levait alors le second doigt de la main droite en comptant 2 fois 6 (12). Après 5 sixaines +5 (35) venaient les six sixaines ou  $6^2-36$ . Ce nombre était marqué par le petit orteil du pied gauche. Les cinq orteils du pied droit mar-

quaient les troisièmes puissances de 6 (216). Dès qu'apparaît la possibilité de ramener le système sextal au nombre des doigts, on est dispensé de recourir aux observations astronomiques et géométriques, qui supposent un degré de culture tel qu'il est certaine-

ment postérieur à la numération.

Comment le système sexagésimal est-il sorti du système sextal? Est-ce par la rencontre d'un peuple à numération sextale avec un peuple à numération sexagésimale? Le mélange des deux systèmes de chiffres dans l'écriture babylonienne parle en faveur de cette hypothèse. Mais on peut aussi imaginer une autre explication. Tandis que les doigts de la main gauche marquent comme tout à l'heure les cinq unités, l'image de 6 est fournie par toute la main étendue; les doigts de la main droite donnent alors les multiples de 6 jusqu'à 6 × 5, et les deux mains le carré de 6 ou 36. On peut encore recommencer en convenant qu'une main étendue donne à chaque doigt la valeur 6, les deux mains la valeur 36. Nous obtenons alors deux groupes. Avec une main, dans le premier stade, en comptant avec les doigts des deux mains, nous avons  $6 \times 1, 6 \times 2, \dots 6 \times 10$ = 60, qui forme une nouvelle unité. Dans le second stade, en comptant sur les orteils des deux pieds, nous avons  $60 \times 1$ ,  $60 \times 2$ , ...  $60 \times 10 = 600$ . Avec deux mains, dans le premier stade, 36 x 1,  $36 \times 2$ , ...  $36 \times 10 = 360$ ; dans le second stade. avec les orteils des deux pieds, 360 × 1, 360 × 2,  $360 \times 10 = 3600$ .

Le rapport entre les mesures agraires v et GAR avait été évalué à 12 par M. Thureau-Dangin qui, de la tablette 96-4-10. 1, avait tiré la relation 1 GAR = 12 v. M. Delaporte fait remarquer qu'une autre tablette aurait donné 1 GAR = 14 v., et une autre 1 GAR = 10 v. Il calcule donc les relations fournies par trente-sept plans publiés dans les Ganeiform Texts et montre que la valeur de l'u varie entre 1/18 et 1/7 de GAR.

### ARCHÉOLOGIE.

Guarence S. Fisher. The Mycenaean palace at Nippur: Am. Journ. of Arch., vol. VIII, p. 403-432.— L. Heuzey. Une statue complète de Goudéa: Revue d'assyriologie, vol. VI. p. 12-22.— L.M. Price. Four Babylonian seal cylinders: AJSLL, t. XX, p. 108-115.

Le palais de Nippur, que M. Fisher attribue à l'art mycénien, est le même dont M. Hilprecht fait descendre la construction jusqu'à l'époque parthe. M. Fisher tire ses arguments de la comparaison des différentes couches, de quelques objets trouvés en dehors du palais (notamment une tête de guerrier en pierre, un masque funéraire en or, une stèle en terre cuite représentant deux bouquetins affrontés et dressés sur les pattes de derrière contre un arbre qui les sépare); des colonnes et de la distribution du palais lui-même, comparée à celle du palais de Tirynthe. Je doute qu'aucun de ces rapprochements paraisse bien décisif aux historiens de l'art mycénien.

D'autre part, l'archéologie babylonienne fournit

en abondance des éléments de comparaison qui nous dispensent de chercher jusque sur les bords de la mer Égée les origines de l'art nippourien : les bouquetins affrontés, par exemple, ne sont pas précisément un motif inconnu à l'art oriental ou que l'on puisse prétendre importé; on les trouve déjà sur un cylindre chaldéen de la Collection de Glercq (pl. 11, 15), que Ménant a fort justement attribué aux âges les plus anciens, et la construction si caractéristique des colonnes de Nippur, formées de briques en secteurs de cercle, se trouve déjà à Telloh, dès l'époque de Gudea, comme en témoignent les inscriptions de ces briques (Déc., pl. 38). Il n'y a rien, dans les arguments de M. Fisher, qui puisse prévaloir contre le fait sur lequel s'appuie M. Hilprecht, savoir que l'une des briques du palais renfermait une monnaie de cuivre de l'époque des Arsacides 1. M. Fisher aura donc raison de ne pas trop se hâter de construire la théorie sur les migrations des peuples à la fin de l'époque mycénienne, qu'il a esquissée à propos du pulais de Nippur.

La statue J de Gadea (voir p. 459) a été étudiée par M. Heuzey, qui en a donné une reproduction en héliogravure et a fort ingénieusement expliqué le manque de proportions qui se remarque sur plusieurs statues chadéennes et en particulier sur celle-ci : Quand le bloc (de diorite) était de dimensions trop restreintes, l'artiste ne craignait pas de diminuer le

<sup>1</sup> Explorations in Bible-Lands, p. 563.

corps, ne le considérant plus que comme un socle, une sorte de piédouche et de support pour la tête. Ge parti-pris a quelque chose d'enfantin, de naîf; mais il est probable que les sections chirurgicales par lesquelles nos sculpteurs modernes établissent un buste, en tranchant dans le vif de la figure humaine, auraient paru aux hommes de ces anciens âges une pratique bien plus choquante et plus inadmissible que ce rapetissement du corps, dont leur imagination corrigeait l'invraisemblance.

M. Price a publié quatre cylindres en pierre dure. Il attribue le premier et le troisième à l'époque de Sin-Gasid, parce qu'il y trouve LUGAL-BANDA et NINGUE mentionnés côte à côte comme dans une inscription de Sin-Gasid; cela paraîtra peut-être une raison insuffisante. Le second cylindre a appartenu à Imgur-Sin, pasisu (prêtre) de Bélit; le quatrième porte le

nom de Gudea.

### INFLUENCES BABYLONIENNES.

## a. EN GÉNÉBAL.

D.-H. MÜLLER. Ueber die Gesetze Hammurabis, Vortrag. Wien, A. Hölder, 45 p. in-8°. — H. WINCKLER. Die Weltanschaatung der Alten Orients. Ex Oriente lux, Band I, Heft I, Leipzig, Pfeiffer, 50 p. in-8°.

Une nouvelle collection de monographies destinées à répandre dans le public lettré la connaissance de l'antiquité orientale, et publiée sous la direction de M. Winckler, débute par une étude de ce savant sur la conception de l'univers dans l'ancien Orient. La thèse, déjà exposée plusieurs fois par M. Winckler, est que cette conception est essentiellement astrologique, que les institutions, la mythologie et même l'histoire ont été modelées sur elle, et que son influence s'est perpétuée non seulement chez les Grees et les Latins, mais chez les Indiens et les Chinois, jusqu'à l'islamisme et aux temps modernes. La découverte des tablettes d'El-Amarna a montré qu'au xv' siècle avant notre ère la langue et l'écriture babyloniennes étaient pour tout l'Orient ce que la langue française est aujourd'hui pour le monde civilisé, et que les mythes babyloniens étaient étudiés jusqu'en Égypte. D'autre part les rapports relevés entre les traditions de peuples très différents peuvent bien s'expliquer par l'unité de l'esprit humain tant qu'il s'agit de pensées, mais non plus lorsqu'il s'agit de l'expression de ces pensées. Il faut donc chercher à ces traditions communes, revêtues d'une forme identique, une source unique, et elle ne peut être trouvée qu'en Babylonie.

Mais dans ce pays tout est réglé à l'image du ciel étoilé : le monde terrestre est considéré comme une image du monde astral; les astres règlent et, par suite, annoncent les événements terrestres. M. Winckier s'efforce de montrer l'origine babylonienne et astrologique du système sexagésimal, de l'année lunaire et solaire et de ses divisions, de la double heure, de l'heure et du mille. Mais quelques rappro-

chements de détail me paraissent encore trop peu fondés. Par exemple comparer la fonction du dictator clavis fingendi causa à l'usage babylonien des clous d'argile ensoncés dans les murs (p. 7) ne serait légitime que si cet usage se rapportait sûrement au comput des années; or ce que nous en savons par Loftus nous ferait voir bien plutôt dans ces clous d'argile un simple motif d'ornement dépourvu de toute signification. Il est certain que Pythagore a beaucoup emprunté à l'Orient, mais il paraîtra au moins inutile d'en chercher une preuve dans l'importance qu'il attribuait aux fèves, rapprochée de la dispute de Jacob et d'Esau pour le plat de lentilles (p. 13). L'existence d'un double mois babylonien, ou, si l'on veut, d'une division de l'année en six mois de 60 jours serait une explication bien séduisante d'une particularité du calendrier romain qui n'a que six noms de mois (Janvier à Juin), les autres (Quinctilis à Décembre) étant simplement désignés par un chiffre (p. 15). Mais ce double mois me paraît une pure déduction de M. Winckler; aucun texte ne la confirmant, elle ne peut elle-même rien expliquer.

Appliquée à l'histoire, la théorie de M. Winckler se formule ainsi : l'histoire terrestre et humaine doit être une copie de l'histoire céleste (p. 32); le mythe astral est la forme dans laquelle l'Orient a coulé la matière historique (p. 38). Abraham est le premier des patriarches : sa figure doit donc être composée de traits empruntés au culte de la lune; son fils a les traits du soleil. Les traces de cette conception

historique se retrouvent surtout dans la littérature apocalyptique. - Limitée à certaines périodes de l'histoire, cette théorie ingénieuse est très acceptable : elle a le mérite d'expliquer le mélange d'éléments mythiques et de réalité historique - souvent contestée à tort — dans des traditions comme celle qui nous a été transmise sur Sargon l'ancien. Il est certain que la tentative d'un Bérose s'efforcant de renfermer l'histoire de Babylone dans un cycle terminé par la mort d'Alexandre, et de montrer qu'une ère nouvelle commençait avec les Séleucides, se rattache à une conception astrologique de l'histoire. De même très probablement les calculs de Nabonide. Mais il ne faudrait ni exagérer le caractère astral des mythes, ni découvrir leur influence là où le rapport que l'on aperçoit est peut-être une coïncidence purement fortuite. La difficulté en pareille matière n'est pas de découvrir des rapprochements qui justifient la thèse; elle est de ne pas les recueillir trop complaisamment en excluant oeux qui la contredisent. Ainsi M. Winckler me paraît abonder trop facilement dans son seus et compromettre sa théorie lorsqu'il l'applique aux rois d'Israel. Il établit cette série d'équations :

Gémeaux = Lune Saül
Gancer = Lion Jonathan
Lion = Marduk David
Vierge
Balance = Nabù Salomon

et ajonte entre autres choses que « la mélancolie est propre à tous les chefs de dynastie, car elle est en rapport avec la légende de la lune et repose sur la disparition mensuelle du disque lunaire » (p. 40-41). Salomon correspondant à la Balance, son fils correspond au Scorpion; ainsi s'applique sa réponse au peuple : « Mon père vous a châtié avec le touet, mais moi je vous châtierai avec le Scorpion » (p. 44). Passe encore pour le Scorpion, encore qu'il soit plus raisonnable de penser qu'un instrument de torture a porté ce nom; mais quel rapport y a-t-il entre le fouet de Salomon et la Balance? M. Winckler, comme tout semeur d'idées, propose plus de choses qu'il n'en fera accepter, mais on le lit toujours avec intérêt, et, sans partager toutes ses opinions, je recommande une brochure dont je n'ai pu donner qu'une idée bien incomplète.

M. D.-H. Müller a exposé, dans une conférence faite à la société viennoise de juristes, les idées qu'il avait développées dans son édition de Hammurabi, sur la loi de Hammurabi, la loi de Moïse et la loi des XII Tables (cf. Journal asiatique, 1904, p. 273).

## b. SUR ISRAEL.

J. Halivy. Les prétendus emprunts cosmogoniques dans la Bible: Revun sémitique, p. 016-028 et 313-324. — A. Jane-Miss. Das alte Testament im Lichte des alten Orients, mit 145 Abbildungen und 2 Karten. Leipzig, Hinrichs, 1 vol. in-8°, 383 p. — Monotheistische Strömungen innerhalb der babylonischen Religion, auf Grund eines Vortrages gehalten auf dem 11 internationalen Kongress für Religionsgeschichte zu Basel, 1904. Leipzig, Hinrichs, 48 p. in-8°.

— S. LANGDON. Isaiah 66, 11: AJSLL, vol. XX, p. 259. — Th.-G. Pinches. Sapattu, the Babylonian Sabbath: PSBA, vol. XXVI, p. 51-56. — Šapattu, the Babylonian Sabbath, additional note: ibid., p. 162-163. — J.-D. Prince. The Assyro-Babylonian scapegoat controversy: AJSLL, vol. XX, p. 173-181. — H. Zimmenn. Sabbath: ZDMG, vol. LVIII, p. 199-202. — Nochmals Sabbat: ibid., p. 458-460.

Dès le début des études assyriennes, on a compris le secours qu'elle pouvaient fournir à l'exégèse biblique, et les travaux d'ensemble ou de détail sur les rapports d'Asur et d'Israel se sont rapidement multipliés, l'assyrien rendant au centuple l'aide que l'hébreu avait prêtée aux déchiffreurs de la troisième écriture cunéiforme. M. Jeremias a de nouveau réuni et commenté les passages de la Bible qu'éclairent les textes assyriens et babyloniens et, d'une manière plus générale, l'archéologie orientale. Il étudie successivement la conception du monde dans l'ancien Orient, les centres du culte et les principales divinités du panthéon babylonien, les cosmogonies babylonienne, égyptienne, phénicienne, étrusque et hébraïque; le paradis et la chute de l'homme, les patriarches, l'antiquité du monde d'après la Bible, le déluge dans les traditions babylonienne, syrienne, phrygienne, indienne, grecque et biblique; la liste ethnographique de Gen., 10, la tour de Babel, la migration d'Abraham, le pays de Canaan avant Israel, Abraham considéré comme Cananéen, la légende de Joseph, la sortie d'Égypte, les lois de Moïse et de Hammurabi, enfin une série

de passages empruntés aux différents livres de la Bible.

M. Jeremias est un chaud partisan des théories de Stucken et de Winckler sur les mythes astraux et retrouve partout l'influence des conceptions astrologiques. Pour y arriver, il ne recule pas devant une traduction arbitraire : ainsi le nom de la tour à étages de Borsippa, E-un-imin-an-ki, est traduit par lui « der Tempel der 7 Befehlsübermittler des Himmels und der Erde » (p. 6), pour appuyer cette affirmation que les planètes ont été conçues comme les Dolmetscher (épunvers) de la volonté divine, et bien que le seul sens que l'on puisse attribuer à III-, un, soit celui de hamamu a direction ». Suivant M. Jeremias, le mythe astral est comme le moule dans lequel la matière historique s'est coulée; il est à l'histoire ce que la métrique est à la poésie, le dessin et la couleur à la peinture, et le fait d'avoir revêtu cette forme de mythe astral n'enlève à un récit rien de sa valeur historique (p. 22). D'ailleurs l'histoire elle-même construit des schèmes (die Geschichte baut Schemen): l'empereur Guillaume a six fils et une fille, les sept planètes avec Vénus (p. 225, n. 4, et p. 240). Il faudrait pourtant s'entendre : ou bien les rapprochements que l'on relève entre différents traits d'un récit et les conceptions astrologiques sont un pur effet du hasard, et alors le récit garde sa valeur historique, mais il n'y a pas d'influence de l'astrologie et le rapprochement est un jeu d'esprit sans aucun intérêt scientifique; ou

hien les faits ont été plus ou moins altérés, conformément au schème astrologique, et le récit est d'autant plus suspect qu'il se rapproche plus de ce schème.

On ne saurait trop s'étonner que l'échec piteux de spéculations analogues, qui sévirent naguère dans l'indianisme<sup>1</sup>, ait si peu profité aux savants d'aujourd'hui, et l'on doit regretter que des esprits pénétrants se laissent entraîner à des exercices de jonglerie où leur dextérité éclate brillamment, mais

en pure perte.

En dehors de cette erreur fondamentale qui me gâte plus d'une page de son livre — Abraham est un mythe lunaire (p. 182-3, 209); l'histoire de Joseph est une réédition du mythe de Tammuz (p. 239); la bénédiction de Jacob à ses fils est inspirée du zodiaque (p. 248); le récit du déluge est un mythe astral (p. 134); les commandements 4 à 9 du décalogue hébreu sont rattachés chacun à une planète (p. 262) — M. Jérémias a semé de-ci de-là quelques affirmations qui me paraissent aussi dénuées de preuves qu'inutiles. Je ne sais par exemple pourquoi il affirme que Adapa et Marduk sont un seul et même fils d'Ea (p. 30). Enfin certaines parties me paraissent traitées trop sommairement, comme la question du livre de Daniel, sur lequel M. Sayce

La vanité de ces théories a été apirituellement ridiculisée por J.B. Piras : Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou grand erratum, source d'un nombre infini d'erratu à noter dans l'histoire du xxx siècle, 1860. in-32.

a écrit dans son Higher Criticism un chapitre des plus intéressants, et auquel M. Jeremias ne consacre pas plus d'une page (p. 362). Abstraction faite de théories contestables, son livre reste utile par le nombre de faits qui y sont groupés systématiquement et par une illustration abondante, où figurent même quelques monuments inédits.

La question de l'existence d'un monothéisme plus ou moins latent en Babylonie a été posée, en 1892, par la brochure de Delitzsch, Babel und Bibel, M. Jeremias admet qu'il existait en effet en Chaldée une tendance au monothéisme. Un polythéisme effréné s'étale, il est vrai, dans le culte assyro-babylonien, mais ce culte est un produit de la mythologie, qui elle-même est une déformation populaire du système cosmologique. Dans la science ésotérique des prêtres, dans la religion des psaumes, dans le culte de Marduk, nous trouvons des courants de monothéisme. Mais cette tendance n'est nullement comparable au pur monothéisme affirmé par Israel.

L'originalité de la pensée d'Israel a trouvé un défenseur inlassable dans M. Halévy. Les pages consacrées par M. Zimmern, dans la troisième édition de l'ouvrage de Schrader<sup>1</sup>, aux emprunts cosmogoniques de la Bible lui ont fourni le thème de ses derniers articles. Il nie que la cosmologie du livre d'Énoch doive rien à l'influence habylonienne, et étudie successivement le ciel et la terre, les sept pla-

Die Keilinschriften und das Alte Testament, 1902.

nètes et le zodiaque. M. Halévy conteste notamment que le nombre sept ait une origine astrale et y voit les sept points dont « se compose l'espace : quatre dans le sens horizontal : orient, occident, nord et sud, et trois dans le sens vertical : le haut, le bas

et le plus bas ».

La question si controversée des rapports du sabbat juif avec la sapattu babylonienne a été de nouveau soulevée par la publication, due à M. Pinches, d'un texte hémérologique dont III R, 56, nº 4, donnait seulement une petite portion. Le texte complété et restitué par M. Pinches comprend vingt-huit lignes, donnant en deux colonnes les noms de certains jours (1 à 10, 15, 19, 20, 25, 30) du mois et de certaines solennités. Le jour appelé sapatta est le quinzième jour du mois. M. Zimmern, qui a apporté d'utiles corrections aux lectures de M. Pinches, a écarté du même coup des rapprochements erronés avec le neuvième jour (bilti et non batti) et le vingtcinquième jour (arha kata et non arha batti). Il ne ressort pas de ce texte que les septième, quatorzième, vingt-et-unième et vingt-huitième jours du mois aient été appelés sapatta, comme on était porté à le croire d'après les hémérologies. Le quinzième jour doit sans doute son importance à ce qu'il marque la pleine lune. Le mois était divisé en six parties dont les cinquième, dixième, quinzième, vingtième et vingt-cinquième jours marquaient le commencement (de là arha katá « fin du mois » pour désigner le vingt-cinquième jour qui commence en effet la dernière sixaine du mois). Mais, à côté de cette division en six parties, il en existait aussi une en quatre parties (7, 14, 21, 28), dans laquelle on devait être porté à considérer le quatorzième jour comme la sapattu, et peut-être à étendre cette dénomination aux autres multiples de 7 (1, 21, 28, et 19 ou 49° jour depuis le commencement du mois précédent). Toutefois c'est là une hypothèse qu'aucun document n'est encore venu démontrer. Il faut aussi admettre que les Israélites ont pu emprunter aux Babyloniens d'une part le terme sapattu (quand et comment c'est une autre question), d'autre part la division du mois en quatre parties, et combiner les premiers ces deux éléments dans leur fête du sabbat.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de discuter avec M. Prince sur l'existence d'un rite du bouc émissaire chez les Babyloniens!. Nous ne sommes pas encore arrivés à nous mettre d'accord; mais comme nous discutons sans faux point d'honneur et que nous nous concédons réciproquement un certain nombre de choses, il n'est pas impossible que nous nous entendions un jour complètement, ce qui sera en tout cas d'un bel exemple en assyriologie. M. Prince a repris la question en 1904 et son effort principal a tendu à montrer que le bis éulduble désignait un animal. J'avais contesté ce point, en m'appuyant sur un texte publié par Rawlinson<sup>2</sup> et dans lequel le bis-éulduble, précédé du déterminatif

2 IV R. 15 6, 8-15.

<sup>1</sup> Cf. en dernier lieu Journ. as., juil-août 1903, p. 135-156.

isu » hois », désigne manifestement un instrument inanimé. M. Prince, de son côté, rappelle le texte IV R, 21, nº 1, 28-29 b, dans lequel le sus-évenusse est pendu à la porte. Il reconnaît donc que ce ne peut être qu'un objet inanimé. Mais il échappe à la difficulté en suggérant que ce BIR-dULDUPPU en bois est une image du sin-évipunes primitif en chair et en os. Je ne sais si cette explication est la bonne, mais je puis signaler moi-même à M. Prince un texte qui montre qu'en certain cas le віп-болошви pouvait être un animal. Parmi les textes magiques publiés en 1 903 par le British Museum<sup>1</sup>, se trouve un « exorcisme du BIR-GULDUBBU » (ENIM ENIM-MA BIR GUL-DUB-BA-GE), dans lequel il est ordonné de purifier le malade avec un agneau (urișu, am) blanc, dont on a arraché le cœur pour le mettre dans la main du malade. Il n'est pas douteux que le sin-éurnosau ne soit cet agneau, et il est en conséquence possible que le BIR-GULDUBBU du texte de M. Prince soit également un agneau ou un chevreau en chair et en os.

Mais d'autre part M. Prince m'accorde que, dans la première incantation de son texte et dans IV R, 26, n' 6, il n'est pas fait mention d'un contact avec la victime, comme dans le rite du bouc émissaire. Dans la seconde incantation, il est bien ordonné de mettre la tête du sin-éculouse sur celle du malade. Nous avons donc là le premier temps du rite du bouc émissaire. Mais avons-nous le second? L'animal

<sup>1</sup> Canciform Texts , part XVII , pl. XI.

doit-il être chassé ensuite? Là est toute la question, et, s'il fallait répondre affirmativement, M. Prince aurait cause gagnée. Le texte porte, 1. 39 : LUGAL-E DU DINGIR-RA-NA U-ME-TE-GUR-GUR. M. Prince traduit : D'à côté du roi, fils de son dieu, chasse-le (le bouquetin). . Je maintiens qu'il faut entendre : Le roi, fils de son dieu, purifie le. . U-M-ETE GUR-GUR se trouve dans la première incantation : A-GUB-BA GI-BIL-LA NIN-NA NA-RI-GA LEGAL-E DU DINGIR-RA-NA A ZI-DA A GUB-RU U-ME-NI-E A-DARA-BI U-ME-TE-GUR-GER (14-16). M. Prince traduisait en 1903 : « L'eau pure, une torche, tout ce qui appartient à la purification, pour le roi, fils de son dieu, à droite et à gauche qu'il les fasse sortir, qu'il chasse de là ces bouquetins cornus. « En 1902 je traduisais : « Avec l'eau lustrale, une torche, un brûle-parfums, fais une purification; le roi, fils de son dieu, à droite et à gauche purifie-le, avec ce bouquetin fais une purification. » Dans son article de 1904, M. Prince admet ma traduction « brûle-parfums », mais trouve que je joue sur les mots en insistant pour maintenir au mot guaqua la traduction « purifie », contre la sienne « qu'il chasse de là : (1. 16), et « chasse-le » (1. 39). Là est pourtant le nœud de la question. Si maintenant M. Prince veut bien se reporter à Cuneiform Texts, XVII, pl. XI, 82-85, il verra que u-mu-ux-te-gurgun est rendu par kuppir, et qu'il est ordonné de « faire une purification » avec le mouton, qui est mort (on lui a arraché le cœur), et que l'on ne saurait par conséquent « chasser ». Pl. XXXI, I. 39-40, il est

ordonné de « purifier » le malade ( U-ME-TE-GER-GUR. kuppirma), non de le chasser, Pl. XXXIII, l. 18: akala sa zumurka ukappira ne peut signifier que « la nourriture avec laquelle j'ai purifié ton corps ». Le sens « chasser » est absolument inapplicable ici. D'autre part il ressort de Gun. Texts, XVII, pl. V, 5-6, que U-ME-NI-E est rendu en assyrien par subisu « approcher », Il faut donc traduire dans le texte de M. Prince : « De l'eau lustrale, une torche, un brûle-parfums pur, près du roi, fils de son dieu, à droite et à gauche, approche; avec le bouquetin purifie-le . (l. 14-16); et plus loin : « Le roi, fils de son dieu, purifie-le ». Je suis persuadé que M. Prince admettra que cette traduction est incontestable, que le texte ne parle pas de chasser le bouquetin et qu'un élément essentiel au rite du bouc émissaire manque ici. Tout le reste n'a qu'un intérêt grammatical et M. Prince m'en a concédé les points les plus importants.

M. Langdon a rapproché le mot re qui se trouve dans Isaïe 66, 11, de l'assyrien zi-zi-a « mamelles » qui se trouve dans un texte de Craig (6-8); le sens

de l'hébreu est ainsi définitivement établi.

Mai 1905.

# ANCIENNES INSCRIPTIONS

DU NEPAL,

PAR M. SYLVAIN LÉVI.

(DEUXIÈME SÉRIE.)

# INSCRIPTION DU PILIER DE CHANGU NARAYAN, SAMVAT 386.

Le pilier de Changu Narayan a été découvert par Bhagvanlal Indraji qui a estampé et publié en partie l'inscription. Malheureusement le prêtre du temple où ce pilier est conservé ne permit pas au pandit de dégager la partie inférieure, qui était enfoncée dans le sol. Bhagvanlad ne put donc relever que les 17 premières lignes de la face 1, 17 de la face 11, et 20 de la face III. Avant mon départ pour l'Inde, Georges Bühler, qui devait périr tragiquement un peu plus tard, recommanda tout particulièrement à mon attention l'inscription incomplète; il m'engagea, si j'obtenais d'entrer au Népal, à multiplier les démarches afin de rapporter un estampage complet. Jai déjà raconté (Népal, II, 388, 404) comment la bienveillance du Darbar me facilita la tâche; le zèle éclairé du Mahârâja Bir Sham Sher sut triompher des refus et des menaces du prêtre de Changu Narayan. L'accès du temple, il est vrai, me resta interdit par une

IX,

mesure de rancune puérile; mais les soldats Gourkhas que j'avais dressés réussirent à déterrer la base du pilier sans l'endommager, et à prendre plusieurs

estampages de l'inscription totale.

J'ai pu, de l'enclos du temple, regarder le pilier qu'il ne m'était pas donné d'approcher; je l'ai indiqué sur la photographie reproduite, ib., I, 231. La description fournie par Bhagvanlal est parfaitement exacte : il est situé à gauche (pour le spectateur) de la porte du temple de Changu Narayan; la moitié inférieure est carrée; le haut est d'abord octogone, puis chacun des pans se dédouble, et le sommet est circulaire. Les débris du chapiteau ancien et du Garuda qui le couronnait sont encore conservés dans une sorte de cage à claire-voie au milieu de la cour d'entrée; le lotus et le cakra qui ont remplacé le couronnement primitif, depuis une cinquantaine d'années maintenant, se voient sur la photographie. L'architecture du pilier rappelle de très près le pilier de Harigaon (voir la photographie, ib., II, 119), et la paléographie rapproche de même les deux inscriptions.

L'inscription de Changu Narayan est gravée avec beaucoup de soin sur trois des quatre faces. La partie inscrite couvre, sur la face 1, une hauteur de 0 m. 90; sur la face 11, de 0 m. 80; sur la face 111, de 0 m. 92, divisée respectivement en 26 lignes (1), 24 lignes (11), 28 lignes (11). La largeur des lignes sur les trois laces est uniformément de 0 m. 34. Les caractères ont en moyenne une hauteur de 0 m. 012 sur la face 1, de 0 m. 011 sur les deux autres; l'espacement des lignes est d'environ 0 m. 22 sur les deux premières faces; sur la troisième, il est irrégulier et va en croissant vers la fin, avec un écart de 0 m. 018 à 0 m. 026.

L'écriture est, nettement et sans hésitation possible, du type Gupta. Les observations de détail ne feraient guère que doubler celles que j'ai présentées au sujet du pilier de Harigaon. Parmi les lettres les plus caractéristiques, je me contenterai de citer l'i initial (11, 15; 111, 4, 9, 16) formé de deux points disposés verticalement et d'une barre verticale à la droite; le ha, fermé à la droite du scribe, le sa avec sa large boucle, le dha ovale, le tha complètement arrondi, le bha avec l'angle largement ouvert. Bhagvanlal (et Bühler qui a traduit son article) avait déjà constaté que « la forme des lettres concorde exactement avec celle des inscriptions Gupta ». Cependant M. Fleet n'a point hésité à descendre la date de cette inscription jusqu'au début du vnr siècle (705 après J.-C.), aussitôt avant Civadeva (II) et Jayadeva; l'éminent épigraphiste s'est trouvé, dans cette occasion, entraîné à dénier l'évidence du témoignage paléographique pour sontenir une combinaison chronologique abandonnée aujourd'hui. C'est aux environs du v'siècle que la paléographie tendrait à ranger Mânadeya, comme avaient fait Bhagvanlal et Bühler qui interprétaient la date de l'inscription par l'ère Vikrama (386 samvat=329 après J.-C.), l'époque même de Samudragupta « dont les édits sur piliers ressemblent totalement aux inscriptions de Mânadeva (Some Considerations on the History of Nepâl, p. 50 du tirage à part). Nous aurons à discuter tout à l'heure les détails de la date.

L'inscription est en sanscrit, et, à l'exception des deux premières lignes où est énoncée la date, elle est en vers. Chacune des stances porte à la marge son numéro d'ordre indiqué en lettres numérales. Le mètre employé d'un bout à l'autre est le cârdûlavikridita, que le poète manie avec une réelle aisance. A défaut d'une imagination originale ou brillante, l'auteur possède à fond son métier de versificateur; sa langue est pure et simple; il n'abuse pas des longs composés; il atteint rarement et ne dépasse pas un groupement de sept mots. Son lexique est classique. Le mot nirbhi (III, 16) manque, il est vrai, à P. W.; mais P. Wa, cité le mot avec une référence à Caraka. Le mot apastra « arme de défense » (m, 1) n'est point relevé dans P. W<sup>1</sup>. Bhagvanlal note comme une impropriété l'emploi du causatif kāray" pour le simple (n, 8 : rājyam putraka kāraya); mais sa critique porte à faux. L'expression rajyam karay est consacrée tout au moins par le vers traditionnel sur le règne de Râma, attesté à la fois en sanscrit par le Râmâyana, vi, 130, 104; le Maha-Bharata, vii, 2244 (et cf. m. 11219), le Hariyamca, 2354 :

..... Rāmo rājyam akūrayat,

et en påli par le Jåtaka 461 (Daçaratha jº):

.... Rāmo rajjam akāravi.

Le Râmâyaṇa dans un autre passage emploie la même expression à propos de Dilipa (1, 42, 8, édition de Bombay):

.... rājā rājyam akārayat.

La graphie, dans l'ensemble, est extrêmement correcte; les fautes relevées par Bhagvanlal sont des lapsus du pandit lui-même. La prétendue correction abhidhānāt satī (n, 1) est fondée sur un faux sens; la construction est littéralement : « La reine Râjyavati sera Cri en personne, étant ayant-désignation d'épouse du roi. » Sati, qui suit "abhidhana, n'est pas une simple platitude, mais marque bien, conformément à l'usage, la fonction d'épithète du terme précédent. Le bha de bharttuh (n. 17) est très clairement tracé et ne ressemble pas à un ka. La correction indiquée sur prănăn (u, 14) est sans raison; le texte aussi bien que le fac-similé et la transcription de Bhagvanlal écrivent correctement ce mot. La correction "satvo ribhih pour prajñātasatvoru[bhih] souligne seulement une erreur de lecture (m, 1), car le texte porte clairement "satpaurașah qui est très correct. Enfin (m. 19) il est inutile de substituer esyaty" à ecyaty" : le texte porte esyaty" nettement tracé. Je n'entends pas au reste diminuer par ces constatations le mérite bien connu de Bhagvanlal, qui fut un déchiffreur admirable de sagacité et de science.

Il convient d'observer que l'inscription de Changu Narayan redouble soigneusement la muette après r, et se range ainsi dans la série antérieure à Ameuvar man. Elle note la finale absolue par un caractère de dimension moindre tracé au-dessous du niveau de la figne, tandis qu'avec Çivadeva (1<sup>n</sup>) et Amçuvarman on voit paraître le trait du virâma tracé soit au-dessus, soit au-dessous de la lettre.

L'inscription commémore une donation au dieu de Changu Narayan (Hari, 1, 6) faite par la reine Râjyavati, sur le conseil de son fils le roi Mânadeva, à la suite d'une campagne victorieuse qui avait conduit ce prince à l'ouest du Népal propre, par-delà la Gandaki, jusque dans la citadelle (puri) du Malla indocile. Fai déjà commenté du point vue historique cette inscription (ib., II, 99 et suiv.). L'objet de la donation n'est pas clairement énoncé; il s'agit sans doute du pilier lui-même, indiqué par le démonstratif tat « ceci » à la fin de l'inscription. L'usage d'élever des piliers commémoratifs remonte dans l'Inde jusqu'à l'empereur Açoka, Les Guptas, et leurs voisins, et aussi leurs successeurs ont renouvelé ou perpétué cette pratique. L'exemple le plus frappant en est la praçasti de Samudragupta à Aflahabad, gravée sur un pilier d'Açoka même. La désignation la plus usuelle de ces piliers est le mot stambha; on trouve aussi yaştı (=lat) appliqué dans une inscription de Hastin et Carvanatha (Fleer, Gupta Inser., p. 111) à un pilier de délimitation (vala ya -yasti), et yapa spécialement appliqué aux piliers qui commémorent un rite (pilier de Visnuvardhana à Bijayagadh [Fleet, ibid., 253]; Skandagupta[?] à Bihar; Mânadeva luimême emploie ce mot pour désigner les piliers érigés

par son père, le pieux Dharmadeva [111, 5]). L'usage est aussi bien çivaïte (Mangaleça à Badami) que vichnouîte (Candra à Mehrauli; Budhagupta à Eran), ou jaina (Kahaun, temps de Skandagupta), ou bouddhique (Simhavarman à Amarâvatî). Dans le culte vichnouïte tout au moins, le pilier est comparé à un étendard du dieu (Vișnor dhvajah sthăpitah, à Mehrauli; Janārdanasya dhvajastambhah, à Eran). L'érection du pilier est généralement désignée, comme dans la présente inscription (ucchritail, m, 5) par le verbe ucchray". Par une rencontre, qui n'est pas due seulement au hasard peut-être, l'inscription de Changu Narayan rappelle deux inscriptions sur pilier de Skandagupta. L'une, à Bhitari, célèbre ce prince : « Lui qui, après que son père fut parti au ciel, rétablit la Lakşınî de sa race submergée, subjugua son ennemi, et s'écriant : « Me voici le maître! » alla tout joyeux trouver sa mère qui avait les yeux pleins de larmes, comme Krsna avec Devakl . (1. 12-14 : pitari divam upete viplatam vancalaksmim bhujabalavijitarir yyah pratisthápya bhūyah []] jitam iti paritosán mátaram sáscanettrām hatarīpur īva Kṛṣṇo Devakīm abhyupetaḥ [l]). Le tableau et les expressions même évoquent l'entrevue de Mânadeva avec sa mère Râjyavatî et dénotent sans doute l'imitation du même modèle. L'autre inscription très mutilée (à Bihar) laisse transparaître la personne de la mère du roi (l. 12). Ces deux inscriptions se placent dans la seconde moitié du v' siècle. Un siècle après, l'inscription de Mangaleça à Badami présente une analogie un peu plus lointaine avec l'in-

scription de Changu Narayan. Le roi Mangaleça, au retour d'une grande victoire remportée sur le Kalatsûri Buddharâja, fait une offrande à (Çiva) Makuteevara et grave sa donation sur un pilier commémoratif. L'inscription, rédigée dans une prose savante, célèbre d'abord les ancêtres du roi, comme fait Mânadeva à Changu Narayan; puis vient l'éloge du roi; enfin le narrateur passe au récit des circonstances de la donation par un mouvement presque identique de part et d'autre (kim bahuna, Badami, l. 10; kim vākyair bbahubhih, Changu, III, 20). Le roi, qui avait au cœur l'impatience de dresser un pilier commémoratif de la victoire de sa puissance (çaktijayastambha), considéra qu'il fallait d'abord dresser le javelot d'un pilier en commémoration du triomphe de la piété (dharmmajayastambhaçakti) . . . Il manda l'épouse de son père, la reine Durlabha devi et lui dit : « Que ceci soit ton affaire! Présente en offrande à Makutecvara Natha ces choses... (l'énumération suit). »

L'inscription de Changu Narayan est datée de samvat 386, au mois de jyaiṣṭha, quinzaine claire, premier jour de la lune, 1, la lune étant associée à l'astérisme Rohini, au temps favorable d'Abhijit. Bhagvanlal, sans s'arrêter aux détails de la date, avait examiné l'interprétation de l'année au point de vue de la chronologie fournie par les Vamçavalis. Il avait réduit l'année à l'ère Çaka (—464 après J.-C.), puis encore à l'ère Vikrama (—329 après J.-C.); trouvant alors que la moyenne des règnes entre

Månadeva et Jayadeva était plus vraisemblable dans le second système que dans le premier, il avait préféré l'ère Vikrama. Le procédé est toujours délicat; appliqué aux Vamcàvalis du Népal, si fantaisistes dans leurs spéculations chronologiques, il était voué d'avance à l'échec. M. Fleet a plus tard repris l'examen de la chronologie ancienne du Népal en se fondant sur la date 316 de Civadeva (Iº) donnée par l'inscription du Golmadhi-tol que Bendall avait récemment découverte et publiée. Je laisse de côté la discussion de ce système que j'ai déjà critiqué dans un article du Joarnal asiatique, en 1894. M. Fleet, admettant que les inscriptions du Népal se divisent en deux séries parallèles usant d'ères différentes, rapporte l'inscription de Changu Narayan à l'ère Gupta; il obtient ainsi 386 Gupta = 705-706 après J.-C. = 628 Caka courant, soit 627 Caka expiré. Partant de cette donnée, M. Sh. B. Dikshit a vérifié pour M. Fleet les détails de la date; il a trouvé que « la tithi donnée finissait le mardi 28 avril 705 après J.-C., à 57 ghatis, 12 palas, après le lever du soleil; que le nakșatra Krttikâ durait jusqu'à 11 ghațis, 3 palas, après le lever du soleil, que le naksatra Rohini venait ensuite et continuait jusqu'à 11 ghațis, 18 palas, après le lever du soleil le lendemain mercredi, et que, conséquemment, le muhûrta Abhijit, qui est le huitième dans la série des muhûrtas, et qui commence donc avec la 15° ghati, comptée depuis le lever du soleil, s'est produit, comme le veut le texte de l'inscription,

tandis que le nakṣatra Rohini était courant » (Gupta Inscr., Introd., 93-95).

Comme il arrive souvent des prétendus arguments scientifiques introduits dans les recherches d'histoire et de philologie, la preuve ne prouve rien. Les détails de la date, malgré leur nombre, ne laissent rien de précis à la vérification. La position donnée, loin d'être accidentelle, est presque régulière, ou du moins très fréquente. En effet, le mois de jyaistha est le mois où la lune doit être pleine dans la constellation de Jyestha; donc, à la nouvelle lune qui précède, la longitude de la lune doit être de 180° de moins. L'intervalle entre Jyesthà et Rohini étant de 187°, et le déplacement de la lune étant de 12° par tithi, il y a de fortes chances pour que la lune passe en Rohini dans le courant de la première tithi (pratipad) de jyaistha. De plus, le muhûrta Abhijit (=Vidhi ou Brahma) est le buitième des quinze muhûrtas de la journée, ou des trente muhûrtas qui vont du lever du soleil au lever suivant; chaque muhurta dure 48 minutes. Done, au moment où commence Abhijit, 7×46'=336 minutes=5 heures et 36 minutes se sont écoulées depuis le lever; la distance de la lune à Jyesthà s'est ainsi réduite d'un peu moins de 3°, et sa position a plus de chances encore d'être dans la région du nakşatra Rohini. Au reste, s'il s'agit d'arguments astronomiques, il faut observer que la solution calculée par Dikshit et adoptée par Fleet est inconciliable avec l'intercalation d'àsadha en 449 fournie par une de mes inscriptions. Si

386 samvat équivaut à 628 Caka courant, 449 équivaut alors à 601 Caka courant; or cette année-là, il y a une intercalation de jyaistha dans le système vrai, de vaiçàkha dans le système moyen, mais non pas d'asadha. Si, comme je le erois, 449 avec son âșâdha intercalaire correspond à 482 Caka courant, 386 samvat répondrait à 419 Caka courant. Or le premier jyaiştha de 419 Çaka courant, au moment où le soleil se lève, la lune se trouve en Rohini, et il lui reste à parcourir 189 de lunaison dans ce naksatra, autrement dit elle doit encore y rester pendant 12 heures 23 minutes. Puisque le muhûrta Abhijit commence 5 heures 36' après le lever, la lune est encore en Rohini pendant ce muhûrta. La date du pilier de Changu Narayan correspond dans cette hypothèse au mardi 1" mai 496 après J.-C.

Cette date ne satisfait pas seulement aux données astronomiques de l'inscription; elle est aussi en harmonie avec les caractères paléographiques. D'ailleurs, en dehors des considérations particulières que j'ai déjà fait valoir ou que j'aurai à signaler dans la suite, à propos d'autres inscriptions, un fait seul suffit à classer définitivement Mânadeva avant Amçuvarman; grâce au contrôle offert par l'inscription du Yag bahal, nous sommes assurés maintenant que le cri Mâna vihâra compris dans la liste des libéralités d'Amçuvarman (Harigaon, an 32) est bien le Mânadeva vihâra, le monastère fondé par Mânadeva à Patan. La même inscription désigne aussi un Mâne-

evara, un Dhârâ Mâneçvara qui sont probablement des fondations pieuses de Mânadeva. Le Mânagrha, d'où les rois Licchavis après Mânadeva datent leurs ordonnances, et qui se trouve aussi mentionné chez Ameuvarman (Harigaon, an 30, 1, 18) est sans doute le palais élevé par Mânadeva.

#### TEXTE.

Ì

1. Samvat 386 jyaişihamase çuklapakşe pratipadi 1

- [Ro]hininakşattrayukte candramasi muhürtte praçaste blujiti
- 3. [cri]vatsānkitadīptacāruvipu[la]prodvettava[kṣa]sthalah
- 4. vaksalistanapadmabāhu[rucirali] sma. pravrddhotsavali
- [trai]lokyabhramayantravartti YYT vyāsanganityo vyayah
- [do]ladrau nivasan jayaty ani[mi]şair abhyarecyamano Haril; 1
- 7. .. tsa " yapratapavibha[vair vvyā]yamasamkaepakṛt
- 8. [rājābhū]d Vṛṣadeva ity [anupamaḥ sa]tyapratijnodayalı
- 9. ... saviteva diptakira[naih] samyag'dhr[taih] svaih sutaih
- 10. vidvadbhir bbahugarvvitair aca[palaih 🚃] vinītātmabhih 2

L. 3. Bhagvanlal transcrit à tort nukentra.

I. 4. La syllabe sta est lisible sur l'estampage après vakenh. La conjecture sma[rttr] de Bhagvanlai me paraît impossible à concilier avec les traces visibles sur l'estampage.

L. 5. La syllabe etti se lit assez clairement après yantrara.

L. 6. Le fac-similé de Bhagy and al redouble bien le c de "arceya"; mais sa transcription en dévanagari porte par erreur "reya".

L. 10. La conjecture de Bhagvanlal khyêtair vinità est inacceptable, car on aurait eu veint par redoublement du v après r.

Journ. miat., janvier-février 1907-5 10 6.3 20 25

CHANGU NABAYAN, 1.



- [ta]syābhūt tanayaḥ samṛddha[viṣa]yaḥ saṅkhyeṣv ajeyo ribhiḥ
- 12. [rājā] Çankaradeva ity apa ? = = tipradaḥ satyadhili
- 13. 77 vikramadānamānavi[bhavai]r llabdhvā yaçalı puşkalam
- 7777 rarakşa gam abhi[matair bhr]tyai[r mrge]ndropamah 3
- 15. [tasyā]py uttamadharmmakarmmaya \*\*\*\*\*\*\*\*\*\* vid dhārmmikah
  - [dha]rmmā[tmā] vinayepsur utta[maguņaḥ çrīDha]rmmadevo urpaḥ
  - 17. [dha]rmmenaiva kulakramagata ?--- rajyam mahat
  - s[phi]tikṛtya nayair nnṛparṣicari : bhāvya ceto nṛṇām
  - [re]]e sa[ttyāṃ]çubhiḥ surānu ♀∵⊤ḥ sampannamantrarddhibhih
  - 20. māva vicuddhadehahrdayac candradyutih pārtthivah
- 21. [pa]tnī tasya viçuddhavamçavibhavā çri Rājyavaty uttamā
- aa. nā Y bhavat kulaçu r llakşmir i[vā]gryā Hareh 5
- 23. --- rater yyaçomçubhir idam [v]yabhasya kṛtsnañ jagat
- 24. yāti sma tridivālayan narapatāv udyānayātrām iva
- 25. pramlānā įvaravihvalā kulaja : ; nekamandā tadā
- 26. devāhāravidhikriyāsv abhiratā tadviprayogāt purā 6

#### 11

- 1. devi Rājyavatī tu tasya nepater bhāryyābhidhānā satī
- 2. çrir evanugata bhavişyati tadalokantarasangin!
- 3. yasyan jata ihanavadyacaritah eri Manadevo nepah
- kāntyā çāradacandramā iva jagat prahlādayan sarvvadā
   7
- 5. pratyagatya sagadgadākṣaram idan dirggham viniçvasya

- 6. premna putram uvaca sagruvadana yatah pita te divam
- 7. hā putrāstamite tavādya pitari prāņair vethā kim mama
- rājyam putraka kārayāham anuyāmy adyaiva bharttur ggatim 8
- kim me bhogavidhānavistarakṛtair āçāmayair bbandhanaiḥ
- 10. mäyäsvapnanibhe samägamavidhau bharttra vina jivitum
- 11. yamily evani avasthitä khalu tada dinatmana sununa
- 12. pādau bhaktīvaçān nipīdya cirasā vijūāpitā yatnatah 9
- kim bhogair mmama kim hi jivitasukhais tvadviprayoge sati
- prāṇān pūrvvam ahañ jahāmi paratas tvam yāsyasīto divam
- ityevam mukhapankajāntaragatair nnetrāmbumicrair drdham
- vákyapácair vvihagíva pácavacagá baddhá tatas tasthusi
   10
- satputreņa sahaurddhvadehikavidhim bharttuḥ prakrtyātmanā
- 18. çilatyagadamopavasaniyamair ekantaçuddhaçaya
- (vi)prebhyo pi ca sarvvadā pradadatī tadpuņyasrddhyai dhanam
- tasthau taddhṛdayā satī vratavidhau sākṣād ivārundhatī
   11
- putro py ūrjjitasattvavikramadhṛtiḥ kṣāntaḥ prajāvatsalaḥ
- kartta naiva vikatthanah smitakathah pürvvabhibhaşi sada
- L. 6. Le m final de diram est clairement tracé; c'est par errenr que Bhagvanlal lit et transcrit diram.
- L. 13. Bhagvanlal transcrit en dévanagari bhogair mama sans redoubler le 12 après le 12 mais son fac-similé corrige lui-même cette inexactitude.
- L. 17. La lecture "atmanny, chez Bhagvaniel, est certainement fantive.

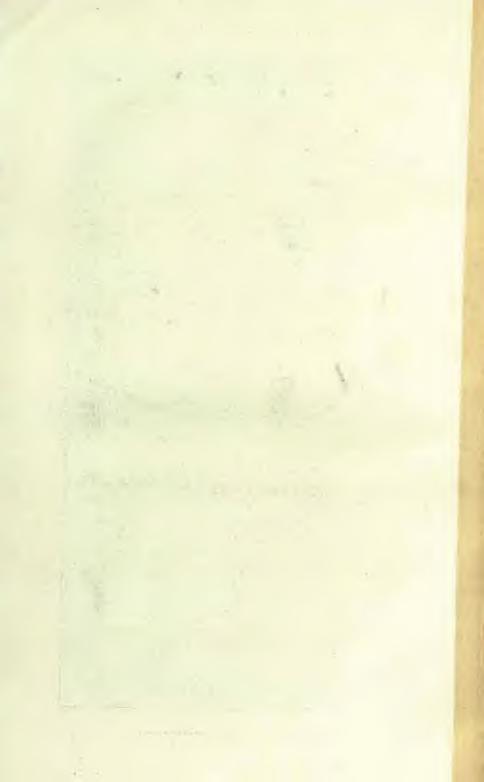


CHANGU NABAYAN, II.





CHANGU NARAYAN, III.



- 23. tejasvi na ca garvvito na ca param lokajňatán nacritah
- 24. dinanathasuhet priyatithijanah pratyartthinam mananut 12

### 111

- 1. astrāpāstravidhānakauçalagaņaih prajūātasatpauruşah
- 2. grimaccarubhujah pramystakanakaglaksnavadatacchavily
- 3. pīnāmso vikacasitotpaladalaprasparddhamāneksaņah
- 4. saksat kama iyangayan narapatih kantavilasotsayah 13
- 5. yūpaic cārubhir ucchritair vvasumatī pitrā mamālankṛtā
- 6. ksättrenäjimakhägrayena vidhinä diksägrito ham sthitah
- yātrām praty arisankṣayāya tarasā gacchāmi pūrvvān dicam
- 8. ye cajñavaçavarttino mama nrpah samsthapayişyami tan
- q. ityevan jananim apetakalusam raja pranamyocivan
- 10. nambanrayam ahan tapobhir amalaih çaknomi yatum pituh
- 11. kin ty aptena yathavad astravidhina tatpadasamsevaya
- 12. yasyamiti tato mbayatimudaya dattabhyanujao nepah 15
- prāyāt pūrvvapathena tatra ca çaṭhā ye pūrvvadeçāçrayāh
- 14. samantalı pranipatabandhuraçirahprabhraştamaulismiah
- 15. tän äjnävaçavarltino narapatih samsthäpya tasmät punah
- nirbhīḥ simḥa ivākulotkaṭasaṭaḥ paccādbhuvañ jagmivan 16
- 17. sămantasya ca tatra dușțacaritam crutvă cirah kampayan
- bāhum hastikaropamam sa çanakaih sprstvābravid garvvitam
- 19. āhūto yadi naiti vikramavaçād eşyaty asau me vaçam
- L. 1. L'estampage porte très clairement satpanrașaț au lieu de sateoru(bhih) de Bhagvanlal.
- L. 18. Les deux syllabes portées au-dessus de la ligne 18 sur le fac-similé de Bhagvanlal ne correspondent à rien dans l'original.
- L. 19. L'estampage porte clairement la forme correcte ayuty, au lieu de la lecture ayuty de Bhagvanlal.

- 20. kim väkyair bbahubhir vṛthātra gaditaili saṃkṣepatali katthyate 17
- 21. adyaiva priyamātuloruvişamakşobhūrnnavasparddhinim
- 22. bhimavarttatarangacancalajalan tvan gandakim uttara
- 23. sannaddhair vvaravājikunjaraçatair anvemi tīrttvā nadīm
- 24. tvatsenām iti niccayān narapatis tīronapratijoas tadā 18
- 25. jitva Mallapurin tatas tu çanakair abhyajagama svakam
- deçam pritamanas tadā khalu dhanam prādād dvijebhyo kṣayam
- 27. rājūī Rājyavatī ca sādhumatinā proktā dṛdham sūnu[nā]
- 28. bhaktyāmba tvam api prasannahṛdayā dānam prayacchasva t[at] 19

### TRADUCTION.

## I

(1-a.) An 386, mois de Jyaiştha, quinzaine claire, premier jour de la funaison, 1, la lune étant associée au Nakşatra Rohini, au temps favorable d'Abhijit.

 Le Crivatsa est empreint sur l'éclat gracieux de sa large et vaste poitrine. Sa poitrine, ses seins, ses bras — des lotus! — resplendissent; il met en fête...; les trois mondes sont la machine à rotation qu'(il) fait tourner... pour sa

L. 20. Bhagvanlal lit à tort widhātṛgaditaih. Les caractères erthätra sont très nets.

L'épithète de proçasta « vanté, recommandé » appliquée à Abhijit n'est point un simple ornement littéraire. Un vers du Matsya Purana, cité par le Çabdakalpadruma où Goldstücker l'a emprunté, recommande expressément l'heure d'Abhijit pour les donations:

aparahne ta sumprapte Abhijid Ranhinodaye yad atra diyate jantos tad aksayam udahrtum

· Quand l'après-midi arrive, si Abhijit se produit en Rohini, le don qu'on fait slors est déclaré impérissable.» distraction continuelle, lui, l'Impérissable. Le Dolâdri est sa résidence. Vive celui qu'adorent, les yeux toujours ouverts, [les dieux], Hari!

2. . . . . . par sa majesté, par ses richesses, il réduisait ses efforts; tel était le roi Vṛṣadeva, l'incomparable; sa promesse se vérifiait dans ses effets; comme le soleil l'est de rayons éclatants, il était . . . de ses fils bien maintenus, savants, très fiers, sans caprices, soumis à la discipline.

3. Son fils, maître d'un empire prospère, invincible à ses ennemis dans les combats, fut le roi nommé Cankaradeva, ...très libéral, cœur sincère,... par sa vaillance, sa charité, son honneur, ses richesses, il acquit une pleine gloire; ... il protégea la terre par des lieutenants estimés, pareil au roi des fauves.

4. Son (fils), excellent en vertus, en actes....., savant, soumis à la Loi, ou plutôt la Loi même, aspirant à la sagesse, excellent en qualités, fut le roi Dharmadeva. La loi même l'avait désigné pour hériter d'un grand royaume; sa sagesse enrichit l'histoire des saints royaux, en réjouissant le cœur des hommes.

5. Il rayonnait le bien;...aux dieux, ses desseins, ses succès étaient parfaits;.... il avait la pureté du corps et du cœur; ce prince brillait comme la lune. Son épouse qui avait la pureté de la race et des richesses, était l'excellente Răjyavati ..... comune la Lakşmi excellente de Hari.

6. Après avoir . . . des rayons de sa gloire illuminé le monde entier, le roi des hommes partit au séjour du ciel, comme à une promenade de parc; défaite, agitée de fièvre . . . . elle s'alanguit, elle qui se plaisait aux rites, nourriciers des dieux, avant qu'elle fût séparée de lui.

#### 11

 La reine Răjyavati, qui porte le nom d'épouse de ce roi sera en réalité Cri en personne venue à sa suite en cherchant une occasion de le regarder, elle en qui est né le héros irréprochable, le roi Manadeva, qui — tel l'astre lunaire en automne — rafraichit le monde en tout temps.

8. Elle vint le trouver, des sanglots dans la voix, avec de longs soupirs, le visage plein de larmes, et elle dit à son fils avec tendresse: "Ton père est parti au ciel l' Ah! mon fils! maintenant que ton père s'en est allé, qu'ai-je à faire de la vie? Exerce, mon cher fils, la royauté! Moi, dés aujourd'hui, je vais suivre ton père.

9. Qu'ai-je à faire des chaînes de l'espérance, fabriquées par l'infinie variété des plaisirs, pour vivre sans mon époux, dans ce monde où la rencontre a l'air d'une illusion ou d'un rêve. Je m'en vais le Ainsi résolue, son fils attristé lui pressa les pieds de sa tête, par affection, et l'avisa

ainsi, non sans peine :

10. Qu'ai-je à faire des plaisirs? Qu'ai-je à faire des joies de la vie, si je suis séparé de toi? Je veux être le premier à cesser de vivre; après moi tu partiras au ciel. Ainsi parlant, les lacets de ses paroles, tendus à l'intérieur du lotus de sa bouche, et mélés avec l'eau des larmes, l'enveloppaient comme une oiselle qui reste prise au filet.

- 11. En compagnie de son fils, elle accomplit en personne les rites funéraires pour son époux; la vertu, la charité, la chasteté, les jeûnes, les saintes abstinences avaient purifié le fond de son cœur; elle distribua totalement aux brahmanes sa fortune pour accroître les mérites de son époux; elle n'avait que lui au cœur pendant les cérémonies sacrées: telle Arundhati incarnée.
- 12. Et son fils, trésor de vertu, de valeur, de noblesse, patient, chéri de ses sujets, il agit sans phrases, il sourit en paflant, il est le premier toujours à saluer, il est énergique sans orgueil; on ne saurait dire qu'il n'a pas atteint la plus haute connaissance du monde; il est l'ami des affligés et des orphelins; il aime ses hôtes; il fait oublier aux solliciteurs leur susceptibilité.
- 13. Les armes de jet et de défense qu'il manie avec adresse

font connaître sa réelle bravoure; ses bras sont majestueux et gracieux; l'or poli n'est pas plus lisse ni plus clair que son teint; ses épaules sont larges; l'épanouissement des pétales du lotus sombre rivalise avec ses yeux. On croirait qu'il est l'Amour visible et incarné, ce roi qui met en fête la coquetterie des aimées.

14. Mon pere a décoré la terre des piliers élégants qu'il a dressés: j'ai reçu moi-même le haptème des ksatriyas dans la pratique des batailles; je pars en procession pour détruire mes ennemis vers la terre orientale, bien vite, et les princes qui reconnaîtront mon autorité suzeraine, je les installerai rois, »

- 15. C'est en ces termes que le roi parla à sa mère sortie de son denil, incliné devant elle. «Non, ma mère! je ne puis m'acquitter envers mon père par des mortifications sans tache; c'est par la pratique des armes, où je suis destiné, que je pourrai faire honneur à sa sainte mémoire. « Sa mère, tonte joyeuse, lui donna son consentement.
- 16. Le roi partit alors par la route de l'Est. Et là, tout ce qu'il y avait de marquis déloyaux dans les provinces de l'Est dut s'incliner et courber devant lui la tête en laissant tomber guirlandes et diadémes; il les rendit dociles à ses ordres. Puis, étranger à la crainte, comme un lion qui agite sa massive crinière, il s'en alla vers la terre d'Ouest.
- 17. Apprenant que le marquis de là se comportait mal, il agita la tête, toucha lentement son bras ' qui semblait une

Le geste indiqué a sans doute la valeur d'une attestation. C'est ainsi que le Bouddha, à l'heure de la crise suprême, touche la terre pour la prendre à témoin (bhimi sparça mudră). Manu (VIII, 113) enseigne que le juge «doit faire prêter serment au kşatriya sur sa monture ou sur ses armes», et les commentateurs, cités par Bühler ad loc., expliquent que «le kşatriya doit toucher les objets indiqués en disant : «Qu'ils me deviennent hors d'asage si je mens!»

trompe d'éléphant et dit fièrement : S'il ne vient pas à ma sommation, il faudra bien qu'il se rende à ma valeur.

A quoi bon de longs discours? Je le dis en bref.

18. Aujourd'hui même, ô frère de ma mère, tei qui m'es cher, traverse la Gandakt, si large, si inégale, si agitée qu'elle rivalise avec l'Océan, avec ses tourbillons formidables et ses vagues ondoyantes. Escorté de chevaux et d'éléphants par centaines, excellents, caparaçonnés, je suis ton armée en franchissant la rivière. Sa décision prise, le roi tînt parole.

19. Ayant conquis la ville du Malla, il s'en retourna par étapes dans son pays; et alors, le cœur joyeux, il donna aux brahmanes des richesses inépuisables. Et la reîne Bâjyavati fut ainsi interpellée, d'une voix ferme, par son lils vertueux; » D'un œur serein, ò ma mère, donne, toi

aussi, dévotement ceci en offrandel »

# II. INSCRIPTION DE KISIPIDI,

# SAMVAT 449.

Kisipidi est un petit hameau situé dans le voisinage de Thankot, à l'ouest de la vallée (Népal, II, 392). La stèle, en partie enfoncée dans le sol, est complètement effritée du haut; les six lignes inférieures, protégées contre les intempéries par le sol, sont seules lisibles, et même en assez bon état de préservation. La largeur est de 0 m. 35; les caractères ont environ 0 m. 013 de hauteur entre lignes; les interlignes sont de 0 m. 04 environ. Les lettres sont grandes, fortement tracées, identiques à l'inscription 3 de Bhagvanlal, datée de samvat 435. Celle-ci lui est postérieure de onze années; le même dûtaka

figure de part et d'autre avec les mêmes titres : sarvadanda nâyaka, mahâpratihâra, Ravigapta. Le titre
de mahâpratihâra « grand huissier » est fréquent dans
l'épigraphie de l'Inde; celui de sarvadanda nâyaka
« généralissime » est une variété, jusqu'ici purement
népalaise, d'un titre en usage dans l'Inde entière :
danda nâyaka. Il n'est pas sans intérêt de constater
que, vers l'époque même de notre inscription, un
des premiers rois de la dynastie de Valabhi, Dhruvasena le, joint à son titre de mahârâja ceux de mahâpratihâra et de mahâdandanâyaka (en 5 2 6 ap. J.-C.).
Ainsi ces titres se cumulaient assez naturellement,
et comptaient parmi les plus hauts de la hiérarchie
impériale.

L'intérêt capital de cette inscription, toute mutilée qu'elle est, réside dans sa date. La donation est faite au cours d'un mois doublé par intercalation « en samvat 449, le premier mois âsâdha, la quinzaine claire, le 10 ». La mention d'un mois intercalaire est une bonne fortune pour les chronologistes; l'intercalation est réglée par des considérations d'astronomie théorique qu'il est assez facile de calculer. Un mois lunaire dans le cours duquel le soleil ne change pas de signe (dans le zodiaque) est redoublé; le principe est net. L'application comporte des divergences assez graves : 1° le calcul peut être fondé soit sur le mouvement moyen des deux astres, soit sur leur mouvement apparent; 2" le mois intercalé peut, soit recevoir par anticipation le nom du mois normalement attendu, mais retardé par exception,

soit répéter le nom du mois au cours duquel il se produit; ainsi, selon le système en vigueur, le mois supplémentaire amorcé dans le cours du mois de jyaistha pourra être appelé soit âsâdha 1, soit jyaistha n. Heureusement ces difficultés sont en partie dissipées dans le cas du Népal ancien. La mention d'un pausa i (prathama pausa) dans une inscription d'Ameuvarman, an 34, suffit à établir que les astronomes népalais calculaient les intercalations sur le mouvement moyen; car, dans le système du mouvement apparent, pausa n'est jamais intercalaire. D'autre part, la désignation appliquée dans ce même cas au mois supplémentaire montre bien que l'intercalation recoit le nom du mois normalement attendu. et non du mois en cours. Donc le mois mentionné ici doit se rencontrer dans une année où, d'après un calcul fondé sur le mouvement moyen du soleil et de la lune, il s'est écoulé à la suite du mois normal de jyaistha un mois lunaire commencé quand le soleil avait déjà passé dans le signe de Mithuna, et fini avant que le soleil soit entré dans le signe de Karka. Le phénomène se reproduit irrégulièrement à chaque siècle. De 400 à 499 après J.-C., quatre fois; de 500 à 599 après J.-C., trois fois; de 600 à 699 après J.-C., une fois; de 700 à 799 après J.-C., quatre fois. Si l'année 386 samvat de Mânadeva correspondait réellement, comme le voulait M. Fleet, á 628 Caka courant, l'année 449 (=386+63) devrait nécessairement correspondre à 628 + 63 = 691 Gaka courant (=768-769 ap. J.-C.). Or aucune

méthode ne donne d'àsadha supplémentaire à cette date. La combinaison proposée par le savant épigraphiste est donc à rejeter absolument.

D'autre part, j'ai montré depuis longtemps que l'année 34 d'Amcuvarman, avec son pausa intercalaire, devait correspondre à 629-630 ap. J.-C. (Journal asiatique, 1894, II, 55 et suiv.). Amguvarman est d'abord le ministre, puis le successeur de Civadeva dont les inscriptions se prolongent jusque au delà de 520 samvat. La date de 449 samvat est antérieure à ce terme d'environ 70 ans; elle doit donc tomber vers le milieu du vr siècle ap. J.-C. Or, pour toute la durée du vi' siècle ap. J.-C., le système du mouvement moyen ne donne que trois intercalations d'asadha: en 482 Caka courant (=559-560 ap. J.-C.), en 501 Çaka courant (=578-579 ap. J.-C.), en 520 Caka courant (=597-598 ap. J.-C.). [Mes résultats personnels concordent pour ce siècle avec les tables de Sewell et Dikshit.] Les deux derniers résultats sont à écarter, puisqu'ils rejetteraient la fin du règne de Civadeva jusque sous les successeurs d'Amçuvarman (578 + 70 = 648 ap. J.-C.; 597 + 70 = 667 ap. J.-C.).Le premier seul est à considérer, puisqu'il mêne Çivadeva, en samvat 520, à l'époque même d'Amçuvarman (559 + 71 = 630 ap. J.-C.) et que les deux règnes doivent justement coıncider en partie. La date du pilier de Changu Narayan nous donne un autre moyen de contrôle; or nous avons vu qu'en prenant pour point de départ l'équivalence : samvat 449= 482 Caka courant, les détails de la date inscrite sur

le pilier se vérifiaient complètement pour 386 samvat = 419 Çaka courant. Nous obtenons ainsi pour le point de départ de l'ère des Licchavis 419-386 = 33 Çaka courant = 110 ap. J.-G. J'ignore à quel événement peut se rattacher cette ére, si voisine de l'ère Çaka; le nombre des règnes écoulés, qui est de 19 depuis l'origine des Licchavis jusqu'à l'avènement de Mânadeva (d'après l'accord unanime des traditions, cf. Népal, II, 91 et suiv.), est à coup sûr bien étroit pour couvrir près de quatre siècles. Peut-être les Licchavis avaient-ils apporté de leur berceau indien une ère propre; peut-être ont-ils perpétué une ère locale du Népal, qui remontait à l'expulsion des Kirâtas.

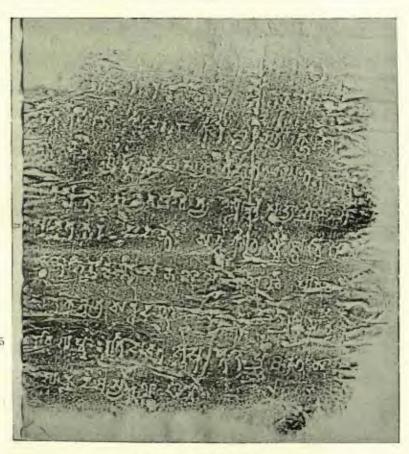
### TEXTE.

# [Tout le haut de l'inscription manque.]

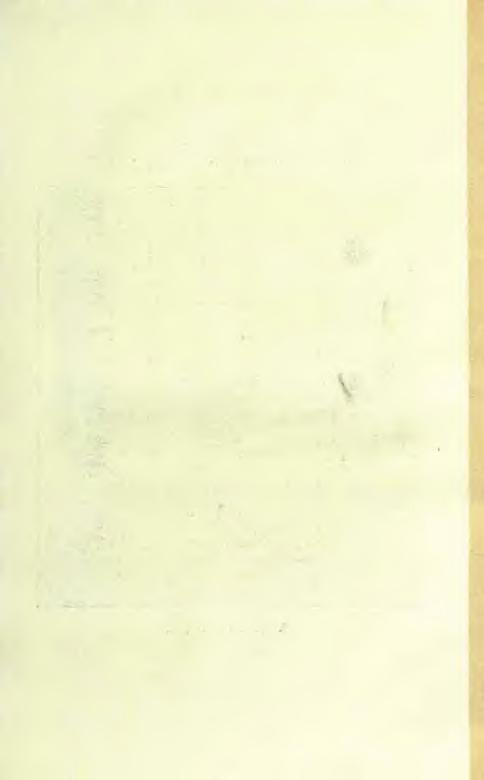
## . çukindaçamyam «

## TRADUCTION.

- (1-3.) .... Vous aujourd'hui...... payant l'impôt ordinaire'... dociles à l'ordre pour tous les devoirs ...... l'esprit... dans le monde (?) vous demeurerez heureusement.
- (4-6.) Et le délégué est ici le généralisisme, grand-huissier, Ravigupta, samvat 449, premier àsádha, quinzaine claire, le 10.



KISIPIDI, SAMVAT 449.



# III. INSCRIPTION DE GANADEVA À KISIPIDI,

## SAMVAT 4 ...

La stèle qui porte cette inscription se trouve dans le voisinage immédiat de la stèle datée 449 à Kisipidi. Elle est décorée d'un fronton très analogue à celui de la stèle de Vasantadeva, an 435 (Bhag., n° 3) et tout à fait identique à celui de la stèle de Tsapaligaon, an 489 : un cakra (jante, rayons, moyeu) représenté de trois quarts en tracé oblong, et deux coquillages (cankha) disposés l'un à droite, l'autre à gauche. L'inscription proprement dite couvre o m. 50 en hauteur, o m. 35 en largeur; le corps des caractères a une hauteur moyenne de o m. o 11, l'écartement des lignes est de o m. 02. La gauche de la pierre est en bon état; la moitié droite est presque complètement effritée.

La graphie est exactement celle de Vasantadeva: le tracé des lettres est large, net, élégamment arrondi; l'angle ne s'est pas encore substitué à la courbe : témoin la boucle du na, l'ovale du tha, etc. Le ha continue à présenter l'ouverture de sa concavité à la gauche du scribe. Le redoublement de la muette après r est constant. L'exécution est excellente; à la dernière ligne, l'aksara final du mot cruvana, omis d'abord par le graveur, a été ajouté au-

dessous de la ligne.

L'objet de la charte est une faveur octroyée aux villageois de Kicapricià; c'est manifestement la forme ancienne du nom prononcé aujourd'hui Kisipidi (tel que je l'ai recueilli de vive voix; j'ignore la graphie en usage). La persistance des noms anciens au Népal se trouve ainsi attestée par un nouvel exemple. La nature de la faveur concédée reste énigmatique; il semble que le roi se contente de renouveler un privilège accordé par ses prédécesseurs.

Le nom du roi est Ganadeva. Ce nom manque à toutes les fistes. J'ai déjà eu l'occasion de proposer une explication à ce sujet (Népal, II, 121). De la date il ne subsiste que le chiffre des centaines, nettement reconnaissable sur l'estampage et sur la photographie que j'ai prise directement de la pierre; les signes des dizaines et des unités, placés à l'extrémité de la ligne, ont complètement disparu. L'inscription appartient donc avec assurance au v' siècle de l'ère népalaise. Je viens de signaler l'étroite ressemblance de sa graphie avec celle de Vasantadeva, qui régna dans le second quart du v' siècle népalais. La même parenté se manifeste dans le protocole employé de part et d'autre. Ganadeva, comme Vasantadeva, réside au palais de Mânagrha; il porte le titre assez modeste de (bhattaraka?-)maharaja; il emploie comme délégué royal Prasadagupta; Vasantadeva emploie de même Ravigupta; son favori, sans doute son premier ministre, sur le rapport duquel il agit, exerce les fonctions cumulées de sarvadandanáyaka et de mahapratihara, comme fait Ravigupta sous Vasantadeva. Enfin le nom du délégué royal est

accompagné d'une mention qui se retrouve chez Vasantadeva et ne se retrouve que chez lui : ... le vyavaharatiti » il est en exercice à ... ».

De part et d'autre se retrouvent aussi des fragments d'une formule analogue, que des parallèles épigraphiques permettent de compléter :

. tyu yüyam adyägrena çe(şa)samucitakarum dadantah sarvvakrtyesv ajäävidheyä . . . . . manuso loke sukham prativa . . . (Kisipidi , an 449.)

tad yayam ...... gravanavidheyas tathaiva ...
... sukham prativa(tsya)tha. (Ganadeva, l. 10-11.)

Gette formule n'a pas réussi au Népal; elle est toujours remplacée plus tard par une formule de caractère plus impérieux et plus menaçant. Dans l'Inde, au contraire, des rédactions diverses s'en rencontrent. Au viné siècle, Tivaradeva de Kosala (Gupta Inser., p. 294, l. 25) écrit :

ity avagamya bhavadbhir yathocitam asmai bhogabhagum upanayadbhih sakham prativastavyam iti.

Mahâ Sudevarâja (ibid., 197, l. 13), Mahâ Jayarâja (p. 193, l. 11):

te yüyam evam npalabhyüsyäjääçravanavidheyä bhütvä yathocitam bhogabhügam upanayantah sukham prativatsyatha.

Bhojadeva, en l'an 100 du Harşa samvat (Ep. Ind., V, 211, 1, 15):

prativāsibhir apy ājhāçravaņavidheynir bbhātvā sarvvāyā esām samapaneyāh. Harşa vardhana [Çîlâdîtya] (Ep. Ind., VII, 157, l. 15):

prativāsijanapadair apy ājāāçravaņavidheyair bhūtvā yathāsamucitatulyameyabhāgabhogakarahiranyādipratyayāķ anayor enopaneyāh.

Jayanâtha et Çarvanâtha, dont le protocole rappelle si souvent celui du Népal, dans la série de leurs inscriptions espacées entre 177 et 214 Gupta (Gupta Inscr., 118-136, avec quelques variantes):

te yüyam evopalabhyajinagravanavidheya bhütva samucitabhāgabhogakarahiranyadipratyayan apanesyatha.

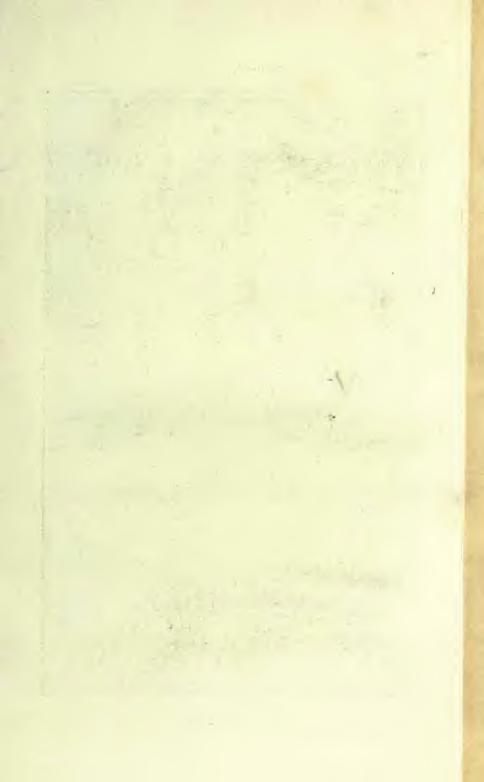
Enfin le mahârâja Laksmana, dans sa charte de samvat 158, si voisine du formulaire népalais (Ep. Ind., II. 364, 1.6):

tad yuşmabbir asyajñaçravanavidheyair bbhavitavyam samncitaç ca protyayah meyahiranyadayo deyah.

La chancellerie du Népal est donc, au temps de Vasantadeva et Gaṇadeva, sous l'influence d'une chancellerie hindoue qui bientôt après cesse d'exercer son action. Un autre mot de la charte de Gaṇadeva fournit un indice analogue. L'envoi adressé aux intéressés ne se termine pas par le mot usuel : samājūūpayati, mais (à la suite d'une phrase mutilée) par mānayati qui correspond assez bien à notre expression : « avoir l'honneur de . . . » et qui décèle une autorité plus courtoise ou plus timide. J'ai retrouvé la même expression dans la formule d'envoi d'une charte datée de l'an 300 Gupta, sous le règne de



KISHIDE (GANADEVA).



Çaçânka râja, et sortie d'une chancellerie voisine du sud des bouches du Gange (Ep. Ind., VI, 144, l. 20):

"grāme vartamānabhavisyatkumārāmātyoparikutadāyuktakān anyāme cu yathārham pājayati mānayati ca | viditam astu...

#### TEXTE.

1	(svasti) Månagrhåd bappapädänuddhyåta
	maharajacri Ganadevalı kuçalı
3.	kicapricingrame yatha
4.	(purassaram) sarvvān eva kuṭum(bi)
5.	mānayati pūrvvarājabhir yy.ş
6.	nabhyan na praveslavyam ity anu
7.	sarvvadandanāyakamahāpratihā(ra)
	pitena (linga)panca dhi
9.	rena ca tușyadhikarane
10.	(le)na prasādah kṛtas tad yūya
11.	çravanavidheyas tathaiva
12.	sukham prativatsyatha ye ca
13.	r api dharmmagurubhir gguru(kṛ)ta
14.	jūā pratipālanīveti dūtakac cātra
	Prasadagupta (rtte) vyavaharatīti II samvat 400
	çravana çuklaprati(padi)

#### TRADUCTION.

(1-5.) Salut de Mânagrha. Son pêre adoré le suit de sa pensée; le (souverain) le grand roi Ganadeva en bonne santé a l'honneur de (s'adresser), en suivant (l'ordre) à commencer par ..., à tous les maîtres de maison dans le village de Kicapricià.

(5-9.) Les rois avant moi avaient ........ disant : ni ... ni ... ne devront y pénétrer. Et (sur le rapport?) du généralissime, grand-huissier ...... la province ... (10-15.) Voilà la faveur que je vous fais. Et vous donc .... dociles à écouter mes ordres et aussi ..... yous resterez à demeurer là heureusement. Et ceux qui ....., respectoeux de la loi, respectant ....., ils maintiendront ma prescription.

Le délégué royal est ici . . Prasadagupta; il exerce à . .

(15-16.) Année 4..., cravana, quinzaine claire, le 1".

# IV. INSCRIPTION DE ÇIVADEVA À KHOPASI, AN 520.

L'estampage de cette inscription m'a été envoyé du Népal en 1902 par les soins du mahârâja Chander Sham Sher Jang. La localité de Khopasi (écrit aussi Sopasi) où se trouve la stèle est en dehors des limites de la vallée, à l'est de Bhatgaon. L'inscription est en magnifique état de conservation: c'est un privilège réservé singulièrement aux chartes de Civadeva, à Khopasi comme à Bhatgaon et à Patan. Il est difficile de croire que le nom seul de leur auteur les ait sauvegardées : Civadeva n'a pas de relief, ni dans l'histoire, ni dans la légende. Civadeva a eu plutôt la bonne fortune de régner au moment où l'art épigraphique atteignait sa perfection au Népal ; la pierre, choisie avec soin, a été laborieusement polie; les caractères, d'une élégance sobre et harmonieuse, sont gravés d'un ciseau précis et sûr.

L'inscription couvre o m. 47 en hauteur, o m. 34 en largeur; le corps des caractères mesure environ o m. 009, et les interlignes sont de o m. 015. L'écri-

ture a subi des transformations caractéristiques et prend un aspect nettement original. La courbe se substitue partout à l'angle ou à la ligne droite; la hampe du ca, du ga, du repha se renfle du milieu; l'i final d'aksara atteint régulièrement la ligne du niveau inférieur des lettres. La boucle du va s'est considérablement développée et elle constitue l'élément essentiel du tracé; le na au contraire a réduit et presque annihilé les boucles de sa base, mais il a prolongé jusqu'à la ligne inférieure les courbures supérieures de ses deux tiges. Le la s'est retroussé, et l'axe de sa courbure est devenu parallèle à la hampe. Le ha a tourné sur son axe; il présente maintenant à la droite du scribe l'ouverture de sa concavité; de plus sa hampe a subi une inflexion marquée, et sa courbure inférieure s'est retroussée comme celle du la. Le pa, renflé, dessine une panse; le ma a creusé ses contours en lignes concaves; le da, au lieu d'accrocher directement la tige supérieure de son angle à la figne du haut, l'amorce maintenant sur une courte perpendiculaire abaissée de cette ligne même.

Au point de vue du système orthographique, j'observe que la muette est régulièrement doublée après r, selon la tradition des Licchavis. La consonne finale est encore tracée au-dessous du niveau de la ligne, mais elle est surmontée d'un trait horizontal qui fait fonction de virâma.

L'inscription consiste dans une charte de franchise octroyée par Civadeva aux habitants de Kurpási; c'est clairement le village actuel de Khopasi, où se trouve cette stèle, et dont le nom s'est à peine altéré après un espace de treize siècles. L'entrée du village est interdite aux représentants de l'autorité centrale; les affaires locales sont jugées par le svatalasvâmin. personnage de nature énigmatique. L'expression svatala revient à plusieurs reprises dans l'épigraphie de Valabhi : valabhisvatala, dans une charte de Cîlâditya Ier, an 286; vatapadrasvatala sannivista, dans une charte du même roi, an 290; valabhisvatalasannivista, trisangamakasvatala-pratisthita, dans des chartes de Dhruvasena, an 310. L'expression appartient à la langue administrative, et semble bien désigner le territoire communal. Mais qu'est-ce que le svâmin, le propriétaire de ce terrain communal? Est-ce une sorte de seigneur local? Les clauses et restrictions sont plus obscures encore : « En toutes affaires, il n'y a pour vous qu'une porte, et de plus, lors des deux processions de l'ouverture de la porte et du Kailâsakûta, vous devrez donner chacun einquante mrttikas naturellement blanches. » Je suis tenté de croire que le village, pour mieux assurer son autonomie, est autorisé à s'enfermer dans un enclos percé d'une seule porte (comme on le voit encore dans les régions écartées du Kattiawar, par exemple). La mention des deux yatras est intéressante pour l'histoire religieuse du Népal; l'inscription d'Ameuvarman, an 30, à Harigaon semble bien aussi en mentionner une (l. 19), mais le texte est douteux. Une des vâtrâs est celle du Kailâsakûţa, la résidence d'Amçuvarman qui doit devenir le palais de la dynastie nouvelle après la mort de Çivadeva. J'ignore aussi ce qu'il faut entendre par « cinquante mṛttikâs ». Le mot mṛttikâ désigne l'argile; les composés pâṇḍu-mṛttikâ, dhavalamṛttikâ désignent la craie. (Par ex. Rāmāyaṇa, 11, 71, 20: ayodhyā dṛçyate dūrāt sārathe pāṇḍumṛttikā, où le commentaire glose: sudhādhavalitatvāt: les maisons stuquées lui donnent l'air d'être en craie.) Le chiffre de cinquante s'appliquerait alors à une mesure qui n'est pas spécifiée; ou s'agit-il d'objets en terre blanche?

Le document lui-même est désigné dans l'inscription sous le nom de cilàpaṭṭaka « tablette de pierre »; c'est le mot dont se sert un peu plus tard Jiṣṇugupta (Bhag., 13, 1, 14; cf. Thankot, 1, 13), en empruntant la formule même de Civadeva (Civ.: cirasthitaye cūṣya prasādaṣya cilāpaṭṭakena prasādaḥ kṛṭaḥ. Jiṣṇu.: aṣya ca prasādaṣya cirasthitaye cilāpaṭṭaka-cāṣanam idan dattam).

Çivadeva ici comme dans toutes ses chartes joue un rôle fort ellacé; il est nommé en tête, avec un panégyrique fort raccourei; il ne porte même pas le titre de bappapádánudhyáta qui garantit, pour ainsi dire, la possession légitime du pouvoir, titre qui lui est confèré dans l'inscription du Golmadhi-tol (mais qui est également omis au Tulacchi-tol). Il agit sur le rapport du mahásámanta Ameuvarman, qui est célébré en termes pompeux (cf. Népal, II, 126 et suiv.). Parmi les épithètes qui lui sont décernées il en est une qui reparait sous des formes diverses dans toutes

6

les inscriptions de Civadeva : svabhujabalotkhātākhilavairivarggena, l. 6-7; Tulacchi-tol et Golmadhi-tol. 1. 6 : svaparākramopaçamitāmittrapakṣa — [Bendall lit : amitavipaksa, contrairement à la photographie même qu'il reproduit] - prabhavena; Bhag., 5, 1. 6-8: "cauryyapratāpāpahatasakalacatrupakṣaprabhāvena. S'agit-il d'un simple exercice de variations littéraires, ou bien de traductions différentes faites sur un original commun? Une autre épithète vante Ameuvarman comme un adorateur fervent de Civa. sous le vocable de Bhava (1. 5 ; bhagavad Bhavapādapankajapranāmānusthānatātparyya); elle amorce pour ainsi dire un nouvel élément du protocole. introduit par Ameuvarman et perpétué jusqu'à nos jours : bhagavatPacuputibhattarakapādānugrhita. Le formulaire de conclusion est, avec quelques légères variantes, celui qui se rencontre toujours dans les inscriptions de Civadeva. Le délégué royal, Deçavarman, appartient au groupe des varman et porte le titre de qomin; j'ai étudié déjà ce groupe et ce titre (Népal, II, 128-131).

L'intérêt capital de l'inscription consiste dans sa date; elle dégage en effet l'ancienne chronologie du Népal d'une combinaison inexacte fondée sur une lecture fautive. Bhagvanlal avait publié une inscription de Çivadeva I<sup>er</sup> (n° 5), malheureusement incomplète et sans date. Il avait rapproché, il est vrai, de cette inscription une autre (n° 4), également mutilée, mais assez bien conservée dans sa partie inférieure, et datée clairement de samvat 535 çrāvaņa çukla divā

daçamyām. Bhagvanlal n'avait pas négligé d'observer que « les caractères du n° 5 ressemblaient étroitement (closely resemble) à ceux du n° 4 ». Le dûtaka de l'inscription n° 4 (en sanvat 535) est le râjaputra . Vikramasena. D'autre part une inscription d'Amçuvarman, samvat 34, a pour dûtaka le mahâ. . yaka Vikra. . . (n° 6). Bhagvanlal n'avait pas hésité, en raison de la longueur bien définie de la lacune, à restituer dans sa traduction le nom de Vikra(masena).

En 1884-1885, Bendall découvrait au Népal, à Bhatgaon (Golmadhi-tol), une nouvelle inscription de Civadeva, qu'il publiait des le mois d'avril 1885 dans l'Indian Antiquary (XIV, 97). Sans un mot d'explication ni de justification, sans même signaler l'énorme divergence entre sa lecture et la date de 535 fournie par Bhagvanlal, il interprétait les signes de la date par samvat 318, et il en concluait sans autre débat : « La date de cette inscription peut contribuer à la solution des questions si embarrassantes des ères entre l'ère Caka et celle de Cri Harsa. Contenant trois signes numériques, dont le premier est le symbole pour 300, elle ne peut guére se rapporter qu'à l'ère commençant en 319 après J.-C., que certaines personnes regardent encore comme l'ère Gupta-Valabhi. » Une de ces « personnes », M. Fleet, qui allait justement démontrer une fois pour toutes l'identité de l'ère 319 et de l'ère Gupta, s'empressa de saluer cette inscription nouvelle comme la « note fondamentale » (key-note) de la chronologie népalaise.

Partant de cette donnée : samvat 3 18 = Gupta 3 18 = (318 + 319/320 ap. J.-C.) = 637/638 aprèsJ.-C., il agença tout un système nouveau de chronologie (The Chronology of the Early Rulers of Nepal, dans Ind. Ant., XIV, 342-351; publié à nouveau dans le volume III du Corpus: The Inscriptions of the Early Gapta Kings, appendix IV, p. 177-191). Bendall publia de nouveau l'inscription, cette fois avec un fac-similé photographique dans son rapport : A Journey ... in Nepal..., Cambridge, 1886, p. 72, Appendix I; il ajoutait cette fois une réserve sur le chiffre des unités, qui pouvait être un 6 aussi bien qu'un 8. Dans le texte même du Rapport (p. 13-14) il insistait sur « l'admirable concordance » de la date interprétée par l'ère Gupta et des autres données touchant Ameuvarman.

Dès 1894 (Note sur la Chronologie du Népal, dans Journ, asiat., IV, 55-72), j'ai eu l'occasion de protester contre la prétendue chronologie rectifiée que Bendall et M. Fleet avaient mise en circulation. L'inscription de Khopasi, corroborée par les inscriptions fragmentaires de Thoka et de Dharampur, fait décidément justice de ces combinaisons. Le chiffre des centaines, chez Civadeva, est 500 et non pas 300. C'est à tort que Bühler a, dans la table IX de sa Paléographie indienne, réuni sous la même rubrique de 300 les deux signes empruntés, l'un à l'inscription de Mânadeva à Changu Narayan, l'autre à l'inscription de Çivadeva au Golmadhi-tol; c'est à tort aussi qu'il a omis, sous la rubrique 500, le signe fourni

par l'inscription /4 de Bhagyanlal. On pourrait être tenté de penser que Bühler a voulu, par cette omission, indiquer qu'il rejetait l'interprétation du pandit; mais il ne faut pas oublier que c'est Bühler lui-même qui a traduit et publié le mémoire de Bhagvanlal, écrit originellement en gujarâtî, et qu'il en revendique expressément sa part de responsabilité dans la préface. La différence des deux chiffres 300 et 500 éclate d'ailleurs si on les rapproche, comme fait Bühler dans sa table. Le signe de 300 est régulièrement constitué par le signe de la centaine (quel qu'en soit le tracé) avec l'addition de deux traits attachés à la hampe de la centaine, et qui fléchissent en s'écartant de leur attache; c'est là une forme régulière, constante, et qui se constate au Népal même dans les inscriptions de Mânadeva à Changu Narayan et à Lajanpat. A partir de 400, comme l'observe Bühler (p. 74), les symboles sont constitués par des ligatures de la centaine avec les traits caractéristiques des nombres 4 à 9. La ligature de 100 est figurée, dans le 500 de Civadeva, par un signe très analogue à notre 3; ce signe est rattaché par un trait horizontal à une hampe verticale, d'où partent vers la gauche deux traits nettement horizontaux; le trait supérieur, attaché à l'extrémité de la hampe, est le plus long; l'autre, inséré au-dessous du point d'attache du trait qui va relier en sens inverse la hampo à la ligature du 100, s'infléchit à son extrémité et finit en boucle. Il suffit de se reporter sur le tableau même de Bühler à la série des unités pour y trouver le signe de la colonne vn. emprunté aux Kuşanas. Bhagvanlal, dans son étude sur les Anciens signes numériques en nâgarî (Ind. Antiq., VI, 42 et suiv.), reproduit la même forme d'après les inscriptions des Guptus, mais sans référence précise. Le signe de 500 est donc bien régulièrement formé par la combinaison de la centaine avec son unité particulière, tout comme dans le cas de 400, de 600, de 700.

Il faut donc lire, dans l'inscription du Golmadhitol, comme dans les autres inscriptions de Çivadeva et comme dans l'inscription 4 de Bhagvanlal, pour

le chiffre des centaines : 500.

Les inscriptions de Civadeva sont de 518 (Golmadhi-tol) et 5 ao (Khopasi). Elles continuent ainsi la série ouverte par l'inscription de Changu Narayan (386) et prolongée par Lajanpat (387), To-Bahal (402), Bhag. 2 (413), Bhag. 3 (435), Kisipidi (449), Tsapaligaon (489), et close par Bhag, 4 (535). Si je prends pour origine de l'ère l'an 33 Caka courant, en fondant mon calcul sur le mois supplémentaire fourni par l'inscription de Kisipidi (449 samvat), Pan 520 samvat correspond à 553 Caka courant = 631 après J.-C. Jai déjà montré, d'une manière indépendante, dans ma Note sur la Chronologie (Journ. asiat., 1894, II, 55 et suiv.), que l'an 34 d'Amcuvarman doit correspondre à 629 après J.-C. La première inscription d'Ameuvarman date de l'an 30 de la nouvelle ère (Harigaon I); la dernière date

de 4(4?); j'ai essayé de marquer les progrès de son autorité dans le libellé même de ses chartes (Népal, II, 138 et suiv.) entre ces deux dates extrêmes; la première doit correspondre à 625 ap. J.-C. Si mes calculs sont exacts de part et d'autre, les deux règnes chevauchent ainsi l'un sur l'autre; cette apparente confusion n'est sans doute que le reflet authentique d'une réalité assez trouble. Toutes les chartes de Civadeva que nous possédons sont rendues sur le rapport du mahâsâmanta Ameuvarman, de qui l'éloge éclipse entièrement la personne du souverain. On peut aisément imaginer des hypothèses assez variées pour rendre raison des faits : Civadeva aurait pu conserver une autorité nominale dans un ressort restreint de compétence ou de territoire, tout en restant sous la tutelle de son maire du palais; en dehors de ce ressort. Amcuvarman aurait exercé l'autorité suprême. Si on observe que les inscriptions actuellement connues d'Amcuvarman laissent une lacune entre l'an 34 = 629 après J.-C. et l'an 39 = 634après J.-C., et que d'autre part les inscriptions actuellement connues de Civadeva se plaçent justement dans ce court intervalle (518 samvat = 629 après J.-C.; 520 samvat = 631 après J.-C.), on peut supposer encore qu'Amcuvarman a dû, pour des raisons de politique étrangère ou intérieure, accepter ou restaurer un souverain de la dynastie légitime, le Licchavi Civadeva.

Du même coup, une difficulté qui gênait la combinaison de M. Fleet s'éclaireit et se résout. Je rappelle que l'inscription de 535 (Bhag. 4) a pour dûtaka le râjaputra Vikramasena, et que l'inscription d'Ameuvarman, samvat 34 (Bhag. 6), a pour dûtaka le mahå . . yaka Vikra . . . nom restauré par Bhagvanlal en Vikramasena. M. Fleet, en citant cette inscription (Gupta Inscr., p. 178, n. 2) a bien soin d'ajouter : « Si nous acceptons la restitution de Bhagvanlal, nous devons prendre bien garde de ne pas confondre ce personnage avec le râjaputra Vikramasena qui est le dûtaka de l'inscription de samvat 535, deux cents et quelques années plus tard. » Mais le râjaputra Vikramasena reparaît maintenant dans une nouvelle inscription d'Ameuvarman, à Sanga, an 32, avec le titre de sarvadandanayaka. Ici la lecture est certaine et l'identité du personnage devient évidente. D'une part, une inscription datée de 535 et que la ressemblance étroite des caractères range, au témoignage de son premier éditeur, à côté d'une inscription de Civadeva, contemporain et suzerain nominal d'Ameuvarman; d'autre part un personnage identique de nom et de titre parait dans cette inscription et dans une inscription d'Ameuvarman. Est-il raisonnable de le dédoubler et de creuser un intervalle de deux cents ans et plus entre les deux moitiés du personnage?

La date de 535 semble, il est vrai, soulever à son tour une nouvelle difficulté. Comptée de l'an 110 après J.-C.—o pour origine, l'année 535 correspond à 646 après J.-C.; à ce moment Amguvarman est mort. N'est-on pas en droit de s'attendre à trouver exclusivement en emploi l'ère nouvelle introduite par Amçuvarman et continuée au moins pendant un siècle et demi par ses successeurs? Mais j'ai déjà décrit (Népal, II, 155) la période de troubles qui suivit la mort d'Ameuvarman; Jisnugupta, héritier irrégulier du pouvoir, reconnaît pour suzerain un Licchavi; s'il se sert, en samvat 48, de l'ère d'Amçuvarman, il semble à Thankot revenir à l'ère des Licchavis. Or, l'inscription de 535 présente la même particularité décisive que l'inscription de Thankot : tandis que Civadeva, fidèle à la pratique des Licchavis, redouble constamment la muette après r, l'inscription de 535 ne fait pas le redoublement; elle écrit parva (4.7), bhamer daksina (9), parvata (11, 12), "vartibhir (17, et non "varttibhir comme Bhagvanlal transcrit à tort). Elle adopte le système orthographique inauguré par Amçuvarman et continué par ses successeurs; elle se range ainsi en dehors et à la suite de la série Civadeva. C'est, il me paraît, une vérification et une garantie de plus au bénéfice du système chronologique que j'ai proposé.

#### TEXTE.

- Svasti Mānagrhād aparimitaguņasampol Liechavikulānandakaro
- [bha] tarakamaharajaçri Çivadevah kuçalı Kurppasığramaniya
- sinalı pradhānapurassarān kuţumbinalı kuçalam abhidhāya samājñā
- [pa]yati viditam astu vo yathänena svagunamanimayükhâloka

- [dhva]stājñānatimireņa bhagavadBhavapādapankajapraņāmānuṣṭhā
- 6. natātparyyopāttāyatihitacreyasā svabhujayugabalotkhātā
- [khi]lavairivarggeņa çrimahāsāmantāmçuvarmmaņā mām vijāapya madanu
- [jñi]tena satā yuşmākam sarvvādhikaraņāpraveçena prasādah kṛtaḥ
- [sa]mupasthitavicāraņīyakāryyesu svatalasvāminaiva yūyam vicā
- raņīyāḥ sarvvakāryyeṣu caikam eva vo dvāram dvārodghāṭanaKailāsa
- (kūṭa)yātrayoç ca bhavadbhiḥ pratyekam pañcāçaj jātiçuklamṛttikā deyā
- (ç cira)sthitaye casya prasadasya çilâpattakena prasadah kṛtas ta
- devamvedibhir asmatpādaprasādopajīvibhir anyair vvā nāyam prasādo
- nyathā karaņīyo yas tv etām ājūām utkramyānyathā kuryyāt kārayed vā ta
- m aham maryyādābhangakāriņam atitarān na marṣayiṣyāmi bhāvibhir a
- pi bhűpatibhír ddharmmagurubhír ggurukṛtaprasādánuvarttibhír iya
- 17. m ājāā samyag anupālantyeti samājāāpanā | dūtakac cātra
- Deçavarımmagomi samvat 520 caitrakṛṣṇapakṣatithan pañcamyām.

## TRADUCTION.

- (1-4). Salut de Mănagrha. Ses innomblables vertus, parfaites, font la joie de la race des Licchavis; le souverain, le grand roi Çivadeva, en bonne santé, aux habitants du village de Kurpâst, notables en tête, chefs de famille, souhaite le bonjour et fait savoir :
- (4-12). Sachez ceci : Ce personnage de qui les vertus, pier-

KHOPASL.



reries, irradient, éclairent, et dissipent les ténèbres de l'ignorance, qui, toujours prosterné aux pieds, lotus, du saint Bhava, a pris sur lui d'assurer à l'avenir le salut et le bonheur, de qui les bras, couple puissant, ont déraciné tous les ennemis coalisés, le grand marquis Amguvarman m'a fait rapport, et, autorisé par moi, il vous a accordé la faveur d'interdire l'entrée à tous les ressorts (de justice). Dans toutes les affaires qui viendront à être débattnes, c'est le propriétaire local qui devra vous soumettre à son examen. Et pour toutes les affaires vous n'aurez qu'une seule porte. Et lors de l'ouverture de la porte et de la procession du Kailásakûta, vous aurez à donner un à un cinquante craies naturellement blanches.

Et pour la longue durée de ce privilège, le privilège a

été mis sur une tablette de pierre.

(13-17). Et maintenant qu'on le sait, personne, ni des gens attachés à mon service, ni des autres, ne doit rien changer à ce privilège. Et quiconque, transgressant mon ordre, le rendrait vain, soit en personne, soit par instigation, je ne tolèrerai absolument pas qu'il viole les stipulations fixées. Et les rois à venir, eux aussi, par respect de la loi, en conformité du privilège que j'impose à leur respect, devront bien maintenir cette ordonnance.

(17-18). Le délégué ici est Deçavarma gomin. Année 520,

mois de caitra, quinzaine noire, cinquième jour.

## V. INSCRIPTION DE TIMI.

Timi est une bourgade située entre Katmandou et Bhatgaon. La stèle qui porte cette inscription se trouve dans une vieille fosse à ablutions (hithi). [Cf. Népal, vol. II, p. 376.]

La partie supérieure de l'inscription a presque entièrement disparu; il n'en subsiste que quelques caractères. Les neuf dernières lignes seules offrent un texte à peu près continu. La largeur est d'environ o m. 40; la hauteur moyenne des lettres est d'environ o m. 01, et les interlignes de o m. 02. Les caractères de la dernière ligne sont, comme il arrive souvent, largement espacés.

Le chiffre des années, à la fin de l'avant-dernière ligne, est effacé. Il subsiste à peine une trace du symbole qui figure 100. Mais il n'en est pas moins certain que l'inscription date de Civadeva II. Les caractères sont exactement identiques à ceux des inscriptions de ce roi recueillies et publiées par Bhagvanlal, et spécialement au nº 12, daté de samvat 119. La coîncidence du tracé est si parfaite qu'elle dispense de toute démonstration. Je me contenterai de signaler à la ligne 7 l'apparition du ya renflé, à deux jambages, immédiatement à côté du ya usuel à trois jambages, dans la formule kuyu kārayeyu(r vā). La formule fautive kaya pour karyah provient peut-être de l'embarras du graveur qui ne reconnaissait pas le mot sous cet aspect nouveau. Mais plus expressif encore que le tracé des caractères est le formulaire de l'inscription, spécialement la citation de deux vers à l'appui des recommandations et des imprécations finales :

pürvadattām deijātibhyo yatnād raksa Yndhisthira | mahīm mahībhujām crestha dānāc chreyo 'napālanam ||

et

sastim varsasahasrāni svarge modati bhūmidah | ākṣeptā cāanmantā ca tāvanti narake vaset |

Ces vers, à ma connaissance, apparaissent pour la première fois dans l'épigraphie népalaise avec Civadeva II. Ils se lisent à la fin de l'inscription de samvat 119 (Bhag. 12) aux lignes 20-22, et ils y sont introduits, comme dans le texte de Timi, par la formule : tathà coktam. Mais l'usage en est fréquent, avant l'époque de Çivadeva même, dans le protocole de l'Inde. Le premier vers se présente dans deux recensions. L'une, celle qu'emploie Çivadeva, se trouve pour la première fois dans une charte du roi Hastin datée de 156 Gupta (475 ap. J.-C.), originaire de la région du Bundelkhand, ou plus tôt encore, dans une charte de la même région, octroyée par le roi Carvanâtha, si la date de 214 est à interpréter (avec Kielhorn) comme exprimée en ère de Cedi (249+214=463 ap. J.-C.). Elle se retrouve au pays de Valabhî, en 253 Gupta (572 ap. J.-G.), dans une charte de Dharasena II; au pays d'Anandapura, voisin de Valabhî, en 361 Cedi (600 ap. J.-C.), dans une charte de Buddharája; au Dekkhan, dans une charte (Chiplun plates) du Calukya Pulakeçin II, qui règne pendant la première moitié du vue siècle; aux bouches de la Godavari dans une charte du frère même de Pulakeçin II, le Calukya oriental Visnuvardhana Iª (Satara plates).

L'autre recension lit le premier pada différem-

ment:

svadattām paradattām vā yatnād raksa Yudhisthira |

Les deux recensions coexistent manifestement dans

les mêmes chancelleries. Sous la forme svadattām, etc., le vers paraît également dans des chartes du roi Çarvanâtha d'Uccakalpa, datées de 193 et 197 (Gedi? en ce cas — 442 et 446 ap. J.-C.), et avant lui dans les chartes de son père Jayanâtha, de 174 et 177 (— 423 et 426 ap. J.-C.?); un peu plus tard, dans la même région, Mahâjayarâja et Mahâsudevarâja (de Çarabhapura, Central Provinces), et plus tard encore Mahâçiva Tîvararâja (de Çrīpura, Central Provinces) l'emploient à leur tour. Pulakeçin II s'en sert dans sa charte de Haidarabad.

J'observe que la rédaction adoptée par Çivadeva introduit une nouvelle variante. Au troisième pâda, le mot mahibhujûm est substitué au terme consacré mahimatâm. Est-ce par scrupule de puriste? En fait le mot mahimat, garanti par tant de textes épigraphiques, semble étranger à la littérature, car il ne figure pas dans le Dictionnaire de Pétersbourg ni dans ses suppléments.

Le second vers, şaşţim varşasahasrāni, n'est pas moins usuel que le premier. Il ne comporte qu'un flottement dans sa rédaction : au commencement du troisième pâda, les uns écrivent, comme Çîvadeva, akṣeptā; les autres, āchettā. Mais, ici encore, les deux formes coexistent dans la même série de documents. Hastin écrit āchettā dans sa charte de l'an 156 Gupta (475 ap. J.-C.) et dans celle de 163 (482 ap. J.-C.); il écrit ākṣeptā dans sa charte de 191 (510 ap. J.-C.). Le vers paraît dès Jayanātha et Çarvanātha (āchettā); il figure régulièrement dans

l'épigraphiede Valabhì (àchettā); il est cité par Mahâ-jayarâja, Mahâsudevarâja (āchettā), Mahâçiva Tivararâja (ākṣeptā), par Pravarasena le Vâkâṭaka, et par Samudrasena au Penjab (yu siècle?), par Lakṣmaṇa de Jayapura (158 Gupta?=477 ap. J.-C.?), par le Gurjara de Broach Dadda II, par Buddharâja, par le Traikûṭaka Dharasena (207 Cedi=456 ap. J.-C.), par les Calukyas Maṅgaleça et Pulakeçin II (tous: āchettā), par le Calukya oriental Viṣṇuvardhana I (qui emploie āchettā dans le Satara grant, ākṣeptā dans le Chipurupalle grant), par Çaçâṅkarâja du Bengale en 300 Gupta=619 après J.-C. (ākṣeptā), en Orissa par les Somavaṃçis Mahâ Bhavagupta I et II et Mahâ Çivagupta (ākṣeptā).

Civadeva II ne cite ici que ces deux vers; mais l'épigraphie de l'Inde nous fait connaître un grand nombre de vers traditionnels qui ont tous pour commun objet de garantir à la donation, par promesse ou par menace, son plein objet à perpétuité. On m'excusera d'en donner ici un relevé aussi complet que j'ai pu le faire. Les groupements dynastiques ainsi constitués peuvent fournir un élément de classification qui n'est pas à dédaigner; il est difficile, ou trop commode peut-être, de croire que chaque chancellerie royale prenait au hasard dans la masse des vers en circulation; les relations politiques, les modes littéraires devaient influer sur le protocole. Une étude parallèle de tous les éléments qui le composent, titulature, vocabulaire, style, etc., laisserait un résidu précieux de données positives au service de l'histoire. Je disposerai ici la série des vers dans l'ordre alphabétique :

 Agner apatyam prathamam suvarnam bhūr vaisnavi sūryasutāc ca gāvaḥ dattās trayas tena bhavanti lokūḥ yaḥ kūūcunam gām ca mahām ca dadyāt.

Mahājayarāja, Mahāsudevarāja, Mahāçiva Tīvararāja, Somavamçis d'Orissa.

 adbhir dattam tribhir bhuktam sadbhiç en paripălitam etăni na nivartante părvarăjakṛtâni ca.

Kadamba Kṛṣṇavarman II; Kadamba Ravivarman.

 apānīyeşe aranyeşu çuşkakotaravāsinaḥ kṛṣṇāhayo 'bhijāyante pūreadāyam harauti ye.

Ce vers comporte de nombreuses variantes; la plus fréquente présente au premier pâda: Vindhyāţaeīṣv... (voir infra, 20). Sous la forme que j'ai transcrite, le vers se rencontre chez Hastin (191 Gupta 
= 510 après J.-C.). Carvanātha (214 Cedi?) a, au 
troisième pâda, hi au lieu de 'bhi. Les inscriptions de Valabhi portent: anudakeṣv aranyeṣa...

 Ādityo Varuņo Viņur Brahmā Somo Hutāçanaḥ Çūlapāņiç ca bhagavān abhinandanti bhāmidam.

Somavameis d'Orissa.

 üsphotoyunti pitaralı pravalganti pitamahük bhümido smatkule jatalı su nas trütü bhavisyati.

## ANGIENNES INSCRIPTIONS DU NÉPAL.

Jayanātha (174 Cedi?); Somavamçis d'Orissa (avec var.: bhūmidātā kule...).

 iti kamaladalambubindalolam çriyam anucintya manaşyajivitam ca sakalam idam udahıtam ca buddhea na ki puruşaih parakirtayo vilopyah.

## Somavamçis d'Orissa.

 tadagānām sahasrāņi vājapeyaçatāni ca gavām koţipradānena bhāmihartā na çudhyati.

Somavameis d'Orissa.

 tädyk punyam na dadatām jāyate no dharābhujām bhuvam anyapratisthām tu yādyg bhavati rakṣatām.

Calukya oriental Vișnuvardhana I\* (Satara grant).

844. dattāni yānīha purā narendrair.....

Voir infra, 17.

9. pūrvadattām dvijātibhyo.....

Voir supra, p. 92 et suiv.

9 ht. părvaile părvataruic caiva dattăm bhiamim haret tu yale sa nityavyasane magno narake ca vaset punale.

Kumaravișnu le Pallava.

 prāyeņa hi narendrāņām vidyate nāçabhā gatiķ pāyante te tu satataņi prayacchanto vasundharām.

Jayanâtha (174, 177); Çarvanâtha (193, 197, 214).

IX.

 bahabhir vasudhā dattā rājabhiḥ Sagarādibhiḥ yasya yasya yadā bhūmis tasya tasya tadā phulam.

C'est ici le vers le plus employé; il se rencontre. dans l'épigraphie même du Népal, à la fin d'une inscription de Civadeva datée samvat : 43? (Bhag. : 3). Il figure dans presque toute l'épigraphie de l'Inde, parfois avec bhuktā substitué à dattā dans le premier påda : Hastin (156 Gupta); Jayanatha (174. 177); Carvanátha (193, 197, 214); les rois de Valabhi; Mahājayarāja; Mahāsudevarāja; Samudrasena; Laksmaņa; Dadda II; Çaçâńkarâja; les Somavamcis d'Orissa; le Pallava Simbavarman; les Kadambas Çiyamandhâtrvarman, Krsnavarman II. Kakutsthavarman, Ravivarman, Harivarman; les Calukyas Mangaleça, Pulakeçin II, Vikramaditya I" (Karnul grant); le Calukya oriental Visnuvardhana I" (Satara grant) qui emploie en outre dans une autre charte (Chipurupalle) la variante (également employée par le Pallava Kumáravisnu) :

bahubhir vasudhā dattā bahubhic canupālitā.....

 brahmasve mā matim karyāḥ prāṇaiḥ kaṇṭhayatair opi oguidagdhāni rohanti brahmadaŋdham na rohati.

Visnuvardhana I (Satara grant).

 bhāmim yaḥ pratigrhnāti yaç ca bhāmim prayacchati ubhau tan punyakarmānaa niyatam svargugāminau.

Somavamçis d'Orissa.

14. bhūmidanat param danam na bhūtam na bhavisyati

tasyaiva haranapäpän (haranat päpan K.) no bhūtam na bhavisyati

Viṣṇugopavarman, Siṃhavarman, Kumaraviṣṇu, tous trois Pallavas.

 bhūmipradānān na param pradānam dānād viçistam paripālanam ca sarve 'tisṛṣṭām paripālya bhūmim nṛpā Nṛgādyās tridivam prapannāh.

Samksobha (209 Gupta).

 mā bhūd aphalaçankā vah paradatteti parthivāļ, vadānāt phalam ānantyam paradānānupalane.

Somavamçis d'Orissa; Çaçânkarâja (variante : mā bhūta ph<sup>a</sup>).

 yanīka daridryabhayan narendrair dhanāni dharmāyatanīkṛtāni nirmālyavāntapratimāni tāni ko nāma sādhuḥ panar ādadīta.

Rois de Valabhî, avec diverses variantes; Çîlâditya II (352): yānīha dattāni purā narendrair...; Çîlâditya VI (447): nirbhuktamālyapratī\*; aussi Dadda II (385 Gedi) et Buddharāja (361 Gedi) tous deux avec la variante: dhanāni dharmārthayaçaskarāni; et Pulakeçin II qui adopte cette dernière rédaction, mais qui, au troisième pāda, hésite entre nirmālyavāntapratī\* (Haidarabad) et nirbhuktamālyapratī\* (Chiplun).

 ye prāktanāvanibhajām jagatihitānām dharmyām sthitim sthitikṛtām anapālayeynr lakṣmyā sametya suciram nijabhāryuyaiva pretyāpi vāsavasamā divi to vaseyuḥ.

Ce vers ne paraît que dans une inscription du Népal, datée de 145 samvat (Bhag. 14), et presque certainement de Çivadeva. Au reste le roi lui-même semble être l'auteur de ce vers, qui est introduit par la formule yathā cāha « aussi bien, comme il (le roi) l'a dit lui-même : . . . ».

18 b. ye çitimçenkaravadatacaritah samyakprajāpālane
aji-h prathamāvanīçvarakstām raksanti dharmyam sthitim
— juā vijitāricakrarucirām sambhajya rājyaçriyum
nāke çakrasamānamānavibhavās tisthanti dhanyāh sthiram.

# Inscription anonyme de Nangsal.

19. lakşminiketanam yadapüçrayena pröpto 'si ? = ko 'bhimatam nrpärthom täny eva panyäni vivardhayethä na häpaniyo hy apakäripakşah.

Guhasena (240 Gupta) et Dharasena II (269 Gupta) de Valabhi.

 Vindhyāṭaviṣv atoyāsu çaṣkakoṭaravāsinah kṛṣṇāhayo hi jāyante bhāmidāyaharā narāḥ.

Variante très répandue du vers supra, nº 3. Cette rédaction même, qui se rencontre chez Dharasena II (252 Gupta) et Dadda II (385 Cedi), comporte aussi des variantes secondaires, au quatrième pàda : bhūmidānam haranti ye, Pulakeçin II (Haidarabad);

bhūmidāyam haranti ye, Çilâditya VI (447 Gupta), Buddharâja (361 Cedi); bhūmidānāpahāriņaḥ, Viṣṇuvardhana I<sup>er</sup> (Satara grant).

21. sasti(m) varsasahasrāņi....

Voir supra, p. 92, 94 et suiv.

- 21 11. sarvasasyasamıddhäm tu yo hareta vasundharam...
  Variante de 24, infra.
- sămănyo 'yam dharmasetur nṛpāṇām kâle kāle palaniyo bhavadbhih sarvān etān bhāvinah pārthivendrān bhūyo bhūyo yācate Rāmacandrah.

Somavamçis d'Orissa.

seadattām paradattām vā yatnād rakṣa Yudhiṣṭhira...
 Variante du vers 9, supra.

 seadattām paradattām vā yo hareta vasundharām sa visthāyām kemir bhūtvā pitrbhih saha pacyate.

Ce vers, très populaire, comporte un nombre considérable de variantes. Hastin (163 Gupta), Çaçànkaràja, les Somavamçis d'Orissa le citent sous la forme que je viens de transcrire; mais en 191 Gupta Hastin écrit : saha majjate; Laksmana en 158 : saha majjati; Çarvanâtha, qui adopte la même recension que Laksmana en 214 (mais var. : cvavisthāyām), suit dans sa charte de 193 et 197 l'autre lecture : sarvasasyasamṛddhām tu yo (supra, 21 li); avant lui,

Jayanàtha l'emploie également en 174 et 177. Pulakeçin II (Chiplun) suit la première rédaction, avec la variante *çvaviṣṭhāyām*. Le premier hémistiche entre dans des combinaisons diverses, chez Dharasena II (252 Gupta) et Kumāraviṣṇu le Pallava:

gavām çalasahasrasya hantuh prāpnoti (pibati Kum.) kilbişam

et chez le Vâkâṭaka Pravarasena (var. : harati duşkṛ-tam), chez les Pallavas Viṣṇugopavarman et Siṃha-varman (var. : pibati); ou encore :

şaştivarşasahasrâni vişthâyâm jâyate krmih

chez Samudrasena, Mangaleça (Nerur), Vikramâditya I" (Karnul); avec variantes au dernier pâda: narake pacyate tu saḥ, chez les Kadambas Çivamândhâtṛvarman, Harivarman, Kakutsthavarman; narake pacyate bhṛçam, chez le Kadamba Ravivarman; ghore tamasi pacyate, chez le Kadamba Kṛṣṇavarman II; kumbhīpāke tu pacyate, chez le Kadamba Mṛgeçavarman, kumbhīpākeṣu chez Viṣṇuvardbana I".

 svam dātum samahac chakyam daḥkham anyārthapālanam dānam vā pālanam veti dānāc chreyo 'nupālānam.

Kadambas Kṛṣṇavarınan II et Mṛgeçavarınan; Calukya Mangaleça (Nerur). Le dernier pâda est commun avec le vers 9 : pūrvadattām dvijātibhyo...

 harate harayate yas tu mandabuddhis tamovitah sa baddho Vāranaiḥ pāçais tiryagyonim ca gacchati.

Somavameis d'Orissa.

103

Par un contraste qui ne va pas sans raisons positives, l'épigraphie de l'Indo-Chine ignore l'usage des stances consacrées. La plupart des chartes de donation en contiennent bien l'équivalent, mais sous une forme qui change de document à document. Chaque poète de bureau tourne à sa manière les recommandations et les imprécations régulières. On est tenté de penser que, dans l'Inde, ces stances consacrées prenaient un caractère sacré, reconnu de tous, et assuraient réellement, par une évocation salutaire, le respect de la donation, tandis qu'en Indo-Chine, où le sanscrit était une langue étrangère, profondément séparée des idiomes courants, ni ces stances, ni les noms qui les couvraient n'avaient d'utilité pratique. Je n'y ai rencontré, et une fois seulement, que le vers 24 : svadattām parad, et sous la forme même où il paraît chez Pulakeçin II (Chiplun), dans une inscription contemporaine de ce roi, datée de 550 Caka (= 629 ap. J.-C.). C'est l'inscription d'Ang Chumnik, dans BARTH, Inscriptions du Cambodge, p. 56, B. IX, y. 4. Encore n'est-ce pas une charte royale, mais un acte privé, une donation à un Civalinga par Acarya Vidyavinaya.

Comparée aux documents analogues, l'inscription de Çivadeva (et aussi celle du Cambodge) présente ce caractère particulier d'être tracée sur la pierre. De tous les textes que je viens de citer à propos des vers imprécatoires, l'inscription de Mangaleça au Mahâkuţa de Badami est la seule qui ne soit pas écrite sur des plaques de cuivre; encore le pilier qui la porte offre cette étrangeté que le texte se lit de bas en haut, à l'inverse du sens ordinaire. Le Népal (comme les royaumes hindous de l'Indo-Chine), en empruntant à l'Inde le formulaire des donations, a changé la matière des actes. On ne saurait mettre en cause l'habileté des artisans népalais; les relations chinoises montrent qu'à cette époque même leur adresse savait tirer du métal des chefs-d'œuvre. Le métal ne manquait pas au pays; les mines étaient connues et exploitées. Mais l'extrême abondance de la pierre au cœur de l'Himalaya explique sans doute que l'usage en ait été étendu à tous les documents épigraphiques.

La forme et la combinaison des vers ne sont pas les seules variables qui donnent une base de classification. La désignation de l'autorité alléguée comme référence varie aussi de série à série : tantôt c'est Vyàsa, tantôt c'est Manu, tantôt l'autorité reste anonyme ou impersonnelle. M. Hopkins a déjà étudié dans un article du Journal of the American Oriental Cociety, vol. XI, 1885, p. 243 et suiv. : Mann in the Mahâbharata, les citations données sous le nom de Manu dans les inscriptions. Mais son enquête n'a pas été exhaustive; des documents nouveaux sont venus en assez grand nombre; des textes admis pour authentiques ont été reconnus comme des faux. Il ne sera pas inutile de reprendre cette recherche, même quand ce ne serait pas pour la pousser à fond.

Les formules qui désignent Vyàsa comme l'auteur des vers cités (les numéros renvoient au classement ci-dessus, p. 96 à 102) sont :

nktam ca bhagavatā Vyāsena — chez Dharasena le Traikûṭaka en 207 Gedi [= 450 après J.-C.] (vers 21).

uktam ca bhagavatā Vedavyāsena Vyāsena — en Valabhi, (vers 9, 11, 17, 19, 20, 21, 24); chez Dadda II (vers 20, 11, 17, 21); chez Buddharāja (vers 20, 23, 17, 21); chez Pulakeçin II [Haidarabad] (vers 23, 11, 864, 21); chez Viṣṇuvardhana I<sup>ee</sup> [Satara] vers 20, 8, 9, 11, 12, 21, 24).

uktam ca bhagavatā paramarsiņā Vedavyāsena — chez Hastin (vers 3, 9, 21, 24); Saṃkṣobha (vers 15).

atra Vyāsagītau — chēz Viṣṇuvardhana I" [Chipurupalle] (vers 11, 21).

Vyāsagītau cātra çlokau pramāṇikartavyau — chez Pravarasena le Vākāṭaka (vers 21, 24).

api cüsminn arthe Vyāsakṛtāḥ çlokā bhavanti — chez Lakṣmaṇa de Jayapura (vers 11, 21, 24).

Vyāsagītām ccātra clokān udāharanti — chez Mahâjayarāja (vers 1, 23, 11, 21); Mahâsudevarāja (id.); Mahâciva Tivaradeva (id.).

Quelquefois la référence, plus complète, indique comme source le Mahâ-Bhârata;

uktam ca Mahābhārate bhagavatā Vyāsena — chez Jayanātha (vers 5, 23, 10, 11). uktam ca Mahábhárate bhagavatá Vedavyásena Vyásena — chez Jayanátha (vers 5, 23, 10, 11, 21, 24); Çarvanátha (vers 3, 9, 23, 10, 11, 21, 24).

uktum ca Mahâbhārate çatasahasryām samhitāyām paramarşinā Parāçarasutena Vedavyāsena Vyāsena — chez Çarvanâtha en 214 (mêmes vers).

Les références à Manu se localisent toutes dans le midi de l'Inde, spécialement chez les Kadambas, qui sont Mānavyasagotra.

api coktam Manunā — chez le Kadamba Ravivarman (vers 11 et 24).

uktam ca Manunā — chez le Calukya Vikramāditya I<sup>rr</sup> [Karnul] (vers 1 i , 24).

atra Managitāḥ çlokā bhavanti — chez le Kadamba Kṛṣṇavarman II (vers 11, 25, 24, 2).

Le Pallava Kumåravisnu les rapporte à Brahma : apî cătra Brahmagitāḥ çlokāḥ (vers 9<sup>bis</sup>, 11, 14, 24).

Parfois, le texte invoqué est « un traité de la Loi » sans nom d'auteur; c'est à cette série que se rattache Civadeva.

nktam ca smrtiçāstre — chez Ģaçâńkarāja (vers

aktam ca dharmaçāstre — chez Mañgaleça [Mahâ-kûţa] (vers 11, 21, 24).

dharmaçastreşv apy uktam — chez Mangaleça [Nerur] (vers id, + 25).

tathā coktam dharmaçāstre — chez les Somavamçis d'Orissa (vers 1, 4, 5, 6, 7, 11, 13, 16, 21, 22, 24, 26).

yathā dharmaçāstravacanam — chez Çivadeva, saṃvat 143; Bhag., n° 13 (vers 11).

Une dernière série de documents se contente de rapporter ces vers comme des « dictons ». Çivadeva emploie également ce procédé.

nktum ca — chez Samudrasena (vers 11, 21, 24); les Kadambas Çivamândhâtṛvarman (vers 11, 24), Harivarman (id.), Ravivarman (id. + 2); le Calukya Pulakeçin II [Chiplun] (vers 9, 11, 17, 21, 24).

api coktam — chez les Kadambas Kakutsthavarman (vers 11), et Mṛgeçavarman (vers 24, 25).

tathā coktam — chez Çivadeva en 119 saṃvat; Bhag., n° 12 (vers 9, 21).

api căpi çlokăh — chez le Pallava Visnugopavarman (vers 14, 24).

api cătrărșăh çlokâh — chez le Pallava Simhavarman (vers 11, 14, 24).

L'épigraphie de l'Indo-Chine, tout ignorante qu'elle est des stances traditionnelles, reflète pourtant la double tradition de Manu et Vyàsa comme autorités. Une inscription du règne de Jayavarman, en 968 après J.-C. (BARTH, XIV, 8, 30; inscr. de Prea Eynkosey) atteste comme garantie la parole de Manu:

> krûrûş çathatilnbdha ye paradharmavilopakûh te yanti pitrbhis sardham narakam Manur abravit.

Une autre inscription, des environs de l'an 900 ap. J.-C. (Bergaigne, LXVI, cr. 8), cite Manu, II. 136, comme règle de conduite avec la référence : iti Manavam. Mais la même inscription en appelle aussi au « chant de Vyâsa » :

sa hi viçvambhurādhīças sarvalokaguruḥ smṛtaḥ yad iṣṭuṃ tasya tat kuryād Vyāsagītam idaṃ yathā.

Les références à Vyasa et au Maha-Bharata d'une part, à Manu et au Dharmaçàstra (ou Smṛti\*) de l'autre, penvent sembler contradictoires. En fait, nous savons que l'épopée et le code voisinent de près, et que des éléments identiques sont entrés dans les deux recueils. L'inscription du pilier de Harigaon m'a déjà donné l'occasion d'y insister. Mais le plus surprenant, c'est que de toutes ces références aucune ne se retrouve dans notre Manu actuel; une seule se retrouve dans notre Mahâ-Bhârata. Encore s'agit-il d'un vers exceptionnel, rapporté par les Somavameis d'Orissa, c'est le vers 4 : Adityo Varuno Vișnur, qui se lit dans le Mahâ-Bhârata, Anuçâsanaparvan (xm), section 62, vers 3150. Et pourtant le Mahâ-Bhârata contient une longue section (xm, 62) qui exalte en cent clokas les mérites d'une donation de terrain; et d'autre part un des vers les plus

usuels (9 et 23) est adressé nommément à Yudhi-

sthira, le héros du Mahâ-Bhârata.

Mais la question se complique encore. Le compilateur Hemâdri, traitant dans le Caturvargacintâmani des donations en général, rapporte à propos des donations de terrain plusieurs passages empruntés à diverses sources, entre autres (p. 495-502) un long extrait du chapitre du Mahâ-Bhârata que je viens de mentionner (xm, 62, vers 3104 et suiv.). Son texte comporte nombre de variantes; c'est ainsi que, à la suite du vers 3177, il însère deux vers qui manquent à l'édition de Calcutta; de ces deux vers, le premier est justement le vers : Vindhyātavişv . . . (20) si fréquemment cité dans les inscriptions. Un peu plus loin (p. 507-508), Hemâdri cite un autre passage du Mahâ-Bhârata qui commence par les trois vers, xIII, 66, vers 3335-3337, en mètre anustubh; mais immédiatement à la suite viennent deux stances en vasantatilakă, et aussitôt après le cloka : svadattām paradattām vā yo (24), un des plus usuels parmi les vers consacrés, mais aussi un des moins solidement établis. La lecture de Hemâdri est identique à la recension adoptée par Laksmana de Jayapura (sauf harec ca pour hareta). Les deux hémistiches de ce vers se retrouvent séparément, et quelque peu altérés, dans un autre extrait rapporté par Hemâdri (p. 504), et emprunté au Vișuudharmottara:

svadattām paradattām vā yo haree ea vasundharām.... vişthāyām krmitām eti pitrbhih sahitas tathā.

Dans le même extrait se retrouve aussi le célèbre vers : şaṣṭiṃ varṣa\* (21) avec la lecture āchettā. Il est vraisemblable que d'autres encore parmi les vers consacrés doivent se retrouver dans le chapitre du Viṣṇudharmottara qui traîte des donations de terrain (Weber, 1758; ch., 56 : bhūmidānaphalam; Rāj. L. Mitra, 2293 : bhūmidānamāhātmyakīrtanam); l'ouvrage se rattache au cycle du Mahâ-Bhārata. L'étude historique et critique des recensions du Mahâ-Bhārata trouve ainsi, dans les documents épigraphiques, la base positive qui lui manque trop souvent.

Un autre encore des vers traditionnels : asphojayanti...(5), cité expressément comme un vers du Mahà-Bhàrata par Jayanàtha d'Uccakalpa, se retrouve dans les extraits d'Hemàdri (p. 507), où il est attribué à Brhaspati, c'est-à-dire évidemment à la Brhaspati-smrti, qui contient une section des donations. La condition flottante des matériaux incorporés dans la « samhità en cent mille vers » ressort clairement de cet inventaire particulier.

Si c'est récliement avec Civadeva II que les vers traditionnels sur les donations paraissent pour la première fois dans les chartes népalaises, il est permis de rechercher l'origine de cette innovation. Le type de la donation royale au Népal est arrêté dès les plus anciens documents; il transparaît dès le fragment daté de Vasantadeva, samvat 435 (Bhag. 3), et se montre clairement identique dans toute la suite : 1° lieu d'origine; 2° panégyrique du roi;

3º indication des destinataires; 4º message direct du roi · bien portant · aux destinataires; 5° indication des bénéficiaires et clauses; 6º recommandations et imprécations pour l'avenir; 7° désignation du mandataire royal; 8º date. C'est le type ordinaire de la donation dans l'Inde, telle qu'on la devine déjà dans le texte fragmentaire du pilier de Bihar, sous le règne de Skandagupta, entre 136 et 146 Gupta (455-465 ap. J.-C.), telle qu'elle se montre dans les plaques de Visnugopavarman le Pallava, vers le v° siècle(P), et surtout dans les donations du Parivrajaka Hastin, et chez les seigneurs d'Uccakalpa, tout particulièrement enfin chez Laksmana de Jayapura en 158 (Gupta? = 477 ap. J.-C.). La charte de ce prince coîncide pour ainsi dire exactement avec le protocole du Népal, sauf qu'il insère à la manière hindoue les vers traditionnels avant l'indication du mandataire. C'est donc aux chancelleries du Gange moyen, soit aux Guptas directement, soit à leurs vassaux, que les Licchavis du Népal semblent avoir emprunté leur protocole; le fait est d'accord avec les vraisemblances historiques, et aussi avec la tradition qui fait venir de Pâțaliputra l'ancêtre des Licchavis. Civadeva II renoue et resserre les liens de la dynastie népalaise avec l'Inde gangétique; il épouse la petite-fille d'un empereur du Magadha, la fille d'un noble Maukhari, et cette alliance de haute lignée introduit sans doute au Népal une nouvelle poussée de culture sanscrite; les « bureaux » s'enrichissent d'Hindous de la plaine, et leur activité se révèle aussitôt par l'emploi des vers usuels, qui réduit le protocole local au type commun de l'Inde.

L'inscription est en prose, sauf les vers consacrés. L'orthographe en est régulière, sauf kuyu pour kuryuh que j'ai déjà signalé. Selon l'usage nouveau introduit par Amçuvarman, la muette n'est pas redoublée après r. La charte réglait les clauses d'une donation de terre et traçait avec précision les limites du terrain concédé; mais il n'en reste que la conclusion, d'un caractère général.

Le mandataire (dútaka) du roi est le râjaputra Jayadeva qui paraît au même titre dans la charte de Çivadeva datée saṃvat 119 (Bhag. 12).

#### TEXTE.

1.	·····rayādipra
2.	paçcime ni
3.	***************************************
4.	· · · · · · · · · · · me pra · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
5.	yam eta
6.	· · · · taç ca paçcimena ca tade · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
7.	d antareṇāpi te. māpra
8.	khātam pallt tato yāva
10.	gra.ka vistimanusyasambandhena prativar-
45	sam yat puranacata
10.	bhya eva grāmīnair dātavyam rājakuliyavyavasāyi-
	bhis to no kadacid

g-10. Cf. Bn10., 12. L 16: Bhottaviştiheteh prativariam bhūrikajanāh paāca 5 vyavasāyibhir grahītavyāh. II s'agit éridemment d'une corvée analogue, sinon identique. Malheureusement les caractères qui précèdent risti sur notre inscription me sont restés indéchiffrables. — Les vyavasāyin mentionnés dans le passage que

Journ. asiat., janvier-février 1907.



Tim.



- vyam ye tu kecid asmatpādaprasādopajīvino pare cānyathā kuyu kārayeyu[r vā]
- taran na kṣamyante bhaviṣyadbhir api vasudhādhipatibhir ātmanah karunāticayam...
- pürvapärthivapranito yam dänadharmasetur iti tadgauravat samyag evännpäleyas tathā [coktam]
- pūrvadattām dvijātibhyo yatnād rakṣa Yudhiṣṭhira | mahim mahibhujām creṣṭha dānāc chreyo [nupā]
- lanam | şaşlim varşasahasrani svarge modati bhümidalı akşepta canumanta ca ta[vanti]
- narake vaset | iti svayam ajña důtakac cătra růjaputra Jayadevah | sam....
- 17. acvayuje kṛṣṇaṣaṣthyā[m]

#### TRADUCTION.

- (1-8.) ... à l'ouest ..... et de là à l'ouest ..... et dans l'intervalle ..... la fosse, le hameau ensuite jusqu'à .....
- (9-11.) Par rapport aux hommes de la corvée, la centaine de purânas qui ... annuellement, doit être donnée par les gens du village aux ... mêmes. Les autorités du palais royal ne doivent pas ...
- (11-13.) Et quiconque, soit des gens attachés à notre service de par notre grâce, soit des autres, ferait autrement ou pousserait un autre à faire autrement, nous ne le tolérons

je viens de citer se retrouvent également dans notre texte. Le P.W. ne connaît ce mot que comme adjectif, dans le sens de «résolu». lei il désigne clairement une autorité (Bhagranlal le traduit ; «the authorities»), et sans doute d'ordre judiciaire. Je ne l'ai pas relevé avec cette valeur dans d'autres documents épigraphiques.

Rajakuliya manque aux dictionnaires, mais est un dérivé régulier du substantif rajakula.

 L'expression dănadhurmasetu rappelle le vers traditionnel: sămănyo yam dharmusetur... (22), fréquentment paraphrasé du reste dans les inscriptions. pas. Et les princes à venir devront respecter et protéger ceci en se disant : «C'est ici une donation inspirée à un prince d'autrefois par (?) l'excès de sa compassion et pour se conformer à la loi.»

13-16.) Et il est dit ainsi : « La terre qui a été donnée aux brahmanes par un de tes prédécesseurs, Yudhişthira! protège-la bien, celte terre, ò le plus excellent des maîtres de la terre! Maintenir est encore mieux que donner. — Soixante milliers d'années de jouissances dans le paradis à qui donne de la terre. Qui usurpe et qui l'approuve restent autant dans l'enfer.

(16-17.) Ordre direct. Le délégué îci est le râjaputra Jayadeva. Année . . . mois âçvayuja, quînzaine noire, sixième (tithi).

# LES ÂBDÂL DE PAÏNÂP,

PAR

### M. PELLIOT.

M. Grenard est à ma connaissance le seul qui ait signalé la présence au Turkestan chinois d'un groupe ethnique spécial, désigné sous le nom d'Abdâl<sup>1</sup>. Les familles de ce groupe, disséminées dans diverses oasis du Turkestan, ne se distinguent guère des Turcs environnants que par une langue spéciale, dont le fonds est persan, mais qui, de jour en jour, tend à se confondre avec le turc. M. Grenard avait trouvé une cinquantaine de familles d'Abdal près de Kéria et sept ou huit à Chertchen. Il était intéressant de découvrir d'autres représentants de ce groupe peu connu. Longtemps mes questions n'amenèrent à Kachgar même aucune réponse satisfaisante. Les Abdal, me disait-on, sont des Musulmans comme nous et qui parlent la même langue que nous. Ce n'est pas une tribu spéciale, mais on donne ce nom à des sortes de moines errants qui passent dans les villes, vêtus d'un long tchapan3

<sup>1</sup> Cf. GRENARD, Mission scientifique dans la Haute-Asie, Paris, 1898, t. II, p. 308-315.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le tchapin ou tous est la sorte de robe usuellement portée en Asie centrale par les hommes.

blanc, coiffés d'un grand turban noir, et qui sont un peu au-dessus des diwana ou qulendar1. « Cette explication concordait bien avec le sens du mot arabe úbdůl, qui est usité aussi en turc osmanli et signifie · moine, religieux 2 ». Toutefois les informations de M. Grenard étaient trop abondantes pour qu'un doute put subsister sur un emploi plus restreint et plus précis du mot ábdál, et un jour que, d'après la carte russe de 10 verstes, je cherchais avec un petit chef indigène, au nord d'Utch-meravan, des ruines qui ne s'y trouvent pas, j'appris du moins que des Abdal, à l'occasion moines mendiants, habitaient en nombre le village de Païnâp³, dépendant de Khân-aryq: A la fin de notre court séjour à Khân-ui, j'avais à visiter plus à l'Est, sur le territoire d'Aqgâch<sup>4</sup>, un stupa nouveau, le Qâgha-tim (Stupa des

Le nom de Painap se retrouve aux portes de Kachgar, appliqué à une partie des faubourgs du Sud-Est, et aussi dans les oasis de Yarkand et de Khotan, Sven Hedin (loc. laud., p. 363) l'esplique par cau pied (paï) de l'eau (âb)»; ce serait ainsi un nom

persan.

Moines mendiants, derviches.

<sup>&</sup>lt;sup>a</sup> Cf. Mallour, Dictionnaire ture-françair, p. 4; Sven Heuts dans Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsheft 131, p. 350. Dès l'abord, et une fois pour toutes, je m'excuse de la paovreté de mes connaissances en turc, et surtout en persan et en arabe. Je no me suis mis à étudier les langues des pays musulmans qu'à l'occasion de mon voyage en Asie centrale. De plus les livres de référence me font défaut ici. C'est ce qui explique que bien des rapprochements m'aient échappé, qui ne manqueront pas de sauter aux yeux des spécialistes; je n'ai voulu que leur fournir ici des matériagx.

L'explication à laquelle on songe d'abord pour ce nom est naturellement «jade blanc»; Aqqueh serait en somme synonyme du Yourong queh de Khotan. Mais le mot queh pour «jade» est prati-

Corbeaux); l'occasion était belle de revenir à Kachgar en faisant, au Sud, un crochet sur Khân-aryq.

Du Qâgha-tim, je passe au Sud le Qyzyl-sou, et, laissant Chaptâlyq² à l'Est, Qâzân-kûl³ au Sud-Ouest et à l'Ouest, j'arrive à la grande route qui conduit de Kachgar à Marâbâchi; enfin, après avoir traversé plusieurs canaux qui descendent vers Faizabad, mon Cosaque et moi couchons au grand Châmbabazâr⁴ de Qyzyl-bouï. Le lendemain, 28 septembre, nous nous enquérons de Païnâp. Khân-aryq comprend deux des cinq grands « bazârs » hebdomadaires de la région, le Yekchâmbabazâr ou Bazâr du dimanche

quement inconnu à Kachgar même et dans ses environs, où on dit pour «jade» rastitach et agiltah. Quch étant ici le mot usuel pour «sourcil», peut-être Aqqueh signifie-t-il «sourcil blanc». A ma connaissance, Aqqueh n'est porté que sur la petite carte jointe aux Sund-buried ruins of Khotan de Stein.

La vraie forme serait Qargha-tim, mais l'e disparaît souveut dans la prononciation du Turkestan, surtout quand elle n'est pas entre deux voyelles.

<sup>2</sup> Dans l'index de Sven Hedin, Chaptâlyq, orthographié «Chaptull», est expliqué par «ahricotier», au lieu que «Oruk-lenger» est traduit par «pêcher»; mais chaptâlou ou chaptoul est le nom usuel de la «pêche», et c'est urak qui signifie «abricot».

<sup>3</sup> Qazan-kul, l'Étang de la Marmite, m'a paru sensiblement trop à l'Est sur toutes les cartes que j'ai eues à ma disposition.

M, à m, « Bazîr du samedi »; c'est le seul nom sous lequel l'endroit soit connu dans le pays. Qyzyl-boui, comme Khân-aryq, désignent l'ensemble d'oasis très vastes. Dans la prononciation locale, chânhabazâr devient presque chânhbazâr; il en est de même pour les noms des autres bazârs hebdomadaires. Le nom de Qyzyl-boui ne doit pas être celoi d'une plante, comme le croyait Sven Hedin (loc. land., p. 360); boui, entre autres sens usuels, signifie la «rive» (et quelquefois le «cours») d'un fleuve; Qyzyl-boui signifie donc la «Rive rouge».

à l'Est, et, à plus de 10 kilomètres à l'Ouest, le Douchâmbabazâr ou Bazâr du lundi1. Païnap est proche du Douchâmbabazâr, mais, comme l'expérience nous a montré qu'il faut toujours passer par les plus hautes autorités, je préfère aller d'abord au Yekchâmbabazâr, où réside le beg de Khân-aryq. Imim Beg, qui, me dit-on, parle couramment le chinois. Imim Beg a toutes raisons de parler le chinois, sans le lire ni l'écrire d'ailleurs, puisqu'il a pendant nombre d'années été tongtchia, c'est-à-dire interprète pour le turc, auprès des fonctionnaires chinois de Kachgar, d'Ouroumtsi, de l'Ili, de Tarbagataï. Du côté de Tarbagataï, il a ramassé quelques mots de russe et à chaque instant propose à mon' Gosaque de дыня инть «boire du melon». Gros homme souriant, mais l'air assez peu franc. sa parfaite ignorance l'empêche de comprendre ce que nous pouvons désirer chez les Abdal, et il trouve très réjouissant, comme d'ailleurs nos interlocuteurs d'Aq-qach, qu'on puisse s'intéresser à des gens qui crient gouroukh, gouroukh a sauve-toi, sauve-toi a, alors que des personnes normales emploient en semblable occasion qátch, qátch. Mais comme Imim

<sup>3</sup> Forme qu'a prise en turc le chinois in is t'ang-che s'interprêtes.

¹ Stein indique entre le Douchâmbabauar et le Yekchâmbabauar une distance de dia milles anglais: c'est surement excessif (Sandburied ruius of Khotan, p. 140). Pour des désignations analogues dans la région de Yarkend, voir la carte jointe à l'ouvrage de Stein; et pour des exemples identiques à Khotan et à Aqson, voir Sven Hedin, loc. land., p. 200, 251.

Beg nous a aperçus à Kachgar et sait que le tao-t'ai nous traite avec beaucoup d'égards, il ne manque pas de nous donner un homme pour nous conduire à Païnâp, avec ordre d'envoyer à Kachgar pour deux jours deux Àbdâl du village. A Païnâp, nous sommes les hôtes du mirâb, le distributeur des eaux. Dans ces pays d'irrigation, c'est un poste qui nourrit son homme, et on peut juger de son aisance par l'abondance de ses bols en porcelaine russe à réserves, imitant la porcelaine chinoise, mais où la marque de la fabrique Gardner de Moscou remplace les nien-hao de Kia-k'ing ou de Tao-kouang.

Pendant qu'on va chercher des Abdâl, j'interroge notre hôte et les voisins qui sont inévitablement venus se mêler à la conversation. M. Grenard avait trouvé les Abdâl de Kéria et de Chertchen vivant à l'écart, méprisés du reste de la population qui les accusait à tout le moins d'hérésie et refusait de s'allier à eux par mariage. Ici il n'en est pas de même.

Nous vivons et nous mourons avec eux, me dit-on; comment n'y aurait-il pas de mariages entre nous?

Et bien au contraire, si on tient les Abdâl pour des gens un peu étranges et volontiers sorciers, on a plutôt pour eux une sorte de respect superstitieux, tant en vertu de la puissance occulte qu'on leur suppose qu'à cause du grand nombre d'idiomes qu'ils sont censés connaître.

L'empire des Åbdâl sur les divinités malignes doit tenir en grande partie à leur longue robe et à leur bonnet noir. Mais ici ils vivent comme tout le monde, vêtus comme tout le monde. Beaucoup cultivent la terre. D'autres colportent leurs marchandises les jours de marché. Quelques-uns seulement entreprennent de longues tournées, et, meilleurs prophètes au loin qu'en leur pays, rapportent au logis les riches offrandes des dévots. Quant aux connaissances linguistiques des Abdal, il me fut bientôt donné d'en juger, car deux, puis quatre, puis d'autres encore, entraient successivement dans la pièce où j'achevais la collation de rigueur servie par le mirâb. En réalité tous savent le turc de Kachgarie; de plus beaucoup ont ramassé dans leurs voyages des mots kirghiz, kiptchaq, voire hindoustani. Les plus instruits connaissent plus d'arabe que les mollah turcs de la région. Mais le vocabulaire spécial aux Abdål, celui dont ils se servent entre eux, est aujourd'hui très restreint. J'en commençai sur le champ un petit répertoire. Mais il me fallait surtout tenir à loisir des Abdâl pendant un ou deux jours chez moi, et c'est pourquoi je leur fis connaître mon désir d'emmener avec moi deux des leurs à Kachgar. Sans l'ordre de Imim Beg, je crois que je n'y aurais jamais réussi. L'un des deux qui avaient été désignés tomba inopinément malade au moment du départ; l'autre fut remplacé héroïquement par son père. Ces pauvres gens, qui ont cependant, depuis quelques mois, seize des leurs étudiant de plein gré à Andidjan, s'étaient mis dans la tête que je voulais les emmener au Turkestan russe. Ge furent des adieux touchants, et une longue conduite jusqu'au bout du

village. Et en cours de route, la question revint souvent : « Toura, dites-nous, en vérité, pourquoi avezyous youlu nous emmener? - Mais seulement pour causer avec vous, et étudier votre langue. Dans deux jours vous retournerez chez vous, avec l'argent que je vous ai promis. - Alors vous ne nous emmenez pas à Andidjan? - Certes non; et vous n'avez pas à craindre, puisque c'est votre beg qui vous a dit de venir avec moi, et que nous n'allons qu'à Kachgar que vous connaissez déjà. Peu à peu, les deux Abdål, deux vieillards, se rassurèrent et commencèrent à me dire que « leur ventre avait faim ». C'était bon signe; une fois en ville, leur tranquillité fut complète. Mais dès le soir, un émissaire du village faisait les quarante et quelques kilomètres qui séparent Khân-aryq de Kachgar pour s'enquérir du sort de ses concitoyens. Il les trouva, comme de juste, en parfait état, et au jour dit, après avoir été dûment photographiés et même mensurés, ce à quoi ils se prêtèrent de bonne grâce, Achour Khwodja et Rozi Akhoun reprenaient, le cœur léger, le chemin de Païnapi.

Les Abdâl de Païnāp ne paraissent pas avoir de souvenirs historiques bien précis, ni de traditions qui leur soient propres. Soi-disant, ils possédaient

¹ Notre route de Painap à Kachgar passait par Ouqada, Mâdiar, Yang-aryq, Dangartchi («Dangalchi» de Stein), Yailaq, Natchouq, Yangi Chahr. C'est à peu près celle que Stein a suivie en sens inverse, mais en faisant au Nord un petit crochet sur Yândama (qu'il écrit «Yonduma», cf. Stein, loc. laud., p. 140).

autrefois des livres persans, qui leur furent enlevés à l'époque du Bédaoulet, c'est-à-dire au temps de Yaqoub Beg. Aujourd'hui d'ailleurs, ils seraient incapables de lire ces livres, si on excepte un jeune mollah, qui a appris le persan à Kachgar. Le peu d'informations que j'ai pu arracher à leur ignorance et à leur timidité n'est d'ailleurs pas conforme aux données recucillies par M. Grenard. Les Abdal de Kéria se disaient originaires de Koufah. au lieu que ceux de Painap ignorent ce nom de Konfah et prétendent qu'il y a des centaines et des centaines d'années, leurs ancêtres vinrent de Darvet. Ils ne comptaient alors que quelques familles, qui se sont établies et multipliées à Païnâp. A ces temps lointains remonterait Khwodja Oghoul Pettah 'llah Ghâzi, dont le muzâr se trouve encore à Païnap1. Il y a aujourd'hui près de 400 familles (uïlūk) àbdâl à Païnap. Sur d'autres oasis proches de Khân-aryq, je n'ai pu avoir de renseignements. On m'a dit seulement qu'il y avait 5 familles âbdâl à Teagun. Les noms d'anciens chefs ábdål qui m'ont été donnés, et qui peuvent s'appliquer à des personnages assez modernes ayant administré le village, sont ceux de Kouvam Baï, d'Ouchoumeh Baï, de Heweb Baï, de Toudou Bai (ou Toudy Bai) et de Mollah Abd-urrahman.

¹ Sons le nom de Seid Pettah 'llah Ghàzi, ce personnage est encore connu à Kachgar, mais je n'ni aucun livre où trouver quelque indication à son sujet. D'après la tradition des Abdâl, c'est des quatre compagnons de ce saint homme que tous les Abdâl seraient descendus.

Les Abdâl se donnent à eux-mêmes le nom de Heinou, et il semble qu'ils emploient aussi ou qu'on emploie à leur propos le nom de Gilaman, quoique je n'aie pu avoir sur ce point que des renseignements contradictoires. Heinou m'est tout aussi peu connu qu'à M. Grenard¹. Quant à Abdâl, le fait qu'il s'applique à des gens qui font parfois métier de religieux mendiants, sans que d'ailleurs ils se donnent ce nom à eux-mêmes, me paraît en faveur d'une étymologie par ábdâl, « moine, religieux ». En tout cas, cette explication, que M. Grenard a omise, me paraît valoir d'être proposée.

Au point de vue linguistique, la plupart des mots non turcs du dialecte àbdâl sont, comme M. Grenard l'a montré, d'origine persane. Toutefois le dialecte des Abdâl de Painàp diffère assez fort de celui des Abdâl de Kéria. Ainsi, dans les deux groupes, la numération est persane, mais l'anomalie signalée par M. Grenard, et qui consiste à avoir oublié le nombre «dix», dah, remplacé à Kéria par nô, au propre « neuf », ne se retrouve pas à Païnâp, où l'on compte régulièrement hecht « huit », nô « neuf », dah

· dix », dah yek » onze ».

Des 37 mots persans du dialecte de Kéria qui sont donnés par M. Grenard, il en est trois : khoda « Dieu », âdâm « homme » (ce dernier d'origine sémitique), chir « lion <sup>2</sup> », dont on ne doit pas, à mon

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> D'après les Abdâl, heineu s'appliquerait plus spécialement aux cheithe des marâr.

Le mot turc árslán, prononcé áulán, n'est plus pratiquement

sens, tenir compte, parce qu'ils sont d'un emploigénéral parmi les Turcs de Kachgar. Pour les autres mots, ils sont identiques à Kéria et à Paīnāp, sous les réserves suivantes:

Pour « homme », mard, on connaît aussi kas, autre mot persan, et pour « femme », zen, on connaît aussi dinab.

Quoique moui, « cheveu », soit connu, le mot usuel est richka 1.

Djáma désigne plus spécialement le tchapan.

Monrough (pour mourgh), au propre « oiseau », a pris à Païnâp le sens de « coq ».

Khourd, «petit», ne s'emploie pas sous cette forme; on dit khourdân.

Koh, « montagne », est inusité; on emploie en place l'arabe djebel, djevel.

Souzen, « aiguille », est prononcé so(r)zang 2.

Kalapôch est inconnu; pour le « bonnet » (toumáq) des Sartes, on dit tagê.

connu à Kachgar au sens de «lion», et y désigne seulement les petits du chat. Le lion manquant d'ailleurs en Asie centrale, on considère souvent dans le peuple chie comme synonyme de yolbars «tigre».

Les Abdal emploient richka à la fois pour « barbe » et « cheveux ».

Cf. Parabe rich splumes.

<sup>2</sup> Chez les Abdal comme chez les Tures. I'r tombe souvent dans la prononciation courante. Mais a ils prononcent lentement, ils ajoutent souvent une r même là où étymologiquement sa présence n'est pas justifiée. Mes Abdal m'ont prononcé nettement gor pour ga, «vache». De même un Ture de Kachgar m'a écrit qorghoun pour qoghoun, «melou», en prétendant que la forme qoghoun était abrégée (tchâla). La prononciation sûrzang est de même ordre. Je mets entre paranthèses les r fuyantes de la prononciation locale.

Zer, « or », n'est pas employé 1; on dit âltoun, comme en turc.

Est, « il est », et nist, « il n'est pas », se prononcent has et nis<sup>2</sup>.

Khounouk, « froid », se prononce khônuk.

Pour ce qui est des mots persans détournés de leur sens, on emploie à Païnâp :

Laghár, au propre « maigre », au sens de « mauvais³ », mais on sait aussi que le mot signifie « maigre »;

Goid, au propre « il dit », au sens de « chanson 4 ».

Gourk signifie bien « loup », comme en persan, et n'a pas le sens de « chien », comme la forme altérée gourouk à Kéria.

Le mot pour « tête » est correctement prononcé sur, et non séa.

Mi pour mir, au sens de beg, est inconnu; on dit ebil, ewil<sup>5</sup>.

Par contre on connaît, comme dans le turc de Kachgar, le mot

L'aspiration est régulière dans has; quant à nis pour nish, c'est un exemple chez les Abdal de la chute existante chez les Tures de Kachgarie d'un t final précédé d'une consonne : on dit ras pour rast, gouch pour quacht, etc.

M. Grenard dit «vieux. mauvais». C'est sans doute qu'on lui a glosé laghér par eshi, au propre «vieux», mais dont le sens usuel en Kachgarie est «mauvais»; eshi hhéteun ne signific pas une «vieille femme», mais une «femme de mauvaise vie». On m'a donné nettement laghér comme le contraire de dakh, «bon».

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Guid s'emploie aussi au sens plus général de « musique», en même temps que sur sandé.

Pentêtre evil est-il apparenté à l'arabe veli, evliya, m. à m. eles saints et aussi eles grands ».

Asp peråkhlamåq, pour « selier un cheval », n'est pas compris; on dit zil sålmåq, on zil dåkhlamåq, « mettre la selle »; zil est altéré du persan zin « selle ».

Le « mais » se dit sourouq, du persan sourkh « rouge ».

· Pomme · se dit sap, et non sib ou sibit.

Pour « se sauver » la forme usuelle est gouroukhmâq, mais on emploie aussi gouroukhlamâq.

« Manger » se dit bien khourlamaq 2, et aussi khour-

måq (khormåg).

» Apporter » se dit gilamâq : gilap keleng » apporte ». Lahm « viande », mot arabe, est connu des Âbdâl de Païnâp, mais ils ne l'emploient pas, et disent dout, qui doit être le même mot que le dougouh « viande », des Tsiganes ».

- Mourir ne se dit pas mátlamág, mais kchoum bolmág.
- « Malade » se prononce goloud, identique évidemment au galid de M. Grenard.

Le mot paizé \*ordre \* (mot chinois) est inconnu

Le terme gouroukk «sauve-toi, file», en parlant surtout à des enfants, est d'un grand emploi, et c'est sans doute pourquoi il est un des mots àbdâl connus des Turcs de la région.

Le même mot s'emploie en dialecte ábdål pour manger et pour boire, mais il en est de même en persan. Âp khoroumdptê, « il a soif», paraît supposer un verbe khoroummâg, comme l'impératif khoroum.

\* Cf. M. Grenard, loc. land., p. 308. Je ne connais pas les règles phonétiques qui peuvent expliquer les altérations de certains mols communs aux Tsiganes et aux Louli, mais il suffirait que le mot «viande» fit chez les Tsiganes doughout et non dougout, pour que son passage à dout pût être appuyé d'innombrables parallèles empruntés à la phonétique turque; que face de khôn, que face de chir, que fournissent des exemples bien connus.

des Âbdål de Païnâp, comme des Turcs de Kachgar

que j'ai interrogés.

Des mots tsiganes signalés par M. Grenard dans le dialecte âbdâl de Kéria, il en est d'inconnus à Païnâp.

Ainsi « nourriture » ne se dit ni choumoul ni chamoul, mais matchál : matchál khoroum « mange » (m. à m. « mange de la nourriture »).

« Pain » se dit aasit.

Le mot ghanab est connu, mais d'après un Abdàl, c'est un mot signifiant « bouc »; un autre me dit que c'est un mot arabe pour « mouton »; l'identité avec le ghanam arabe ne paraît pas douteuse. Le mot pour « mouton » à Païnâp est gospain 1, identique au persan gosfend.

« Ane » se dit *gedar*, identique au *gider* de M. Grenard, mais on connaît aussi le persan *khar*; *gedar* est

d'origine hindoue.

Le mot dakh « bon » est identique au degh de M. Grenard<sup>2</sup>.

Ai, sans trèma sur Fi, une prononciation intermédiaire entre é et al.

Pour ces mots communs aux Abdâl et aux Tsiganes, il cût été essentiel de pouvoir interroger des Tsiganes du Turkestan chinois. M. Grenard, qui en u vu près de Khotan, ne donne antant dire rien de leur langue (loc. land., p. 308). Malheureusement mes efforts pour trouver des Tsiganes aux environs de Kachgar sont jusqu'ici restés vains. Des deux noms de Louli et d'Aga, sous lesquels ils sont connus d'après M. Grenard, celui d'Aga n'a paru rappeler à mes interlocuteurs kachgariens rien de connu. Quant aux Louli, on savait seulement que parfois passent des « Loli khâtoun », femmes Loli, « discuses de bonne aventure », mais sur lesquelles on n'a par

Les mots d'origine inconnue que M. Grenard a notés à Kéria ne se retrouvent qu'en petit nombre à Païnap.

Ainsi « melon » ne se dit pas dongai, mais septcha; ce mot est peut-être apparenté à sehké, que M. Grenard indique pour » pastèque »; » pastèque » se dit à Païnàp hāphāp.

Gholang « abricot » est le ghoulong de M. Grenard. Le mot pour « pêche » (aussi bien pour la pêche proprement dite, chaptâlou, que pour le brugnon, toghâtch) est pa(r)mak.

Au lieu de tchilba « thé », les Abdâl de Païnâp

disent chira : chira khoroum « bois du thé ».

Le mot pour « tabac » est dût, et non ila 1.

\* Argent » se dit bien sowa, so(r)ba, sorba; « riche » se dit sowadâ ou so(r)badâ, au lieu du sowadadagha de M. Grenard. Je me demande si cette dernière forme est bien correcte, et si sowadâ n'est pas à expliquer sowa + persan dar » possesseur ». Un Ladakhi de

me fournir aucun renseignement précis. Loli éveille une idée de filouterie dans l'esprit des Kachgariens, mais sur la véritable nature des Loli, personne ne sait rien. Le nom des Louli ou Loli apparaît déjà dans Aboul Ghàri et Báber (PAVAT DE COUNTRILLE, Dictionnaire

turk-oriental, p. 494).

Dut est peut-être le persan doud « famée». En effet, « famée » se dit chez les Abdal, comme chez les Turcs, tutan, mais une « cheminée» se dit dût, une « pipe» dütkach. Pour « famer du tabac», on dit düt khormak, m. à m. « manger du tabac». Les Turcs emploient le verbe spécial tehigmag, ou simplement le verbe tartudg « tirer». « Manger» du tabac et « tirer» du tabac sont des expressions assez naturelles qui se retrouvent dans les termes chinois le thi tehignag et the difficult dans les termes chinois le the tehignag et the difficult tehignag et au simplement tehicoù.

Kachgar, qui a voyagé au Turkestan chinois et au nord du Tibet, prétend que sowa est kalmouk; je donne le renseignemt pour ce qu'il vaut, n'ayant ici aucun moyen de le vérifier.

Le verbe rzidlamâq est inconnu à Païnâp; pour 
« aller », on dit has bolmâq ou has(b)olmâq, qui signifie aussi « passer ».

Pour « voir », on me donne la forme negalamiq, au lieu de ergalamiq.

Parsk \* aveugle \* est inconnu; on emploie nour ou nouri, dont je ne connais pas l'origine, à moins que ce ne soit une altération du persan binour \* sans lumière \*, qui s'emploie au sens d'« aveugle » 1.

Au lieu de pilagha « boîteux », on dit lang paï, évidemment formé du mot persan lenk « boîteux » rendu fameux par le nom de Tamerlan, et de paï « pied ».

Lekh \* fou \* est inconnu; on dit gel, dont je ne connais pas l'origine.

Miçala « ciel » n'est pas compris; on emploie balà, « haut, ce qui est en haut »2.

« Ville » se dit hatta, le etta de M. Grenard.

Ilip pour « feutre » est inconnu; on dit namat, ce qui est le persan nemed; namat khânah, « maison de feutre », signifie un âq ni ou tente kirghize<sup>3</sup>. Un des

Je signale, sans savoir s'il y a lieu à un rapprochement, que will se dit noughour, d'après M. Grenard (loc. land., p. 388). cher les Tsiganes du Turkestan.

Dans la prononciation des Abdál, balá, qui est le mot persan qu'on retrouve dans notre mot balcon (balākhānah sterrasses), se prononce balā(r); balā(r) s'emploie aussi d'ailleurs au sens de «toit».

Les mots yourt et kibitka, généralement employés par les Euro-

Abdal parait cependant connaître une forme lep,

qu'il croit un terme arabe pour « feutre ».

Dagha désigne tous ceux qui ne sont ni Ábdál, ni Chinois; daghaghin est inconnu. Le curieux nom de Lom, pour désigner les Chinois, est employé à Païnap comme à Kéria.

Tanglo « oreille », et tanglamaq « entendu » sont inconnus 1; on dit gouch » oreille », comme en persan,

et qouchlamaq « entendre ».

Parmi les expressions que M. Grenard donne en dernier lieu, un certain nombre seulement : khaplailé « dormons »; khourlaghân « mangeant » ; gourouk » sauve-toi »; batchalapté « il est né »; chap boulab qaldé « il fait mit »; sowasi nis « il n'a pas d'argent » sont employés par les Âbdàl de Païnàp. Au lieu de mâkapté « il est mort », j'ai déjà indiqué plus baut qu'ils employaient kchoum boldy; etc. Au lieu de itchim laghar = lachté » j'ai faim » (m. à m. « mon ventre est devenu maigre »), ils emploient, en équivalence absolue du turc qo(r)sûq âtch « mon ventre a faim », la forme ichkan gouchnia, m. à m. « mon ventre a

péens, ne sont pas compris ici et sout empruntés aux Tartares de l'Oural.

Rien que la seus propre de nis soit naturellement « il n'est pas», il n'y a pas», on dit aussi nis bolghan au seus de « qui est incomplet»,

et on verra plus loin nir boldy pour « il fait muit».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Grenard dit que tanglamáq est altéré de anglamáq: il est vrai que anglamáq est d'un emploi très usuel en Kachgarie, mais il y a un autre verhe ture tinglamáq s'entendre, écouler (cf. Paver de Courrulle, Dictionnaire, p. 268; Suaw, Vocabulary of the Turki language, p. 87), qui peut aussi bien être proposé comme étymologie de tanglamáq.

faim »¹. Pour » je n'ai plus faim », en turc qo(r)sáq toq » mon ventre est repu », on dit chez les Abdâl ichkam sar, qui a le même sens. Dans l'expression indiquée par M. Grenard, itch m. à m. « intérieur » est turc. Ichkam sar est au contraire purement persan, pour chikam sir. Quant à gouchnia, je n'en connais pas l'origine.

Voîci les autres mots non turcs que j'ai notés dans le dialecte âbdâl et qui ne sont pas usuellement employés en Kachgarie :

Paidar « père », du persan padar.

Válidé « mère », de l'arabe validet, prononcé en turc validé.

Yekzâdeh « frères (et sœurs) », du persan yek « un » et zâdeh « fils »; le dialecte âbdâl ne distingue plus « frère » et « sœur » que par des mots turcs.

Doutkech « boucher », formé de dout « viande », et du persan kech, m. à m. » qui porte » : cf. apkech « porteur d'eau », kerakech « conducteur d'animaux de louage »; le mot usuel en Perse comme au Turkestan russe est l'arabe qaççàb.

Tchor « filou, voleur ». Si ce mot n'existe pas en persan, il vient de l'Inde.

Bars : tigre . Le mot bars est connu en ture, mais

Je suppose que gouchnia est une altération du persan gouroumule ou goursuale affamés. La prononciation ichham pour chiham s'entend chez les Tures de Kachgarie, et l'expression persane chiham gourousuale se rencontre dans les fivres écrits en ture. Chez les Abdül, gouchain a pris en outre le sens de «pauvre», et s'oppose à smeadă » riche».

s'applique plutôt à une panthère. Quant au tigre, sa désignation usuelle au Turkestan chinois est yolbars; l'autre mot turc qaplán y est pratiquement inusité.

Săg » chien », persan sèg; mais on dit aussi ichit, mot qui est employé par les Turcs de Kachgarie à côté de it.

Gourbah « chat »; c'est un mot persan.

Mouch « souris »; mot persan.

Mår « serpent »; mot persan.

Ouchtoul « chameau »; mot persan.

Khorouk « porc », altéré du persan khouk « porc ».

Bouz « chèvre »; mot persan.

Hamdoun « singe », du persan hamdounah » singe ». Djibdjeq « moineau », évidemment apparenté au tehimtehiq de Kachgar, qui a passé en persan avec la vocalisation tehoumtehouq. Aussi bien djibdjeq que tehimtehiq sont d'ailleurs des onomatopées. Shaw (Vocabulary, p. 98) indique une forme kazzak, c'està-dire kirghiz, djoubdjouq, très voisine de djibdjeq.

Båghbouq « pigeon ». Il semble qu'on doive reconnaître comme premier élément le persan bågh » jardin ». Les seuls termes usités en Kachgarie parmi les

¹ Lui dit plus hant que les Tures de Kachgarie interprétaient souvent chir «lion», par «tigre». Il doit en être de même en Perse puisque le Pyreko repensenia excomps de Nalivkin (p. 354) donne en persan, comme premier mot signifiant «tigre» chir. Un antre exemple de ces confusions est fourni par l'étrange définition de volburs dans le Dictionnaire de Pavet de Courteille, p. 548. C'est peut-être à une confusion indigêne de ce genre qu'est due la présence du lion au lieu du tigre dans certaines listes du cycle des douze animaux.

Tures sont kaptar « pigeon », et påkhtak « colombe »; ces deux mots sont d'origine persane (kabotar et påkhtah).

Zâghtcha « corbeau »; diminutif du persan zâgh

« cerbeau ».

Läng « poisson »; signifie aussi « blanc »; je ne connais l'origine d'aucun de ces deux mots lång.

Dast « main », mot persan; s'emploie aussi au sens de doigt : khourdan dast » le petit doigt ». On peut signaler un usage tout à fait semblable chez les Turcs de Kachgar, qui n'emploient autant dire pas le mot pârmâq » doigt », et le remplacent par qol » main »; cf. d'ailleurs Shaw, Vocabulary, p. 43.

Ghilman - nez ».

Dahân « bouche »; mot persan.

Dandân « dents »; mot persan.

Izàr « pantalon »; employé avec ce sens en persan, mais d'origine arabe.

Pirang « chemise », du persan pirâhan « chemise ».

Sang « pierre »; mot persan.

Haizoum « bois de chauffage »; mot persan.

Hāsir \* moulin \*, du persan āsiyā.

Tchaghar . foyer ..

Deg « chaudron, marmite »; mot persan.

Chip \* cuiller \*.

\* Kāsa \* tasse \*; mot persan.

Koudeh « courge »; du persan kedou « courge ».

Khoumghan « théière en porcelaine ». Je ne sais si ce mot existe en persan. Khoum est en persan « un grand récipient en terre cuite »; khoum et khoumdan sont employés par les Turcs de Kachgarie. Les Turcs connaissent aussi un mot qoumghan, mais l'appliquent, je crois, à un récipient de fonte ou de cuivre. Shaw (Vocabulary, p. 158) rend simplement qoumghan par » basin ».

Chiratchiz « théière en fonte ayant la forme d'une aiguière » (tchaogoun ou tchaokán des Turcs de Kachgarie); formé de chira « thé », plus le persan tchiz « objet »; cf. infra, païtchiz.

Richmâl « corde », du persan rismân « corde ».

Djobûl « sac » (le tâghâr des Turcs de Kachgarie), du persan djavâl « sac ».

Artchin « bissac » (le khordjoun des Tures).

Ckakhwan « turban ».

Yasouroq « coussin-traversin cylindrique » (le takia des Turcs de Kachgar).

Tevar « houe » (ketman des Turcs de Kachgarie); peut-être apparenté au persan teber » hache ».

Anguchtar ou ainguchtar « bague »; persan an-

gouchtar.

Sadliq « têtière de bride » (yūgan des Turcs de Kachgarie). Exemple : Aspineng sadliq gilang « apporte la bride du cheval » (en turc : âtneng yūgani āp keleng).

Tezgan « fouet de cheval » (qamtchi des Turcs), du persan tâziânah, même signification.

Paitchiz « fer à cheval », mais on emploie aussi le mot turc taga. Paitchiz signifie au propre « objet pour les pieds » et s'emploie aussi au sens d'« étrier ».

Dar \* porte \*; mot persan. Darni sakhtelang \* ferme la porte \*; darni konchatlang \* ouvre la porte \*. Konchatlamaq est formé du persan kouchadan « ouvrir », auquel on a donné une terminaison turque; comme adjectif, kouchat signifie en dialecte âbdâl « facile ».

Tcheman « livre » : tcheman kalang « lis le livre »; m. à m. « travaille le livre ». Tcheman signifie aussi « soleil » : tcheman tchiqdy « le soleil s'est levé » (tchiqmaq, m. à m. « sortir », est usuel en turc en parlant du lever du soleil); tcheman nis « le soleil s'est couché » (m. à m. « le soleil n'est pas »; pour nis, ef. supra). On dira par analogie nis boldy » le (moment où le soleil) n'est pas est venu », aussi bien que chap boldy « la muit est venue ».

Rah « route »; mot persan.

Bayet « un tenga » (de la valeur de o. 10 kopeck à Kachgar); on dit yek bayeh ou yek wayeh « un tenga ». Peut-être du persan wayeh » portion ».

Tchachmah \* source \* ; mot persan.

Pása « goître ».

Rasah « calvitie, chauve ».

Isar « poire ».

Sendjit . olive ..

Khicha . carotte ..

Chalghan « navet », du persan chalgham » navet ». Noch » oignon ».

Sepit « riz »; peut-être du persan sefid « blanc » (prononcé en Kachgarie sepid), de même que sourouq » maïs » est altéré du persan sourkh » rouge ».

Poumbah « coton », du persan pounbah « coton ».

Roghan « sésame », mais aussi « graisse et « huile ». C'est ce dernier sens qui est primitif, étant celui de roghan en persan. Le passage de sens s'explique par le grand emploi en Asie de l'huile de sésame.

Arzán « millet »; mot persan.

Alap « luzerne ». « Luzerne sèche » se dit qourouq alap, qourouq étant le mot usuel en ture pour « sec ». « Luzerne fraiche » (kōk bedah des Tures) se dit dout alap, et je ne sais quelle est l'origine de ce mot dout, qu'il ne semble pas qu'on puisse rapprocher de son homophone dout signifiant » viande » en dialecte âbdàl.

Arit « farine », du persan árd « farine ».

Atechtchiz « allumette », m. à m. « objet pour le feu »; cf. supra, chiratchiz et païtchiz.

Qurich av et qurich ap, m. à m. « de l'eau aigre », s'emploie à côté du mot turc touz pour » sel, saumure ».

Le mot âtech « feu » entre dans des expressions comme âtech âp « de l'eau chaude », ou âtech bouloub qaldy « cela a brûlé ».

Le mot  $\hat{a}p$  « eau » s'emploie encore pour « lait » dans la construction go(r)neng  $\hat{a}v$ , go(r)neng abi, go(r)neng  $evi^{1}$ , m. à m. « eau de vache ».

¹ L'affaiblissement de l'à en e pur l'influence d'une syllabe suisante vocalisée en i est un phénomène usuel dans le turc de Kachgarie. De même qu'on a dans le dialecte âbdâl une prononciation evi pour la forme possessive de àp ou de (étymologiquement ab), de même on prononce en turc dlasq « prendre », mais elip (pour âlib) « ayant pris»; par contre, dans la forme contractée de elip, âp, l'i ayant disparu, la prononciation à â très large, presque a, reparaît. l'ai entendu prononcer et vu écrire qouchbechi, au lieu de quachbachi, m, à m, « tête d'oiseau », nom du pommeau de la selle indigène. Cet affaiblissement apparaît d'ailleurs quelquefois indépendamment

Poukhtah « můr »; mot persan.

Năpouq « non mûr, vert », sans doute altéré du persan năpoukhtah, qui a le même sens.

Qinâp « difficile ». Je ne sais si on doit rapprocher de ce mot le turc quin « difficile ».

Bisyâr « long, lourd », du persan bisyâr « beaucoup, en grand nombre », qui est aussi employé parfois par les Turcs de Kachgarie.

Kaltak « court »; c'est le persan kaltah « court ». J'ai noté le mot parce que le vrai mot des Turcs est qisqû, mais ils emploient aussi kaltah, et le plus souvent avec cette prononciation altérée kaltak qu'on retrouve chez les Abdâl. La prononciation kachgarienne pākhtak (du persan pākhtah) pour « colombe » fournit un autre exemple de la même altération. Une autre prononciation turque de kaltah est kalty.

Roïlouq « beau ». C'est le persan rouï « visage », plus un affixe de substantif turc, pris ici en valeur adjective. Les Turcs disent, en valeur adjective également, tchiraïlyq « beau ».

Parmé « gras », peut-être du persan farbah.

Kemtar « léger », peut-être du persan kamtar « moindre », comparatif de kam « peu ».

No « jeune »; mot persan. No kas » jeune homme » (du persan).

de l'i, et j'ai entendu bechmádáq (Suaw, Vocabulary, p. 45, donne bárhmáldáq) pour «pouce», alors que dans ce mot, vraisembla-blement altéré de báchparmáq « doigt de tête», le premier élément est sûrement bách. Quant à la prononciation » ou » pour h. elle est constante en Kachgarie.

Sowout " vieux ". Sowout kas " vieillard ".

Sidh « noir »; mot persan. Usité au sens d'« encre » par les Turcs.

Lang \* blanc \*.

Gianglamág « pleurer ».

Testa gelmåg « avoir peur ».

Khap(i)chmåq « s'arrêter, attendre ».

Paklamåq « nettoyer », du persan pak » propre ».

Khönuklamág « avoir froid »; ef. khönuk, supra. Khönukláp gáldy « il a eu froid » est l'équivalent àbdâl du turc tongláp gáldy.

Bourayet qelmaq « appeler ».

Bâzi qelmâq « danser », du persan bâzi » jeu ». Il faut noter qu'en turc de Kachgar, « danser » se dit oussoul oïnamâq, m. à m. « jouer des danses », et quelquefois oïnamâq seul.

Dâdi yelmâq « faire un cadeau, donner ». Semble se rattacher à la racine indo-européenne d'où dérive notre verbe « donner », mais je ne connais pas l'éty-

mologie exacte. Persan dåden « donner ».

K(ou)chta qelmâq « tuer », du persan kouchtan « tuer ». Peut-être faut-il rapprocher de cette racine le mot kchoum « mort », qui apparaît dans kchoum boldy « il est mort »; peut-être est-ce la même dérivation qui reparaît dans khoroum « mange », à côté de la forme simple khormâq « manger ».

Basta qelmaq e enterrer e.

Yildam ra'kal « fais vite »; åsta ra'kal « va lentement ». Yildam et åsta sont des mots usuels en Kachgarie. Nigalamág « s'instruire ». Goumch(u)tlamág « vider ».

Telles sont les informations que j'ai recueillies auprès des Abdal de Païnap. Assez pauvres encore, et surtout imparfaitement mises en œuvre, elles n'autorisent aucune conclusion sur l'origine des Abdâl et l'époque de leur établissement au Turkestan chinois. Il est à souhaiter que dans toutes les oasis où des groupes d'Abdâl mênent une vie sédentaire, on recueille le plus grand nombre possible de mots non turcs qui subsistent dans leur langue. Il faudrait surtout avoir des données plus précises sur la langue et l'origine des Louli. Alors seulement nous pourrions choisir entre les deux hypothèses déjà formulées par M. Grenard à propos des Abdal de Karia: ou bien les Àbdâl seraient une variété de Tsiganes, ou, comme M. Grenard y penchait et comme je le crois plus probable, on devrait voir en eux les descendants chiïtes qui sans doute apportèrent les premiers l'Islam en Kachgarie.

Kachgar, 8 octobre 1906.



# NOUVELLES ET MÉLANGES.

### SÉANCE DU 11 JANVIER 1907.

En l'absence de M. Barbier de Meynard, président, et de M. Senart, vice-président, la séance est ouverte à quatre heures et demie par M. Rubers Duval.

Étaient présents :

MM. ALLOTTE DE LA FUYE, AYMONIER, BASMADJIAN, BOURDAIS, BOUVAT, CARRA DE VAUX, COMBE. DUSSAUD, FERRAND, FÉVREY, FINOT, GAUDEPROY-DEMOMBYNES, GUIMET, HALÉYY, V. HENRY, Cl. HUART, ISMAËL HAMET, Sylvain Lévi, Magler, Mayer-Lambert, Meillet, Thureau-Dangin, membres; Chavannes, secrétaire.

M. Thursau-Dargin, dans une communication sur les préfixes du verbe sumérien, distingue huit éléments principaux : e, m, b, n, ra, da, ta, sú. Les quatre premiers éléments ont une valeur pronominale : e, m, b et n désignent le sujet : n et b désignent l'objet. Le choix entre les quatre éléments désignant le sujet est gouverné : 1° par la position du sujet ; n° par la direction de l'action. Une différence de vocalisation distingue le datif (na) de l'accusatif (ni). L'ordre est : sujet + datif + accusatif. Les quatre derniers éléments correspondent aux postpositions ra «à, pour», da «avec, par, dans», la «dans, hors de», sú «vers, pour». Ces préfixes se placent entre le pronom-datif et le pronom-accusalif.

MM. HALÉVY et ALLOTTE DE LA FUTE présentent quelques observations.

M. Sylvain Lévs démontre que le recueil sanscrit intitulé

Disyacadana est formé en grande partie d'extraits du Vinaya des Mulasarvastivadins; la rédaction de ce Vinaya semble dater du m' ou du rv' siècle de notre ère.

La séance est levée à 6 heures.

### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

#### PAR LES AUTEURS :

F.-H. GRIFFITH. Egypt Exploration Fund. Archaeological Report, 1905-1906. — London, 1906; in-4°.

Lucien Bouvar. Une grammaire turque du vist' siècle de

l'hégire (Extrait). - Paris, 1906; in-8°.

Henry on Castrones. Les Sources inédites de l'histoire du Marce, t. I. - Paris, 1906; in-8°.

K.-J. Basmaditan. Proces-verbal de Monsieur Dargenson sur ... Monsieur Auedik (Extrait). - Paris, 1906; in-8°.

#### PAR LES EDTTEURS :

The Indian Antiquary, August 1906. - Bombay, 1906; in-8°.

V.-A. SMITH. Catalogue of the Coins in the Indian Museum, Calcutta, t. 1. - Calcutta, 1906; in-8°.

R.-J. LAU. Old Babylonian Temple Records. - New-York, 1906; in-8".

H.-V. Hilpacht. The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania. Cuneiform Texts, VI, 1. - Philadelphia, 1906; in-4".

E.-G. BROWNE and MIRZA MUHAMMAD. Persian Historical Texts, IV. Part I of the Lubábu I-Albáb of Muhammad Aufi.

- Leide, 1906; in-8°.

H.-J. Atlex. Early Chinese History, L - London, 1906; petit in-8".

K. Vollers. Katalog der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig. II : Die islamischen, christlich-orientalischen und samaritanischen Handschriften. - Leipzig, 1906; in-8°.

Orientalische Bibliographie, XIX, 2. - Berlin, 1906; in-8°.

Revue critique, 40° année, 11° 50-52. - Paris, 1906; in-8°.

Polybiblion, décembre 1906. - Paris, 1906; in-8".

#### PAR LA SOCIÉTÉ :

Journal usiatique, septembre-octobre 1906. - Paris, 1906; in-8".

Revne africaine, nº 261-262. - Alger, 1906; in-8".

Analecta Bollandiana, XXV, 4. – Bruxellis, 1906; in-8".

Académic des Inscriptions et Belles-lettres. Comptes rendus
des séances, octobre 1906. – Paris, 1906; in-8".

The Journal of the Anthropological Society of Bombay,

VII, 7. - Bombay, 1906; in-8".

Journal de la Société finno-ougrienne, XXIII. Mémoires, XXIII-XXIV. — Helsingfors, 1905-1906; in-8°.

The Geographical Journal, XXIX, 1. - London, 1907; in-8".

La Géographie, XIV, 6. - Paris, 1906; in-8".

Transactions of the Asiatic Society of Japan, XXXIV, 3. - Tokio, 1906; in-8°.

### PAR LE MINISTÈRE DE L'ISSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS :

Archives Marocaines , t. VII. - Paris , 1906; in-8".

École pratique des Hautes-Études, Annuaire, 1907. - Paris, 1906; in-8'.

Albert GRENIER. Habitations gaulaises et villes latines dans la cité des Médiomatrices. — Paris, 1906; in-3°.

Journal des Savants, décembre 1906. - Paris, 1906; in-8".

#### PAR LE GOUVERNEMENT INDIEN :

I.-S.-S. O'MALLEY. Bengal District Gazetteers: Cuttack. — Gaya. — Calcutta, 1906; a vol. in-8°.

F.-R.-H. Hemisgwag. Madras District Gazetteers: Tanjore.

- Madras, 1905; in-8°.

H.R. NEVILL. District Guzetteers of the United Provinces of Agra and Oudh: Fatehpur. - Allahabad, 1906; in-8.

# PAR LE SÉMINAIRE DES LANGUES ORIENTALES DE BERLIN :

A. Mischilen. Wörterbuch der Hansa-Sprache. I. Teil: Hansa-Deutsch. - Berlin, 1906; in-8°.

# PAR LA «BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE» DE FLORENCE :

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per divitto di stampa, num. 72. - Firenze, 1906; in-8°.

# Pan L'Usivensité Saint-Joseph, à Bennoutu:

Al-Machrig, 11° année, n° 24. - Beyrouth, 1906; in-8°.

# SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1907.

En l'absence de M. Barbier de Meynard, qu'une légère indisposition retient chez lui, la séance est ouverte par M. Senart, vice-président, à 4 heures et demie.

## Étaient présents :

MM. Allotte de la Fuye, Athonier, Basmadhan, Bourdais, Bouvat, Cabaton, Combe, Decourdemanche, Dussaud Finot, Fosset, Gaudeprov-Demombynes, Rubens Duval, Grappin, Ismaël Hamet, Halévy, Huart, Sylvain Lévi,

LUNET DE LA JONQUIÈRE, MAYER-LAMBERT, MEILLET, MORET, PÉRIEB, THUREAU-DANGIN, membres; CHAVANNES, secrétaire.

Le procès-verbal de la séance du 11 janvier est lu; la rédaction en est adoptée.

M. le président annonce à la Société la mort soudaine de M. Victor Henry; il se fait l'interpréte des regrets profonds que la disparition de ce savant éminent cause à tous ceux qui l'ont connu.

Est reçu membre de la Société :

M. l'abbé Jean Périer, 4, quai des Célestins, présenté par MM. Gaudefroy-Demombynes et Barbier de Meynard.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. J.-J. Modi, de Bombay, annonce que les savants parsis ont décidé de publier un volume pour commémorer le nom du professeur Spiegel; il invite à collaborer à cette œuvre toutes les personnes qui seraient disposées à lui remettre des mémoires relatifs aux études iraniennes.

La China Branch of the Boyal Asiatic Society demande pour sa bibliothèque les volumes qui lui manquent dans la collection du Jonnal asiatique. On lui donnera satisfaction dans la mesure du possible. Une réponse favorable est également faite à la Bibliothèque de la Médersa de Tlemcen, qui a adressé une demande analogue à la Société.

Une proposition d'échange avec la Revne du monde musulman est acceptée.

La réfection du catalogue de la Société a été commencée, mais, pour qu'elle soit contrôlée, une Commission de la bibliothèque est nommée : elle comprend MM. Gaudefroy-Demombynes, Finot, Cabaton, Macler, Févret, Schwab et les membres du Bureau. Sur la proposition de M. Sylvain Lévi, il est décide que les travaux relatifs au catalogue et à l'arrangement des livres seront suspendus jusqu'à ce que la

Commission ait statué sur le programme qui devra être exécuté. M. Barbier de Meynard sera prié de convoquer la

Commission le plus tôt possible.

Sur la proposition de M. Fosser, il est décidé que toutes les questions administratives de quelque importance seront inscrites à l'ordre du jour, de même que les questions scientifiques.

La question ayant été soulevée de savoir si le Journal aniatique ne devrait pas être dorénavant tiré à 650 exemplaires au lieu de 600, le Bureau est chargé de prendre une décision, après examen, à ce sujet,

M. Rubens Duvat présente le fascicule i du tome IV de la Patrologia orientalis, contenant une partie des homêlies de Sévère d'Antioche.

M. Allotte de la Fuñe a la parole pour une communication sur les archives de Lagach (Sirburla) au temps du roi Ouroukagina; après avoir décrit les documents qu'une trouvaille heureuse a mis au jour, il montre les renseignements d'ordres divers qu'on en peut tirer.

A propos de cette communication, M. HALEVY signale à l'attention de la Société l'existence, dans les textes sumériens les plus anciens, du temps qu'on appelle permansif, et de l'ordre syntactique désigné sous le nom d'état construit ; le premier est particulier à l'assyrien, tandis que le second se retrouve presque exclusivement dans les langues sémitiques.

MM. MEILLET et FINOT présentent quelques observations au sujet de l'état construit.

Vu l'heure avancée, M. Sylvain Lévi renonce à faire la communication annoncée à l'ordre du jour sur la composition du Divyâvadâna; il se borne à signaler qu'il a pu identifier, grâce à la version chinoise, divers fragments du Samyultâgama sanscrit qui ont été recueillis au Népal par Bendall et qui vont être prochainement publiés par M. L. de la Vallée-Poussin; c'est ainsi qu'on peut reconstituer morceau par morceau le canon sanscrit que de nouvelles découverles permettront peut-être un jour de compléter.

La séance est levée à 6 heures.

### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

PAR M. A. LE CHATELIER, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE :

Revue du Monde musulman, 1, 2-3. - Paris, 1906-1907; in-8°.

#### PAR LES AUTEURS :

Cl. Huant. L'Afrique dans la géographie mozhafférienne (Extrait). — Paris, 1906; in-8".

S. Chandrasekhara Sastrical. Sri Bâlu Manôramâ, . . . new edition. — Trichinopoly, 1906; in-8".

J. Benjot, Premières notions d'annumite. — Paris, 1906; in-8\*.

SHRIDHAR R. BHANDARKAR. The present Condition of the Sanskrit Studies in India. - Bombay, 1906; in-8".

Runnas Duval. Les Homélies Les à Lyes de Sévère d'Antioche, traduites en français. — Paris, 1906; gr. in-8°.

### PAR LES ÉDITEURS :

The Korea Review, 6, 3, 10. — Scoul, 1906; in-8".

Polybiblion, janvier 1907. — Paris, 1907; in-8".

Revue critique, 48' année, n" 1-5. — Paris, 1907; in-8".

International Journal Tatrik Order, V, 1. — New-York,

1907: in-4". K. E. Neumann. Die Reden Gotoma Buddhos. I. — München. 1907: in-8".

Soven Shaku. Sermons of a Buddhist Abbot. - Chicago, 1906; petit in 8.

P. C. Conyreare. The Armenian version of Revelation. -London, 1907; in-8.

Revue des sciences philosophiques et théologiques, I. 1. -

Kain, 1907; in-8.

Hevue sémitique, 1904, 1905, 1906, et fasc. 1 de 1907. - Paris, 1904-1907; in-8°.

#### PAR LA SOCIETÉ :

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, vol. XXXVI. - Boston, Mass., 1906; in 8°.

Comité de conservation des Monuments de l'art arabe, fasc. 2.

- Le Caire, 1906; in-8°.

Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, novembre 1906. - Paris, 1906; in-8°.

The American Journal of Philology, XXXVII, 4. - Boston,

Mass., 1906; in-8".

The Geographical Journal, XXIX, 2. - London, 1907; in-8'.

Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, XV, 5-6. -Roma, 1906; in 8°.

Ateneo, I, 11, 12. - Madrid, 1906; in-8'.

The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society, nº 61. - Bombay, 1906; in-8.

Recue des études juives, nº 104. - Paris, 1906; in-8°.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, LX, 4. – Leipzig, 1906; in 8".

Tijdschrift voor Taal-, Land- en Volkenkunde, XLIX, 1-2.

- Batavia, 1906; in-8°.

The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, January 1907. - London, 1907; in-8°.

The American Journal of Semitic Languages and Literatures, XXIII, 2. — Chicago, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Association des Bibliothécaires français, 1, 1.

- Paris, 1907; in-8".

Analecta Bollandiana, XXVI, 1. - Brusellis, 1907; in-8.

O Oriente Portuguez, III, 10-11. - Nova Goa, 1906; in-8\*.

American Journal of Archwology, Annual Reports, 19051906. - Norwood, Mass., 1906; in-8\*.

#### PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS :

J. Marouzeau. Place du pronom en latin. — Paris, 1907; in-8° (Bibl. de l'École des Hautes Études, 158).
Journal des Savants, janvier 1907. — Paris, 1907; in-4°.
Bulletin archéologique, 1906, 2. — Paris, 1906; in-8°.

#### PAR LA «BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE» DE FLORENCE :

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevate per diritto di stampa, num. 73. - Firenze, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, à BETROUTH :

Al-Machriq, X, 1-2. — Beyrouth, 1906; in-8".

# ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL. (Séance du 8 février 1907.)

LE MOT LES DANS AHEAR ET BAR BAHLUL.

Ahikar dresse deux enfants à crier [...] [...] Apour construire un château (The Story of Aḥikar, Londres, 1898, p. ..., I. 14-15); ce que les éditeurs ont traduit : mud, mortar, tiles, brichs. C'est évidenment le contexte seul qui les a amenés à traduire [...] par « tuiles » car ce sens ne figure dans aucun dictionnaire. Bar Bahlul 1 avait déjà ren-

Ed. R. Dovat., I, col. 287. Cf. Payne Smith, Thesaurus syriacus, I, col. 375.

contré la même difficulté au même endroit et, comme il s'agit de construire un château ou un palais, il avait cru pouvoir rapprocher ce mot de sarx ou données, il écrit en effet sous Lil; «J'ai trouvé ce mot dans les proverbes aramées (ces proverbes à notre avis ne sont autres que l'histoire d'Ahikar); en araméen (on prononce) loil; c'est un château ou un palais, et on l'appelle à Tagrit Loil (arx ou données).»

De même au fol. 12 r' : اتما المحمد الله معمل المحمد المح

F. NAU.

### NOTICE SUR LES AMULETTES JUDÉO-ARAMÉENNES, PAR M. RICHARD GOTTHEIL.

L'intéressant article publié par M. Schwab dans le Journal usiatique, jany.-févr. 1906, p. 5 et suiv., sur une amulette judéo-araméenne mérite de retenir l'attention. Il peut y avoir intérêt pour les lecteurs de ce Journal de savoir que ce n'est pas la seule amulette de ce genre qui existe. Pendant ces deux dernières années, pas moins de huit sont arrivées à New-York. Quatre d'entre elles ont été présentées à la Bibliothèque publique de New-York; trois autres sont en la possession d'un collectionneur; et la huitième est entre les mains de MM. Tiffany et Ch. Cinq sont sur une plaque d'argent; deux sont en or; et une en bronze. Une des amulettes en argent mesure 4 pouces sur 1 pouce 3/8; une autre 3 pouces 3/8 sur 1 pouce 1/8. Une des amulettes d'or mesure 2 pouces 1/4 sur 3/4 de pouce; la seconde, 1 pouce 5/8 sur 3/4 de pouce. Les amulettes d'argent sont de beaucoup plus larges que celles d'or. La plaque entière est généralement reconverte de caractères hébreux; les lignes sont tracées au travers, comme dans l'amulette publiée par M. Schwab. Dans un seul cas, dans l'amulette de bronze, l'écriture se compose de longues lignes, la plaque étant tournée de côte. Comme on se servait pour écrire d'un stylet de métal ou de bois, la gravure est très profonde et souvent le verso est plus lisible que le recto, L'inscription de l'une des quatre amulettes (de la Bibliothèque publique de New-York) est évidemment en grec, mais elle ne contient que peu de lettres.

Sur l'amulette publiée par M. Schwab il y a des signes que celui-ci considère fort à propos comme représentant les dix planètes. Sur une des amulettes en argent à New-York, il y a cependant quatre ou cinq lignes de signes cabalistiques. Ces signes sont complétement inintelligibles, quoique quelques-uns d'entre eux offrent quelque ressemblance avec les signes des planètes et des métaux que l'on trouve dans des manuscrits syriaques traitant de l'alchimie (voir Rubens Duval dans Berthelor, La Chimie au moyen age, tome II. p. 2 et suiv.), et qui de là ont passe dans le Lexique de Bar Bahlul, D'autres présentent de l'analogie avec les différents alphabets cabalistiques qui doivent, à une certaine époque, avoir eu cours dans la Syrie du Nord et dans la Mésopotamie. Que de tels alphabets fussent en usage pour cet objet, c'est ce que l'on peut constater par l'ouvrage de cet archifalsificateur Abu Bakr Muhammad ibn 'Ali al-Wahshiyah (Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur, tome I, p. 242). Iequel n'a certainement pas inventé tous les alphabets dont il donna le détail dans son Kitāb shauk al-Mastahām. A la page 35 et 36 de l'édition de Hammer-Purgstall (Ancient Alphabets and Hyerogliphic Characters explained, Londres, 1806), je puis facilement signaler de la ressemblance avec les signes figurés sur cette amulette. De semblables alphabets se trouvent à la fin de manuscrits syriaques (par exemple, mss. Sachau 53, 70, 116, dans la collection de Berlin); et, ce qui est étrange à dire, un de ces alphabets s'est infiltré dans la grammaire hébraïque d'Abraham de Balmes, Miknēh Abrāhām, Venise, 1523, fol. 10, où il est expressément donné comme un alphabet mésopotamien. Il se trouve aussi dans le livre cabalistique Sepher Raziel.

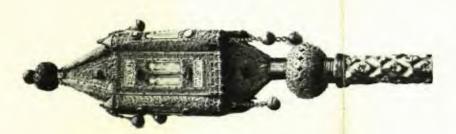
Les amulettes qui sont ici à New-York ont été tronvées toutes, à une seule exception près, à Irbid, non loin de Tibériade, par un Monsieur 'Aziz Khayat. Elles proviennent de tombes creusées dans le roc, et elles étaient probablement enterrées avec les personnes qui les avaient portées. Rien de plus ne fut trouvé dans les tombes, si ce n'est quelques verres et fragments de bois. Il est probable que l'amulette en la possession du P. Giacinto provient du même fonds. L'amulette avec l'inscription grecque fut trouvée à Baisan pendant l'été de 1906. Comme c'est le cas pour les autres amulettes, celle-ci est aussi roulée dans un petit étui. Heureusement, dans cette circonstance, l'étui d'or est conservé intact.

### ORFEVBERIE D'ART MAURESQUE.

Une mission d'exploration épigraphique en Espagne, accomplie dernièrement, a en pour limite finale Palma. À la sacristie de la cathédrale de cette ville, on conserve une paire d'objets de liturgie, de fabrication mauresque, en fili-

9











grane d'argent. Ces objets ont la forme d'un temple minuscule carré, surmonté d'un petit clocher pyramidal. De chaque angle pendent des grelots qui retiennent des pierres précieuses. Au-dessus de cette section cubique, reliée à la base par un collier de fer, il y a des pommeaux creux, emmanchés et fixés par des écrous sur des hampes en bois sculpté, de style arabe fleuri.

Ces dernières ont pour date approximative l'époque de la Renaissance; elles sont, par consépuent, postérieures de deux ou trois siècles à la paire primitive des deux objets d'orfèvrerie, que les médiévistes ne manquent pas d'attribuer à la seconde moitié du xiv\* siècle. Au point de vue artistique, on ne saurait remonter plus haut, et d'autre part on ne saurait non plus descendre plus bas, en raison des

déductions historiques à tirer de ce qui suit.

La particularité, l'originalité de cette paire d'objets, consiste dans la partie graphique, ou inscriptions bébraïques. Comme ces objets sont carrés, on ne sait pas - à première vue - par lequel des quatre côtés on doit commencer la lecture. C'est ce qui fait qu'en 1840, dans son Voyage littéraire (t. XXII), Villanueva a transcrit (plus ou moins correctement) cette série de mots tels qu'il les a lus; ne sachant pas quelle est leur suite logique, il n'a pu les traduire. Toutefois, pour éviter de s'égarer, il suffit de se rappeler quelle a été la destination première de ces ustensiles du culte synagogal: ce sont des ornements, à tige creuse, que l'on placait sur les deux cylindres de bois servant à enrouler, par chacune des deux extrémités, la Loi ou Torah manuscrite, loi des offices. Ces ornements 1 portent sur des lamelles d'argent le premier terme de six hémistiches, on trois versets (8 à 10) du Ps. xix, récités entre autres par l'officiant, avant de procéder à la lecture hebdomadaire d'une section du Pentateuque.

Dès lors, on peut établir la succession des mots inscrits

Appelés « grenades » dans le rite des Juifs hispano-portugais.

sur les quatre côtés respectifs des deux ornements, dans cet ordre :

A. Hast:

v.8: "י עדות יי" עדות יי" מעות יי" פקודי יי" מעות יי" B. Hast:

v. 10: "י משפטי יי" משפטי יי" אלו הרטנים

Puis, au verso (invisible sur la photographie), le mot final upp.

- v. 8 : La loi de l'Éternel, le témoignage de l'Éternel.
- v. 9 : Les préceptes..., le commandement...
- v. 10 : La crainte. . . . les jugements. . . .
  - Ces grenades sont consacrées.

Après quoi, à défaut d'un quatrième mot pour le quatrième côté, le blanc est remplacé par une arabesque, visible à gauche de la photographie B.

Le savant chanoine archiviste de la cathédrale de Palma a eu la complaisance, non seulement de faire exécuter les deux photographies ci-jointes, aussi fines que lumineuses, mais encore de m'envoyer copie de la notice qui accompagne les deux ustensiles sacrés : un hébraisant de 1825 a donné une traduction fantaisiste que l'on a bien fait de ne pas prendre au sérieux; la voici :

- 1. La ley de Moises esta destruida.
- 2. El benigno es santo.
- 3. Aparecio Dios na Judea.
- 4. El poder y la fuerza exaltó a los Armenios siriacos.

L'auteur de cette version en conclut que des Maures ont dérobé les cetres (sceptres?!) dans une église de Palestine, dont le rite était chaldaïque ou syriaque (sic), et qu'ils les emportèrent à Majorque, où des chrétiens les recneillirent.

Sur quoi repose cette hypothèse? Sur une mauvaise lecture, certes excusable, de la finale du mot הרשנים, prise pour un D (s), et la conjecture du mot Armenios a entraîné

d'autres suppositions.

Ce pseudo-hébraïsant n'a pas traduit, ni même lu, les mots inscrits sur les deux colliers, ainsi conçus : אמן בסכום אינו פי בי Dans la synagogue de Juda Camerota, que Dieu le garde! Amen. Avant le mot Amen, l'eulogie abrégée en deux lettres pointées se réfère à un nom propre, celui du donateur des ornements. Probablement, un de ses descendants, pour éviter le danger grave d'une recherche de l'Inquisition, aura donné ces pièces à la cathédrale de sa ville.

On trouve des spécimens modernes de ces objets dans le recueil intitulé: Orféverie, bijouterie et joaillerie algérienne, בּיֵשׁבֶּעֵב de l'imprimeur-graveur Léon (Alger, 1900, in-4\*), sous les nº 66, 94 et 148-149. Ces deux derniers portent le nom de מווים (Tepoim), par transcription fautive de מווים « pommes », équivalent de « grenades ».

Moise Schwab.

### BIBLIOGRAPHIE.

UNE PAGE NOUVELLE DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE, PAB M. MAX VAN BERCHEM.

C. H. BECKER. PAPYRI SCHOTT-REINHARDT I. dans les Veröffentlichungen aus der Heidelberger Papyrus-Sammlung III. — 1 vol. in-4° de tx-119 p. et 12 planches. Heidelberg, Winter, 1906.

La collection de papyrus formée en Égypte par Reinhardt fut acquise en 1904 à la Bibliothèque de l'Université d'Heidelberg, par la libéralité de M. Schott. Le classement et la publication du fonds Schott-Reinhardt, qui forme la troisième partie du dépôt général d'Heidelberg, ont été confiés à M. Becker, que ses études originales sur l'histoire et l'administration de l'Égypte aux premiers siècles de l'Islam dési-

gnaient pour ce travail délicat 1.

A part quelques fragments hiératiques, démotiques, hébreux, pehlewis et syriaques, le fonds Schott-Reinhardt se compose exclusivement de documents arabes, avec plusieurs textes bilingues, grecs et arabes, et compte plus de 1,200 numéros sur papyrus, parchemin ou papier, non compris les menus fragments et quelques objets d'une nature exceptionnelle. Parmi ces derniers figurent une lettre, écrite sur une omoplate de chèvre <sup>2</sup>, que ses caractères permettent d'attribuer à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, et une tablette de bois portant un fragment du Coran, des exercices d'écriture et un protocole d'émir sous les sultans Mamlouks <sup>3</sup>.

On écrivait souvent sur des omoplates; voir, par exemple,

SACHAU, Ueber den zweiten Chalifen Omar. p. 20.

Voir notamment ses Beiträge zur Geschichte Ægyptens et plusieurs mémoires dans la Zeitschrift für Assyriologie.

Dans ce protocole, il faut lire sans doute, à la ligne 1, al-ambri au lieu de al-agarri, ce relatif et les suivants paraissant formés sur le titre fréquent al-amir ad-adjall al-kabir. Le dernier relatif de titre, qui doit se lire al-alami, est formé sur le surnom 'Alam addin, qui suit à titre explicatif et qui se répète un peu plus loin, immédiatement devant le nom propre, suivant une règle constante. Ce protocole, quoi qu'en dise l'auteur, est donc parfaitement régulier. Seule la répétition du surnom en ad-dia peut paraître anormale, mais elle s'explique ainsi : la première fois, ce surnom n'est là que pour justifier la lecture du relatif 'alami, qui occupe sa place normale à la fin des relatifs de titre, et pour empêcher qu'on ne lise 'ilmi, par exemple; la deuxième fois, ce surnom figure comme tel à sa place normale, entre le titre composé et le nom propre. Quant au nom propre, je pense qu'il doit être lu Ladjin ibn Ishaq (?), en changeant un peu l'ordre des groupes de lettres. Enfin, dans la phrase tronquée qui précède le protocole

Ces documents, qui couvrent une période de 1000 ans, du 1" au x1 siècle de l'hégire, se rattachent à la littérature ou à l'histoire. A la première appartiennent un cahier de cours en 27 feuillets, daté de 229 H., qui renferme un fragment de biographie du prophète et la copie, attribuée à la fin du m' siècle, d'un rouleau de traditions (sahifa) dont les principaux chaînons (sinâd) partent du traditionniste Ibn Lahi'a, mort en Égypte en 174 H. Ce groupe comprend encore des fragments du Coran et d'ouvrages religieux et juridiques, puis des traditions, des récits, des vers, des recettes médicales, un feuillet détaché d'un calendrier des saints, etc.

Bien autrement précieux que ces morceaux littéraires sont les documents historiques proprement dits, qui touchent aux sujets les plus variés. Comme les autres collections de ce genre, le fonds Schott-Reinhardt renferme, d'une part, des actes administratifs, lettres, ordres, décrets et instructions de gouverneurs sur des questions fiscales et agricoles, telles que l'assiette de l'impôt et la spéculation sur les grains, brevets et rapports de fonctionnaires, registres de cadastre, déclarations, bordereaux et quittances d'impôts, pièces de contentieux administratif, ordres d'enquête ou de poursuite contre débiteurs ou fonctionnaires infidèles; d'autre part, des actes notariés ou privés, contrats d'achat, de vente, de fermage, de location, de mariage, constitutions de dots et trousseaux, dépositions et témoignages, lettres de change, lettres privées, amulettes et formules magiques, livres de comptes et de ménage, etc.

Conduit à inventorier le fonds Schott-Reinhardt par ordre de matières, M. Becker nous promet une série d'études provisoires sur quelques groupes de documents importants,

l'épithète karima trahit une formule protocolaire qu'il ne m'est pas possible de rétablir. Il s'agit peut-être d'un ordre ou d'un décret dont la planchette aurait conservé le brouillon. Dans ce cas, il faudrait tire, par exemple, al-mardsim ach-charifu al-karima assădiru 'an (au lieu de as-sădiqu 'an), c'est-à-dire les ordres augustes émanés de Son Eccellence, mots suivis du protocole même. quitte à reprendre plus tard une édition complète et définitive. Son premier fascicule est consacré aux actes de Qurra ibn Charik, qui gouverna la province d'Egypte pour le calife omayade Walid, durant les années que à 96 de l'hégire, dans des circonstances difficiles. Le rôle historique de ce personnage, que les chroniques de l'époque abbasside, systématiquement hostiles au régime omayade, ont présenté sous un jour défavorable, est singulièrement mis en lumière par la papyrologie. Les estes de Qurra signalés jusqu'ici dans les dépôts de Vienne, de Berlin et du Caire, étaient trop rares ou trop mal étudiés pour comporter une étude d'ensemble sur l'administration de l'Egypte à cette époque. Cette étude, M. Becker nous la donne en guise d'introduction et de commentaire; la deuxième partie de son livre est consacrée à l'édition même des actes de Qurra, M. Becker public vingt-deux documents plus ou moins complets d'Heidelberg. avec la description des papyrus, une transcription et une traduction annotées et illustrées par d'excellents fac-similés; il y ajonte, en simple transcription annotée, douze doouments conservés à la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg; deux index facilitent les recherches.

Après leur préparation, dont il est inutile de parler ici, le déchiffrement et le publication des papyrus arabes se heurtent à des difficultés de tout genre. Sans parler des problèmes de lecture posés par l'état fragmentaire des originaux, par leurs lacunes, leur paléographie, leur grammaire, leur orthographe, ni du travail de bénédictin qui consiste à rapprocher, pour reconstituer une pièce, des fragments dispersés ou de provenance incertaine, on y rencontre en foule des nous propres et des nous de lieu nouveaux, des termes techniques de sens obscur. Il faut avancer pas à pas, en se gardant des généralisations hátives, procéder par induction ou par comparaison. A défaut de toute épigraphie contempomine, les sources les plus voisines sont, d'une part, la littérature arche, de l'autre, la littérature et la papyrologie de l'époque byzantine. Mais, sur la plupart des questions posées

par les papyrus, les suieurs arabes sont vagues ou muets; leurs idées sur le droit public et l'administration, théoriques ou préconçues, ne répondent guère à la réalité des faits. On ne connaît d'ailleurs, pour l'Egypte, aucun ouvrage de cette époque, car le livre de l'impôt dédié par Abû Yûsuf au calife Harun ar-Rachid est écrit pour la Mésopotamie. Bien que le mécanisme primitif des impôts fût analogue dans ces deux pays, on ne peut toujours conclure de l'un à l'autre, car les conquérants orabes, en politiques habiles, ont été fort conservateurs en matière administrative et se sont gardés d'uniformiser et de centraliser leur immense et disparate empire. Restent les sources byzantines, notamment les papyrus grees, qui ont été mieux étudiés que les arabes. Leur témoignage est très précieux, parce que l'administration de l'Egypte a été peu modifiée par la conquête arabe et que, sous les noms qui changérent, les choses restérent à peu près les mêmes; encore fautil en user avec prudence. Précisément parce que les noms ont changé, il n'est pas toujours aisé d'établir l'équivalence de deux termes spéciaux, le grec et l'arabe.

La place et la compétence nous font défaut pour discuter ici tous les problèmes que l'auteur soulève au cours de son étude, et qu'en véritable historien il se garde bien de trancher à tout prix; nous croyons faire œuvre plus utile en résumant ses conclusions et ses hypothèses. Passons sur la discussion des noms de lien, des divisions administratives et des termes qui les désignent en grec et en arabe, pour nous borner à ce que les actes de Qurra nous apprennent d'essentiel sur l'esprit politique, sur les principaux fonctionnaires, sur le mécanisme des impôts et sur la circulation des céréales

vers la fin du 1" siècle de l'hégire.

Et d'abord, ces documents originanx contribuent à réhabiliter le régime omayade, si décrié par les procès de tendance des écrivains abbassides. Qurra ne s'y montre pas seulement énergique, mais probe et scrapuleux selon la morale musulmane et les principes que les théologiens de l'école médinoise recommanderont plus tard aux mandataires du

gouvernement. Responsable auprès du calife, il entend que ses subordonnés le soient aussi vis-à-vis de lui-même. Il veut être et veut qu'ils soient également respectueux des droits de l'État et des droits de ses administrés. Il ne lui suffit pas que ceux-ci acquittent strictement leurs charges, il prétend encore qu'ils ne souffrent ni exaction, ni injustice. Il ne se borne pas à commander; pour se savoir obéi, il exige des rapports. Bref, il entend gouverner selon les lois religieuses et morales de l'Islam, dont le prestige et la force ont résidé longtemps dans cet esprit de justice et ce sentiment du devoir public et social. Que cette morale fût utilitaire, Quera lui-même ne s'en cache pas et ceci regarde le psychologue. L'historien doit se borner à constater que ces principes, revendiqués par les théologiens et les moralistes de l'époque abbasside, inspiraient déjà les administrateurs des premiers siècles, non seulement le calife Omar, dont la grande figure dominait les discussions de parti, mais encore les représentants du régime omayade.

Comme on pouvait s'y attendre, la titulature est fort simple à cette époque primitive. Le gouverneur ne porte aucun titre arabe; en grec, il s'appelle symboulos, titre dont l'équivalent arabe reste incertain. L'Egypte était divisée en districts appelés kúra, correspondant aux nomes antiques et administrés par un préfet portant le titre vague de maître ou sahib, dont l'équivalent grec reste à trouver. A l'époque byzantine, le nome antique, administré par un nomarque, puis par un stratège, avait fait place à un groupe de pages, administrés par des pagarques ou préposites. Or, c'est le nome, et non le page, qui reparaît dans la kûra arabe, dont le săhib ne peut, dès lors, être assimilé au pagarque. Le préfet de district, qui relève directement du gouverneur, est souvent un chrétien non arabe, de même qu'à l'époque romaine, un non romain pouvait être nomarque, mais ne pouvait pas s'élever plus haut. L'administration est centralisée entre les mains du gouverneur, non seulement en matière fiscale, comme on va le voir, mais en procédure pénale

et civile, ainsi que le prouvent l'acte n° IV, par lequel Qurra poursuit l'arrestation d'un délinquant, et les actes n° X et XI, où il renvoie devant les préfets compétents des demandes en recouvrement de créances . Cette extrême centralisation explique, avec les retards que l'on constate dans le service des impôts, les allures paperassières d'une administration que personne, alors, ne songeait à envier à l'Égypte, mais à qui nons devons, du moins, tant de documents précieux.

Deux taxes principales frappaient les contribuables : un impôt très fort en numéraire (djizya = δημόσια), payable en monnaie d'or (dludr), et un impôt moins fourd en nature (dariba = ἐμδολή), payable en mesures de froment (ardabb). Ces deux recettes étaient balancées, dans le bodget de l'État, par deux dépenses également distinctes : la djizya subvenait à la solde de l'armée ('atá' al-djund), la dariba fournissait les distributions en nature assurées aux soldats et à leurs familles (arzdq al-djund). Ainsi, dans l'acte n° I, Qurra réclame, par son directeur des finances, à un préfet la djizya arriérée de son district, en lui rappelant que le terme est échu pour le payement de la solde; dans l'acte n° III, il lui réclame la dariba de son district en lui rappelant que le terme est échu pour les distributions à l'armée.

Ces deux lettres dévoilent un autre fait important, que M. Becker a déjà signalé dans ses premiers travaux : c'est que djizya et dartha étaient alors des impôts de communauté, de véritables tributs, dont le préfet répondait pour son district auprès du gouverneur. Ce qu'on nommait djizya en Égypte s'appelait kharddj en Mésopotamie. C'est plustard, après le u' siècle, qu'à la suite des troubles causés dans l'assiette de l'impôt par la conversion des non musulmans et par l'accroissement de la propriété foncière musul-

IX.

On sait que de tout temps, dès les premiers califes, le souverain musulman ou son représentant a tenu une cour de justice qui poraît avoir été une des prérogatives de la souveraineté et devant laquelle tout sujet pouvait porter sa plainte; sur le nagar fi l-magalim, voir les sources citées dans notre Corpur, 1, p. 143 et 761.

mane, le kharādj devint un impôt foncier frappant le sol même, quel qu'en fût le propriétaire, et la djizya (ou djd-liya), une capitation personnelle réservée aux non musulmans. A l'époque de Qurra, les choses se passaient ainsi : le tribut de l'Égypte une fois fixé, suivant des règles que nous ignorons, le gouverneur le répartissait lui-même entre chaque village on localité (qarya). C'est ce qui résulte des actes nº V et VI et de tous les actes de Strasbourg, dans lesquels Qurra ou son directeur des finances expédie à divers villages des bordereaux de djizya et de dariba rédigés suivant cette formule genérale : « Lettre de Qurra, aux habitants de tel endroit, dans tel district : Sur la djizya de telle année, vous êtes imposés de tant de dinàrs, payables en numéraire, et sur la dariba, de tant d'ardabbs de ble, »

Ainsi, c'était le gouverneur qui fixait en bloc à chaque village le double tribut que des employés locaux, on va le voir, répartissaient ensuite entre les contribuables; si, dans cette opération, l'on ne voit pas intervenir le préfet de district, c'est sans doute parce que le gouvernement avait de bons motifs pour y présider lui-même. En revanche, on vient de le dire, les deux tributs rentraient par la voie du préfet responsable. Mais comment passaient-ils de la bourse des contribuables dans la caisse de l'État? Si les détails manquent encore pour la djizya, les actes de Qurra, en ce qui concerne la dariba, illustrent plusieurs phases de cette longue opération : expédition des bordereaux aux villages; transport de toutes les récoltes dans les granges de l'Etat; prélèvement de la dariba, sous la responsabilité du prélèt et par les soins du qubbal, employé copte nommé, dans chaque village, par les contribuables et procédant suivant un règlement minutieux, puis remettant le tribut, après avoir prélevé son salaire, aux gardiens des magasins de l'Etat; transport de la dariba jusqu'à la capitale, par les soins des préfets et sous le contrôle du directeur des finances; enfin. distributions à l'armée. Bien qu'encore inachevé, le tableau se dessine en ses grandes lignes; il ressemble, termes techniques à part, à celui que trace Abû Yûsuf, un peu plus tard, pour la Mésopotamie et cet accord de deux sources aussi distinctes est un indice favorable aux conclusions de l'auteur.

Nous sommes tenté d'attacher moins d'importance aux emprunts, d'ailleurs fort instructifs, que M. Becker fait ensuite aux écrivains traitant de l'administration fatimide et ayonbide. Sans doute, il ne faut négliger aucun moyen d'information, et les sources médiévales, encore que bien incomplètes, suggèrent de nombreux rapprochements avec les plus anciens papyrus. Mais au regard d'une méthode rigourense, leur valeur diminue à mesure qu'on s'éloigne des premiers siècles de l'Islam. En effet, si la collecte de l'impôt ne change guère, son assiette se déplace progressivement, sons l'influence d'un nouveau facteur économique et social : le régime des concessions territoriales, qui fleurit sons les Ayoubides, mais dont l'origine semble remonter plus haut. Si cette sorte de régime féodal, dont l'étude est encore à

<sup>1</sup> Notamment Ibn Tuwair (d'après Magrizi), Ibn Mammati (édition du Caire) et Nabulusi (Luma al-quiednin, manuscrit de la Khediviale). A ce dernier, l'auteur emprunte un long passage, dont il a oublié de donner la référence exacte au manuscrit du Caire. L'épithète de chahid, que Nabulusi y donne à un sultan qu'il ne nomme pas, n'est pas un titre spécifique des Ayoubides. comme il semble résulter d'une note de M. Becker, Ce mot signifie mort pour la foi, martyr, plus tard et couramment, décédé; voir le Corpus, I. p. 317, n. 1. d'après Goldzinen, Mahammedanische Studien . II. p. 387. lei . ce terme a hien son sens primitif et strict . car il désigne le sultan Nadim ad-din Ayyûb, sous lequel Nâbulusi fut fonctionnaire; voir sa Description du Facyoum, éd. Moritz, introduction. Or, Ayyab est mort en combattant pour la foi, contre l'armée de saint Louis, en cha'ban 647 (novembre 1249); voir ses inscriptions dans le Corpus, I, p. 105 et suiv. On peut en conclure que le Luma' fut composé après cette date. Comme il est dédié au sultan Ayyûb (d'après M. Noeldeke, dans ZDMG, XL, p. 311), il en résulte, on que cette dédicace est posthume, ou que le passage en question a été remanié depuis.

faire, a été introduit en Égypte par Saladin, il est probable qu'il ne l'a pas créé, mais emprunté aux grands Seldjoucides, par le canal de son maître Nûr ad-din et sous la pression des croisades. Or, l'influence que ces puissants sonverains ont exercée sur l'Égypte, des le xi' siècle et dans divers domaines, se devine à plusieurs indices qu'il serait trop long de signaler ici. Bref, s'il est absolument légitime de comparer les papyrus des premiers siècles aux sources littéraires de l'époque abbasside, il nous semble prudent, pour le moment du moins, d'appliquer la même méthode au moyen âge, c'est-à-dire de comparer les sources littéraires de l'époque fatimide et ayoubide aux papyrus contemporains. Encore une fois, nous ne reprochons pas à l'auteur de nous donner des détails très curieux sur l'administration de l'Egypte au xu' siècle; nous esperons seulement qu'il en poussera plus à fond l'étude quand il publiera des papyrus de cette époque.

La prospérité de l'Egypte reposant sur la distribution normale des produits agricoles, le gouvernement s'est intéressé de tout temps, depuis Joseph, à la circulation des cereales. Il avait à combattre le grand fleau des pays très peuplés, la famine, produite par une mauvaise récolte, à la suite d'une crue trop faible du Nil, et par la spéculation sur les grains, qui sévissait le plus fort précisément en cas de disette; même en temps normal, il semble bien que le marché ne fût pas libre. Dans l'acte n' II. Qurra enjoint à un préfet de veiller à ce que les marchands ne spéculent pas sur leurs achats; à ce qu'ils en vendent la moitié sur place; à ce qu'ils apportent à la capitale l'autre moitié, avec ce qu'ils n'auront pas pu vendre de la première; à ce qu'ils fassent de leurs apports une déclaration exacte, dont prendra connaissance le directeur du Maks à Fostat; après quoi, ces blés seront vendus dans la capitale.

Avant l'Islam, le maks était un droit d'octroi, prélevé sur les marchés, ou de douane, perçu dans les ports ou les villes frontières, droit que les musulmans conservèrent et adaptèrent, tant bien que mal, à leur système canonique d'impôts, en le rapprochant de la dime ('achr'). Pourquoi le Maks on bureau d'octroi de Fostat était-il devenu le marché aux grains de la capitale? Sans doute, répond M. Becker, parce qu'ils y acquittaient un droit d'octroi. Il est constant que les droits prélevés au Maks du Caire jouent un rôle important, plus tard et jusque sous les Mamlouks; remarquons toutefois qu'il n'en est pas question ici. Bien qu'on ne puisse guère douter de leur existence à l'époque de Qurra, il se peut aussi que le gouverneur, en exigeant une déclaration des apports, ait eu pour but de connaître, à tout moment, la quantité de blé disponible sur le marché de la capitale, peut-être en temps de famine.

En résumé, l'édition de M. Becker nous paraît excellente, et son commentaire très serre nous vaut le premier essai méthodique, tiré des papyrus, sur l'administration de l'Egypte au début de l'Islam. S'il renferme encore des points obscurs et des lacunes considérables, ces défauts ne sont pas imputables à l'anteur. Ils proviennent de l'insuffisance des documents, sans doute; mais nous pensons qu'il serait déjà possible d'y remedier en quelque mesure. On sait comment se forment les collections de papyrus : Vienne a donné l'exemple, suivi par les autres capitales, puis par les petites villes; aujourd'hui, chaque musée, chaque bibliothèque veut avoir sa collection. Cette émulation, fort heureuse par ellemême, a pour inconvénient de pousser les papyrus à des prix de grand luxe et de favoriser leur extrême dispersion, les trafiquants ne reculant pas devant leur dépecage pour en tirer plus de profit; et c'est ainsi que les précieux débris s'envolent à tous les vents. Mais s'il n'est guere possible de reglementer la collecte des papyrus, on pourrait du moins en organiser la publication sur des bases plus larges.

Jusqu'ici, les papyros arabes ont été fort négligés, sans doute à cause des difficultés qui s'attachent à leur étude et du petit nombre de savants préparés à les aborder. A part quelques essais isolés, nous ne possédons que les brillants mémoires de M. Karabacek, sur quelques papyrus de la collection de l'archiduc Rénier, et le précieux inventaire qu'il en a donné dans le Führer durch die Ausstellung 1. En dépit du talent et de l'éradition qui les distinguent, ces études ne souralent tenir lieu ni d'une édition critique, ni d'un commentaire méthodique et raisonné. Le livre de M. Becker est donc le premier essai de ce genre tenté sur un groupe précis de documents de même nature et de même époque, et c'est là, nous le répétons, ce qui fait l'intérêt supérieur de ce livre, en dehors de sa valeur scientifique. Et pourtant, il se borne aux actes de Quira conservés dans une seule collection. Il est vrai que M. Becker a en l'heureuse idée d'y joindre une série d'actes de Quera qu'il avait entrevus en Egypte et qu'il a su retrouver à la Bibliothèque de Strasbourg. Ces douze bordereaux d'impôt complètent fort à propos ceux d'Heidelberg et l'auteur à pu dégager de cet ensemble documentaire quelques unes de ces conclusions définitives qu'il est toujours dangereux de demander à des textes isoles. Mais il ne ponvait les accueillir qu'en forcant, pour ainsi dire, le cadre et le titre de son livre et de fait, ils y sont entrés comme à la dérobée, avec un commentaire

M. Becker donne la liste de ces travaux, p. 1 et suiv. et 114; en outre, il circule des photographies isolées de papyrus arabes de Berlin. La liste des actes et diplômes donnée par l'auteur aux mêmes pages n'est pas tout à fait complète. Du moment qu'il citait. M. Becker aurait pu citer encore, par exemple, pour l'Égypte, les actes publiés par Quatremère dans son Histoire des saltans Mambulàs, pour l'Espagne, les lettres nascides publiées par M. Derenbourg dans les Nouceaux mélanges orientaux, pour ces deus pays et pour l'Afrique du Nord, les Nuovi ricordi arabiri d'Amari, sans parler des recueils généraux tels que de Mas-Latrie, Tafel et Thomas, etc., enfin signaler peut-être la correspondance diplomatique de Saladin, connue surtout par les éditions diverses d'Abû Châma et de Imád ad-din, et les lettres du Qadi Fâdil, secrétaire de Saladin, dans les manuscrits de Paris et de Munich.

écourté, sans traduction ni fac-similé. Il en résulte un certain décousu dans la composition, et les vues de l'auteur sont appélées sans doute à se modifier sur quelques points, quand on connaîtra de nouveaux actes de Qurra. Encore une fois, nons ne lui reprochons pas un défaut inhérent à un mode d'édition auquel il s'est efforcé lui-même de remédier. Mais nous appelons de nos vœux le jour où les savants, s'élevant au-dessus des rivalités de clocher, publierent, non pas tous les papyrus que le hasard a réunis dans une collection, mais les documents de même époque et de même nature fournis par toutes les collections; alors seulement il sera possible d'en tirer toutes les conclusions qu'ils comportent.

Au dernier moment, M. Becker nous envoie un nouveau travail, Arabische Papyri des Aphroditofundes, qui vient de paraître dans la Zeitschrift für Assyriologie, t. XX. Nous n'avons plus le temps d'analyser cette étude très nourrie et

nous nous bornons à en indiquer le but et le sujet.

M. Becker avait déjà publié son premier travail quand il eut connaissance des trouvailles de Kom Echqàw en Haute-Égypte, par un rapport de M. Quibell dans les Annales da Service des antiquités de l'Égypte, t. Ill. Il apprenait aussi que le British Museum vient d'acquérir un lot considérable de papyrus grecs, coptes et arabes de cette provenance. En les comparant avec ceux d'Heidelberg et de Strasbourg, il acquit la conviction que ceux-ci proviennent aussi de Kôm Echqàw, ainsi que plusieurs fragments du Caire.

Cette découverte lui permet d'abord de rectifier la lecture d'un nom de district qui figure très souvent dans les papyrus d'Heidelberg et de Strasbourg, et que M. Becker lit désormais Achqüh, au lieu de Achfüh, puis de proposer quelques additions à son premier travail, notamment en ce qui concerne les divisions administratives. Ensuite il publie les nouveaux actes de Qurra révélés par son enquête, c'est-à-dire sept lettres de ce gouverneur à Londres (I à VII), puis trois lettres reconstituées par la réunion de fragments de Londres

et d'Heidelberg (VIII à X), enfin plusieurs lettres et fragments du Caire publiés récemment en fac-similé, mais sons commentaire, par M. Moritz, dans Arabic Palueography (XII à XVII), parmi lesquels une lettre reconstituée avec un fragment d'Heidelberg.

Ce travail, qui fait ressortir une fois de plus les remarquables qualités de critique et d'historien de l'auteur, confirme aussi les réserves que nous avons faites sur la manière de publier les papyrus. Car il est évident que si M. Becker avait pu, d'emblée, étudier tous les actes de Qurra révélés par ses recherches, au lieu d'être conduit à les grouper épisodiquement autour des papyrus d'Heidelberg, ses vues générales en auraient eu, dès l'origine, plus d'ampleur et plus de précision. Mais il ne manquera pas, sans doute, de nous donner un jour cette étude définitive sur l'administration de l'Égypte au 1" siècle, qu'il est désormais si hien préparé à écrire.

Tunpa Dawi-L-Arab, Cher Names und Nishen bei Boyani.

Muslim. Malie, von Ibn Harib al-Dansa, berausgegeben von
D' Traugott Mann. Leyde, Brill. 1905. V + 33 + r-1 pages.

La Tuhfa dawi-l-arab fi muikili-l-asmā'i wannisab (Tuhfata serait une transcription préférable) appartient à l'abondante littérature de la Ma'rifat-er-rigal. C'est un répertoire des ism, lagab, kunya, nisba cités dans les isnād et dans les mata chez Boḥāri, Moslim et Mālik. Il fixe l'exacte orthographe de ces noms propres; parfois il ajoute quelques renseignements sommaires sur les personnages qui les ont portés. Il est intéressant de noter que, fréquemment, la Tuhfa signale comme ayant cours chez les traditionnistes une orthographe différente de celle adoptée par les grammairiens.

A propos de Quera. M. Becker aurait pu signaler les estampilles de verre au nom de cet émir, publiées par M. Casanova, dans les Mémaires de la Missian archéologique française au Caire, t. VI, p. 367.

Ceux qui se sont occupés de la littérature du hadit savent combien parfois il est difficile d'y établir l'exacte orthographe des noms propres; ils seront reconnaissants à M. Traugott Mann de sa publication; cet ouvrage rendra grand service. L'éditeur a fait précéder le texte de la Tahfa d'une étude sur l'auteur, Mahmud b. Ahmed El-Hamawi, connu sous le nom de Ibn Hatib ed-dahsa († 834); il y a joint une courte notice sur la littérature apparentée, et ajouté des notes. Ces notes ne sont ni assez abondantes, ni assez précises. L'éditeur a rarement pris la peine d'identifier les quelques vers, les nombreux fragments de hadit cités dans la Tulifa. Quelques efforts en ce sens n'auraient pas été inutiles; et M. Tr. M. y aurait évité bon nombre de méprises; il ne nous aurait pas donné (p. 44, l. 20), une leçon boiteuse et fautive d'un vers bien connu de Nabiga (Ahlwardt, Diwans, p. 2, v. 8); il n'aurait pas fait de مُغني, l'ane du prophète (چار), son panegyriste (sta) [p. 14, l. 14; cf. Bonārī, Gihād, n. 46]; et aurait appris que, bien loin d'avoir fait miséricorde (حم) à Maliz (p. 1.1), Mohammed le fit lapider (,,) [cf. Sprengen, Leben, III, 66, note]; il ne nous aurait pas donné du hadit célèbre : ما منكم أحد الا زُكِلُ بِهِ قِينَهِ (Mosum en marge de Qastal. [1305], X. p. rvr; Nihāya, III, rr4) une version incompréhensible الأوكل (p. ٥٥); il aurait facilement restitué, l'énigmatique فتاريكم l'énigmatique فتاريكم l'énigmatique de son texte (p. ۱۳۱ et notes, p. 27).

Voici quelques corrections que je crois encore, après une lecture rapide, pouvoir proposer au texte de la Tuhfa:

P. I. c'est bien وأقيد au lieu de ووجد qu'il faut lire, comme le propose l'éditeur dans ses notes;

P. r, L 15, lire مِنْ au lieu de بَنْ:

P. ri, L a, lire رويا au lieu de الشيخان);

P. rr, I. 4, in princ., lire & au lieu de &;

P. Pr. l. 21, lire aisi, au lieu de aisi;

الحدّاثين au lieu de الحدّاثين P. ۳۴, L 4, lire

P. FF. I. 9, lies in an lion de no (Boy., Sagud el-Qor'an, n' 8);

P. wv. l. 3, lire 3; su lieu de 3;:

P. rv. l. 19, lire yas au lieu de lyas;

P. F., I. 8, lire US an lieu de LUS (NAW, sur Moslin, X, FF, I. 20; L JS);

P. Fr. I. 10, lire sty an lien de ty:

P. FM. I. 12, lire se au lieu de ses (Bon, éd. vocalisée de Boulac, 1296. VI. p. 180 in fine);

P. FF, l. s, lire atte, an lieu de بتكيني;

P. ۴۶, I. 5, lice محمد عمد au lieu de معدد بعد المائد المائد بعد المائد المائد بعد المائد المائد المائد المائ

P. بدو. 1. 18, lire الري an lieu de واري (Boy., Fard el-homs, n° 13);

P. or, L 7, lire y an lien de N;

P. of, L 12, lire ينج au lieu de ينج (Bon., Es-solh. n' 8);

P. of, l. 13, lire well au lieu de oums;

P. vo, l. 11, lire de préférence lalais su lieu de la lei;

P. عمر الرفقة au lieu de كثيرا لرفقة P. عمر الرفقة

P. 44, L 18, lire 131 au lien de 131;

P. v. l. 14, lire وعياه au lieu de ;

P. vs, l. 18, lire الرَّنَّةُ au lien de الرَّنَّةُ au lien de أُجِلُ بو الرِّنَّةُ (Coran, III, 183);

P. ٧4, l. 18, lire عما أوم المناطق ال

P. va. l. 19, lire والعند an lien de والغند ;

P. A), l. g, lire بالجدع an lieu de بالجدع (Boy., El-adāḥī, n° 8);

P. vi, l. 21, lire Auf au lieu de Auf;

P. 4., L. 17, lire mint on lieu de sigin! ?

P. 4r, l. 17, lire والغراء منه au lieu de منه والغراونة et de la correction والغراء p. 24;

P. 40, L. 12, lire zzaló au lieu de zzaló (cf. Tababī, II. 204);

P. 44, L. g. lire عالم au lieu de عالم, et المعنى au lieu de (cf. Qastal. sur Bon., I, AI, in medio);

P. 1.1, l. 20 et 21, lire لا ينصافون au lieu de لا ينصون كان

P. ۱۰r, l. 12, lire اينا au lieu de إبناء

P. 117, l. 7, lire حدّت au lieu de حدّت (on ne dit مدّث que, par إلياع , dans l'expression ما تدّم وما حدّث cf. Ḥanīnī, Darra, ٥٠, ٥١);

P. 11v, l. 9, lire Loude Leçon de ce passage, emprunté à El-Gawātīqī, figure ap. Mo'arrab, p. 135);

P. ۱۱۷, l. 21, lire غَجْ الرُحْكِ موردة اي كَا الرُحْكِ موردة اي أكل الرُحْكِ موردة (cf. Lisān, IV, 471, L 7; XV, 45, L 14);

P. 11v, I. 22, lire الزيادة على au lieu de الأدى; le proverbe cité est l'équivalent de cet autre bien connu : الزاحة تجر النبيعة ap. Meidan, xxiv, 166; comp. aussi Lüdezitz, Sprachwörter ans Marokko, exxxiv;

P. 11v, l. 22, lire وَرِي 12 au lieu de وَرِي (cf. Βκιμάνιῖ sur Coran, II, verset 97, l. p. 77, l. 12);

؟ ناطوره au lieu de ناظورة P. 114, l. 15, lire

P. 114, L. 1, lire كنتُده au lieu de بنتده

P. ١٣١, l. 23, lire يكتب au lieu de بكتب;

P. ire, l. a, lire نكر au lieu de ذكر;

P. 178, L. 19, lire ما عرى au lieu de ما عرى (allusion in Usd-el-gaba, v. p. ٩٠);

P. Irv. l. 3, lire male an lieu de azale;

? رصنبا au lieu de ار ضيعا P. irv, l. 5, lire

P. ١٢٧, l. 20, lire لطائف au lieu de غنائنة;

P. 17, L 8, lire 2 sau lien de 2;

P. 191. l. 18, lire ace and style an lieu de asja

P. Ire, l. 4. lire au lieu de ;;

P. IPV, l. 13, lire غبر au lieu de غبر:

P. ١٣٨, L 6, lire عيد au lieu de وقيل au lieu de وويا.

P. ١٥٥, l. 14, lire المنال عَدْرَى an lieu de المنال عَدْرَى المنال الم

P. ١١٥٠, L. 15, le ms. a pent-être la bonne leçon بنوا جدار p. ع8; pent-être إيتر جادر ef. Azanqī, p. 48;

P. ١١٥٠, L. 3, lire غام an lieu de وهو, et مام an lieu de عام et. المام an lieu de وهو et. المام الما

P. IPV, l. 10, lire Lieu de au lieu de au ;

P. ١٥٣, L. 13 et notes, p. 29, sur l'expression عِمَالِ عَلَى cf. Ḥanīnī, Magāmāt, I, ١١;

P. ١٥٣, l. 16, lire أورث au lieu de أورث

P. 197, l. 14, lire alte au lien de aute:

P. ١٩٣, I. a, lire خلفرا au lieu de ما (cf. Wellhausen, Vakidi, p. ١٩١; et Tahfa, p. ١٠١, I. 16, اتخلفوا);

P. 140. l. 20, lire نسب an lieu de :

P. 144, L. 15, lire مهيل au lien de ليهيا;

P. MP, L. 14, lire tale an lien de late;

P. 140, L 5, lire العرب au lieu de والعرب, et عالى au lieu de والعرب, et عالى au lieu de إيال

- نسياق et نسياق au lieu de شبق et مسياق au lieu de مسيق et السياق على النسياق على النسياق ال

W. MARCAIS.

Le gérant :

RUBENS DUVAL.

# JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1907.

## SURNOMS ET SOBRIQUETS

DANS

LA LITTÉRATURE ARABE,

PAR

M. A.-C. BARBIER DE MEYNARD.

وقلَّ ما أَبْصَرَتْ عَيْناك مِن رَجُلِ إِلَّا ومَعْناهُ إِن فَكَرْتَ فِي لَقَيِهِ

#### AVANT-PROPOS.

La nomenclature, peut-être trop étendue et pourtant encore bien incomplète, que je présente aux lecteurs du Journal usiatique n'est que la mise en ordre de notes prises au hasard de mes lectures ou destinées à la préparation de mon cours au Collège de France. Je me suis attaché à recueillir les surnoms et qualifications donnés à des personnages de toute sorte, bédouins de l'âge d'ignorance (Djâhelych), poètes du désert, hommes d'État, grammairiens, traditionnistes des premiers siècles de l'hégire, qui figurent dans la lègende ou dans l'histoire musulmanes. C'est surtout le lahab, tantôt surnom honorifique, tantôt sobriquet humoristique ou railleur, qui domine dans cette galerie où les illustres

IX.

INFINIMENT SARRESSES.

condoient les inconnus. Sauf de rares exceptions, j'en ai exclu tout ce qui constitue le nom propre le et la la aussi bien que le surnom patronymique Lis, lequel répond plus exactement à l'agnomen qu'au cognomen.

Ces deux catégories de noms ont été autrefois l'objet d'une étude quelque pen indécise insérée par Kosegarten dans la Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, 1837. t. I, p. 297-317. Plus tard, un orientaliste français, M. Garcin de Tassy, collaborateur assidu de notre Journal, y publia un long Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans (Journal asiatique, 1854, t. III). Ce travail venait à son heure et comblait utilement une lacune de l'érudition encore mal renseignée sur l'onomastique arabe. Le docte prol'esseur étudie, ce qui serait superflu aujourd'hui, outre les noms propres en général, les titres de fonctions ou de dignités, les surnoms honorifiques, les pseudonymes poétiques (tekhallās), en un mot l'ensemble d'appellations auxquelles s'applique plus exactement le nom de konyak. Il s'efforce d'en préciser la signification et de noter les changements qu'elles subissent à différentes époques, sans aborder cependant le côté historique de la question, c'est-à-dire la désignation et la biographie des personnages qui portèrent ces surnoms, ni rechercher la cause de ces appellations d'emprunt, les seules souvent dont l'histoire ait gardé le sonvenir.

Là aussi est une lacune qu'à mon tour j'ai tâché de combler, mais dans des proportions restreintes, car le sujet est immense et exigerait plusieurs volumes. Je n'ai nullement cherché à rivaliser avec Albert R. Frey anteur d'un gros dictionnaire intitulé Sobriquets and Nicknames. London, s. d.; moins encore à ériger ces recherches en théorie scientilique, à l'exemple de Ferguson (Surnames as a Science, London, 1883). Je me contente simplement de demander à la littérature arabe ce qu'il faut entendre par lakub, et les causes très diverses, souvent insaisissables, de ses applications.

Et tout d'abord, rappelons que la traduction de ce mot par « sobriquet » est incomplète et souvent inexacte. S'il se donne ordinairement par allusion et dans une intention satirique, injurieuse on grossière, à quelque défaut personnel, à telle on telle singularité physique ou morale, bien souvent aussi il devient un terme d'éloge, un titre honorifique, se confondant alors avec le konyah, Dans l'antiquité arabe et pendant les deux premiers siècles de l'hégire, plusieurs poètes ont dù leur lakab à une saillie poétique, à un hémistiche (misra), quelquefois même à une expression rare qui s'est gravée dans le souvenir de leurs contemporains et a lini par devenir le seul nom du poète. Dans le Wichah البشار, traité d'Ibn Doreid que le temps n'a pas respecté, mais dont un fragment est cité par le Khizmet ill-edel-(t. III, p. 266), on lit ce qui suit : « Il y eut de ces poêtes chez qui le lakab prévalut, de sorte qu'ils ne sont connus que par cette désignation. Ibn Doreid en cite plus de cinquante qui reçurent leur nom d'une poésie de leur crù '. . . -Cette remarque est parfaitement juste et la restitution des vers onomastiques, déligorés à plaisir par les copistes, n'a pas été essayée ici sans quelque hésitation. J'espère qu'on ne me jugera pas trop sévèrement à cet égard.

Chez les Arabes, surtout coux de la Djûhelyeh et du 
t" siècle, comme chez tous les peuples de civilisation primitive, chez les contemporains d'Antarah et de Farazdak,
comme parmi les héros d'Homère, le sobriquet était en
grande vogue et visait le plus souvent une imperfection du
corps, un défaut ou un vice. C'est ainsi qu'on lit dans le
Lataif de Tâlebi (éd. de Jong, p. 25): «Les Koreichites
avaient coutume de se donner des surnoms et des sobriquets
injurieux malgré la défense du Prophète, formulée en ces
termes par le Koran: « Croyants, que les familles ne s'insultent
» pas entre elles, car ceux qui reçoivent l'outrage valent peut-

من الشعراء مَن عُلبت عليهم القابهم حتى صاروا لا يُعرَفون الا يها ا و ذكر ابن دريد ان أكثر من خمين شاعرًا لُقِبُ بشعر قاله ···

· être mieux que ceux qui le proferent. Ne vous diffamez pas entre « vous , ne vous donnez pas de sobriquets » (Koran , xLix , 11). »

L'imagination populaire aura bientôt fait d'appeler l'avare « rocher qui suinte », épithète après tout plus expressive que celle de pochi danari donnée par les Vénitiens à l'empereur Maximilien. Le khalife omeyyade 'Abd el-Melik sera plus ridiculisé par le surnom de « tueur de mouches » qu'Antiochus VII par celui de Gryphus « nez crochu ». Le lakab de Feyyadh donné au généreux Ikrimah, fils de Reby, sera plus noble que celui d'Alphonse de Castille « aux mains percées »; Abou'l-Ras rivalisera avec Raoul de Vassy dit » tête d'âne » à cause de l'épaisseur de sa tête, et Abou Tawilah « l'homme à la longue barbe » avec l'empereur de Byzance, Constantin V, Pogonate.

On a déjà signalé la coutume fort ancienne chez les Arabes de distinguer leurs esclaves par des noms d'heurenx présage. Ibn Doreid (Ichtikuk, p. 4) en fournit l'explication suivante qu'il attribue à El-Otbi : « Vous me demandez, disait ce savant, pourquoi les Arabes donnaient à leurs filles des noms funestes et à leurs esclaves des noms de bon augure. C'est qu'ils nommaient leurs filles pour les ennemis (c'est-à-dire en prévision de la razzia qui les ferait tomber aux mains d'un ravisseur), tandis qu'ils nommaient leurs esclaves pour eux-mêmes (vl. Orientalische Studien, t. II, p. 432). — La crainte superstitiense du mauvais œil n'était pas non plus sans influence sur le choix de ces appellations et faisait des lukab de véritables métonymies. On en trouvera de nombreux exemples dans nos listes.

Notons encore le curieux passage de Talebi dans le Lataif.

p. 39 : «On dit qu'il n'y a pas au monde de populations plus inventives de sobriquets que celles de Bagdad et de Neïsabour. A Bagdad, on entend dans les rues s'échanger des noms injurieux, tels que : herissah' de Hachémite; auber-

<sup>1 (</sup>l'est un mets autrefois très recherché en Orient, il consiste en un ragoût de viande accumpagné d'une pâte de froment pilé dans l'huile. Voir Prairies d'or, t. VIII, p. 403.

gine de kâtib; minaret d'eunuque (terme obscène); pied de paon (synonyme de laideur); muit d'hiver (synonyme de triste, ennuyeux); parfum de latrine, etc. A Neïsabour : rognon de chameau; laine de chien (chose sans valeur); voiles de chèvre; litière de vache; bride du diable; marc de

raifort; jus de groseille, etc. 1 »

De ces termes pittoresques mais grossiers que Țâlebi laisse pour la plupart sans explication, je n'ai pas à m'occuper ici, non plus que de ceux qui s'appliquent métaphoriquement à des animaux, comme Abou'l-Hoçain « père de la petite forteresse » pour le renard; ou à des choses réputées impures, comme Oamm el-Khabaits « mère des vices », épithète du vin proserit par la législation musulmane. D'ailleurs ces noms appartiennent plutôt à la lexicographie, de même que les lois de concordance qui les régissent sont du domaine de la grammaire (Cf. S. de Sacy, Gram, ar., 3' éd., t. II, p. 53; Kosegaren, op. cit., p. 310).

Si incertaines que restent la provenance et l'attribution des surnoms et sobriquets, il suffit qu'ils aient été portés par des personnages réels qui ont figuré à un titre quelconque dans l'histoire politique et littéraire ou dans les récits populaires, pour qu'ils aient attiré l'attention d'abord des

rhapsodes, puis celle des chroniqueurs.

C'est ainsi que dans la longue nomenclature des ouvrages dus à l'infatigable commentateur des Hadits, El-Bonkhari, on trouve un Liere des Konyah Cill Qui probablement a disparu plus depuis longtemps .

Hadji Khalifa (t. 1, p. 419) cite trois traités relatifs aux

هويسة الهائمى – بادئجانة الكاتب – منارة للداهم – ليل العتاء ا - رئعان الكنيف – كلية الجمل – صوف الكلب – نقاب العنيز – مهد البقوة – لجام الشيطان – كُسب الفُهْل – بُسُو الاجاس – دهس الريباس الع

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Houdas, Introd. new traditions islamiques d'El-Boukhari, t. II., p. xay, dans la collection de l'École des langues orientales.

lakab, qui, à un connaissance du moins, n'existent dans aucune de nos bibliothèques d'Europe : 1° Un traité sur les lakah des tribas القاب القبايل, par Abou Dja'far Mohammed b. Habib el-Bagdadi, mort en 245 H. (859 de J.-C.); 2° Les lukab des rhapsodes القال الراة par Abon Bekr Ahmed b. Abd er-Rahman ech-Chirazi, mort en 407 H. (1016 de J.-C.); 3º Un traité portant le même titre que le précédent par Chihàb ed-Din Ahmed b. Afi el-'Askalani, mort en 852 H. (1448 de J.-C).

Je ne cite que pour mémoire, d'après le Mizhar, t. II, p. 217, un Liere sur les poètes arabes qui furent nommés Omar à l'époque du paganisme arabe et dans le siècle qui suivit la prédication de l'Islam, dont l'auteur est un certain Abou Abd Allah Mohammed b. el Djarrah. On attribue aussi au compilateur traditionniste Ibn Mandeh un traité sur les konyah et les lakab, dont un fragment paraît être conservé à la Bibliothèque royale de Berlin !.

M. de Vriès, directeur de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, a bien voulu, avec une libéralité dont je lui suis très reconnaissant, mettre à ma disposition deux opuscules qui avaient pour moi un intérêt particulier parce qu'ils son' uniquement consacrés au sujet de cette étude. Ils se trouven l'un et l'autre dans le manuscrit coté 1487 qui comprend 47 folios. Le premier a pour titre : Les noms et surnoms dévoilés, par l'Imam El-Hafedh Djemal ed-Din Abou 'l-Faradj b. 'Ali, etc., Ibn el-Djanzi'. Ce traité qui occupe 39 solios du manuscrit, d'une écriture fine et soignée, avec les noms en encre rouge, porte la date du 10 djournada 1076 (18 novembre 1665). — Le second n'est qu'un maigre résumé du précédent; il est intitulé : Les visages voilés on Traité du Lakab, par le Savant Chroniqueur, etc., Chems

Petermann, I. II, p. 1-199; Antwander, Kutelog., IX, p. 379; Catal. de la Bibl. de Berlin, nº 9917.

كتاب كشف النقاب عن النجاء والالقاب تصنيف الامام لمافظ جال " الدين إلى الغرج بن عبد الرجن بن على بن جد ابن الموزي

ed-Din Ahon 'Abd Allah Mohammed..... Ed-Dzehebi ed-Dimachki le Chafeite'. Ce résumé que j'ai consulté uniquement pour la collation des noms propres n'a pas plus de huit folios, d'une écriture assez négligée. Il a été copié au Caire pendant le mois de ramadhan, mais la date de l'année et le nom du copiste ont été effacés.

Bien qu'Ibn el-Djauzi ait une prédifection marquée pour les surnoms des traditionnistes, ce qui s'explique par la nature de ses travaux et l'époque (vr'siècle de l'hégire) où il vivait, son traité m'a fourni de précieux renseignements et je l'ai traduit presque en entier. Mais je n'aurais accompli que la moitié de ma tâche, si je m'étais contenté de cet unique document. On verra par la liste bibliographique ci-dessous que je me suis efforcé de m'entourer de tous les renseignements qui m'étaient accessibles. J'ai dù suivre le classement d'après l'alphabet arabe, mais un index final rétablira les noms dans l'ordre alphabétique français, pour rendre les recherches plus faciles.

Mon savant et cher confrère, M. de Goeje, a bien voulu revoir les épreuves de ce travail et me suggèrer d'utiles retouches. Qu'il me permette de le remercier cordialement ici de ce nouveau témoignage d'affection, et de dévouement à la science.

Le poète anonyme dont le distique figure comme motto en tête de cet avant-propos, attribue aux laḥah une valeur psychologique et morale à laquelle ils ne peuvent certainement prétendre. Mais sans partager son admiration pour ces manifestations de la verve populaire, on ne peut nier qu'elles n'éclairent parfois d'un jet de lumière la vie intime d'un peuple, les recoins de son histoire et de sa littérature. Si le présent travail y contribue en quoi que ce soit, ce sera sa raison d'être, je devrais dire son excuse.

ذات النقاب في الالقاب تأليف العلامة المورخ الوحد للحافظ الكبير ا فعس الدين إلى عبد الدين عن احد بن عشان الذهبي الدمشق الشافق

#### LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS.

Anou Chau. Le livre des deux jardins (Kitâb er-Baudatein), par Abou Chamah. Boulak, 2 vol. in-4". — Voir aussi Historieus Arabes des Croisades, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. IV et V.

Agh. Le livre des chansons (Kitâb el-Aghâny), éd. de Boulak, 20 vol. — The twenty first volume, edited by R. E.

Brünnow, Leyde,

Anthol. ar. Anthologie arabe intitulée Medjáni úl-edeb.

Beyrouth, 10 vol. in-12,

Brīn. Beidhawii Commentarius in Coranum, éd. Fleischer. Leipzig, 1846-48, 2 vol. in-4".

G. DE P., Essai. Caussin de Perceval, Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme. Paris, 1847, 3 vol. in-8".

Chrest, ar. Chrestomathie arabe par S. de Sacy, 2\*édition, Paris, 1826, 2 vol. in-8\*.

Dozy, Suppl. R. Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes. Leyde, 1881, 2 vol. in-4°.

Fakhri. Histoire du khalifat et du vizirat, par Ibn at-Tiktaka, édition H. Derenbourg. Paris, 1895, in-8°.

Fibrist. Kitab al-Fibrist, mit Anmerkungen herausg. von

G. Flügel. Leipzig, 2 vol. in-4.

Gesch. d. Ar. Litt. Histoire de la littérature arabe, par G. Brockelmann. 2 vol. in-8°, 1898.

Goldzinen. Muhammedanische Studien. 2 vol. in-8", 1889-1890. — Du même, Abhandlungen zur arab. Philolog., 1896, in-8".

Ins Arn. Chronique d'Ibn el-Athir, éd. Tornberg. Leyde, 13 vol. in-8".

Inx Don. Ibn Doreid's genealog. Handbuch, herausg. von T. Wüstenfeld. Göttingen, 1854.

Inv Kor. Liber poesis et poetarum, quem edidit M. J. de

Goeje. Leyde, 1904, in-8\*.

Ins Kuall. Ibn Khallikan's Biographical Dictionary, translated by M. G. de Slane, Paris, 1842-71, 4 vol. in-4. Kum. The Kamil of El-Mubarrad, ed. Wright. Leipzig, 1864, in 4°.

Kechf. Kechf en-Nikâb fil asınâ wal-alkâb, par Ibn el-Djanzi. Ms. de la Bibliothèque de l'Université de Leyde.

Khiz. Khizanet ùl-edeb, par Ibn el-Hadjib. Boulak,

1299 H., 4 vol. in-8".

Kit. Mahas. Ibrahim al-Baihaqi, Kitab al-Mahasin wal masawi, heransg. von F. Schwally. Giessen, 1900, 3 vol. in-8".

Lataif. Lataifo 'l-ma'arif, auctore At-Tha'alibi, éd. P. de

Jong. Leyde, 1867, in-12.

Lis. ar. Lisan el-Arab, Dictionnaire de la langue arabe, par Ibn el-Manzour. Boulak, 1300-1307 H., 30 vol. in-fol.

Litt. ar. Littérature arabe, par Cl. Huart. Paris, 1902,

in-8°.

MAÇ. El-Maçoudi, Les Prairies d'or, éd. de la Société asiatique, 9 vol. in-8".

Machrik (El). Revue acabe catholique scientifique et litté-

raire. Beyrouth, in-8°.

Manak. Ibn Gauzi's Manaqib 'Omar ibn el-Aziz, éd. H. Becker, Leipzig, 1899, in-4°.

Mrio, Proverbes de Meidani, éd. Boulak, a vol. in-4";

ed. Freytag, 4 vol. in-8".

Miz. El-Mizhar fi 'ouloum al-loughab, par Djelal ed-Din Soyouti, Boulak, 1282 H.

Mo'all. Septem Mo'allakat, ed. Arnold. Leipzig, 1850.

in-4°.

Morassa'. Ibn el-Atir's Kunja Wörterbuch, herausg. von Seybold. Weimar, 1896, in-8'.

Most. Al-Mostatraf, traduit par G. Rat. Paris, 1899,

a vol. in-8".

Nawawi. Vita illustrium virorum, ed. Wüstenfeld. Göt-

tingen, 1842, in-8".

Nodjoum. Aba'l-Mahasin Annales quibus titulus est El-Nodjoum ez-Zahireh, etc., éd. Juynboll, 2 vol. in 8". Leyde, 1852. Proleg. Les Prolegomènes d'Ibn Khaldonn, trad. de Slane. Paris, 1863-1865, 3 vol. in-4°.

Tan. Annales de Tabari, publiées sous la direction de M. de Goeje. Leyde, 1879-1901, 15 vol. in-8°.

Tadj. Tadj el-Arous, Dictionnaire arabe. Boulak, vol. in-8°.

Tar. el-Khol. Tarikh el-Khoulafa, Histoire des khalifes, par Djelal ed-Din Soyouți. Boulak, 1305 H., in-4°.

YAK., Mo'djem. Jacut's geograph. Worterb., herausg. von

F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1870, 6 vol. in-8".

Z. D. M. G. Zeitschrift der Deutchen Morgenländischen Gesellschaft.

### SURNOMS ET SOBRIQUETS.

Bakhtyår, originaire de Bagdad, mort dans cette ville en 579 de l'hégire (1183 après J.-C.), était connu sous le sobriquet de Ablah, qu'il devait, dit-on, à la simplicité de son caractère et à ses allures un peu rustiques. Toutefois Ibn Kanl..., qui lui consacre une courte notice (t. III, p. 161), assure qu'il avait été surnommé ainsi par antinomie, « de même qu'on donne au nègre le surnom de kâfour « camphre », etc. ».

أبن التَّمْيِذُ fils du disciple ». C'est ainsi qu'on désigne Abou'l-Hasan Hibet Allah b. Abi'l-'Alâ b. Ibrahîm El-Telmîdz, chrétien nestorien contemporain des khalifes Moktafi-Billah et Mostandjir-Billah. Il mourut en 560 H. (1165 de J.-C.), laissant la réputation d'un habile médecin et d'un littérateur distingué. Sa notice, tirée des Glasses de médecins d'Ibn Abi

'Oçaibyah et du Tarikh el-Houkamû d'Ibn El-Kifti, est en cours de publication par le P. Cheikho, dans la revue arabe El-Machrik, 1906, p. 763 et suiv.

ابن الحريطة fils de la besace». Sobriquet du poète Chamardal b. Choreik qui vivait au r siècle de l'hégire et se fit connaître par ses démêlés avec Djerir et Farazdak. Selon Ibn Kotaibah, il aurait reçu ce surnom parce que, tout enfant, il était porté dans cette sorte de sac qu'on nomme kharitah (voir Tabakát ech-choa ara, p. 243). Sa notice se trouve dans Agh., t. XII, p. 117-123.

ابن الخيارتين. Abou 'l-Hasan 'Ali, petit-fils du khalife 'Ali b. Abi Ṭâlîb. Connu surtout sous le titre honorifique de Zein el-'Abidin » ornement des fidèles adorateurs », il avait reçu aussi de ses sectateurs le surnom de » fils des deux préférées », en vertu de ce hadith attribué au Prophète mais dont l'authenticité est douteuse : « Parmi toutes les races humaines, Dieu a préféré deux familles : chez les Arabes, celle de Koreïch, chez les étrangers, les Persans. » En effet, Zeïn el-'Abidin descendait de la tribu de Koreïch par la ligne paternelle, et des Persans par sa mère Soulafah, fille de Yezdidjird, dernier roi sassanide (Ias Khall., II, p. 109).

ابن الخياط sfils du tailleur ». Ahmed b. Mohammed, poète célèbre au v' siècle de l'hégire; mort en 5 17 H. (1 123 de J.-C.); il portait aussi le surnom de Chikâh ed-Dîn « flambeau de la religion ». Le recueil de ses poésies, tombées aujourd'hui dans l'oubli, est conservé à l'Escurial. Voir d'ailleurs sa notice chez lan Khall., t. I, p. 128.

mique est donné à Abou 'l-Hasan 'Ali, poète du m' siècle de l'hégire, parce qu'il eut pour grand-père un esclave grec du nom de Djoraidj (Georges). Ibn Er-Roumi, qui mourut empoisonné par l'ordre d'un vizir qu'il avait violemment attaqué dans ses vers (183 H. = 896 de J.-C.), est estimé en Orient pour la pureté de son style et même — ce qui est une qualité rare chez les poètes musulmans — pour l'originalité de ses inventions. Son premier rawi ou rhapsode fut un autre poète au moins aussi célèbre, El-Motenebbi. Cf. Ibn Khall., II, 297.

ابن الزَّرْقَاءُ fils de la femme aux yeux bleus ». Surnom injurieux donné à Merwân b. El-Hakem, quatrième khalife de la dynastie Omeyyade; il ne régna qu'un an, de 64 à 65 de l'hégire. Voir, pour l'explication, خيط باطل .

ابن السكيت « fils du taciturne ». Surnom sous lequel est connu le philologue arabe Abou Yousouf Yakoub b. Ishak, auteur de l'Islah el-Manţik » le purisme du langage », d'un traité sur les permutations grammaticales, et d'autres ouvrages estimés. Malgré

ses opinions notoirement favorables à la famille d'Ali, il fut choisi par Motewekkil pour diriger l'éducation du prince héritier El-Mou tazz; mais il tomba en disgrâce et périt assassiné par ordre du khalife; il est probable que ses aspirations chiites ne furent pas étrangères à sa mort (244 H. = 858 de J.-C.). C'est à tort que Ibn Khallikan, dans l'intéressante notice qu'il donne de ce savant (t. IV, 293 à 301), prétend qu'il fut surnommé Ibn Sikkit à cause de son caractère réservé et silencieux. On sait par le témoignage de Soyouti et d'autres écrivains que ce surnom était porté par le père du grammairien (Miz., t. II, p. 216), et l'auteur du Kechf en-Nikâb (fol. 22 r°) ajoute, en parlant de ce dernier, le renseignement suivant qu'il tenait d'un contemporain : « Je l'ai connu; il était silencieux comme son nom » رأيته كان سكيت . - Voir aussi Anthol. gram. arabe, p. 137.

ابن الصّائع fils de l'orfèvre ». Surnom patronymique d'Abou 'l-Baka Yahya, professeur de littérature à Alep où il mourut en 643 H. (1245 de J.-C.). On cite surtout de lui un docte commentaire du Mofassal de Zamakhchari. Il fut lié avec Ibn Khallikân qui nous donne dans le K. et-Wafayát de curieux détails sur sa vie et ses ouvrages; voir las Khall., t. IV, 379.

ابن الصّعِق e le foudroyé ». Surnom du poète Yezîd b. 'Amr El-Kilâbi, en souvenir d'un de ses aïeux, Khowaïled b. Nofaïl. Ce dernier avait préparé un grand festin auquel il convia sa tribu tout entière; mais au moment où l'on allait prendre place au banquet, une rafale de vent s'éleva qui couvrit de sable la table et les mets. Khowaïled maudit le sort qui troublait si fâcheusement la fête, et tomba foudroyé, expiant ainsi les paroles coupables qu'il venait de prononcer. Telle est la légende racontée par Ibn Kelbi; mais d'après un autre récit, par suite d'une blessure qu'il avait reçue à la tête, il tombait comme foudroyé toutes les fois qu'il entendait un grand bruit, etc. Cf. Lis. ar., s. v.; Khiz., I, p. 206; Agh., t. X, 20 et 32.

ابن طباطيا المراقبة المراقبة

ابن الطريد fils du banni ». Surnom injurieux, donné au khalife Oméyyade Merwân II par ses ennemis. Cf. خيط باطل .

ابن الطَّقْطَتَى Ibn Et-Ţiķṭaka. Surnom de l'auteur de la chronique ordinairement connue sous le titre d'El-Fakhri. On trouvera l'explication de ce surnom dans l'édition de cet ouvrage publiée par M. H. Derenbourg, Paris, 1895, in-8°; voir Préface, p. 4.

أبن العَبُوز fils de vieillard. Ce surnom fut donné au prophète Ézéchiel parce que, selon certaines légendes rabbiniques connues des Arabes, il naquit d'un père et d'une mère arrivés à la vieillesse sans avoir d'enfants. Voir notamment la version persane de la Chronique de Tabari, trad. de M. Zotenberg, t. I, p. 407.

sur la signification de ce nom, ni sur le personnage ainsi désigné. Pour les uns, c'était un Arabe des B. Eyyâd nommé Sa'd; selon d'autres, il s'appelait Hârith; enfin, au rapport de Hamzah, c'était un certain 'Orwah b. Hachîm حشے El-Eyyâdi. Grâce à sa vigueur physique et à ses prouesses amoureuses, il a survécu dans les récits populaires et donné naissance au dicton: الكم من النا المناز ال

mique d'un poète bien connu, Abou Hass 'Omar b. Abi 'I-Hasan, né en 576, mort en 632 H. (1181-1235 de J.-C.). Fâridh signific littéralement l'homme de loi qui fixe la part revenant à la femme dans les successions »; telle était sans doute la prolession du père de ce poète. Cf. IBN KHALL., III, p. 389; sur la nature de son talent et le caractère mystique et empreint de tendances chiîtes de ses poésies, voir S. DE SACY, Chrest. ar., t. II, p. 122 et suiv.

Isfâhâni, Agh., t. I, p. 167 et 169, c'est un nom supposé, et le prétendu auteur de quelques élégies érotiques que l'on désigne ainsi n'a jamais existé. Il en serait de ce personnage imaginaire comme du fameux Medjnoun, dont les poètes persans et turcs font le patito de Leïla. — Voir cependant Z. D. M. G., t. LVI, p. 61. On peut en dire autant d'un certain Ibn Abi l'Akab qui passe pour l'auteur d'une kaçideh intitulée El-Malâhim (l'ode des combats?), aujourd'hui oubliée, après avoir fait le tour du monde musulman.

ابن قَعِنَة « fils de la chétive ». Trois poètes ont porté ce surnom. Le plus connu, contemporain d'Imrou'l-Kaïs et proche parent de Țarafah b. 'Abd, s'appelait 'Amr El-Kaïsi. Il accompagna Imrou'l-Kaïs dans sa fuite à Byzance, ce qui lui valut le surnom de » perdu » العائع . Le second est Djemîl b.

'Abd Allah de la tribu de 'Adzrah; le troisième est eby'ah Eç-Çabi. Cf. Khiz., II, p. 249; len Kor., éd. de Goeje, p. 222.

C'est le sobriquet injurieux que Farazdak jette à la face de son rival Djerir. Meraghah se dit littéralement de l'ânesse qui recherche l'approche de l'étalon.

Ghanaim Mohammed El-Khourti (Khourt est une bourgade voisine de Waçit), poète qui vivait au xu' siècle de notre ère. Il fut le rival d'Ibn Et-Ta'widi, et les fragments satiriques de leurs diwâns, qui ont été conservés, prouvent l'acuité de leur haîne.

ابر الآذان Le hâfiḍ Abou Bekr 'Omar b. Ibrahìm surnommé Abou't-Adzân, à cause de la longueur de ses oreilles (Kechf, fol. 3 r°).

أبو بَوْدَة . 'Amir b. Abi Mousa, cadi de Konfah, mort vers l'an 122 H. (740 de J.-C.). Ge personnage vénéré pour sa sagesse et ses sentiments d'équité fut surnommé Aboa Bordah, parce que son père nouvricier avait coutume de l'envelopper dans le manteau dit bordah, et de le porter ainsi vêtu dans sa famille (IBN KHALL., II, p. 2).

ابوبَصير. Le mot baçu, qui signifie littéralement « clairvoyant », s'applique par antinomie على

U.

Baçîr Yachkor b. Wâil fut amené en présence du faux prophète Mosailamah, ce dernier passa les mains sur le visage du prisonnier qui fut aussitôt frappé de cécité (Morassa<sup>t</sup>, p. 35). — Le poète El-A'cha Maimoun, qui était aveugle de naissance, portait aussi le surnom d'Abou Baçir (Agh., VIII, p. 78). Ce poète, qui occupe un des premiers rangs dans la poésie anté-islamique, était fils de Kaïs b. Djandal surnommé Katîl el-djau' (Agh., VIII, p. 77). On trouvera l'explication de ce lakab au mot

r'homme à la poulie ». Lorsque le Prophète assiégeait Tâyef, il fit proclamer l'amnistie pour tous les assiégés qui sortiraient de la ville et feraient leur soumission. Un arabe impatient d'embrasser l'islamisme, ou tout au moins de profiter de l'amán, descendit des murailles en se laissant glisser le long d'une poulie (bakrah), comme celle dont les nomades se servent pour puiser de l'eau. C'est à cette occasion que le Prophète lui donna le surnom d'Abou Bakrah (Ibs Khall., IV, p. 254).

ابو تراب. Surnom bien connu, porté par 'Ali b. Abi Talib. Une ancienne tradition raconte que le Prophète, au cours d'une de ses expéditions où 'Ali le secondait avec un dévouement à toute épreuve, trouva ce fidèle serviteur endormi sur la route et tout couvert de poussière. Il le réveilla doucement en s'écriant : « Debout, homme poudreux! » أم يا ابا « Debout, homme poudreux!

براي. De là le surnom d'Abou Tourab qui resta attaché au nom d'Ali et que ses ennemis lui adressaient comme une injure. La légende chiite, au contraire, voit dans ce lakab donné par le Prophète à celui de ses sectateurs qu'il préférait, une allusion à sa piété, à son esprit de renoncement et d'humilité, etc. Les poètes, surtout en Perse, y font de fréquentes allusions, et lui donnent un sens élogieux conforme à l'interprétation chiite (cf. Tar. el-Khol, p. 65; NAwawi, apud Ibn Khall.., p. 435, Tab., 1" série, p. 1271 à 1273). Au dire du Mostatraf, II, p. 27, la scène de la rencontre du Prophète et d'Ali eut lieu pendant l'expédition de Dzou'l-Ochaïrah, localité voisine de Yanbo', entre la Mecque et Médine (C. DE P., Essai, III, p. 30, 2° année de l'hégire. cf. YAK., Mo'djem, s. v. عشيرة). On rencontre quelquefois l'épithète tourâbi comme synonyme de « partisan d'Ali », p. ex. dans ce vers de Komeît :

• Ils disent (de moi): C'est un tourdbi de cœur et de pensée; tel est mon nom parmi eux, tel est le sobriquet qu'ils me donnent. • (Die Haśimijjat, p. 36.)

ابو تُحَامَد Ce surnom, qui désigne aussi le loup et la huppe, fut donné par dérision au faux prophète Mosaîlamah (Morassa, p. 54).

ابر جعدة. Surnom du loup, à cause de son poil dur et crépu. Dans une de ses satires contre la dynastie des Omeyyades, le poète Komeït, faisant allusion au khalife Hichâm et à Khâlid El-Kasri, emploie cette expression:

## لنا رعايا سُوْء مُضِيعان منهما أبو جَعْدُةَ الْعَادِي وَعَرِّفاء جَيْأُلُ

Nous avons deux maîtres néfastes qui nous mênent à la ruine : le loup féroce, l'hyène puante et boiteuse. « (Die Husimijjat, p. 118.)

el'homme au sabre tranchant», comme nous dirions « la bonne lame ». Le poète Hasan b. Thâbit reçut ce surnom à cause de la vigueur avec laquelle il attaquait les ennemis du Prophète (IBN KHALL., IV, p. 242).

الحواليون « l'homme aux liards ». C'est par ce sobriquet injurieux que les sujets du second khalife Abasside Abou Dja far Mansour (136-158 de l'hégire) flétrissaient son avarice. Il est à peine besoin de rappeler que le mot abou perd dans ces composés sa signification ordinaire de « père », et se joint à d'autres mots pour former des surnoms et des métonymies. Les dictionnaires indigènes four-millent d'expressions de ce genre sur lesquelles on peut consulter Dozy, Suppl, aux dict. arabes. Le mot dânik, plur. dawânik, formé du persan عناء, est à peu près synonyme de عناء « grain », qui désigne aussi la sixième partie du dirhem. A la II forme, le verbe

a le sens d's avarice, lésinerie ». Cf. Lis. ar., s. v. Au rapport de Soyouti, le khalife Mansour fut surnommé Abou't-dawânîk, parce qu'il demandait compte à ses agents et aux fournisseurs du palais, de toute somme jusqu'aux moindres liards. Toutefois les chroniqueurs reconnaissent que ce prince savait se montrer généreux et même prodigue, quand les circonstances l'exigeaient. C'est ce qu'affirme Macoudi : « Il ne reculait pas devant les libéralités les plus grandes, lorsqu'elles étaient payées de retour, mais il refusait la moindre faveur, si elle était accordée en pure perte » (Prairies, t. VI, p. 221). Le même auteur ajoute, il est vrai, que « son immense fortune ne l'empêchait pas de faire fructifier son argent et de descendre dans des détails que les plus humbles négligent ».

halife de la dynastie des Omeyyades (mort en 84 H. — 703 de J.-C., après un règne de 19 ans), fut le représentant le plus éminent de cette dynastie royale. Outre ses succès militaires, il a mérité les suffrages de la postérité par son goût éclairé pour la poésie, et les faveurs qu'il répandit sur les littérateurs. Il tenait lui-même à passer pour rhapsode (rawi), et les recueils de poésie classique renferment bon nombre de récits et de citations littéraires qui s'appuient sur son autorité. Mais, s'il faut en croire la chronique intime, le puissant monarque n'était pas exempt de certains malaises organiques qui avaient, entre autres

désagréments, celui de rendre son haleine fétide. Ce défaut, joint à une avarice peu digne d'un prince, suscita toutes sortes de railleries et lui valut le sobriquet de Abou Dzibban «l'homme aux mouches». parce que, dit-on, il les tuait d'un souffle. Mobarred cite à ce propos une anecdote qui prouve que le khalife n'obtenait pas toujours de son harem les marques de respect qu'il exigeait de ses sujets : « Un jour qu'il se trouvait au milieu de ses femmes et favorites, il mordit dans une pomme qu'il donna ensuite à l'une de ses épouses légitimes, Lobabeh, fille d'Abd Allah b. Dja'far. Celle-ci se fit apporter un couteau : « Qu'en veux-tu faire ? lui demanda le « khalife. — Seulement couper le mauvais. » Abd El-Melik comprit et sur le champ répudia son insolente moitié. Celle-ci, il est vrai, s'en consola en con volant en secondes noces avec un arrière-petit-fils d'Ali (Kâmil, p. 360). Le khalife ne négligeait cependant aucun soin pour parer aux ravages des années et conserver le prestige de son rang. Mobarred, dans un autre passage de son Kâmil, raconte que lorsque ce prince perdit ses dents, il s'écria : « Je m'en consolerais aisément, n'étaient le prône du vendredi (khotbah) et les visites au harem ! .

ابو زناد. Voir plus loin, s. v. ابو

ابو ساسان Abou Sassân. Sobriquet de Hodhaîn b. El-Hârith Er-Rakachi, mort à la fin du r' siècle de l'hégire, après avoir recueilli plusieurs traditions de la bouche des khalifes 'Othmân et 'Ali, Il fut sans doute surnommé de la sorte à cause de son extrême pauvreté et de sa vie nomade. Voir dans les Séances de Hariri, éd. de Sacy, p. 573, et dans celles de Hamadâni, éd, de Beyrouth, p. 89, les deux makamát intitulées Sassanyeh. Il n'est pas hors de propos de relever, au sujet de ce terme d'argot, une conjecture émise par le Cheik 'Abdo, le commentateur des Séances de Hamadâni, Ce savant suppose que le nom de Sassán fut donné, après la conquête de la Perse, aux mendiants et bohêmes qui vivaient de mendicité, pour accentuer davantage le mépris qu'inspirait aux Musulmans la dynastie persane des Sassanides; la politique des khalifes aurait favorisé l'extension de cette injure qui se transmit dans le langage populaire, etc. C'est trop dire, et nous estimons que l'origine de cette locution ne doit pas être cherchée si loin. La vérité est qu'il se forma dans les contrées orientales du monde arabe certaines confréries de gueux, qui, pour se donner un certain prestige aux yeux de la foule, se faisaient passer pour descendants en ligne directe d'un Sassan le Grand, fils d'Isfendiar, fils de Gustasp (Hydaspes), qui aurait été dépossédé du trône et réduit à la condition de berger, lorsque le roi Bahman légua sa couronne au fils de la reine Houmaï. C'est ce qui ressort clairement d'une glose de Hariri (p. 20), où Sassan est nommé « le Maître (oustad) des Maîtres et le modèle des filous ».

ابر مَعَقَمَق . Sobriquet du poète Merwan b.

Mohammed, affranchi (mawla) de Merwân El-Dja'di, le dernier khalife Omeyyade. Le mot chamaķmaķ signifie, d'après le Tadj, t. II, p. 54, « long, maigre » et aussi « agile, alerte ». Une anecdote citée par IBN KBALL., t. IV, p. 226, et une autre historiette rapportée par Behà ed-Din (Anthol. ar., t. II, p. 213), prouvent que le poète de ce nom vivait misérablement et que son attachement à la dynastie déchue était la cause du dénuement dans lequel il végéta sous les premiers khalifes Abbassides.

ابو شامة Abou Châmah. Sobriquet d'Abou'l-Kasim Mohammed b. Ibrahim, l'auteur bien connu de la Chronique des deux Jardins, dont il a été publié d'amples extraits dans la collection des Hist, ar. des Croisades. Cet historien raconte dans l'autobiographie qui termine le complément de sa chronique (dzeil) que le sobriquet d'Abou Châmah lui fut donné à cause d'une grosse lentille qu'il avait sous l'ail droit. Cf. Hist. ar. des Croisades, t. V, p. 211. — On cite aussi, sous le surnom de خو شامة. Hûseïn b. Zikriwaih, chef des Karmates de Syrie. Dans la Chronique de Tabari, 3º série, p. 2216, on trouve le titre caheb châmah, qui a le même sens. Ce révolté faisait croire à ses adhérents que cette excroissance de chair était chez lui un signe prophétique et comme le sceau de sa mission (IBN ATR., t. VIII, p. 396). - Le même surnom fut donné au traditionniste Abou 'Abd Allah Mohammed b. El 'Abhas, affranchi des Benou Hâchim, qui transmit des badith à Ahmed b. Hanbal, le chef du rite hanbalite (Kechf, fol. 24 v°).

Surnom patronymique d'El-Moghirali b. 'Abd Allah b. Abi 'Akil, gouverneur de Koufah sous la juridiction d'El-Haddjädj. Il supportait difficilement ce surnom et recevait fort mal les plaideurs qui le lui donnaient. Voir à ce sujet une singulière anecdote rapportée dans Kit. Mahas., éd. Schwally, p. 640. Abou Çafyyah, nommé gouverneur de Koufah en 78 H. (697-698 de J.-C.), commanda le corps d'armée envoyé dans le Khârezm en 93 H. (711-712 de J. C.) et reçut le gouvernement de Nisabour à la même époque. Iss Ath., t. IV, p. 362, 430 et 450.

العناهية. Ismail b. El-Kåsim, un des meilleurs poètes du n° siècle de l'hégire (131-213 H. = 748-828 de J.-C.), n'est guère connu que sous le sobriquet d'Abou 'l'Atâhiyah, dont le sens paraît avoir embarrassé les biographes. Isk Kor., p. 497, se borne à dire que c'est un lakab, sans autre explication. Ibn El-Athir (Morassa, p. 148) prétend qu'il fut nommé ainsi à cause d'un certain trouble qui se manifestait chez lui: الخطواب كان عليه لا المناف المناف

thomme prétentieux et le porte à se targuer à tort de son mérite ». Ce sens est confirmé par le commentaire que Lis. ar. donne au mot حذلى. On voit par là qu'il ne faut expliquer le nom d'Abou 'l-Atâhiyah ni par « intrigant » (Lis. ar., p. 75), ni par « fou », comme le veut l'auteur du Morassa'.

ابر العَيْناء. Abou 'Abd Allah Mohammed b. El-Kasim, littérateur et bel esprit, né à El-Ahwaz en 191 H. - 806-807 de J.-C., mort à Basrah en a82 ou 283 H. = 896-897. — Ce personnage était aveugle : Abon 'l'Ainá n'est donc qu'un surnom qu'on lui donnait par antinomie et un peu aussi par superstition, Au rapport d'In Khall. (t. III, p. 60), il demandait, un jour, au savant philologue Abou Zeid El-Ançari eomment se formait le diminutif du mot عُنْناء féminin de l'élatif qui a de grands yeux noirs ». -« فَيَيْنَا يَا آيَا الْعَينَا وَ الْوَالْعَينَا يَا آيَا الْعَينَا وَ الْعَينَا يَا آيَا الْعَينَا yeux », répondit le grammairien. Ce récit, inventé pent être par quelque muderris en belle humeur, a du moins le mérite de préciser le sens du surnom. L'auteur du Kit. el-Mahasin (éd. Schwally, p. 446) nous apprend que la cécité était un mal héréditaire dans la famille d'Abou 'I-'Aïna, et que celui-ci expliquait cette fatalité comme un châtiment du ciel, un de ses ancêtres ayant assassiné un descendant d'Ali, par ordre d'un khalife Abbasside.

ابرغَبْشان. Cest un des surnoms du loup parce

qu'il erre pendant les nuits sombres. Abou Ghabchân était, aux temps de la Djâhelyeh, un Arabe de la tribu de Khoza'a à qui Holaïl avait confié les clés de la Ka'aba. Pour s'en emparer, Kossayi eut recours à la ruse; il enivra le malheureux gardien et, profitant de son ébriété, il lui enleva les précieuses clés. De là les deux proverbes usités; « Plus sot qu'Abou Ghabchân », et « Marché d'Abou Ghabchân (marché de dupe) ». Cf. C. de P., Essai, t. I, p. 233; Morassa', p. 165; Meïn., Prov., t. I, p. 191.

ابو الغول le père de l'ogre, ou de la ghoule . Ainsi fut surnommé un poète de la tribu des Benou Tohayah بنوطهية; son prénom patronymique était Abou 'l-Bilâd. Quant au sobriquet peu flatteur d'Abou 'l-Ghoul, le poète le devait à une aventure qu'il eut avec un être fantastique de la race des génies malfaisants. Il y fait fui-même allusion dans le beit suivant:

J'ai vu accourir un ogre aux heures de mit, dans une plaine large et unie comme un abayé (sorte de manteau de voyage).

Et je hii dis : « Nous sommes l'un et l'autre des voyageurs

« épuisés de fatigue ; va-t-en d'ici mourir de soif! »

Dans le Khiz., t. III, p. 118, ces vers sont suivis de deux autres très altérés dans l'édition de Boulak. —

D'après Ibn Kotaïbah (éd. de Goeje, p. 256), le sobriquet d'Abou 'l-Ghoul était donné à un poète de la tribu des Benou Nehchal, nommé 'Ilba b. Djawhar.

La kirbah est l'outre de cuir cousue d'un seul côté dans laquelle les nomades versent leur eau ou leur lait. Le surnom de l'homme à l'outre est resté comme un titre de gloire à El-Abbas, un des fils du khalife 'Ali. Lorsque le malheureux Hûsein fut traqué dans le désert de Kerbelà par l'armée de Yezid, El-Abbas, qui avait suivi son frère dans la mauvaise fortune, exposait tous les jours sa vie pour aller puiser de l'eau au Tigre, et l'apporter à Hûsein blessé et mourant de soif. Cf. Tab., 2° série, p. 313; Ian Ath., t. IV, p. 45; Morassa', p. 175.

ואפ le père des siècles ». Surnom d'un personnage, d'existence très incertaine, que les légendes musulmanes placent dans les temps fabuleux de 'Ad et de Thamoud; il aurait vécu jusqu'à l'âge de 360 ans. Cf. Goldziner, Kît. el-Mo'ammarin, Introd., p. xxxiv.

expliqué dans Lis. ar., par الموالقندين; inutile d'entrer dans plus de détails. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce sobriquet, c'est qu'il est donné à 'Abd el-Melik El-Asma'yi, le plus célèbre et le plus érudit des philologues du m' siècle H. (739-831 de J.-C.), rhapsode à la mémoire merveilleuse à qui l'on doit les

meilleures traditions sur la poésie anté-islamique. Une conformation physique tout exceptionnelle lui avait valu cette bizarre appellation. C'est ce qu'affirme Ibn Sidah, cité par Miz., t. II, p. 216: قالوا كَنِيَ بِذَلِكَ لَعَظُم خَصِيبِيهِ.

ابو مَرَة le père de l'amertume, ou du malheur ». Surnom que les Musulmans donnent à Iblis (le diable). Au contraire ذر مَرَة, dont il est parlé dans le Koran, ыш, 6, signifie « l'être intelligent et fort », et selon les exégètes du livre saint, il s'agit dans ce passage de l'ange Gabriel apportant la révélation à Mahomet. Cf. Вкірнамі, II, р. 292; Навікі, Séance, 46, éd. de Sacy, р. 529.

אים לעלים. S'il faut en croire certains biographes arabes, Abou Nowâs, le grand poète du u' siècle de l'hégire (145-196 ou 198), c'est-à-dire du vui siècle de notre ère, aurait été surnommé ainsi à cause des deux boucles de cheveux qu'il laissait pendre sur ses épaules. Et, en effet, les historiens arabes expliquent de la même manière le nom du prince himyarite Dzou Nowâs (voir plus loin le mot prince himyarite Dzou Nowâs (voir plus loin le mot l'escècuta les Chrétiens de Nedjrân (C. de P., Essai, t. I, p. 138 et passim.; cf. Khiz., t. I, p. 169). Mais ce qui rend cette explication incertaine, c'est qu'elle ne se trouve pas chez les auteurs les plus dignes de confiance, tels que Ibn Kotaïba et l'Aghány.

ابو هريرة المواقعة l'homme à la petite chatte. Abd er-Rahman(?) Ibn Çakhr Ed-Dawsi. Par le nombre et l'importance des hadith qui émanent de lui, il peut être considéré comme un des pères de l'école traditionniste; il aurait reçu ce sobriquet du Prophète qui le surprit plus d'une fois à jouer avec un jeune chat blotti dans son giron (Mostatraf, II, p. 23).

Daoud b. 'Ysa b. Mousa, descendant أَتْرُجَة direct d'El-'Abbas, fut surnommé Ontroudjeh : le citron », à cause de son teint jaune et bilieux. Fidèlement attaché à la cause des khalifes Abbassides, il prit part, en 190 H. (806 de J.-C.), au siège d'Héraclée sous les ordres d'Haroun ar-Rachid. Il fut pendant plusieurs années gouverneur de la Mecque et Emir el-Haddj. Lorsque la guerre éclata entre Emin et Mamoun, il se déclara pour ce dernier et proclama la déchéance d'Emin à la Mecque, puis dans toute l'Arabie méridionale. Confirmé dans son autorité par le khalife Mamoun, il conserva le titre d'Emir des deux villes saintes et résida à la Mecque jusqu'en 199 H. (814-815 de J.-C.). Mais quand la révolte d'Ibn Tabataba éclata et que la Mecque fut occupée par les troupes d'Ibn Seraya, Daoud, ne voulant pas que le territoire sacré fût souillé du sang musulman, abandonna la ville aux rebelles et s'enfuit en Irak (IBN ATH., t. V, p. 313; VI, 134-216). Dans le Kecht, fol. 4 r', le surnom d'Outroudjeh est attribué à Abou . خشنام Mousa 'Ysa ben Khochnam

الْخُرَمُ « le hrêche-dents ». Sobriquet d'Abou'l-Hasan 'Ali, fils d'El-Moghirah, grammairien et dialecticien qui jouit d'une certaine vogue au m' siècle de l'hégire. Il mourut en 220 H. (839 de J.-C.). Cf. Fihrist, p. 87; Nodjoum, t. II, p. 655.

le mutilé ». Sobriquet donné au père d'un ancien traditionniste, Abou 'Aïchah Ei-Masrouk. Voir

"l'édenté ». Sinân b. Khalîd el-Minķari fut surnommé ainsi parce que Ķaîs b. Asem lui cassa une dent d'un coup d'arc après la deuxième journée de Kolab. C. de P., Essai, t. II, 587; Ворсиев, Divân de Farazdak, p. 355.

وَالْمُوْنَ وَالْمُوْنِ وَالْمُوالِ وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُوالِمُونِ وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْنِ وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِ وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُوالِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَلِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي وَالْمُؤْلِقِي و

Ausari (mort en 110 = 718 de J.-C.), ami et compagnon d'exil d'Omar b. Abi Reby'ah, fut surnommé El-Ahwaç parce qu'il avait les yeux petits et clignotants. Cf. Khiz., t. I, p. 232; Agh., t. IV. p. 40 et VI, p. 52; IBN Kot., 329-332. Voir aussi Journal asiatique, VI série, 1873, p. 452.

Dzou Nowâs qui, après s'être emparé par trahison de la ville de Nedjrân, fit creuser de larges fossés dans lesquels il brûla vifs les chrétiens de cette ville (vers l'an 529 de J.-G., selon G. de P., Essai, t. I. p. 128.) Cf. Prairies d'or, t. 1, p. 129, et Khiz., t. I, p. 357.

On sait que le mot akhdhar qui signifie ordinairement « vert » a aussi le sens de « tirant sur le noir ». Surnom d'El-Fadhl b. el-'Abbas b. 'Otbah b. Abi Leheb, poète hachémite, qui vécut au r'' siècle de l'hégire et célébra les khalifes Omeyyades, principalement 'Abd el-Melik b. Merwân. Dans l'intéressante notice de l'Agh. qui lui est consacrée (t. XV, p. 2-10), on trouve plusieurs traits curieux sur l'avarice de ce poète, l'histoire de ses rapports avec la cour de Damas, et d'autres particularités dignes d'être signalées. El-Akhdhar était petit-fils d'une Éthiopienne, ce qui explique la couleur foncée de son teint et le sobriquet sous lequel il est connu. Lui-

même en fait l'aveu, tout en revendiquant son origine arabe :

« Je suis fils de noir, on me connaît pour tel; je suis noir de peau, mais issu d'une famille arabe. »

Dans le Lataif, où ce vers est cité autrement, je crois qu'il faut ajouter et au premier hémistiche d'accord avec l'Agh. Sur le mariage de l'esclave éthiopienne, grand mère du poète, et sur la fin tragique de 'Othah, relaps à l'islam et maudit par le Prophète, voir la notice en tête du tome XV de l'Aghâny.

آخطًا. Ghyath ed-din b. Harith el-Akhial, un des plus grands poètes, si ce n'est le plus grand, du 1<sup>er</sup> siècle de l'hégire. On n'est pas d'accord sur le sens à attribuer à son surnom : on l'explique ordinairement par « aux oreilles flasques et pendantes ». Mais ce n'est sans doute pas à cause de cette particularité physique que le poète recut et resta généralement connu sous le sobriquet en question. Il ne faut pas oublier que le mot akhtal a aussi le sens de « bavard, inconsidéré, etc. »; Agh., t. VII, p. 170, considère ce mot comme synonyme de سنيم. Ce fut l'épithète que Ka'b b. Djo'ail lui infligea dans une satire contre le jeune poète qui avait eu le tort de l'attaquer, et il est vraisemblable qu'elle resta dès lors attachée à son nom. (Voir ci-dessous دويل.) Cf. Agh., t. V, VII et X; Journal asiatique, Il Série, t. XIII et XIV;

IX.

1X° Série, t. IV; Khiz., t. I, p. 220; Miz., t. II, p. 217. Sur la vie et le diwân d'El-Akhţal, voir l'édition complète qui a été publiée à Beyrouth par le P. Salhani, en 1891.

أَخْفُش D'après les dictionnaires indigènes Saháh, Tadj et Lis. ar., Akhfach se dit de « celui qui cligne des yeux pour mieux voir ». C'est un surnom qui se rencontre assez souvent dans l'ancienne littérature arabe. Il a été porté, entre autres, par les trois personnages suivants : 1° El-Akhfach el-akbar, c'està-dire l'aîné des Akhfach, qui fut le maître du grammairien Sibaweihi et d'Abou 'Obeidah; la date de sa mort est incertaine; 2° le moyen El-Akhfach (elawsat), mort vers l'an 215 de l'hégire (830 de J.-C.). passe pour le plus érudit des trois, du moins fut-il le rival de Sibaweihi; 3º El-Asghar, le jeune, philologue et poète, contemporain d'Ibn er-Roumi (voir ce nom). La notice de deux de ces homonymes est donnée par IBN KHALL., t. I, p. 372 et t. II, p. 244; voir aussi Anthol. ar., t. VII, p. 535. On trouve en outre dans le Mizhar, p. 228, la liste de dix savants qui portent le même surnom.

eles serpents. Araķim est le pluriel de arķam qui se dit d'un serpent à taches blanches et noires, dont la morsure passe pour être très dangereuse. C'était le surnom de six familles appartenant à la tribu de Taghlib, à sayoir : les Benou Djocham, les B. 'Amr, les B. Mâlik, les B. Țalabah, les B.

Mo'awyah et les B. Hârith. Leur père commun était Bekr b. Hobaïb, arrière-petit-fils de Țaghlib b. Waīl. Le Sihâh, le Tadj et Ibn Donzio donnent des explications assez vagues de ce surnom qui rappelle sans donte la coutume du tatouage très usitée parmi ces tribus; à moins qu'on ne veuille y chercher un argument de plus en faveur du totémisme. Dans le passé fabuleux où vécurent les Amalika, on retrouve le nom de Arkam que C. de P. identifie avec le Rekem ou Arkem de la Bible. Essai, t. 1, p. 21 et suiv., t. II, p. 205; cf. Khiz., t. IV, p. 337. Le même surnom se lit dans le vers suivant d'une poésie de Hârith b. Hillizah de la tribu des B. Bekr, haçideh qui figure dans plusieurs manuscrits des Mo'allahat;

 Une nouvelle grave nous arrive qui nous inquiète et nous plonge dans l'affliction: nos frères les Araķim sont irrités contre nous et nous insultent sans trève dans leurs discours.
 (Cf. Arnold, Septem Mo'all., p. 171.)

Le poète fait allusion dans ce passage à une querelle qui éclata entre les B. Bekr et leurs cousins les B. Taghlib; ce sont ces derniers qu'il désigne par le surnom d'Araķim. Voir Essai, t. II, p. 367; Khiz., t. IV, p. 337.

Hâmid b. Mâlîk b. Rib'y, poète contemporain des premiers Omeyyades, fut surnommé

Arkat parce qu'il avait la peau parsemée de taches noires et blanches. La même épithète désigne la panthère et une espèce de mouton à la toison bigarrée. Agh., t. II, p. 46, cite de ce personnage des traits de rapacité extraordinaires. C'est un des quatre avares célèbres dans la légende arabe; les trois autres sont El-Hoteyyah, Abou'l-Aswad ed-Douali et Khalid b. Çafwân. Voir sur ces personnages le Kitabel-Boukhalâ, publié par Van Vloten, Leyde, 1900. D'après le Khiz., t. II, p. 454, Hamid el-Arkat est quelquefois confondu avec un autre poète aussi peu connu et dont le surnom patronymique est Abou Bedjeleh.

## . زُوَّاه Voir . أَزْوادُ الراكِب

Le mot persan oustâd, dont la signification ordinaire est celle de « maître, professeur », a reçu en passant dans l'arabe des acceptions différentes. On appelait ainsi certains eunuques qui, d'abord précepteurs de princes, arrivèrent au rang de premier ministre. Voir sur les fonctions du Oustâd-dâr : Quatremère, Mambouks, t. 1, p. 25 et suiv., et sur les diverses significations de oustâd, Chrest. ar., t. II, p. 154, et Dozy, Suppl., s. v.

« le lion de Dieu ». Hamzah b. 'Abd el-Mottalib, oncle paternel du Prophète, après avoir embrassé l'islam dès les premières années de la prédication, combattit avec intrépidité pour la religion

nouvelle, se signala surtout à la journée de Bedr, et fut tué à Ohod par le nègre Wahchi (chawâl, an 3 H.). En apprenant la mort de ce vaillant défenseur de la foi, Mahomet annonça que Hamzah, « le lion de Dieu et du Prophète », venait de prendre place parmi les élus dans le septième ciel (C. DE P., Essai, t. III, p. 110.)

اَسْعَر «l'incendiaire». Marthad, fils de Abou Homran el-Djo'fi, surnommé ainsi à cause de ce vers :

« Que ma tribu ne me revendique plus parmi les descendants de Sa'd b. Malik, si je n'allume parmi eux (parmi mes ennemis) les flammes de l'incendie. » (Inv. Donnie, Ichtikuk. p. 243.)

Parmi les lexicographes, les uns traduisent ce mot par « lépreux ou scrofuleux », les autres par « goîtreux ». Surnom de Maïmoun b. Charik, de la tribu de Temîm. S'il ne figure pas parmi les Compagnons du Prophète, on lui doit quelques hadîth. Voir Lis. ar., s. v. ساح، d'ans cet ouvrage le surnom d'El-Asla est porté par un arabe de la Djâhelych nommé 'Amr. b. 'Odas الن عكس المنافعة المن

a le balafré « Plusieurs personnages histo-

riques ont reçu ce surnom : 1º Kaïs, fils de Ma'di-Karib, fondateur de la seconde dynastie des princes kindites, au commencement du r' siècle de l'ère chrétienne. Il avait reçu une grave blessure au visage pendant une de ses razzias (Khiz., t. I. p. 545; Kechf, fol. 4 vº). - 2º Othman b. el-Khattab, b. Abi Dounya, mort en 327 de l'hégire (938-939 de J.-C.), plus que centenaire. Il prétendait avoir connu 'Ali et reçu de fui plusieurs traditions; toutefois son témoignage est considéré comme douteux (las ATH... t. VIII, p. 268; GOLDZIIER, Moham. Studien, t. II, p. 171). - 3° Le khalife omeyyade 'Omar b. 'Abd El-Aziz, qui régna de 99 à 101 de l'hégire, surnommé « le balafré des Benou Omeyyah », ou « le balafré de Koreïch », à cause d'une cicatrice au front provenant d'une ruade de cheval, quand il était enfant. Ce fait est consigné dans les chroniques arabes, mais avec de nombreuses variantes sur le surnom. Cf. Becken, Ibn Ganzi's Managib 'Omar, Leipzig, 1899, p. 17.

a qui a les cheveux pondreux et en désordre ». Parmi les Arabes qui ont reçu ce surnom, on cite comme un des plus connus Ma'di-Karib b. Kaïs, de la maison royale de Kindah. Né vers l'an 598 de notre ère, il embrassa l'islamisme avec tous les gens de sa famille, l'an 10 de l'hégire. Il abjura peu de temps après et ne rentra dans le sein de l'islam que sous le khalifat d'Abou Bekr. Il prit part à la conquête de la Perse, devint un des gouverneurs de

l'Azerbaidjân sous le règne d'Othmân, et mourut en 42 de l'hégire, quelques jours après l'assassinat d'Ali. Voir C. de P., Essai, t. II, p. 383; Khiz., t. II, p. 465.

hitt. : « qui a la bouche grande et de fortes lèvres »; au figuré : « grand parleur ». Parmi les personnages qui ont reçu ce sobriquet, il faut citer surtout 'Amr b. Sa'id b. El-Assi, qui fut gratifié de l'épithète de « bavard » par le khalife Mo'awyah. 'Amr est classé dans la seconde série des compagnons du Prophète; il prit part, à côté d'Amrou, à la conquête de l'Égypte; en 69 H. (688-689 de J.-C.), il fut mis à mort par le khalife 'Abd el-Mélik contre lequel il s'était révolté. Cf. Ibn Arn., t. IV, p. 245 et suiv.; Nodjoum, t. I, p. 204; Kechf, fol. 4 v°; Mostat., t. II, p. 25.

C'est par ce surnom ethnique qu'on désigne ordinairement le docteur Abou'l-Hasan 'Ali el-Ach'ari, le véritable fondateur de l'orthodoxie musulmane, qu'il édifia sur les ruines de la libre pensée mou'tazélite. Il devait son surnom à sa descendance paternelle; un de ses aïeux Nabt b. 'Oudad avait reçu le sobriquet d'el-achar « le chevelu », parce que, selon une légende de famille, il était venu au monde la tête couverte de cheveux. Né à Basrah en 270 H. (883-884 de J.-C.), Ach'ari mourut en 331 selon les uns, en 340 selon les autres (942-95) de J.-C.). Voir IBN KHALL., t. II, p. 227.

منبغ. Khâlid b. Dja'far, b. Kilâb etait surnommé el-Açbagh, parce qu'il avait au front une large taie qu'il s'efforçait de dissimuler à l'aide d'une teinture (çibgh). Voir Kechf, fol. 4 v°.

اَ الْعَبَّمُ الْعَبْمُ الْعِبْمُ الْعَبْمُ الْعِبْمُ الْعَبْمُ الْعِبْمُ الْعَبْمُ الْعَبْمُ الْعَبْمُ الْعِبْمُ الْعَبْمُ الْعِبْمُ الْعَبْمُ الْعَبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِبْمُ الْعِنْمُ الْعِبْمُ الْعِنْمُ الْعِبْمُ الْعِلْمُ الْعِل

"Je suis sourd aux paroles obscènes, lorsqu'on les prononce; mais, pour tont ce qui n'est pas obscène, on me trouve l'oreille fine. « (Miz., p. 221; Kechf, fol. 4 v°.)

Le Tadj, t. VIII, p. 371, cite parmi les savants docteurs qui étaient surnommés el-Açamm: 'Abd Allah b. Rib'i el-Dobeiri; Abou'l-'Abbas Mohammed b. Yakoub, traditionniste mort en 346 H. (937-938 de J.-C.) à Nisabour, et qui à la suite de ses longs voyages et des fatigues qu'il avait endurées, n'entendait même pas braire un âne (sic) »; Abou Dja'far Mohammed el-Asterâbâdi, traditionniste réputé.

Zyâd b. Sûleīmàn (var. b. Djâbir), poète du r' siècle de l'hégire, mawla de la famille d'Abd el-Kaïs, était d'origine persane; il naquit selon les uns, à Isṭakhr, selon les autres, à Isṭakhr. Il ne parvint jamais à prononcer correctement certaines lettres de l'alphabet arabe, telles que le 

è et le 

De là son surnom el-A'djem « l'étranger, ou le barbare ».

Contemporain du poète Farazdak, il eut l'audace d'attaquer ce terrible adversaire et, au lieu de lui envoyer le cadeau qu'il lui avait promis, il composa contre lui une pièce de vers injurieux. Sa témérité lui réussit; Farazdak, après avoir lu le pamphlet, se borna à dire : « Tant que cet homme vivra, je n'attaquerai pas la tribu d'Abd el-Kaïs dans mes vers. » Voir la notice spéciale dans Agh., t. XIV, p. 102-109; Isv Kot., p. 207-260; Khiz., t. IV, p. 193.

qui a la vue faible ». Plusieurs docteurs qui se sont distingués dans l'étude des traditions, ont été surnommés el-A'cha. Dans le Mizhar de Soyouți, t. II, p. 229, on trouve une liste de dix-neuf personnages, littérateurs, traditionnistes ou autres, portant ce surnom. Citons Ya'koub b. Khalifah, et le poète El-A'cha Maïmoun b. Kaïs, poète qui vivait du temps du Prophète. Mais ce dernier, dans la notice que lui consacre Ibn Kot., p. 135, est surnommé Abou Baçîr (voir ابو بصير), et l'auteur affirme qu'il était aveugle. (Voir فياحة)

أعصر Surnom de Münebbih b. Sa'd b. Kaïs b. Aylân, auteur de ce beït où se trouve le mot a'çour, pluriel de عُصْر :

قَالُتْ تُحَيِّرُهُ مَا لِرأْسِكَ بَعْدَ مَا نَكِدُ الشَّبَابُ أَنَّى بِلَوْنٍ مُتْكُرِ

## أَقُيْسُرُ أَنْ أَمِاكَ شَيَّبَ رَأْسَهُ مَرُّ اللَيالِي وَآخْسَلانُ الأَغْضُرِ

« Omaïrah me dit : « Pourquoi , depuis que ta jeunesse s'est « évanouie , pourquoi cette canitie odieuse qui couvre ta tête? »

« Chère 'Omaïrah, c'est le passage des nuits et la succes-« sion des années qui ont blanchi la tête de ton père, »

Ins Kor., qui cite ces vers, p. 36, ajoute que Mûnebbih, poète des âges primitifs من اوائل العرب, était peu fécond et ne faisait que des vers de circonstance; cf. Agh., t. XIV, p. 88. Ce personnage fut le chef des familles de Bâhilah et de Ghani, deux branches de la grande tribu de Kaīs-Ailân (C. de P., Essai, t. II, p. 476; Lis. ar., s. v. عصر). Miz., t. II, p. 218, ne donne que le second vers, avec cette variante au premier hémistiche du second vers!

Abou Mohammed Sûleïmân b. Mihrân, imam très versé dans la science des hadith, mort en 148 ou 149 H. (765-766), fut surnommé el-Amach, parce qu'il avait les yeux larmoyants ou chassieux. Voir sa notice dans Ibn Khall, t. I, p. 589.

equi a la lèvre supérieure fendue ou en forme de bec de lièvre ». Le sens de cette épithète est confirmé par le vers suivant tiré de la Mo'allaka d'Antarah :

# وَحَلِيلِ غَالِيَةٍ تُرَكُّتُ لَجَدَّلا مُمْكُو فَرِيضَتُهُ كَشَدَّقِ اللَّهُمُ

- Souvent j'ai laissé l'époux d'une jeune beauté, étendu dans la poussière avec une blessure dont le sifflement semblait sortir d'une l'èvre fendue. « (Mo'all., éd. Arnold, p. 158; cf. Νοιρεκε, Fünf Mo'allakát, p. 19, v. 41; voir cidessus : (Iè).)

Ont porté le surnom d'el-A'lam: 1° Yousouf b. Sûleimân Chantamari (de Sainte-Marie en Espagne), littérateur bien connu (410-476 H. = 1019-1083 de J.-C.); voir sa notice dans Iss Khall., t. IV. p. 415; 2° Ibrahîm b. Ķasim el-Batalyousi, c'està-dire originaire de Badajoz en Espagne; voir Miz., p. 228.

nom dont l'origine est incertaine. Les anciennes traditions de la Djâhelyeh mentionnent sous le nom collectif de A'yass quatre Koreïchites, fils d'Omeyyah b. 'Abd Chems, à savoir : El-'Ass, Abou'l-'Ass, El-'Yss et Abou'l-'Yss, qui se signalèrent pendant la guerre de Fidjâr (C. DE P., Essai, t. I, p. 323). Le commentaire du Hamasa, p. 297, explique le mot 'yss par « noble d'origine » : كريم الاصل

a qui a la lèvre inférieure fendue », surnom d'Ibn el-Ko'aïs ابن القعيس, un des compagnons (aç hab) du Prophète (Biogr. dict., p. 161). Le sens exact des mots 'alam et afladj est précisé dans un passage très curieux du Kit. el-Mahasin, éd. Schwally, p. 449.

أَفْتُون. Çoraim b. Ma'char le Țaghlébite, surnommé Ofnoan. Il n'est pas facile d'indiquer avec certitude le sens de ce lakab tiré d'un vers attribué à ce personnage. Voici comment il est cité dans Lataif, p. 19:

> مُنَّيُّتُنَا ٱلْوَدِّ يَا مَضْنُونَ مُضْنُونا أَزْمَانُنَا إِنَّ لِلشَّبَّانِ أُقْنُونا

« Ó Madnoun, tu nous fais espérer ton amitié, mais nos moments sont précienx et la jeunesse est volage. »

Ce vers, que je ne traduis que par conjecture, est cité dans le Khiz., t. IV, p. 460; la deuxième moitié du deuxième hémistiche seule se lit dans Ins Doneid, p. 203, avec une indication assez vague sur le mot ofnoun. Ins Kot., p. 248, donne quelques vers de ce poète inconnu et ajoute qu'il périt de mort violente dans une localité de Syrie nommée Rahah include de localité dans un fragment attribué au même poète:

كَفَى حَوُمًا أَنْ يَرْحَلَ الرَّكْبُ غَادِيا وَأَتَـرُّكَ فِي أَهْلَى اِلاَهَـُهُ ثَـاوِيـا

· Quelle plus grande douleur que d'être enterré sur les hauteurs de *Iluhuh* lorsque demain la caravane s'éloignera! ·

Cf. Modjem, t. I, p. 347, où se lit le même récit avec des variantes peu importantes; voir aussi Kechf, fol. 5 v°, et Miz., t. II, p. 219. أَفُوهُ, litt.: « qui a la bouche grande ». Le surnom El-Afwah est donné à un poète de la Djâhelyeh, Abou Reby ah Çalat b. 'Amr El-Awdi, de la tribu de Madhedj. Il exerçait une grande autorité dans son douar par la sagesse de ses conseils et le mérite de ses poésies. L'Agh., t. XI, p. 4/1-46, donne sa notice.

ele chauve ». Firas (le lion) b. Habis b. 'Ykal El-Akra', de la grande tribu des B. Temim; cette origine lui valut l'honneur d'être loué par le poète Farazdak qui, lui aussi, se rattachait aux B. Temim par les B. Dârim. El-Akra' qui avait embrassé l'islamisme de bonne heure et pris part à plusieurs journées célèbres, entre autres à la bataille de Honain, fut un de ceux dont Mahomet chercha à se concilier l'amitié (مؤلغة قلوبهم), en leur accordant une part considérable du butin. Après la mort du Prophète, El-Akra' se déclara d'abord contre Abou Bekr, mais bientôt réduit à l'obéissance, il servit sous les ordres de Khâlid, se distingua à la prise de Damas, et périt au cours d'une expédition dans le Djouzdjan. Cf. C. DE P., Essai, t. III, p. 261, 345 et 412; Khiz., t. II. p. 397; Beladori, p. 66 et 407.

Le surnom d'El-Akra' est donné aussi à El-Achyam b. Mo'adh b. Sinân, auteur de ce beit contre

Mo'awyah b. Kochair:

مُعاوِى مَن يَرْقِيكُمُ إِن أَصابَكُم شَبا حَيَّةٍ مَمًّا عَدا التَّغَّرُ أَقَّرُعُ

· Mo'awyah, de qui vous viendra le charme préservateur, si

vous êtes atteints par la morsure du serpent chauce qui voyage à travers le désert ?

Miz., p. 220; Tadj, t. V, p. 466, et Lis. ar. lisent aussi La; cf. Kechf, fol. 5 r.

et le teint brûlé «. Le personnage à qui s'applique ce sobriquet, et dont le vrai nom était Moghìrah b. 'Abd Alfah b. Mo'ridh معرض, était né à Koufah avant la mission de Mahomet et parvint à un âge très avancé. Musulman d'une orthodoxie suspecte, ivrogne, sans frein dans l'expression de ses rancunes, il était redouté à cause de la violence de ses satires. L'Agh., t. X. p. 85-97, donne sa notice; quelques extraits de ses poésies sont cités par lan Kot., p. 352; voir aussi Khiz., t. II, p. 280. D'après le Kit. el-Mahasin, p. 640, le sobriquet d'el-Okaicher sonnait mal aux oreilles du poète, et à un Arabe qui le lui avait donné, il répondit par ce beit insultant:

أَنَدْعُونَ الاَتَيَّشِرَ ذَاكَ إِسْمِى وَأَدْعُوكَ آبَنَ مُطَّغِنُةِ السِّرَاجِ تُناقِ خِدْنَهُا بِاللَّيْلِ سِرًّا وَرُبُّ النَّاسِ يَعْلَمُ مَن تُناق

«Tu m'appelles El-Okaïcher (le rougeaud), et tu prétends que tel est mon nom. Moi, je t'appelle le fils de celle qui éteint la lampe,

« De celle qui chuchote toute la nuit avec son amant, et Dieu sait quel est ce confident la

ا الرار le mangeur de morár », surnom de

Hodjr, fils de 'Amr le Kindite, chef d'une puissante tribu qui régna dans le Nedjd au v' siècle de l'ère chrétienne. Une légende arabe raconte qu'il reçut ce surnom, soit parce que dans ses transports de colère sa bouche écumait comme celle du chameau « qui a mangé du morâr », soit parce qu'en apprenant la trahison de Hind, sa femme, il se mit à mâchonner des brindilles de cette plante (Agh., t. VIII, p. 62 et XV, p. 87). D'après Ibn Baïțar, le morâr est une plante épineuse d'une amertume très prononcée; le D' Leclerc l'identifie avec la centaurée calcitropa (Notices et Extraits, t. XXVI, p. 305).

sa prudence et son équité qui lui valurent le titre de Cadi des Arabes. Il vivait vers la fin de la Djáhelych et devait, dit-on, son surnom d'El-Aktsam à sa vigueur physique (Agh., t. XV, p. 73; C. de P., Essai, t. II, p. 579 et suiv.). — On connaît un autre personnage du même nom, Yahya b. El-Aktsam, docteur musulman qui remplit les fonctions de grand juge (Kadhi el-Koudhât) sous le règne d'El-Mamoun (Biogr. Dict., t. IV, p. 33-50).

Abd El-Melik, né dans la province de Neïsabour (Nichapour, Khorassân) en 419 H. (1028 de J.-C.), et mort dans cette même région en 478 H. (1085 de J.-C.), est ordinairement cité sous le titre de

 Imam des deux villes saintes », parce qu'il résida alternativement, pendant quatorze ans, à la Mecque et à Médine (IBN KHALL.., t. II, p. 120).

mère des fils (illustres) .. Ce surnom, qui est considéré par les Arabes comme un titre de noblesse, a été porté par plusieurs femmes que leur naissance et leurs vertus distinguèrent de la population ordinaire des harems. Telle est, par exemple, la fille de Reby'ah b. 'Amr, dont le nom a passé en proverbe: انجب من ام البنين. Etle donna le jour à de vaillants guerriers, entre autres, 'Amir, dit le « jouteur de lances » mola ib el-esinneh, Tofail dit le « cavalier de Kourzoul » (الله était le nom de son cheval), et d'autres paladins qui ont illustré l'histoire des temps héroiques de l'Islam. — Oumm elbenin est aussi le nom d'une fille d'Abd el-Aziz b. Merwan et femme de Welid II, célèbre par la fière réponse qu'elle adressa au terrible El-Haddjådj, etc. Cf. Meidani, t. I, p. 256; Agh., t. XIV, p. 93; Macount, Prairies, t. V. p. 366. - On peut rapprocher de ce surnom l'épithète متحبات mundjibût « les nobles femmes », mères de guerriers célèbres dans les souvenirs de l'Arabie préislamique.

امير المومنين. Le titre de « Prince des Croyants », réservé aux khalifes considérés comme chefs de la communauté musulmane, est donné par exception à un traditionniste éminent 'Abd Allah b. Zakwan qui reçut 'aussi le sobriquet d'Abou Zinâd « l'homme au briquet ». (Voir زناد).)

اَهُلُ الصُّغَّة les gens de l'auvent ». On nommait ainsi une troupe de pauvres gens originaires de la Mecque, les Mohadjirin, c'est-à-dire ceux qui avaient suivi Mahomet dans sa fuite hors de cette ville. Sans asile et dépourvus de ressources, ils s'abritaient dans l'intérieur de la mosquée de Médine, et pendant la chaleur du jour, dans une saillie de l'édifice, ombragée par les palmiers. Ils furent en quelque sorte les pères de la communauté musulmane, en répandant avec une sincérité admirable les gestes et les sentences du Prophète. Les deux plus connus parmi ces premiers fidèles sont Abou Horaïrah (voir ci-dessus, p. 202) et Abou Dzarr. Cf. Inn Khaldoun, Prolég., trad. de Slane, t. III, p. 86. — Dans l'argot de Bagdad, aux me et re siècles de l'hégire, on donnait par dérision le nom de Ehl ec-Coffah aux

bateleurs et bohémiens qui couchaient à la belle étoile (Malchari, t. III, p. 21).

- Bekr. Il avait été nommé el-Awwâh « qui gémit » à cause de sa sensibilité et de la pitié dont il était doné » (In Saad, éd. Sachau, t. III, 1, p. 121).
- el-Medeni, disciple de Mâlik b. Dinâr, ascète bien connu dans le monde musulman. Le surnom de ce Habîb qui mourut en 131 H. (748-749 de J.-C.) est expliqué de cette façon peu satisfaisante par l'auteur du Kechf, fol. 3 v°: « On l'avait surnommé ainsi parce qu'il cherchait sa nourriture sur la terre et dans la mer » لانه يطلب الرزق في البتر والبحر.
- لان الله بالقرابي. Un petit-fils d'Ali, Mohammed b. 'Ali b. Hûseïn, qui, plus tard, fut divinisé par les Chiites, était nommé el-Bûkir par allusion à sa science pénétrante et à la profondeur de son génie mystique. Le verbe بقر signifie « fendre, ouvrir en creusant »; bâkir peut donc se traduire par « celui qui fend la doctrine » pour en connaître le fond et en pénétrer le sens intime. C'est ainsi qu'il faut interpréter le beüt suivant d'une kaçideh composée en son honneur :

 O toi qui as pénétré au cœur de la science en faveur des fidèles adorateurs! « O toi le meilleur de ceux qui ont prononcé le labbeik devant les appels de la volonté divine. « (Kechf., fol. 6, v°.)

La date de la mort de Mohammed Bâkir est assez incertaine; on la place entre 114 et 118 H. (732, 736 de J.-C.). Cf. Biogr. Dict., p. 113.

Wahid, poète du 1v° siècle de l'hégire, qui vécut longtemps à la cour du prince hamdanide Seif ed-Dauleh. Ian Khall. dit qu'il mourut à Bagdad en 398 H. (1007-1008 de J.-C.), et ajonte que ce sobriquet lui fut donné à cause de son éloquence et peut-être à cause d'un certain zézaiement naturel. On sait que, chez les Orientaux, le perroquet est comme le prototype du parleur élégant; c'est une comparaison qui se prend toujours en bonne part. On n'ignore pas non plus que le mot babbaghá, dérivé du sanscrit, a passé de l'arabe dans plusieurs idiomes de l'Europe méridionale, et se retrouve dans le vieux français sous la forme papegeai, ital. papagalo, etc.

Omeyyades, représentés par Merwân, et les partisans d'Ibn Zobaïr, les habitants de Basrah recommrent pour chef 'Abd Allah b. el-Harith, arrière-petit-fils d'Abd el-Mottalib, en attendant que la question du khalifat fût réglée par la victoire de l'un ou de l'autre parti. Or, nous apprennent les chroniques, l'émir 'Abd Allah avait reçu le sobriquet populaire de Bebbeh parce que sa mère Hind (fille d'Abou Sofiân

b. Harb), quand il était tout enfant, le faisait sauter sur ses genoux en chantant :

«Je marierai Babbeh à une grande et belle fille — noble et aimable — qui sera la perdition des gens de la Ka'bah. «

Selon d'autres, 'Abd Allah, s'essayant à parler, prononçait sans cesse, comme tous les enfants, le mot bebbeh, et sa mère fut la première à lui donner ce surnom qui lui resta. On le retrouve dans le passage suivant d'une kaçideh, où Farazdak fait l'éloge de cet émir :

J'ai prêté serment et je l'ai tenu loyalement : j'ai juré fidélité à Bebbeh, et ne l'ai point trahi.

Nous l'avons proclamé pour notre salut ici bas et dans l'antre vie; et quel meilleur défenseur pourrions-nous avoir contre les catastrophes de ce monde?

C'est un protecteur illustre qui soutient la cause de son peuple; il est l'élu et le plus noble des Koreïchites, parmi les familles de Harb et de Harith.

Voir le texte de ces vers dans Lațaif, p. 28. — Lorsque Moç'ab b. Zobeir, maître de l'Iraķ, occupa ta ville de Basrah, il craignit que les habitants ne lui donnassent une qualification familière, comme celle de Bebbeh ou de Ķouba' (voir مناعة). C'est pourquoi dans une de ses allocutions (khoṭbah) du vendredi à la mosquée, il leur adressa ces paroles menaçantes: « Vous avez pris l'habitude de donner

des surnoms à vos gouverneurs. Eh bien! appelezmoi djezzár (boucher), car je le jure par Allah, si j'apprends que l'un de vous s'est permis de me qualifier d'un sobriquet, je l'égorgerai comme un mouton! « Ils se le tinrent pour dit (Lațaif, ibid.). Ce fut en l'année 67 H. (686-687 de J.-G.) qu'eut lieu la prise de Basrah par l'armée de Moç'ab. Cf. Ibn Atu., t. IV, p. 219; Lis. ar., t. I, p. 215; Kechf, fol. 6, r'.

Adjectif patronymique employé dans le même sens que الله fabriquant ou marchand d'étoffe grossière « ordinairement en poils de chèvre, dont on fait les manteaux appelés نَحُرُ: voir Dozy, Noms de vétements, p. 54. C'était sans doute la profession du traditionniste Othmân el-Betti. Cf. Lis. ar., s. v.

י la mer ». 'Abd Allah b. 'Abbas, le cousin du Prophète, fut surnommé el-Bahr « à cause de sa science profonde et comme sans limites ». Ce surnom honorifique paraît avoir prévalu sur celui de hibr (hébreu, מבר ) qui se donne aussi à un autre savant éminent. Voir Mostatraf, t. II, p. 25; Tadj, s. v.

بديعُ الزمان. Abou'l-Fadhl Ahmed b. el-Hûseïn, qui fut sinon le créateur, au moins un des premiers et des plus célèbres représentants du genre littéraire nommé Makamât, dans lequel Hariri s'est plus tard illustré, reçut de l'admiration de ses contemporains le titre de « Merveille du siècle ». Outre ses Séances, on possède de lui des Épitres (resail) qui passent pour des modèles de style. Si les rares détails qui nous sont parvenus sur sa biographie, sont exacts, il mourut empoisonné en 398 H. (1007-1008 de J.-C.). Voir sa notice et des extraits de ses œuvres dans Yetimet, éd. de Damas, p. 167-231.

رَبُرُاكِ , forme intensive de برك « celui qui est ferme, solide ». Surnom de 'Amr, fils de Mâlik; il le reçut en souvenir de la courageuse résistance qu'il opposa à l'attaque des Benou Taghlib dans la journée de Kiddha, nommée aussi عبر التحالي » journée des chevelures rasées ». Cf. C. DE P., Essai, t. III, p. 281; IBN ATH., t. I, p. 395; Mo'djem, t. IV, p. 128; Delectas Veter. Carm., p. 46.

que le Tadj traduit par فارة). Surnom du poète 'Ali b. Khàlid, de la tribu des B. Dhabbah, contemporain de Djerir (fin du r siècle de l'hégire) qui le traitait assez dédaigneusement. On raconte qu'Ali b. Khâlid se rendit, un jour, chez ce célèbre poète, et, voulant acquérir de la notoriété à tout prix, même à ses propres dépens, il pria Djerir de composer une satire contre lui : « Qui es-tu? lui demanda ce dernier. — Je me nomme El-Berdakht (pers. Perdakhté). — Ce qui veut dire? — « L'oisif, le dés-

œuvré», en langue persane. — Eh bien! s'écria Djerir, je me moque de ton désœuvrement!», et il le planta là (las Kor., p. 447).

- Le traditionniste Abou Mohammed Mousa b. Haroun fut surnommé el-Bordi, parce qu'il portait habituellement le manteau classique chez les Arabes qu'on nommait bordah (Kechf, fol. 6 r°; Dozy, Vêtements, p. 59).
- Barmeki, c'est-à-dire appartenant à la famille des Barmékides. Il résulterait d'une note insérée par le Cheikh Abdo, dans son commentaire des Séances de Hamadâni (éd. de Beyrouth, p. 89), que ce mot est encore usité dans certaines contrées de l'Orient musulman, notamment en Égypte, comme terme injurieux, dans le sens de « paresseux, vaurien ». Cf. de Goeje, Mémoire sur les Ziganes, p. 66.
- Berreh, nom d'une femme qui était née quelques années avant la prédication de l'Islam. Lorsqu'elle embrassa la religion nouvelle, elle fut obligée, par ordre du Prophète, d'abandonner le nom de Berreh pour prendre celui de Zeineb, parce qu'il trouvait le premier de ces noms sans doute trop flatteur et prétentieux, berreh signifiant « bonne, juste, véridique ». Cf. les Hadias, Içabah, t. IV, p. 477; Goldzier, Z. D. M. G., 1897, p. 257; Lis. ar., t. V. p. 118; Ibn Saad, VIII, 338.

بعيث. Abou Mâlik Khidâch, fils de Bichr (ou Bechîr), poète de la tribu des B. Modjachi', fut surnommé Ba'ith à cause de ce vers :

« Elle (cette poésie) a jaillí de mon cervéau, lorsque j'avais atteint l'âge de la vigueur et des résolutions énergiques. »

La V forme du verbe من signifie sortir, émaner , en parlant des pensées, des beït, etc. Ian Kor., chez qui se trouve la notice du poète, p. 313, fixe bien le sens de ce verbe et du second hémistiche, en ajoutant: اراد انه قال الشعر بعد ما اسن رکبر. Une version différente de ce beït caractéristique est donnée par Ibn Doreïd, p. 147; cf. Hamasa, p. 183; Kechf, fol. 7 v°; Miz., p. 221; Tadj, t. I, p. 603, où se lit au lieu de موجي Le vers suivant, si le nom d'Allah n'y a pas été interpolé, semblerait indiquer que le poète était musulman. C'est un fragment d'élégie sur la mort de son père;

#### أَمَالِكُ مَهُمَا يَغْضِهِ أَلَلْهُ تَلْقُهُ وإن حانَ رَبَّتُ مِن رَفِيقِك اوْ عَجِلْ

 O Mălik, tout ce que Allah a décrété t'arrivera, que la perte de tou ami soit soudaine ou retardée,

petite fève, fèverole ». Un cheikh arabe, Talebah b. Hàrith b. Sonein, étant sorti un jour, revêtu de deux bordah (espèce de manteau de couleur verte), fut apostrophé en ces termes: « Tu n'es qu'une fèverole », sobriquet qui lui resta. C'est ce que rapporte, dans son Dictionnaire des poètes (Mo'djem ech-Chon'ara), Mirzubâni, dans une glose sur l'Ichtikak, p. 205; cf. Morassa, p. 40.

بليل. 1° Kaïl b. 'Amr b. El-Hodjaïm, poète antéislamique doit le surnom de Belil à ce vers :

- « Que de fois j'ai été rejoindre des parents éloignés de moi, que de fois j'ai protégé les gens de ma famille en raison de leur parenté. « (Miz., L. II, p. 219.)
- 2° Boleil b. Bilâl b. Oheyah, un des Compagnons du Prophète, qui combattit à Ohod (*Tadj*, t. III, p. 236).

eles filles de Dieu ». Maçoudi, Prairies d'or, t. III, p. 258, parlant des croyances et superstitions populaires qui régnaient en Arabie avant la naissance de l'Islam, fait la remarque suivante ; « On trouvait chez les Arabes une secte qui rendait un cuite aux anges qu'elle prétendait être les filles de Dieu, et qu'elle adorait pour obtenir leur intercession auprès du juge suprême. Ce sont ceux dont Dieu parle dans le verset : « Ils donnent des filles à la divinité » (Koran, xvi, 59). Cette croyance était répandue surtout parmi les tribus de Khoza'ah et de Kinânah. Voir Beïdawi, Commentaire du Koran, t. II, p. 518; C. de P., Essai, t. I. p. 348.

" la race blonde ». C'est ainsi que les anciens auteurs arabes appellent les rois de Byzance et, par extension, différents peuples d'Europe. Sur l'origine de ce nom, voir Ibn Ath., t. I. p. 81, et sur ses diverses acceptions, une savante note de Quatremère, Mémoire sur l'Aghani (Journal asiatique, III' série, et p. 5 du tirage à part); voir aussi Morassa, p. 19.

r les fils de l'écrivain ». On prétend que la tribu de Dhobay'ah, fils de Reby'ah, laquelle habita le Hidjâz pendant une longue suite de générations, avait reçu ce surnom parce que l'art de l'écriture, d'ailleurs moins rare chez les anciens Arabes qu'on ne l'a dit, était particulièrement répandu dans cette tribu. Voir Ge de Langue arabe et ses dialectes, Leide, 1905, p. 9; C. de P., Essai, t. II, p. 190.

Ce surnom, que Lis. ar. explique par « mortel, périssable », a été donné à certains traditionnistes et jurisconsultes, entre autres : 'Abd Allah b. Hânî el-Merwazi, élève d'Ibn el-Mûbarek; Ahmed b. Kolthoum el-Balkhi; Mohammed b. Ahmed el-'Amiri, etc. (Kechf, fol. 8 r°).

, mot ture oriental signifiant « loup ». C'est le surnom que portait Tâdj el-Mûlk (ou el-Mûlouk), le plus jeune fils d'Eyyoub et frère de Şalâh ed-Dîn (Saladin). Né en 556 H. (1161 de J.-C.), il fut tué au siège d'Alep en 579 H. (1183 de J.-C.). Imâd ed-Dîn en fait un pompeux éloge dans la Kharidah; cependant au dire d'Isa Khall..., t. I. p. 272. le diwân qui porte le nom de ce prince ne renferme que des poésies très médiocres. Cf. Hist. ar. des Croisades, t. IV, p. 417, et t. I. Index, p. 813.

Bauza' est le nom ou le surnom d'une femme arabe, mère de Zyad b. el-Harith; elle est citée dans une kaçideh du poète Djerir;

### وَتَغُولُ بَوْزُعُ قد كَبَبْتَ على العُصا هُلَّا هُنَدُّتِ بِغَيرِدا يا بَوْزُغُ

« Bauza' me reproche de marcher péniblement appuyé sur un bâton (c'est-à-dire elle me reproche ma vieillesse). Pourquoi, 6 Bauza', n'adresses-tu pas cette raillerie à d'autres qu'à moi?»

Un jour que Djerir récitait cette pièce devant un

khalife que le narrateur ne nomme pas, mais qui doit être 'Abd el-Melik, ce prince qui l'avait écouté jusque-là avec un vif plaisir, l'arrêta sur ce vers en disant : « Poète, tu gâtes toute la pièce avec ce malheureux nom. » Il écouta froidement le reste de la récitation et n'accorda aucune gratification au poète. On sait d'ailleurs qu'Abd el-Melik était lettré et grand amateur de poésie; il accordait une faveur particulière au poète chrétien El-Akhtal et le préférait à son rival Djerir. Le nom de Bauza', qui signifie aussi « une chienne en chaleur » et sonne peu agréablement à l'oreille, n'était pas goûté non plus à la cour de Bagdad. D'après Agh., t. V, p. 169, Djafar, fils du khalife Mansour, l'avait en horreur; il disait que Bauza' était une ghoule dont le nom l'épouventait et le privait de sommeil. Enfin, d'après une tradition recueillie dans Khiz., 1. IV, p. 561, Oumm Zyad au nom disgracieux avait, crime plus grave. tenu une maison à drapeau, نصبت الرابة (nous dirions à gros numéro), et cette circonstance avait donné lieu au dicton devenu proverbial : قلائد بوزء.

descendait d'Abbas et avait le titre de chérif, à savoir Abou Dja'far Mas'oud, devait à un de ses ancêtres le surnom de cl-Bayádhy Au rapport d'IBN KBALL..., t. III, p. 364, cet aïeul du poète se présenta un jour, vêtu de blanc à l'audience d'un khalife abbas-side. On sait que la tenue de cour sous les princes

de cette dynastie était le noir. Grand étonnement du khalife qui demande : « Quel est cet homme en vêtements blancs (bayâdhi)? » Et, outre l'humiliation de de ce fâcheux accueil, le malheureux étranger ignorant de l'étiquette conserva dès lors le surnom de bayâdhi, qui passa à sa descendance. Le Kechf, fol. 8 v°. nous a conservé son vrai nom : Mohammed b. 'Ysa b. Mohammed b. 'Abd Allah b. 'Ali b. 'Abd Allah el-'Abbassi. L'auteur du Kitâb el-Alķab, ouvrage malheureusement perdu (voir ci-dessus, p. 178) confirme ce renseignement.

العلم « le vétérinaire de la science ». Un savant docteur, Ahmed b. Zoheir b. Merwân el-Merwazi, fut affublé de ce surnom bizarre, mais qui ne fera jamais sourire un oriental.

Beïhas l'autruche », sobriquet donné à Ibn Khalef el-Fazâri en souvenir de ce vers :

## لَأَطُرُمَنْ جُبَّهُم صِبَاحًا لَتُبْرُكُنْ بُرِكُةُ النَّعامَة

« Elles (mes chamelles) envahiront leur puits des le matin, et elles s'agenouilleront comme fait l'autruche. »

Miz., p. 222, écrit fautivement au lieu de que; mais voir Agh., t. XXI, p. 190, et IBN DOREID, p. 171.

Tsabit b. Djabir b. Sofian, surnommé

Taubatta Cherran un des quatre coureurs célèbres dans la Djáhulyeh, contemporain de Chanfara et de Solaik, est un de ces personnages mi-historiques, milégendaires sur lesquels l'imagination populaire a brodé de curieuses fantaisies. Son surnom même est loin d'être expliqué de la même façon par les rhapsodes et les commentateurs des vieilles poésies. Mais quelle qu'en soit l'origine, que Tsabit ait « caché sous son aisselle » un arc, un sabre ou un serpent, il est du moins avéré que ce surnom inspirait une vive terreur dans les douars où Taabatta Cherran exercait ses razzias grâce à sa merveilleuse aptitude à la course. Pour les détails consulter, en premier lieu, la notice très détaillée donnée par Agh., t. XVIII., p. 209-218, et FRESNEL, Dernière lettre (Journal asiatique, année 1834, p. 92-114). Voir aussi Khiz., t. I, p. 66, et Hamasa, p. 382.

- On n'ignore pas les obscurités qui entourent le nom de tobba', commun à la dynastie himyarite; plusieurs lexicographes arabes le font dériver du rad. , parce que, disent-ils, de nombreuses populations marchaient à la suite des rois de Himyar . Voir C. de P., Essai, t. I. p. 64. Le Kechf, foi. 9 r°, cite un tobba' nommé As'ad ben Melkikarib, mais il faut lire ici Abou Karib, comme chez Ins Doneid, p. 311.
- دَّوَتَ. Ce verbe, qu'on peut traduire par l'adjectif mortelle, est le surnom qu'un Arabe, nommé

Firaun par les conteurs des douars, donne, dans une élégie, à sa fille que la mort venait de lui enfever (voir عوت).

sobriquet fut donné à Ibrahîm, fils de Mehdi à cause de la noirceur de son teint et de sa haute taille (Kechf, fol. 9, v°). Voir sur ce personnage, son rôle politique, son talent comme chanteur, etc., la notice que nous avons publiée dans le Journal asiatique, mars avril 1869, p. 201-342. D'après las Khall., t. I, p. 17, et Kitâb el-Mahas., t. I, p. 662, la mère d'Ibrahîm était une négresse; mais l'Agh., qui est mieux renseigné, dit qu'elle était métisse, ce qui s'accorde avec son origine daïlémite.

quet de 'Amr b. Bahr el-Djáhiz, un des écrivains les plus érudits du m' siècle de l'hégire; il mourut en 255 H. (869 de J.-C.). On a de lui de nombreux ouvrages dont quelques-uns sont connus en Europe, comme le Kitáb el-Hayawán, dont on public actuellement le texte arabe, mais malheureusement avec de trop nombreuses coupures, le Kitáb el-Mahasin, et le Kitáb el-Boakhalá, etc. Cf. Inn Khall, t. II, p. 405.

جار الله. Abou'l-Kasim Mahmoud Zamakhchari, le célèbre commentateur du Koran, grammairien, lexicographe, moraliste, etc., fut surnommé « l'hôte »

ou « le client de Dieu », à cause du long séjour qu'il fit à la Mecque. C'est dans la ville sainte qu'il composa plusieurs de ses grands ouvrages, entre autres le Kechchaf. Il mourut au Khârezm, son pays natal, en 538 H. (1143 de J.-C.). Pour sa hiographie, voir IBN KHALL., t. II, p. 322; Journal asiatique, 1875, t. II, p. 314.

شخ (même sens que جاحظ). Un descendant des Barmékides, Abou'l-Hasan Ahmed, arrière-petit fils de Yahya b. Barmek, avait reçu ce sobriquet parce qu'il avait les yeux à fleur de tête. La monographie de ce bizarre personnage serait curieuse à écrire, s'il était possible d'en réunir les matériaux. Doué d'un esprit vif et brillant, pourvu d'une instruction étendue, musicien accompli, il fit tous les métiers, vécut comme un bohème et mourut dans le dénuement en 326 H. (937-938 de J.-C.) [Les KHALL., t. I. p. 118]. Il est l'auteur d'un livre sur les mandolinistes. کتاب الطنبوريين, et de poésies surtout dans le geure hidjá (satirique). A défaut de la longue notice qui se trouvait dans Le liere des poètes aujourd'hui perdu, dont l'auteur est Abou' 'Abd Aflah el-Mirzubâni, on lit dans l'Agh., t. V, p. 32, quelques renseignements sur ce personnage. Les quelques vers que donne Ins Khall. (ibid.) sont trop insignifiants pour être traduits; en revanche il n'est pas inutile de citer le distique d'Ibn Roumi qui fait d'ailleurs allusion à ce surnom. Il paraît que Djahzah se plaisait à les réciter parce qu'il les considérait comme flatSURNOMS ET SOBRIQUETS ARABES. 237
teurs sinon pour sa personne, au moins pour son
talent;

نُبَيِّتُ جَعْظَةَ يَسْتَعِيرُ بَحْوُظَةً مِن قِيلٍ شَطَّرَجٍ ومِن سُرطانِ يا رُجْهَةً لمُنادِمِيهِ تَجَشَّهُوا أَلَمَ العُيُونِ لِلَكَةِ الْاذانِ

«On me dit que Djahzah a emprunté ses yeux à fleur de tête à l'éléphant (cavalier) des échecs, ou au crabe.

« Plaignons ses convives! ils achètent le plaisir de l'en-

tendre par le supplice de le voir. » (Lataif. p. 35.)

« le sac ». Sobriquet donné au traditionniste Abou Bekr Ya'koub b. Ibrahim el-Yachkori. Le Kechf, fol. 10 r°, qui fournit ce renseignement, ajoute qu'un certain Mohammed b. 'Abd Allah el-Hàrithi, plus que suspect comme traditionniste, avait reçu le sobriquet peu flatteur de « sac à mensonges »

bien connu, Maslema, sils du khalife 'Abd el-Mélikh, devait à sa maigreur et à son teint sivide ce sobriquet. Il n'est pas inutile d'ajouter que le mot djeradah désigne non seulement la sauterelle, mais aussi la cigale et d'autres insectes dont la nomenclature se trouve chez Dozy, Suppl. aux Dict., s. v. Dans un autre passage du Lațaif (p. 32), on lit que le khalife Mouktasi-billah aimait à donner des surnoms à ses courtisans et qu'il appelait djerâdah son secré-

taire Ahmed b. Mohammed. On trouve une allusion à ce surnom dans un vers du poète Ibn Bessâin :

« Comment espérer que les choses iront bien avec Djerad? Est-ce que la santerelle n'est pas créée pour détruire? »

les deux cigales de 'Ad ». On appelait جرادتا عاد ainsi deux esclaves musiciennes au service de Mo'awyah b. Bekr l'Amalécite; elles passent pour les plus anciennes chanteuses de l'Arabie. On sait que de tout temps la musique a été considérée par les Orientaux comme un art servile et abandonné aux gens de basse condition. Il en était de même chez les Arabes de la Djûhelyeh. Mais dès cette époque, il était de bon ton pour les gens riches d'avoir dans leur maison des femmes, ordinairement des esclaves, exercées à l'art du chant, 'Abd Allah ben Djo'dan en possédait deux fort habiles dans cet art et qu'il avait surnommées « les deux cigales de 'Ad »; plus tard il les donna à son ami Omeyyah, fils d'Abou 's-Calt. Cf. Prairies, t. VIII, p. 93; Agh., t. VIII, p. 3; Tadj s. v.; C. DE P., Essai, t. 1, p. 651.

potier, fabricant de vaisselle. Surnom du poète Abou l'Atâhyah (Isma'îl b. El-Kasim), qui avait exercé ce métier pendant sa jeunesse (Agh., t. III., p. 126). Le nom d'Abou 'l-Atâhyah e père de la folie e est aussi un sobriquet donné au célèbre poète (ibid., p. 127, et ci-dessus, p. 197).

SURNOMS ET SOBBIQUETS ARABES. 239

le gourdin . D'après le Lataif.

p. 23, ce surnom était donné à Mûstaurid el-Okaïli (ou à Amir b. el-Hârith, d'après le Tadj). Mais la dernière opinion a pour elle l'autorité du Hamasa, p. 542. Quoi qu'il en soit, voici le vers qui fut la cause de ce surnom. Le poète mécontent de la conduite de ses deux femmes les menace du fouet :

## هُذَا حُذُرًا يَا طُلَّتُيٌّ فَالَّتِي رَأْيتُ جِرانَ العُوْدِ قُدْكانَ يَصْلُحُ

«Prenez garde, è mes deux effrontées, je vois que maintenant c'est le gourdin qui vous attend.

D'aprés le Lis. ar., le fouet ou gourdin nommé djiran el-aud est fait de lanières de bœuf ou de chameau. L'Agh., t. XX, p. 26 et 83, cite un certain Mûstaurid el-Okaïli, chanteur qui vivait sous le règne de Haroun er-Rechîd; mais selon le Tudj, t. IX, p. 16, ce nom serait celui d'un poète contemporain du Prophète. — Voir aussi Івх Қот., р. 450.

Le dernier khalife omeyyade Merwan II جعدى

aurait porté le surnom de Dja'di, parce qu'il avait eu pour précepteur El-Dja'd b. Dirhem (Tar. el-Khol., p.99), et d'après Ibn el-Kaïsaràni, éd. de Jong, p. 31, parce qu'il aurait adopté les doctrines hérétiques d'El-Dja'd b. Dirhem, qui fut mis à mort par El-Kasri, gouverneur de l'Irak en 105 H. (723-724

de J.-C.). Cf. Journal of the Royal Asiatic Society, octobre 1906, p. 868.

ווו, p. 523, dit que ce mot, dont le sens littéral est « petit, trapu », s'est employé ensuite comme nom propre sans retenir cette acception particulière. Le personnage connu sous le nom de Dja'wanah est signalé vaguement dans les chroniques; ce serait soit un partisan d'Ali, soit un halif ou confédéré de la famille de Hâchem.

el-Hasan b. 'Abbâd. Il psalmodiait les prières dites terweih, pendant le mois de Ramadhân, d'une voix si claire et si sonore qu'on l'avait surnommé « l'homme aux grelots ». — Le mot جلاجل, pluriel de des clochettes qui garnissent le cadre du tambour de basque, ou des grelots placés autour du collier d'une bête de somme (Lis. ar., s. v.; Kechf, fol. 10 v°).

en mauvaise part chez les Orientaux, est porté par six personnages dont le Kechf, fol. 11 r°, donne la liste suivante : 'Amir mawla d'Abd Allah b. Yezîd qui prit part à la conquête de l'Égypte, sous les ordres d'Amrou ('Amr b. el-'Assi); le poète 'Abd es-Selam ben وعدان (sic), qui a transmis l'enseignement traditionniste de Chach; Mohammed b. El-Waddah, originaire de Chach; Mohammed b. el-Ridhwân El-

Bokhari; Dja'far b. Mohammed El-Isfahâni; 'Ali b. El-Hasan b. 'Allân.

فالمنة. Djemilah, fille de Thâbit. Son premier nom était عاصية « la rebelle »; mais quand elle devint musulmane, le Prophète remplaça ce nom de mauvais augure par celui de Djemilah « la jolie ». Elle épousa Omar, fils d'El-Khaṭṭab, l'an 7 de l'hégire. Voir Ibn Ath., t. II, p. 161; Nawawi, p. 831. (Cf. قيد)

» puits profond, abîme ». Cf. بَهُمْ « enfer »; عنام « gué-hinnom ». Sobriquet de 'Amr b. Kaṭân des Benou Sa'd b. Țalabah. Ce poète ignoré avait en la témérité de faire une satire contre El-'Acha; celui-ci répondit par une violente kaçideh dans laquelle se trouvait ce vers :

### دَعَوْتُ خَلِيلِي مِسْمَادٌ ودَعَوْا لَهُ جُهُنَّامٌ جَدَّعًا لِلعَجِينِ المُذَمَّمِ

 J'avais appelé mon ami mishal (doux et pieux); mais on le nomme djohonnam. Honte et malédiction à l'infâme métis!
 (Cf. Lis. ar., s. v.; Miz., t. II, p. 218.)

Abou Mansour Mawhoub El-Djawdliķi, philologue bien connu, anteur du Mou'arrab, d'un complément (tekmîlè) à la Dourret de Hariri et d'autres ouvrages estimés; né en 416 H. (1073 de J.-C.), mort à Bagdad en 529 H. (1134-1135 de J.-C.). L'épithète de Djawâliķi rappelle le métier de son grand-père et signifie « fabricant ou marchand de sacs ». Sur la forme du pluriel جوالية, au lieu de جوالق, voir IBN KHALL., t. III, p. 504; Tadj, s. v. — M. Sachau, auquel on doit une édition du Mou arrab (Leipzig, 1867), a signalé dans ses notes la provenance du mot جوالق, dont la forme persane est . گواله

aigre, acide ». Abou Mousa b. Sûleïmân, grammairien et lexicographe, devait, dit-on, le sobriquet d'el-Hâmidh à son caractère acariâtre et difficile (Kechf, fol. 1 1 1°). — مامض الرأس hâmidh errâs » mauvaise tête», sobriquet du traditionniste Abou 'l-Kasim 'Abd Allah b. Mohammed el-Merwazi (ibid.).

Sa'id Yahya el-Bezzâz ed-Dimechķi, traditionniste, élève d'Othmân b. Abi Cheïbah, reçut ce surnom à la suite d'une bizarre aventure rapportée dans Kechf, fol. 11 v°. Il venait de rendre le dernier soupir et, les cérémonies des funérailles accomplies, on l'avait porté au tombeau. La nuit suivante, un voleur de cimetière (nabbāch) rouvrit la fosse et se mit en devoir d'écarter le linceul pour déponifier le corps, quand il vit le mort se dresser devant lui. Épouvanté, il détala au plus vite. Quant au ressuscité, il sortit de son tombeau, se dirigea vêtu de son linceul vers la maison mortuaire, frappa à la porte et cria son nom. Grand effroi de la famille qui refuse d'abord de le recon-

naître. «Ouvrez par Allah! ouvrez, s'écrie-t-il, c'est moi Abou Sa'id! « Les parents se décident enfin à ouvrir, le reconnaissent et la joie succède chez eux au désespoir et aux larmes. Le surnom qui lui fut donné alors s'explique d'ailleurs par la rapidité avec laquelle se font les funérailles en pays musulman. On comprend aussi que les mêmes circonstances aient donné lieu au même surnom. C'est ainsi que l'auteur du Kechf (ibid.) l'attribue à Abou Yahya Mohammed b. Sa'id, disciple de Modjâhed b. Mousa, et à un troisième traditionniste, 'Abd er-Rahmân b. Hâtim El-'Ataki (lazz), élève d'Ibrahîm b. Sa'īd el-Djawhari.

a ventre gonflé ». Sobriquet donné à Ei-Hârith b. 'Amr b. Temîm ; voir la légende rapportée assez confusément par Tadj, t. V. p. 117. La postérité de ce prince aurait été surnommée à cause de cela, عبطات Habitât. Un célèbre jurisconsulte, El-Hârith b. 'Amr b. Temim, appartenait à cette famille Kechf, fol. 11 v°, et IBN DOREÏD, p. 309.

qui stimule, réveille, etc. «. Surnom du poète Bichr b. Doreïd b. el-Hârith, en souvenir de ce vers :

« J'ai visité plus d'un champ de bataille et les braves qui y combattirent semblaient se réveiller devant mon épée à l'acier bien trempé. » (Kechf., fol. 12.) ويقال للرجل الكثير الحجالة. On lit dans Lis. ar. : الله الكتير الحجالة on nomme haddjådj celui qui fait souvent le pelerinage, hadj. • La Ka'abah étant déjà un lieu de pelerinage avant la venue de Mahomet, il n'est pas étonnant que ce surnom se lise souvent dans les chroniques arabes. Le plus célèbre de ceux qui en ont été investis est sans contredit El-Haddjådj b. Yousouf, le terrible lieutenant du khalife Abd el-Mélik. M. Perrier a publié récemment une întéressante histoire de ce personnage sous le titre de Vie d'Al-Haddjådj d'après les sources arabes, Paris, 1904.

الإسلام la preuve décisive de l'islam». Titre honorifique donné au grand philosophe et docteur chaféite, Abou Hâmid Ghazâli. Voir غزاله.

(La suite à un prochain cahier.)

# TITRES CALIFIENS D'OCCIDENT,

À PROPOS

DE QUELQUES MONNAIRS MÉRINIDES ET ZIYANIDES,

PAR

#### M. MAX VAN BERCHEM.

Après tant de travaux consacrés à son étude, la numismatique musulmane est loin d'avoir dit son dernier mot. Sans parler des monnaies inédites qu'on découvrira, longtemps encore, dans un champ qui paraît sans limites, bien des conclusions hâtives devront êtres revues à la lumière de plus en plus vive des sources<sup>1</sup>. C'est à propos d'une attribution de ce genre que j'ai rédigé les pages suivantes. J'y tenterai bien de rendre à César ce qui appartient à César, mais je me propose avant tout de montrer qu'il ne suffit plus de consulter les chroniques, ainsi que les numismates se sont bornés trop souvent à le faire jusqu'ici, mais qu'il importe de recueillir les

Nous ne possédons pas encore de bibliographie des travaux sur la numismatique musulmane à mettre en regard de l'excellente bibliographie d'archéologie musulmane que MM. Inostrantseff et Smirnoff viennent de publier, sur des notes de Tiesenhausen, dans Zapiski, XVI, et tirage à part, 1906.

témoignages plus précis fournis par la diplomatique et par l'épigraphie, notamment dans un champ d'observations trop négligé, celui de la titulature. Je partirai de quelques monnaies mal déterminées, pour en proposer l'attribution, sur la foi des témoignages les plus concluants; j'y rattacherai des idées générales sur les titres califiens d'Occident; enfin, j'appliquerai ces idées à la détermination de guelgues autres monnaies plus énigmatiques. Cette étude, où je me borne à grouper un grand nombre de faits connus, sans apporter aucun document nouveau, est moins un mémoire historique, à proprement parler, qu'un simple exercice de méthode. Au lecteur de juger s'il vaut le travail qu'il a coûté et s'il justifie ce conseil, dicté par une longue pratique de l'épigraphie : ne négligeons pas d'étudier les titres musulmans.

### Ī

Parmi les souverains qui ont régné sur l'Afrique mineure, les Hafsides de Tunis, les Ziyanides de Tlemcen et les Mérinides du Maroc ont frappé de belles monnaies d'or dont l'attribution à l'une ou l'autre de ces dynasties n'est pas toujours aisée. Outre qu'elles se ressemblent, par leurs dimensions, leur frappe et la disposition de leurs légendes, ces dernières sont pauvres de faits historiques et très rarement datées; enfin les listes royales de ces dynasties présentent encore des lacunes et des obscurités.

En 1851, Soret a publié et reproduit un dinar non daté, portant cette légende historique: « Frappé dans la ville de Fes, par l'ordre du serviteur d'Ailàh, Fâris, l'émir des croyants, qui se confie dans le maître des mondes<sup>1</sup>. « Ce dinar, Fraehn n'hésitait pas, dans une note additionnelle au travail de Soret, à l'attribuer à un sultan mérinide bien connu, Abû 'Inân Fâris, qui régna de 749 à 759 (1348 à 1358)?

En 1880, M. Lane-Poole publiait les monnaies hafsides, ziyanides et mérinides du British Museum et fixait quelques règles pour distinguer les pièces de ces trois dynasties. A l'aide de ces indices, il attribuait à un Mérinide une série de dinars non datés, aux noms et titres de ce même Fâris. Le premier porte une légende historique identique à celle du dinar de Soret; les autres portent les mêmes légendes, avec des variantes dans le lieu de frappe, Fes, Sidjilmàsa, Marrâkech, Tlemcen ou Bougie, une variante dans le dernier titre, al-mutawakkil 'ala allâh, qui se confie en Allâh, et quelques variantes dans la disposition du protocole. Le savant numismate, qui paraît avoir ignoré la note de Fraehn et le

ندرب بمدينة فاس عنى أمر عبد الله فارس أمير المؤملين المتوكّل على أمر عبد الله فارس أمير المؤملين المتوكّل على . Le terme 'abd allāh est ici une épithète et non un nom propre; cf. Revue africaine, 1905, 183, n. 3 à la fin.

<sup>2</sup> Voir Sonar, Lettre à Frachn, 1851, 54 et pl. II, n° 12. Co dinar de la collection Soret fait aujourd'hui partie du Cabinet de Iéna, dont le directeur, M. Vollers, me confirme par écrit l'exactitude de la lecture de Soret. En étudiant les mounaies de Fáris, je néglige les parties non historiques des légendes, sans importance au point de vue spécial de cette enquête.

nom propre de Faris, désigné, chez la plupart des auteurs, par son seul surnom paternel Abû Înân, crut pouvoir attribuer ces monnaies à un sultan Faris Mutawakkil, fils présumé de ce sultan Abû Fâris qui monta sur le trône en 796 (1393)<sup>1</sup>. Son attribution ne reposait, semble-t-il, que sur l'hypothèse que cet Abû Fâris devait avoir un fils nommé Fâris; mais aucun auteur ne signalant ce Fâris Mutawakkil, M. Lane-Poole eut la précaution, dans sa liste royale mérinide, de placer ce nom entre crochets, avec un point d'interrogation<sup>2</sup>.

En 1887, le commandant Demaeght a publié trois dinars non datés, trouvés à Oran, dont le premier porte une légende identique à celle des pièces de Soret et du British Museum, n° 183 à 185; le deuxième a la variante Sidjilmâsa, comme le n° 186 du British Museum, et le troisième, la variante Marrâkech, sans le mot madina, « ville ». L'auteur de ce mémoire, qui paraît avoir ignoré, lui aussi, la note de Fraehn et le nom propre du sultan Abû Înân, ainsi que l'ouvrage de M. Lane-Poole, attribue ces monnaies au sultan Abû Fâris lui-même, dont it retrace l'histoire jusqu'à son avènement en 1393,

<sup>3</sup> Sur Abû Fâris, voir plus toin, p. 316.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir Lane-Poole, Gatalogue of Oriental coins in the British Museum (cité G.B.M.), V. introduction, xxxi, nº 183 suiv. et pl. IV; X. 24 et pl. XXII. Dans ses Mehammadan dynasties, 58, et trad. russe de Barthold, 45, le point d'interrogation, relégué dans la colonne chronologique, ne semble plus mettre en doute l'existence même de ce prince, mais seulement la date de son avènement.

d'après la chronique d'Ibn Khaldûn, qui s'arrête précisément à cette époque.

En 1891, Lavoix publiait, parmi les monnaies mérinides du Cabinet des médailles, sept dinars non datés, aux noms et titres de Fáris, avec les variantes offertes par Londres, et frappés à Fes et à Sidjilmâsa. Tout en les attribuant, avec M. Lane-Poole, à un sultan Fâris Mutawakkil, il citait le travail de Demaeght et, dans sa liste royale des Mérinides, il conciliait les deux attributions en supprimant Abû Fâris et en faisant régner Fâris Mutawakkil de 796 à 811 (1393 à 1408)2. Solution aussi simple qu'élégante, mais obtenue au prix de deux fictions : l'existence supposée de ce sultan Fâris Mutawakkil, qui ne figure dans aucune source connue, et l'exécution du sultan Abû Fâris d'Ibn Khaldûn, que cet écrivain bien informé devait connaître, puisqu'il achevait son grand ouvrage à l'heure même où celui-ci montait sur le trône et qu'il affait, on le verra plus loin, lui dédier son livre.

Ainsi, des quatre auteurs que je viens de nommer. Fraehn est le seul, on l'a déjà compris, dont l'attribution soit vraisemblable. Un seul sultan mérinide ayant porté le nom de Fâris, il est d'autant plus

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir Domaeght, dans Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1887, VII, 124 suiv.; cf. lan Khaldên, Histoire des Berbères. trad. de Slane (citée Berbères), III, 487 à 491; IV, 458.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir Lavoix, Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale (cité G.B.N.), II, 439 et 454 suiv., nº 1003 à 1009.

naturel de lui attribuer toutes ces belles monnaies qu'il a régné à la plus brillante époque de la dynastie et qu'il fut, on le verra tout à l'heure, conquérant heureux, politique habile, prince éclairé, bien qu'immoral, et grand constructeur. L'attribution de M. Lane-Poole, suivie par Lavoix, est une simple hypothèse qui fait intervenir inutilement un sultan supposé. Celle de Demaeght est inadmissible, puisque le sultan Abû Fáris, bien qu'il ait réellement existé, ne pouvait avoir pour nom propre Fâris, précisément parce qu'il portait le surnom paternel Abû Fâris; en effet, je ne connais aucun exemple de souverain ayant porté son nom propre dans son surnom paternel. Les listes royales de l'Afrique mineure offrent cette particularité que le nom propre et le surnom paternel sont souvent en rapport d'alternance : ainsi, Abû Yahyâ Zakariyyâ et Abû Zakariyyâ Yahyâ, Abû Ya'qûb Yûsuf et Abû Yûsuf Ya'qûb, etc. Dès lors, puisqu'il y a eu un Abû 'Inân Fâris, Abû Fâris pouvait s'appeler 'Inân, détail sans importance au point de vue de cette enquête 1; en tout cas, et c'est le point essentiel, il ne s'appelait pas Fâris. Or, Fáris est le seul indice tout à fait personnel que fournissent les légendes de toutes ces monnaies. Les autres éléments du protocole: 'abd allah, amir al-mu'minin, al-mutawakkil ala allah ou ala rabb al-alamin, ne sont que des titres génériques; j'y reviendrai plus loin. Ajoutons qu'à l'époque où régnait Abû Fâris, époque

<sup>1</sup> De fait, il s'appelait 'Abd al-'Aziz; voir plus loin, p. 316.

troublée qui marque la décadence des Mérinides, les monnaies authentiquement attribuées sont des plus rares. Classée à la fin du xiv siècle, la belle série des monnaies d'or de Fâris tomberait pour ainsi dire dans le vide.

L'erreur de ces attributions provient d'un fait très simple que j'ai déjà signalé : c'est que la plupart des chroniqueurs de l'Afrique mineure, notamment Ibn Khaldûn, son frère Yahya, Tanasi, Zarkachi, Qairawâni et Slâwi, ne désignent le plus souvent les souverains que par leur surnom paternel, sans indiquer leur nom propre. Ainsi, ces auteurs ne connaissent Fáris que sous le surnom d'Abû 'Inân et les listes publiées par Lavoix et MM. Lane-Poole et Barthold ne l'appellent qu'ainsi. Mais il est certain qu'il s'appelait Fâris. Fraehn le savait déjà et quelques années plus tard, en 1860, Brosselard a donné sa biographie d'après Ibn al-Ahmar, l'historien des Mérinides, qui l'appelle « Fâris, fils de 'Ali, surnommé Abû 'Inân et portant le titre almutawakkil 'ala allâh 1 ».

Ge titre, on l'a vu, figure sur plusieurs monnaies, avec la variante 'ala rabb al-'âlamîn. Ge nom propre enfin, on le retrouve, avec tous les titres des monnaies citées, chez un auteur contemporain dont l'exactitude, dans les circonstances où il écrit, est au-dessus de tout soupçon. En rentrant à Fes au retour de ses fameux voyages, Ibn Baţûţa dédie son

<sup>1</sup> Voir Brosselard, dans Revue africaine, 1860, 327 (et non 227). Sur la Haudat an-nieria d'Ibn al-Ahmar, voir la note suivante.

récit au souverain mérinide, c'est-à-dire à Fâris luimème. A plusieurs reprises, il lui donne ses titres officiels et l'appelle, notamment, maulânâ al-khalifa amir al-mu'minin al-mutawakkil 'ala allâh rabb al-'âlamin al-mudjâhîd fi sabîl allâh Abû 'Inân Fâris ibn... al-a'imma al-muhtadîn al-khalafâ' ar-râchidîn, « notre maître le calife, l'émir des croyants, qui se confie en Allâh le maître des mondes, qui combat dans la voie d'Allâh, Abû 'Inân Fâris, fils... des imâms bien dirigés, des califes qui marchent dans la voie droite », et plus loin maulânâ al-a'zam al-imâm al-akram, « notre maître le très grand, l'imâm très noble », titres suivis de ceux que j'ai déjà cités 1.

<sup>1</sup> Voir Ihn Bathta, I, 4 suiv., 13, 84; III, 80; IV, 326 à 357, 444 et passim. Dans le fragment publié par Dozy, dans J.as., mai 1844, 402, Ibn al-Ahmar appelle Faris amir al-mu'minin, mais dans la Roude, que Dozy attribue au même auteur, on l'appelle tantôt ainsi, tantot amte al-muslimin. Tel est du moins le cas dans le manuscrit de la Medersa de Tlemcen, nº 22, dont M. Bel a bien voulu me copier le passage relatif à Fâris, f' 171 r', car l'édition de ce livre annoncée par MM. Doutté et Brockelmann, dans le Bulletin bibliographique de l'Islam mughribin . I, 58, n. 5, et la Geschichte der arabischen Litteratur, II, 241, n'a pas encore paru. Dans le manuscrit cité, ces deux titres semblent employés indifféremment, sans souci du protocole, et n'ont guère de valeur au point de vue de cette étude; il en est de même dans le manuscrit de la Bibliothèque d'Alger, nº 17373, d'après une note que je dois à l'obligeance de M. W. Marcais. Cette confusion est très fréquente cher les aufeurs de basse époque et l'on en verra tout à l'heure un grand nombre d'exemples. D'autres auteurs appellent Fàris simplement amir ou sulfan, les uns par diplomatie, comme lha Khaldun, les autres en qualité d'historiographes des Hafsides, comme Ibn Quafudh, Zarkachi, ou encore Qairawani; cf. plus toin, p. 253 suiv... 274. n. 2, et 328, n. 4.

Retenons bien les termes de ce protocole, sur lesquels on reviendra tout à l'heure, car il est permis de le considérer comme un document authentique, sinon tout à fait officiel. Les titres qu'on rencontre dans les auteurs ont rarement ce caractère, altérés qu'ils sont souvent par les auteurs eux-mêmes, plus encore par les copistes. Mais Ibn Batûta, dédiant son ouvrage au sultan Fâris, dont il attendait sans doute, en échange, quelque bienfait, avait tout intérêt à lui donner exactement ses titres officiels, et cette circonstance prête aux termes qu'il emploie presque la valeur d'un acte de chancellerie. Il semble même y mettre une insistance calculée et cette outrance dans la flatterie s'explique à merveille par le fait, exposé plus loin, que le protocole de Fâris avait un caractère exceptionnel.

Je crois avoir suffisamment prouvé que les légendes des monnaies de Fâris désignent le sultan Abû Înân Fâris. Mais il y a d'autres preuves de cette attribution basée sur le protocole de ce sultan, preuves irréfutables fournies par la diplomatique et par l'épigraphie.

Dans l'original arabe d'un traité conclu en 759 (1358), entre Abû 'Inân Fàris et la ville de Pise, le souverain mérinide est appelé as-sultân 'abd allâh al-mutawakkil 'ala allâh Fâris amir al-mu'minin, al-mudjâhid fi sabîl rabb al-'âlamîn, titres suivis d'une généalogie très complète, comprenant les noms et titres des ascendants de Fâris jusqu'à 'Abd al-Ḥaqq'.

17

Voir AMARI, I diplomi arabi del R. Archivio fiorentino (cité Diplomi), XLVI, 30g (vicille traduction italienne) et 476; appen-

On reconnaît ici les titres des monnaies et d'Ibn Bațûța, avec la variante as-sultan, dont il sera question plus loin.

Fâris ne fut pas seulement bon politique; il fut aussi grand constructeur et, bien que ses monuments ne soient pas encore tous connus!, ils ont déjà fourni plusieurs inscriptions dont le protocole, rapproché de celui des monnaies, des traités et d'Ibn Baţūţa, ne laisse aucun doute sur l'identité du titulaire de tous ces documents.

Dans les ruines de Chella, près Rbåt, sur la côte atlantique du Maroc, s'étend une nécropole mérinide où l'on voit encore les épitaphes des parents de Fâris, le sultan Abu l-Ḥasan 'Ali, mort en 752 (1351), et sa femme, morte en 750 (1349). Dans celle-ci, la la défunte est appelée umm as-sultan al-khalifa alimam... maulana amir al-mu'minin al-mutawakkil 'ala rabb al-'alamin Abu 'Inan, c'est-à-dire « la mère de Fâris », avec tous les titres qu'on connaît déjà 2.

dice de 1867, 1 (texte arabe), 9 (texte latin); cf. DE Mas-LATRIE. Truitis de paix et de commerce, II. 66; cf. ibid., 325, 327.

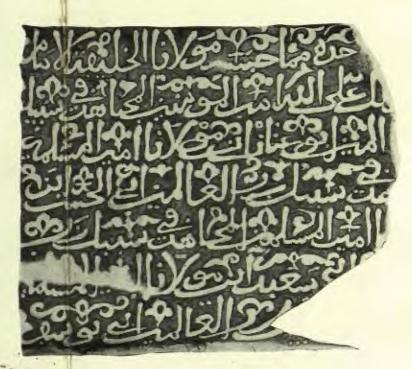
<sup>1</sup> Sur les monuments élevés par Fáris, voir Ibn Batûța, I, 84; III. 80; IV, 342 à 352; Ibn al-Ahmar, trad. Brosselard, dans Revue africaine, 1860, 331; Léon l'Africain, éd. Schefer, II. 74, n. 1, et les sources citées dans les notes suivantes.

<sup>2</sup> Voir une traduction de cette épitaphe par Tissot, dans Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1876. II, 269 suiv. Le texte en a été publié par M. Sauvedra, dans Boletin de la R. Academia de la historia. 1888, 503, d'après des calques de Ximenes, et par Rieu, dans Sapplement to the Catalogue of the Arabic mes, in the British Museum, n° 605, d'après des calques de Frost; elle est signalée aussi dans Saiwa, Kitab al-istiqué, éd. Boulaq, II, 89. Sur les inscriptions de Chella, voir aussi Castellanos. Historia de





INSCRIPTION DE SIDI BOU MEDINE



INSCRIPTION D'EL-QSAR EL-KERIR

Une autre inscription de Fàris, retrouvée récemment par le regretté Salmon à el-Qṣar el-Kebir, Maroc, l'appelle aussi maulānā al-khālifa al-imām al-mutawakkil 'ala allāh amīr al-mu'minin al-mudjāhid fi sabīl rabb al-ʿālamīn Abū 'Inān'. Bien que ce texte» ne soit pas daté, l'identité du titulaire est assurée par le nom de son père, le sultan 'Alī.

Mais ce n'est pas tout : les Mérinides ont élevé de nombreux monuments à Tlemcen, et l'un d'eux, la charmante mosquée de Sidi el-Halwi, est l'œuvre de Fâris. L'inscription du portail, mutilée précisément au nom du fondateur, n'a pas de valeur au point de vue de cette étude <sup>2</sup>. Mais à l'intérieur du sanctuaire, une des colonnettes du mihrâb porte sur son chapiteau les mots suivants, en très petits caractères : « A ordonné la construction de cette mosquée bénie le serviteur d'Allâh, qui se confie en Allâh, Fâris, émir des croyants <sup>3</sup>. »

Marraccor, 315, et les autres sources citées dans Dourré, Marrakech, 213, n. 2; cf. plus loin, p. 303, n. 3, et 313. L'École des langues orientales possède le plâtre d'une de ces inscriptions, d'après un estampage de M. de la Martinière,

Voir Salmon, dans Archives marocaines, II, n° 11, 146. L'original est anjourd'hui an Musée des antiquités d'Alger; cf. plus loin, p. 318. Je reproduis ici les sept premières lignes de ce textorenfermant le protocole de Faris et de ses ascendants, d'après un estampage que je dois à l'obligeance de M. Gsell, le savant directeur du Musée d'Alger; voir la planche ci-jointe,

Publié par Baugès, Tlemeen, A19, et plus correctement par Brosselard, dans Herue africaine, 1860, 322, ce texte a été reproduit en traduction dans Mançais, Monaments arabés de Tlemeen, 286.

أمرِ يبناء هذا الجامع المبارك عبد الله للتركل على الله فارس أمير أمر يبناء هذا الجامع المبارك عبد الله للتركل على الله فارس أمير

L'exploration du Maroc fera découvrir sans doute de nouvelles inscriptions de Fâris 1. On peut prédire qu'il y sera désigné par les mêmes titres que ceux que je viens designaler dans une série de documents authentiques. Le nom propre, le surnom paternel et les titres présentent quelques variantes dans leur disposition; seul, le titre amir al-mu'minin figure invariablement partout. Cette coïncidence est d'autant plus frappante que Fâris, on le verra tout à l'heure, est un des rares Mérinides qui portent officiellement ce titre califien, la plupart des princes de cette dynastie s'étant contentés du titre inférieur amir al-muslimin. Or, le choix des titres, loin d'être livré au hasard, est dicté par des règles diplomatiques précises; ils fournissent ainsi de précieux indices à l'histoire, en ce sens que, s'ils ne consacrent pas toujours une situa-

duit en traduction dans Mangais, Monuments, 290. Les mots amir al-ma'minin sont peu distincts, mais la lecture m'en paraît assurée por une photographie que j'ai faite à la suite d'un examen attentif de l'originat.

¹ Hélouis a publié une inscription arabe, sur des carreaux de faience, provenant de la porte de la medersa Bou 'Inâniyya à Fes. bâtie, comme son nom l'indique, par Abû 'Inân Fâris, peut-être en 752, suivant un chronogramme [2] de cette inscription; voir J. as., g' série, V. 174 suiv.; sur la medersa, ef. Ihn Batûta, IV, 352; Léon l'Africain, éd. Schefer, II, 72 suiv.; Saladix, Manuel d'art manalman (sous presse), fig. 238 suiv. Ce petit tente en vers n'a aucune valeur protocolaire; retenona toutefois, pour la discussion qui suivra, les mots imâm al-hada Fâris, qui désignent le fondateur, ainsi que les titres amir al-ma'minin khalifut allâh âbû 'Inân... al-khalifa al-mayaffar... donnés à Fâris dans une pièce de vers contemporaine de sou règne, publiée par M. Houdas, dans J. As., 8' série, V, 141 suiv., et dans une autre, publiée par Salawi, Istiqua', II, 103, I, 3.

tion de fait, ils trahissent du moins les prétentions politiques des titulaires 1. Dès lors, une question se pose : Pourquoi Fâris porte-t-il ce titre? En d'autres termes, y a-t-il un rapport entre cet acte diplomatique et l'histoire du souverain mérinide? Pour y répondre, il faut examiner le rôle et l'évolution des titres califiens en Afrique mineure, dès l'origine de l'Islam. Cette étude, qu'un gros volume ne suffirait pas à contenir, je ne puis que l'ébaucher ici, en passant rapidement sur les titres d'imâm et de calife 2, pour considérer surtout deux titres qui résument presque, à eux seuls, la politique des souverains musulmans du Magreb : amir al-ma'minin et amir al-muslimîn 3.

1 Voir G. I. A., 1. passim.

2 Voir plus loin, p. 258, n. 2, et 260, n. 1.

Les sources relatives aux titres califiens d'Occident sont si nombreuses que je ne pouvais les citer toutes ici ; j'ui dû me borner à celles que m'offrait ma bibliothèque et qui suffisent au but que je me suis proposé, celui d'appliquer une méthode plutôt que d'épuiser une question. Dans les notes les plus longues, les sources ont été groupées en littéraires, numismatiques, épigraphiques et diplomatiques, et citées dans l'ordre chronologique, on à peu près. Les chroniques publiées en texte et en traduction sont citées tout au long la première fois : ensuite, les pages d'une traduction sont citées entre parenthèses, à la suite des pages du tente correspondant. Pour l'histoire des Berbères d'Ibn Khaldûn, qui m'a foucni un nombre considérable de passages, je n'ai cité, le plus souvent, que la traduction de de Slane (citée Berbères), de même pour ses Prolégomènes; quand je cite exceptionnellement le texte arabe, c'est toujours celui de son histoire universelle, 'Ibar, imprimée en 7 volumes, Boulag 1284 H. Pour les mémoires parus dans des périodiques, j'ai cité tantôt le tome qui les renferme, tantôt le tirage à part, suivant les ressources dont je disposais;

### II

D'après une tradition très répandue, le premier musulman qui porta le titre amir al-ma'minin fut 'Abdallâh ibn Djaḥch, auquel il fut attribué à la suite de sa victoire à Nakhla!. Ce terme n'avait pas encore la valeur d'un titre protocolaire; il signifiait simplement, sans doute, que ce commandant des croyants les avait conduits à la victoire. C'est avec le calife Omar qu'il devint un titre califien propre 2, porté dès lors par tous les califes comme tels et,

enfin je dois les références relatives aux monnaies du Cabinet de Burlin à l'obligeauce de M. Nützel, le savant orientaliste attaché à cette collection.

Voir Waqidi, ed. de Kremer, 11; Wellhausen, Muhammad in Medina, 37; Sprengen, Leben des Mohammad, III, 106; Mascon, Tanbih, ed. de Gorje, 236; trad. Carra de Vaux, 313; Z.D.P.V., XVI, 103, n. 3; Ins Khalnus, Thar, I, 189; Prolégamènes, trad. de Slane, I, 469, où il faut traduire الله حول حول المواقعة ال

l'erreur historique signalée par de Slane.

Voir Ibn Sa'd, dans Sagnau, Ueber den zweiten Chalifen Omur, parsim; Tahari, éd. de Gorje, 1, 2748; Ya'qûbi, éd, Houtsma, II. 171 suiv., 179; Mas'ûbt, Prairies, éd. B. de Meynard, IV. 192; Ibs al-Atuin, Kamil, éd. Tornberg, II. 376; Urd, éd. Caire, IV. 70 suiv.; Nawawi, éd. Wüstenfeld, 449 à 458; Fakhri, éd. Derenbourg, 114; Makin, éd. Erpenius, 26; Abu l-fidá', éd. Reiske, I. 222; Ibs Khaldûs, Prolégomènes, loc. cit.; Berbères, II. 496; d'Hendelot, Bibliothèque arientale, éd. 1783, II. 363; C. de Perceval, Esmi, III. 290, 443; Fourset, Les Berbers, I. 7; Goldziber, dans Z. D. M. G., XLI, 139; Derenbourg, Vie d'Ousama, 6, n. 4; Ranke, Weltgeschichte, V a. 111, et les sources citées par Furmus, Opascula postama, II. 71, n. 3. D'après une variante de cette tradition, Abû Bakr synnt été appelé khalifat rarûl allûh, exuc-

semble-t-il, par eux seuls, Omayades et Abbassides <sup>1</sup>. En effet, jusqu'à la prise de Bagdad par les Mongols, aucun des nombreux dynastes qui, tout en dépouillant le califat de son temporel, reconnaissaient son autorité spirituelle, n'osa s'arroger les titres califiens <sup>2</sup>. Seuls les rivaux déclarés des califes légitimes, notamment les Alides, dont les prétentions reposaient sur l'imamat du calife Ali et de ses descendants, prirent les titres khalifa, imâm avec un surnom en Allàh <sup>3</sup> et

cesseur du Prophète», et Omar, khalifat khalifat rasul allah, a successeur du successeur du Prophète», ce dernier prit ou reçut le titre amir al-ma'minin pour éviter à ses successeurs l'ennui d'allonger indéfiniment leur titre. Si cette explication a été arrangée après coup, elle montre du moins que le titre de calife remonte à Abà Bakr; cf. Goldzinia, Muhammedanische Stadien, II, 61, n. 1.

Pour Mn'awiya et les Omayades, je cite au hasard Țahari, II, 5; Fakhri, 143 et passim; Ins Kralde, Prolégomènes, loc. cit., et surtout quelques inscriptions et quelques poids de verre; pour les Abbassides, il suffit de citer les inscriptions, les monnaies et les poids de verre, les sources étant trop nombreuses. Les héritiers présomptifs officiellement reconnus portaient anssi les titres calificus; voir Cleanont-Garrau. Recueil d'archéologie orientale, I, 215.

318; FRARIIS, op. cit., II, 196.

Il faut insister sur ce point, parce que plusieurs auteurs, s'appuyant sur des textes corrompus, ont cru que certains dynastes légitimistes, notamment les Seldjoucides, prirent le titre amir almu'minin. Comme je l'ai déjà montré, il s'agit d'un titre en amir al-mu'minin. Bien que Castiglioni, Monete cafiche di Milano, axxviii, et de Losgrénien, Céarres, I, 379. l'aient déjà relevée, les exemples récents de cette méprise ne sont pas rares; voir Aissworth, Tracels in Asia Minor, I, 194; Cusaisonam, Archaeol, Survey of India, XI, 5; de Cholet, Arménie, Kurdistan et Mésapotamie, 93; Nasawi, trad. Houdas, 336 (où barhân, apreuve», fait partie du titre en a, al-mu'minin); Reene africaine, 1905, 167, n. 2, et les sources citées dans C.I.A., I, 144, n. 5.

<sup>3</sup> J'appelle ces surnoms imamiens, parce qu'ils suivent, dans la

amir al-ma'minin. Ainsi les Carmates, les Fatimides, les Assassins, les Zaidides et tant d'autres; tous sont, par essence et définition, de véritables anticalifes 1.

règle, le titre imim, comme apposition. Le fait qu'ils sont devenus très souvent les nours propres rulgaires des califes montre l'importance de leur rôle de poutifes, depuis les Abbassides et sous l'influence des idées persanes; cf. Goldzinen, Muhammedanische Studien, II, 52 suiv.

Pour les Fatimides, voir plus loin, p. 264, n. 2; pour les Assassina, mon Épigraphie des Assassina, dans J. as., q' série, IX, 453 suiv., etc. Parmi les innombrables sources littéraires, je me borne à citer un curieux passage d'Ins Knaldus, Prolégomènes, I, 407, 463, suivant lequel les prétendants au califat, alides on autres, portaient le titre d'imam comme chefs de leur secte et ne prenaient celui d'a, al-ma'minin qu'en affichant leurs prétentions politiques. Il donne pour exemple les Abbassides Ibráhim et Saffâh et le Mabdi fatimite à Sidjilmasa; cf. Istibsar, trad. Fagnan, 170; Ihn Idhari, ed. Dory, I. 151; trad. Fagnan, I. 210; Ihn al-Athir, ed. Tornberg, VIII. 38; trad. Fagnan, 302; FOCUNEL, Berbers, 1, 313; II, 94; DE SACY, Religion des Druzes, 1, CLIXXIII; WESTESPELD, Fatimiden-Chalifen, 36, et le cas plus ancien d'un chef kharidjite, dans Abu I-mahasin, éd. Juynholf, I. 217, I. 16, cité par Fournel, I. 200. Ces exemples montrent bien la nuance entre les deux titres. Même chez les Abbassides, le titre imam, qui paralt pour la première fois sur des monnaies et dans des inscriptions du calife Ma'mun, a peut-être une teinte chiite, comme Frachn l'a suggéré dans une note très nourrie. Opascula postuma, II, 194 suiv.; cf. Soner, Éléments de la numismatique, 172. Bien qu'on l'ait appliqué déjà aux Omayades (voir les sources citées dans Goldzinka, Muhammedanische Studien, II, 54. n. 1, et Agani, X. 109, 1. 10 d'en bas), il semble bien qu'il n'eut pas alors le sens pontifical qu'il prit sous les Abbassides. M. Goldziher m'indique les passages snivants, dans la poésie ancienne, où imam signifie « exemple à suivre, modèles : Nabiga, éd. Ahlwardt, 27 . L. 34; Hudhailiten, 68; L. 5; Akhtal, 122, l. 7, à rapprocher de amma dans le même sens ; Nahiga, 17, l. 21; Zuhair, 17, l. 34; Goran, 201, 121, avec le commentaire de Baidawi: «celui qu'on cherche à imiter», et lax Al-Arnin, Und. IV, 378. Ce mot aurait done, à l'origine, un sens alestrait

C'est après la chute de Bagdad que des souverains temporels, profitant du trouble où cette catastrophe avait jeté le droit public musulman, élèvent des prétentions pontificales et s'arrogent des titres califiens.

En Occident, l'évolution de ces titres n'est pas la même. Par une disposition, naturelle aux races plus primitives de l'Afrique, à confondre les pouvoirs religieux et politique<sup>2</sup>, un guide spirituel y devient un maître temporel et, inversement, un chef d'État y est conduit presque fatalement à devenir un chef

et n'aurait pris que plus tard un sens personnel, comme zimám. shride », puis « conducteur »; cf. G. I. A., 1, 186, n. 5. Je me borne à ces notes sommaires sur un titre qui demanderait une étude spéciale; cf. aussi Inx Kualdos, Prolégomènes, 1, 387 suiv.

Depuis la chute de Bagdad, les souverains temporels appartiennent, sous ce rapport, à l'une des cinq classes suivantes : 1° ceux qui sont indifférents à la question califienne, comme les premiers Mongols de Perse; 2° ceux qui reconnaissent le dérnier Abbasside de Bagdad, longtemps après sa mort, ou quelque autre membre de la famille abbasside, réel ou fictif, comme plusieurs Seldjoucides d'Asie mineure, Rassoulides du Yémen et sultans de Dehli; 3° ceux qui reconnaissent le califat abbasside du Caire, comme les Mamlouks d'Égypte, plusieurs Rassoulides et sultans de Dehli; 4° ceux qui se font chiîtes et se rattachent plus ou moins à un califat alide, comme quelques Mongols de Perse; 5° ceux qui se proclament califes, comme quelques sultans de Dehli et les Ottomans, ou simplement imams, comme les derniers Mamlouks d'Égypte.

Voir Golozuen, Le livre de Mohammed ibn Toumert, introduction, 96; Dozy, Essai sur l'histoire de l'islamisme, trad. Chauvin, 348. La littérature musulmane, ancienne et moderne, de l'Afrique du Nord fourmille d'exemples de l'influence politique des marabonts; d'autre part, cette faculté de tout convertir en sentiment religieux, qu'on a appelée l'islamisation, est encore très forte au Maroc; voir Doyrré, Marrôkech, 31, 138 et passim. d'Église, s'il est permis d'employer ici, par abréviation, ces deux termes trop précis. D'ailleurs, le lointain califat abbasside n'avait pas en Afrique le même prestige qu'en Orient et les souverains pouvaient y devenir les imâms et les califes de leurs sujets sans se poser forcément en anticalifes alides. Aussi, plusicurs dynasties califiennes, on le verra tout à l'heure, se sont-elles contentées, pour satisfaire au préjugé généalogique, d'invoquer une origine arabe ou coraichite.

On comprend dès lors que les titres califiens soient bien plus répandus en Occident qu'en Orient. D'une façon générale, on peut dire que tous les souverains y sont des califes et cette notion, qui se glisse dans le droit public <sup>2</sup>, a pénétré profondément dans la mentalité populaire <sup>3</sup>.

Voir plus loin, p. 278 et passim. Sur l'origine corpichite invequée par des marabouts modernes, Dourré, Marabouts, p. 20. 46. 19 et passim; L'Islam algérien, 45. On sait que l'origine coraichite était une des conditions requises, en théorie, pour l'aptitude au califat; las Kusapón, Prolégomènes, 1, 393; Berbères, II, 497; pr. Kusann. Geschichte der herrschenden Ideen. 414 et sources cibles, 426, etc.

Ainsi, la doctrine de la légitimité de plusieurs imans contemporains a trouvé de nombreux adeptes en Afrique et en Espagne; voir Ins Khalous, Prolégomènes, I, 391.

Ainsi, d'après Tidjâni, trad. Rousseau, le Ziride Yūsuf ibn Ziri est investi du califat et dans le roman populaire d'Abû Zeid, son descendant Mu'izz est appelé calife, bien que les Zirides, on va le voir, n'aient pas porté les titres califiens; voir J. az., 4° série, XX, 87; Bassar, Documents géographiques, 20, n. 3. Ainsi encore, en parlant du fameux 'Ayyachi, qui vivait au Maroc au xvir siècle et fut un chef militaire et politique plus encore que religieux, un de ses biographes dit qu'il était né pour le califat, c'est-à-dire pour

Toutefois l'autorité des califes d'Orient s'étendait à l'origine, de droit sinon de fait, jusqu'à l'Atlantique. Aussi est-ce bien comme rivales déclarées des Omayades, puis des Abbassides, que les premières dynasties indépendantes, nées au sein de l'hérésie, prirent les titres califiens. Ainsi, les Idrissides, d'origine alide et de doctrine chiïte, s'appelaient imâm l. Les Rostémides, d'origine persane et de doctrine

la souveraineté; Dourré, Marchkech, 130. En Orient, on dirait pour le sultanat, car là-bas, c'est le titre, purement temporel, de sullan qui a pris, dans l'usage courant, ce même sens général

de souverain ; voir plus loin . p. 274.

Voir Mas'ont, Prairies, VI, 193; Ibn Abi Zar', éd. Tornberg et trad. Beaumier, premières pages ; Ins Kualda, Prolégomènes. 1, 463; Berbères, II. 559 et suiv.; Histoire de l'Afrique, trad. Noël des Vergers, 89; St. Awt, Istiqsa', 1, 68 et passim; Founte, Berbers, 1, 460; Muncium, Histoire de l'Afrique septentrionale, 1, 260 suiv. Il est vrai que quelques auteurs sunnites, ainsi lbn 'Idhāri, Ibn al-Athir, Bakri, l'Istibyde, Qairawani, ne leur donnent pas ce titre, non plus que les monnaies publiées par Frachn, Soret, Dorn, Tornberg, Lavoix et M. Lane-Poole, Mais il ligurait dans denx inscriptions, aujourd'hui détruites, l'une d'Idris l', l'antre d'Idris II, sur la chaire de la grande mosquée d'Agàdir, l'ancienne Tlemeen ; voir Ibn Abi Zar', éd. Tornberg, 8, 27; trad. Beanmier, 17, 60; Ins Knalden, Berberes, II. 560. 562; Tromsen, Introductio in rem numariam , 126; BARGES , Tlemcen , 165; Complément de l'histaire des Beni-Zeyan, 535 suiv.; Founant, Berbers, I. 400, 472; Mangais, Monuments, 11, 136. Qairawani, ed. Tunis, 95, trad. Pellissier et Rémusat, 162, prétend même que, bien qu'ils n'aient pas été de véritables califes, ils portaient le titre a, al-ma'minta, mais cette assertion manque de poids, car un peu plus loin, il attribue le même titre aux Almoravides, qui ne l'ont jamais perté; voir plus loin, p. 271, n. 2, Sur le rôle important de l'extrême Ouest dans le mabdisme et le chérifat africains, voir Le CHATELIER, Elslam dons l'Afrique occidentale, introduction; Dourre, Marabouts, 47. 74. 123; L'Islam algérien, 44.

ibadide, s'appelaient imâm, khalifa et amir al-mu'minin¹. Plus tard les Fatimides, de prétendue origine alide, prirent d'emblée tous les titres califiens, khalifa, imâm avec un surnom imamien, amir al-mu'minin². Celles qui ne prennent pas ces titres sont précisément celles qui restent fidèles, sinon de cœur, du moins par politique, aux Abbassides, ensuite aux Fatimides. Ainsi les Aglabides, qui rendirent toujours hommage aux Abbassides, malgré leur grande indépendance et quelques velléités de révolte³; ainsi les

1 Voir Abû Zakariyyê, trad. Masqueray, passim; Bakri, éd. de Slane, 67; trad. de Slane, 160; Inv Kualdus, Berbères, 1, 243; Masqueray, Formation des cités de l'Algérie, 191 à 203, 216; FOURARL, Berbers, II, 4; MERGERR, Histoire de l'Afrique, 1, 248; Goldziher, dans Z.D.M.G., XLI, 33; Basser, Les sanctuaires du Diebel Nefousa, passim, avec les sources citées au début; Bel., Les Benon Ghanya, 149, n. 2; Dourre, L'Islam algérien, 32. Quelques auteurs orthodoxes, ainsi Ibn 'Idhâri et Ibn al-Athir, ne leur donnent pas ces titres. Sur le dogme de l'imain chez les Ibadides, voir Sacuso, Ibaditische Muhammedaner in Oman und Ostafrika; Dourra, L'Islam algérien, 33, 149. L'opinion de Ghahrastâni, que l'imam ibadide ne portait pas le titre e. al-ma'minin (trad. Haarbrücker, I, 152; cf. Abû Zakariyya, trad. Masqueray, 405) rst contredite, du moins en ce qui concerne les Rostémides, par un grand nombre de passages de la chronique d'Abû Zakariyya, 25, 53, 116, 124, 128, 131, 148, etc.

<sup>2</sup> Ne pouvant citer toutes les sources sur les titres califiens des Fatimides, je me horne à renvoyer aux inscriptions, aux monnaies et aux diplômes, ainsi qu'à l'index de G.L.A., I, pour la discussion d'un grand nombre de cas particuliers. Les plus récents travaux sur les l'atimides sont ceux de Britan, Beitrage, I (sources historiques) et Inostrantseff, dans Zapishi, XVII (cérémoniel).

Noir Mas'em, Proiries, I. 370; VIII. 246; Ihn al-Athir, VI., 106, à VIII. 36 (157 à 299); Ibn 'Idhari, I. 83 à 145 (111 à 202); Iax Khaldûs, Histoire de l'Afrique, trad. N. des Vergers, 83 sniv.; Ibn al-Khatih, dans Gregorio, Rerum arabicarum ... collec-

Zirides et les Hammadides, qui reconnurent tantôt les Abbassides, tantôt les Fatimides 1.

tio., 93; Nuwairi, dans Berbères, I. 397 à 447; Qairawani, 47 (82) suiv.; Amani, Bibliotheca arabico-sicula et Storia dei musulmani di Sicilia, passim: Fourski., Berbers, I. 415 à fin., surtout 481, 575; II. 3 à 84; Mencier, Histoire de l'Afrique, I. 263 suiv. Les rares inscriptions et monnaies aglabides connues ne portent aucun titre, sauf une inscription de Sousse et un petit nombre de pièces de Sicile, qui donnent à Ziyadat allah le, en 207 et 214 H., le simple titre amir, qui est un titre de gouverneur abbasside; voir Houdas et Basset, Epigraphie tanizienne, dans Bulletin de correspondance africaine, 1882, IV. 170 suiv., et les sources numismatiques, notamment, pour les monnaies au titre amir, Adlen, Collectie nova., 130; Tychsen, Introductio, 110, et Additamentam, I. 42,; Lavoix, C.B.N., II. n' 840 et pl. VII; cf. Amani, Storia dei musulmani di Sicilia, I., 284, n. 1, à la fin.

Voir 'Abd al-Wâhid Marrâkuchi, ed. Dozy. 147, 159; trad. Faguan, 178, 192; Ibn al-Athir, VIII, 456, à IX, 337 (370 suiv., 394 suiv., 402 suiv., 418, 454 et passim); Ibn Idhâri, I. 237 suiv., 258, 271 suiv., 288 à 292, 316 (332 suiv., 366, 386 suiv., 413 à 419, 459); Tidjâni, trad. Rousseau. dans J. as., 4\* série, XX, 88, 91; 5\* série, I. 369; Ibn Khaldûn, Prolégomènes, I. 465 suiv.; Berbères, I., 29 suiv.; II, 9 à 25, 43 à 57; Qairawâni, 44, 71, 81 suiv. (76, 124, 139 suiv.); Amant. Storiu, passim; Mencien, Histoire de l'Afrique, I. 371 suiv.; Sauvaine, Matériaux pour... la numismatique et la métrologie musulmanes, tir. à part, I. 336, 340.

Les rares monnaies tirides ne portent aucun titre, mais leurs légendes sont si incomplètes qu'on ne peut faire grand fonds sur elles; voir Lavoix, G.B.N., II, 107, et les sources citées. Une inscription de Mu'izz, sans date exacte, ne lui donne aucun titre; Houras et Basser, op. cit., 180. En revanche, son protocole officiel figure dans la lettre que lui adressa le calife abbasside Qû'im, auquel il venait de rendre hommage, en répudiant la suscraineté fatimide; voir les sources citées ci-dessus. On y trouve un surnom en malik, divers titres composés, entre autres, un en amir al-mu'minin, marquant son hommage au calife; voir Ibn al-Athir, IX, 357 (455). Ce protocole ressemble à ceux de tous les grands feuda-

C'est encore comme rivaux des Abbassides que les Omayades d'Espagne portent tous les titres califiens à partir du calife 'Abd ar-Raḥmàn III, qui les prit

taires du calife, qui portaient alors un surnom en malik et des titres composés. C'est ainsi que débutérent la plupart des dynasties sultaniennes et de fait, les Zirides partent aussi plus tard le titre de sultan; voir Hotoas et Basset, op. eit., 189; lbn 'Idhäri, 1, 292 (419); las Kualdon, Prolégomènes, 1, 466, Mais aucun de ces titres n'a de valeur poutificale et de fait, Qairawani, 93 (158), dit positivement que les Zirides parviarent au rang de sultan, mais ne portèrent pas le titre a, al-mu'minia.

Quant aux Hammadides, je ne connais d'eux ni inscription, ni monnaie. Les légendes monétaires à hommage abbasside reproduites par îbn Khaldûn, VI, 177, î. 4, Berbères, II, 57, et Savann, foc. cit., donnent à Yahyà en 543 le titre amir [mangir].

A première voe, il semble difficile d'expliquer le cas des Midrarides de Sidjilmàsa, surtout celui de ce Muhammad al-Fath qui prit, vers 34x, le titre a, al-ma'minta et le surnom imamien ach-Châkir lillàh, précisément en regiant les doctrines ibadides, pour se railier à l'orthodoxie. Mais Muhammad voulait se rendre indépendant des Fatimides, dont les Midrarides étaient alors, nominalement, les gouverneurs à Sidjilmàsa, Il dut donc feindre de se rattacher aux Abhassides, par conséquent, se faire sunnite, avant de se déclarer tout à fait indépendant; voir lin Hauqal, éd. de Gwje, 57; Bakri, 151 (335); lim al-Athir, VIII. 392 (360); lim 'Idhâri, 1, 315, 230 (298, 323); Il, 225 (346); lim Abi Zar', 55 (121); Ina Khaldès, Berbères, 1, 264 suiv.; II, 543; Sauvaine, Matériana, 1, 171, 330; Qairawáni, 61 (107); Founnel, Berbers, II, 322; Mencies, Histoire de l'Afrique, 1, 358, 360.

Benguasa. Beitrage. 1873. tir. à part. 2. 10 et suiv., et Lavors. C.B.N., II. 401. qui ont publié trois monnaies de Châkir. observent qu'elles portent bien son titre d'imâm avec son surnom imamien, mais qu'on n'y lit pas le titre a. al-mu'minia, donné par les autours à ce petit calife. M. Lanc-Poole a publié depuis une mannaie de Muhammad. datée de 345 et portant au droit 'abd allâh a. al-ma minia et au revers al-imâm ach-châkir lillâh; voir Catalogue of drabic coins in the Khedirial library at Cairo. 328.

en 3161, suivant le témoignage concordant des inscriptions, des monnaies et des chroniques<sup>2</sup>. Il ne

' Cette date a été fixée par M. Codera, dans Titulos y numbres

proprios en las monedas arábigo-españolas, 10.

Voir Mas'ém. Prairies, I. 362; III. 70 (avec la correction de Fagnan, dans Ibn Idhâri, II. 328, n. 1); Bakri, 130 (292) suiv.; Ajbar machana, éd. Lafuente, 163 suiv.; Dabbi, éd. Codera, 18; Ibn al-Athèr, éd. Dozy, 99, et dans Codera, Titulos, 8; Ibn al-Athèr, VIII. 398 (361); Ibn Idhôri, I. passim: II. 162, 211 (261, 327) suiv. et passim: Ibn Abi Zar', 54, 1, 1, 55, 1, 10, 59, 1, 16 (118 à 130); Ibn Khaldàn, IV, 137; Prolégonèues, I. 464; Berbères, III. 213, 251 et passim: Maqqari, éd. Caire, 1, 165; trad. de Gayangos, II. 147; Quirawâni, 97 (165); Conda, Historia de la dominación de los Arabes en España, Barcelone 1844, I. 343;

Doxy, Histoire des masulmans d'Espagne, 1861, III, 48.

Numismatique : Assemant, Museo Naniano, xciv; Ablen, Collectio nova. 161 suiv.; Tychsen. Introductio, 131 suiv.; De muois arabico-hispanicis, dans Comment. hist. et phil. de Göttingen, XIV. 79 ; Mollen, De numis or, in Num, Gothano, 55 suiv, : Conde, Memoria robre al maneda arábiga acuñada en España, dans Memorias de la R. Academia de la historia, V. 244 suiv. et pl. I; Casti-GLIONI, Monete di Milano, 291 suiv.; FRARRE, Recensio, 1"; Norn supplementa, 31; Sourt, Lettre à Dorn, II, 10; DE LOSGPÉREKS. CEurres, I. 423; Kananacua, Die Münzen des Jounneums in Gruz, 19; LANE-POOLE, C.B.M., II, 14 suiv.; IX, 117 suiv.; CODERA. Titulos, 3. 7: Tratado de numismática arábigo-española, 75 suiv.; Sauvaine, Matériane, I. 327; Lavois, C. B. N., II. xxix, 42 suiv.; Caballero-Ispante, Monedas árabes de Denia, 4; de Dios DE LA RADA, Catalogo . . . Museo arqueol, nacional Madrid , 27 suiv .; Vives, Monedas de las dinastlas arábigo-españolas, 37 miv.; Lopes. dans Archeologo portugues, 1895. 98 suiv.; Nützke, Katalog der oriental, Münzen in den kal, Museen zu Berlin (cité K. M. B.), II. 23 mriv.

Épigraphie: Munn. Beytrage, A; Trauses. De inscriptionibus arabicis in Hispania repertis, dans Classis hist. et phil. de Göttingen. VII. 119 suiv.; Conne. Historia. 1. 407, 419, pl. 2 et 3; II. 9 et pl. 4; G. de Prasury. Essai sur l'architecture des Arabes en Espagne, pl. I du texte; Amadus de los Rios, Inscripciones árabes s'agit déjà plus de prétentions alides ou ibadides; en restaurant à Gordoue le califat de Damas, 'Abd ar-Raḥmān renouait simplement la tradition omayade et se posait en adversaire de tous les autres califats, quelle que fût leur origine. En effet, les auteurs donnent pour motif de cette restauration la décadence du califat abbasside et l'essor inquiétant que prenait le califat fatimite. Mais à leur tour, les Omayades succombent à de nouveaux califats alides, qui s'élèvent de toute part, d'abord au Maroc, puis en Espagne. Au milieu du désarroi provoqué par leur chute, plusieurs roitelets prétendent aux titres califiens et ce concours d'émirs des croyants scandalise

de Córdoba, passim: Codera, dans Boletin de la R. Academia de la historia, 1898, XXXII, 10 suiv. Voir aussi les nombreux chapiteaux (Cordoue, Paris) et coffrets d'ivoire (Burgos, Londres, Paris) aux noms et titres califiens de 'Abd ar-Rahmân III et de ses successeurs, notamment Rakam II, les uns inédits, les autres publiés dans divers recoeils, Une inscription de Hichâm II à Fes, avec le titre khalifa, a été conservée par Ibn Abi Zar', 33 (73).

Ainsi les Idrissides d'Andalousie appelés Hammondides; voir Bakri, 133 (297) suiv.; Istibut, 155 suiv.; Marrakuchi, 35 (42) suiv.; Ibn al-Athir, IX. 188 (420) suiv.; Ibn Khaldun, IV. 153; Berbères, H., 153 suiv.; Maqqari, I., 201 (II, 245) suiv.; Conde, Historia, II., 133 suiv.; Dozy, Historie, III., 316 suiv.; Rolles, Maloga musulmana, 58 suiv.; Codens, Hammudies, dans Boletin,

1888, XIII, 479 sniv.; Estudios criticos. 301 suiv.

Nomismatique: Castiglioni, Monete di Milano, 300 suiv.; Frank, Recensio, 4"; de Longenner. CEurres, I. 426; Donn. Inventaire des monnaies de l'Institut des langues orientales, 54; Codera, Tratada, 113 suiv.; Titulos, 17 suiv.; Museo español de antigüedodes, VIII; Cecas arábigo-españolas, 12 suiv.; Lank-Poole, C.B.M., II, 30 suiv.; IX, 142 suiv.; Robles, Malaga, 388 suiv.; Lavoix, C. B. N., II, 102 suiv.; Rada, Catálogo,

fort un chroniqueur oriental élevé à l'école d'un califat unique 1,

Mais les reyes de taifas ne prétendent pas tous au califat. Plusieurs, notamment les Abbadides de Séville, reconnaissent comme imâm le dernier Omayade Hichâm III, ou encore un imâm 'Abdalfâh, personnage fictif qui représente, à leurs yeux, le califat abbasside 2. Depuis que les Fatimides avaient quitté l'Afrique, leurs lointains rivaux d'Orient retrouvaient quelque prestige en Occident. On a déjà vu les Zirides et les Hammadides renier les Fatimides pour rendre hommage aux Abbassides; ainsi font les reyes de taifas qui ne se soucient pas de jouer eux-mêmes le rôle d'imâm. Mais le nom même de ce

74 suiv.; Vives, Monedas, 98, 120 suiv.; NETZEL, K.M.B., II, 67 suiv.

Épigraphie : A. DE 1,08 R108, Inscripciones árabes de Sevilla, 27 suiv., 102.

Voir Ibn al-Athir, IX, 198 (434); cf. Isn Khalden, Prolégomènes, I, 466; Qairawani, 98 (168); Coxde, Memoria, 264; P. de Gayangos, cité par Layoux, G.B.N., II, xxx.

Pour les Abbadides, je me borne à citer le recueil spécial de Dozv. Historia Abbadidarum et De Abbadidis, avec des extraits d'auteurs sur cette dynastie.

Numirmatique: Conde, Memoria, 270; Karanaer, Münsen des Joanneums, 41; de Longrénier, Centres, I, 427; Lane-Poole, C. B. M., II. 37 suiv.; IX. 146 suiv.; Codera, Tentado, 133 suiv.; Titulos, 25; Gecas, 15; Monedas de los Abbadies, dans Museo español, VI, 125 suiv.; Lavoix, C. B. N., II, 133 suiv. Bada, Catálogo, 84 suiv.; Vives, Monedas, 133 suiv.

Epigraphie: Coxon, Historia, II, pl. 6 (avec une fausse référence un texte); A. de los Rios, Inscripciones árabes de Sevilla, 28 suiv., 103 suiv.; Lavoix, dans Gazette des Beaux-Arts. 2° période, XXXII, 304 suiv.

calife théorique et presque anonyme prouve que l'hommage aux Abbassides est une profession de foi plutôt qu'un acte de vasselage direct et personnel. Et c'est' ainsi que l'Occident se prépare à susciter de nouvelles dynasties califiennes qui ne seront ni abbassides, ni omayades, ni alides, ni ibadides, mais simplement musulmanes et berbères.

## Ш

Telle fut la position que prirent les Almoravides. Ces chefs d'un nouvel empire berbère fondé sur une étroite orthodoxie reconnurent, dès l'origine, le califat abbasside et frappèrent leurs monnaies au nom

A l'appui de cette hypothèse, défendne par M. Codera, on peut faire encore les observations suivantes : 1º 'abd allah, «le serviteur d'Allah ., est un surnom générique des Omnyades et des Abbassides en Orient, dans toutes les inscriptions et sur quelques médailles de ces califes , notamment 'Abd al-Malik , Hiebam , Ma'--thenm mon at the halfabeth' or to now mentman par excellence, donné, comme tel, soit à de nouveaux convertis, soit à des personages anonymes, par exemple, comme nom paternel; voir C.I.A., I, index; 3º l'asage de désigner un personnage par un on plusieurs titres, sans son nom propre, est fréquent en diplomatique, notamment dans les manuels de chancellerie et dans l'épigraphie des sultans Mamlouks d'Egypte, même si le nom propre est connu, quand on s'adresse au fonctionnaire et nou à la personne; nons nous y conformons d'ailleurs en écrivant des lettres officielles. Il n'est donc pas nécessaire de supposer, comme on l'a fuit à ce propos, que les reyes de taifas ignoraient en Espagne le nom de l'Abbasside régnant, ce qui n'est guère probable, quand on sait avec quelle rapidité relative les nouvelles voyageaient et voyagent encore en Orient. Ils reconnaissaient la dynastic abbasside comme un symbole, et non la personne même du calife,

de l'imam 'Abdallah al-'abbasi 1. En conséquence, ils ne pouvaient ni ne voulaient prétendre euxmêmes aux titres califiens. Toutefois, pour marquer leur puissance, ils prirent, soit de leur propre chef, soit d'accord avec la chancellerie de Bagdad, un titre qui, sans les compromettre auprès des partisans d'un imam unique, les plaçaient au-dessus des autres souverains orthodoxes, en rappelant, par sa forme, le titre éminent des califes : ils s'appelèrent amir al-muslimin 2.

Le mot 'abbâsi ne figure que sur les monnaies des derniers Almoravides. En revanche, les mots abimâm 'abdallâh se lisent déjà sur les monnaies d'Abù Bakr; voir les sources citées dans la note suivante. En citant les tégendes monétaires almoravides. Ibn Abi Zur', 88 (193), et Qairawâni, 105 (183), disent abamír, an lieu de abimâm.

2 Voir Dabbi, ed. Codera, 31; Marrakuchi, 122, 146 (146-177) et passim; Ibn al-Athir, IX, 455 suiv.; X, 103, 587 suiv. [462 suiv., 486, 514 suiv.] et passim; Ibn Khallikan, trad. de Slane, IV, 448, 463, 469; Ibn Abl Zar, 33 à 113, surtout 88 (193, mais la traduction Beaumier, qui confond souvent les dons titres a, al-mu'minin et a, al-muslimin, n'a ancune valeur sur ce point), passage cité sous le nom d'Ibn 'Abd al-Halim par DE SACY, Traité des monnaies musulmanes de Magrini, 73, et Sacvains, Materioux, 1, 338; Ibn Khaldan, VI, 188 et passim; Berberes, II, 82, 155; Prolégomènes, II. 467; Yahya ibn Khaldun. ed. Bel, 96; trad. Bel, 125; Dozv, Historia Abbadidarum. 1. passim; II. 3g, 18g suiv, et passim; Qairawkul, 96, 99, 105 (163, 169, 183; confond aussi les deux titres, toutefois dans le passage principal, 105, le texte de Tunis est correct et la traduction scule, 183, est fantive); Maqqari, 11, 523 (II. 302) suiv.; Slawi, 1. 106 suiv., 1443 Condr. Historia, II. 252, 273, 334 et passim (confond les deux titres); Torresens, Primordia dominationis Murabitorum, 3; Dozy, Histoire, IV, 259; Amans, Diplomi, préface, ANAIII; CODERA, Titulos, 5, 28, 31 suiv.; Houdas, dans J. as., S' série, V. 1271 Menoure, Histoire de l'Afrique, II, 55 (conford

Quelle que soit l'origine de ce titre, il n'est pas sans intérêt de le comparer à celui que portaient, les deux titres); Derenbourg, dans Milanges orientaux, 1886, 17,

n. 1; Vie d'Ousama, 457, n. 5.

Numismatique: Adlen, Gollectia noen, 133 suiv.; Treusen. Introductio, 118 suiv.; Castiglioni, Monete di Milano, xxxyii. 283; Conde, Memoria, 275 suiv. (imprime a. al-mu'minia, bien que sur ses planches, on lise distinctement al-muslimla); Tornberg, Nami cufici B. Nam. Holmiensis, 275 (même erreur que Conde); Frarin, Noen supplementa, 87, 279; Sober, Lettre à Souclief, 61; Lettre à Dorn. II, 7; Donn, Inventaire, 55; Codena, Titulos, loc. cit.; Tratado, 192 suiv.; Çocas, 2); Decadencia de los Almoracides, 375 suiv.; Lane-Poole, G. B. M., V. aix, 2 suiv.; X, 3 suiv.; Salvaire, Matéciaux, loc. cit.; Canallero-Ispane, Monedas de Donia, 14 suiv.; Lavoux, G. B. N., II, 198 suiv.; Rada, Catálogo, 128 suiv.; Vives, Monedas, Laxii, 235 suiv. (quelques fautes d'impression dans les titres); Nūtzel, K. M. B., II, 123 suiv.

Suivant la plupart des auteurs, c'est après sa victoire de Zallaqu sur les chrétiens d'Espagne que Yusuf ibn Tachfin prit le titre amle al-muslimin. Dahbi, loc. cit., se borne à dire qu'il fut alors appelé ainsi et Tonnaene, Primordia, loc. cit., qu'il prit ce titre. Suivant Magrizi et Conne, Historia, loc. cit., il frappa des lors en Espagne des monnaies à ce titre; d'après Isa Ani Zan', loc. cit. ce furent ses émirs qui le lui donnèrent, tandis qu'Ihn al-Athir affirme qu'il le reçut du calife de Bagdad, tout en nommant ici Muqtadi (X, 103) et ailleurs. Mustaphir (X, 287). En résumant la discussion dans Titulos, loc, cit., M. Codera croyait, sur la foi de témoignages inexacts, que le nouveau titre paraît sur les monnaies de Sidjilmasa depuis 483; il en concluait que Yûsuf le priten 479, après Zallaqa, et qu'il lui fut confirmé par Bagdad. qualques années plus tard; le maître espagnol m'écrit qu'il se rallin à l'opinion de M. Vives. Suivant ce dernier, loc. cit. . le nouveau titre n'apparaît qu'avec 'Ali ibn Yusuf, la première année de son règne, sur toutes ses monnaies, sauf celles de Sidjilmāsa precisement, sur lesquelles il ne figure pas jusqu'en 518, de fait, il ne se trouve sur aucune monnaie de Yûsuf, dans le riche catalogue de M. Vives, sauf sur le nº 1697, où Yûsuf le porte indirectement (al-amir 'Ali ibn a. al-muslimin). M. Vivos ajoute que les monnaies des premiers Almoravides, y compris

à la même époque, les grands dynastes d'Orient rendant hommage aux califes abbassides<sup>1</sup>. Depuis les

toutes celles de Yûsuf, se contentent du titre amir et cette observation s'accorde soit avec Ibn Abl Zar', suivant lequel Yusûf s'appelait amir avant de prendre le nouveau titre, soit avec l'inscription de Nedroma, malheureusement fruste et non datée, qui donne à Yûsuf le seul titre amir; voir Basser, Nédromah et les Traras, 23. Eufin Castiglioni, hien qu'il ne s'explique pas clairement, semble accorder à 'Ali la priorité du nouveau titre.

Dans cette discussion, on n'a pas assez remarqué le récit du Hulol, dont s'est inspiré Conde et que Dozy a publié dans Abbadidarum. II, 188 suiv. Ce récit reproduit in extenso les lettres échangées entre l'Abbadide Mu'tamid et l'Almoravide Yûsuf, lors des pourparlers qui eurent pour résultat l'intervention de Yûsuf en Espagne et pour dénouement la victoire de Zallàqa. Or, ces documents officiels donnent à Yûsuf le titre a, al-muslimin et, dans une lettre écrite de sa main, Mu'tamid ajoute, 189, I. 9, entre autres titres, muhyi da'uat al-khalifa al-imâm amir al-muminin, allusion très claire à un hommage qui ne peut viser que le calife abbasside. Si ce protocole n'a pas été inventé après conp. il est évident que Yûsuf portait son titre et reconnaissait le califat de Bagdad dès avant la bataille de Zallàqa. D'ailleurs, dans le premier passage cité, lbn al-Athir prétond que le titre a, al-muslimin fut donné déjà à Abû Bakr, par lbn Yasio.

On peut concilier toutes ces assertions en supposant qu'Abb Bakr accepta ce titre de ses partisans, qui le donnèrent, après lui, à Yùsof; que celui-ci le fit confirmer officiellement par le calife après Zallàqa; que les monnaies, enfin, ne le donnent régulièrement qu'à partir de 'Alf. Ce retard des monnaies sur les autres documents n'a rien d'anormal. Les protocoles monétaires sont plus lents que les autres à se modifier, sans doute par une raison très simple, c'est qu'il fallait changer les coins; aussi l'absence d'un titre sur une monnaie datée ne prouve pas encore que le titulaire ne portait pas ce titre à cette date. Je pourrais citer maint exemple de ce fait, qu'il ne faut pas oublier quand on fait de la chronologie à l'aide des protocoles monétaires. Ajoutons enfin que plusieurs auteurs, notamment les plus récents, donnent aussi à Yùsuf le titre de sultan; cf. plus loin, p. 274, n. 2.

1 Suivant une tradition doutense, il fut donné à Sa'd ibn Abf

Gaznévides, peut-être avant, ces souverains étaient des sulțân, quelque chose comme des Césars. Au second rang figuraient les rois (malik), et plus bas, les émirs de tout ordre. Cette vaste titulature ne renferme aucune allusion à un pouvoir spirituel, car les titres en ad-din portés par tous ces personnages, même par les simples particuliers, ne se rapportent qu'à leurs sentiments religieux, réels ou affectés, et n'ont rien à voir avec leur rôle officiel. Que le titre de sultan fût connu dès lors en Occident ou non<sup>2</sup>, il est frappant de voir les Almoravides

Waqqas, en qualité de commandant à la bataille de Qadisiyya; voir Isa Khauden, Prolégomènes, 1, 469. Mais le texte de Boulag, 1, 189, l. 17, dit ici a. al-mu'minin, variante qui paraît préférable; il est vrai que le texte de Boulag est plein d'erreurs. D'autre part, d'après Iba Khallikan et Isa Ant Zan', loc. cit., Yusuf est le premier qui porta le titre o. al-muslimin. Qu'il soit ou non plus ancien, on peut en rapprocher les titres ummut al-muslimin, donné à 'Aviclia, la femme du Prophète, et waliyy amir al-muslimin, porté par les héritiers présomptifs au califat. Dans une liste, fort incomplète d'aitleurs, des titres monétaires, M. Codrington cite, parmi les dynasties qui portèrent le titre a, al-muslimia, celle des Merwanides; voir Masalman numismatics, 78. J'ignore sur quelle autorité repose cette assertion. Les Merwanides étaient des émirs et, d'après Ibn al-Arraq, leur historiographe, le dernier d'entre eux reçut du sultan seldjoucide Alp-arslan le titre sultan al-umara', comme un succédané du titre de sultan, que celui-ci se réservait exclusivement; voir Amedroz, dans J. H.A.S., 1903, 144. Ce protocole, hien conforme aux traditions orientales, n'a pas la moindre couleur califienne.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur un rapport fréquent entre le surnom en ad-din et le nom propre, voir C. I. A., I. 12A, n. 4; entre le premier et les armoirées ou les figures monétaires du titulaire, Orientalische Studien (Festschrift für Th. Nöldeke), 201, n. 1.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Si l'on en croit les sents auteurs, le titre de sultan était usité

obéir à l'instinct des races berbères, qui ne conçoivent pas le pouvoir temporel sans un pontificat, et prendre comme signe distinctif un titre sinon califien, du moins de forme califienne. C'est à ce prix qu'ils daignent maintenir en Occident la tradition abbasside. Dès lors, la souveraineté y revêt l'une des deux formes suivantes :

Ou bien elle est temporelle et déléguée par le calife, mais avec cette auréole pontificale dont l'un des signes est le titre amir al-muslimin;

Ou bien elle est temporelle et spirituelle, c'està-dire absolue, et marquée par tous les titres califiens, notamment amir al-mu'minin.

Si les Almoravides se contentent de la première, leurs mortels ennemis, les Almohades, donnent l'exemple le plus parfait de la seconde. Ils y visent d'emblée, en vertu de leurs origines berbères, de leur doctrine religieuse et de leur programme

dès longtemps en Occident. Ainsi Dozy, dans son Histoire des musulmans d'Espagne, III. 48. dit, sans citer de source, qu'avant de prendre les titres calificus, les Omayades d'Espagne se faisaient appeler soltans. Ainsi encore, Maqqari donne ce titre à Yûsuf itm Tāchl'in, aussi souvent que celui d'a. al-muslimin. Mais on sait déjà que dans les auteurs de basse époque, ce terme est employé couramment, sans valeur diplomatique précise, dans le sens de souverain; voir plus haut, p. 271, p. 2, à la fin; cf. G. I. A... 1, 727, p. 5. Or aucun document officiel, à una connainsance, ne donne ce titre aux Omayades ni aux Almoravides. C'est plus tard qu'il apparaît dans le protocole des Hafsides; des Mérinides et d'autres dynasties africaines; voir plus haut, p. 252, p. 1, 253 suiv., et plus loin, p. 279, p. 2 à la fin, et 295, p. 1.

politique. La réforme de Muhammad ibn Tumart est à la fois une dogmatique et une théocratie, aussi absolues l'une que l'autre; tous ceux qui ne sont pas des muwahhidan, c'est-à-dire des unitaires à sa manière, sont des muchrikûn, des hérétiques voués à la guerre sainte. C'est ainsi qu'il fait revivre Mahomet et les premiers califes, dont il se dit le successeur direct, affectant d'ignorer tout ce qui s'est passé entre eux et lui. En deux mots, Ibn Tumart est un prophète berbère fondant un Islam berbère 1. Dès lors, il est l'élu dirigé par Allàh et reconnaissable à des signes certains (al-mahdi al-ma'lam); en conséquence, il est aussi le guide infaillible de son peuple (al-imam al-ma'sum). Presque toute sa théorie politique tient dans ces deux titres, que lui donnent les documents almohades, avec quelques surnoms imamiens2.

¹ Sur la doctrine almohade, voir surtout les travaux de Golomura, Materialien var Kenntniss der Almohadenbewegnag, dans Z. D. M. G., XLI, 30 suiv., notamment de 108 à la fin, et son introduction dans Le livre de Mahammed ibn Toumert. Sur les rapports du Mahdl avec Mahammet et les premiers califes, appelés rachidán, voir Marrakuchi, 239, 207 (169, 247); cf. le titre généalogique, expliqué plus loin, p. 279, n. 2, vers la fin.

Tels que qu'im az-zaman, al-qu'im bil-haqq ou bi-ame allah, ad-du'i ila sabil allah; voir Marrakuchi, 134, 137 (162, 166); Ilm Ahl Zar', 111 à 114 (244 à 251); Ins Kuakou, Prolégomènes, I, A67; Berbères, II, 170, 281; Zarkachi, éd. Tunis, 4 suiv.; trad. Fagnan, 6 suiv.; Qairawani, 106 (184); Slawi. 1, 130 à 133; Goldzuma, Materialien, 110 à 112 et les sources citées; lateoduction, 21 et passim: Codena, Titulos, 35, et les sources monétaires et diplomatiques citées plus loin, p. 279, n. 2. A noter encore, sur les monnaies almohades, son titre imam al-

On comprend que le principe dynastique n'ait guère de place dans ce système. Si l'on a forgé au Mahdi une généalogie alide l, c'est que la conscience populaire exigeait qu'un grand conducteur d'hommes fût un membre de la famille sainte le réalité, si quelqu'un pouvait se passer de la fiction généalogique, c'était Ibn Tûmart, le type le plus accompli du marabout berbère. D'ailleurs, l'idée dynastique exploitée par tous les prétendants au califat faisait leur faiblesse en même temps que leur force, car on pouvait toujours la retourner contre eux. En vrai parvenu du mabdisme, Ibn

umma et la devise alláh rabbuná, muhammad rasúluná, al-mahdi imámuná.

C'est à tort que Yahya ibn Khaldûn, 96 (126) et passim, et Qairawani, 96 (163), l'appellent aussi a. al-ma'minio. Aucun document officiel ne lui donne ce titre, qui, d'après la tradition de l'Islam primitif suivie par les Almohades, ne convensit qu'aus successeurs du Mahdi, comme aux successeurs du Prophète; cf. l'explication un peu différente et peu plausible, à mon sens, donnée par les Khaldûn, Prolégomènes, 1, 467 suiv.

On sait que plusieurs dynastes orientaux, notamment parmi les Seldjoucides d'Asie mineure, rendent hommage, sur leurs monnaies, à un anonyme al-imâm al-ma'şûm. Je suppose qu'il s'agit, non d'une reconnaissance tardive et peu vraisemblable, à cette distance, de l'imamat d'Ibn Tûmart, mais d'un hommage posthume au dernier Abbasside de Bagdad, Mu'taşîm, avec un jeu de mots sur ces deux dérivés de la racine 'aşama: j'ignore si ce problème a fait l'objet d'une étude.

Voir Marrákuchi, 128 (155); Ibn Khallikán, trad. de Slane, III, 215; Ibn Abî Zar', 110 (242); Iss Khallikán, Berbères, II, 162; Zarkachi, 2, 146 (1, 266); Qairawāni, 107 (187); Slāwi,

1, 130; Goldzman, Materialien, 108.

Voir Marrakuchi, 141 (171).

Tûmart n'a pas besoin de fonder sa légitimité sur sa descendance; pour preuve de sa mission divine, il suffit de la puissance de sa parole et du succès de ses armes <sup>1</sup>.

S'il fallait une autre preuve de la faiblesse du sentiment dynastique dans l'almohadisme primitif, comme dans l'Islam primitif, on la trouverait dans ce fait significatif qu'au moment où la conquête en fait une entreprise fructueuse, il ne profite ni au fondateur, ni à sa famille, mais à 'Abd al-Mu'min et à ses descendants. Il est vrai qu'on a fait à 'Abd al-Mu'min une généalogie, sinon alide, du moins arabe 1: mais les auteurs qui rapportent cette fiction ne peuvent décidément pas y croire. Il serait plus intéressant de savoir s'il fut choisi par le Mahdi luimême ou s'il profita des circonstance pour s'imposer à la nouvelle communauté. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'il fut reconnu, du vivant du Mahdi, comme son khalifa, son lieutenant et successeur, titre auquel le Mahdl aurait ajouté celui d'amir almu'minin, émir des croyants, c'est-à-dire des Almobades. On saisit l'analogie, apparemment voulue, avec les premiers chefs de l'Islam ; le Mahdì, c'est le Prophète; 'Abd al-Mu'min est le calife du Mahdi, comme Abû Bakr est le calife du Prophète; de

Voir Goldenne, Introduction, 43 et n. 1; Westkapeld. Fatuniden-Chalifen, 119 et n. 1; Dourre, Marabouts, 57 et n. 1. et d'autres ancodates de ce genre.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Voir Marrakuchi, 141 (171); Ibn Ahl Zar', 119 (260); Inn Khalmon, Berbères, I, 251.; Slawi, I, 139; Golnzinen, Materia-lien, 118, expliquant le motif traditionnel de cette généalogie.

plus, il est amir al-ma'minin, comme le calife Omar'. A la mort du Mahdi, 'Abd al-Mu'min prend son titre d'imâm avec le surnom imamien al-qâ'im bi-amr allâh, les titres mahdi et imâm al-umma restant exclusivement réservés à Ibn Tûmart. Enfin, 'Abd al-Mu'min lêgue ses titres à ses descendants et successeurs, dont les prétentions au califat absolu reposent sur l'imamat indiscutable d'Ibn Tûmart et sur le califat de 'Abd al-Mu'min'.

1 Sur ce dernier point, voir Gonzaman, Materialien, 139, et plusieurs sources citées dans la note suivante.

Voir Istibear, 6, 37 miv.; Marrakuchi, 137 à 251 (166 à 296); Ihm al-Athir. X. 407 (537); X1, 192 (595); Ibm Khallikan, trad. de Siane, II., 183; IV. 335, 354; Ibm Idhari, I. 321 (468); Ibm Abi Zar', 22, 116, 133 suiv. (la traduction Beaumier, qui confond les dous titres, est sans valenc; cf. Demensoung, Vie d'Ourdma, 457, n. 3); Ins Khaloùs, Prolégomènes, I, 468; II., 54; Berbères, I., 254; II., 174, 196 miv., 281 miv.; Yahya ibm Khaldûn, 106 (140); Ibm al-Ahmar, trad. Doxy. dans J. ac., mai 1844, 383 sniv.; Quirawami, 120 (192) sniv.; Maqqari, I, 207 (II., 313 sniv.); Slawi, I., 137, 140, 144; Anast, Diplomi, préface, xxxii; Nover ricordi arabici su la storia di Genora, 23; Mancier, Histoire de L'Afrique, II., 104; Goldziums, Materialien, 125; Basset, Documents géographiques, 26; Bill., Les Benon Ghānya, 138; Castellands, Historia de Marrascos, 276 mis.

Numismatique: Adler, Collectio nova, 13g suiv.; Castiglioni, Monete di Milano, 284 suiv.; Conde, Momoria, 283 suiv.; Fraris, Beconsio, 623; Land Poole, Coins of the Manabhide (Namismatic chronicle, 1873), 1 suiv.; C. B. M., V. xxv suiv., 32 suiv.; Codena, Tratado, 217 suiv.; Titulor, 30, 36 suiv.; Lavotx, C. B. N., II, 293 suiv.; Rada, Gatálogo, 191 suiv.; Vives, Monedae, Laxx, 343 suiv.; Notzee, K.M. B., II, 158 suiv.

Épigraphie : A, da los Rios, dans Boletin de la B, Academia de la historia, 1889, XIV, 564.

Diplomatique: AMARI, Diplomi. 7 h 47, 65, 75, 78, 83, 169, 270, 278; DE MAS-LATRIE. Tenités de paix et de commerce. II.

Tant qu'ils régnérent sans contexte sur l'Afrique et l'Espagne, les Almohades furent les seuls pontifes

8, 10, 16, 22, 27, 28; Goldzinen, Materialien, 119, 110, 134 й 13g.

On sait qu'en 586 (1190), Saladin écrivit à Ya'qub al-Mansûr, pour l'appeler à son aide contre les Francs de Syrie. et que les historiens donnent, pour cause de son échec auprès de l'Almohade, le fait que, dans sa lettre, if ne l'appelait pas a. al-mu'minin, titre qu'il ne pouvait reconnaître qu'à son suzerain légitime, le calife de Bagdad. Dans Berbères, II, 216, Ibn Khaldûn raconte cet incident, sans parler du motif de l'insuccès de Saladin, qu'il donne dans ses Prolégomènes, II, 45. Le récit le plus complet de cette affaire est dans Anu Caima, Kitáb ac-candatain, ed. Boulag, II, 174, I, 3, 175, I. 3 suiv.; Historieus orientaux des Croisades, IV, 490 à 506.; Reinand, dans Bibliothèque des Croisades, IV, 289 suiv.; Ronnicux, Beitrage, I. 1773 Quellenbeitrage, 1, 153; Geschichte des Königreichs Jerusalem . 509; cf. Maqqari, I, 207. D'après Ibn Khallikin, trad. de Siane, IV, 344, et Slawi, 1, 174 suiv., Saladin aurait vezé Ya'qub en l'appelant a. al-muslimin. Avec M. Derenbourg, qui a discuté cet incident dans sa Vie d'Ousdona, 457 et notes, je pense que les habiles diplomates de Saladin n'ont pas commis cette inutile bévue et l'on n'en trouve aucune trace dans le texte de la lettre de Saladin, donné în extense par Abû Châma, texte qui cherche sculement à masquer, sous un amas d'épithètes fleuries, l'absence du titre a, al-ma'minia. Ajoutans que les Mouminides, comme sents représentants du Mahdi, n'admettaient pas la possibilité de deux imams silmatanés. Ce même Ya'qûb fit périr son frère, qui intriguait pour le remplacer, en s'appuyant sur cette tradition : « Quand deux califes sont reconnus dans le même pays, tuez le second!» Inutile d'ajouter que, pour lui, le second, c'était son frère; Marrakuchi, 205 (244).

Les derniers Mouminides portent aussi le titre ibn al-khalafa' av-ráchidia, que j'appellerai le titre généalogique. J'ignore s'il a pour but de les rattacher directement aux premiers califes, dits ráchidia, par leur origine prétendue arabe, ou s'il signific simplement qu'ils descendent des premiers Mouminides, appelés ráchidia par analogie avec les premiers califes; cf. plus loin, p. 288. Quant

reconnus dans ces pays <sup>1</sup>. Mais leur déclin rapide allait ressusciter la question califienne. Parmi les petits souverains qui secouent alors la suzeraineté almohade pour reporter leur hommage sur les Abbassides, il suffit de nommer les Houdides de Murcie et les Nasrides de Grenade, qui donnent à leur imam le titre amir al-ma'minin et ne prennent que celui d'amir al-muslimin, suivant la tradition almoravide <sup>2</sup>. Il est vrai que ce parti n'ouvrait pas

an titre de sultan, que Zarkachi, 18 (32), donne aux Mouminides, les documents authentiques ne semblent pas le leur attribuer; cf. plus haut, p. 274, n. 2, et plus loin, p. 286, n. 3,

¹ Léon l'Africain, éd. Schefer, I, 197, appelle 'Abd al-Mu'min pontife, titre par lequel il traduit bhalifa, car plus loin, II, 57, il appelle le calife Hàrûn ar-Rachid Aron pontife; cf. Goldzinun, Materialien, 59. Rappelous seulement la longue révolte des Banû Gàniya, ces descendants almoravides qui, fidèles aux traditions dynastiques de leur famille, reconnurent le calife abbasside et se firent appeler a, al-maslimin; voir Marrakuchi, 192 (234) suiv.; lbn al-Athir, XI, 342 (606) suiv.; Aman, Diplomi, xii, 73; Codena, Decadencia de los Almoravides, passim; Rada, Catálogo, 185; Vives, Monedas, 332; Bel, Les Benou Ghánya, 18, 24, 74 suiv., 115 et passim.

<sup>2</sup> Sur les monnaies, le calife des Houdides est appelé al-khalifa al-abbàri a, al-ma'minio ou al-abbàri imám al-amma, avec quelques variantes; celui du premier Nusride, al-mahdi inám al-amma, puis al-khalifa al-abbàri. Ses successeurs ne nomment plus de calife, depuis la prise de Bagdad, et finissent par prendre le titre d'imâm, comme les derniers sultans Mamlouks d'Égypte. Sur l'hommage du premier Houdide et du premier Nasride au calife Mustansir et le surnom a, al-muslimin de ces deux dynasties, voir Ibn al-Khaṭib, dans Sauvaine, Matériaux, 1, 349 suiv.; Ibn Khaldūn, IV, 168 suiv.; Irad. Gaudefroy-Demombynes, dans J. as., tir. à part, 12 à 18, avec les notes du traducteur. 50 à 53; Berbères, III. 347; IV, 35, 72 suiv.; Maqqari, 1, 101, L. 1, 208 suiv.

aux ambitieux des perspectives très brillantes. De moins en moins, les Abbassides pouvaient intervenir en Occident en faveur de leurs clients et les Mongols allaient mettre un terme à leurs destinées. Mais il semble que l'hommage abbasside fut adors la seule ressource offerte aux petites dynasties de l'Espagne, où la cause almohade était perdue sans retour.

En Afrique, au contraire, malgré la décadence des Mouminides, l'almohadisme gardait tout son prestige, car aux yeux d'un grand nombre de Berbères, le Mahdî restait le Prophète indiscuté. Dés lors, ce rêve alfait tenter l'homme ambitieux qu'on voit surgir, dans l'Islam, à chaque tournant de l'histoire : maintenir la tradition almohade, sous l'égide

(11, 327, 343); Slawi, I. 198; DE SACY, Pièces diplomatiques, dans Notices et extraits, XI, 26.

Namismatique : Tyunsus, Intiminetio, 141; Conox, Memoria, 3on; Soner, Lettre à Fruehn, 59 suiv., Lettre à Krehl, 13; LANE-POOLE, G. B. Mr. II. 47 suiv.; V, S3 suiv.; Comers. Tentado. 231 saiv.; Titulor. 34, 36; LAVOUX. C. B. N., II, 318 saiv. et sources citées; RADL, Catalogo, 209 suiv.; VIVES, Monedas, LAXAIV

sniv., 364 sniv.; Norzen, K. M. B., H. 177 sniv.

Epigraphie : J. Derenbourg, dans G. Dr. PRANGEY, Essai sur l'architecture des Arabes en Espagne, appendico, y suiv.; LAFURNIE. Inscripciones árabes de Granada, 85 suiv.; Spionet, Descripcion del reina de Granada, 2º éd., 50 suiv.; Bnosseland, Mémoire épigraphique sur les tombeaux des émirs Beni-Zeyan, tir. à part du J. as. 175 suiv.; A. Cinnexas, Inscripciones arabes de Grunada, 3 suiv.; Museo granadino de antiquedodes, 72 et pussim; Corrasnas, Monumentos árabes de Granada, 167 et passim.

Diplomatique : DE Mas-Larnie, Truités, supplément, 65 (amir almuslemin); H. Derenhourg, dans Mélanges orientaux, 1884, do-

cuments arabes, 17, n. i et passim.

du Mahdl, en se substituant aux Mouminides. Telle fut l'œuvre du Hafside Abû Zakariyyâ Yahyâ.

## IV

Bien qu'ils ne fussent que les gouverneurs d'une province almohade, les Hafsides semblaient prédestinésau rôle de successeurs des Mouminides. Leur aïeul Abû Hafs Umar, le chef des Hintâtas masmoudiens, avait été l'ami intime d'Ibn Tûmart, l'un de ses dix premiers disciples et presque l'égal de 'Abd al-Mu'min. A la mort du Mahdi, le prestige de son épée et l'autorité de sa parole en firent un des principaux soutiens de la dynastie mouminide. La province que gouvernèrent son fils 'Abd al-Wâḥid et ses petitsfils 'Abdallâh et Yahyâ était assez éloignée du Maroc pour leur permettre d'y maintenir leurs habitudes d'indépendance. Mais d'un gouvernement très libre à la souveraineté, il y avait un pas considérable qu'un motif grave pouvait seul leur permettre de franchir. Ce motif, ce fut le Mouminide Ma'mûn qui le fournit lui-même à Yahyâ, par ses étranges réformes, qui ne visaient à rien moins qu'à supprimer les traditions almohades les plus sacrées, en refusant à la mémoire du Mahdi les droits réga-

<sup>&#</sup>x27;Ainsi, c'est lui qui permit à Yasuf I" de prendre le titre e. almu'minin, cinq ans sculement après la mort de son père 'Abd al-Mu'min; voir las Khalden, Berbères, II, 284; cf. the Abî Zar', 138 (296, confusion des deux titres); Mencues, Histoire de l'Afrique, II, 75, 106 à 109.

liens de prône et de monnaie et en vouant son nom à la malédiction 1. Saisissant un prétexte administratif 2, Yahya fait cesser à Tunis, en 626 (1229), le prone au nom de Ma'mûn, qu'il remplace d'abord par celui d'un autre Mouminide; puis il abandonne à son tour ce dernier et se borne à faire le prône au nom du Mahdi et des premiers califes, les râchidân, Délaissant alors le titre de chaikh, porté jusqu'ici par son aïeul, son père et son frère 3, il prend officiellement celui d'amir, vers 627, mais seulement pour sa chancellerie, n'osant encore l'afficher dans le prône, a par prudence, dit un de ses biographes, et par l'expérience qu'il avait des choses de Tunisie ». Voyant que cette attitude ne soulève pas d'opposition, il se hasarde, en 630, à faire l'appel à la prière sur un minaret bâti par lui, puis il proclame son indépendance en 634, en faisant suivre, dans le prone, le nom du Mahdi par le sien et le titre d'amir, \* mais sans aller, disent deux autres historiens.

<sup>1</sup> Voir Ibn Abi Zar', 167 (359) soiv.; Inx Khalde, Berberer, II. 236, 239, 299; Qairawani, 121 (212); Mencien, Histoire de l'Afrique, II, 149; Sarvaire, Mathriaux, 1, 343; Goldzinga, Materialien, 103, 122; Bel. Les Benou Ghanya, 177, n. 3.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Du moins d'après Zarkachi, 17 (31), qui ne dit rien de l'apostasie de Ma'mun, sans doute en qualité d'historiographe des Almohades.

Voir les Khaldes, Berbères, II. 181, 286; Ibn Qunfudh, éd. Cherbonneau dans J. as., 4' série, XIII. 187, 192 et passim; XVII, 52 et passim; Zarkachi et Qairawâni, passim; Bal., Les Benou Ghénya. 103, 129 à 172 et passim. Ce titre est confirmé par l'épigraphie et la diplomatique; voir plus loin, p. 289 suiv. C'est par erreur, sans doute, que Qairawâni, passim, intercale un Abû Bake dans la généalogie de Yahyà.

jusqu'au titre amir al-ma'nunin. » Ces auteurs précieux ajoutent que ses fonctionnaires se permirent de le désigner ainsi et qu'un poète de cour lui récita ces vers : « Courage ! ajoute al-mu'minin à amir, car personne au monde n'a plus de droit à ce titre que toi! » Mais Yaḥyâ défendit qu'on le fui donnât 'et, tant qu'il régna, ne voulut jamais le prendre!.

C'est à dessein que j'ai rappelé les phases successives de cette évolution, depuis le simple titre de chaikh porté par Abû Ḥafs et ses successeurs, jusqu'au titre suprême des califes. Ce récit instructif montre, avec la prudence et l'adresse de Yaḥyâ, le prestige qui s'attachait encore, malgré ses défail-tances, au califat mouminide. Il nous révèle enfin que l'ambition suprême du Hafside était ce titre amir al-mu'minîn, qu'il avait peut-être chargé ses courtisans de hasarder dans leurs discours, comme nos diplomates lancent leurs ballons d'essai dans les journaux qu'ils subventionnent.

Ce titre fut pris enfin publiquement, dans le prone et sur la monnaie, par le fils et successeur de

IX.

<sup>.</sup> ¹ Voir las Khalbūs, Berbères, II, 236, 281 à 300, 315; III. 343, 364; Zarkachi, 17 à 21 (31 à 38); Quicawani, 121, 125 (213, 220); Amant, Diplomi, préface, xhiv; Lavoix, dans Rerue archéologique, 1<sup>rt</sup> série, IX, 260; DK Mas-Larris, Traités, I, 77 (détails inexacts); Goldzunka, Materiolien, 121; BKL, Les Benon Ghánya, 178. Voir aussi dans Berbères, II, 309, cité par Goldziber, 121, n. 2, les louanges significatives adressées à Yahya par un ambassadeur chargé d'obtenir son alliance: \*...comme tu as fait revivre la doctrine du Mahdi, etc. \*

Yaḥyà, Abu 'Abdallàh Muḥammad, avec le surnom imamien al-Mustanṣir billàh, à la suite de la reconnaissance des Hafsides par le chérif de la Mecque, soit en 650, soit en 659 l. Dès lors, les Hafsides portent couramment tous les titres califiens dévolus aux Mouminides ; khalifa, imâm et surnoms imamiens, amir al-ma'minin 2; puis le souvenir du Mahdì

Voir Ibn Abl Zer', 171 (368, avec une erreur de date, et, en outre, le faux titre dans Beaumier); Ins Khaldûn, Berbères, II. 335, 344 suiv., 373; Zarkachi, 25, 28 (44 suiv., 51); Quirawâni, 128 (224); Amani, Diplomi, Miv; de Mas-Latrie, Traités, I. 77; Mencien, Histoire de l'Afrique, II, 209, et dans Berne africaine, n' 94; Lavoix, dans Berne archéologique, tom. cit., 257, 263 (confusion des deux titres); Bri., Quelques rites pour obtenir

la plaie, tir. à part, 9 (avec le faux titre).

La corrélation de ces deux événements est probable, mais non certaine, à cause de divergences chronologiques, Ibn Khaldûn place la prise du surnom imamien par Muhammad en 647 et sa reconnaissance par le chérif en 651, mais sans parler du titre a, al-mainiata. Zarkachi dit d'abord que Muhammad, jusqu'alors simple amir, prit son nouveau titre et son surnom imamien le sá dhu Ibidjdja 650, après que la Mecque eut reconnu son autorité, puis il répête cette date précise et, plus loin, place la reconnaissance du Hafside en 659. Enfin Qairawani dit que celle-ci eut lieu en 657 et que Muhammad échangea alors son titre d'amir contre celui d'a. al-ma'minin. La date précise répétée par Zarkachi permet de croire que Muhammad prit ce deruier titre des 650, à la suite d'un premier hommage de la Mecque, renouvelé on confirmé par le chérif après la chute de Bagdad en 656, Suivant Léon l'Africain, éd. Schefer, III, 135, the fils de Zacarie (Muhammad, fils d'Abû Zakariyyê) lui meçêda et ne daigna plus prêter obeissance aux seigneurs du Maroc (aux Mouminides), car ils commençaient déjà à décliner. . . .

Voir Ihn Abi Zar', Ibn Khaldûn, Ibn Qunfudh, Zarkachi, Qairawani, passim, notamment Prolégomènes, 1, 468, Ces titres sont portés aussi par les Hafsides des hranches de Bougie et de Constantine; voir Ins Khaldûn, Berbères, 1, xxxm (de Slane dit lui-même s'effaçant peu à peu, ils osaient, un peu plus tard, supprimer son nom dans le prône et le remplacer par la mention vague d'un imâm anonyme.

Ainsi, par une coïncidence qui n'était peut-être pas fortuite, les Hafsides héritaient du califat almohade à l'heure même où la chute de Bagdad reportait sur eux une partie du prestige du califat abbasside. Dès lors, il est permis de croire que l'un des buts du sultan Baibars, en intronisant au Caire les débris de la famille abbasside, fut de reprendre à l'influence hafside les villes saintes, l'un des objectifs les plus constants de la politique égyptienne?

Pour consacrer le califat éminent des Hafsides, il ne manquait plus que l'indispensable fiction généalogique, à laquelle des savants officieux avaient déjà pourvu. Et l'on ne s'étonnera plus, maintenant, qu'ils ne se soient pas contentés d'une origine arabe, mais qu'ils aient fait descendre Abû Hafs 'Umar du calife Omar lui-même, c'est-à-dire du premier titu-

ici sultun); II. 400; Lavoix, C. B. N.. II. 409, 419. Dés lors, les chroniqueurs donnent à tous les Hafsides le titre de sultan, qui figure; en effet, dans plusieurs documents officiels et y devient de plus en plus fréquent, à partir du xxv siècle; ef, plus haut, p. 274, n. 2, et Lavoix, dans Revue archéologique, tom. cit., 274 (détails inexacts). C'est le seul titre que leur donne lhu Baţūţa, I. 15, 21, qui ne pouvait, comme sujet mérinide et courtisan de Fâris, donner à ses rivaux un titre que celui-ci vennit de prendre voir plus loin, p. 309.

Voir Zarkachi, 50 (91); Goldmans, Materialies, 121; cf. plus loin, p. 289, n. 1.

<sup>4</sup> Voir les sources citées dans C. L. A., 1, 413 suiv.

laire du titre amir al-ma'minin 1. Enfin, cette descendance autorisait les Hafsides à prendre, à plus forte raison que les Mouminides, le titre généalogique ibn al-khulafá' ar-ráchidin, « fils des califes orthodoxes », qui figure dans leurs documents officiels 2.

Ces derniers confirment en tout point le témoignage des auteurs. Sans aborder la discussion de tous les cas particuliers, je me borne à signaler les plus remarquables concordances.

Sur ses monnaies, le premier Hafside indépendant, Yaḥyâ Iª, nomme Ibn Tûmart al-mahdi khalifat allâh ou imâm al-umma al-qâ'im bi-amr allâh,
suivant la tradition almohade, puis son lieutenant
'Abd al-Ma'min ibn 'Ali, amir al-mu'minin, en se contentant pour lui-même du titre al-amir al-adjall, « le
très noble émir ». Les monnaies de son successeur
Muḥammad Iº portent d'abord les mêmes titres,
moins la mention de 'Abd al-Mu'min, premier pas
dans la suppression du califat mouminide, puis, avec

Avec la variante al-mara"; voir les documents cités plus loin et les auteurs, surtout Zarkachi, 76 (140); cf. plus haut, p. 579, n. 2, fin.

Voir las Kualdes, Berbères, II, 281, et les notes de de Slane, à p. 282 et 293, d'où il résulte, en effet, que cette généalogie a été inventée après Abû Hafs, peut-être du temps de Muhammad; Zarkachi. 18, 149 (32, 271); Qairawâni, 124 (217); Aman, Diplami, aliv; Lavoix, tom, eit., 163; Golozinea, Materialien, 108; cf. plus loin, p. 291. Sur le rôle du calife Omar dans la littérature almohade, Golozinea, Materialien, 139, et ci-dessus, p. 279, n. 1. Sur son rôle dans la tradition hafside, voir Zarkachi, 44 (79): les juges almohades de Tunis étaient nommés pour deux ans, suivant un précepte du calife Omar. Aujourd'hui encore, la descendance d'Omar est souvent revendiquée par les marabouts du Maroc; voir Dourré, Marabouts, 9, 20, 56.

le nom et les titres du Mahdi, l'attribution des titres califiens à lui-même : al-mustanșir billâh al-manșăr bi-faḍl allâh amir al-mu'minin Abū 'Abdallâh Muhammad ibn al-umarâ' ar-râchidin, c'est-à-dire la
confirmation textuelle des auteurs, par les surnoms
imamiens, le titre califien suprême et le titre généalogique almohade !.

Les rares inscriptions hafsides connues à ce jour concordent avec les auteurs et les monnaies. L'inscription du minaret de la mosquée de la Qaşba, à Tunis, datée de 630, ne donne aucun titre protocolaire à son fondateur Yaḥyâ Iª, dont le nom est suivi de ceux de son père et de son grand-père, le chaikh Abû Ḥafṣ². Une inscription de Constantine, aujourd'hui détruite, datée de 793, donnait à Aḥmad II, qui régna de 772 à 796 (1370 à 1394), les noms et titres amir al-mu'minin Aba l-Abbâs Aḥmad ibn sâdâtinā wa-mawâlinā al-umarā' ar-râchidin³.

Voir Houds et Basset, Épigraphie tunisienne, dans Balletin de correspondance africaine, 1882, 163; cf. plus haut, p. 284.

Voir Tychern, Introductio, 128 soiv.; Soret, Lettre à Fracha. 56 suiv.; Lettre à Dorn, II, 9; Dorn, Inventaire, 65; Lavoix, dans Revue archéologique, tom. cit., 266 suiv., et G. B. N., II, 409 suiv.; Land-poolx, G. B. M., V. 52 suiv.; X, 11 suiv.; Nützel., K. M. B., II, 213 suiv. Ces titres figurent, avec quelques variantes, sur les monnaies de leurs successeurs, sur lesquelles l'hommage au Mahdi persiste jusqu'à la fin; l'innovation signalée plus haut, p. 287, ne paraît donc pas avoir été durable.

Voir G. Mencien, Corpus des inscriptions arabes et turques de l'Algérie. Département de Constantine, n° 20. Une inscription de Gafşa, au nom d'un Abû 'Abdullâh Muḥammad, fils d'Abû 'Abd-

Dans plusieurs traités, les premiers Hafsides 'Umar et 'Abd al-Wâḥid portent ce titre de chaikh que leur donnent les auteurs et l'inscription de Tunis <sup>1</sup>. Ya-hyà l' le porte encore au début de son règne <sup>2</sup>, puis il l'échange contre celui d'amir, qu'il lègue à Mu-hammad l' 3. Celui-ci l'échange à son tour contre ceux de khalifa, imâm, amir al-mu'minin, avec les surnoms imamiens et le titre généalogique <sup>3</sup>, et ce protocole figure, avec de nombreuses variantes mais sans modification essentielle, dans les traités de ses successeurs <sup>5</sup>.

allah Muhammad, fils d'Abû Ḥala, lui donne le titre amir al-unma al-islamiyya; E. Mercier, dans Notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine, 1882, 191 suiv., attribue ce texte non daté à Muhammad IV, qui régna de din l-hidjdja 837 à safar 839 (1534 à 1435).

Voir les traités de 1230 à 1251, où ils sont appelés tous les deux senez, senior ou vetulux eschaikh, dans Tarel et Thomas, Ur-kunden sur Handels- und Stuatsgeschichte der Republik Venedig, II, 300, 451; AMARI, Diplomi, 292 suiv., 473; DE MAS-LATRIE, Tenités, II, 31, 153, 199; cf. plus haut, p. 284, n. 3, et 289, n. 2.

\* En 628 (1231), d'après ne Mas-Latair, Traités, II, 153, si cette attribution est exacte.

Voir les traités de la même époque publiés par de Sacy, dans Notices et extraits, XI, 22; Tarel et Thomas, loc. cit.: Amant, Diplomi, xelv et loc. cit.: De Mas-Latrain, Traités, I, 77, n. 3; II, 31, 32, 116, 118 suiv., 199 (dominus, mir Busacharin, mir Boabdile et variantes).

Voir les traités de 1264 à 1273 publiés par de Sacy, dans Mémoires de l'Académie des inscriptions, nouvelle série, IX, 463; Tavel et Thomas, Urkunden, III, 118; Amani, Diplomi, 295; ne Mas-Latrie, Traités, II, 43, 93, 122 suiv., 158, 203, 281 (titres arabes et califfe, elmiram mommini, miramameni Abo Abdale chnolomera rasidia et variantes).

Voir, par exemple, Amant, Diplomi, 86, 98, 112, 115, 123,

Enfin, nous possédons le protocole des Hafsides à la chancellerie du Caire, sous les sultans Mamlouks. Voici ce qu'en dit un auteur du milieu du xive siècle, assurément bien informé, puisqu'il fut secrétaire à cette chancellerie et qu'il connaissait à fond la diplomatique de son temps 1 : « Le maître de la province d'Afrique (Ifrigiyya) est le roi de Tunis, qui ne prétend à rien moins qu'au califat et qui porte les titres califiens et se fait appeler amir al-ma'minin dans ses États 2. Il prétend descendre de l'émir des croyants Omar ibn al-Khattab. Ce fait est contesté par certains généalogistes. Il y en a qui le font descendre des enfants de 'Adiyy, fils de Kaba, de la tribu (raht) d'Omar, et non des enfants d'Omar luimême. D'autres disent : Non, il descend des Hintâtas, qui n'ont rien de commun avec les tribus arabes; ce sont les Hafsides, descendants d'Abù Hafs, l'un des dix compagnons d'Ibn Tûmart; ce sont les survivants des Almohades, puisqu'Ibn Tûmart a établi ceux-ci pour ses compagnons et que l'empire

<sup>137. 151. 169. 303;</sup> Nuovi ricordi. 69. 76. t. ar. 23. 30; BE Mas-Lateir. Traités. II. 49. 55. 71. 125 suiv., 145 (signor di cathalochi), 187. 211. 216. 232. 237 (rex credentium), 244. 250. 286. 292 (amiramuclemin), 296. 303 [fill dels reys agrecots = ar-richad?], 306 [fill dels almira raxendins = cachidin), 318 suiv., 345. 355. 361 suiv., sans citer les nombreux passages où ces titres se mélent ou font place, avec le temps, à des titres sultaniens et royaux.

Voir Chinan an-pas 'Umani, Ta'rif, éd. Caire 1319 H., 24 suiv.
 Sur le sens de ces derniers mots, voir la fin de ce paragraphe.

<sup>3</sup> Ancêtre commun de Mahomet, d'Omar et de tous les califes d'Orient; voir Wüstespeald, Genealogische Tabellen, passim,

des Almohades ne subsiste que dans ces Hafsides <sup>1</sup>. Leur royaume s'étend d'Alger, à l'ouest, jusqu'à 'Aqabat Barqa, qui sépare Tripoli de Barqa; voilà leur frontière orientale extrême. Il est limité au nord par la mer et au sud par les confins extrêmes du Djarid <sup>2</sup>. . . Tel est, en principe, l'empire des rois de l'Ouest, pris d'une manière absolue; car en réalité, leur force s'est affaiblie par la puissance du sultan mérinide leur voisin <sup>3</sup>, par les dissensions de leurs sujets à leur égard, enfin par l'intrusion des Arabes nomades dans les affaires du gouvernement. Le souverain actuel s'appelle, de ses noms et surnoms, Abû Yahyâ Abû Bakr al-Mutawakkil 'ala Allâh. »

Suit le protocole employé par la chancellerie du Caire pour écrire à ce souverain, morceau de style égyptien, dans lequel je me borne à relever une allusion discrète à l'imamat coraichite des Hafsides, ma-

¹ Telle était sans doute l'opinion de ceux qui, dédaignant une fiction généalogique à laquelle ils ne pouvaient ajouter foi, préféraient asseoir les prétentions hafsides aur le seul rôle joué par cette famille dans le mouvement almohade. Sur la prétendue origine arabe des Hafsides, voir plus haut, p. 287.

Littéralement des pays du Djurid et de la terre mardeageure. ما المراحد الأرض المراحد الأرض المراحد الأرض المراحد الأرض المراحد الأرض المراحد المراحد

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Sur les événements auxquels ces mots font allusion, voir plus loin, p. 297 suiv.

kân al-imâma al-qurachiyya, et le titre amîr al-muslimîn. Ce dernier détail est significatif: en opposant ce titre aux prétentions califiennes des Hafsides, 'Umari laisse entendre clairement que la chancellerie du Caire, inféodée au califat abbasside d'Égypte, base de toute la politique des Mamlouks, ne pouvait reconnaître le califat des Hafsides, c'est-à-dire, en termes diplomatiques, qu'elle les appelait amîr almuslimin, le seul amîr al-ma'minîn, pour elle, étant le calife du Gaire. C'est pour la même raison qu'il a dit plus haut, avec quelque ironie: « Le roi de Tunis porte les titres califiens et se fait appeler amîr al-mu'minîn, du moins dans ses États.»

## V

Successeurs des Mouminides et légataires des traditions almohades, les Hafsides étaient loin d'avoir hérité de tout leur empire. L'Espagne était perdue pour toujours et dans l'Ouest africain grandissaient deux nouveaux royaumes berbères, fondés par les Mérinides au Maroc et par les Ziyanides à Tlemcen. Mais aucun État berbère ne pouvant vivre en paix avec ses voisins, l'histoire de ces trois dynasties sera celle des efforts tentés par chacune d'elles pour dominer les deux autres.

Bien que les Mérinides fussent nés dans le berceau des Almohades, autour de Fes et de Maroc, ils ne pouvaient prétendre à la suprématie sur les Hafsides. Ceux-ci avaient pour eux, on l'a vu, le prestige de leur ancêtre Abû Ḥafṣ, le bras droit des Mouminides, et les Mérinides n'avaient personne à lui comparer, eux qui avaient commencé par combattre 'Abd al-Mu'min, puis s'étaient élevés sur les ruines de sa dynastie ¹. D'ailleurs, quand Abû Yaḥyâ Abû Bakr fonda la dynastie mérinide, en 642, les Hafsides étaient déjà solidement installés comme successeurs des Mouminides. Ne pouvant songer à le combattre, occupé qu'il était à conquérir le Maroc, Abû Bakr dut reconnaître le califat du Hafside Yaḥyà la. Ce fait important, attesté par les meilleurs auteurs, est le point de départ des relations entre Mérinides et Hafsides; longtemps, les premiers acceptèrent la suprématie des seconds ².

Mais on sait qu'en Occident, le pouvoir temporel ne va pas sans un prestige spirituel. Une fois islamisés, les chefs mérinides allaient fatalement devenir, en quelque sorte, les califes de leurs sujets. De ce qui précède, on pourrait déjà conclure qu'au point

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir Ibn Abî Zar', 188 (402) suiv.; Ibn Khalden, Berbères. IV, 27 suiv., 82 suiv.; Qairawani, 137 (244) suiv.; Slawi. II, 1 suiv., 14, 21 et passim; Mencien, Histoire de l'Afrique. II, 158 suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Sur la reconnaissance des Hafsides Yahyà [\*\* et Muhammad I\*\* par les premiers Mérinides et l'échange d'ambassades entre les deux États, voir les Khalden, Berbères, II, 315, 327, 346; III, 347, 364; IV, 34, 39, 52 à 54, 148 suiv. et passim: Zarkachi. 29 (53); Maqrizi, dans Saltans Mamlouks, trad. Quatremère, I a. 80; Léon l'Africaia, éd. Schefer, III, 135; Qairawâni, 128, 138 (224, 245); Slàwi, II, 6, 14 et passim: Aman, Diplomi, xxiv; Mengier, Histoire de l'Afrique, II, 162 à 172, 201. En qualité d'historiographe des premiers Mérinides, Ihn Abi Zac' ne fuit pas mention de leur hommage aux Hafsides.

de vue diplomatique, ne pouvant prétendre au titre éminent amir al ma'minin, les Mérinides prendront un titre sub-califien, si l'on me passe cette expression, et que ce titre sera amir al-maslimin, celui des Almoravides, des Nasrides, des Houdides, bref de toutes les dynasties reconnaissant la suzeraineté d'un amir al-ma'minin. En effet, à partir de Ya'qûb, les auteurs appellent les Mérinides amir al-muslimin et, comme

' Ibn Abi Zar' donne aux premiers Mérinides le seul titre amir; à partir de Ya'qûb, monté sur le trône en 656, il leur donne les titres a. al-muslimin, khalifa et les surnoms imamiens; en outre, il donne le titre imam au Mérinide régnant auquel il dédie son livre, 'Uthmân II, monté sur le trône en 710; voir a (1) suiv., 189 (405) à fin. Ne pouvant citer les très nombreux passages relatifs à ces titres, je me borne à répéter que la traduction de Beanmier est ici sans valeur; le teste de Tornberg, bien qu'incomparablement plus correct, n'est pas lui-même exempt de toute erreur. Ces fautes sont imputables, non à l'éditeur, mais sans doute aux copistes des manuscrits, car j'ai constaté que le manuscrit de Munich n' 120 donne indifféremment les deux titres aux Almoravides, aux Almohades et aux Mérinides.

Ins Knaldes, Berbères, IV, 33 suiv., 45 suiv., appelle Abû Bakr amir et Ya'qûb et ses successeurs sultân. Sous sa plume, ce dernier titre est à peu près l'équivalent des titres califiens, qu'il n'emploie qu'avec réserve, vu ses relations, constantes et parfois tendues, avec plusieurs souverains des deux dynasties rivules; toutefois, il appelle aussi Ya'qûb et Yûsuf a. al-muslimin, par exemple. IV, 74 suiv., 80 suiv., 120.

Dans le fragment publié par Dory, dans J. as., mai 1844.
388 suiv., thu al-Ahmar appelle aussi Abû Bakr amir et Ya'qûb et ses successeurs sultan et a. al-muslimin, sanf Faris, anquel il donne, correctement, le titre a. al-muslimin; voir plus haut, p. 252, u. 1, et plus loin, p. 328, n. 4. En revanche, dans la Bauda, ces deux titres paraissent employés indifféremment; voir plus haut, p. 252, n.1.

Zarkachi, l'historiographe des Hafsides, nomme rarement les

de juste, ils leur forgent une généalogie arabe <sup>1</sup>. Les documents officiels, assez rares il est vrai, que nous connaissons à ce jour s'accordent sur ce point et montrent qu'à partir de Ya'qùb, ce titre est bien, en diplomatique, celui des Mérinides <sup>2</sup>.

Mérinides et toujours sans titre, sauf p. 19 (53), où îl appelle Ya'qûb amir tout court, sans doute par une réserve politique. On voit à quel point il faut se défier des termes diplomatiques employès par des auteurs intéressés. Qairawâni dit que les Mérinides s'appelaient a. al-maulimia, comme les Almoravides; ainsi, p. 96, 123, 138 (163, 215, 255), avec quelques confusions entre les deux titres, soit dans la seule traduction française (215), soit aussi dans le texte de Tunis (96). Enfin Slâwi dit aussi al-amir Abû Bakr et as-sulțân Ya'qûb; voir II, 10 et passim.

Voir Ibn Abi Zar', 184 (397). Ibn Khaldûn, qui sait ce que valent ces généalogies, paraît avoir dédaigné d'en parler à propos des Mérinides; voir Berbères, III, 302; IV, 25; cf. Siàwi, II, 2.

I La numismatique n'est pas très concluante à cet égard. Dans G. B. N., II, 440, Lavoix attribue à 'Uthmân I' une monnaie non datée, frappée à Fes, au titre a. al-muslimin, que rien n'empéche, il mo semble, d'attribuer plutôt, précisément à cause de ce titre, à 'Uthmân II, comme les monnaies publiées par Lavoix, 443 suiv, et par Lave-Poorx, G. B. M., X., 13 suiv. Il est vrai qu'une de ces dernières porte le surnom al-Mustansir billâh, alors que 'Uthmân II, d'après Ibn Ahi Zar', s'appelait as-Sa'id bi-fadt allâh. Mais on sait qu'un même souverain portait souvent deux surnoms imamiens; d'ailleurs, il y a eu un 'Uthmân III, l'Abù Sa'id des listes monétaires (811 à 819), celui auquel la Raudo est dédiée, d'après Bnockhamans, Geschichte der arabischen Litteratur, II', 241. Sur une monnaie aux titres califiens attribuée au Mérinide Abû Bakr, voir plus loin, p. 317, a. 3.

L'épigraphie est plus positive. L'épitaphe de Yusuf à Chella (mort en 706) l'appelle a. al-muslimin et donne le même titre à son père Ya'qûb; voir le texte dans Rieu. Supplement to the Catalogue of the Arabic mes. in the British Museum. n° 605, et la traduction de Tissot, dans Bulletin de la Société de géographie de Paris. 1876, B. 269 suiv. L'inscription du minaret de Mansoura, datée de 706.

Parmi ces premiers Mérinides, il en est un, Sulaiman, qu'Ibn Abi Zar appelle amir al-maslimin<sup>1</sup>, comme les autres, mais qui porte officiellement le titre amir al-ma'minin. Ce titre figure sur quelques monnaies émises conjointement par Sulaiman et par le Nasride Muhammad III, c'est-à-dire dans la courte période du 28 juillet 1308 au 14 mars 1309, durant laquelle ces deux souverains régnèrent simultanément. Les légendes de ces pièces, frappées à la

donne le même titre à Yûsuf; voir Brosselard, dans Revue ufricuine. 1859, 335; Mangais, Monuments de Tlemcen, 198. Enfin, il est donné à Ya'qub et à 'Uthman II dans plusieurs inscriptions de leurs descendants et successeurs 'Ali et Fàris, citées plus haut.

p. 254 suiv., et plus loin, p. 303, n. 3.

Bien que moins précise que l'épigraphie, la diplomatique conduit aux mêmes conclusions. Une lettre de Ya'qub à Alphonse X de Castille, datée de 681 (1282) et publiée par de Sacy dans Mémoires de l'Académie des inscriptions, IX, 484, et de Mas-Latrae, Traités, II, 96, ne donne pas de titre califien à Ya'qub. Mais dans un traité du même avec Jacques l'é d'Aragon, daté de 1274 et publié par de Mas-Latrie, II, 285, on l'appelle Aben (Abu) Jucell miramomelli. Bien que ce mot ressemble plutôt à a, al-mu'minin, ce dernier titre semble hors de question, puisque Ya'qub, vassal des Hafsides, n'a pu, en aucun cas, le porter; il faut donc le tire a, al-muslimin. Dans un document de 1302, son fils Yusuf est appelé correctement amir monslami; ap. cit., 291. Enfin, Ya'qub et Uthmân II portent le même, titre dans le texte arabe d'un traité et d'une lettre de 'Ali et d'un traité de Fâris, documents cités plus baut, p. 253, et plus loin, p. 303, n. 3 à la fin.

Ainsi, l'épigraphie et la diplomatique, à défaut de sources monétaires précises, s'accordent pour faire remonter à Ya'qûb le titre a. al-muslimin. It est vrai qu'on n'y trouve aucune mention de ses frères et prédécesseurs, mais quand elles nomment leur père 'Abd

al-llaqq, c'est toujours sans aucun titre.

Non seulement chez Beaumier, mais aussi dans le texte de Tornberg, 271 suiv.

suite d'une alliance racontée par Ibn Khaldûn, donnent au Mérinide le titre amir al-mu'minin et au Nasride, le titre amir al-muslimin.

Si la théorie que j'appliquerai tout à l'heure à Fàris est exacte, on doit trouver, dans l'histoire de Sulaimân, quelque événement politique permettant d'interpréter ce titre comme une première tentative mérinide d'usurper le califat éminent des Hafsides. Sans pouvoir indiquer aucun fait précis, je voudrais suggérer quelques rapprochements qui prépareront le lecteur à comprendre le cas de Fâris, Ainsi, nous savons qu'à la suite de ses victoires sur les Ziyanides, Yûsuf, le père de Sulaimân, avait conquis un prestige d'autant plus grand que le califat hafside venait précisément de se partager en deux moitiés. Dès lors, en effet, les deux califes de Tunis et de Bougie briguaient son amitié par des ambassades et des cadeaux<sup>2</sup>.

Voir lin Abl Zar', 271 (554) suiv.; Inn Khaldin, Berbères. IV. 179; Slawi, II. 47; Mancina, Histoire de l'Afrique, II. 252 suiv.; Lavois, G. B. N., II. 441 suiv.; Lavo-Poola, Catalogue... Cairo, 329. D'autre part, une lettre de Jacques II d'Aragon à Sulaiman, datée de 1309 et publiée par un Mas-Latain, Traités. II. 297, l'appelle miramomelia, c'est-à-dire probablement a. al-muimini, bien que plus bant, p. 296, n. 2, on ait vu miramomelli ma, al-muimini, je ne connais pas d'acte original arabe de Sulaiman.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Sur la suite de ces événements et sur les ambassades hafsides et égyptiennes au Maroc, depuis Ya'qûb, voir Tidjâni, trad. Bousseau, dans J. ns., 4° série, XX, 63; lns Kualnên, Berbères, II. 399 à 428; III. 368 suiv.; IV, 52 suiv., 148 suiv.; Yahyā ibn Khaldûn, I, 119 (161) suiv.; Zarkachi, 45 (81) et passim; Qairawâni, 145 (257, avec une grosse erreur de chronologie); Maqrki, dans Sultans Mambaks, II b, 246, 253; Slâwi, II, 14, 39 suiv.;

Ainsi devenu, de fait sinon de droit, le premier souverain de l'Afrique mineure, il semble que Yûsuf eût pu prétendre à un titre qu'en politique avisé, sans doute, il se contenta de préparer à ses successeurs; en effet, tous les documents connus à ce jour l'appellent, comme son père Yaqub, amir al-muslimin 1. Cette hypothèse paraîtra plus plausible si j'ajoute qu'en 705 (1306), peu de temps avant sa mort, Yusuf recut l'hommage du gouvernement chérifien de la Mecque, lequel, on s'en souvient, avait reconnu le Hafside Muhammad Ia, à l'époque précise où celui-ci prenait le titre amir al-mu'minin 2. Or, il semble que cet hommage comportât, de la part des chérifs plus encore que d'un autre gouvernement, vu la noblesse indiscutée de leur origine, la reconnaissance d'une suzeraineté califienne 3.

Dès lors, il se peut que le titre de Sulaiman, sur les monnaies dont j'ai parlé, soit la consécration de droit de la suprématie de fait acquise par Yûsuf à la suite de ses victoires; mais il est d'autant moins facile de le prouver qu'on ne possède encore aucun document officiel de 'Âmir, le fils et successeur de Yûsuf, qui régna deux ans, entre son père et son frère Sulaiman.

Peut-être aussi ce titre est-il en rapport avec l'al-

Went. Geschichte der Chalifen, IV. 338; Manuen, Histoire de l'Afrique, II, 226 suiv., surtout 243.

Voir plus haut, p. 296 . n. z.

Voir plus haut, p. 286.

Voir Ins Knalden, Berberes, IV, 154; Slawi, II, 41; Weil., Geschichte der Chalifen, IV, 312, n. 2.

diance conclue entre Sulaiman et le Nasride Muḥammad III, à la suite d'une guerre dans laquelle 'Âmir, le frère et le prédécesseur de Sulaiman, fut, en somme, le vainqueur. Les monnaies qui commémorent cette alliance donnant au Mérinide le titre amir al-ma'minin et au Nasride, le titre amir al-maslimin, il se peut que le second ait reconnu la suzeraineté du premier 1 et que celui-ci ait saisi ce prétexte pour prendre le titre éminent des califes. On sent bien que cet échec au califat hafside était dès lors le but de la politique mérinide, et ce moyen détourné d'y parvenir n'est que trop naturel chez un souverain de ce pays et de ce temps. Mais encore une fois, aucun fait positif ne m'autorise à donner cette explication pour autre chose qu'une hypothèse plausible 2.

Il semble que 'Uthmân II n'imita point la tentative de Sulaimân, puisque les documents officiels, on l'a vu, l'appellent amir al-muslimin's. Il est vrai que le

On sait que depuis la mort du dernier calife de Bagdad, surcrain nominal du premier Nascide, les successeurs de celui-ci s'appuyaient volontiers sur les Mérinides, dans leur lutte inégale contre les chrétiens d'Espagne.

Rappelons à ce propos que d'après Slawi, II, 14, 1 20, et 3g, l. 22, la suzeraineté hafside avait été seconée déjà par le Mérinide Ya'qûh, après ses victoires au Maroc, et qu'après la prise de Tlemon, son fils Yûsuf, recherché par les deux Hafsides rivaux, était de fait le premier souverain de l'Afrique : ملك المناب المنا

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir plus haut, p. 296, n. 2, et plus loin p. 303, n. 3. Ces documents sont si nombreux et si positifs, puisqu'il s'agit de textes originaux arabes, que l'attribution à 'Uthmân II d'une monnaie non datée, au nom d'Abà Sa'id 'Uthmân n. al-mu'minin paraît douteuse;

début de son règne fut troublé par des rivalités de famille et des querelles intestines. Mais un événement allait lui fournir l'occasion de préparer une nouvelle tentative califienne. En 730 (1330), le Hafside de Tunis, Abû Bakr II, vaincu par les Zivanides, dépouillé par eux de sa capitale et réfugié à Bougie, implora l'assistance du Mérinide, qui s'empressa de conclure avec lui un traité sur la base d'une alliance contre Tlemcen. Voilà ce que le Mérinide donnait au Hafside; voici maintenant ce qu'il en tirait pour lui-même. Les envoyés hafsides qui rapportèrent le traité à leur maître étaient accompagnés par deux agents mérinides chargés de négocier un mariage entre Abu l-Hasan 'Ali, le fils du Mérinide, et une fille d'Abû Bakr. La princesse hafside fut reçue au Maroc avec une magnificence inouïe, sous laquelle on devine, du côté mérinide, une joie à peine dissimulée de ce beau succès diplomatique. La fiancée n'était pas arrivée à Fes que Uthmân II succombait; son fils 'Alî fut immédiatement proclamé, puis marié 1.

Ainsi, son alliance avec la fille d'un amir al-mu'mi-

voir Soner, Lettre à Bartholomae, 1858, II, 10, Si la lecture de Soret est exacte, sa monnaie appartient peut-être à Uthman III. En effet, MM. W. Marcais et Bel m'écrivent que les deux manuscrits Alger, nº 17372, et Tlemcen, nº 22, de la Randa, dédiée à 'Uthman III, l'appellent a. al-nu'minin dans la dédicace, rédigée pent-être, sous ce rapport, avec plus de soin que le reste de l'ouvrage; cf. plus baut, p. 252, n. 1, et 295, n. 1.

Voir Inv Khaldon, Berberer, II, 472 suiv.; III, 407 suiv.; IV, 209 saiv.; Zarkachi, 55 (100) suiv.; Sławi, II, 56 suiv.; Mercher, Histoire de l'Afrique, II. 277.

nin valait au nouveau Mérinide un prestige qu'allait rehausser le succès de ses armes <sup>1</sup>. De son beau-père, il accueille dès lors non des ordres, mais des prières <sup>2</sup>. Il envoie des ambassades au sultan d'Égypte et des cadeaux aux villes saintes <sup>3</sup>. En 747 (1346), un nouveau mariage avec une autre fille d'Abû Bakr <sup>3</sup> allait resserrer ces liens de parenté, quand la mort de celuici vint donner enfin au Mérinide l'occasion de recueil-lir les fruits de sa politique <sup>5</sup>.

Si l'on voulait encore une preuve de la suprématie qu'il avait acquise, on la trouverait dans un auteur à coup sûr impartial entre Hafsides et Mérinides. Dans le livre que j'ai déjà cité, Chihâb ad-din 'Umari, secrétaire à la chancellerie du Caire, parle ainsi de ces derniers, vers l'année 7416: « Le Mérinide, maître du Maroc <sup>7</sup>, est le sultan Abu l-Ḥasan 'Alî,

2 Par exemple, Ian Knalden, Berberes, IV, 219, 238.

<sup>3</sup> Voir In Khaldus, Berbères, IV. 239 suiv.; Slawi, II. 61 à 68 suiv.; Mercenn, Histoire de l'Afrique, II. 287 suiv.

A la suite de la mort de la première, tuée par les chrétiens à Tarifa; voir les Khaldin, Berbères, IV, 233; Zarkachi, 52 (113); Släwi, II, 66; Merchen, Histoire de l'Afrique, II, 285.

Voir Inn Knalden, Berbères, IV. 245; Zarkachi, 64 (116) suiv.; Slawi, II. 75; Mencran. Histoire de l'Afrique, II. 289 suiv.

\* Sur cette date, voir plus loin, p. 310 suiv, et notes,

Défaite de son frère rival, prise de Gibraltar et de Tlemcen; voir las Knaldûn, Berbères, III. Aog suiv.; IV. 212 suiv.; Yahyâ ibn Khaldûn, 13g (187) suiv.; Tanasi, trad. Bargès. 52 suiv.; Zarkachi. 5g (108) suiv.; Slawi. II. 57 suiv.; Bangès. Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan. 71 suiv.; Mangian. Histoire de l'Afrique. II. 277 suiv.

Le texte porte públib barr al-'idua: sur la vocalisation de ce dernier mot, voir Dozy, Supplément, s. r.

fils de 'Uthman, des Banu 'Abd al-Haqq, qui sont des Banu Marin, qui sont des Berbères, Ges Banu Marin sont devenus rois après les Almohades... Le roi de l'Andalousie lui a promis obéissance et le roi de Tanisie lui a fait sa soumission et lui a offert sa fille en mariage... Ce Mérinide est anjourd'hui le roi des rois de l'Occident...

Ainsi, Umari proclame qu'à la suite de son mariage 'Alî est devenu le premier souverain de l'Afrique et de l'Espagne musulmane. Mais, pour consacrer en droit public cette situation de fait, il eût fallu que le Mérinide arrachât à son beau-père le titre émineut des califes, que ce dernier portait en vertu des traditions hafsides et almohades?. Or, tous les documents s'accordent à donner à 'Alî le titre héréditaire des Mérinides, amir al-muslimin. A défaut de monnaies attribuées, nous avons de lui une série d'inscriptions et de diplômes qui sont unanimes sur ce point's. Si

Voir Ta'rif, 22; cf, plus loin, p. 310,

Avec le titre de calife. les surnoms imamiens et le titre généalogique, comme tous les Hafsides, Pour ses monnaies, voir Lavoux, C.B.N., II, 420 suiv.; Lame-Poole, G. B. M., X.12; pour ses diplômes, DE Mas-Latrice, Traités, II, 318 suiv. (miralmomeni); cf. Zarkachi, 54, 65 (99, 119); Qairawani, 135 (239).

Voici, dans l'ordre chronologique, la fiste de ses inscriptions connues à ce jour. — Mosquée de Sidi Bou Mediae près Tlemcen : Inscriptions sur le bandeau au-dessus de l'arc du portail, datée 759, et sur le cavet de cet arc, sans date, toutes les deux sans titre califien ; voir Bangès, Tlemcen, 297; Brusselard, dans Revue africaine, 1859, 403; Mangars, Monuments de Tlemcen, 240 suiv, et pl. XVII. — Inscriptions du vestibule derrière le portail, du migrah dans le sanctuaire, et acte de fondation sur un pilier de celui-ci, donnant toutes les trois le titre a: al-muslimis à All, à son père Uthman II et à

l'on veut bien en parcourir la liste, on verra que le document authentique le plus récent au nom de 'Ali.

son grand-père Ya'qub; le début de la dernière, qui nomme encore 'Alul al-Haqq, sans aucun titre, est reproduit à la planche ci-jointe, d'après un cliché de ma collection. Bien qu'elles ne soient pas datées, on peut les rapporter à l'année 739, comme la première; voir Bangis, Tlemcen , 300; Brosselard , dans Revue africaine , 1859 . 405 suiv.; Margais, Monuments, 245, n. 2 et 3, 25) (lire Aba Sa'ld, au beu de Abû Ya'qûb). - Palais de Mansoura près Tlemcen : Les chapiteaux provenant de cet édifice et conservés dans le vestibule du mansolée de Sidi Bou Medine et su musée de Tlemeen. datés de 745, donnent à 'Ali et à son père 'Uthman II le titre a. al-muslimin et nomment Ya'qub et 'Abd al-Haqq sans titre; voir Brosselard, dans Reene africaine, 1859, 337; MARGAIS, Monnments, 208, 335, n. 1; Musée de Tlemcen, nº 8 et pl. VI, 3. - Mederm de Sidi Bon Medine près Tlemcen : L'inscription sous la coupole, datée de 747, donne à 'Ali le titre a. ol-muslimin, avec celui d'imam (style libre), et nomme son père Uthman II sans titre; voir Brosselard, dans Revue africaine, 1859, 408 suiv.; Mangais. Monuments, 277. Fai contrôlé sur place toutes ces inscriptions, sauf la dernière. - Cinetière de Chella, près Rbdt, Maroc: L'épitaphe de 'All, datée de 751, lui donne, entre autres titres, ceux de calife, imam et a. al-mudimin, ainsi qu'à son père 'Uthman II et à son grand-père Ya'qub, et nomme 'Abd al-Haqq sans titre; texte de Sauvedra, dans Boletin de la R. Academia de la historia. 1888, XII. 504 suiv.; traduction de Tissot, dans Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1876, II, 271 suiv. - L'épitaphe de sa femme, datée de 750, l'appelle a. al-maslimin ibn al-khalafá' ala'imma al-uramá' al-a'yán; texte de Sarvedra, loc. cit., et de Rieu. Supplement to the Catalogue of the Arabic mes, in the British Maseum, nº 605; traduction de Tissor, loc. cit. - Musée de Tlemeen : Inscription non datée au nom d'Abu l-Hasan, a. al-muslimin ; voir Mangais. Musée de Tlemeen, nº 218, pl. XII, 3. - Medersa d'el-Quar el-Acbir : L'inscription de Fàris, citée plus haut, p. 255, donne le titre a. al-mudimin à 'All, à 'Uthmân II et à Ya'qub, et nomme 'Abd al-Hagg sans titre.

Voici d'autre part la liste des documents de chancellerie : Un traité de 1339, entre 'All et Jacques II de Majorque, donne, dans son épitaphe, datée de rabi 1" 752 (mai 1351), l'appelle amir al-muslimin, tandis que le document authentique le plus ancien au nom de son fils Fâris, l'épitaphe de sa mère, datée de radjab 750 (septembre 1349), c'est-à-dire de vingt mois auparavant, appelle Fàris amir al-mu'minin. Que s'est-il passé qui puisse expliquer cette apparente anomalie d'un titre califien éminent pris par le fils, dès avant la mort de son père, qui porte, jusqu'au dernier jour, un titre sub-califien? Pour expliquer ce fait, il suffit de rappeler les derniers événements du règne d'Abu l-Ḥasan.

## VI

Depuis longtemps, dit Ibn Khaldûn, 'Alî avait des vues sur la Tunisie et, sans les égards qu'il devait à son beau-père, il aurait déjà tenté la conquête de ce pays. À la mort d'Abû Bakr, les querelles de suc-

le texte arabe, le titre a. al-muslimin à 'All, à 'Uthmân II et à Ya'qûb, et nomme 'Abd al-Ḥaqq sans titre; voir Ghampollion et Reinadd, Documents historiques. I, 112; de Mas-Latrie, Traîtés. II, 193. Ce même titre est donné à 'All, en traduction espagnole (rey de los crayentes) et en transcription (almirama:lemin), dans deux documents de 1344; voir de Mas-Latrie, Traîtés, supplément, 64, 65. Dans une lettre au sultan d'Égypte Isma'll, datée du 16 safar 745 (9 juillet 1344) et rédigée à la chancellerie mérinide, le protocole de 'All est tout à fait conforme, en ce qui concerne les titres califiens, à tous les documents arabes cités jusqu'ici, c'està-dire qu'il donne le titre a. al-muslimin à 'All, à 'Uthmân II et à Ya'qûb, et nomme 'Abd al-Ḥaqq sans titre; voir Slàwi, II, 68, Dans un traîté de 1358, entre Fàris et la ville de Pisc, 'All, son père et son grand-père sont appelés aussi a. al-muslimin; voir Amail, Diplomi, appendice, 1; cf. plus haut, p. 253, d. 1, et 296, n. 2, fin,

cession soulevées par ses fils lui fournirent le prétexte qu'il attendait pour intervenir en Tunisie. Ce prétexte, c'était de punir 'Umar, un fils d'Abû Bakr, qui s'était emparé du trône en faisant périr son frère Ahmad, désigné par leur père comme son héritier, avec l'approbation et la signature du Mérinide 'Ali'. Ainsi, détail hien significatif, le Hafside, suzerain de droit, consultait le Mérinide, suzerain de fait, sur l'acte le plus important de sa politique intérieure, le choix d'un successeur.

En mars 1347, 'Ali quitte le Maroc à la tête de son armée et confie la régence de Tlemcen à son fils Abû Înân Fâris. Après avoir pris Bougie et Constantine et reçu la tête du prétendant 'Umar, qui lui avait fourni son casus belli, 'Ali fait son entrée à Tunis, en septembre 1347, et le 18, il reçoit l'hommage officiel de sa nouvelle capitale. Dès lors, il est le souverain du royaume hafside et ne songe plus qu'à consolider sa conquête, quand des tribus arabes, mécontentes du nouveau régime, s'avisent de lui opposer, comme prétendant au califat, un obscur rejeton de la famille mouminide<sup>2</sup>; cet incident marque

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur ce prétente et la compagne de Tunisie, voir Ins Kusloun, Berbères, III., 26 suiv.; IV, 246 suiv., surtout 268, où l'on voit bien que 'Ali voulait prendre la Tunisie pour lui-même, et non pour la rendre au prétendant hafaide de son chois; Prolégomènes, I. axvusuiv.; Yahyà ibn Khaldun, I. 144 (192) suiv.; Ibn Qunfudh, dons J. as., 4° série, XX, 225 suiv.; Zarkachi, 67 (123) suiv., 153 (276); Qairawâni, 136 (241) suiv.; Slâwi, II. 75 suiv.; Mancien, Histoire de l'Afrique, II. 290 suiv.

<sup>3</sup> Ins Kuatron, Berbères, III, 33 suiv., dit qu'on lui remit les emblèmes de la souveraineté, parmi lesquels figurait sans doute le

le début des désastres du Mérinide. Vaincu par les rebelles à Kairouan, en avril 1348, 'Alî se fortifie à Tunis et parvient à les contenir; mais la réaction haf-side lui enlève Constantine, Bône et Bougie, et des événements autrement graves allaient le rappeler précipitamment en Occident.

L'émir Fâris, gouverneur du Magreb central en l'absence de son père, vit arriver à Tlemcen des échappés du désastre de Kairouan, qui lui racontèrent que celui-ci avait perdu la vie dans le combat. Il crut ou feignit de croire à des récits qui servaient si bien son ambition 1 et se fit proclamer à Tlemcen, en juin 13482, puis marcha en toute hâte sur Fes, que lui disputait un rival; bientôt Fâris fut maître de tout l'empire mérinide. C'est alors que son père, enfermé dans Tunis avec quelques partisans fidèles, dépouillé tout à la fois du Maroc par son fils, de Tlemcen par les Ziyanides restaurés et de la Tunisie par de nouveaux prétendants hafsides, résolut de tenter

titre a. al-ma'minta. Zarkachi, 70 (128), l'appelle le dernier calife mouminide, et Qairawani, 139, l. 1 (246), dit qu'il fut élevé au califat; cf. Slawi, II, 77 suiv.

Abû 'Inîn, dit Ibn Khaldûn, était rempli d'ambition; Berbères, IV, 327.

Voir les Khaldon, Berbères, III, 38 suiv., 441; IV. 273 suiv.; Yahyá ibn Khaldon, 146 (194); Ian Quarunu, tom. cit., 226; Zarkachi, 71 (130); Qairawāni, 139 (247); Slāwi, II, 80; Mancuan, Hirtoire de l'Afrique. II, 296. Le premier de ces chroniqueurs semble préoccupé de décharger Fàris, en montrant qu'il croyait de bonne foi à la mort de son père; mais on connaît par son autohiographie les rapports personnels qu'il avait eus avec ce prince, dont il a peut-être youln ménager la mémoire.

un dernier coup la fortune. Il s'embarque en décembre 1349, fait naufrage et débarque à Alger, presque seul, dépouillé de tout, sans autre ressource qu'une indomptable énergie. Il rassemble à la hâte une armée. Vaincu près d'Alger par les troupes de Fâris, il voit mourir à ses côtés le dernier fils resté fidèle à sa cause; il se sauve à travers la Mitidja, puis dans l'Atlas, et parvient à grand'peine à Sidjilmâsa. Poursuivi par son fils, il réussit à rentrer à Marrâkech, puis battu près de cette ville, en mai 1350, il s'enfuit dans la montagne, où Fâris le harcèle, l'atteint et l'oblige à abdiquer en sa faveur. C'est là qu'il mourut, en mai 13512; Fâris fit transporter son corps à Marrâkech, puis à Chella, dans la nécropole royale, où se lit encore son épitaphe.

Le récit dramatique et fidèle d'Ibn Khaldûn, qui se trouvait alors à Tunis, fait bien comprendre ce qui s'est passé. Maître de la Tunisie, héritier des Hafsides, 'Ali allait prendre ce titre amir al-mu'minin qui était l'apanage des successeurs de 'Abd al-Mu'min. L'a-t-il récllement porté? Dans tous les documents, postérieurs à la conquête de la Tunisie, dans lesquels 'Ali porte un titre califien, c'est-à-dire dans son épitaphe à Chella et dans les inscriptions et traités de Fâris, ce titre, on l'a déjà dit, est invariablement

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir las Knauds, Berbères, III. 434; IV. aga suiv.; Yabyâ ibn Khaldûn, 155 (205) suiv.; Zarkachi, 74 (136) suiv.; Slawi, II. 83 suiv.; Mancum, Histoire de l'Afrique, II., 300 suiv.

D'après son épitaphe, citée plus haut; voir la discussion de cette date dans Saayanna, lac. cit.

amir al-muslimin. Il est vrai que ces témoignages ne sont pas absolument sûrs, puisqu'ils procèdent tous de la chancellerie de Fâris, qui pouvait avoir intérêt à ne pas laisser donner à son père, même rétrospectivement, le titre amir al-mu'minin. Il y a encore un témoignage concordant qu'on pourrait considérer, à première vue, comme définitif, puisque c'est celui d'un témoin oculaire. Ibn Batûta raconte qu'étant au Caire en safar 750 (avril-mai 1349), il apprit la nouvelle de l'usurpation de Fâris. Il lui donne ici. comme ailleurs, les titres califiens, avec celui d'amir almu'minin, et emploie, pour désigner son acte, des euphémismes qui s'expliquent assez sous la plume de ce courtisan de Fâris. Cet événement le décide à rentrer à Fes. Il s'embarque aussitôt et, de cabotage en cabotage, il arrive à Tunis après beaucoup d'ennuis, dit-il, car cette ville était alors assiégée par les Arabes et gouvernée par Abu l-Hasan 'Alî. Il arrivait donc au seul moment où ce prince, assiégé dans Tunis après le désastre de Kairouan, pouvait porter le titre éminent des Hafsides, qu'il venait de renverser. Or, Ibn Batûta lui donne, au milieu d'un long protocole, le titre amir al-muslimin, qu'il donne aussi à ses ascendants 'Uthman II et Ya'qub, et nomme enfin 'Abd al-Haqq, sans aucun titre1. Mais ce protocole est à la fois si correct et si conforme à celui des inscriptions et des traités de Fâris2, qu'il ne semble pas douteux qu'Ibn Batûța, en bon courtisan de Fâris, ne l'ait

<sup>1</sup> Voir Ibn Bațăța, IV, 3a6 suiv., 375.

<sup>2</sup> Voir plus hant, p. 296, n. z, et 363, n. 3.

emprunté à sa chancellerie. Si curieux qu soit, le témoignage du voyageur, absolument conforme au point de vue de Fâris, n'est donc, au point de vue de 'Alî, pas plus sûr que les documents officiels de Fâris, car il est évident que si son père a pris à Tunis le titre amir al-mu'minin, Ibn Batûta, dont le livre est dédié à Fâris, devait bien se garder de le dire.

Le seul document où je trouve 'Ali appelé amir al-mu'minin, c'est le protocole des Mérinides à la chancellerie du Caire, que Chihâb ad-dîn 'Umari donne à la suite de son morceau sur les Mérinides 1. Dans la longue série des titres de ce protocole, je relève, après sultan et plusieurs épithètes et titres composés, ceux d'amir al-mu'minin et qu'id al-muwahhidin, c'està-dire deux titres almohades par excellence, enfin baqiyyat as-salaf al-karim, qui fait allusion aux prétentions généalogiques des Mérinides. Ces titres, qui s'adressent à 'All lui-même, nommé expressément par 'Umari comme souverain régnant, sont d'autant plus frappants qu'un peu plus foin, l'auteur ajoute : « On fait suivre son nom de ceux de ses ancêtres jusqu'à 'Abd al-Haqq, en donnant à chacun d'eux le titre amir al-muslimin ». A moins d'une faute de copiste, il semble bien que le diplomate oppose intentionnellement ce titre des premiers Mérinides au titre supérieur qu'il attribue au Mérinide régnant.

Le Tarif passe pour avoir été écrit en 7412; peut-

Voir Ta'rif, 23; cf. plus baut, p. 302.

Voir BROCKELBANN, Geschichte der arabischen Litteratur, II, 141, qui ne donne pas la source de cette information.

être est-il de 742, mais il n'est guère possible d'en avancer encore la date<sup>1</sup>. Dès lors, on peut suggérer deux hypothèses:

Ou bien 'Ali recevait de l'Égypte, dès l'année 741 ou 742, sans doute à la suite de ses relations diplomatiques avec le sultan Muḥammad 3, un titre qu'il n'osait pas encore prendre officiellement dans ses États, par égard pour son beau-père;

Ou bien le passage cité du Ta'rif a été retouché plus tard, après la conquête de la Tunisie par 'Al', hypothèse peu vraisemblable, puisque celui-ci put à peine exercer ses droits de souveraineté hafside et

L'auteur donne, 83 suiv., le protocole anonyme d'un sultan d'Egypte désigné comme le fils du sultan décédé Muhammad. Celui-ci étant mort un des derniers jours de l'année 741, ce protocole a été rédigé sans doute en 742, année durant laquelle trois fils de Muhammad occuperent successivement le trône d'Egypte; voir Weil, Geschichte der Chalifen . IV . 409 suiv. D'autre part . 47 . parlant du souverain de Saráy, l'auteur dit que sous le règne du sultan Náșir (Muhammad), ce prince était Uzbek-khân et il ajoute : «Aujourd'hui, la royauté appartient à l'un de ses enfants, Tini-bek ou Djani-bek, plutôt au premier, à ce que je pense. > Or Uzbek, mort en 741, a eu pour successeur Tini-bek, lequel fut remplacé la même année par Djánibek; voir Hammen, Geschichte der goldenen Horde, 304 suiv.; FRARUN, Manzen... der goldenen Horde, 6 suiv.; LANE-POOLE. C. B. M., VI, 118 suiv., et les autres sources numismatiques; Howonzu, History of the Mongols, Il a, 171 suiv., et les sources citées; LANE-POOLE, Mohammadan dynasties, 230. Le gouvernement égyptien, resté en excellents termes avec celui d'Uzbek, à la suite du mariage de Muhammad avec une princesse mongole. Umari l'atteste lui-même dans ce passage, ne peut avoir ignoré au delà de l'année 742 la mort de Tini-bek et l'avenement délinitif de Djani-bek.

Voir les sources citées plus haut, p. 302, n. 3.

qu'il n'eut guère le temps, occupé qu'il était de tous côtés, de correspondre à ce sujet avec la chancellerie du Caire.

Je me rallierais donc à la première alternative, si elle n'était en pleine contradiction avec un autre document fort curieux, publié par Slâwi. Bien que cet auteur n'en donne pas la source, la correction du style de cette pièce lui donne un air d'authenticité qu'aucun autre indice n'autorise à révoquer en doute, Il s'agit de la réponse du sultan d'Égypte Isma'il à une lettre que le sultan 'Ali lui avait envoyée par une ambassade. Datée de ramadân 745 (janvier 1345) et rédigée à la chancellerie du Caire, cette lettre débute par le protocole d'Isma'il, dont les termes parfaitement corrects, quand on les compare aux documents égyptiens, me paraissent un sûr garant de l'authenticité de ce qui suit, c'est-à-dire du protocole attribué à 'Alî par la chancellerie du Caire; or, ce protocole ne renferme que des titres royaux et n'accorde même pas à 'Ali le titre amir al-muslimin, qu'il donne à son père 'Uthman II et à son grand-père Ya'qûb1. Cette omission ne saurait être fortuite et des lors il semble bien qu'il faut admettre une erreur dans le texte de Umari et que 'Ali n'était pas reconnu en Égypte comme amir al-mu'minin 2.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir Stawi, II. 72 suiv. La lettre de 'Ali à Isma'il, publiée 'par le même auteur, a été citée plus haut, p. 303, n. 3 à la fin.

On a vu plus haut, p. 293, que le gouvernement égyptien ne pouvait sans doute reconnaître d'autre a. al-mu'minin que le calife abbasside du Caire, pivot de sa politique.

Ce titre, que la conquête de Tunis allait lui permettre enfin de prendre dans toute l'Afrique, son fils le lui arrache avec l'empire mérinide. Fâris le prit-il du jour où il se lit proclamer à Tlemcen, au début de l'année 748? On peut le croire, puisqu'il figure déjà dans l'épitaphe de sa mère, morte en radjab 7501. Ne l'usurpa-t-il qu'en arrachant à son père mourant, l'année suivante, les droits de succession au trône? C'est encore possible, car l'épitaphe de sa mère peut avoir été rédigée plus tard, en même temps que celle de son père, en 751. Je pencherais vers la première hypothèse, en me demandant si le motif secret qui poussa Fâris à faillir à ses devoirs les plus sacrés, en trahissant son père à Tlemcen, ne fut pas précisément la tentation de s'emparer du titre éminent des Hafsides. Fâris était un ambitieux sans scrupule, mais un politique avisé. Pour le pousser à un acte aussi grave, politiquement parlant, il semble bien qu'il ait fallu quelque chose de plus que les récits des fuyards de Kairouan; ce quelque chose, ne fut-ce point le titre amir al-mu'minin? Toujours est-il que Fâris le portera désormais dans tous ses actes, concurremment avec les Hafsides restaurés, qui le reprennent à partir d'Ahmad I", dans leurs

Voir plus haut, p. 254. C'est sans doute par hasard que dans sun Historia de Marruecos, 325, le P. Castellanos dit qu'Abû 'Inân se fit proclamer a. al-ma'minin à Fes, car cet historien peu précis n'a certainement pas vu le problème qui s'attache à ce titre, puisque plus haut, 266, il l'attribue à l'Almoravide Yusuf ibn Tachfin et à ses successeurs, propageant ainsi une erreur que j'ai déjà relevée plusieurs fois.

documents officiels. C'est alors, et comme pour maintenir ses prétentions au califat éminent, qu'il entreprend à son tour cette longue campagne de Tunisie qui devait aboutir, en 758, à un échec devant Tunis<sup>2</sup>.

On comprendra mieux, maintenant, ce curieux passage des Prolégomènes d'Ibn Khaldun: « Les premiers souverains mérinides ayant conservé les mœurs de la vie nomade, suivirent l'exemple des Almoravides et se contentèrent du titre amir al-muslimin. Ils agissaient ainsi par égard pour la dignité du califat dont ils reconnaissaient la suprématie, c'est-à-dire des Mouminides d'abord, et ensuite, des Hafsides. Puis, ceux qui régnèrent dans les derniers temps s'attribuèrent le titre amir al-mu'minin et y prétendent encore aujour-d'hui<sup>3</sup>. »

Dans son autobiographie, Ibn Khaldûn raconte

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Numismatique: Lake-Poole, G. B. M., V. 55 suiv.; Lavoix, G. B. N., H. 425 suiv. — Diplomatique: Amant, Diplomi, 98, 112, 115, 123, 151, 169, 303; DE Mas-Layres, Traités, H. 55, 71, 145, 232, 237, 244, 250, 345, 355, 361, etc.; cf. Ibn Khaldun, Zarkachi et Qairawhai, passim.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voir Ins Knaloës, Berbères, III, 47 à 58, 437; IV. 295 à 314; Zarkachi, 79 à 84 (145 à 155); Qairawani, 140 (249) suiv.; Slàwi, II, 90, 99 suiv.; Muschen, Histoire de l'Afrique, II, 310 suiv. Il fut même proclamé et reconnu à Tunis durant les deux mois que son armée s'y maintint, sans doute à titre de calife, bien que la traduction française de Qairawani, qui emploie ce terme, rende un peu trop précisément l'arabe bal'a du texte.

Voir las Kualdus, Prolégomènes, I, 468. Dans le texte de Boulaq, I, 190, un lit doux fois a. al-ma'minia, ce qui ôte tout sens à ce passage important; cf. Berbères, III, 364 suit.

qu'il écrivit les Prolégomènes et l'Histoire des Berbères entre les années 1375 et 13801. Ce passage a donc été rédigé, probablement, sous le règne du Mérinide Ahmad I', lequel porte de nouveau le titre amir almuslimin, comme d'autres successeurs de Fâris, autant qu'on peut en juger par les monnaies de ces princes. En effet, leur attribution laisse encore à désirer, car il règne une grande confusion de noms et de surnoms dans les listes monétaires des derniers Mérinides. Toutefois, l'attribution, à Ahmad It, d'une série de pièces non datées, au nom du « serviteur d'Allah al-Mustansir billah Ahmad, amir al-muslimin ». frappées à Azemmour, Fes et Marrâkech, cette attribution ne saurait être douteuse, puisqu'Ahmad I" est le seul Mérinide de ce nom<sup>2</sup>. Il y a donc désaccord entre l'affirmation d'Ibn Khaldûn et le témoignage des monnaies, et il faut admettre ou que cet auteur n'est pas tout à fait précis et étend abusivement à tous les derniers Mérinides la tentative de Sulaimân

<sup>1</sup> Voir Prolégomènes. 1, LXVII; III, 455; WÜSTERPRED, Geschichtschreiber der Araber. 196 à 199; Pons Boiguns, Ensayo bio-bibliográfico. 355; BROCKELMANN, Geschichte der arabischen Litteratur. II, 243, Les Prolégomènes furent rédigés d'un premier jet en 1377 et retouchés plus tard.

Voir Lane-Poole, G. B. M., V, 62 suiv.; X, 20 suiv.; Lavots, G. B. N., II, 451 suiv.; Demaeght, dans Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1887, 235 suiv. Ibu Khaldûn se borne à l'appeler sultan, sans doute par prodence diplomatique; Berbères, III, 476 suiv.; IV, 405 suiv., 544 suiv. A la même époque régnait à Marrâkech un cousin d'Ahmad, l'émir (titre d'après Berbères, IV, 403 suiv.) 'Abd ar-Rahmân, auquel Lavots, C. B. N., II, 453, attribue une monnaie non datée, au nom du sayyid 'Abd ar-Rahmân ibn 'Ali, sans lieu de frappe ni titre calibien.

et de Fâris, ou que les successeurs de ce dernier prétendaient au titre amîr al-mu'minin, sans oser l'afficher sur leurs monnaies.

A côté de ces deux hypothèses, également plausibles, il y en a une troisième : c'est que ce passage d'Ibn Khaldûn a été rédigé ou retouché plus tard, à l'époque où il achevait son grand ouvrage, et cette supposition paraît appuyée par le fait suivant. Quelques manuscrits de cet ouvrage renferment une dédicace au Mérinide régnant, qu'elle nomme l'amir al-mu'minin Abû Fâris 'Abd al-'Azîz, fils. . . de l'amir almu'minin (sic) Abu l-Hasan, avec des eulogies indiquant qu'il était encore en vie. De Slane a montré que ce sultan, c'est-à-dire 'Abd al-'Azîz Ie, était mort à l'époque où Ibn Khaldûn composa son ouvrage; il en conclut que la dédicace est tronquée dans sa partie généalogique et qu'elle s'adresse, en réalité, à Abû Fáris 'Abd al-'Azîz II, arrière-petit-fils d'Abu l-Hasan 'Ali 1, qui régna de muharram 796 à safar 799 (novembre 1393 à novembre 1396) 2. Le savant éditeur aurait pu ajouter, à l'appui de son hypothès, que l'ouvrage d'Ibn Khaldûn s'arrête précisément au règne de ce prince, comme on l'a dit au début de cette étude3.

Or, M. Lane-Poole a publié une monnaie au nom de 'Abd al-'Azîz amîr al-mu'minin, qu'il attribue à 'Abd al-'Azîz I", peut-être simplement parce que

Voit Prolégamènes, 1, cvm.

<sup>1</sup> Jemprunte ces dates à Slawi, II, 141 suiv.

<sup>1</sup> Voir plus hant, p. 5 18 suiv.

'Abd al-'Aziz II ne lui était connu que par son surnom paternel Abû Fâris¹. Plusieurs monnaies attribuées à Abû Fâris 'Abd al-'Aziz Iº portant le titre amir al-muslimin², il est permis de supposer que la monnaie au titre amir al-mu'minin appartient à Abû Fâris 'Abd al-'Aziz II, précisément celui que la dédicace d'Ibn Khaldûn, d'après la correction de de Slane, appelle amir al-mu'minin.

Bref, à travers le voile qui masque encore la politique des derniers Mérinides, on devine que les successeurs de Fâris, s'ils n'ont pas toujours pris officiellement le titre éminent des califes, ont tenté, eux aussi, d'en faire un titre dynastique, et que ces tentatives sont toujours en fonction de leurs rapports avec les Hafsides<sup>3</sup>. Pour en faire une étude complète,

Voir LANK-POOLE, G. B. M., V. 61, nº 169; Mohammadan dynasties, 58.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voir Land-Poole, C. B. M., V. 61; Lavoix, C. B.N., II, 447; NOTZEL, K. M. B., II, 220.

Au xv' siècle, les Mérinides acceptent souvent la suzeraineté des Hafsides; voir Zarkachi, 110, 134 (203, 246) et passim. Les numismates ont publié quelques monnaies mérinides de la fin du xv' siècle, toutes au titre a. al-marlimin. Les seules monnaies mérinides que je conoaisse au titre a. al-marlimin sont celles de Sulaiman et de Fàris et celles que je propose d'attribuer provisoirement à 'Abd al-'Ariz II et à 'Uthman III; cf. plus haut, p. 300, n. 3. Dans sa Lettre à Sauelieff. 63. Soret a publié un petil dirham sans date ni lieu de frappe, au nom d'un a. al-marminia Abù Muhammad 'Abdallah, qu'il propose d'attribuer au Mérinide de ce nom, dans la première moitié du xv' siècle, tout en reconnaissant qu'il peut être un Hafside. Enfin M. NÜTZEL, K. M. B., II, 219, attribue au Mérinide Abù Bakr une monnaie aux noms et titres d'Abù Yahyà Ahû Bakr ibn al-mara' ar-ráchidin al-mata-makkil 'ala allah al-ma'ayad bi-nair allah amt al-ma'minin. Cette

il faut attendre de nouveaux documents et les inscriptions mérinides que l'exploration du Maroc ne manquera pas de mettre à jour. Achevons cette étude par un détail qui nous conduit au seuil de la dynastie des Chérifs.

L'inscription de Fâris à el-Qsar el-Kebîr commémore la fondation d'un bain en faveur d'une medersa. Sur l'estampage publié par Salmon et sur celui que je dois à l'obligeance de M. Gsell, les deux mots habbasahu, « afondé », et hammâm, « bain », sont un peu frustes et M. Houdas avait soupconné une mutilation intentionnelle de ces deux termes importants. Depuis lors, M. Houdas a vu l'original à Paris et il m'écrivait en date du 17 juin 1905 : « . . . La vue du monument lui-même a confirmé mes prévisions. Il s'agissait bien d'une mutilation volontaire; restait à en découvrir le motif . . . Votre lettre me met tout à fait sur la voie et il est certain pour moi que l'usurpation du titre amir al-ma'minin, en se plaçant au point de vue de la dynastie des Chérifs, a provoqué la réprobation dont Abû Înân a été l'objet . . . Et cette réprobation s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sinon l'on ne comprendrait pas que les musulmans d'el-Osar el-Kebîr aient consenti à se dessaisir de la

pièce appartient sans doule au Hafside Abû Bakr II, dont Lavora. G. B. N.. II., nº g52 suiv., a publié une série de monnaies portant des légendes identiques. En effet, le seul Mérinide de ce nom ne portait pas même le titre a. al-madimin; voir plus haut, p. 295. n. 1, et 296, n. 2.

plaque de marbre et à la laisser expédier en Europe sans la moindre difficulté. « Ajoutons que Salmon a trouvé la plaque déposée dans un coin de la grande mosquée et que cet abandon pourrait bien provenir des mêmes sentiments d'hostilité. On sait, en effet, que les Chérifs du Maroc ont pris dès l'origine et portent encore le titre amir al-ma'minin, non comme successeurs des Mérinides, mais comme chérifs et descendants du calife Ali<sup>1</sup>. A leur point de vue, Fàris amir al-ma'minin, malgré sa généalogie arabe, est donc un Berbère et un usurpateur.

Cette interprétation paraîtra peut-être risquée. On peut se demander, notamment, pourquoi les mutilateurs n'ont pas martelé les titres de Fâris, en particulier ce titre d'amir al-ma'minin, qui paraît intact sur l'estampage que j'ai entre les mains; ou encore, pourquoi les Chérifs n'ont pas fait ou laissé détruire, tout simplement, les inscriptions de Fâris, qui sont toutes au titre amir al-ma'minin. Je me borne à signaler en passant ce petit fait, pour résumer enfin les conclusions de cette enquête.

1º Les monnaies mérinides au nom de Fàris, que leurs éditeurs ont attribuées à divers princes, réels ou fictifs, de cette dynastie, par suite de lacunes dans leur nomenclature de ces souverains, ces mon-

I Je ne puis citer ici les sources très nombreuses relatives aux titres calificas des Chérifs du Maroc et je me borne à renvoyer, pour la hibliographie, au récent ouvrage de M. Coun, L'établissement des dynasties des Ghérifs au Maroc.

naies appartiennent à Abû 'Inan Fâris, seul du nom, c'est-à-dire qu'elles ont été frappées entre 749 et

759 (1348 et 1358).

2º Parmi les faits qui parlent en faveur de cette attribution, le plus important est que toutes ces monnaies, sans exception, donnent à Fâris le titre amir al-mu'minin et qu'Abû Înân Fâris est le seul Mérinide connu qu'une série de documents authentiques désignent unanimement comme amir al-mu'minin, les cas de ce titre attribué à d'autres Mérinides étant jus-

qu'ici rares et moins concluants.

3º L'étude des titres califiens dans l'Afrique du Nord et en Espagne montre que le titre amir almu'minin fut porté par plusieurs dynasties indépendantes prétendant, à divers titres, au califat éminent. Puis les Almoravides créent une nouvelle formule, celle d'un sub-califat défini par le titre amir al-muslimin, sous la suzeraineté du califat éminent des Abbassides, distingué par le titre amir al-ma'minin. Enfin les Almohades inaugurent, sur une base nouvelle, celle d'un Islam berbère, un califat éminent marqué par le titre amir al-mu'minin. Dès lors, parmi les dynasties occidentales, les unes, comme celle des Hafsides, prétendent au califat éminent des Almohades: les autres se contentent d'un sub-califat du type almoravide, avec le titre amir al-muslimin et sous la suzeraineté des Abbassides d'abord, puis des Almohades et des Hafsides, quitte à tenter d'arracher à ces derniers, quand les circonstances le permettront, leur califat éminent avec leur titre amir al-mu'minin.

Tels les Mérinides, dont la principale tentative d'usurpation, celle d'Abû 'Inân Fâris, est illustrée par une série de documents officiels et s'explique à merveille par l'histoire des rapports de son père 'Alì, puis de lui-même, avec les Hafsides.

## VII

Tels enfin les Ziyanides de Tlemcen, dont je n'ai pas encore parlé, parce que leur numismatique sou-lève un problème pareil à celui des monnaies de Fâris et dont la solution doit être cherchée dans des circonstances analogues. Si je l'aborde en dernier lieu, c'est qu'il est plus obscur et qu'il importait de vérifier d'abord sur Fâris une méthode que je vais essayer d'appliquer aux deux Abû Tâchfìn.

Dans la même lettre où il signalait le dinar de Fâris, attribué par Fraehn à Abû 'Inân, Soret a publié un dinar non daté, frappé à Tlemcen, au nom d'un amir al-ma'minin 'Abd ar-Raḥmân ibn al-khalafâ' ar-râchidin, qu'il attribue avec raison à la dynastie ziyanide. Mais à cette époque, les listes royales ziyanides étaient fort mal établies, et Soret, qui semble n'avoir connu qu'un seul souverain de ce

Voir Soner, Lettre à Frachn. 55. Soret a lu «a. al-ma'minin Abd ar-Rahman... Abû Tâchfin (?)». La leçon donnée ici est assurée par un moulage que je dois à l'obligeance de M. Vollers. Il m'écrit que le Cabinet d'Iéna, où se trouve la collection de Soret, possède deux dinars identiques à ceux de Paris et de Londres, signalés dans les pages suivantes.

nom, n'a pas aperçu le problème soulevé par cette monnaie de sa collection.

C'est M. Lane-Poole qui l'a signalé le premier, si je ne fais erreur, en publiant les monnaies ziyanides du British Museum, parmi lesquelles il s'en trouve une non datée, frappée à Tlemcen, au nom d'un amir al-mu'minin 'Abd ar-Rahman ibn al-khulafa' ar-rachidin1. Après avoir observé qu'on ne saurait attribuer à priori aux Ziyanides toutes les monnaies frappées à Tlemcen, puisque les Mérinides ont possédé cette ville à plusteurs reprises, il rappelle qu'un Mérinide a porté le nom de 'Abd ar-Rahman, ce rival d'Ahmad I" dont j'ai déjà parlé2; puis il montre pourquoi l'on ne peut lui attribuer le dinar en question et conclut qu'il appartient à l'un des deux Ziyanides de ce noin, soit à Abû Tâchfin 'Abd ar-Rahmán I", qui régna de 718 à 737 (1318 à 1337). soit à Abu Tachfin 'Abd ar-Rahman II, qui régna de 791 à 795 (1389 à 1393)3. En dernier ressort, il l'attribue au second, avec un point d'interrogation.

Enfin Lavoix à publié deux dinars non datés, frappés à Tlemcen, le premier au nom d'un amir alma'minin Abû Tâchfin ibn al-khulafd' ar-râchidin, par conséquent du même type que ceux d'Iéna et de Londres, l'autre offrant, avec d'importantes variantes

Voir plus haut, p. 315, n. 1.

<sup>1</sup> Voir Lane-Poole, G. B. M., V. xxx1, 71, nº 195.

<sup>4</sup> C'est à Yahyà ibn Khaldûn et à Tanasi que j'emprunte ces dates et les suivantes, qui ne concordent pas toujours avec celles des listes publiées dans Lane-Poole et Lavoix.

dans les formules religieuses, les mots: 'an amr 'abd allâh al-matawakkil 'ala allâh 'Abd ar-Raḥmàn amir al-muslimin, « par l'ordre du serviteur d'Allâh, qui se confie en Allâh, 'Abd ar-Raḥmàn, l'émir des musulmans' ». Tout en citant Soret et Lane-Poole, Lavoix a cru pouvoir attribuer ces deux monnaies à 'Abd ar-Rahmân I".

La seule raison qu'il donne de son choix, c'est que ces deux pièces offrent, dans le style de leurs caractères, une grande analogie avec une monnaie publiée par lui immédiatement auparavant, n° 1010, non datée et frappée à Tlemcen, « par l'ordre du serviteur d'Allâh Mûsa, l'émir des musulmans, qui se confie dans le maître des mondes », monnaie qu'il attribue à Abû Ḥammû Mûsa I", le prédécesseur immédiat de 'Abd ar-Raḥmān I".

Mais pourquoi Lavoix attribue-t-il cette monnaie à Mûsa I<sup>e</sup>, qui régna de 707 à 718 (1308 à 1318), plutôt qu'à Mûsa II, qui régna de 760 à 791 (1359 à 1389)? Parce que Demaeght, qu'il cite à ce propos, a publié un dinar identique, qu'il attribuait à Mûsa I<sup>e</sup>. Et pourquoi Demaeght attribue-t-il ce dinar à Mûsa I<sup>e</sup>, alors que, dans le même mémoire, il attribue à Mûsa II deux autres dinars, l'un portant la même légende historique, l'autre, simplement les mots 'Abd allâh Mûsa? Parce que les caractères du premier lui font penser qu'il est antérieur au règne

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir Lavoix, G. B. N., II, 460 suiv., no 1011 et 1012.

Noir Demoght, dans Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1887, 63 suiv.

de Mûsa II et parce qu'il porte au droit, à la fin des des formules religieuses du carré, les mots má agraba fardj alláh, « combien est proche la délivrance d'Allah!», mots qui ne figurent pas sur les autres monnaies. On prétend, en effet, qu'à la suite de l'assassinat du Mérinide Yûsuf I" à Mansoura, qui mit fin, en 706, au long siège de Tlemcen et délivra soudain les Ziyanides au moment où, poussés par leur effroyable misère, ils allaient se rendre à merci, ces princes auraient rappelé le souvenir de leur délivrance en faisant graver ces mots sur leurs monnaies 1. 1 Or il est évident, ajoute Demaeght, que de deux monnaies du même module et de la même valeur, frappées par deux sultans Moussa, l'une portant cette formule et l'autre ne la portant pas, la première doit être attribuée à Moussa I", dont le règne commence quelques mois après le siège de Tiemeen, plutôt qu'à Moussa II, dont le règne ne commence que 48 ans après cet événement. »

J'avoue que ce raisonnement ne me convainc guère. L'argument paléographique a bien peu de poids, car le règne des deux Mûsa n'est séparé que par un demi-siècle à peine et l'expérience enseigne qu'il est dangereux de dater, à un demi-siècle près, une inscription, à plus forte raison une monnaie, sur les seuls caractères paléographiques. D'autre part, les termes du récit d'Ibn Khaldûn n'autorisent nullement à conclure que l'eulogie libératrice figure

Voir les Knauden, Berberer, III, 379.

sur les monnaies de Mûsa I<sup>n</sup>, à l'exclusion de celles de Mûsa II. On pourrait, tout aussi bien, en conclure qu'elle ne figure que sur les premières monnaies émises après la levée du siège de Tlemcen, soit par Abû Ziyân Muḥammad avant sa mort, arrivée en 707, ou au contraire, qu'elle est devenue, en quelque sorte, la devise des Ziyanides, comme le fameux là gâliba illà allâh des Nasrides de Grenade, et que dès lors, on peut s'attendre à la trouver sur une monnaie de n'importe quel Ziyanide au xiv siècle. Bien plus, cette eulogie figure sur une monnaie du Mérinide Abû Înân Fâris, frappée à Sidjilmâsa 1.

Si l'on veut une preuve de plus de la fragilité des arguments qui ont guidé Demaeght, on la trouvera dans trois dinars du Musée d'Oran, dont je dois d'excellentes photographies à la grande obligeance de M. Moulièras, le directeur de ce musée, toutes trois non datées et frappées à Tlemcen, aux noms et titres du « serviteur d'Allâh Mûsa, l'émir des musulmans, qui se confie dans le maître des mondes ». La première de ces monnaies s'éloigne des deux autres par le type des caractères, du moins en apparence, l'aspect plus grossier qu'ils présentent étant peut-être l'effet d'une plus forte usure. C'est pour l'épaisseur de ses lettres, sans doute, qu'elle est attribuée à Mûsa I", tandis que les deux autres, dont

les caractères sont plus élégants et sensiblement les mêmes, le sont à Mûsa II. Mais au point de vue des légendes, les deux premières sont identiques, à part une variante insignifiante dans les segments du revers, et pareilles à Demaeght n° 1 et Lavoix n° 1010, tandis que la troisième est identique à celle du British Museum, Lane-Poole n° 194. Les n° 1 et 2 d'Oran, notamment, ont tous deux l'eulogie libératrice má aqraba fardj allâh, que Demaeght tenait pour la marque de Mûsa I°. Ne voit-on pas qu'ici cet indice est en contradiction directe avec celui fourni par le style des caractères?

En résumé, je ne vois aucun motif sérieux d'attribuer ni la première monnaie de Demaeght à Mûsa I<sup>er</sup> plutôt qu'à Mûsa II, ni les deux autres à Mûsa II plutôt qu'à Mûsa I<sup>er</sup>. Dès lors, je n'en vois aucun, jusqu'ici, d'attribuer à Abd ar-Raḥmân I<sup>er</sup> les deux monnaies publiées par Lavoix. En revanche, je distingue, dans les monnaies à ce nom, deux types bien différents: le type 1, représenté par la monnaie de Lavoix n° 1012, au nom de 'abd allâh al-mutawakkil 'alu allâh 'Abd ar-Raḥmân amir al-muslimin, ct le type 2, auquel appartiennent les monnaies de Soret, de Lane-Poole n° 195 et de Lavoix n° 1011, au nom d'amir al-mu'minin 'Abd ar-Raḥmân ibn al-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> S'il fallait choisir, j'opinerais plutôt à les attribuer toutes, provisoirement, à Mûsa II, dont le règne fut plus long et plus brillant que celui de Mûsa I". Sur le goût du premier pour les arts et les lettres, voir Tanasi, trad. Bargès, 73 suiv.; Bancès, Camplément, 145 suiv.; Tlemcen, 334 suiv.; Mançais, Monuments, 302 suiv.

khalafà' ar-ràchidin. Par la formule 'an amr 'abd allàh et le titre amir al-muslimin, le type i rappelle plutôt les monnaies mérinides ou sud-califiennes, tandis que le type 2, par les titres amir al-ma'minin et ibn al-khulafà' ar-ràchidin, se rapproche davantage des monnaies hafsides ou califiennes éminentes. La question qui se pose est donc celle-ci : l'histoire politique des Ziyanides fournit-elle un indice permettant d'attribuer l'un et l'autre de ces types à l'un ou l'autre des deux Abû Tâchfìn, ou encore au même, à deux époques différentes de son règne? En d'autres termes, quelle fut leur situation politique, partant, leurs prétentions aux titres califiens?

Quand Yagmurâsin assit son royaume dans une province de l'empire almohade, il se trouvait à peu près dans la situation des Mérinides et nourrissant les mêmes ambitions, à ce détail près qu'au lieu de combattre les Almohades, il commença par s'appuyer sur eux, à l'instar des Hafsides, en reconnaissant leur suzeraineté <sup>1</sup>. Plus tard, il la rejeta, pour reconnaître celle du Hafside Yaḥyā I<sup>st</sup>, qui sut se l'attacher par un traité, pour qu'il l'aidât dans ses visées sur le Maroc <sup>2</sup>. Mais en 698 (1299), par suite de circon-

¹ Voir Ins Khaldên, Berbères, III, 341 suiv.; Yahyê ibn Khaldên, 112 (150); Tanasi, g suiv.; Bangês, Complément, 5; Dozy, dans J. as., tom. cit., 384; Manguan, Histoire de l'Afrique, II, 160.

Voir Inn Knaldůn, Berbères, II., 327, 399; III., 345 à 367; IV., 35, 148; Yahyā ihn Khaldůn, 113 (151); Tanasi, 14 soiv. D'après ces deux derniers anteurs; conrtisans des Ziyanides, il

stances trop longues à rappeler, son fils 'Uthmân le', qui avait épousé une princesse hafside et s'était montré jusqu'alors fidèle à cette dynastie¹, cessa dans ses états le prône hafside². Dès lors, les Ziyanides acceptèrent ou secouèrent la suzeraineté hafside suivant les caprices de leur politique³.

On devine déjà qu'imitant les Mérinides, les Ziyanides prendront le titre amir al-muslimin. De fait, la plupart des auteurs le leur donnent à partir de Yagmuràsin, le vrai fondateur de la dynastie,

semble que Yagmuràsin soit devenu l'altié et l'égal du Hafside. Mais Ibn Khaldun, plus impartial sur ce point, ajoute, III, 346:

Pour tenir ses engagements envers Yahya, Yagmuràsin fit prononcer la prière au nom de ce prince dans tous ses États, et Ibn al-Ahmar, fort hostile aux Ziyanides, il est vrai, dit apud Dozr, tom. cit. 385, que le Hafside le rétablit à Tlemcen à condition qu'il y serait son lieutenant; cf. Bangès, Complément, 5; Mercien, Histoire de l'Afrique, II, 162, 220 et passim.

<sup>1</sup> Voir In Khaldes, Berberes, III, 367 à 369; Yahya ibn Khalden, 119 (161); Bangès, Complément, 29; Mercuer, Histoire

de l'Afrique, II, 231.

Voir lus Khalden, Berberes, III, 368.

2 Voir Iss Kualden, Berberes, III. 383; IV. 152 et passim, et

les autres auteurs, pazem.

the Bathta, courtisan mérinide, ne les appelle que sultan; voir I, 14. Ibn Khaldún est, ici comme ailleurs, très sobre de titres califiens. Son frère Yahyā, dans son Histoire des Ziyanides, leur donne le titre a. al-muslimin, depuis Yagmurāsin. Mais je rappelle que plusieurs manuscrits de cet ouvrage confondant les deux titres, M. Bel a rétabli, dans maints passages, le titre a. al-muslimin; voir son introduction, xu, n. 3, et xvm. Cette circonstance ôte à Yahyā une grande partie de sa valeur sur ce point spécial; voir, par exemple, 16, 49, 59, 70, 72, 108 suiv., 145 et passim du texte; cf. plus loin, p. 331, n. 1. Dans le fragment traduit par Dozy et cité souvent plus baut, lbn al-Alimar ne donne aux Ziyanides que le titre d'émir et prétend que les Almohades ne reconnaissaient

et forgent à celui-ci une généalogie alide. Nous n'avons malheureusement ni monnaie, ni inscription de ce prince, ni de ses premiers successeurs. Yagmuràsin figure comme ascendant dans une série d'inscriptions de ses successeurs, mais toujours sans ce titre, sauf dans un acte de fondation, au nom de Mùsa II, daté de 763, provenant de la madrasa Ya'qùbiyya et conservé au musée de Tlemcen<sup>2</sup>. Bien que ce titre, ici rétrospectif, n'ait pas, au point de vue diplomatique, la valeur d'un document contemporain du titulaire, il est permis d'y voir une preuve que Yagmuràsin a bien porté le titre amir al-muslimin.

Après cela, il faut descendre jusqu'à Abû Tâchfin 'Abd ar-Raḥmán le, qu'une précieuse inscription du minaret d'Alger appelle à deux reprises amir al-mus-limin, en 723 (1323)3. Abû Ḥammù Mûsa II est

à Yagmuràsin que le titre de chaikh. Mais cet historiographe des Mérinides, systématiquement hostile aux Ziyanides, veut sans doute opposer ces titres à ceux de sultan et a. al-muslimin, qu'il donne à ses protecteurs. Tanasi, historiographe des Ziyanides, leur donne régulièrement le titre a. al-muslimin, dans la traduction Bargès. 5 suiv., et dans Bangès, Complément, passim.

Yoir Inn Khaldön, Berbèrer, III, 328; Yahya ibn Khaldön, 101 (133, 148, n. 1); Tanasi, 6; Bancks, Complément, 1 suiv.; Dourré, Maraboutt, 56. Cette généalogie explique le titre généalogique porté par les Ziyanides, à l'instar des Hafsides; voir plus haut, p. 279, n. 2 à la fin, et 288, et plus loin, p. 330, n. 1.

<sup>2</sup> Voir Brosselard, dans Revue africaine, 1859, 170; Mançais, Musée de Tlemeen, n° 4 et pl. I., 1, 00 ce titre est bien lisible à la 3 ligne conservée; cf. Mançais, Monuments, 186, 303.

Noir Bargès dans Revue de l'Orient, 1857, 261 suiv.; Complément, 74 suiv.; DEVOELS, Édifices religieux de l'ancien Alger, 94;

appelé ainsi dans l'acte de la Ya'qûbiyya, cité plus haut, dans son épitaphe, datée probablement de 791, et dans plusieurs épitaphes de ses descendants, où il figure à titre d'ascendant<sup>1</sup>. Enfin, parmi ses successeurs auxquels est attribué ce même titre, il faut signaler Abû Tâchfîn 'Abd ar-Raḥmān II, s'il est vrai qu'un fragment d'épitaphe commençant par la fin de ce titre, suivi des mots « fils d'Abû Hammû », soit bien l'épitaphe d'Abû Tâchfîn II, ainsi que Brosselard a tenté de le prouver <sup>2</sup>.

COLIN, Corpus des inscriptions arabes et tarques de l'Algérie, Départoment d'Alger, 6, nº 4; Mangais, Monuments, 21; van Berchem dans Revue africaine, 1905, 167, et la gravure publién dans L'Algerie par ser monaments, au chapitre de l'Algérie arabe, de M. Basset, d'après une belle photographie que j'ai entre les mains et sur laquelle ce titre est très lisible, aux lignes a et 7. La célèbre medersa Töchfiniyya de Tlemcen, dont les derniers vestiges ont disparu lors de l'alignement de la place d'Alger, n'a pas laissé d'inscription de son fondaleur, non plus que les autres monuments d'Abû Táchfin. sur lesquels voir Yahya ibn Khaldûn, 133 (179) suiv.; Tanasi, 46 suiv.; Banoks, Tlemcen . 331 suiv.; Complément . 69 suiv.; Mangais, Monuments, 21, etc. - D'autre part, une lettre de Jacques II d'Aragon à Abû Tâchfin l', datée de 1319, la seule pièce diplomatique que je connaisse de ce prince, ne lui donne pas de titre califien; voir DE Mas-Larnte, Traitie, 11, 319 suiv.; cf. Bancies. Complement, 67, qui dit par erreur que la lettre est adressée à Abû Hammû.

Sur l'acte de la Ya'qûbiyya, voir p. 329. u. 2; sur son épitaphe, Brosseland, Mémoire épigraphique sur les tombeuux des émirs Beni-Zeyun, n° 9; Marçais, Musée de Tlemcen, n° 11 et pl. III, 11 sur d'autres épitaphes, Brosseland, op. cit., n° 1, 3, 4, 5, 11. Une inscription datée de 760, à la bibliothèque de la grande mosquée, ne lui donne que le titre généalogique; soir Barois, Tlemcen, 431; Brosselard, dans Revue africaine, 1858, 90; Marcais, Monumente, 143, n. 2.

2 Voir BROSSELAND, Mémoire épigraphique, n' 11; MARGAES,

Ainsi, dans toutes les inscriptions connues des Ziyanides où figure un titre califien, ce titre est amir al-maslimin. En ce qui concerne les deux Abû Tàchfin, tout ce que nous apprend l'épigraphie, la seule source d'information précise que nous possédions à ce jour, c'est qu'Abû Tâchfin I' le portait en 723 et qu'Abû Tâchfin II le portait à sa mort, si l'attribution de Brosselard est exacte. Dès lors, il n'ya aucun motif d'attribuer les monnaies du type 1 à l'un de ces deux souverains et celles du type 2 à l'autre. Reste à supposer que l'un des deux Abû Tâchfin a changé de titre au milieu de son règne et à chercher la cause de ce changement.

Il faut avouer que le règne d'Abû Tâchfin II, pour autant qu'il est connu, ne fournit aucun indice de nature à expliquer un acte pareil. D'abord, il est évident que son père Mûsa II fut toute sa vie amîr almuslimin, depuis 763, date de l'acte de la Ya'qûbiyya, jusqu'à sa mort en 791, date de son épitaphe 1.

Musée de Tlemen. nº 12. Pour les derniers Ziyanides, voir aussi Brosselaro, op. cit., nº 1, 5, 11, 17, 18, 27, et dans Berne africaine, 1859, 410 suiv.; Barais, Tlemen. 301; Marcais, Musée de Tlemen. nº 13, 20; Monuments, 245, n. 3. Ajontons que les auteurs donnent aussi aux Ziyanides les titres khalifa et imam, qu'ils prirent certainement, puisque c'est à l'appui de leurs prétentions califiennes qu'on leur fabriqua une généalogie alide; mais ces deux titres semblent inusités dans le protocole épigraphique, qui prodigue, en revanche, les titres sultan et malik.

Dans la dédicace de son livre à Mùsa II, p. 3 du teste. Yahya ibn Khaldûn l'appelle a. al-ma'minia, titre que M. Bel a traduit avec raison par «commandeur des musulmans», sur la confusion des deux titres chez Yahya, voir plus haut, p. 328, n. 4. La preuve qu'il s'agit d'une faute de copiste, c'est que dans le manuscrit que

On ne peut donc admettre que son fils ait hérité du titre amir al-mu'minin, et je ne vois rien, dans sa biographie, qui justifie la prise de ce titre. Durant son règne court et terne, de 791 à 795 (1389 à 1393), il ne cessa de reconnaître la suzeraineté des Mérinides et de leur payer un tribut annuel. Or, le Mérinide régnant alors était Ahmad I<sup>n</sup>, que ses monnaies, on l'a vu plus haut, appellent amir al-muslimin, et il est inadmissible que le protégé d'un souverain portant ce titre ait prétendu lui-même à un titre supérieur.

En revanche, le règne long et prospère d'Abû Tâchfin I°, ses succès politiques et son goût éclairé pour les lettres et les arts 2 marquent l'apogée de la dynastie ziyanide, c'est-à-dire cette époque, appelée première restauration, comprise entre les deux sièges de Tlemcen par les Mérinides Yûsuf et 'All, durant laquelle les Ziyanides osèrent lutter pour l'empire de l'Afrique du Nord. A peine sur le trône, Abû Tàchfin I° porte ses armes vers l'Est et menace Bougie et Constantine. En 723, il s'attaque au souverain de Tunis, Abû Bakr II, qui lui inflige une cruelle défaite. Dès lors, aucune année ne se passe sans une nouvelle campagne dans l'Est. En 724, c'est l'attaque de Bougie; en 725, le siège de Constan-

Bargès a milisé, le titre même de l'ouvrage appelle Mûsa II n. almulimin; voir son Complément, 212.

1 Sur ses monuments, voir plus haut, p. 339, n. 3,

Voir les Khalous, Berbères, III. 488 suiv. Dans son panégyrique outré de ce prince. Tanasi se garde bien de signaler ce tait.

tine et l'occupation temporaire de Tunis; en 726, l'attaque de Constantine, le siège de Bougie et la construction du fort de Temzezdekt, aux portes de cette ville; en 727, la défaite des troupes de Tunis près de Temzezdekt; en 728, une nouvelle attaque de Constantine1; en 729 enfin, Abû Tâchfîn bat Abû Bakr et entre à Tunis. On remarquera que le prétexte de cette dernière campagne était de donner le trône de Tunis à un prétendant hafside 2. Ainsi à cette époque, Abû Tāchfîn prétendait choisir luimême le souverain hafside et pouvait écraser le calife régnant Abû Bakr, réduit dès lors à implorer le secours du Mérinide 'Uthman II, puis de son fils 'Ali'. A celui-ci, enfin, qui invitait Abû Tâchfîn à cesser les hostilités, le Ziyanide osait répondre insolemment et provoquer la campagne des alliés qui devait aboutir à la chute de Tlemcen et à la mort d'Abû Tachfin 4.

Puisqu'il faut attribuer les monnaies du type 2 à l'un des Abû Tâchfîn, s'il existe un moment, dans la vie de ces deux princes, où le titre amir al-mu'minin

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir IBN KHALDÛN, Berbères, II, 454, 460 suiv.; III, 403 suiv.; IV, 208 suiv.; Yahyà ibn Khaldûn, 135 (181) suiv.; Tanasi, 50 suiv.; Bangès, Complément, 70; MERCIER Histoire de l'Afrique, II, 268, 273 suiv.

Voir IEN KHALDÜN, Berbères, II, 471 suiv.; III. 407; IV, 208 suiv.; Yahyā ibn Khaldün, 139 (186) suiv.; Tanasi, 54; Zarkachi, 55 (100); Släwi, II, 56; Mercier, Histoire de l'Afrique, II, 276.

<sup>3</sup> Sur ces événements, voir plus hant, p. 301 suiv.

Voir Ins Kualden, Berbères, II, 472 suiv.; III, 407 suiv.; IV, 209, 219 suiv.; Yahya ibn Khaldun, 139 (187) suiv.; Tanasi, 52; Zarkuchi, 59 (108) suiv.; Slawi, II, 60; Bangks, Complément, 71.

se justifie par l'histoire politique, c'est cette époque, autour de l'année 730, où Abû Tâchfin I<sup>n</sup> menaçait à la fois le califat hafside et l'empire grandissant des Mérinides. Puisque le seul document officiel qui donne à Abû Tâchfîn I<sup>n</sup> le titre amîr al-muslimin, l'inscription du minaret d'Alger, est daté de 723, il n'infirme en aucune façon l'hypothèse qu'Abû Tâchfîn aurait usurpé le titre amîr al-mu'minin à la suite de ses victoires ultérieures, disons après la prise de Tunis et la fuite d'Abû Bakr, l'amîr al-mu'minin. En deux mots, la monnaie du type 1, au titre amîr al-muslimin, serait antérieure à ces événements 1, comme l'inscription d'Alger, tandis que les monnaies du type 2, au titre amîr al-mu'minin, en seraient comme la consécration officielle<sup>2</sup>.

Dès lors, qui sait si l'alliance du Hafside Abû Bakr avec le Mérinide 'Alî et leur lutte acharnée contre Abû Tâchfîn n'eut pas aussi pour but de lui reprendre un titre qu'il avait usurpé? Et qui sait si cette usurpation d'Abû Tâchfîn ne tourna pas la tête au Mérinide 'Alî et ne lui donna pas l'idée, quand il eut envahi, lui aussi, la Tunisie, d'usurper ce titre, objet de tant de convoitises qu'il devait causer sa

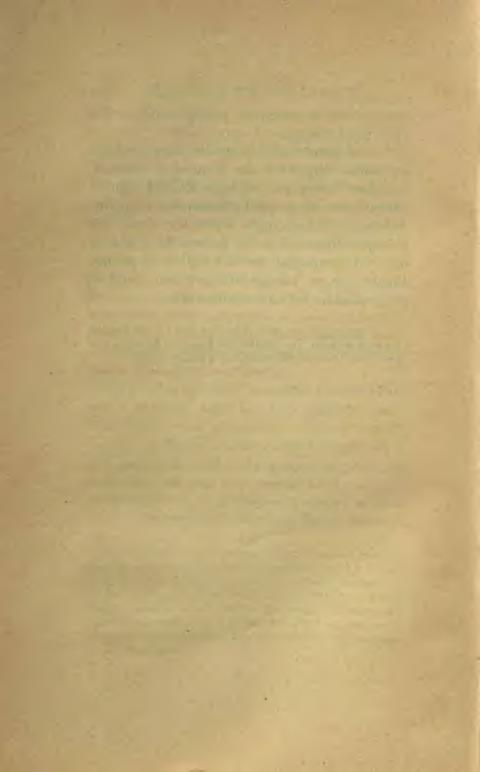
Il semble plus naturel d'attribuer cette monnaie aux premières années du règne d'Abû Táchfin I" qu'au règne si court et si effacé d'Abû Tâchfin II, en pleine décadence de la dynastie riyanide.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Dans ses Chronieles of the Pathán Kings of Dehli, 73 et passin, Thomas a montré l'intérêt politique qui poussait les souverains à répandre leurs titres, avec des ullusions à leurs victoires, par la voie des monnaies, qui étaient alors le moyen d'information le plus sûr et le plus rapide.

propre ruine, en provoquant l'usurpation de son fils Fâris, pris à son tour du vertige califien?

Si cette solution d'un problème jusqu'ici négligé n'est qu'une hypothèse, elle a du moins l'avantage, en reliant l'usurpation supposée d'Abû Tâchfîn I" à l'usurpation certaine de Fâris, de projeter un rayon de lumière sur les rouages secrets de cette éternelle politique africaine, à propos de laquelle on pourrait dire, en lui ajustant un mot célèbre du premier Empire, qu'en Afrique mineure, tout marabout porte en sa besace un bâton de calife.

La comparaison est vraie à la lettre. Sur l'insigne du bâton chez les musulmans, voir Becker, Die Kanzel im Kultus des alten Islams, dans Orientalische Studien, tir, à part, 2, 6 suiv.



## NOUVELLES ET MÉLANGES.

## SÉANCE DU 8 MARS 1907.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. Barrien de Meynard.

Étaient présents :

MM. SENART, vice-président; Aymonter, Allotte de la Fuve, Bontfacy, Bourdais, Bouvat, Cabra de Vaux, de Charencey, Decourdemanche, Dussaud, Rubens Duval, Farjenel, Fevret, Finot, Gaudeproy-Demombynes, Halévy, Leboux, Sylvain Lévi, Isidore Lévy, Meillet, Schwab, Vinson, membres; Chavannes, secrétaire.

Le procès-verbal de la séance du 8 février est lu et adopté.

М. LE PRÉSIDENT a le regret d'informer la Société que trois de ses membres lui ont été enlevés par la mort dans le courant du mois dernier. Ce sont : ММ. Levé, Мотильяки et Реврисном. Ces deux derniers faisaient partie du Gonseil; ММ. Dussaud et Тийрель-Dangin sont proposés pour les remplacer; leur nomination sera soumise à la ratification de l'assemblée générale.

Est élu membre de la Société :

M. Desparmer, professeur au lycée d'Alger, présenté par par MM. Barbier de Meynard et Basset.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Guimer demande une subvention pour la publication d'un ouvrage du capitaine Well. sur la deuxième et la troisième dynasties égyptiennes; cette lettre est renvoyée à la Commission des fonds. La Commission du Journal sera d'autre part appelée à statuer sur une demande de la Société orientale des États-Unis qui réclame un certain nombre de numéros du Journal asiatique.

M. DE CHARENCEY présente à la Société une brochure intitulée : Sur les idiomes de la famille Chichimèque.

M. Sylvain Lávi continue sa communication sur les sources du Divyávadana. Il signale d'abord les résultats obtenus parallèlement par M. Huber, et qui ne font que corroborer les faits désormais établis. Il étudie ensuite les contes du cycle d'Açoka, qu'il rattache au couvent du Națabhața-Vihâra de Mathură, et dont il a retrouvé, outre les versions chinoises déjà connues, une autre version incorporée dans le Sanyaktăgama. Il passe ensuite au Çărdūlakarŋāvadāna, dont il existe deux versions datées du m' siècle, et qui se trouve ainsi fournir un document précieux pour l'histoire de la langue sanscrite et aussi de la science brahmanique, dont cet avadăna présente un résumé.

M. DE CHARENCEY signale des affinités entre l'ancien géorgien et l'ancien susien.

Le Secarrane donne lecture du rapport de la Commission de la Bibliothèque. Conformément au vœu exprimé dans ce rapport, il est décidé qu'une Commission permanente sera constituée pour l'achat des livres; elle se composera de cinq membres et des membres du Bureau.

M. LE PRÉSIDENT annonce que le Journal sera dorénavant tiré à 700 exemplaires, au lieu de 600.

M. Halévy demande la parole pour une communication dont voici le résumé :

L'idéogramme de l'année en «sumérien» s'écrit MV; son correspondant assyrien est sattu pour santa, mot sémitique général. L'absence de conformité phonétique entre les deux expressions, qui pendant longtemps m'a causé beaucoup d'embarras, ne m'est devenne explicable que depuis quelques Jours. J'ai appris, par les textes, qu'en Babylonie chaque année avait un nom particulier qui était fixé d'avance par un ordre du gouvernement central. C'est à cet usage qu'est dù l'idéogramme précité, car MV signifie « nom., appellation ». Le même usage se constate aussi chez les Juifs, où le commencement de l'année était officiellement annoncé avant le mois de Nisan, aux approches de l'équinoxe du printemps. A l'époque biblique, les fêtes annuelles sont déjà désignées par l'expression migré (NPP) et plus complètement migré qédes « appellation sacrée »; elle répond aux idéogrammes MV AN qui ont la même signification. Antérieurement à l'unification de la Babylonie sous Sargon I", l'emploi de l'idéogramme MV ne se constate point dans les tablettes datées. »

La séance est levée à 6 heures moins dix.

#### COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE.

(Procès-verbal de la séance du 25 février 1907.)

La Commission s'est réunie à 5 heures sous la présidence de M. Barrier de Meynand.

Étaient présents : MM. SENART, FINOY, CARATON, SCHWAR, MAGLER, BOUVAT, FEVERT, CHAVANNES.

M. Fevret lit le projet de réorganisation de la Bibliothèque tel qu'il a été rédigé par lui de concert avec MM. Bouvat et Cabaton. Ce projet est adopté avec les modifications suivantes:

Deux catalogues seront dressés. l'un par ordre alphabétique de nous d'auteurs sur fiches de grand format, l'autre par ordre de matières sur fiches de plus petit format. Des casiers à tringles, analogues à ceux qui sont en usage à l'École des Langues orientales seront installés dans la salle des séances près d'une des fenètres, et le catalogue par noms d'auteurs y sera rangé de manière à pouvoir être aisément consulté par les membres de la Société.

A propos des périodiques et collections, M. Fixor demande qu'on en fasse le récolement complet; quand les résultats de ce récolement auront été consignés par écrit, on s'occupera de combler les lacunes qui auront été ainsi révélées, et de rétablir les services qui, pour une raison ou pour une autre, ont été interrompus.

Les sectionnements actuellement en usage pour le classement des volumes sont supprimés. Il n'y aura plus dorénavant que deux sections : 1° ouvrages non périodiques; 2° périodiques et collections en cours. Les volumes seront rangés en séries d'après leurs dimensions en hauteur : in-folio, in-4°, in-8°. Dans chaque série, les volumes recevront une numérotation continue. Ceux qui font déjà partie de la bibliothèque garderont leur ordre actuel; ceux qui entreront ensuite seront rangés et numérotés dans l'ordre de leur arrivée.

Sur la proposition de M. Schwab, il est décidé que la cote de chaque volume sera inscrite à l'intérieur du livre, en même temps que sur l'étiquette collée au dos.

Pour les brochures, la Commission se prononce en faveur du rangement dans des boites en carton, tel qu'il est pratiqué à l'École des Langues orientales.

Sur la proposition de M. Chavannes, il est décidé que le registre des prêts sera complété par un répertoire alphabétique des noms des emprunteurs avec renvoi au folio du registre où sont inscrits leurs emprunts. M. Fixor demande qu'il y ait également un répertoire alphabétique des volumes emprantés, afin qu'on puisse trouver immédiatement le détenteur d'un volume manquant. Il serait bon que ces deux répertoires fussent établis sur fiches.

Sur la proposition de M. Fixor, la Commission invite le Bibliothécaire à faire chaque année l'appel de tous les volumes prêtés; à la réquisition du Bibliothécaire, les emprunteurs devront rapporter les livres qu'ils détiennent, et, s'ils désirent les conserver encore, ils devront les faire inscrire à nouveau sur le registre des prêts.

Sur la proposition de M. Chavannes, il est décidé qu'on demandera au Conseil la nomination d'une commission permanente de la Bibliothèque; cette commission, qui comprendra un représentant de chacune des branches de l'orientalisme, aura pour mission de désigner les livres qu'il faut acheter et les abonnements qu'il faut contracter; la Société allouera chaque année une certaine somme pour les achats de livres et abonnements.

La séance est levée à 6 heures.

#### ODVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

#### PAR LES AUTEURS :

Eilhard Wiedemann. Zur Physik bei den Arubern. - Halle, s. d.; in-12.

— Über arabische Auszüge aus der Schrift des Archimedes über die schwimmenden Körper. – Erlangen, 1906; in-8".

— Zu der Astronomie bei den Arabern. — Erlangen, 1906; in-8°.

- Ibn al Haitham, ein arabischer Gelehrter. - Leipzig. 1906; in 8° (Extraits).

Comte H. DE CHARENCEY. Sar les idiomes de la famille Chichimèque. — S. I. n.d; in-8' (Extrait).

Arnold VAN GENNEP. Un système nègre de classification, su portée linquistique. - Paris, s. d.; in 8° (Extrait).

#### PAR LES ÉDITEURS :

Le Muséon, VII, 4. — Louvain, 1906; in-8.

Revue critique, 49 année, nº 5-9. — Paris, 1906; in-8.

Polybiblion, février 1907. — Paris, 1907; in-8.

Zeitschrift für hebrüische Bibliographie, X, 6. - Frankfurt a. M., 1906; in-8.

The Korea Review, VI, 12. - Séoul, 1906; in-8.

Pierre Armisson. L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les Universités masulmanes d'Égypte. — Paris, 1907; in-8".

Raoul DE LA GRASSERIE. Particularités linguistiques des

noms subjectifs. - Paris, 1906; in-8".

Général L. DE BEYLTÉ. L'Architecture hindoue en Extrême-Orient. - Paris, 1907; in-4°.

Otto Weben, Die Literatur der Bubylonier und Assyrer, -

Leipzig, 1907; in-8'.

Hermann Möller. Semitisch und Indogermanisch. I, Konsonanten. – Kopenhagen, 1907; in-8°.

J. W. REDHOUSE. El-Khazreji's History of the Result Dymasty of Yemen (Translation, I). - Leyden, 1906; in-8".

H.V. HILPBECHT. The Babylonian Expedition . . . Series A: Canciform Texts . XX , 1. - Philadelphia , 1906; in-4.

Anthropos, II, 1. - Salzburg, 1907; in-8°.

The Indian Antiquary, 446-447. — Bombay, 1906; in-4°.
Revuo archéologique, nov.-déc. 1906. — Paris, 1906; in-4°.

#### PAR LA SOCIÉTÉ :

Journal asiatique, nov.-déc. 1906. - Paris, 1906; in-8°. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, XV,5-10; III, 7-8. - Roma, 1906; in-4°.

Mémoires présentes à l'Institut égyptien , V, 1. - Le Caire ,

1906; in-4".

Balletin de littérature ecclésiastique, Janvier-février 1907.

- Paris, 1907; in 8°.

American Journal of Philology, XXVII, 4. - Proceedings, vol. XXXVI. - Baltimore, 1906; in 8.

Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society, nº 46. - Singapore, 1906; in-8".

O Oriente Portuguez, III, 10-12. - Nova Gon, 1906; in-8".

The Geographical Journal, February-March 1907. - London, 1907; in-8.

Comité de conservation des monuments de l'art urabe, fosc.

22. - Le Caire, 1906; in-8°.

Ateneo, enero 1907. - Madrid, 1907; in-8".

Comptes rendus des séunces de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, novembre 1906. — Paris, 1906; in-8°.

American Journal of Archaeology, X, 4. - Norwood,

Mass., 1906; in-8".

Bulletin de la Société de linguistique, nº 54. — Paris, 1906; in-8°.

S. Bugge og Magnus Olsen. Ranerne pau en Solvring fra Senjen. – Kristiania, 1906; in-4°.

La Geographie, XV, 1. - Paris, 1907; in-8'.

Giornale della Società asiatica italiana, XIX, 1. - Firenze, 1906; in-8".

Transactions of the Asiatic Society of Japan, XXXIV, 2.

- Tokyo, 1906; in-8°.

#### PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS :

Archives marocaines, t. VIII. – Paris, 1906; in-8°.

Journal des savants, février 1907. – Paris, 1907; in-4°.

Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, V, 1.

Le Caire, 1906; in-4°.

A. Guérinot. Essai de bibliographie jaina. — Paris, 1906: in-8°.

Revue de l'histoire des religions, 161-162. - Paris, 1906; in-8".

Bulletin de correspondance hellénîque, XXX, 9-11; XXXI, 1-3. — Paris, 1906; in-8°.

#### PAR LE BRITISH MUSEUM :

J. F. BLUMHARDT. Catalogue of the Marathi, Gujarati,

Bengali . . . Manuscrits in the Library of the British Museum. - London, 1905; in-4.

PAR LA «BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE» DE FLORENCE :

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevate per diritto di stampa, nuo. 74. - Firenze, 1907; in-8'.

PAR L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, À BETROUTH :

Al-Machriq, X, 3-4. - Beyrouth, 1907; in-8°.

#### Annexe au procès-verbal.

(Séance du 8 mars 1907.)

M. Jules Perruchon est mort à Paris le 25 février dernier. à l'âge de 53 ans. La Société asiatique perd en lui un de ses collègues les plus actifs et les plus sympathiques. Au milieu de ses occupations absorbantes comme receveur des Postes et Télégraphes, Jules Perruchon cultivait avec un zèle inlassable les études éthiopiennes, qui ont si peu de représentants dans notre pays. Son édition des Chroniques de Zarea Va'eqob et de Ba'eda-Mâryam, dans l'original gueez, accompagné d'une traduction française, lui a valu, outre le titre d'élève diplômé de l'École pratique des Hantes Études, une place honorable parmi les éthiopisants de l'Europe. Quelque temps après, il a publié dans le Journal asiatique, la Vie de Lalibala, curieux récit légendaire qui a donné lieu à une profonde discussion sur la dynastie des Zagué et sur la valeur générale des listes des rois d'Axum. Pendant plusieurs années, il publia dans la Revue sémitique une longue série de précieuses contributions à l'histoire et au folklore de l'Abyssinie. Sa carrière fut couronnée par l'édition de l'ouvrage allégorique considérable intitulé Les Mystères du ciel

et de la terre, publié dans la collection de M<sup>st</sup> Graffin. Malheureusement, les dernières feuilles de cette publication n'ent pu être corrigées par lui-même, par suite de l'affaiblissement de sa vue. Mais il n'avait jamais perdu l'espoir de reprendre ses études de prédilection après cette interruption, qu'il croyait passagère. Le sort en a décidé autrement. Par la disparition de Jules Perruchon, les études éthiopiennes en France sont douloureusement frappées, mais sa mémoire restera vivante comme celle d'un des pionniers les plus désintéressés de la science.

J. HALEVY.

#### SEANCE DU 12 AVRIL 1907.

La seance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meysard.

Étaient présents :

MM. SENART, eice-président; Allotte de la Fure, Basmadhian, Bourdais, Bouvat, Caraton, de Charengey, Dessaud, R. Duvat, Faîtlovitch, Fevret, Fossey, Gaude-froy-Demombines, Grappin, Halévy, C. Huart, Ismaël Hamet, Sylvain Lévi, Lunet de Lajonquière, Macler, Mayer-Lambert, Meillet, Mondon-Vidailhet, Schwab, Thureau-Dangin, membres; Finot, faisant fonction de secrétaire en l'absence de M. Chavannes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. Est élu membre de la Société :

M. Hans von Mžik, de la Bibliothèque impériale de Vienne, présenté par MM. Chavannes et Senart.

M. LE Paésident annonce que le scrutin pour l'élection de la Commission permanente de la Bibliothèque aura lieu à la prochaîne séance.

M. MEILLET examine l'étymologie du nom de dieu, sanskrit

Mitra, iranien Miθra. Ce nom est identique au thème indoiranien du nom commun skr. mîtra, id. miθra, qui signifie a contrat». Le dieu Mitra n'est donc autre que le Contrat divinisé, tout comme skr. Dyauh et gr. Zeés sont le Ciel divinisé. Ce dieu, ayant pour rôle de veiller à l'observation des contrats, voit tout; or le soleil est un mil qui voit tout : de là les rapports entre le soleil et le Miθra iranien. Le Véda et l'Avesta ne présentent pas de traits qui obligent à chercher dans Mitra un phénomène naturel quelconque.

MM. HALÉYT, ALLOTTE DE LA FUÑE et HUART présentent quelques observations.

M. DE CHARENCEY signale les analogies que présentent le géorgien et l'ancienne langue susienne dans la manière d'exprimer le pronom de la première personne du singulier. Ces deux idiomes emploient tantôt la voyelle u (susien) ou la semi-voyelle u (géorgien), tantôt la labiale m: me, « moi» (géorgien), mì, « mien» (susien). Ce rapprochement tire une certaine importance du fait qu'il n'est pas isolé et s'ajoute à bon nombre d'autres.

M. Harry explique une amulette éthiopienne d'où il résulte que le nom de saint Susenios, en grec Sisinnios, préserve les nouveau-nès des attaques mortelles du démon lemelle Werzelia. Chez les Manichéens, Sisinnios est l'adversaire de Melintia ou Smintia. Les Juiss ont aussi leur part dans ce travail de syncrétisme légendaire : chez eux l'amulette porte les noms de trois anges : Sini, Sinsini et Samangloph; les deux premiers sont tirés de Sisinnios; dans le troisième, l'élément Saman est abrégé de Smintia; la syllabe gloph, qui est un verbe signifiant agrave, inscris! a, est une addition due à l'erreur d'un scribe ignorant. A cette occasion, M. Halévy retrace l'histoire de la Lamia babylonienne Lubarta et de la Lilit babylone-hébraique, qui répond à la Ghoule des Arabes.

Dans une seconde communication, M. HALEYY explique

par quelle évolution sémantique l'idéogramme MU = unhatimu « boulanger » est arrivé à ce sens en partant de la signification primitive de « nom ». Dans le temple de Jérusalem , le fournisseur des provisions de bouche délivrait aux ayants droit des cachets portant le nom des diverses denrées , qui leur étaient remises par un autre fonctionnaire en échange de leurs bons. (Cf. Talmud de Jérusalem , traité Sépilim , v, t, 3.)

Le même usage existait certainement dans les temples babyloniens: d'où le titre de EN-MU « maître du nom », que portait le distributeur principal des provisions. Plus tard, l'idéogramme MU fut appliqué aux fournisseurs prolanes et spécialement aux boulangers.

La séance est levée à 6 heures.

#### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

#### PAR LES AUTEURS :

ALIZADE FAIDH ALLAH. Concordances du Coran (en arabe).

— Beyrouth, 1323; in-8°.

Dr. TINYAKIAN. Karnamak-i Artakhchir-i Papakan (traduction armenienne). — Paris, 1907; in-8\*.

Emile Senant. Une nouvelle inscription d'Asoka (Extrait).

- Paris, 1907; in-8".

Gaudefroy-Demombynes. Contames de mariage en Algérie (Extrait). — Tours, 1907; in-8°.

#### PAR LES ÉCUTEURS :

Revue critique, 41º année, nº 10-13. - Paris, 1907; in-8°.

Bessarione, fasc. 93. - Roma, 1906; in-8.

René Dussaud. Les Arabes en Syrie avant l'Islam. - Paris, 1907; in-8°.

Revue archéologique, janv.-fév. 1907. - Paris, 1907; in-8°.

Bulletin de littérature ecclésiastique, mars 1907. - Paris, 1907; in-8".

#### PAR LA SOCIÉTÉ :

Journal asiatique, janv.-fév. 1907. — Paris, 1907; in-8°. Dagh-Register Batavia, anno 1678. — Batavia, 1907; in-8°.

Transactions and Proceedings of the Japan Society, vol. VII, part II. — London, 1907; in-8°.

The Imperial and Asiatic Quarterly Review, April 1907. -

London, 1907; in-8".

Journal of the American Oriental Society, XXVII, 2. -New-Haven, 1907; in-8°.

Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, décembre 1906-janvier 1907. — Paris, 1906-1907; in-8'.

Mémoires de la Société de Linguistique, XIV, 4. - Paris,

1907; in-8°.

Ateneo, sebrero 1907. - Madrid, 1907; gr. in-8°.

O Oriente Portuguez, janeiro-março 1907. — Nova Goa, 1907; in-8°.

Le Globe, XLVI, 1. — Genève, 1907; in-8°. La Géographie, XV, 3. — Paris, 1907; in-8°.

Reale Accademia dei Lincei. - Rendiconti, XV, 11-12. -Notizie. . . , III, 9-10. - Roma, 1906; in-4° et in-8°.

#### PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS :

P. OLTRAMARE. Histoire des idées théosophiques dans l'Inde, t. I. — Paris, 1907; in-8°.

Ch. Rexes. Les Religions de la Gaule avant le christianisme.
- Paris, 1906; in-18.

Franz Cumont. Les Religions orientales dans le paganisme romain. - Paris, 1907; in-18.

Conférences faites an Musée Guimet, t. XX. - Paris, s. d.; in-18.

Journal des savants, mars 1907. - Paris, 1907; in-4". Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires,

XIII. 4. - Paris, 1906; in-8".

Mission Pavie, Géographie et Voyages, II. - Paris, 1901; in-4".

Cl. HUART. Le Livre de la Création et de l'Histoire... publié et traduit, IV, 1. - Paris, 1906; in-8".

#### PAR LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE :

S. Cid Kaoui. Dictionnaire français tachelh'it et tamazir't.

- Paris, 1907; in-18.

Monwatta Al-Imam Al-Mohdi. - Alger, 1907; in-8".

Belkacem El-Hafnaout nen Cheikh. Biographies des savants musulmans de l'Algérie, t. I. – Alger, 1907; in-8°.

#### PAR LE GOUVERNEMENT INDIES :

Papers relating to Technical Education in India, 1886-1904. — Calcutta, 1906; in-folio.

Jhelum District Gazetteer, Supplement, 1905. - Lahore,

1905; in-folio.

Annual Administration Report of the Forest Department, Madras Presidency (1905-1906). - Calcutta, 1906; infolio.

List of Sanskrit and Hindi Manuscripts purchased during the year 1905. - Allahabad, 1906; in-8".

#### PAR LA «BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE» DE FLORENCE :

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa, num. 75. – Indice, 1906. – Firenze, 1906-1907; in-8".

#### PAR L'UNIVERSITÉ D'UPSAL :

Sphinx, XI, 1. - Upsal, 1907; in-8".

PAR L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, à BEYROCTH: Al-Machriq, X, 5. — Beyrouth, 1907; in-8°.

IX.

#### BIBLIOGRAPHIE.

Çri Hukminiparinayam, Yajñapati Vidyāvinodopādhikena crimad Aşladurgādhiczarena cri Viçvanāthadevarurumaņā viracitam prakācitam va, crimad Astadurgādhiczaryyā cri Hādhāpriyānahādevyā viracitayā Hādhāpriyānamākhyuyā vyākhyayā samudbhānitam. — Calcutta, imprimē par Manmathanātha Ghosha, 1905.

Bon an, mal an, il s'écrit et s'imprime encore beaucoup de vers sanscrits dans l'Inde. Les pièces de circonstance, les compliments de la critique simplement élogieuse, accusés de réception et testimonia, prennent volontiers cette forme. De même il est peu d'éditions indigènes d'ouvrages anciens, où, soit au commencement, soit plus souvent à la fin, l'éditeur contemporain, s'il est vraiment un pandit, ne présente au public, dans des stances plus ou moins nombreuses, son œuvre et sa personne. Les productions originales de plus longue haleine ne sont pas rares non plus : presque chaque année voit éclore quelque poème on drame taillés plus ou moins fidèlement sur les anciens patrons. Ce qui est plus rare, c'est de voir, comme ici, un membre de la grande aristocratie terrienne cultiver cette poésie et sa femme partager ses études et s'associer à ses travaux. L'auteur de ce Rukminiparinaya, Vicvunatha Devavarman, est en effet le raja actuellement régnant d'Athgarh, un des États tributaires d'Orissa comptant une population d'environ 30,000 àmes, et c'est sa femme, la râni Rādhāpriya, qui en a écrit le commentaire, auquel elle a donné son propre nom-

Ce commentaire suit le texte mot par mot, donnant pour chaque expression un équivalent, expliquant les composés, notant les termes peu usités, avec référence, s'il y a lieu. à Păṇini, aux lexiques et aux traités de rhétorique et de métrique. Bien que purement verbal, le travail est soigné et fait honneur à la princesse. Quant au poème lui-même,

il célèbre à travers onze chants et en mêtres variés, un thême bien connu de la légende épique, l'enlèvement de Rukmini par Krisna. Ce thème, l'auteur ne pouvait guère le renouve-ler; mais il a su du moins nous épargner la peine de repasser par quelques-uns des lieux communs qui sont comme de style dans cette poèsie : levers et couchers de soleil, descriptions de forêts, de montagnes, de fleuves, des saisons, etc. Il s'est appliqué de préférence aux côtés oratoires de son sujet, conseils de famille, pourparlers des rois, des chefs et des ministres, projets d'alliance et de guerre; il s'est complu surtout à exprimer la fervente et absolue dévotion de Rukmini pour son divin ravisseur, à qui elle se sent prédestinée.

Dans sa préface, l'auteur souhaite que ses lecteurs trouvent à lire son œuvre autant de plaisir qu'il en a eu à l'écrire. Il entend sans doute par là, outre le plaisir qu'il a eu à satisfaire ses gouts d'ecrivain et de sanscritiste, celui que, en fervent vishnouite qu'il est, il a éprouvé à glorifier son Dieu. Pour nous, qui ne pouvons être sensibles ici qu'à la virtuosité, nons reconnaîtrons volontiers que la sienne n'est pas médiocre. Le souffle poétique est faible; mais la langue est correcte, suffisamment riche, et, en général, maniée avec aisance. On trouve bien par ci, par là des expressions forcées, comme par exemple v, 18, où, pour dire qu'un homme est un océan de compassion, il se sert du composé bizarre karanacarunalaya, parce que Varunalaya, « la demeure de Varuna ». est un synonyme d'océan. Mais ces taches, généralement amenées par la recherche de l'assonance, sont relativement rares; dans l'ensemble, la diction n'est pas trop artificielle. Et, à vrai dire, ces qualités de facture sont à peu près tout ce qu'on peut demander à cette poésie, qui n'aura famais que les mérites du pastiche. Etre l'auteur d'un mahakanya pose lá-bas un homme auprès du public, même et surtout auprès du public qui ne le lira pas. Mais il est bien évident que ce n'est pas de ce côté qu'est l'avenir de la littérature ou des littératures de l'Inde; que celles-ci au contraire seront d'autant plus vivantes qu'elles s'affranchiront davantage des

vieilles formes et des vieilles formules inséparables de la vieille langue, plus tyranniques là-bas qu'ailleurs et qui imposent comme un poids mort à la pensée.

Au Rukminiparinaya sont adjoints plusieurs autres petits poèmes en l'honneur de Caitanya, de Krisna, de Krisna et Radha; deux autres sont de courtes descriptions du pays d'Orissa et d'Athgarh, la patrie et la résidence de l'auteur. Tout à la fin vient une pièce plus longue, en 164 stances tristubh, où un ami de l'auteur, Kavicandraçarman, a retrace la généalogie des rajas d'Athgarh '. Et c'est dans ce morceau, pourtant l'œuvre d'un homme habile, qu'on voit peut-être le mieux ce que le genre a d'incurablement artificiel. Cette généalogie, qui remonte jusqu'aux premières années du xiit' siècle, serait un document très intéressant. si seulement l'auteur nous disait d'où elle vient et ce qu'elle vant. Mais, de cela, il ne s'inquiète pas, parce que ses modéles ne s'inquiétent de rien de semblable. Ces modèles sont les vamças et les praçastis des inscriptions, qui de leur part, copiaient la phraséologie de la poésie courtoise et des vieilles épopées. Et il lui est interdit de sortir de là. Jusqu'an hout, chez lui, les chefs de ce petit Etat ont des allures de cakravartia. S'il nous donne des dates 2 et parfois le chiffre (mais non

Abgarh, les hoit forts, est rendu en sanscrit par Arladurga; mais, par une de ces méchancetés dont cette poésie moderne est particulièrement contumière et qui consiste à abuser de la synonymie jusque dans les noms propres, ce nom est souvent remplacé ici par Vandurga, simplement parce que les dieux Van sont au nombre de huit, et que, dans les expressions numériques, caru représente le chiffre huit.

Les dates, à l'exception d'une seule qui est de l'ère çaka, sont en années Vilayati, qui commencent en 592 ap. J.-C. L'auteur les appelle années des Dillipati, «des maîtres de Delhi», parce que les années de cette ére usitée en Orissa correspondent pratiquement aux années Farali, modification du calendrier musulman instituée prohablement par Akbar et qui s'est répandne sous ses successeurs dans plusieurs régions de l'Inde.

l'évaluation) de certaines largesses royales, c'est parce que ses modèles déjà s'ingéniaient, à l'aide de synonymes, à construire des padas de vers avec des expressions numériques. Il ne sort du lieu commun, mais pour y retomber aussitôt dans le détail, que quand il arrive à la biographie du raja actuellement régnant, qui remplit à elle seule les cent dernières stances. Il énumère alors ses fondations pieuses, ses visites et sa participation, signafées par de généreuses largesses, aux assemblées des pandits, d'où il a rapporté son surnom de Vidyavinoda; ses nombreux pelerinages surtout, faits en compagnie de la răpi Rădhăpriya, mais le tout en des termes qui s'appliqueraient presque aussi bien à Yudhisthira ou à Arjuna. Le raja a même fait célébrer, entre autres sacrifices, un Agnistoma, qui lui valut son autre surnom de Yajnapati, et nous aumerions bien apprendre à cette occasion comment ces choses se passent à présent. Mais il faut nous contenter de savoir que le ciel fut vide ce jour-là, tous les dieux l'ayant déserté pour assister à la solennité. La fabrication de quelques composés nouveaux pour désigner un feu d'artifice ou un train de chemin de fer ne suffit pas à mettre les choses au point.

Ces observations, je tiens à le répéter, visent le genre plutôt que l'œuvre. Celle-ci, comme exercice de langue et de versification sanscrite et comme témoignage de piété vishnouite, est loin d'être banale; comme preuve que la culture de la vieille langue a toujours encore là-bas des patrons, elle est la bien venne.

A. BARTH.

CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199), éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. CHAROT, L. III., fasc. II. — Paris, Ernest Leroux, 1906, in-4", texte, p. 545-640; traduction, p. 113-280.

L'édition de l'importante Chronique de Michel touche à sa fin; il ne reste plus à paraître que le dernier fascicule qui, selon toute probabilité, verra le jour dans le courant de cette année.

Le second fascicule du tome III que nous venons de recevoir, comprend les livres XIII et suivants jusqu'au chapitre vu du livre XVII. Il embrasse une période de trois siècles, de 850 à 1150. La partie de cette période la plus développée est celle qui relate les luttes des Turcs, d'une part, et des Croisés, d'autre part, qui cherchaient à établir leur domination en Syrie et en Mésopotamie, au détriment de l'empire des Arabes et de l'empire des Grecs. Ce ne sont que conflits et combats sur lesquels nous possédons de nombreux documents tant orientaux qu'occidentaux; on ne trouvera donc ici rien de bien nouveau, d'autant plus que Barhébraeus a résumé dans ses deux Chroniques la compilation historique de Michel, et en a extrait littéralement des passages. La difficulté pour l'éditeur consistait à rétablir les dates exactes des événements et les formes défigurées des noms tures et des noms francs. M. Chabot a rempli cette tàche ardue avec un grand soin, et les nombreuses notes, au-dessous de la traduction, quoique empruntées à des ouvrages de seconde main, fournissent au lecteur toutes les informations propres à l'éclairer.

A la fin du chapitre xi du fivre XV (p. 201-203 de la traduction), on lit un récit intitulé Histoire des Frères francs. Nul doute que ce nom désigne ici les Templiers, comme le remarque M. Chabot . On ne doit donc pas ajouter foi au Thesaurus syriacus de Payne Smith qui, sous le mot Lies, cite un passage de la Chronique syriaque de Barhébraeus ainsi conçu : Lila Lies Lies Lies Frères consacrés à Dieu, les Hospitaliers », et conclut : « unde patet Hospitaliers os esse, non, ut alii volunt, Templarios ». L'expression

<sup>1</sup> P. 201, col. 1, lire : «Le roi leur donna le Temple de Salomon (et non la Maison de Salomon). « C'est de ce don que teur vint le nom de Templier».

רסן, ar. ביוס, a toujours signifié les Templiers et jamais les Hospitaliers. Le passage cité est donc erroné.

A cette époque, l'Église monophysite de la Syrie et de la Mésopotamie fut soustraite au joug des Grecs qui la tyrannisaient pour des questions de dogmes, et elle recouvra sa pleine indépendance. Michel remarque que les Francs no se souciaient pas de ces questions; ils respectaient tous ceux qui adoraient la Croix, et leur clergé vivait en bonne intelligence avec le clergé jacobite. D'un autre côté, les Turcs musulmans n'étaient pas animés d'un zèle religieux très ardent; les Syriens, sous leur domination, n'étaient pas inquiétés pour leur foi. Dans cette Église, les dissensions trouvaient le champ libre pour se produire sans entrave de la part du pouvoir civil, et le patriarche d'Antioche n'était pas toujours obéi de ses évêques l.

Les récits consignés dans la seconde colonne de Michel sont souvent insignifiants; ils relatent des phénomènes terrestres : tremblements de terre, incendies, monstres; ou des phénomènes célestes : comètes, manque de pluie, etc. ".

Il y a peu à glaner pour la littérature syriaque. Michel reproduit dans ce fascicule : la préface de la Chronique

'On blâma le patriarche d'avoir déposé de son siège l'évêque Jean bar Andréas, parce que celui-ci ne l'avait pas reçu quand le patria che parcourait son diocèse. Chacun disait que ce n'était pas là une raison suffisante pour la déposition de celui qui avait commis cette faute, mais qu'il méritait un châtiment quelconque et une correction par le mépris et non par le bâton (trad. p. 236), les mots traduits par le mépris et non par le bâton (trad. p. 236), les mots traduits par le mépris et non par le bâton sont singuliers; ils ne se trouvent pas dans le passage correspondant de la Câron. eccl. de Barbébraeus, I, 483. Je pense qu'il faut entendre : il méritait une correction pour son mépris, mais non pas dans son bâton pastorai ». Sur le sens de là ciac » bâton pastorai », voir Themarur syr. de Payne Smith, col. 2209.

Le mot Le pour « petite vérole », laissé en blanc dans la traduction, p. 251, col. 1, semble être du même genre que Loise ou ispa régres qui désigne la lèpre dans la Vie de Sévère, éd.

Kugener, p. 85, l. 5 [dans la Patrologia orientalis].

d'Ignatius de Mélitène qu'il avait utilisée précédemment à partir de Constantin et dont il continue à se servir; la Chronique de Lazare, neven de Rabban David, relative au couvent de Sergisych et au couvent de Gâgai; les préfaces des Chroniques de Jean de Kaisoum et de Denys bar Ṣalibi; la réfutation que Denys bar Ṣalibi avait écrite contre Jean de Mardin qui prétendait, à propos de la prise d'Édesse, que les malheurs arrivaient indépendamment de la volonté de Dieu; les Paroles d'exhortation du même Denys à propos de la ruine d'Édesse, Le fascicule se termine par un chapitre sur l'Histoire d'Édesse, écrite par Basilius, évêque métropolitain de cette ville.

Nous adressons toutes nos félicitations à M. Chabot pour ce fascicule qui est digne de ses ainés. La traduction est littérale, comme il convient pour un livre historique qui doit être à la portée de ceux qui ne peuvent le lire dans le texte original.

R. D.

SEPHER HA-ZOHAR (le Livre de la Splendeur), doctrine ésotérique des braélites, traduit pour la première fois sur le texte chaldaique et accompagné de notes, par Jean de Pauly. Œnvre posthume entièrement revue, corrigée et complétée; publiée par les soins de Émile Laruma-Giraud, L.— Paris, Leroux, 1906, a.-f. et 359 pages in-8°, avec deux planches.

Le siècle est aux grandes entreprises, et, dans le domaine de la philologie, la France a souvent pris de généreuses ini-

Elle est parfois trop littérale et dépourrue de la précision française, par exemple, p. 229 : « après avoir rempti les yeux de tous ceux qui l'entouraient par des présents », c'est-à-dire : « après avoir satisfait par des présents l'avidité de ceux qui l'entouraient ». P. 180, col. 2 : « qui possédait la richesse méprisable des savants », lire : « possédant la richesse qui rend sots les sages ». Abbelous et Lamy ont bien rendu le passage correspondant de la Chronique eccl. de Barhébraeus, I, 457 : possidens divitias quae infatuant sapientes.

tiatives. Voici qu'un curieux de mysticisme s'est attelé à la grosse besogne de traduire tout le Zohar. N'est-ce pas téméraire? Saluons la tentative de M. Lafuma, et souhaitons-lui d'aller jusqu'au bout, de mener son œuvre à bonne lin.

L'éditeur littéraire ne dissimule pas les difficultés de forme et de fond que comporte ce travail, pas plus qu'il ne conteste la modernité relative du texte. Dans la courte préface qui précède la traduction, il mentionne les critiques de l'oratorien Jean Morin contre l'attribution du Zohar à un rabbin du n'siècle, de même qu'un autre livre cabbalistique plus récent, le Séfer Raziel, est ingénûment attribué à Adam. Pourtant, M. Lafama semble voir à regret cette légende s'effondrer, et il laisse en suspens son avis sur la date de composition de ce commentaire du Pentatempse.

Il aurait pu déclarer nettement que le Zohar est né en Espagne. Comme le rappellent MM. Isaac Bloch et Émile Lévy, dans leur Histoire de la littérature juive (p. 376-379), l'auteur est Moïse ben Schemtob, de Léon, qui vécut à Guadalaxara, dans la deuxième moitié du xur siècle. On en attribua longtemps aussi la paternité à Abraham Aboulafia, et, bien qu'il s'agît alors d'un nom fort postérieur au célèbre Tannaîte Simon ben Yohai, on entoura ce livre de la plus profonde vénération.

C'est seulement au xvin' siècle qu'on éleva des doutes sur son ancienneté, et, de nos jours, on a démontré victorieusement qu'un ouvrage qui connaît les écrits de Gahirol et mêle des mots espagnols au texte araméen , ne peut pas remonter à l'époque des Tannaîtes. On a prétendu, il est vrai, que ce livre a recueilli et utilisé un grand nombre de documents et de Midraschim très anciens. C'est possible;

ll jour sur le double sens de «synagogue» exprimé par UN 722 « seu brillant», littéralement Esnoga, mot corrompu de synagoga, que les Juiss du rite portugais espagnol emploient encore en ce seus. Voir S. Munk. Mélanges de philosophie juice et arabe, p. 274-284 et 190-194.

mais il serait étrange que, pendant plus de mille ans, ces documents aient passé inaperçus, on du moins n'aient pas été mentionnés par les savants des diverses périodes. Déjà, du vivant de Moise de Léon, cette antique origine fut contestée, et faillit tourner au désavantage de l'auteur. A ce sujet, voici le récit de Grætz:

«L'œuvre avait produit une profonde sensation parmi les cabbalistes; chacun d'eux voulait en avoir une copie. Moise de Léon eut de la peine à satisfaire à toutes les demandes. Pour expliquer l'apparition subite de cette œuvre soi-disant rédigée par un ancien docteur, et dont cependant aucun écrit ne fait mention, on racontait que Nahmani l'avait découverte en Palestine et envoyée en Catalogne, d'où un vent violent l'avait portée en Aragon et fait tomber entre les mains de Moise de Léon. Ceux même qui hésitaient à en attribuer la paternité à Simon ben Yohaï, le considéraient comme un document de très grande valeur pour la connaissance de la doctrine secréte.

«Quand, après les massacres qui curent lieu lors de la prise de sa ville natale, un rabbin, Isaac, vint de Saint-Jean-d'Acre en Espagne et y apprit tout ce qu'on racontait au sujet du Zohar, il fut étonné, lui Palestinien, de n'en avoir jamais entendu parler. Il fit part de ses doutes à Moïse de Léon. Celui-ci lui affirma par serment qu'il possédait dans sa demeure, à Avila, un ancien exemplaire de cet ouvrage écrit de la main de Simon ben Yoḥaī, et qu'il le lui montrerait; mais il mourut avant d'avoir pu réaliser sa promesse. Deux personnages respectables apprirent pourtant la vérité de la bouche de la femme et de la liffe de Moïse de Léon. Elles leur déclarèrent que Moïse de Léon lui-même était l'auteur du Zohar et en avait loit de nombreuses copies pour gagner de l'argent. Malgré cette déclaration, le Zohar conserva son prestige et son autorité 1, »

Done, il n'y a plus de doute sur la date de cette compi-

<sup>1</sup> Hitt, der Juift, trad. Bloch, t, IV, p. 233-238.

lation, et s'il est vrai que l'auteur du présent volume a dit un mot de l'opinion tormulée par Jean Morin sur la rédaction du Zohar, il ne nous parle pas des deux œuvres françaises parnes de nos jours sur ce sujet : 1° La Kabbale, ou philosophie religicase des Hébreux, par Adolphe Franck, dont la seconde édition (1889) a été revue et corrigée par lsr. Lévi; 2° Étade sur les origines et la nature du Zohar, par S. Karppe (1901). Faisons crédit à notre traducteur jusqu'à la publication probable d'une introduction à son œuvre, pour le voir émettre son avis à ce sujet.

Or, la traduction a été faite avec conscience et grand soin par Jean de Pauly : on en a la preuve matérielle, visible, dans le souci qu'il a pris — pour être à la fois clair et littéral — d'écrire en italique les mots jugés nécessaires pour suppléer à la trop grande concision de la langue originelle, et faciliter l'intelligence du texte. De plus, cette traduction a été revisée et amendée par M. B... (dont nous ne voulons pas dévoiler l'anonymat), hébraïsant très compétent.

Toutefois, des questions préliminaires de détails, susceptibles plus ou moins de modifier le plan conçu, restent en suspens; le traducteur futur a-t-il, d'ores et déjà, fixé son choix lorsqu'il se trouvera en présence de deux rédactions parallèles? Nous ne pouvons pas le savoir par l'état actuel de la publication, car le tome l', seul paru, s'arrête au folio 96 du texte, juste avant la section biblique wayéra, qui est la quatrième section de la Genèse. A cet endroit, l'édition de Mantoue publie le Zohar en deux colonnes, dont la deuxième est intitulée Midrasch ha-néélam (commentaire secret).

Lequel des deux textes aura la priorité ? Ou bien les traduira-t-on tous, ainsi que les additions Ba'ia mehemna (berger fidèle) ? En ce cas, l'œuvre n'est pas près d'être achevée; il faut songer que la susdite édition du Zohar comporte, nu tome l'ou Genèse, 251 folios in-4"; au tome II, Exode, 269 folios; au tome III, Lévitique, Nombres, Deutéronome, 300 folios, total: 820 folios, et comme il a fallu un volume pour 96 folios, il faudra bien pour l'ensemble neuf volumes. La longueur de la tâche n'effraie pas celui qui l'a assumée; il faut l'en féliciter; grâce à lui, on pourra penetrer dans ce bois touffu d'ombre et de mystère. Le temps est déjà loin où un liturgiste juif conseillait la fecture du Zohar «même à ceux qui ne le comprennent pas «. Aujourd'hui, ce n'est plus admissible. Cependant, la version actuelle ne sera pas de sitôt populaire, en raison des conditions coûteuses d'impression, de son luxe surabondant, jusque dans le filigrane du papier ainsi disposé

Puisse-t-il avoir le même courage pour publier la suite, et puisse-t-il être secondé aussi largement que son œuvre le mérite!

Moise Schwar.

Manmord ensi Yodsour Mirthy of Mola, Mirthy, on-Romolz, Téhéran, 1320, impr. Aga Séyyid Mortégà. — Kitha Nisiku on-Romolz wè lièmzé Manmodol. 2º éd., Téhéran, 1319. — Kèche ol-Asrin-é Nigiri. Téhéran, 1313, impr. de Mirth Habib-oullàh, avec portrait lithographié, à la fin. — Tillm ol-Atril. Téhéran, 1324. — Milier, journal lithographié bi-mensuel, 1316-1318, 72 numéros.

Mirză Mahmoud est un homme vraiment habile; aussi estce à bon droit que le gouvernement de son pays lui a décerné
le titre de Méfidh ol-Molk (clef de l'Empire), par allusion à
ses talents cryptographiques. Les archives du palais impérial
de Téhéran contenaient un certain nombre de pièces de correspondance en écriture secrète qui avaient été saisis chez
Mirză Abou'l-Qâsim Qâm-Mégâm lors de son arrestation,
mais qui n'avaient pu être déchiffrées faute de clefs. Feu
Năcir-oddin Châh fit remettre ce dossier à Mirză Malimoud.

Symbole cabbalistique du cachet de la Divinité,

qui devina et reconstitua les clefs de transposition, d'où le titre qui lai fut donné. Ce succès décida notre auteur à écrire les trois premiers ouvrages indiqués ci-dessus, et qui traitent de la cryptographie; parmi ceux-ci, les deux derniers ne nous arrêteront pas longtemps, ce sont des codes destinés à faciliter la correspondance chiffrée entre particuliers ou pour le service de l'État; le premier seul mérite

une mention un peu plus détaillée.

Le Meftah or Romoûz (la clef des chiffres), avant d'indiquer les méthodes usuelles dont on se sert pour arriver à lire les pièces de correspondance secrète, contient l'énumération, accompagnée de figures, de treize écritures conventionnelles usitées surtout dans les sciences occultes, la géomancie, l'alchimie, et qu'il est utile de comparer avec les modèles donnés dans l'ouvrage ture connu sous le nom de Ghalațăt et qui porte le titre d'ed-Dourèr el-mountakhèbe, dù à la plume de Mohammed Hafid et imprimé à Constantinople en 1221 hég., ainsi qu'avec ceux de l'ouvrage attribué à Ibn-Wahchiya et publié par Hammer sous le titre d'Aucient Alphabets (en y joignant la Notice que lui a consacrée Silvestre de Sacy).

Voici la liste de ces alphabets :

1º Hindi (indien); valeur numérique des lettres notée en chiffres indiens, dits arabes (Ghalatát, p. 357);

3° Hindi (les chiffres indiens placés au-dessus d'une ligne tracée horizontalement, ou à cheval sur cette ligne, ou mu-

nis d'une queue);

3° Mochèdjdjèr (en forme d'arbre), appelé aussi sèrsèk (petit cyprès); il est légèrement différent des deux qui sont donnés par le Ghalatât, p. 359; c'est cet alphabet que notre confrère M. Decourdemanche a comparé très heureusement avec l'alphabet ogamique (Journ. as., IX\* sèr., t. XIV, p. 262 et suiv.);

4° Bornawi (Ghal., p. 338 : berbdwi, berquwi); berbihei est la bonne leçon, c'est censément l'écriture des berbd ou

temples de l'ancienne Egypte (cf. Fihrist, p. 358, l. 27;

S. de Sacy, Notice, p. 6);

5° Youndai (grec ancien) et 6° 'ibrânî (hébreu) n'ont aucun rapport avec ceux du Ghalatât, p. 344, lesquels sont effectivement grec et hébreu, avec des fioritures pour le second;

7º Tirque (Ghal., p. 352 : tirmal);

8° El-ahdjår (des pierres); c'est la première espèce du Ghalațăt, p. 351, utilisée dans les livres de la science occulte dite simiyă (lax Kualdoux, Prolég., éd. Boulaq, p. 420; trad. de Slane, t. III, p. 188; «fantasmagorie», Matla el-oloim, Onde 1870, t. I, p. 316; Hammer, apad S, de Sacy, Abdallatif, p. 491);

9° Cháng (Ghal., p. 35a : chábag) et ritah, servant au

même usage:

10° Filagir (Φυλακτήριου) bábili (de Babylone), correspond comme nom à malagir (Ghal., p. 353), mais en est différent comme forme; c'est ce mot, écrit quaftirios dans Ancient Alphabets, que Silvestre de Sacy avait eru encher le nom de Cléopâtre (Notice, p. 36);

11" Ramali (de la géomancie) mogatta' (en signes isolés):

12' Gáhi (lisez kákini et cf. Ghal., p. 346);

13º Hamimi.

Vient ensuite l'énumération de 31 alphabets non accompagnés de figures, « parce que ce sont d'anciens alphabets devenus obsolètes par suite de la difficulté de leur transcription, et parce que l'auteur n'a pas sous les yeux leur véritable figure»; ceux qui correspondent à quelque chose de réel sont le syriaque, l'européen, le pehlevi, le grec, l'himyarite, le latin; les autres relevent de l'occultisme ; tarzadji, le petit filaqiir-é kâhini (Ghal., p. 353), çial «chinois» (Ghal., p. 360), l'alphabet de Djàbir ben Ḥayyān, dans lequel est écrit le livre du Hâḥat (il faut lire raḥmat «miséricorde», et comparer Berruzior-Hourss, La chimie au moyen âge, t. III. p. 163, ou râiḥat, Fihrint 356, 12), armânémi (à rapprocher

d'Armines, disciple d'Hermes, Fihrist 353, 1, 12), tablil « de l'analyse chimique» (cf. les alphabets de sublimation de l'arsenic et du soufre, Ghal., p. 354), mochèdjdjèr de Dioscoride, grand et petit alphabet de la sûniyê (Ghal., p. 356), el-ogoùl « des raisons » (Ghal., ibid.), çâbî « çabien » (Ghal., p. 343), dâoâdî « de David » (Ghal., p. 345; employé dans l'Inde, Ancient Alphabets, texte, p. 39), isma'îli « d'Isma'êl » (Ghal., p. 341), dja'fart « de Dja'far » (Ghal., p. 356), el-asrâr « des mystères» (Ghal., p. 357), coulbâni (Ghal., p. 338), tabî i « naturel » (Ghal., p. 342), nabați « nabatéen », alphabet du livre de Mâlâțis et des talismans, de la sublimation de l'arsenic, etc., du livre des nawâmis d'Hermès (de Platon, Ghal., p. 354), du livre du Sirr al-asrâr (Ghal., p. 355), roùhâni « cabbalistique » (rouḥâniyyat, Ghal., p. 355), nirendjât » des incantations ».

Il est visible que si l'auteur n'a pas en le Ghalatât sons les yeux (car alors certains dessins ne lui auraient pas manque).

il a puisé aux mêmes sources.

Le Talim ol-Atfal « l'instruction des enfants» est, comme l'indique son titre, un livre élémentaire d'instruction primaire. Il se divise en deux parties. La première, calligraphiée en nèsth par Mohammed Çâdiq de Toweïsergân, renferme un abécédaire, une liste de noms d'animaux, les jours de la semaine, un formulaire élémentaire de prières; la seconde, calligraphiée en nasta'liq par Hådji Mohammed Rizàt, soltân ol-Kottâb, lechkér-nuwîs de Mahallâtt, contient quelques historiettes morales, une pièce de vers composée à l'occasion de l'avènement de Mozhaffèr-oddin Châh, des leçons de choses élémentaires et enfin l'indication d'un jeu inventé par l'auteur et qui s'appelle le » jeu des rois » la'b ol-moloûk, représentant le jeu de la guerre sur terre et sur mer; c'est une sorte de halma. Décidément Mirzà Mahmoùd est doné d'un esprit bien ingénieux.

Le Mê drif a été l'organe de l'Endjumén-é Mé drif « conseil de l'instruction publique « chargé , sous l'inspiration de feu Mozhaffer-oddin Châh, de créer en Perse des écoles donnant une instruction un peu moins élémentaire que celle des écoles de mosquées. Il est seulement à regretter que dans une sorte de feuilleton consacré à la biographie de personnages célèbres antérieurs à l'islamisme, on ait cru devoir débuter par celle du sage Âmoûn (Ammon), nom qui est proprement le surnom de Thilokhés (Θεολόγος), un des élèves d'Idris, qui s'est manifesté en l'an 1694 après qu'Adam fut chassé du paradis terrestre, et continuer par celles de Çâbi, fils d'Idris, et d'Asqilinos (λσκληπιάδης; cf. Ancient Alphabets, texte, p. 16); cette série, qui aurait pu continuer longtemps sans profit pour personne, s'arrête heureusement avec le quatrième numéro; elle est avantageusement remplacée par quelques leçons de choses accompagnées de figures.

CI. HUART.

Le gérant : Runers Duvar.

# JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1907.

### SURNOMS ET SOBRIQUETS

DANS

LA LITTÉRATURE ARABE,

PAR

M. A.-C. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE 1.)

dans un beit du poète Hassan b. Thabit serait resté attaché à son nom; telle est du moins l'opinion de certains biographes arabes. Cf. Agh., t. III, p. 82; t. IV, 2 et suiv.; Miz., p. 222; IBN Kor., p. 170. Voici le vers en question tiré d'une ode en l'honneur du Prophète:

# فَسُونَ يَجِيبُكُمُ عندُ خُسامً يَصُوغُ الكُثْكَاتِ مَّا يُشَاء

 Son sabre tranchant vous répondra bientôt de sa part, et vous dictera ses préceptes au gré de sa volonté; »

Husan, « lebeau ». D'après les traditions chiîtes, ce nom si répandu chez les Musulmans n'était

1 Votr le numéro de mars-avril 1907, p. 173-744.

D.

porté que par les élus, avant la venue de l'islam. Le Prophète l'aurait donné pour la première fois à son petit-fils Hasan, né d'Afi et de Faţmah. On trouve la même explication pour le nom Húseïn qui n'est que le diminutif du précédent, Tar. el-Khol., p. 72. Sans accepter littéralement cette assertion, on peut cependant alléguer en sa fayeur que le nom propre dans la période anté-islamique et que les lexicographes le considèrent comme une forme Just ou du rad. , dans le sens de « tueur, meurtrier ». Voir Lis. ar., t. XVI, p. 273; Ins Doneïo, p. 266.

ou nom du lézard lorsqu'il sort de l'œuf » (Lis. ar., s. v.). On lit dans le Khiz., t. IV, p. 74, sur le témoignage d'El-Akhfach, que ce surnom désignait un poète de la Djûhelyeh: Hûseîl b. Ourfoutah ابن عرفطه Mais ce personnage est peu connu et son nom même a été contesté. Un autre auteur prétend que c'est simplement un tas'hif, une fausse leçon, et qu'il faut lire مسن Hûseîn au lieu de Hûseîl. D'ailleurs tous ces renseignements sont suspects et on n'en trouve pas trace dans les principaux dictionnaires indigènes.

Hoteyah. Surnom bien connu d'un des meilleurs poètes des premières aunées de l'hégire, Djerwâl b. Aws el-Hoteyah, ainsi nommé parce qu'il était petit et trapu: il excellait dans tous les genres

de poésie, mais enclin au dénigrement et à l'envie, il se rendit odieux par la violence de ses satires. On doit une judicieuse appréciation de son talent et de son rang parmi les anciens poètes arabes, à M. Goldziher qui a recueilli tout ce qui reste du diwân d'El-Hoțe-yah; voir les tomes 46 et 47 de la Z.D.M.G; con sulter aussi Agh., t. II, p. 43; las Kot., p. 180-187; Nawawi. p. 766. La seconde étymologie du nom, proposée par l'Agh. et qui repose sur un sens particulier du verbe de les, est obscène et ridicule; celle du Khiz., t. I, p. 409, qui rapproche le nom Hoteyah de le parce que le poète était pied bot, ne paraît guère plus acceptable.

les Hammad. Trois littérateurs portant le nom de Hammad vivaient à Koulah au n' siècle de l'hégire et étaient liés d'une étroite amitié. Ins Kor. nous les fait connaître : Hammad 'Adjred , fils d'Omar, poète et mûderris estimé; Hammad le rhapsode et Hammad b. Zibrikan le grammairien. Tous les trois aussi étaient libres penseurs et suspects (bien à tort) de manichéisme. C'étaient probablement trois membres de la docte association des frères de la pureté, Ikhwan eç-Çafa, dont M. Dieterici nous a fait connaître les travaux encyclopédiques.

e l'âne ». Un des surnoms de Merwân II, le dernier des khalifes Omeyyades. On donne deux explications de ce surnom. La première et la plus

répandue est qu'on caractérise ainsi la persévérance et la vigueur dont il fit preuve dans ses expéditions contre les Kharidjites. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, dans la littérature sémitique, l'âne, sans être l'animal pulcher et fortissimus qu'on célébrait au moyen âge chrétien dans la Messe des fous, a toujours été considéré en Orient comme un type de courageuse opiniâtreté et de force, témoin le proverbe répandu Meïdani, اصبر من جار في الخروب (t. 1, p. 359 et 365). Dans ce cas, le sobriquet sous lequel Merwan est connu serait presque un titre honorifigue. La seconde explication mérite à peine d'être signalée : dans l'ancienne phraséologie des Arabes le mot > désignait le commencement d'un siècle ou, pour mieux dire, une ère nouvelle : ce qui d'ailleurs ne serait exact pour Merwan qu'à la chute de la dynastie Omeyyade, c'est-à-dire en l'année 132 H. (749 de J.-C.). Voir Tar. el-Khol., p. 99; cf. ci-dessus : الجعدى.

ه کفّان « le gémisseur ». Surnom de Ķaïs el-Djouhani qu'il doit au vers suivant :

« Je gémis sur le départ des (Benou) 'Adi, comme, je le jure, je déplore le départ de ma propre famille. »

Miz., p. 222, qui cite ce beit, ne donne aucun autre renseignement sur le poète El-Hannan.

مُوفَرَان , litt. a frappé dans le dos ». Ainsi fut

surnommé El-Hârith b. Cherîk de la tribu de Bekr b. Wâïl. Ce Bédouin, qui s'était distingué à la journée de Dzou-Kâr (611 de J.-C.), en se battant contre les Persans et les tribus arabes qui soutenaient leur cause, fut frappé par derrière, d'un coup de lance à la bataille de Djodoud: il mourut de cette blessure, mais plusieurs années après. Voir Agh., t. XII, 152 et passim; C. de P., Essai, t. II, 182 et 595; Kechf, fol. 13 v°. Le surnom de ce personnage est rappelé dans un beit dont l'auteur est Djerir:

### وَتَحْنُ حُفَرُنَا ٱلْمَـُوْفَزانَ بِطَعْنَةٍ سُقَتْدُ تَجِيعًا مِن دَمِ الْمَوْتِ أَشْكَلا

 C'est nous qui avons frappé Haufazán d'un coup de lance qui fit jaillir de son corps un flux de sang mêlé d'écume.

Voir C. DE P., Essai, t. II, p. 595; Biog. Dict., t. II, p. 334; Mein., Proverbes, p. 334, section des Journées des Arabes.

« le fionceau ». Un des surnoms d'Ali, fils d'Abou Țafib. Sa mère Fațimah, petite-fille d'El-Ased, lui donna ce surnom en le mettant au monde. 'Ali était fier d'être appelé Haïdarah et se servait de son surnom comme d'un cri de ralliement (Kechf, fol. 13 v°). Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos que les Persans, encore de nos jours, appellent 'Ali « le lion de Dieu » chir-é-khodů. — D'après le Tadj, s. v., un traditionniste, Is'hak b. Ibrahim b. Nomeir, portait aussi le surnom de Haïdarah.

el-Khâsir avait reçu ce sobriquet parce qu'il fit un marché de dupe en échangeant une belle copie du Korân contre le Diwân d'Imrou'l-Kaïs ou d'El-Acha, mais plus vraisemblablement parce qu'il dissipa l'héritage paternel en folles prodigalités (Tadj, s. v.; les Khall, t. I. p. 12 du texte arabe).

Persans et les Turcs ». Surnom d'Abou Sehl Yahya b. 'Abd Allah el-Merwazi qui fournit plusieurs traditions à Boukhari (Kechf', fol. 14 r°).

Khoubzarouzzi. Abou'l-Kasim Nasr, ainsi surnommé, était artisan et poète populaire à Basrah, à peu près comme notre Reboul en Provence. Doué d'une facilité surprenante de versificateur, il composait des ghuzels et des kaçideh qui faisaient l'admiration de ses contemporains, tout en continuant son métier de pâtissier-boulanger. Sa boutique était le rendez-vous de tous les beaux esprits de Basrah. Il vivait dans la première moitié du ny siècle de l'hégire. Quant au mot khoubzarrouz, qui désigne une sorte de gâteau de riz, il est formé de l'arabe khoubz « pain » et du persan oroz « riz ». Tâlebi a donné une notice de ce poète dans la Yetimet, éd. de Damas, t. II, p. 132; voir aussi Inn Khall., t. III, p. 530.

ا خُتَن le gendre . Abou 'Abd Allah Moham-

med b. el-Hasan, docteur chaféyite, mort en 386 de l'hégire (996 de J.-C.), auteur d'un commentaire estimé sur le *Talkhis* d'Ibn el-Kass; il est généralement connu sous le surnom de *Khatan*, parce qu'il était le gendre d'Abou Bekr el-Ism'aïli, l'un des principaux jurisconsultes du rite de Chafey (mort en 371 H. = 981-982 de J.-C.).

ا المُحَدِّنَة و le dameret ، Sa'id b. 'Abd el-'Azlz, arrière-petit-fils d'Abou'l 'Assi b. Omeyyah, avait été envoyé par Maslemah, fils d'Abd el-Melik, dans le Khorassan en qualité de gouverneur. Mais il se rendit si méprisable par ses allures efféminées et ses débauches qu'il fut bientôt surnommé khodaïnah. litt. « la petite dame ». Ce mot n'est qu'une forme du diminutif arabe appliquée au turc-oriental khátoun adouci en khadin (turo osm. kadenn). Ins Arn., t. V., p. 77, nous apprend que ce triste fonctionnaire fut révoqué au bout d'un an, en 103 H. (721-722 de J.-C.). On lit, il est vrai, dans Belad., Liber expugn., p. 427, Liber hodaifah, au lieu de khodaïnah, mais dans les gloses qui accompagnent sa belle édition de cet historien. M. de Goeje a rétabli la vraie leçon, d'après l'indication donnée par l'auteur du Lataif, p. 30.

براء كال Au rapport de Țâlebi (Lațaif, p. 38), il y avait à Bagdad un cheikh de l'illustre famille hachimite auquel on donnait le sobriquet de chieur de palmier. L'auteur n'explique pas l'ori-

gine de cette bizarre appellation, mais il cite les vers suivants où elle se trouve mentionnée :

« Certes il était distrait le cheikh qui t'a nommé kharrd nakhl. — Car l'ordure est salutaire au palmier et on mange le fruit de cet arbre. — tandis que toi, tu n'es, à mon avis, qu'un mélange de sanie et de coloquinte. »

L'auteur de cette grossière invective est le poète Ibn er-Roumi, qui vivait au m' siècle de l'hégire. (Voir July)

mais ce mot a plusieurs sens différents en persan). C'est le sobriquet d'Abou Abd er-Rahmân Mohammed b. Yousouf et-Teïmi, chef de la police à Koufah; il était lépreux et contrefait (Kechf., fol. 14 r°, sans autre explication).

Les traditions arabes sont unanimes à dire que les branches principales de la grande tribu de Azd se séparèrent probablement au début du m' siècle de notre ère; les unes s'établirent définitivement à la Mecque, les autres, en plus grand nombre, se dirigèrent sur la Syrie. Telle serait l'origine de leur nom khoza'ah qui signifie « séparation » (C. de P., Essai, t. I. p. 215; Nawawi, p. 779).

خُطُنَى Khaṭafa. Surnom d'El-'Awf (ou de Hodaïfah), aïeul du poète Djerir : il serait appelé ainsi à cause de ces vers du mètre redjez :

## يُرْفَعْنَ بِاللَّيْلِ إِذَا مَا أَشْكَفَا أَعْنَاقَ جِنْسَانِ وَهَامًا رُجَّـفَا وَعَنَقًا بَاقِي الرَّسِيمَ خَيْطُفا

Lorsque la nuit étend ses voiles, les chamelles, dressant leurs cous semblables à ceux des djinns et leurs têtes qui se balancent fièrement, trottent d'un pas précipité.

Voir Anthol. ar., de Sacy, p. 459. Iss Dorrid, p. 141, donne une leçon qui est peut-être meilleure : فيطنا عبد الكلال خيطنا « et malgré leur lassitude, elles courent rapides comme l'éclair ». Même leçon dans le Çahah de Djawhari; cf. Lis. ar., s. v. خطف; Agh., t. VII., p. 38; Iss Ķor., p. 283.

Dans une pièce vers citée de par las Kot., p. 3,5, on trouve cet hémistiche : اَرَى الْنَالُونَ وَ الْنَارُونَ وَ الْنَالُونُ وَالْنَالُونُ وَالْنَالُونُ وَالْنَالُونُ وَاللَّهُ وَلِي اللَّهُ وَاللَّهُ وَلَاللَّهُ وَاللَّهُ وَاللّهُ وَاللَّهُ وَاللَّالِمُ وَاللَّهُ وَلَّا لَاللَّهُ وَاللَّهُ وَاللَّالِي وَلَّا لَاللَّهُ وَلَّهُ وَاللَّهُ وَلَّهُ وَاللَّهُ وَاللّه

« celui qui prononce la Khoṭbah, le prédicateur». 1° Yahya b. 'Ali et-Tebrizi, littérateur et jurisconsulte, professeur à la mosquée Nizamyeh de Bagdad, mort en 503 H. (1109 de J.-C.). Outre des traités sur la grammaire et la prosodie, il a laissé des commentaires sur les Mo'allakat, le Hamasa, etc. 2° Abou Bekr b. 'Ali b. Thâbit el-Khaţib el-Bagdadi, mort en 403 H. (1071 de J.-C.), traditionniste et historien, est surtout connu par sa Chronique de Bagdad en 14 volumes.

لاختاج Khouldj. Surnom d'une fraction de la tribu des Kaïs 'Aïlân, ainsi désignée parce qu'elle se sépara (اختاء) des B. 'Adwan pour se rattacher à la tribu des B. Hàrith b. Fihr, sous le règne du khalife 'Othmân. D'après certains auteurs, ce surnom fut donné à cette fraction des Kaïs 'Ailan parce qu'ils se fixèrent près de Médine sur le territoire appelé « les Canaux » (el-khouloudj, plur. de المناف ). Un poète contemporain des premiers Abbassides, Ibrahîm, plus connu sous le surnom patronymique de Ibn Harmah المناف الم

 On dirait que les cordes s'entrecroisant dans leurs puits sont comme les averses que répandent les nuages du matin.
 (Miz., p. 221.)

Dans le Tadj, t. II, p. 35, ce vers et le surnom qui

s'y rattachent sont attribués à 'Abd Allah b. el-Hàrith de la famille des B. A'yi عَلَى, branche de la tribu de Djerm.

. Ce mot, difficile à traduire exactement, indique à la fois le fibertinage de l'esprit et celui des mœurs. Un poète du me siècle de l'hégire, El-Hûseïn ibn ed-Dahhak, mérita le surnom de khali par la licence de sa vie : il fut néanmoins recherché par Emin et les khalifes Abbassides qui se succédèrent jusqu'à Mosta in. La notice détaillée que donne Agh., t. VI, p. 170-212, du poète en question fournit de curieux renseignements sur la vie intime de la Cour et la société de Bagdad; elle mériterait d'être publiée. Cf. Ins Kuall., t. I. p. 447. — On trouve aussi chez les historiens arabes l'expression : خليع بني مروان les historiens libertin de la famille de Merwan , qui désigne le khalife Welid II, onzième souverain Omeyyade proclamé khalife en 125 H. (743 de J.-C.)et assassiné au mois de djournada II de l'année suivante (mars 744 de J.-C.). Ce prince, dont la vie fut une orgie perpétuelle, était passionné pour la musique. Il fut le premier qui s'entoura de virtuoses et de chanteuses, la plupart esclaves. Maçoudi, Prairies, t. VI, p. 4 et suiv., raconte que le surnom de khali fut donné à Welid le jour où, ivre de vin et de fureur impie, il s'amusa à percer de flèches un exemplaire du Koran en déclamant des vers à faire frémir tout bon musulman. La version principale de ce récit se trouve

dans Agh., t. VI. p. 125; elle a été reproduite par la plupart des chroniqueurs.

vive et fière. Khindif est le surnom de Leïla, feunme d'Elyås, et c'est par là qu'on explique le nom des B. Khindif qui s'étendit à toute la descendance de Modar par Elyås. (C. DE P., Essai, t. I. p. 192 et passim; Khiz., t. III, p. 163.) Voir

"l'ami ". Abraham, que les Musulmans vénèrent comme un des plus grands prophètes, le représentant le plus ancien du monothéisme, le type du vrai croyant, عنيف, avant la venue de Mahomet, est appelé par eux "l'ami du miséricordieux ". Khalil er-Rahmân (d'où le nom de la ville d'Hébron), et ce titre est attesté par divers passages du Korân, entre autres le verset 124 du 14" chapitre qui est consacré en grande partie au patriarche hébreu. Voir aussi chap. xvm, 82 et suiv.; La Beaume, Le koran analysé, p. 112 à 125; Biogr. Dict., p. 127.

marde », surnom d'une femme arabe que ses élégies en l'honnour de ses deux frères Mo'awyah et Çakhr ont rendue à bon droit célèbre : son vrai nom était Tomadir » la blanche ». Elle embrassa la religion de Mahomet avec la tribu des B. Soleim à laqueile elle appartenait (Khiz., 1. 1, p. 205; Agh., 1, XIII,

p. 135-150; C. DE P., Essai, t. III, p. 217). Le diwân d'El-Khansâ a été publié par le P. de Coppier, Beyrouth, 1896, in-12. Voir aussi NOLDEKE. Beitrage, p. 152 et suiv.

Les Arabes appellent ainsi ces filaments ténus comme des fils d'araignée qui voltigent dans l'air, aux heures chaudes du jour. Merwan b. el-Hakem, quatrième khalife Omeyyade, qui régna de 64 à 65 de l'hégire, avait reçu ce sobriquet à cause de sa maigreur extrême. C'est à quoi il est fait allusion dans le vers suivant qui, au dire de Maçoupi, Prairies, t. V, p. 199, a pour auteur 'Abd er-Rahmån b. el-Hakem, oncle du khalife :

> لَحْي اللَّهُ قَوْمًا أُمَّرُوا خُيْطُ باطِلِ على النَّاس يُعْطِى مَن يَشَاء ويُمِّنَّعُ

Dieu maudisse les gens qui ont porté au pouvoir le fil d'avaignée, le laissant maître de donner et de refuser, à son gré! .

Ce n'est pas le seul sobriquet injurieux qui fut infligé à ce khalife d'un jour : il fut surnommé aussi « fils du proscrit ، ابن الطريد , parce que son père avait été chassé de Médine par le Prophète, et « fils de la femme au drapeau bleu », en souvenir de son aïeule qui tenait cabaret et maison de passe à Tayyef, sons l'enseigne d'un drapeau bleu destiné à attirer les passants. Cf. Mein., Proverbes, t. I. p. 490; Kechf, fol. 15 P.

- apparenté à Zeïd el-Khaïl. Sa mère, dont le vrai nom était Saïkà, ba, avait été surnommée Dárah, à cause de la beauté et de l'éclat de son visage « plein et brillant comme la lune au quatorzième jour du mois » (Khiz, 1. I, p. 291). La notice du poète se lit dans Agh., t. XXI, p. 73; las Kor., p. 236.
- la charge d'un pesant fardeau ». Bekr h. Malik, un des ancêtres de Farazdak, fut appelé Dârim, en raison d'une aventure racontée en détail par Agh., t. XIX, p. 2, mais d'ailleurs sans intérêt et peut-être inventée après coup.
- bien connu en Europe par son surnom patronymique d'Ibn Doreid, philologue, ethnographe et même poète à ses heures. Sa kaçideh intitulée El-Makçoura est aussi appréciée en Orient que peut l'être son livre d'onomastique arabe, l'Ichtikak, parmi les orientalistes. Né en 223 à Basrah, mort à Bagdad en 321 H. (837-933 de J.-C.). Au dire de quelques grammairiens, Doreid n'est pas un diminutif mais un tarkhim, c'est-à-dire une abréviation, un raccourcissement autorisé surtout pour les noms propres. Si cette opinion, d'ailleurs peu vraisemblable, était acceptée, Doreid serait le turkhim de la forme élative 5381 adrad « édenté ». Cf. Iss Khall, , t. III. p. 42.

Les. Ibn 'Ali b. Razin de la tribu de Khoza'a. un des plus fameux poètes de la première période abbasside, né en 148, mort en 246 H. (765-861 de J.-C.). Par la crudité et la verve de ses vers. comme par le dévergondage de sa vie, ce poète contemporain de Haroun et d'Emin n'est pas sans offrir quelques traits de ressemblance avec le vieux poète français Villon. La longue notice que l'Agh. lui a consacrée (t. XVIII, p. 19-61) n'explique pas mieux que celle d'Ins Khall. (t. I. p. 507) l'origine et le sens du sobriquet Dibil. Les dictionnaires arabes disent seulement que ce mot signifie « chameau vieux et décrépit ». Di'bil lui-même avouait qu'il ne savait rien de son nom, si ce n'est qu'il avait le privilège d'effrayer ceux qui l'entendaient prononcer. L'émotion que ce nom inspirait était telle qu'un épileptique en pleine crise se releva subitement guéri. Il est possible qu'il n'y ait là qu'une invention plaisante du poète faisant allusion à la crainte que ses satires inspiraient à ses contemporains. Cf. In Kor., p. 539-542.

» noirâtre ». Sobriquet du père d'Abou'l-'Assy Fadhl b. Dokein. D'après le Kechf, fol. 15 v", c'était le nom d'un grand chien noir habitant dans le voisinage qu'il effrayait par ses hurlements. La nourrice d'Abou'l-'Assy menacait d'appeler le terrible animal, toutes les fois que l'enfant commettait quelque incartade. — Un renseignement plus sérieux

est donné par lax Kor., p. 387, où ce nom se trouve sous la forme du diminutif *Dokein*; il était porté par Dokein b. Radjà de la tribu des B. Fokaim, poète contemporain et panégyriste d'Omar b. 'Abd el-Aziz. Il était connu aussi sous le nom de *Radjiz*, parce que ses poésies, comme celles de 'Otbah et d'El-'Addjadj, étaient du mêtre dit *redjez*.

الكُتُب « le courtier en librairie ». Surnom professionnel d'Abou'l-Mé'ali Sa'ad El-Haziri, copiste et libraire fort érudit qui vivait à Bagdad au xm' siècle de notre ère (Lis. ar., s. v.).

beurre ». Musicien célèbre au xiv siècle de notre ère, mort en 721 H. (1321 de J.-C.). Son industrie ne paraît pas avoir nui à son talent de poète et de musicien. Il possédait surtout une remarquable virtuosité sur l'instrument à cordes appelé kánoun. « C'est une harpe couchée sur une table d'harmonie, un peu plus grande que la zither des Autrichiens et plus petite que le cymbalum des Hongrois » (Cl. Huart, Littérature arabe, p. 332).

كوبكل. D'après le Sihah, Dawbal est le nom qu'on donne aux petits de l'âne et du porc (Lis. ar., s. v. باية; Agh., t. VII, p. 169-171). Le poète chrétien El-Akhtal fut affublé de ce sobriquet injurieux par son rival Djerir:

Dawbal répand des larmes, Dieu veuille qu'elles ne tarissent jamais! car Dawbal ne peut que pleurer sa honte.

Sονουτι, Miz., t. II, p. 217, emploie l'accusatif έμβε et donné de ce surnom une explication puérile.

ويباج » brocard, soie à ramages ». Un arrière-petit-fils du khalife 'Othmån, Mohammed b. 'Abd Allah, avait été surnommé *Dibâdj*, à cause de la beauté et de l'éclat de son visage (*Kechf*, 16 r"; *Kit. al-'Oyoun*, 236).

b. Raghbîn, poète syrien de la secte des Chooubites, né en 161, mort en 235 H. (777-850 de J.-C.); il était contemporain d'Abou Nowâs avec lequel il eut des démélés. S'il faut en croire l'auteur du Mirât ez-Zemân, il devait le singulier sobriquet de Coq des Djinns à sa laideur et à ses yeux verdâtres (IBN KBALL., t. II, p. 136). L'Agh., dans la notice qu'il lui consacre, assure que ce poète n'était connu que par son sobriquet, mais il n'en donne pas l'explication (t. XII, p. 142-149; cf. Kechf, fol. 16 r°; Huart. Litt. ar., p. 90). On trouve dans le Kit. el-Mchasin, p. 314, éd. Schwally, une pièce de vers de ce poète, qui ont trait à des sujets de morale.

ال كينار. Un des fils de Yahya b. Khâlid avait été surnommé Denier d'or à cause de sa beauté par-

IX.

faite, לבונג (Kit-el-Mehasin, p. 183). Il faut remarquer que ce mot d'origine étrangère se trouve comme nom propre dès le t<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Cf. Ins. Dorkio, p. 244; Agh., t. XX, p. 17; Hamasa, p. 640.

Honeïdah fille de Zibrikân (Agh., t. II, p. 53). Elle était la tante paternelle du poète Farazdak. Un jour que les proches parents devant lesquels elle pouvait se montrer sans voile lui reprochaient l'extrême simplicité de sa mise, elle leur répondit ; « Je sens l'orgueil m'envahir, quand je vous vois » (ibid., 54).— Le même surnom paraît avoir été donné aussi à Faṭimah, femme du khalife 'Omar b. 'Abd el 'Azîz, laquelle, par ses relations de famille, se vantait de pouvoir paraître sans voile devant treize khalifes tous ses proches parents (Morassa', p. 92).

التِّعْيَيْن «la femme aux deux outres».

Surnom d'Asmà, fille du khalife Abou Bekr. Le jour où le Prophète s'enfuit de la Mecque accompagné d'Abou Bekr, elle déchira sa ceinture, mit dans une moitié des provisions de route pour les deux fugitifs et se servit de l'autre moitié comme ceinture. Cette Asmà fut la mère du fameux 'Abd Allah b. Zobeïr (Morassa', p. 224; Kechf, fol. 16 r''). D'après une autre version, elle lit avec la seconde moitié de ce vêtement une anse pour la cruche d'eau.

Telle est aussi l'explication du surnom de « fils de la femme aux deux ceintures » que les ennemis d'Ibn Zobeïr lui adressaient, paraît-il, comme une injure (Morassa, p. 224; Sprexuer, Vie de Mohammed, t. l. p. 408; Isa Atu., t. II, p. 81; Kechf, fol. 16 r°).

دَادَكُ. Surnom d'un poète de la Djâhelych, Imrou'l-Kaïs b. el-Hârith (ou Bekr) b. Mo'awyah el-Kindi, à cause de ce beït :

• Je repousse loin de moi les vers (satiriques), comme un jeune voyageur égaré dans le désert repousse les sauterelles. (C'est-à-dire: je sais me défendre contre les satires du poète d'une tribu ennemie, etc.). • (Tadj., t. II., p. 348.)

Miz., p. 220, donne à tort القولى, au lieu de القولى. Les surnoms de خوّاد du même radical, et ayant le sens de « défenseur, protecteur », sont donnés à plusieurs personnages dont la mention se trouve dans le Tadj (ibid.).

désignent Ismaël, fils d'Abraham, qu'ils substituent à Isaac dans le sacrifice raconté par la Bible. On n'ignore pas que Mahomet n'avait que des données très incertaines sur les récits bibliques (Koran, s. xxxvi, v. 99 à 107; La Beaume, Kor. analysé, p. 123). D'après les légendes arabes, Ismaël, père de la race ismaélite, vécut 180 ans et mourut à Jérusa-lem; il fut enterré à côté d'Abraham son père (C. de P., Essai, t. I. p. 164 et suiv.; Tabari persan, t. I. p. 178-183).

וֹבְּשׁׁוְיִי. Dzahháb est l'orthographe indiquée par le Tadj. t. I, p. 259. Ins Kelbi, d'après le Djemharat el-Ansab, attribue ce surnom à 'Amr b. Djandal; même renseignement dans le Miz. p. 219. Mais au lieu de 'Amr, il faut lire Málik, d'après le Tadj. Quant au vers qui serait l'origine du surnom en question, il est fort obscur : le poète décrit probablement l'allure des chamelles de la caravane qui, après avoir gravi les hauteurs de Korakor et de Dzou Yemem, se dirigent vers Ed-Dzoháb :

## وَمَا سَيْرُهُنَّ إِذْ عَلَوْنَ تُراقِرا لِذِي يَهُم ولا الذِهاب ذُهابُ

"I'homme des terreurs ». Un roi himyarite, fils d'Abrahah ou de Eïmen, fut, d'après une version, surnommé ainsi parce qu'au retour d'une de ses expéditions, il ramena des nesnâs, singes monstrueux dont la vue effraya les habitants du Yémen. Cependant, d'après une autre version rapportée par Ibn Khaldoun, ce roi fut surnommé ainsi à cause de l'effroi que ses actes de cruauté répandaient dans l'Arabie du Sud (C. de P., Essai, t. 1, p. 71). Caussin de Perceval, ibid., p. 73, propose d'identifier Dzou'l-Adz'ar avec un roi de Marsyaba (ou Mariaba) qui aurait régné vers l'an 24 avant J.-C., et que Strabon nomme Ilasar. Cf. Țab., I, p. 441.

de la grande tribu yéménite de Djadilah, poète et vaillant guerrier, surnommé Dzou'l-Içba', parce que, ayant été mordu aux doigts par un serpent, il eut le courage de faire lui-même l'amputation de sa main.

Voir la notice de Agh., t. VIII, p. 2-11; cf. Țab., série II, p. 815; Inn Kor., p. 445; Morassa, p. 28; Kâmil, p. 317; Kechf, fol. 17 v. D'après le Khiz., t. II, p. 408, il devait son surnom à une de ses mains qui avait six doigts.

régna dans l'Yémen. On lui attribue l'invention des fonets nommés, à cause de cette origine, les fouets acbahyyah (Tadj, t. V. p. 117). Mais ce nom désigne aussi une famille yéménite à laquelle se rattachait le célèbre traditionniste et jurisconsulte Anas b. Málik. fondateur du rite dit malikite (Morassa, p. 28; Tab., série III, p. 2519).

du roi Sassanide Sapor II. Pour châtier les tribus arabes qui avaient envahi l'Irân, il conduisit son armée dans le Hadjr et le Bahreïn. Après avoir soumis les révoltés, il leur infligea de terribles supplices, et ordonna, entre autres cruautés, de leur percer les épaules et d'y passer des cordes pour les conduire en captivité (vers l'an 250 de notre ère). Cf. Prairies, t. II, p. 175; Morassa', p. 25; Tabari persan, t. II, p. 99; Kechf, fol. 18 v"; C. de P., Essai, t. II, p. 49. Voir aussi l'explication donnée par Nöldeke, Tabari, p. 82. note 1.

ذو الأَفْدَام. Ce surnom est susceptible de deux significations. Pour les uns, c'est le pluriel de et il faudraît traduire alors par « l'homme aux guenilles » (Morassa', p. 30). Mais si l'on adopte la lecture مُكَّم au singulier, dont le sens est « meurtre non vengé », cette épithète serait plus injurieuse que la première. Quoi qu'il en soit, le surnom Dzou'l-Ahdâm (ou Ahdzâm) est donné à plusieurs personnages, parmi lesquels on cite Motewekkil b. Iyad, b. Kilâb et Nafé' b. Sewadah ed-Dibâhi. Ce dernier, poète peu connu, avait fait des vers contre l'arazdak; il fut à son tour l'objet d'une satire cruelle où se trouvait ce beït:

## ونُبِّنْتُ ذا الْأَهْكَامِ يَعْوِى وُدُونَهُ مِنَ الشَّامِ زراعَتُهَا وَتُصُورُهَا

«On m'informe que Dzou'l-Ahdam aboie (contre nous), à l'abri des champs cultivés et des châteaux de Syrie qui nous séparent.

الأوتاد « l'homme aux pieux ». C'est l'épithète qui est infligée par le Koram, xxxvm, 11, et Lxxxix, 9, au Pharaon de Moïse, en souvenir des pieux auxquels il attachait les coupables pour leur infliger des supplices barbares. Cf. Morassa, p. 30.

دُو البِجَادَيْن «Thomme aux deux pagnes». Surnom d'Abd Allah b. 'Abd Nohm el-Mouzeni, un des Aç'hab ou Compagnons du Prophète. Il périt dans l'expédition de Tebouk et fut enseveli par Mahomet

lui-même. Voici comment le Kechf, fol. 16 v°. explique ce surnom : « Cet Arabe, avant sa conversion à l'islam, était nommé Abd el-Ozza. Lorsqu'il eut adopté la foi nouvelle, ses oncles furieux de cette résolution le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses vêtements. Il se réfugia chez sa mère qui, le voyant en si piteux état, coupa en deux l'étoffe rayée, qui lui servait de robe et fui fit deux vêtements. l'un de dessous, izar, et l'autre comme manteau, ridá. Le lendemain, le Prophète sortant de la mosquée et passant la revue de ses prosélytes encore peu nombreux, s'arrêta devant ce personnage si étrangement vêtu et lui demanda son nom : « Abd el-Ozza, répondit celui-ci. - Non, répliqua Mahomet, tu seras désormais 'Abd Allah Dzou'l-Bidjâdeïn, « l'homme aux deux pagnes »; d'où le surnom qui lui resta. » Le Kechf ajoute que le Prophète le prit ensuite comme guide dans ses expéditions à travers l'Arabie, Dozy, Vêtements, p. 55, décrit brièvement le bidjåd: il faut lire dans ce passage: « Abd Allah guide du Prophète », au lieu de : « père du Prophète ».

الْ الْكُوْلَيْسَ "l'homme aux deux oreilles ". C'est le surnom que Mahomet donnait sous forme de plaisanterie à l'un des Compagnons qui fut plus tard un des pères de la tradition islamique (Kechf, fol. 17 r"; Morassa, p. 27).

دُو البُرة ، Thomme à l'anneau ». Un Arabe de la tribu de Taghleh b. Reby'ah fut surnommé ainsi

parce que les poils longs et drus qui entouraient ses narines avaient la forme de l'anneau, bourah, que l'on passe en travers du nez du chameau en guise de frein. C'est aussi le nom d'une sorte de khalkhal ou anneau que les femmes attachent à leurs chevilles. D'après Ibn Ath., Morassa, p. 48, ce personnage s'appelait Kab b. Zohaïr, et c'est à lui que s'applique le vers suivant de Amr b. Kolthoum:

«Et Dzoa'l-bourah dont tu as entendu parler : grâce à lui nous sommes protégés et nous protégeons ceux qui se réfugient auprès de nous.»

בי בי של לאבי בי בי של לאבי בי של בי של בי של לאבי בי של לאבי בי של בי של בי של בי של בי בי של בי

de Beyrouth, t. VII, p. 447. Sur la tunique appelée bordah, voir Dozv. Vétements, p. 59.

Thomme à la tiare ». Surnom d'un cheikh de la tribu des B. Hanifah qui exerçait un pouvoir souverain dans le Yemamah. Son nom était Hawdah, fils d'Ali. La protection qu'il accordait aux caravanes persanes de passage sur son territoire fui valut un accueil honorable à la cour du Chosroès; il reçut, entre autres présents, de riches vêtements, une coupe d'or et une tiare ornée de bijoux d'une valeur considérable. Ce même personnage qui, au dire des chroniques arabes, professait la religion chrétienne, refusa d'embrasser l'islam si le Prophète ne consentait pas à le désigner comme son successeur. Cette exigence ayant été repoussée avec mépris, le cheikh s'éloigna, mais il mourut dans le courant de cette même année, an 8 H. (629 de J.-C.), ce qui fut considéré comme un châtiment du ciel (C. DE P., Essai, t. II, p. 404; IBN ATH., t. II, p. 165; IBN Doneid, p. 209; Kechf, fol. 16 ve). - Hilal b. Djebelah b. Cakhr, chef des B. Solaïm, portait le surnom de Dzou'l-Tadj (Kechf, ibid.). - On donnait aussi ce. surnom à Harethah b. 'Amr b. Abi Reby'ah Cheibani qui combattit à la tête de la tribu de Bekr, contre le roi Moundir, fils de Må es-Semå. Voir Essai, t. II. p. 74, et une leçon différente dans Morassa, 53.

دُو الثُّديّة «l'homme à la mamelle de femme ». Cette appellation est expliquée avec une certaine confusion par les chroniques. La donnée la plus probable est qu'il s'agit d'un chef Kharidjite tué à la célèbre bataille de Nehrewân, et dont la mort, d'après une ancienne légende, devait être le signal de la victoire pour l'armée d'Ali. Cette prédiction, attribuée à Mahomet, se réalisa sur le champ de bataille. Après de longues recherches, on trouva le cadavre de cet homme surnommé Mokhdedj ("Ourkous, Kechf, fol. 16 v"); ce nom signifie « celui qui, au lieu de main, n'a qu'un moignon semblable à un sein de femme et couvert de poils ». Cf. Prairies, t. IV, p. 415; Tab., l" série, p. 3383; Ibn Ath., t. III, p. 291. S'il faut en croire le Morassa', p. 57, ce personnage était abyssin et se nommait Nafi'. Voir aussi Kit. el-Mehasin, éd. Schwally, p. 50 et suivantes.

taient ce surnom : l'assiduité à la mosquée, les longues prières accompagnées de génuflexions sans nombre finissaient par durcir leurs genoux et les couvrir de callosités (thafinât). Telle est l'origine de ce surnom. Le plus connu parmi ceux qui en furent gratifiés est 'Ali b. Hûseīn b. 'Ali, c'est-à-dire le petit fils du khalife 'Ali, et qui est particulièrement vénéré en Perse sous le vocable honorifique de Zein el-'Abidin « la parure des adorateurs de Dieu »; il avait reçu aussi, et pour le même motif, le surnom de Seddjâd sie » qui se prosterne souvent ». — Il convient de signaler encore dans la liste des dévots » aux genoux

durcis » 'Abd Allah b. Wehb Er-Rasibi, chef des Kharidjites, qui joua un rôle important dans la lutte de ces révoltés contre les Omeyyades. Voir Ins Atu., t. III, p. 280; Morassa', p. 57; Moberard, p. 360; Ins Khall, t. II, p. 216; Kechf, fol. 17 r°.

Les traditions qui se rapportent au personnage connu par ce surnom sont assez obscures. Kaïs b. Mas'oud qui, après avoir lutté longtemps contre l'armée persane, fut vaincu et mis à mort par Perviz II, vers l'an 610 de J.-C., aurait reçu son surnom, soit à cause de la double rançon qu'il avait tirée d'un noble Persan fait prisonnier par lui, soit d'un double prix qu'il gagna dans une course de chevaux. Voir Morussa', p. 70; Agh., t. II, p. 30, et t. XX. p. 132; C. de P., Essai, t. II, p. 172, et Chrest. ar., t. VII, p. 1220; Nöldeke, Tab., p. 330, 342.

Abou Abd Allah Dja'far b. Abi Țalib, frère du khalife Ali, fut un des plus fidèles Compagnons (Aç'hab) de Mahomet. Il fit partie de l'émigration des néo-musulmans en Abyssinie où il convertit, dit-on, le négous à l'islam; il rejoignit ensuite le Prophète après sa fuite à Médine, et plus tard, dans la huitième année de l'hégire, il se signala par sa valeur à la bataille de Mouta (bourgade du Balka' inférieur). Accablé par le nombre, il tomba criblé de blessures et périt martyr de la foi. Le Prophète, lorsqu'il apprit sa

mort, monta en chaire et dit : «Ne répandez pas de larmes sur mon cher Dja'far. Je vous le dis en vérité, au lieu des deux mains qu'il a perdues, il vient de recevoir de Dieu deux ailes avec lesquelles il prend son vol dans le Paradis, en compagnie des anges. «Voir C. de P., Essai, t. III, p. 215; Morassa', p. 71; Biogr. Dict., p. 294; Kechf, fol. 17 r°. — D'après Maçoud, Prairies, t. IV, p. 231, le général persan qui combattait les troupes du Chosroès à la bataille de Néhavend, portait aussi le nom de Dzou'l-Djenû-heïn, mais il faut lire Dzou'l-Hadjibeïn, «l'homme aux deux bandeaux». Ce personnage, dont le nom était Bahmân Djadaweïh, aurait reçu ce surnom parce que, parvenu à un âge avancé, il était obligé de se servir de deux bandelettes pour soutenir ses paupières.

de Dhibâb était surnommé Dzou'l-Djauchen, parce qu'il avait la poitrine large et saillante. Mais cette explication donnée par Lis. ar., s. v., et par Kechf, fol. 17 r°, prouve qu'ils ignorent le sens du mot persan دست « cuirasse ». Ibn el-Athîr, dans le Morassa', p. 71, connaît le vrai sens de ce mot; il cite Aws b. el-'Awar de la tribu des B. Mo'awyah comme ayant reçu du Chosroès une cuirasse dont il avait propagé f'usage parmi les Arabes. Cet Aws, auteur de quelques poésies, est mis au nombre des Compagnons; il est le père de Chamir b. Aws, dont le nom est exécré en Perse, parce qu'il est celui de l'assassin qui fit périr Hûsein, à la bataille de Kerbelå.

Adwani qui fut un des sages de la Djahelyeh, dont le nom est resté dans le souvenir des Arabes. Il passe pour avoir vécu 300 ans, et c'est à son sujet que le proverbe من أه frapper le baton, dans le sens d'avertir, aurait été créé. Une légende rapportée par Mañdasi, Prov., t. I, p. 32, veut que ce vénérable santon, parvenu à l'extrême vieillesse, ait remis un bâton entre les mains de son esclave favorite, avec ordre d'en frapper un coup sur son bouclier, toutes les fois qu'il perdrait la mémoire et donnerait des signes d'affaiblissement intellectuel. C'est à quoi fait allusion le vers suivant, attribué à Motelammis:

## لَّذِي الْخِلْمُ قَبْلُ الْيَوْمِ مَا تُقْرَعُ الْعَصَا و مَا عُلِّمَ الِانْسِالُ إِلَّا لَهُمْ هَا

« Avant ce jour, on avait déjà besoin de frapper le bâton (pour avertir Deou'l-Hilm), car les avertissements ne sont donnés à l'homme que pour l'instruire, «

Agh., t. III, p. 3, et Kechf, fol. 17 r', qui citent ce vers, lisent كُنَّى الْكُم الْكُم الْكُم لَكُم وَ qui ne change pas le sens général du beit. Voir fédition du Diran de Motelammis, p. 64.

الله دو الخلال «l'homme du dénuement». C'est un des nombreux surnoms du khalife Abou Bekr.

Lorsque le Korân établit la règle obligatoire de l'aumône, Abou Bekr donna tout son bien aux pauvres, et le Prophète lui ayant demandé ce qu'il laisserait à sa famille, il répondit : « Dieu et son apôtre ». (Tadj., s. v. J., t. VII., p. 307).

Morassa, p. 100, un descendant d'Ali, Hûseïn b. Zeïd b. 'Ali, fut surnommé ainsi parce que les persécutions dont il fut victime avec les autres membres de sa famille étaient pour lui une source intarissable de tristesse et de larmes.

دُوالرائی « l'homme de sens », El-Abbas b. Abd el-Mottalib, oncle paternel du Prophète. Sa prudence et ses sages conseils ont passé en proverbe. Il mourut l'an 32 H. (Tar. el-Khol., p. 6; Agh., t. IV, p. 32).

\*Ali b. 'Aldelwahid, jurisconsulte et littérateur, originaire de Bagdad, avait pris, probablement dans une de ses odes d'amour, car il était poète par intermittence, cette dénomination bizarre. Mais selon IBN KHALL., t. II, p. 320, il était plus généralement nommé عنيا الغراف la victime des coquetteries», ou bien encore تنيا الغراف tué par les catastrophes soudaines». Il mourut prosaïquement d'une angine en 412 H. (1021-1022 de J.-C.). Cf. Kechf, fol. 18 v°.

s l'homme aux deux lances. Hodaïfah b. el-Moghirah b. 'Amr b. Makhzoum fut surnommé ainsi, selon les uns, à cause de la longueur de ses jambes, ce qui faisait croîre qu'il marchait sur deux lances; ou, selon une autre version plus acceptable, parce que, lorsqu'il faisait campagne, et principalement à la journée de Okaz, il combattait avec deux lances. Cf. Agh., t. I, p. 30; Kechf, fol. 17 r°; les Khall, t. II, p. 374; Modjem, t. III, p. 704.

ذو الرَّمَّة. Abou'l-Hârith Ghaîlân, fils d'Okhah. plus connu sous le sobriquet de Dzou'l-Rommah, l'un des plus célèbres poètes de la fin du re siècle de l'hégire (mort vers l'an 117 H. = 736 de J.-C.). Habile à célébrer les charmes des belles filles du disert, moins bien inspiré dans le panégyrique, il passe néanmoins pour le dernier poète de l'âge classique. Quelques critiques arabes lui reprochent même ses tendances par trop archaïques, ses descriptions trop minutieuses du douar abandonné, en un mot tout ce qui forme le début des kaçideh antiislamiques. — « Que pensez-vous des poésies de Dzou'l-Rommah? demandait-on un jour à Djerir. -Crottins de gazelle et traces de belette », répondit-il avec dédain (au dire des Arabes, le crottin du faon de gazelle répand une odeur de muse qui s'évanouit presque aussitôt). La notice de Dzou'l-Rommah est donnée par Agh., t. XVI, p. 110-135. Cf. IBN KHALL., t. II. p. 447, et la monographie du poète par

R. SMEND, De Dsurrumma poeta arabico, Bonn, 1874. — Quant au vers, origine prétendue du surnom, voici comment il se lit dans Ibn Kot.:

« Il ne restera plus (au campement abandonné) à jamais que les trois pierres (du foyer) immobiles et noires — et qu'un pieu à tête écrasée, échevelée, d'où pend un bout de corde (rommah) enroulée. » (Kit. ech-Chi'r., p. 334; variantes dans Lis. ar., t. XV, p. 143.)

Enfin, d'après une autre version tout empreinte de couleur locale, le poète aurait reçu son surnom d'une jolie Bédouine, Meyyah, dont l'éloge revient souvent dans ses kaçideh. Voir pour les détails Khiz., t. Î, p. 53; IBN KHALL., t. II, p. 451.

dements ». Titre honorifique sous lequel est connu le vizir El-Hasan b. Sehl, qui réunissait l'autorité civile au pouvoir militaire sous le règne de Mamoun. Voir sa notice chez IBN KHALL., t. II, p. 472; El-Fakhri, p. 304; Morassa, p. 230.

C'est ainsi que le khalife Mou'tadid (279-289) avait surnommé un officier de la milice turque en lui faisant don de deux sabres comme insignes d'honneur. Ce renseignement est donné par Ma-

IX.

rassa', p. 125, qui nomme ce personnage Ahmed b. Kûndadjik.

Surnom de Abou Ghalib el-Hasan Mansour, parce qu'il exerça les fonctions de vizir sous les deux princes Bouheïdes rivaux, Moucherrif ed-Dauleh et Sultan ed-Dauleh, Il fut assassiné en Susiane par des soldats deïlemites, en 412 H. (1021-1022 de J.-C.). Cf. Ibx Ath., t. IX, p. 228; Kechf, fol. 17 r°.

quet de Hûseïn b. Zikriweîh, chef des Karmathes, qui tint longtemps en échec l'armée du khalifat et périt en 294 H. (906-907 de J.-C.) dans une bataille qu'il livra contre Mohammed b. Djerrah. Cf. Tab., III série, années 291 à 294. (Voir ابوشامة).

Voici ce que dit sur ce personnage Tabani, III série, p. 1544: « On lui donne aussi le sobriquet de 35 l'homme aux deux mains », parce qu'il était aussi adroit de l'une que de l'autre, mais son vrai nom était 'Omaîr b. 'Abd 'Amr b. Nadhlah; il descendait de la tribu de Khoza'a. Il se fit musulman et reçut le martyre à la bataille de Bedr. Cf. Kechf, fol. 17 r°; Iax Saad, Biographien, éd. Sachau, t. III, Theil 1, p. 118. — Un autre Arabe contemporain de celui-ci et surnommé aussi « l'homme aux deux gauches », No mân b. Kaïs, aurait reçu ce sur-

nom à la suite d'une négligence qu'il commit dans la pratique de la prière. Il est classé parmi les Aç'hab, ou Compagnons de Mahomet. Voir Miz., t. I, p. 253; IBN HADJAR, Inbå el-Ghomr, t. I, p. 869.

surnom pris ici dans un sens injurieux, désigne Lakhnia Tanouf, roi yéménite (tobba') que ses goûts dépravés et son accoutrement féminin avaient rendu méprisable aux yeux de ses sujets. D'après G. de P., Essai, t. I, p. 119, il régna de 478 à 490 de l'ère chrétienne et fut assassiné par Dzou Nowâs. Gf. Prairies, t. III, p. 155 et suivantes.

s'ilhomme aux deux témoignages, c'est-à-dire dont le témoignage vaut le double de celui des autres. C'est ainsi que le Prophète avait surnommé un de ses Ançar (auxiliaires), Khozaïmah b. Thàbit b. Mâlik b. el-Aws, dont il appréciait le caractère loyal et la parole véridique. Il lui conféra ce titre honorable à la suite d'une contestation dans laquelle Khozaïmah se prononça en faveur d'un Arabe du désert contre le Prophète. Khozaïmah prit part à la prise de la Mecque (an 8 de l'hégire), se déclara plus tard en faveur d'Ali et périt à la bataille de Siffin en 37 H. (Biogr. Dict., p. 228; Kechf. fol. 17 v°; Kitâb el-Mehasin, éd. Schwally, p. 40).

Thomme à l'ivoire ». Sobriquet de

Kethir b. 'Abd Aflah es-Súlâmi, réputé pour la blancheur et la beauté de ses dents. Voir Morassa', p. 148. On trouve dans IBN ATH., t. V. p. 214 et 227, des détails sur les démêlés de ce personnage avec le parti des Kharidjites pendant le règne du dernier des Omeyyades, Merwân II.

l'homme aux deux petites ، ذو العقيصتين tresses » (duel de مَنيعة), ainsi nommé à cause de deux nattes de cheveux qu'il laissait pendre derrière sa tête. Dhimam b. Ta'labah, cheikh des B. Sa'ad, touché par la prédication de la religion nouvelle, conduisit à Mahomet une députation des gens de sa tribu. Voici le discours que les biographes mettent dans sa bouche : « Je crois, dit-il en s'adressant au Prophète, en le message que tu apportes et en Celui qui t'a envoyé avec la vérité. Je n'ajouterai ni ne retrancherai rien à ces paroles. Quant à moi, je suis l'envoyé de ma tribu que j'ai laissée derrière moi; mon nom est Dhimam, fils de Ta'labah, je suis l'un des Benou Sa'ad ibn Bekr. « Le Prophète dit alors : « Si cet homme a dit la vérité, certes il entrera dans le Paradis. » (TAB., série I, p. 1723; IBN ATH., t. II, p. 221; Morassa, p. 162; Lis. ar., s. v.; Tadj, t. IV, p. 408.)

ين Katadah b. No'mân, un des Compagnons de Mahomet, se signala à la journée d'Ohod (26 janvier 625 de J.-C.), et défendit héroïquement la personne du Prophète. Atteint par une flèche,

un de ses yeux pendait sur sa joue; la main du Prophète accomplit alors un miracle: au contact de ses doigts, l'œil rentra dans son orbite et fut doué désormais d'une vue plus perçante: كانت احسن عينيه (Tab., série I, p. 1404; Ibn Atb., t. II, p. 120; Agh., t. XIV, p. 19; C. de P., Essai, t. III, p. 89 et suiv. Dans le Mostatraf, t. II, p. 23, et Kechf, fol. 18 r°, on lit زُو العينين). — Un Arabe de la Djahelyeh, renommé pour sa vaillance, et qui fut aussi un poète célèbre dans sa tribu, portait le même surnom.

دُو الغَرَة. Un des Aç'hab ou Compagnons du Prophète avait une taie blanche sur le visage; d'où son surnom (Kechf, fol. 18 r°). Le sens ordinaire de ghourrah est « étoile blanche qui se voit sur le front du cheval » (Lis. ar., s. v.).

בּכ الْغُصِّة. El-Hoçaïn, cheïkh des Benou'l-Hârith, était ainsi appelé parce qu'il parlait avec difficulté, par suite d'une constriction du larynx (Ibx Dobre Dobr

ני الغَرْدَيْن. Ni les commentaires du Korân, ni les chroniques ne s'accordent sur le personnage qui dans le livre saint, est appelé Dzou'l-Karneïn l'homme aux deux cornes (voir Korân, chap. xviii. v. 82 et suiv.; La Braume, p. 4). Les uns l'identifient avec Alexandre le Grand, les autres avec le tobba Ess'ah, roi légendaire du pays d'Himyar.

Quelques-uns croient qu'il s'agit d'un roi lakhmite. 'Amr, fils de Moundir. Cf. C. Dr. P., Essai, t. I., p. 65 et suiv; Morassa', p. 183. La version persane de Tabari donne sur le tégendaire Dzou'l-Karnem les détails les plus circonstanciés, t. I., p. 518 et suiv. Enfin on trouve dans le Kechf, fol. 18 r°, jusqu'à dix versions différentes sur l'origine et l'attribution de ce nom.

s l'homme aux ulcères ». Rien n'est plus connu, ni plus invraisemblable, que la légende de la tunique empoisonnée, envoyée par l'empereur de Byzance, Justinien, au célèbre poète anté-islamique Imrou'l-Kaïs. « L'imagination des Arabes, dit judicieusement C. de Perceval, a cherché une cause extraordinaire à une maladie cruelle et inconnue dont Imrou'l-Kaïs fut attaqué à cette époque et qui lui a fait donner le nom de Dhou'l-Corouh « l'homme aux » ulcères » (Essai, t. II, p. 322). Le Morassa' rappelle au sujet de ce surnom un beit qu'il attribue à Imrou'l-Kaïs lui-même :

## فَبُدِّلْتُ قَرْمًا دامِيًا بَعْثَ صِحَّةِ فَيَا لَكَ مِن نُعْنَى تَبَدَّلْنَ أَبْوْسًا

Mon corps, autresois plein de santé, s'est couvert d'ulcères sanglants : triste chose que l'infortune quand elle succède au bonheur! » Nessun maggior dolore.

Cf. Diwan d'Imrou'l-Kaïs, éd. du Caire, p. 127; Antwardt, p. 135.

القَلْبَيْر، Abou deux cœurs », Abou Ma'mer Diemil b. Ma'mer b. 'Abd Allah el-Fihri (on El-Djomahi). L'intelligence et la mémoire surprenantes de cet Arabe lui avaient valu chez ses contribules le surnom de Dzou'l-Kalbein, ce dont il se faisait gloire. « J'ai deux cœurs, disait-il à tout venant, je suis plus intelligent que Mohammed. " Cependant, au dire des choniques arabes, cette qualité lui fit défaut à la bataille de Bedr. Poursuivi. l'épée dans les reins, avec les Koreïchites vaincus, il avait perdu tellement la tête qu'il courait avec une sandale au pied et l'autre dans la main. Cette circonstance lui fit le plus grand tort dans l'estime des siens, qui d'ailleurs se convertirent bientôt à l'islam. Mais, vraie ou fausse, la réputation de perspicacité et de sagesse attribuée à ce personnage a peut-être trouvé un écho dans le passage du Koran, xxxIII, 4, où il est dit : « Dieu n'a pas mis deux cœurs dans la poitrine de l'homme. » La glose de Tabari, t. XXI, p. 67, prouve que ce verset a embarrassé les exégètes; cet auteur estime qu'il faut se borner à voir dans ces paroles un démenti donné par le Prophète aux Arabes ignorants qui se disaient doués de deux cœurs. - Au rapport d'Ibn Hicham, le biographe de Mahomet, ce même Djemîl b. Ma'mer était un orateur habile et sans doute aussi un grand bavard; voir une anecdote à ce sujet dans Essai, t. I, p. 399. Cf. Morassa', p. 184; Kechf, fol. 18 r.

ن و اللفل . Il regne une grande incertitude chez

les exégètes du Korân sur le verset xxi, 85, où il est dit : « Isma'îl, Idris et Dzou'l-Kifl furent tous des gens patients. » Dzou'l-Kifl est identifié soit avec Bichr, fils de Job, soit avec Élie et Zacharie. D'autres donnent ce surnom au prophète Ezéchiel qu'on nomme aussi Ibn el-Adjouz « fils de la vieille », et on lui attribue le don de ressusciter les morts (Tabari persan, t. 1, p. 266 et 407). Enfin l'auteur du Kechf, fol. 17 v°, opte pour un sage juif qu'il nomme Abou Salih, lequel se serait porté garant, de prier, de jeuner et de rendre la justice au peuple après la mort d'un prophète dont le nom n'est pas cité dans le manuscrit.

ile possesseur de l'union ». Surnom mystique donné par les Druzes à Hamzah, fils d'Ali. Voir de Sacy, Chrest. ar., 1. II, p. 276, et Exposé de la religion des Druzes, 1. II, p. 59 et 172.

الغار الغار ، l'homme au phare ». Ibn Khaldoun, Hamza Isfahâni et d'autres auteurs désignent ainsi un tobba' du Yémen, Abrahah, parce que, au cours de ses expéditions militaires, il élevait des phares, afin de reconnaître sa route au retour. Cf. C. de P., Essai, t. I, p. 67; Morassa', p. 213; Prairies, t. III, p. 151; POCOCKE, Spec. hist. ar., p. 59.

دُو النَسَبَيْن «l'homme des deux lignées». Le Hafiz 'Omar b. Hasan b. Dihya, jurisconsulte estimé (né en 544, mort au Caire en 633 H.=1150-1235 de J.-C.), devait ce surnom à la double illustration de sa naissance. Du côté paternel, il descendait de Dihya el-Kelbi, un des Compagnons qui fut envoyé par Mahomet à la cour d'Héraclius; du côté maternel, il se rattachait à la sainte postérité d'Ali, fils d'Abou Țalib. Voir Ian Khaldoun, Prolég., t. II, p. 384.

s l'homme aux deux pointes de lance », 'Otaïbah, fils de Hârith, fils de Chihâb, chef de la tribu de Yarbou', branche des B. Temim: il se signala par sa vaillance à la journée d'El-Haïr (vers 605 de J.-C.). Il se servait habituellement d'une lance terminée par une double pointe. On le nommaît aussi, à cause de la terreur qu'il inspirait, « le traqueur des cavaliers » صاد النبالي (C. de P., Essai, t. II, p. 572 et 594; Kechf, fol. 18 v°).

الخلة « l'homme au palmier ». Surnom de Jésus, fils de Marie, qui selon les légendes arabes, naquit sous un arbre de cette espèce. « Les douleurs

de l'enfantement la surprirent sous un tronc de palmier. • (Korân, chap. xix, v. 23.) Cf. Tab. persan, p. 541; Tadj, t. XVIII, p. 131.

ذو النورين s'homme aux deux lumières ». On donne ce titre honorifique à 'Othmân b, 'Affân parce qu'il épousa successivement deux filles du Prophète: d'abord Rokeyyah qui mourut pendant l'expédition de Bedr (an 2 H.), puis Oumm Kolthoum, morte l'an 9 H. (Biogr. Dict., p. 409; Morassa, p. 223; Kechf, fol. 18 v°). — Voir d'autres explications du surnom dans Tar. el-Khol, p. 58, et Mostațraf, t. II, p. 22.

« l'homme au poisson », Jonas, fils de Mataï, cité dans le Korân, chap. xxi, vers. 87 (LA BEAUME, Kor. anal., p. 132). Les exégètes racontent que, chassé de Ninive qu'il menaçait des châtiments du ciel, il se réfugia sur un bateau, fut avalé par un poisson monstrueux et resta quarante jours dans le ventre de l'animal. Les principales légendes musulmanes, qui ont conservé avec plus ou moins de fidélité ce souvenir biblique, se trouvent dans le Tabari persan, trad. Zotenberg, t. II, p. 132. - Le même surnom de Dzou 'I-Noun appartient à Abou 'I-Feyyadh el-Misri qui a laissé en Egypte un grand renom de sainteté; il passait pour opérer des miracles; il mourut à Djizeh en 245 H. (859 de J.-C.). Cf. Anthol. ar. de Beyrouth, t. VII, p. 524. — Un sabre fameux dans les souvenirs du paganisme arabe était surnommé aussi *Dzou'l-Noun*, sans doute à cause de sa forme; il avait appartenu à Mâlik, fils de Zoheïr, tué traîtreusement par Hodhaïfah en 570 de J.-C. (C. de P., *Essai*, t. II, p. 436).

تر العَجْرَتَيْن «l'homme des deux émigrations». Dja'far b. Abi Țalib fut ainsi nommé parce qu'il émigra d'abord en Abyssinie, et plus tard, au moment de l'hégire, il s'enfuit de la Mecque pour aller rejoindre le Prophète à Médine. (Voir ci-dessus : خود المناحين.)

lages ». Un Arabe de la tribu de Kaïs, qui est resté le type de la sottise dans le monde musulman, un certain Habannakah, de son vrai nom Yezîd b. Merwân, portait au cou un collier de coquillages, d'os et de verroteries, « pour se reconnaître, disait-il, et éviter de se prendre pour un autre ». Les recueils d'Ana sont pleins d'anecdotes bouffonnes dont il est le héros; on trouvera les plus populaires dans Meïo., Proverbes, 1. I, p. 192; Morassa, p. 230, lit Yézîd b. Tawrân.

دُو الوزارَتَيْن « l'homme aux deux vizirats ». Surnom de Hasan b. Sehl, ministre du khalife El-Mamoun; il avait succédé à son frère Fadhl b. Sehl « l'homme des deux pouvoirs » (voir ci-dessus : فو الرياستين), qui fut mis à mort par ordre du khalife en 202 H. (817-818 de J.-C.). Hasan occupa le poste

de premier ministre pendant 30 ans et mourut en 263 H. (876-877 de J.-C.), sous le règne de Motewekkil (Fakhri, p. 306; Ibn Khalle, t. I, p. 408). En Espagne, sous la domination des Omeyyades, le chef des deux vizirats, c'est-à-dire de l'autorité militaire et civile, était un véritable vice-roi. Ce titre devenu plus tard simplement honorifique « se donnait ordinairement au personnage le plus distingué par ses talents littéraires et à défaut (sic), par sa connaissance de l'administration du royaume ». Ce sont les propres paroles de Makkari, Nefh et-Thib, éd. de Boulak, t. I, p. 102.

لَّرِانَ الْيَحَيِّن a'homme aux deux mains ». El-Khirbâk الرَّانِة , fils de 'Amr, qui figure parmi les Compagnons du Prophète, était nommé Dzon'l-Yedein parce que « chacune de ses mains était d'une longueur double d'une main ordinaire ». (Kechf, fol. 18 v°). « G'est à tort, dit le même auteur, que certains biographes l'ont identifié avec 'Omair b. 'Abd 'Amr (voir فرالشالين). « Cf. cependant Ibn Saad, éd. Sachau, t. III, 1, p. 118.

de la dynastie des Tahérides, le vaillant émir qui défit l'armée d'El-Emin et, en s'emparant de Bagdad, assura la couronne à El-Mamoun (né en 159, mort en 207 H. = 775-822 de J.-G.), avait été surnommé l'homme aux deux mains droites », et cette appel-

lation est expliquée de diverses manières. La version la plus répandue veut qu'il doive son surnom à une prouesse guerrière : il aurait fendu en deux, d'un seul coup d'épée asséné de la main droite, 'Ali b. 'Isa b. Mahân, le chef des troupes d'El-Emîn. Ce même surnom inspira le vers suivant à un poète qui avait eu à se plaindre du peu de générosité de Țaher à son égard (cet émir était borgne) :

 Homme aux deux mains droites et à un seul œil; tu as un œil de moins et une main droite de trop. » (IBN KHALL., t. I, p. 652.)

Ce qui rend l'allusion plus malveillante, c'est que la loi musulmane condamne le voleur à avoir la main droite coupée.

אלבי. On lit dans le Kitäb el-Ma'arif d'Ins Kotaïbah: «On n'aurait eu aucun reproche à adresser à Mohalleb b. Abi Çofrah, s'il ne s'était fait une habitude de mentir; c'est ce qui lui a valu dans le peuple le sobriquet de raha yakdzib « il s'en va mentir. » Il est vrai que le même auteur, après avoir cité cette opinion courante, s'empresse de l'atténuer en ajoutant que le vaillant émir avait l'âme trop noble pour s'abaisser jusqu'au mensonge; « mais il se peut, dit-il, que les stratagèmes et les ruses de guerre qu'il fut obligé d'employer dans ses longues campagnes contre les Kharidjites soient la cause de la mauvaise réputation qui lui fut faite à cet égard et du surnom

de kezzāb menteur qui lui fut infligé. Cf. Ibs Khall...

t. III, p. 509. Un reproche, peut-être plus fondé, c'est qu'il forgeait des hâdits pour raffermir le courage de ses soldats dans les situations périlleuses. Il n'est pas inutile de rappeler ici qu'on trouve dans le Kāmil de Moberred, surtout de p. 622 à 702, les détails les plus intéressants sur la secte et l'insurrection des Kharidjites. En ce qui concerne la politique tortueuse de certains hommes d'état, principalement sous les Omeyyades, voir Goldziner, Moham. Stadien, t. II, p. 46.

Un poète arabe du désert, 'Obeïd b. Hoçaïn, fut nommé Er-Ra'yi « le berger », parce qu'il excellait dans la peinture de la vie pastorale, dans la description du chameau et d'autres sujets favoris des poètes nomades. Contemporain de Farazdak et de Djerir, il eut l'imprudence de prendre parti pour le premier, ce qui lui valut de violentes attaques dans les kaçideh de Djerir. Sa notice se trouve dans Agh., t. XX, p. 168 à 174; cf. Inn Kot., p. 246; Khiz., t. I, p. 304; Miz., t. II, p. 217; voir aussi BROCKELMANN, Orient. Studien, t. I, p. 214.

celui qui chevauche le lion «. C'est un des sobriquets donnés à un poète du 1<sup>er</sup> siècle de l'hégire, et dont on trouverait peut-être l'origine dans ses poésies, si elles avaient été conservées. Il est plus connu sous le nom de Ba'îth (voir بعيت).

Au dire d'Ibn Khall..., t. I., p. 181, le mot persan rahwyèh, prononcé par les Arabes rahaweihi, est un sobriquet donné à Abou 'I-Hasan Ibrahîm, père du docte jurisconsulte Abou Yu'koub Ishak Ibn Rahaweihi, le célèbre auteur du Mosned. Le sens du mot est expliqué par « trouvé sur la route », ce qui ressemble fort à « enfant trouvé ». Abou'l-Hasan était fort irrité quand on lui adressait ce sobriquet; son fils eut le bon goût d'accepter avec résignation celui de Ibn Rahaweihi. Voir Kechf, fol. 19 r°; Ibn Khall.., t. I, p. 180.

te rányah, c'est-à-dire le rhapsode, le récitateur par excellence. C'est le surnom du merveil-leux conteur Hammâd, fils de Sabour, dont la mémoire infatigable avait recueilli des milliers de vers appartenant à la période anté-islamique. On lui attribue aussi une recension des sept Mo'allakât. Voir sa notice dans Agh., t. V. p. 164-175. On place sa mort aux environs de l'année 159 H. (775 de J.-C.).

رُوُّى . Ķaïs, fils de Zohaïr, chef des B. 'Abs au vi' siècle de notre ère, était connu sous le nom de Kaïs er-Ra'yi, à cause de sa réputation de sagesse et des ressources de son esprit. Sur son rôle dans la guerre de Dàhis et sa rivalité avec Rebi' b. Zyâd El-Kâmil (voir كامل , on peut consulter C. DE P., Essai, t. II. p. 424, et les lettres de Fresnel dans le Journal asiat., avril 1837, p. 337 et suiv.

ماليش. Le plus ancien tobba du Yémen, qui appartient plus à la légende qu'à l'histoire, était nommé Hârith er-Rāich, parce qu'il faisait vivre ses sujets avec le butin qu'il rapportait de ses conquêtes dans l'Inde et la Transoxiane. Le radical مالي a le sens de « approvisionner, nourrir ». Cf. G. de P., Essai. 1. 1, p. 64.

Lence \*, fils de Hoçaïn, chef de la tribu de Dhebbah, s'acquit une gloire durable par les prouesses qu'il accomplit au temps du paganisme, dans plusieurs journées célèbres et principalement celle de Kournataïn (Mo'djem, t. IV, p. 70), où îl combattit héroïquement avec ses dix-huit fils contre les B. 'Amir b. Sassa'a. Il était poète et c'est probablement dans une de ses kaçideh qu'il faudrait chercher l'explication de son surnom de Redim. Cependant d'après Khiz., t. I. p. 517, il le devait à l'habileté avec laquelle il savait se créer des positions inexpugnables en temps de guerre; en effet le radical peut se traduire par obstruer, boucher «(Lis. ar., s. v.; IBN Don., p. 120).

son propre envoyé». Un traditionniste, Ahmed b. el-Hasan b. el-Kasim, originaire de Koufah, avait été surnommé ainsi, au dire de Kechf, fol. 19 r°, qui ne donne pas d'autre explication.

الحجر الحجر « le suintement de la pierre », un des nombreux sobriquets du khalife 'Abd el-Melik b. Merwân; celui-ci fait allusion à son avarice (Mostațraf, t. II, p. 25).

Abou'l Azhar Yezid Ed-Dári' El-Basri, ainsi nommé à cause de la longueur de sa barbe. Ce mot, qui n'est pas d'origine arabe et devrait se prononcer richèk, est probablement le diminutif du persan عن "barbe " (Kechf, fol. 19 r"). Ibn el-Djauzi ajoute que ce personnage avait une barbe si longue et si touffue qu'un scorpion s'y logea pendant trois jours sans être aperçu (sic). Il faut remarquer anssi qu'un mot rouchk من "appartenant à certain dialecte arabe et signifiant « scorpion », aura pu donner naissance à cette singulière explication.

Modjachi b. Darim et-Temimi, qui fut un des ancêtres de Farazdak, était surnommé Raghwân, parce qu'il avait bavait en parlant (Kechf, fol. 19 r°). En effet, le radical في dont le sens ordinaire est mugir, heugler », a aussi celui de « mousser, se couvrir d'écume » (Lis. ar., s. v).

رُقَيَّات. 'Obeïd Allah b. Kaïs b. Cho'aïb b. Mâlik b. Reby'ah, surnommé Er-Rokuyyát. Ce poète avait suivi le parti d'Abd Allah b. Zobeïr, et combattit sous les ordres de Moç'ab, frère d'Ibn Zobeïr. Après le meurtre de son chef, le poète mena une vie errante.

IX.

Il se réfugia d'abord à Konfah, où une femme riche et dévouée à sa famille le cacha pendant longtemps. Traqué par le khalife 'Abd el-Mélik, il se rendit à Médine et impiora la protection d'Abd Allah b. Djafar b. Abi Talib; ce fut cet émir qui intervint en faveur du poète et obtint sa grâce. Tous ces faits sont racontés par Agh. dans la notice qu'il a consacrée à Er-Rokayyat, t. IV, p. 155 à 168; ef. Khiz., t. III, p. 267, qui donne un bon résumé de la notice de l'Agh.; Kechf, fol. 19 vo. Quant à l'origine du surnom Rokayyát, il y a, comme toujours, certaines divergences chez les biographes. On croit généralement que ce surnom fut donné au poète parce qu'il était épris de trois femmes, qui portaient toutes les trois le nom de Rokayyah نقية. C'est l'opinion d'El-Asma'i reproduite dans le Sahah de Djawhari (Kechf, fol. 19 v°). D'autres disent que trois afeules du poète avaient eu ce nom. Voir d'ailleurs, sur cette question et en général sur les œuvres du poète, la préface que M. Rhodokanakis a placée en tête de son édition, Der Diwan des Ubaid Allah Ibn Kais ar-Rukayyat, p. 7-

Rokanak, fils d'Abd Yézid, un des Compagnons de Mahomet, embrassa l'islam le jour de la prise de la Mecque (an 8 H. = 630 de J.-C.). Une tradition dont l'authenticité n'est pas, il est vrai, des plus solides, raconte que ce personnage, doué d'une vigueur peu commune, eut l'honneur de lutter avec le Prophète et que, malgré sa force, il fut terrassé. C'est là qu'il faudrait peut-être chercher l'explication

Abou'l-Djahhâf Rouhah, fils de 'Addjâdj. fut, comme son père et même avec un talent supérieur à celui de son père, le modèle des poètes qui ont composé exclusivement sur le mêtre dit redjez. Il fut un de ceux qu'on nomme les Moukhadramin, c'està-dire qui ont vécu sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides. Le nom de Ronbah, qu'on l'écrive avec ou sans hamza, est susceptible de cinq ou six interprétations différentes, et le poète luimême avouait qu'il n'en connaissait pas le sens (Agh., t, XXI, p. 85, et Ibn Doreid, p. 159). Il mourut en 145 H. = 762 de J.C. M. Ahlwardt a publié les diwâns d'El-Addjâdj et de Roubah, avec une traduetion métrique des kaçidek du second de ces poètes. Berlin, 1903-1904, dans la collection intitulée. Sammlungen d. Arab. Dichter, voir préface, t. II. p. xiv, et la notice de Roubah dans Inx Kor., p. 376-381.

Se dit du voyageur qui a les pieds meurtris par les aspérités de la route. On donnait le surnom d'El-ased er-rahiç « le lion aux pieds meurtris » à un Arabe de la tribu de Țayi . Wizr (on Wazar) b. Djahir el-Nehbâni, qui surprit 'Antarah au cours d'une razzia contre les B. Nebhan et le tua d'un coup de flèche (Agh., t. VII, p. 152; C. DE P., Essai, t. II, p. 159).

ويشُ بِلَغْبِ » plume froissée, fausse plume ». Surnom d'un frère du poète-maraudeur Țabata Cherran, auteur de ce vers où il se défend contre certaine raillerie dont il avait été l'objet :

### ماكنتُ فَقْعًا نِابِتًا بِغَرارَةٍ وما كنتُ ريشًا مِن ذُناكِ ولا لَعْبِ

Je ne suis pas le champignon qui pousse au fond d'une fosse; je ne suis pas la plume (de la flèche) froissée et inntile». (Miz., p. 222.)

Tadj, I, 473, cite ce vers comme étant de Tabata Cherran.

واد الراكب provision du cavalier ». Surnom louangeur qu'on donnait à Abou Omeyyah Sehl b. el-Moghirah, pour reconnaître la générosité avec laquelle il accueillait sous la tente les voyageurs égarés. (Voir ارزاد)

Ased b. 'Abd Allah el-Kasri, qui gouvernait le Khorassan au nom de son frère Khâled. Il avait l'habitude de se coiffer d'un turban de soie rouge et d'en ramener les bouts sur son visage, en forme de lithâm; c'est ce qui lui valut le sobriquet de Zâgh « la corneille », oiseau dont le bec et les pieds sont

rouges. Ased prit fort mal la chose et, un jour qu'il était en chaire à la mosquée, il fit entendre cette menace : « Je jure que je troublerai ( اُزِيغَى ) le cœur de ceux qui me donnent le nom de Zâgh! » Mais le sobriquet lui resta. On voit par cette citation qu'il jouait sur le mot Zâgh qui est persan : quant au verbe arabe زاغ, il prend, à la IV forme, le sens d'e égarer, confondre»; voir Koran, Lxi, 5. — Іви Ел-Атнія (Kâmil, t. V, p. 98) nous apprend que El-Ased fut nommé une première fois gouverneur du Khorassân en 106 H. (724 de J.-C.); après avoir fait la guerre au Khakân dans le Khotel et le Ghour pendant les deux années suivantes, il fut rappelé par ordre du khalife. Sous le règne de Hichâm, en 117 H. (735 de J.-C.). il fut investi, pour la seconde fois, de l'autorité dans le Khorassân et soutint une lutte acharnée contre El-Hârith b. Soreidj; il en sortit victorieux, mais il ternit ses succès militaires par de sanglantes représailles. Deux ans plus tard, il entreprit une seconde campagne non moins heureuse contre le Khakân. et mourut en l'année 119 H. (737 de J.-C.).

B. Sa'ad, branche de la grande tribu de Temîm, et poète éminent, est surnommé Zibrikân, mais on n'est pas d'accord sur le sens de ce sobriquet. Il le devait soit à sa beauté, soit à la couleur jaune de son turban, le verbe زين se disant aussi bien de la couleur en question que de la pleine lune, qui est pour les Orien-

taux un emblème de beauté. En outre, étant donnée l'extrême variété des sens d'un même mot en arabe, le mot zibrihân se dit aussi de la barbe, lorsqu'elle est courte et clairsemée. Voir Khiz., t. I, p. 531; Agh., II, p. 43 et passim; Kechf, fol. 19 v°. Ce poète occupe un rang distingué parmi ceux de la fin du paganisme arabe. On sait qu'avant d'embrasser l'islamisme, il soutint confre Hassân b. Thâbit, le poète de la religion naissante, plus d'une joute poétique. Devenu musulman, il fint chargé par le Prophète, et ensuite par Abou Bekr, de recueillir la dime aumonière dans la tribu des B. Temim, mission toujours difficile, surtout aux premiers âges de l'islam. Cf. Biogr. Dict., p. 250; C. pe P., Essai, t. III, p. 270.

Abou Is'hak Ibrahim b. Mohammed, philologue distingué, auteur de plusieurs traités relatifs à la grammaire et à la lexicographie, exerçait en même temps la profession de vitrier; d'où son surnom. La date de sa mort n'est pas donnée avec précision. Ias Khall, t. I, p. 29, la place entre 310 et 316 H. (922-928 de J.-C.).

outre de miel ». Surnom honorifique du traditionniste et jurisconsulte El-Haddjadj b. 'Abi Zyâd el-Aswed, qu'il reçut de son maître Eyas b. Mo'awyah, probablement à cause de son éloquence et de l'utilité de son enseignement (Kechf, fol. 20 r").

Surnom de Mançour, célèbre joueur de luth, page ou écuyer, Mè, de Ysa b. Dja'far, fils du khalife Abbasside El-Mançour. Très en faveur auprès de Haroun er-Rechid, il acquit une fortune considérable et fit construire entre Bagdad et Kerkh un grand réservoir d'eau connu sous le nom de Birket Zelzel. Il est question de cet édifice destiné à l'usage public dans une ode du poète Niftaweih:

لَو انَّ رُعَهُوا وَآمَوُّ العَهْسِ أَبْضُوا مُلكِنَّة ما تَحُويه بِرَكَنَّهُ وَلَـوَٰلِ لمَا وَصَعَا سَلْمَى وَلا أُمَّ جُنْدُوْنٍ وَلا أَكْثَرُا دِكْرُ الدُّحُولِ وَحُوْمَلِ وَلا أَكْثَرُا دِكْرُ الدُّحُولِ وَحُوْمَلِ

« Si Zoheir et Imrou'l-Kaïs avaient pu contempler la beauté du Birket Zelzel, ils n'auraient pas célébré Selma et Oumm Djondob, ni cité si souvent Dakhoul et Hawmel.»

Pour le nom de ces deux dernières localités, voir la Mo'allaka d'Imrou'l-Kaïs, Annold, Septem Mo'all., p. 2; Mo'djem, t. II, p. 592. Cf. Agh., t. V, p. 22 et suiv., Kechf, fol. 20 v°.

Abou Mousa Mohammed el-'Anzi, traditionniste du m° siècle de l'hégire, était connu sous le nom d'Ez-Zemin « le perclus », parce qu'il était atteint d'une maladie chronique dont il se guérit tardivement (Kechf, fol. 20 v°). 'Abd er-Rahmân 'Abd Allah b. Zakwân, jurisconsulte et philologue originaire de Médine, mort dans cette ville en 130 H. (747-748 de J.-C.), à l'âge de 66 ans. Nawawi cite ce sobriquet sans en donner l'explication, il ajoute seulement que le savant imâm était de fort méchante humeur quand on l'appelait ainsi. Il est vrai que dans le monde des lettres il avait reçu le titre honorifique de Prince des Croyants (Emir el-Mouminin) dans la science des hadits. (Voir المير المؤمنين)

Limâm Abou Khâlid Moslim b. Khâlid, jurisconsulte et mufti de la Mecque, mort en 179 ou 180 H. (795-796 de J.-C.), était surnommé Zendji « le nègre », soit à cause de son teint, soit, d'après une version moins acceptable, parce qu'il avait un goût prononcé pour les dattes qui sont la principale nourriture des nègres (Biogr. Dict., p. 552). Il ne faut pas confondre ce personnage avec l'imam Moslim, fils d'El-Haddjadj, mort à Neïsabour en 261 H. (874-875 de J.-C.), auteur du célèbre recueil de traditions intitulé Cahîh « Le livre véridique ». Le Kechf, fol. 20 v", dit que, selon plusieurs contemporains, l'imâm Abou Khâlid avait le teint blanc et qu'il ne faut voir par conséquent dans son surnom de Zendji, qu'une antinomie, de même qu'on emploie le lakab « Abou'l-djaun » pour désigner un nègre, etc. Le même ouvrage, citant aussi la

"Yoici l'explication fournie par l'Aghâny (t. VIII, p. 48) de cette expression qu'on peut traduire par « les pourvoyeurs du voyageur ». Parlant de Mosafir b. Abi 'Amr b. Omeyyah, l'auteur ajoute : « C'était un chef d'un caractère généreux parmi ceux qu'on nomme Zouwâd er-rakib, parce qu'ils ne laissaient jamais passer un étranger, un voyageur ou un nécessiteux sans lui donner l'hospitalité et pourvoir à ses besoins jusqu'au moment de son départ. « Les autres Koreïchites qui partageaient avec Mosafir cet honorable surnom étaient Abou Omeyyah Sehl, fils de Moghîrah, Zam' fils d'El-Aswad, et 'Omarah, fils de Walid. Cf. G. de P., Essai, t. I, p. 336. (Voir ci-dessus : براك الراكب)

زَيْدٌ لِكَيْلٍ, Zeid el-Khail, fils de Mobalhil el-Nebhāni, une des gloires de la tribu de Țayi, où sa bravoure et son talent de poète l'avaient rendu aussi

célèbre que l'était son contribule Hatim par sa générosité. Il devait ce surnom à son goût pour les chevaux de race; il en possédait un grand nombre et les a chantés dans ses kuçideh. Lorsque, en l'an q de l'hégire (630-631 de J.-C.), la tribu de Tayi vint faire sa soumission au Prophète sous la conduite de Zeid, Mahomet frappé de la noble attitude de ce chef, lui demanda son nom et, l'ayant appris, il ajouta : « Tu l'appelleras désormais Zeid el-Khair « Zeid du bien. » Le néo-converti mourut quelques jours après son entrevue avec le Prophète, en laissant deux fils dont l'un nommé Orwah, se distingua comme son père par sa vaillance et son talent poétique; il se déclara pour 'Ali b, Ali Talib et se distinguà dans les rangs de son armée à la bataille de Kadesyah et à celle de Siffin. L'intéressante notice de l'Agh. (t. XVI, p. 47-61) sur Zeid el-Khail a été résumée par C. DE P., Essai, t. II, p. 632 et suiv. In Kor. cité ainsi les paroles adressées par le Prophète à Zeid : « Tous ceux dont on m'a vanté les mérites au temps du paganisme m'ont paru, une fois musulmans, inférieurs à leur renommée, excepté toi : الصغة ليسك , وأيته دور الصغة ليسك . et lax Kor. ajoute : يُريد فيرك; sur cette expression très rare, voir WRIGHT, Gram, arabe, 3' édition, t. II, p. 343.

زيدٌ النّار . Zeid b. Mousa b. Dja'far, descendant d'Ali par Hûseïn, se révolta contre le khalife Mamoun; il fut pris et décapité à Basrah en 200 H.

(8:5-8:6 de J.-C.). On le nommait Zeïd en-Ndr parce qu'il avait dévasté et incendié Basrah dont il s'était rendu maître. Cf. Ibn Mashkoweik, éd. de Goeje, p. 424.

plur. de اطلس), « les Seïd imberbes ». On désigne par cette épithète quatre personnages célèbres dans l'islam, à savoir : le cadi Choreïh, 'Abd Allah b. Zobeïr, Kaïs ibn Sa'ad, gouverneur de l'Égypte au r' siècle de l'hégire, et Ahnef b. Kaïs. (Voir المعلد)

une variante du nom propre Isinail المعيل. La permutation fréquente du lam en noun, par exemple dans المعين pour المعيل, viendrait à l'appui de cette opinion (Lis. ar., s. v. المعيل, ben Khall., t. III, p. 21, cite parmi les orateurs les plus connus au v' siècle de l'hégire par l'élégance de leur khotbah et le mérite de leurs poésies en général improvisées, un Mohammed ibn Ahmed b. Isma'il, qui était ordinairement nommé Ibn Sâmoun.

بَعَبِينَ. « Sabā, fils de Yachdjob, fut nommé Sabā parce que, le premier, il fit des prisonniers de guerre et les réduisit en esclavage (du rad. (Kechf, fol. a t r'.) L'auteur ne fait îci que reproduire l'opinion des généalogistes arabes qui, dans leur ignorance de l'ethnographie de leur propre pays, se contentent d'un rapprochement de mots. « Le sur-

nom de Saba, dit M. C. DE PERCEVAL, Essai, t. I, p. 41, donné à 'Abd Chems, fils de Yachdjob, doit être considéré comme exprimant la personnification de la famille sabéenne dans l'homme qui en était le chef à une certaine époque. C'est là un indice qui rapporte Ya'rob aïeul d'Abd Chems à la souche de Saba fils de Yactan. « Voir aussi, sur la distinction entre les Sabéens yactanides et les Sabéens couchites, Essai, ibid., p. 42 et suiv.

Obeid Allah fut nommé Seddjûd, à cause de sa piété et de ses longues prières (du rad. se se prosterner.). Peu de jours après sa naissance, il fut présenté au Prophète qui bénit l'enfant en posant les mains sur son front et lui donna le nom de Mohammed et d'Abou'l-Käsim. Partisan déclaré de Aichah, Seddjâd prit part à la bataille du Chameau et y perdit la vie (36 H. = 656-657 de J.-C.), malgré l'ordre qu'Ali avait donné de l'épargner (Biogr. Dict., p. 109).

Le nom de Sahnoum, le seul sous lequel on connaisse aujourd'hui le célèbre jurisconsulte de Kaïrouân, désigne en Ifrikiya, un oiseau de proie doué d'une vue extrêmement perçante. Ce surnom qui faisait allusion à l'extraordinaire sagacité qu'avait montrée, dès son jeune âge, le futur docteur malékite, a fait oublier son véritable nom, Abou Sa'id Abdesselâm b, Said, . . . et-Tonoukhi. Ce juris-

consulte de grand renom dans l'Afrique du Nord, né en 160, mort en 240 H. (777-854 de J.-C.), est un de ceux qui ont le plus contribué à établir dans cette partie du monde musulman la doctrine d'Ibn Màlik et l'intégrité du dogme. Voir l'intéressante notice que M. Houdas lui a consacrée dans le Centenaire de l'École des Langues orientales vivantes, 1895, p. 295-304; cf. Ibn Krall, t. II, p. 131.

Sobriquet d'un des Compagnons (Achab) سفينة auquel on doit quelques traditions. Selon les uns, son nom était Ahmar (le rouge); selon d'autres il était persan d'origine et se nommait Mihrán. Tombé en esclavage après la conquête de la Perse, il passa environ dix ans au service de Mahomet qui ensuite l'affranchit. D'après une ancienne tradition, comme il était doué d'une vigueur peu commune, le Prophète lui faisait porter ses armes et son bagage, et lui disait en plaisantant : « Mihran, tu es mon sefineh ». Or ce mot, qui signifie ordinairement « bateau ». peut aussi avoir le sens de « véhicule ». Comme la légende merveilleuse ne perd jamais ses droits, on assure qu'après cette parole du Prophète, Mihran sentit ses forces décupler et que désormais il ne voulut plus avoir d'autre nom que celui qu'il devait à la bonne humeur de son maître (Biogr. Dict., p. 290 et suiv.; Kechf, fol. 21 v\*). Une version assez différente, mais qui confirme cependant le sens particulier de sefineh, se lit dans Lis. ar., t. XVII, p. 73. Ce n'est pas au service de Mahomet, mais à celui d'Ali que se trouvait l'esclave persan; il y remplissait d'ailleurs les mêmes fonctions et portait souvent les deux petits-fils du Prophète, Hasan et Hûsein, avec leurs bagages. (Voir aussi ...)

Abou Çâlih, mort à Médine en 101 H. (719-720 de J.-C.), fut un des traditionnistes les plus accrédités au 1<sup>er</sup> siècle de l'hégire. Il était plus connu par le surnom de Semman, parce qu'il faisait à Koufah le commerce du beurre fondu et de l'huile (Biogr. Dict., p. 731; Abou'l-Mehasin, 1. I., p. 274; Kechf, fol. 25 v<sup>e</sup>).

Le poète Abon Nowás avait donné le surnom de semidj » laid, hideux » à un de ses esclaves que sa rare beauté exposait aux maléfices du manvais œil (Tadj, s. y.).

jeunes et des derniers survivants parmi les Compagnons; il mourut à Médine en 88 ou 91 H. (706 ou 709 de J.-C.). Il n'avait pas quinze ans à la mort du Prophète, ce qui ne l'empêcha pas de recueillir une centaine de traditions. Son vrai nom était Hazn, qui signifie « sol dur, montée rocailleuse ». Mahomet, qui aimait quelquefois à plaisanter avec ses disciples, ou peut-être dans le désir de détourner les mauvais présages tirés du nom de Hazn, le changea en celui de Sehl » sol doux et uni ». Ce surnom lui resta (Biogr. Diet., p. 306;

Lis. ar., s. v. جين). D'après un témoignage cité par Goldzinea, Z. D. M. G., 1897, p. 257, ce changement de nom ne se fit pas sons difficulté et le néomusulman refusa d'abord d'abandonner celui qu'il tenait de son père.

Abou Selamah Zyâd b, Younis, originaire du Hadramaut et traditionniste formé à l'école de Mâlik b. Anas, fut surnommé « le ver de la science », à cause de son assiduité au travail, à peu près comme nous disons « un rat de bibliothèque » (Kechf., fol. 23 r°).

iranien seboi «la petite pomme»; cf. JUSTI, Iranisches Namenbuch, p. 293), 'Amr, fils d'Othman, fils de Kanbar, le plus célèbre des grammairiens arabes, mort dans les dernières années du nº siècle de l'hégire; auteur du Kitáb, la grammaire par excellence aux yeux des Arabes, qui a été publiée par M. H. Derenbourg et traduite en allemand par Jahn. Le nom, ou plus exactement le sobriquet de Sibouweihi, d'origine persane et prononcé dans cette langue Sibouyeh, paraît avoir embarrassé les lexicographes arabes, ils le traduisent ordinairement par · odeur de pomme ». Sur la terminaison iranienne No. voir J. DARMESTETER, Etudes traniennes, p. 280; DE SACY, Anthol. ar., p. 40 et 152; IBN KHALL, II. p. 398; Kechf, fol. 20 r. Soyouti, dans le Mizhar, t. II, p. 216 et 228, après avoir reproduit les opinions toutes conjecturales des auteurs arabes sur ce nom, cite encore trois autres savants qui le portèrent, à savoir Mohammed b. Mousa el-Misri, Mohammed b. 'Abd el-'Aziz d'Isfahân, et Abou'l Hasan 'Ali el-Koumi, originaire du Maghrib.

« le glaive de Dieu ». C'est le Prophète lui-même qui donna ce surnom à Khálid, fils de Walid el-Makhzoumi, lorsque ce vaillant guerrier se convertit à l'islam, l'an 8 H. (623 de J.-C.). Cf. C. de P., Essai, t. III, p. 211; Țab., l<sup>m</sup> série, t. II, p. 1610.

(La suite au prochain cahier.)

#### LE

### PAPYRUS MORAL DE LEIDE,

PAR

### M. E. REVILLOUT.

(SUITE 1.)

#### CHAPITRE XVII.

COLONNE 19 (suite).

### (6.) 1 3 - - n m

### (1) ニーキーラーレリニリーリ

#### CHAPITRE XVII.

### COLONNE 19 (suite).

- (6.) Dix-septième enseignement. (La patience et les fins dernières.)
- (Titre.) Ne pas tenir compte (faire la pesée <sup>2</sup>) des soucis<sup>5</sup>, de peur d'être en état de luttes<sup>4</sup> continuelles.

# (7. m.) 上下| X すっこ。 M U - X 1e - T か C M M D - C 「 M L M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A C M A

(7, 11.) Est-ce que le cœur ne donne pas de soucis à son maître 1, lorsqu'il 2 enfante 3 pour lui la fin 3?

(8, ur.) Est-ce que, quand un souci existe, le cœur ne désire pas la mort de son âme?

(9, 1v.) Dieu<sup>8</sup> donne l'agrandissement<sup>9</sup> du cœur de l'homme sage<sup>10</sup> dans la demeure<sup>11</sup> de rétribution<sup>12</sup>.

Her, Ég., xi, p. 218 et suiv.; xii, p. 220 et suiv. — " MICH M. A., voir à xii, 8, et xvii, 9. — " OYCO, vii, 11, 12, 15, 16; xix, 7; xxii, 11; xxiv, 2, 3; xxxii, 12; voir pour ce mot la dissertation spéciale que j'ai publiée dans ma Berne, t. XI, p. 204 et suiv. — " M. ii, 4; xi, 8; xii, 5, 10, 17, 20; xvii, 13, 14; xxvii, 7; voir una dissertation spéciale dans la Ber, Ég., xi, p. 198 et suiv. — " TIMOY M., voir à xvi. 17, — " M., voir à ii. 12-13, et à x, 10; cf. Rosexte, Chrast., 187, — (8-12) " MOYTC Dieu». Ce mot est trop fréquent dans notre document

### 

(10, v.) L'impie 1 qui oublie 2 Dieu, meurt 3 dans le désespoir (dans l'action de cacher 3 son cœur 5).

pour que nous en citions les exemples. Qu'il me suffise de dire que dons Rhind (nº 180-181), [ a pour équivalent ] et 2/4 = 7 7 7. Il en est de même dans Pamont, passim, qui transcrit le premier groupe 3. Dans Roszere, Chrest., 5 et 4, il est traduit OEOS, tandis que (ibid., 1, 3 et passim), le pluriel est traduit GEOI. Voir anssi Canorz (Chrest,, 126, 127, 128, 129). Comme transcription, nous avons : dans le bilingue de Londres (VII-21) 2 ( ly 111/4 > 41) = CAPINTET; dans le bil. de Berlin et celui du Louvre 2 ( 47 ) v=+eneпоутнис: / С о est transcrit au contraire феноу-OIOC, car le r final se conservait mieux au pluriel dans la prononciation de nouteru. Voir aussi le nom d'Amourasonter, etc. En copte, beaucoup de mots n'ont conservé le r final qu'au pluriel ; AZO, AZOOP; 2TO, 2TOOP, etc. - 1 AIAI, au, est synonyme de al : voir à xvn, g. — 18 🐪 🦁 , voir à XI, 10, et XVI, 18. - " | \_ , tix, g, 11, 19; xx, 19; xu, 2, 5; xxx, 12; 1111, 6, 13. - " TOORE, voir à 111, 18.

# (11, VI.) **人**であるロット カロリロー人 一分の1三寸ではメンゴでで (12, VII.) なで入人ローーメタフリカ ロリロー人一分:メン:X

(11, vi.) Que fasse jour le petit (ou mauvais 2) dans la demeure de rétribution la barque 3 du cœur du petit de cœur.

(12, vn.) Le support de l'homme de Dieu dans la demeure de rétribution, c'est Dieu, c'est Dieu.

avec le même sens que dans notre document dans Canopa (Chr., 133; Poème, 133; Groff., p. 8), soit sons la forme 7 22 22.

soit sous la forme 27, 27, pour indiquer l'eastlictions, et elle est traduite par 11 ans la version biéroglyphique.

1 2HT 10 0 0 xvi, 3.

Dans Casope (Chrest., p. 150). 27/11/12 est rendu aussi par MH METATIOE ΣΘΑΙ; voir aussi Rhind, n° 109; Poème,

## 

(13, viii.) L'homme sans vergogne 1 ne l'invoque 2 pas dans ses épreuves 3 à cause de son impiété.

(14, 1x.) Celui qui est patient<sup>4</sup> avec courage <sup>5</sup>, sa destinée viendra <sup>6</sup> conformément à ce courage (mot à mot : à cause de lui).

vers 27, 40, 63, 67, et p. 131; Koufi, XII, 10; Rev., 1v, 83, etc. (1) 7 20 2 9 est un substantif dérivé de ce verbe et signifiant «ce qui porte ou supporte».

# (1572.) と、また、大田(川)・大丁 (1572.) 「大一一大丁 (1572.) 「大田(川)・大丁 (1572.) 「大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大田(川)・大

(15, x.) Que la destinée 1 et Dieu amènent 2 le bien 2 (on le bonheur) après le soir 4 (de la vie),

- Pour | 5 = | 5 = c) AX6 = 757 (pap. de Dublin), soit dans le sens de « chose », soit dans le sens de « parole » et de sparler on converser evecs. Pour la lecture de ce signe, voir une des notes de mon Petibast. L'assimilation avec MOYTE serier, appelers, est impossible. I, signe de la langue, est polyphone. Il s'emploie aussi dans Setme (17, 10, 11, 13 et passim) sous la forme + comme doublon de 3 = \_\_\_\_, ce qui confirme la lecture de T t'e « dire » à côté de celle de set et pour 1 = 2) = GAXE schose, parole ou conversation. Voir. dans le sens de «parole», 1v, 4, 16; x, 20; xx1v, 13; xxv, 7; xxv1, 1; xxx, 20; et dans le sens de la préformante abstractive XIII. tirée de l'ancienne lecture fet-a, MNT s'écrit d'une façon toute différente, voir 11, 8, 9, 22, 23; x, 9, 15; xix, 20; xx, 13, xxi, 1; AXIV. 16, 17; XXV. 6; XXVI. 7; XXXI. 3. Pour les divers sens de ce mot. voir Koufi, au. 24, 25; xv, 17; xvm, 27; Setna, 82, 95, 98, 113, 127; Poème, vers 14, 20, 51, 62, 63, 64, 68, 71, p. 165, 164, 165, 191, 229, 238, 239, 243, 244; Corpus, t. II. pl. 1, L 4, 5, 13; pl. III, L 13, 16; pl. VII, L 14; ROSETTE, Chrest., p. 18; Chrest., p. 78; etc. Le mot qui s'y joint ici est пхорте — ..., voir à xu, э; ajouter xu, 12; xx, 13; savm, á, aux exemples cités. — " NAGI, voir à XI, 21.

1 nh 1 1 1, voir à x1, 2, - (2-) 2 Å GING, voir ma note

# (16, xi.) 三面入分子で、かつら川の小人ででは、31) ー・コン川とロナー

(16, xt.) Il n'y a point à avoir trouble de cœur 2 dans ton bourg 3 après un état misérable (qui est) tien 5.

sur vi, 3; cf. x, 11; xi, 16; xii, 4; xix, 5; xxiii, 4 et 14; xxiv. 7; xxvi, 16; xxxii, 11 et passin. 2\_\_\_ est la ligature de \( \sigma \) = \_\_ devenu \( \sigma \) dans les papyrus démotiques archaiques, où il est employé comme synonyme graphique de \( \int \) = \_\_ que bientôt il remplace absolument. Dans notre document, on y ajonte le déterminatif des jambes, \( \sigma \) A, qu'on ne trouve pas pour ce verbe aux époques un peu plus anciennes; voir aussi sur ce mot ma note relative à xii, 4. \( -\frac{1}{2} \) XINNOUPE; pour la préformante abstractive, voir à xix, 14, et pour \( \sigma \) NOUPE, voir à xii, 9. \( -\frac{1}{2} \) NOUPE, voir à xii, 9. \( \frac{1}{2} \) \( \sigma \) (Noupe, voir à xii, 9. \( \frac{1}{2} \) \( \sigma \) (Noupe, 15. \( \frac{1}{2} \)

(17, xII.) Celui qui est misérable dans son bourg se dominera 1 soi-même encore 2.

(18, xm.) Ne point aimer 3 la mort 4 (le péché) plus que 5 la vie (l'honnêteté). Dans la demeure 6 de rétribution 7 est la récompense.

tique, les soyelles discritiques ne sont pas écrites; NTAK s'écrit comme NTON, et NTAN comme NTON.

### 

### 別にないしゃいと

(19, xiv.) Que Dieu écarte 1 le repos 2 de celui qui est mort (du méchant); il ne 3 l'écartera pas du petit 4 d'œil 5 (de l'homme simple et modeste).

TACOC, XII, 19; XX, 8, 81; XXI, 17; XXVIII, 14; XXIX, 4; xxx, 6; voir Poème, vers 37, et p. 130, 158; Rev., II, n, pl. 3; Gorpus, t. II, pl. III, l. 9, et pl. VII; Setna, 125, 132; Pamont, p. 22-23 de mon édition, qui lui donne la traduction 📑; dans Roserre, Chrest. p. 23 et 180, le syllabique Z 2 (set) se retrouve avec la signification de CET redimere. Il est traduit par et par ΤΑ ΔΙΑΦΟΡΑ. Enfin notons que dans tous les contrats, alors qu'il est question de l'amende imposée aux parties si elles i écurtent des conventions, le verbe set = TACOC se retrouve également; voir mes Chrestomathies. - 1 - 20 TH, voir ma note sur x1, 11. — (3-5) 3 Pour is négation 1 ..., j'ai fait remarquer dans mon édition du Poème satyrique, p. 159, 140, 167, 220, etc., la différence capitale qui sépare 5651L il ne sait pass de 6 % - il ne peut pass. En effet, le verbe 6 - a le double sens de esavoir et de eponvoir». Mais, quand il est précédé de la négation baur, celle-ci prend les affixes personnels du sujet quand il s'agit de «pouvoir», et ne les prend pas quand il s'agit de « savoir ». Dans ce dernier

### (20, N.) 1:五:一家1五-丁!!!e -米四川県一のe五に上の1

(20, xv.) Qu'il (lui) fasse être le bien et la destinée d'arriver 1 au terme 2.

cas, c'est ( = qui prend les affises, ainsi que le prouvent pour celui-ci les vers 28, 48, 51, 54, 86, 88. Dans les vers 62, 63, où il s'agit de 🚡 = 60) «pouvoir», c'est 1 🖚 qui prend les affixes, comme d'aitteurs avec tous les autres verbes sans exception (vers 9, 74, 86, 91). La même règle est appliquée dans notre document. Dans IV. 8; XI, 38; XIV, 23, c'est a savoire qui, précédé de 1 -, prend les affixes. Avec tous les autres verbes, c'est | - qui prend les offixes (1v. 20; v. 12, 13; vii. 11. 40, 12; IX, 1, 8; XI, 22; XII, 14, 18, 19, 20, 21; XIII, 5. 91 xiv, 3, 7; xvn, 16, 22; xvm, 2, 18, 11; xix, 19; etc.). Bien entendu, quand un substantif servait de sujet au lieu de l'affixe personnel, ce substantif se plaçait entre 1 - et le verbe (vii. 17; vm, 24; m, 2, 9; xm, 5; xw, 11; xv, 17; xvn, 14, etc.). Notons, de plus, que, dans notre document, quand est employé deux fois de suite dans le sens de « pouvoir » et dans le sens de «savoir», le premier prend l'affixe. - 1 2 - >; sur ce signe, qui s'est lu CBOX = > et CHM, voir ce que j'ai dit à propos de avu, 19. - " , voir à avu, 11.

1 nors , voie à 191, 14. — 1 1 1 APHX, voir à 1911, 2.

(21, XVI.) L'homme misérable 1 sans 2 faute 3, sa nourriture 4 n'est pas dure 5 pour lui.

(22, xvu.) Pour celui qui est bon pour l'homme, il n'y a point à se tourmenter? si la destinée est dure.

(23, xviii.) Il n'y a point à avoir de trouble de cœur 8 à cause des revenus 9. Est-ce que 10 je ne te les donnerai pas 11 ? (dit le Seigneur).

COLONNE 20.

### (1, XIX.) 1. 51 LUL 9 X [[01]-] ニナッメーメーナーms-

#### COLONNE 20.

(1, xix.) Que la destruction (vienne au juste) au temps2 de destruction, à cause du salut3 de son âme 4.

48, 71, 84, p. 35, 130, 168. La post-négation s'écrit de même dans le Poème et dans la plupart des documents; voir Poème, p. 107. Dans celui-ci, d'ordinaire la post-négation s'écrit = 1 et la particule interrogative /2 1 1, voir à vi. 4. Il faut noter que cette forme de la particule interrogative s'emploie dans Setme (v. 10), concurremment avec la forme plus simple (111, 2, 14; tv. 13), employée aussi pour la négation (111, 11 et parrim |. - " Mot à mot : « Je ne les donnerai pas sur toi ou sur ta têter, exox (xox | \ ) . In c). Le verbe ? = \(\lambda \((\text{ou} \) = \frac{1}{2} se trouve sans cesse dans les documents. Il est traduit par ΑΠΟΔΙΔΩΜΙ dans les bilingues et particulièrement dans CANDER, Chrest., p. 130-131, et textes parallèles. Pour les mots axo et 21xo, voir Koufi, st, 27-28; Rev., 1v, 80; Rhind. nº 293, qui traduit notre groupe démotique par 🏓: le bil, de Berlin, qui transcrit /4 6 2 22 0 par den-KAUHC; Setna, p. 172; Poème, vers 68 et 87; ROSETTE, Christ., 47, 190-191, qui traduit & ) << 0 = 21.00 et 23 ( / = ex.co par ♥ n et par EIII.

(1-1) 1 15 AKO. A propos de /217 25 E

# メーキキングメルートをコートングング・シーン

(2, xx.) En sorte qu'un vent favorable 1 ne porte 2 pas l'homme sensuel 3 avec lequel la destinée paraissait d'accord 4.

TAKO, factitif de AKO, qui se trouve x. 10 et 22, j'ai déjà donné les renvois relatifs à 27 2. 111. 14; tx. 10; AH, 13; AH, 23; AH, 20; AH, 22; XX. 1 et 5; XXIV. 16; XXIX. 22, 23. J'ai tenu ici à distinguer les deux genres de renvois. — 1 COYCOY, CHY, voir à XVI. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY, CHY, voir à XVI. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVI. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVI. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVI. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVI. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY 2 — 1 COYCOY. CHY, voir à XVII. 21. — 3 OYXAI 2 — 1 COYCOY. CHY 2 — 1 COY

# (3. xxi.) ] - X/ X X X 2 3 X 3 m = X/ 2 1 e x = - 5 - 1

(3, xxi.) Car l'impie<sup>3</sup> ne mourra <sup>2</sup> pas dans la fortune<sup>3</sup> qu'il aime.

[Chrest., 156]: [CH 5 3] [T] [V par TO ΠΡΟΣΗΚΟΝ dans Roskers (Chrest., 20). Dans le bil. Marchion Rec., II, II, pl. 69, 70, 72, 7/115 3 signific rêtre d'accords; 2[7115 3 2]/ signific ril convients dans Koufi, xII, 6; Rec., IV, 82; Poème. p. 160. Le même verbe signific rêtre satisfait, se complaires (comme dans les contrats), dans Pamont, préface, p. 1; Koufi, xII, 6 et 15; Rec., IV, 82; Poème, vers 71 et vers 85. Dans Selna, p. 133, pent matif signific rec qui convients. Le mot 9/153

### (4.xxx.) 三の入り一マップの一つの 一分にマダーにニニー×フェ

(4, xxII.) Né trouble pas ton cœur¹ en prison². Grande³ est la manière⁴ de faire de Dieu.

par YYMBAINH. Notre texte comparé au verset précédent nous fait bien saisir la différence qui existe entre sexen, ce qui advient à l'homme, et sai, le fatum, la destinée qui règle tout (toujours associés dans le refrain de tous nos chapitres); voir ce que j'ai dit du sai à propos de xv, 21. Dans la vignette du chapitre 125 du Liere des morts, sui et segen sont remplacés par deux divinités, masculine et féminine, dont la première est également appelée LLI 1 1 det la seconde , et qui l'une et l'autre sont figurées an-dessus de la tête de Thot écrivant l'arrêt de l'âme, et eu face d'Osiris, le grand juge des morts, Mil 1 3 est évidemment identique à LLI X 1 3. ou LLI X 1 5. ou Mit X 1 on, qui, dans le papyrus Harris n' 500 et dans le papyrus de Boulaq nº III, désigne un sort, une destinée funeste, et à -- MI Br. Mon., IV, «faire un destin». On en a conclu que sai et renen sont les génies de destinée et de fortune, exactement les sens de lai et sexen dans notre document. Mais la décase o personnilie généralement l'abandance et la richesse (la félicité), tandis que segen indique tout ce qui arrive, bon ou mauvais. Le nom de renen (copte POOYNG rirginitas) signific proprement la jeune fille on la vierge. Il existe aussi un verbe renen avec le déterminatif de la femme allaitant et qui signifie callaiter, nourrir, élever, dorloter un enfant». De là le sens de «fortune favorable, richessea, etc.

TW2 HERT, role & xv. 15, et & xvi, 3. — (2-1) 5

### 『一つ「「「「「「「「「「」」」(Amzz , 6) 「 (5, axm.) 」、「」」、「 (5 ) | 「 (5 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) | 「 (7 ) |

(5, xxIII.) Que soit l'homme de Dieu en prison pour l'action de faire le salut 1 de son âme 2.

1 TATEO (15 5 (A. S. 5) OR LINDLES. Cotte dernière forme se trouve dans le pap. 382 de Leide, pl. CCXIV. 1. 11; dans mon Corpus papyrorum, t. II, pl. III, Rev., L. 7, et t. II. pl. II, l. 15; dans le décret de Roserre (Chrest., p. 14), qui traduit /22 5 /23/ 1 2 par TOTE EN TAIE OTAA-KAIX; dans Pamont, AVII, qui traduit le même mot par 2 ( C ) . . . . . Cet adjectif prend dans notre document quatre formes principales : 1" = (xxIII, 2, 29 et passim); 2" (xx, 1; xxx, 19 et passim); 3" // /// () = \$1\$1 (\$VI, 1, 3; \$VIII, 16; \$XX, 11 el parsim); 6" (c). dont les exemples sont les plus nombreux et sur laquelle il faut voir ce que j'ai dit à propos de xvii, q. -HINE, Ce mot est traduit par TON TPOHON dans ROSKITK, Cheest., p. 43; cf. Setna, p. 91, 114, 143, 176; Koufi, XII, 7; Rev., IV, 82; voir aussi les exemples tirés de notre document que j'ai cités à propos de xvii. 23.

<sup>1</sup> OYXXI, voir col. xx, 1, - 1 Voir ibidem.

(7, xxv.) 三川(1) - emレーディー の えかく 11 を 3 - 一米 1 e) よう

(6, xxiv.) Que la mort dure soit pour lui un préjudice obtenu par prière.

(7, xxv.) Ne point porter<sup>5</sup> souci<sup>6</sup> en ton œur<sup>7</sup> pour l'infortune <sup>6</sup> de celui qui meurt<sup>9</sup>.

# 01ex-X+9121e-17-+~

(8, xxvi.) En ce qui touche la mort (physique) il n'y a point pour lui de retour<sup>1</sup> à la vie<sup>2</sup> par le moyen<sup>3</sup> d'un autre que lui.

à l'exception des deux premiers, dans cette dernière acception. Mais, sous la forme \( \frac{1}{2} \) \( \frac{7}{2} \) \( \frac{111}{2} \) \( \frac{7}{111} \) \( \frac{7}{2} \) avec le déterminatif des membres, la même racine a toujours le sens de «coup, blessure, frappement», et par là «infortune»; cf. v1, 13 (mal traduit d'abord par moi); xx, 7; xxix, 16; xxxi, 6. — \* MOY, voir à xvi, 17.

Pautre: 1471638 71167251.7317 h w 24/2 2021 (2/4 3/27 01) ar riverait transfert de la part des levers de l'étoile d'Isis à autre jour par á ansa, ce que les hiéroglyphes transcrivent : によりのリーノニニーフィス大人 TO STEEL STEEL ET BE GIE EAN AE KAI SYMBAINHI THIN EIITTOAHN TOY ASTPOY METABAINEIN EIS ETEPAN HMEPAN ΔΙΑ ΤΕΣΣΑΡΩΝ ΕΤΩΝ. Dans une phrase paralléle du même décret, les deux versions démotiques portent l'une et l'autre aqu'il n'arrive pas qu'ou fasse en été les fêtes de l'hirer : 210972 X840(x163 (512 x4 2) N 4.75 A. = 5940013331271777 りと1/21のデー apar transfert des levers un jour tous les 4 ans». Dans la chronique démotique de Paris publice dans ma Rev. Eg., 1, 1v, pl. 1, on lit V Z 3 10 30 721 714 ( Secci fut écrit de la part de Thot par la main de son prêtres; ibidem, pl. IV, on lit aussi: by 1) bou -2/62 023 WIRY 1/# 71/12 U PS U, eles 3 autres qui furent parmi les nations, il y eut joie de la part des dieux de leur faire (sie) chef ». Ailleurs encore (Rev., II, t, pl. I) : « point le faire chef (ric) de la part de son fils

# (9, xxvii.) X [e] \* 3 ※ □ [ 無 ■ [e]]

15-LLX--

(9, xxvn.) Il n'y a point encore celui qui écoute.\(^1\) en ce qui concerne la prière\(^2\), jusqu'au ciel\(^3\) t'appartenant\((mot \ddot mot : tien\).

(10, xxviii.) Celui qui meurt — dans ce moment 4
Dieu en prend connaissance.

Pamont on trouve aussi: eles paroles qui unt été dites par l'Osiris

Pamont (N27 (02 m(<3 (N3411) 1752.

COTM ; xxn, 12, 13, 14; xxvi, 4; xxvi, 4, 11, xxvii, 11; xxxvi, 10; Rhind, n° 23g, traduit le mot démotique ; Pamont (passim) également; ef. Setna, p. 114 et 120; Poème, vers 17, 22, 24, 83, 84, p. 205; Corpar, t. II, pl. 1, 1, 6; Koufi, xi, 25; Rev., iv, 7g, etc., etc. — 1 Qxhix, voir à xii, 1g.—(3-4)3 Tite , xxviii, 4; xxxi, 20; xxxii, 5; Setna, p. 6g; Poème, p. 200, 236, 240; Koufi, xi, 14; xii, 2g; Pamont, p. 36-

37, qui donne l'équivalence \_ et ailleurs [] . Ca-seus de clumière, splendeur a et de abeure, temps» (selon Brugsch, voir Lévi). Brugsen, Gramm, dem., p. 30, le compare à XII et lui reconnaît en démotique la forme 1/034. Il faut noter en effet que 27/34 (qui, dans le pap. gn., n. 8 et 9, se lit aussi oap op et répond à V, ainsi que je l'ai démontré le premier pour ce syllabique à propos de Pamont, XVI, 2, 4. 6. 7. 8. 9. etc., et de divers contrats : Noue. Chrest., p. 81; Rev., I, 1-11, pl. I, etc.) est traduit par 套 🦳 OYNOY \*moment a dans le papyrus bilingue de Pamont, + 1 = - x134/2/12 20 - Sai retrouvé la même forme /L V 3/ pour mo, avec le sens séclats, dans le Poème, vers 25, 33, 46, 47, 49, 70, 71, 72 . et p. 232. J'ai aussi signale la forme of U = III a xen aà l'instant dans la préface de Pamont, p. v; et dans Koufi, xviir. 26 (fable): 0119500405 sarriva le moment du soir r. Ici le syllabique 🛴 = Zin est fait identiquement comme dans le même document quand il s'agit de 2000 • 1; etc. Notons que le groupe / 152 de la ligne 10 ressemble étrangement au groupe /o/37 = 10 de la ligne 15. Aussi je l'avais d'abord transcrit 🕳 🖣 🤝 🛛 en y voyant un anat leyoperor tire de 🖟 🛆 et avant l'article du feminia ? = 1 au lieu de l'article du masculin N = X.

(11、XXX.) リーメーリ人子 (-3ー) (12、XXX.) 引き一川への入り一次の一人リードでの一人での一人によって、 (13、XXX.) 引きました。 (13、XXX.) 引きました。 (13、XXX.) デーリート

(11, XXIX.) Dieu n'oublie | pas le jugement 2 dans toute honte 3.

(12, xxx.) Celle qui vient<sup>3</sup> troubler<sup>5</sup> le jour<sup>6</sup> (qui trouble ta conscience pendant tes jours), qu'on en fasse purification<sup>7</sup> devant<sup>8</sup> toi.

(13, xxxi.) Celle qui vient en chose<sup>0</sup> dure <sup>10</sup>, tu places <sup>11</sup> la venue <sup>12</sup> de Dieu en elle.

' ΦΒΦ', voir aix, 10. — ' 2AΠ. □ □ ¬, voir à xiv, 12. — ' 8ΦΤΕ □ \ , voir à xi, 10. — ' CINI □ □ \ A, voir à xii, 20. — ' ΤΦ2, voir à xv, 14. — ' ★ ⊕ t. Dans les contrats démotiques, \$\begin{align\*} \begin{align\*} \begin{align\*}

### 

(14, xxxII.) S'en va¹ (passe) le jour²; s'en va son compagnou³ dans ce dont le cœur⁴ se préoccupe⁵.

(1-5) 1 OYO- CBOX descedere. J'avais d'abord pensé à OYET afin. Mais le déterminatif des jambes précise le sens. Le mot L S se retrouve avec la même signification dans Setna, p. 138; voir exemples, Rev., v. 199; cf. Poème, vers 71 et 74, p. 245 à 247. Dans la tessère 12512, Rev., IV, IV, pl. 11; dans la tessère 5895, ibid., pl. 13, et dans une multitude d'autres reçus d'impôts. L T / Z J 3 signifie « verser à la caisse ».

4 S S S, dans Koufi, vi. 24, 25, et dans Rev., II, II.

(16、XXXIV.) 第一一月二1en一えご1eg 7771年・1米中ロ

(15, xxxm.) S'en va l'heure<sup>1</sup>, s'en va sa compagne dans la vie<sup>2</sup> sans<sup>3</sup> faute<sup>4</sup>.

(16, xxxiv.) Cela est dans la destinée 5 depuis le commencement 6, alors que les dieux étaient sur la terre 7.

pl. IV, répond i 

ct signifie « transporter». — 

ct signifie » 

ct signifie

### (17. XXXV.) 11-11-1X:1-7X

### \* ee 9 | 1 - 9 | - - 1 1 e 3

(17, xxxv.) Misérable 1 est le soleil 2 devant les impies 3; ils sont misérables devant lui aussi 3.

dire «devant», voir xx, 17, 18; Poème, vers 25, 59, 88; Corpux, t. II, pl. III, l. 2 et 16; Koufi, xx, 1 (Revue, 17, 81); Koufi, xxiii, 43; Setna, 37; dans le pap. bil. de Londres, 2° col., l. 4; Rev. Egypt., XI, p. 183, 529 est transcrit 112er. — 100

The state of the

(18. XXXVII.) 第一(1e~:1en 3-X1e 112-112-X中口(1en 3-X1e (1g, XXXVII.) 第1e为一2e-第一次口 11日本一30e到一十一

- (18, xxxvi.) Alors qu'ils le font obscur en présence de sa plus grande ardeur , il est le maître du monde encore.
- (19, xxxvii.) Alors que l'âme de grandit d'œil (s'enorgueillit) dans la demeure de rétribution où il doit parvenir de la met (mot à mot : il fait lui).
- PARE N. 15; xxx1, 25; cf. Poème, p. 243; pap. gn. Leide, n., 12; Setna, p. 109; Koufi, xi, 32; Ber., 17, 81.

  1 XOQ, xm, 16; xv. 8; xx, 18; cf. Konfi, vm, 11; xi, 30; Ber., 1v, 80.

  1 XOQ, xm, 16; xv. 8; xx, 18; cf. Konfi, vm, 11; xi, 30; Ber., 1v, 80.

  1 XOQ, xm, 16; xv. 8; xx, 18; cf. Konfi, vm, 11; xi, 30; Ber., 1v, 80.

  1 Your à x, 10, -1 Pour le grandissement d'wil, cf. xvm, 21, Pour an agrandira, voir à xvm, 9, et pour le mot amila, voir aussi à xvm, 21.

  1 OPARIE dans Canope, Chrest., 163, et dans Pamont, 36.

  1 Your à xix, 9. -1 TOODEE, voir à xvi, 18. -1

### (30, XXXVIII.) 7.2以四月1121-2

### 口口[|||]一月1:+|]

(21、XXXX.) 入てまた(X)-)=e|-分面にはとう-1e米よう上1en

(20, xxxviii.) Qu'il y ait un bon 1 gouvernement 2 (de l'âme) dans les épreuves 3 ou après 4 les obscurités 5.

(21, XXXIX.) Que Dieu écarte 6 la levée du mal 7 dans l'angoisse 6 (de l'agonie) alors que la mort 9 vient 16.

# (32, AL) MI-JA-XIC-II

(22, xi...) Qu'il sauve 1 mon être pensant 2 (ma faculté de connaître) que la torture 3 d'âme est en train de poursuivre 4.

voir à xvi, 17. — in 1 A, voir à xvi, 6,

1 - 102M, voir à x, 21, - 2 COOYH, voir à xn, 14. Je reviens sur cette question d'une façon plus complète encore dans une des notes de mon Setme (Rev. Egypt., XII, 1-11). ルル・大ノー・シスノイブ・コルフィー et xx, xx, désigne le lieu du sacrifice, de l'exécution ou des supplices, ou le sacrifice et le supplice ini-même. Il est tantôt déterminé par le billot de décapitation, tantôt, en démotique, par le fen, un des supplices réservés surtout à l'époque romaine aux sorciers et parfois aux chrétiens. Le feu était toujours aussi emplosé pour les bolocaustes et autres sucrifices. - 1 - A KOT6 a ici le déterminatif de l'argent, comme dans xxvi, 18, et généralement quand il s'agit des poursuites exercées par un créancier. Le mot N2113 se retrouve sous la forme 123 dans Setme, 11, 29; 111, 13, 25, et v, 11. Dans les trois premiers exemples, il signifie «tenir serré» on «cacher», de KTO convolvere . cingere , constringere , circumdare : dans le quatrième , « sceller » , à rapprocher de 2113 «graver» (Poème, 158 et bil. de Berlin). Dans ces divers cas, le déterminatif de l'argent est

### 

COLONNE 21.

# - タリー・リター・リター・リター・メニティア

(33, XII.) C'est la levée du mal 1 pour l'homme de Dieu celle qui vient 2 à son arrivée 3.

#### COLONNE 21.

(1, XLIL.) Un malheur (une chose 4 dure 5) sans 6 faute 7 n'est point à craindre 8.

abusif, tandis que dans notre document il est très à sa place. Voir pour ce mot et ce syllabique xvi. 7, et surtout la dissertation spéciale que j'ai consacrée à ce sujet dans le numéro ry de la ri année de ma Revne égyptologique. p. 198 et suiv.

# (2. xim.) ]1~ pport >= cp - x - 3

(3, хых.) £ X П=ш-1е X - Т

(2, XLIII.) Le temps 1 (d'arriver) dans la demeure 2 de rétribution 3 ne tardera 1 pas pour l'homme de Dieu.

(3, xLiv.) Il y a celui qui est patient<sup>a</sup> en ce qui touche<sup>a</sup> le lendemain<sup>a</sup> auquel sa main<sup>a</sup> n'est pas parvenue<sup>a</sup>.

11; XXIV, 1, 11, 22; cf. Poème, p. 220; Koufi, vii. 20; ix. 5; XII, 12; XVII. 10; Hev., IV, 84, note 3; Quelques textes traduits à mon cours. p. XXIX.

COYCOY M © CHY, voir à XVI, 23. — COCK M SIX. 9. — COCK M Noir à XVI, 18. — COCK M No. 14. 19; xXIII, 19; cf. Kouh, VI, 17; XII, 17; XIII, 32; XV, 34; Rec. Èg., II, 10, pl. 10; IV, 78; Poème, p. 173; pap. gn. de Londres, VIII, 1; IX, 11. Dans le pap. gn. de Leide, XXII, 16, ce mot est écrit /// ≥ ; cf. Rec., IV, 3-11, pl. 73, note 7. — COPC NEHT, voir à XX. 4. — (6-0) COTRC. Cette particule, qui intervient sans cesse dans notre document, est écrite tantêt /// Å —, comme le verbe TEUERE (c'était

# (A. xiv.) 本米丁leJi~~「m~」

「X」コニューショントンストリータ

(4, xLv.) Il y a celui qui ne prend pas souci! et dont la destinée 2 prend souci.

(5, XLVI.) Il ne sera pas dans la demeure de punition<sup>3</sup> l'homme<sup>4</sup> sage<sup>3</sup> qui a pris<sup>6</sup> son cœur<sup>7</sup> pour compagnon<sup>6</sup>.

la vicille règle), tantôt // // etcb. Dans le Koufi (voir Rev., V. 1, 98, note), elle s'écrit // 13/, avec = 6, au lieu de | e = 6. Elle est traduite par EIII dans Casora (Chrest., 133). La particule composée GTRG XG se retrouve une fois dans Pamont, où elle est traduite par | Mais généralement, dans Pamont même (xix et 19), elle est remplacée par b // 2) avec la même traduction | M. II en est de même dans le bilingue d'Abydos (Rev., VI, 11, pl. 3); ef. Koufi, xii, 31, etc. — PACTG, vii, 6; voir à xvii, 14.

1 POOY (3), voir à x, 19. — 2 Idil 1 1, voir à xv, 21, et à xx, 2 et 3. — (3-5) 2 1 A 1 , déterminé par 3; voir, pour ces deux mots, xxi, 2, οὰ Δ 1 , bien qu'ayant ce déterminatif

# 110×11×11/110-×10-100-

- 001111

CHAPITRE XVIII.

(7.) Ily 5 ----

(6, xLvn.) La destinée et la fortune qui viennent, c'est Dieu qui les fait venir.

Vers 483.

#### CHAPITRE XVIII.

(7.) Enseignement dix-huitième 5. (La connaissance de soi-même et la voix de la conscience.)

faneste, est pris dans le sens favorable, comme A — 6, xxiv.

2; voir aossi à xix. 9, et xvi, 18. — 1 pome, voir à xiv. 17. —

1, voir à xi. 10, et xvi, 18. — 2 XI T —, voir à xvii,

23. — 1 2HT — 22. voir à xvi. 3. — 1 — 2 GPHY,

voir à xii, 3.

ILLI 1 1, voir à xv, 21. — 2 [ ① ( ) ΦλΦΝΙ, voir à xx.

3. — 2 L'addition est inexacte. Peut-être, comme dans le chapitre xvm, les mots «enseignement dix-septième» formaient-ils, dans le texte primitif, une ligne à part, qui a été comptée. — 1 caw [ ] [ ] , voir à xv. 18. — 2 MAZIZ. La préformante des nombres ordinaux MAZ = ∞ intervient en tête de tons

(9, in.) マeカーマ・デーなる「III・ボール」

(10, III.) ve 为一子e; le L 二二二人 一引之 D A 四人 11 生!—

8, 1. (Titre.) Moyen 1 de grandir 2 ton cœur 3 jusqu'à 4 ce que tu te connaisses 5, pour ne pas être en péril 6.

(9, II.) Le grandissement du cœur de l'homme <sup>7</sup> sage <sup>8</sup> consiste à tenir conseil <sup>9</sup> avec <sup>10</sup> Dieu <sup>11</sup> (ou à prendre conseil de Dieu).

(10, m.) C'est un grandissement du cœur 12 sans faute 13, en sorte qu'arrive un bon gouvernement 14 (de l'âme);

nos chapitres, comme dans le numérotage des tablettes prophétiques de la Chronique démotique et dans les décrets trilingues, quand il s'agit des temples de premier, de second et de troisième ordre.

1 — 10 ## MØIT, voir à χι, 22. — 2 ΑΙΑΙ, voir à χνη, 9. — 2 ΑΙΑΙ, voir à χνη, 9. — 4 ΦΑΤΕ (voir à χνη, 2). — 4 COOΥΝ, voir à χι, 6. — 4 2ΦΦ), voir à χ, 9. — 7 ΡΦΜΕ, voir à χιν, 17. — (4-14) 2 ... voir à χιν, 10, et χνη, 18.

# 

(11, IV.) En sorte que l'impie<sup>1</sup>, homme sensuel<sup>2</sup>, connaisse<sup>3</sup> ce que Thot a placé<sup>4</sup> en son cœur<sup>5</sup>;

(12, y.) En sorte que parvienne 6 la honte 7 au méchant 8, parce qu'il 9 n'a pas pris conseil 10.

— ° СОБИІ, voir à XII, 18. — " ХУШ, voir Rev., XI, IV, p. 191 et suiv. — " НОУТЕ, voir à XII, 19. — " ВМИ, voir à XVII, 19. — " ЗЕМІ ЗНИВ ... , voir à XVI. 10. — " ЗЕМІ ЗНИВ ... , voir à XXI. 20.

voir à x, 18. — CODYN, voir à xVI, 18. — XW \\
\[ \begin{align\*}
\lambda \text{voir à xV}, 14. — MEHTA, voir à xVI, 3. — HOUZ \\
\begin{align\*}
\begin{align

# (13, VL) 米ニュー川ーマモニー米ニ

(13, vi.) Celui qui écoute 1 ce qui vient 2 en son cœur, celui-là se détourne 3 de la peine 3;

19, 13; xm. 3; xm. 10; xxi. 12, 19, 20, 21, 22; xxi. 4; xxii.
16; xxvi. 4, 9, 13; xxix. 16; xxxii. 24; xxiiv. 12). / D/L
est traduit \( \begin{align\*} \frac{1}{2} \infty \) dans Rhind (4-6); /> L 7 \( \begin{align\*} \frac{1}{2} \) par \( \begin{align\*} \left\ \dans \text{Pamont.} \) (10-11). Ailleurs. dans Pamont. on trouve la traduction \( \begin{align\*} \left\ \dans \text{Pamont.} \) (2000y); \( \begin{align\*} \left\ \dans \text{Pamont.} \) (14-15). et \( \begin{align\*} \left\ \dans \text{Pamont.} \) par \( \begin{align\*} \left\ \dans \text{Polimic.} \) (ibid., p. 49); voir p. 62. etc.; voir aussi Setna. p. 95; Polimic. vers 15. 23. 41. 72. p. 159. etc.; Corpas, t. II. pl. 5. Dans notre document (xiii. 11. et xvi. 23). le mal abstrait est écrit \( \begin{align\*} \left\ \delta \left\ \del

13. — (3.4). The A KOTG et The MKOT sont parallèles en hiéroglyphes et en démotique, et parfois on écrit le premier mot avec l'orthographe spéciale du second. C'est ici le cas. Le verbe 2 2/ 2 = 1 = 4 dormier est employé avec ce sens, 1, 1; 11, 13, 13; xiii, 13, 11 représente le 2/24 = 1 = 1 de Rhind, 415; de Setna, 159-160; du Poème, p. 38, 1, 17; p. 131 et p. 221. Bans notre document, il s'écrit

# (14. VII.) 米丁作水子·;~ 1e-三+ ·~米丁/二口四〇1一世米/e~1111 -9

(14, vii.) Celui qui garde 1 son cœur 2 et sa langue 3, celui-là se détourne 4 de son ennemi 5.

# (15, vm.) X コロョカはあー川ョカル

(15, viii.) Celui qui révèle une parole 2 cachée 3, c'est comme s'il faisait sa maison 4 brûler 5.

14. Entre T et AAC s'intercale Z K / (Poème, vers 84], indiquant pour le syllabique 🛶 ner la nouvelle lecture AAC. Dans le pap. gnostique de Leide (11, 3 et passim), on a la leçon X < 11 X = xxc. qui est devenue, de son côté. 4 (11 3 dans notre document. - \* KOTE, voir à XXI. 13. - 1 XXXI 1 9. voir à x, 19. 1 COM, XXI, 15; XXII, 13, 18; XXIII, 1; voir Poème, p. 243; pap, gn, de Londres, 11, 29; pap, gn. de Leide, x, 36; x111, 1; Moschion, vers 12; Rev. Eg., II, 11, pl. 69. Dans tous ces exemples, on a -- - 5 on -- - 5 7227 Dans la Chronique démotique: 591172/12 411 S - 1 \_ sit se manifestera, faisant resplendir la basilique d'or ». Dans Pamont, 60x11 révéler, mettre à nu » est employé pour onno: 42/2 ) U - 6 111/2 fai donné des vôtements an nu = [ ] [ 8 !- T ] (8 - 4.-1 T 3 GAXE, voir à xix, 14, - 1 zon T , voir

1 CATE, KIH., 15; XII., 15, 20; XIV., 12; XXX., 21; XXX., 21.

# 

(16, 1x.) Celui qui la répète 1 au petit de cœur, celui-là dit : « Gouverne 2 » à sa barque 3.

(17, x.) Celui qui s'écarte de ses coups (des coups de langue), celui-là éloigne les coups de Dieu.

### (18, XL) メントーラニアンマンこ

#### アーメンファー

(19. XII.) re為一子·二一旦lengy

(18, xl.) L'homme sans vergogne i dont le cœur 2

est petit3 - petit est Dieu à son égard.

(19, xII.) Élévation (on grandissement<sup>5</sup>) du cœur<sup>5</sup> du méchant<sup>7</sup> — que le temps <sup>8</sup> tarde<sup>9</sup> en elle.

1 AAG, voir à X, 4. — 2 2HT X 5 2, voir à XVI, 3. — 2 Pour l'expression spetit de cœurs, cf. XIX, 11; XXI, 16. 18, 23; XXII, 11. Pour = = , voir à XVII, 19. — 2 ] 1 HOYTE, voir à XIX, 12. — 2 AIAI, voir à XVII, 9. — 2 2HT, voir à XVII, 3. — 2 ROWHE ] 2 , voir à XXI. 13. — 4 TH 9, voir à XVII, 14. — 2 OCK ] 1 A, voir à XXI, 2.

# (20, XIII.) エマのカーデューユーロッツ カムリコントーリリーリローサーハーン。 アンニーリ

(20, xm.) Est élévation 1 du cœur 2 du méchant 3 comme 4 la flamme 5 brillant 6 pour s'éteindre 7.

1 AIAI, voir à XVII, 9. — 1 2HT, voir à XVI, 3. — 1 BOOME, voir i axi, 12. - 1 = KAOAHEP, voir à xi, 9; voir aussi dans le numéro IV de la onzième année de la Revae Égypt., 15. - 1 Dans notre document, comme dans le bilingue Rhind, le mot 🗀 🐧 neipe prend le déterminatif du «bassin», sur lequel il fant consulter une des notes de mon Petibast, et qui vise ici la sortie de l'inondation. Comme dans Rhind également, le déterminatif A prend la forme . Il est ici surajonté au déterminatif & = # , cf. xxx. 6; Pamont, p. 23 de mon édition, à propos de la sortie de l'eau; Pamont, p. 32; Poème, vers 84. p. 134. 147, 149, 218; Koufi, IV. 14; V. 25, 26; XII, 74; Rer., tv. 88. Le mot O// signifie aussi «blé», 🖵 Ro-SETTE, Chrest., 11, 16, 182. Pour O/ 11 17, cf. pap. gu. de Londres, 11, 2, 15, 17, 14; 1x, 1, 3, 9, 13, 15; x, 29; рар. gn. de Leide, m, 4, 5; xiv. 12, 29; xvi, з. — 2 сосум, Le même mot se retrouve de Londres, v. 12, et vii. 3.

# (21, XIV.) エマeカーマモンIeAーニー

(21, xiv.) Est élévation du cœur du méchant<sup>1</sup> à cause <sup>2</sup> de l'eau <sup>3</sup> dévorante <sup>3</sup>, afin que son tombeau <sup>5</sup> (sa mort) passe <sup>6</sup> (s'éloigne).

1 Voir le verset précédent. - 2 6 TEG, voir à XXI, 3, э мооу == ; cf. ххи, 15; ххи, 15; ххх, э1; ххи, 6 et 21; Koufi, M. 7, 11; Bev., IV. 75, 76; CANOPE, Chrest., 149. 273\_ est traduit par 1 = -. Hapi est rendu dans le grec par ΠΟΤΑΜΟΣ. Dans Pamont, p. 22. = répond à 73 . Plus loin, 23 est rendu par \*\*\* (noyn). - 1 Le mot N G+ 411 répand à le - 5 . Le verhe OYOM +manger > correspond : 1° à 7 3 = -1 3 = - 1 1, Koufi, x11, 31; Rev., 18, 88; 2° à 23 K = + 1 3, Pamont, 35, 44; Koufi, x1, 32; xvm, 14; Poème, vers 55, 63; p. 56, 130, 131, 186; Rhind, xv1, 4; pap. gn. de Londres. verso, IX, 3, 4; de Leide, vI, 12; XIII, 2; 3, 5, hiératique d. Pamont, 16 et 35 (il est traduit par 3 1 3); Koufi, x, 3o; xvm, 5, 32, Il faut dire que, dans le pap. gn. de Leide, xiv, 40, cité dans le Poème, p. 186, on trouve URtalintanelquo \$ écrit presque hiéroglyphiquement a le sens de «boire», et 🚨 celui de

(22.XV.) たマeカーゴ・デー上len分 プン:Xleーー1をロリーン:Xlelロリ 一学ハン:ナー

(23, xvi.) ve カーマ・: |eーナマ: | ×m1|オー×|e|エタ×ニニ

(22, xv.) Il y a élévation du cœur pour le méchant afin que son seigneur 1 le mande 2 et que celui qui le mande aille 3 à sa suite.

(23, 1vi.) Élévation du cœur et amoindrissement (petitesse) de cœur produisent la destinée et de leur maître et.

\*\* The solid x, 12. — \* The x 210 y 1, voir à xu, 14. — \* Voir à xu, 21, et xx, 13. — \* Alai, voir à xu, 9. — \* 2HT, voir à xu, 3. — \* The xoir à xu, 19. — \* 2HT, voir à xu, 3. — \* Mil x xu, 21, et xx, 2. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 20, et xx, 21. — \* 11 HR x xu, 21. — \* 11 HR xu, 21. — \*

COLONNE 32.

(1, XVII.) 1e-×1e|||@||2|e-||1=)五

(2, xvm.) |e~×|e|元川海□×||||| :二卦-了:本米门

ニーメルアリニマア (3, xix.) 「アルメネシニルアリニマメ

#### COLONNE 22.

(1, xvii.) Leur temps 1 à tous 2 deux constitue une expérience 3 dans la main 4 de l'homme sage 5.

(2, xvm.) Leur venue est dans le conseil? (le dessein, la providence) que fait se lever (se manifester) Dieu.

(3, xix.) Ge n'est pas l'homme sage<sup>9</sup> et instruit<sup>10</sup> qui connaît<sup>11</sup> la vraie science.

<sup>1</sup> Προ coycoy, chy, voir à xv1, 21. — <sup>2</sup> Throy — 1, xvm, 3; xxn, 1; xxx, 15; xxxn, 6, 10; Poème, vers 31, p. 168, 247; Kouli, x, 32; xt, 1; xvm, 32. Pour les diverses formes de Thp, dans le Kouli, Rec., 1v, 85, note 10. — <sup>3</sup> XONT, voir à xπ, 15. — <sup>4</sup> NTOOT, voir à xvm, 11. — <sup>4</sup> Voir à xt, 16, et xvi, 18. — <sup>4</sup> Λ ει, νοίτ à xx, 13. — (7-11) <sup>5</sup> COGHI, voir

# (4. xx.) 上 (e) 二 数 cm 119

(4, xx.) Ce n'est pas non plus¹ l'homme sans² vergogne et le méchant³ dont l'aventure⁴ est le péril ou la peine³.

à x11, 18. — ' ΤΌΟΥΝ, νοίε à x1, 21. — ' Voir à x1, 10, et xv1, 18. — <sup>11</sup> CΟΟΥΝ, νοίε à x1, 6. — <sup>11</sup> CΟΟΥΝ, νοίε à xv1, 18.

TON APETHY MEPISTON YHOMNHMA. 

TON APETHY MEPISTON YHOMNHMA. 

TON APETHY MEPISTON YHOMNHMA. 

To serical de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, μ, pl. 6; 

Takentare de couronness, pap. gn. de Leide, revers, pap. gn. de Leide, xx, 25. On a aussi: 3 + 94 chabiteant de vases

# (5. xxi.) leー「上川二面」・川eーマe分

(5, xxi.) La connaissance , le jugement et l'élévation du cœur viennent de Dieu .

(6, xxu.) La destinée <sup>7</sup> et la fortune <sup>8</sup> viendront <sup>9</sup> (sic) quand <sup>10</sup> il les fait se produire <sup>11</sup>.

liès»;  $411122/\frac{4}{2}$  marchand de légumes»;  $723\frac{4}{2}$  efabricant de vaisselle»; 5/5-7/2 boulanger de pain de Syrie»; 72/1/2 etisseur», etc.  $9=\frac{4}{2}$  can a ici le même emploi que ca; ef. cancara more ebriorum; ef. 9 erreur», etc. 9 erreur», etc. 9 erreur», etc. 9

#### CHAPITRE XIX.

#### (7.) シアンカー語

# (r) ジア (マン・ーニージ 11ー1 マー)

### (8, m.) 旦: 五mロ入入川e-二分六! オートーなこ)。

#### CHAPITRE XIX.

LA DOUCEUR ET LA MODÉRATION DANS LES PAROLES.

- (7.) Enseignement 1 dix-neuvième.
- (Titre.) Moyen <sup>2</sup> pour faire être (pour acquérir) ta tranquillité<sup>3</sup>.
- (8, ii.) Être doux en toutes ses fibres intimes ; c'est la louange de l'homme-sage ;

pl. 65, etc. Distinguer / exep equande, de / 11 efxep esie, traduit par EAN, pap. gn. de Leide, viu, 27, 30; cf. Poòme, p. 164, 211, 219; Carper, t. 11, pl. 1, L 18; pl. 2, l. 8 et 12; pl. 5; etc. Ces deux particules se sont confondues dans ecucion, qui en copte signific esie et equande, — " TCOOYN, soir à x1, 2.

1 CBB, voir à xm, 8. — 1 — 5 € # MEPT, voir à XI, 12. — (2-1) 2 CGPAST | \$\frac{11}{12} \sqrt{1} = 3. 3. 320, 8. 8200, 7.

# 

(9, m.) (Tandis que) la puissance de l'homme sans vergogne dans son pouvoir tyrannique de s'en va derrière la mort qui approche d.

(10, tv.) Ne point rendre dure? ta parole : ne point dire les gros mots? de ta langue 10.

8, 9, 10, 12, 15, 16, 18; XXIV, 21. Y ? [ ] [ ] ...

= ANDAAEIA dans le décret de Rosette (Chrest., p. 23). —

\* 611011, voir à XVIII, 8; XXIII, 13; XXVII, 16; XXXIII, 12. —

\* Voir à XVIII, 22. —

\* [ ] [ ] 2000, voir à IX, 23. —

\* Voir à XI, 10, et à XVI, 18.

The first of the second of the

# (11. v.) トヨートを出こニャルタール ロアニリートリーコース (12. vr.) ニナーマーニトータ ※えのリー

(11, v.) Les gros mots 1, qu'il en soit fait punition 2 dans les membres comme 3 du blasphème ou du parjure (réponse mauvaise 1).

(12, vi.) Ne point être petit de cœur e: tu prends la parole : tu perds l'occasion (tu te fermes le temps ) d'entendre 10.

Le S. x. 16; xxn., 10, 11, 21; xxm., 1; xxl., 18; xxvm., 4; xxxv., 18; 75 = 1 S dans Rhind., n° 360; cf. Poème. vers 7, 15, 22, 35, 71, 72, pages 80, et 205 à 210; Moschion Rev., II. n. pl. 70; Koufi, xn., 24, 25; Rev., tv. 86; Rev., v, 184, 185; Pamont, p. 60 et 66. — Ou agrande paroles soit dans le sens d'injure, soit dans le sens d'orgueil. — AxC., — 10, voir à xxi, 14.

Ou «grande parole». — OCO, voir à XII. 5. — X XI. voir à XI, 9, et Rev. Èg., XI, p. 200. — Voir Rev. Èg., XI, p. 205 à 218. — X XIII. 3. — XIII

### (13.vii.) 三旦・コマートコームでA

---

(14, vm.) Nosvilailes-inst-

一十七三十八十十一

(15, 15.) 上記 学《米三一》四米1

### 「川幸!の人口で日ーニー

(13, vn.) Ne point révéler les choses cachées 2 de l'homme sage 3 parce que tu les as entendues 1;

(14, viii.) Mais que grandisse<sup>5</sup> sa louange<sup>6</sup> de cœur<sup>7</sup> et d'acte<sup>5</sup> à cause de ce que tu as entendu<sup>9</sup>;

(15, 1x.) En sorte que vienne l'eau <sup>10</sup> dans le vin <sup>11</sup> sans <sup>12</sup> eau <sup>13</sup> (mettre de l'eau dans son vin sous ce rapport).

160 AH, voir à XXI, 15. — 2 2HH, W & voir à XXI, 16. — 3 Voir à XXI, 18. — 4 Mot à mot : propter auditionem. — 4 MISI, voir à XX. 4. — 4 MOT à MOT, voir à XIX, 28. — 5 2HT, voir à XXI, 3. — 5 Noir à XIV, 17. — 8 Propter auditionem. — 10 HMOOY, — , voir à XXI, 21. — 11 HPH, A, XXII, 12; XXII, 15; XXIX, 23; XXXII, 12; Poème, p. 253. — 12 CMH voir à XXII, 19. — 13 MOOY.

IX.

### 3中(€)×16~□0·万 (16, x.) ニューニーン・フー×16) ユーニー

(17. XL) 米丁智川田一ドー米川・中 米丁ド川男一米シード川男

<sup>(16,</sup> x.) Ne point vexer qui te vexe jusqu'à 2 ce que son jour 3 arrive 4;

<sup>(17,</sup> xi.) Celui qui navigue savec le navire, celui-là est rejeté (débarqué) au temps où il doit être rejeté (débarqué).

<sup>(18,</sup> xn.) Ne point révéler 11 les choses qui sont en ton œur 12 à (ou sur) ton seigneur 13, en fait de pensée 14 (ou jugement).

### (19. xm.) X川川・ニューシー |-3人ではアナナーア川はメナ (30. xnv.) 三米川アイ川・コラーメー (30. xnv.) 三米川アイ川・コラーメー |-1111-ニュー

(19, xm.) Le conseil qui arrive à l'homme sans vergogne 3, qu'il soit léger 3 comme 5 le vent 6.

(20, xiv.) Ne point multiplier 7 les jugements 8 de ta langue 9, pour conseiller 10 sans qu'on t'interroge 11.

pitals (en argent). — \* 200 YI, voir à xvm, 14. — \* TH }

②. voir à xvn. 14. — \* Mot à mot: «du rejet». — \* ODAII.

voir à xxi, 15. — \* 2HT, voir à xvi, 3. — \* , voir à x, 12. — \* , voir à xvi, 18. \*

\*\*Cerit aussi ( ) 2 ( ) - e ) + A) = ]

| - ou | | - + A = HC (va. 18; xxviii. 23). - |

\*\*Voir à xi, g. - (6-11) \* HIGC THY, voir à xvi. 22. --

2 AUM. voir à xv1, 5. - 1 15 Le mot 5 111 3 15 on 15v11 34 3 se trouve XXII, 20, 23; XXVII, 11; XXI. 15, 18. Il signifie sjuger, juge et jugements : Z/R4 ? 4pm 3+3) eles dieux qui jugent : (Pamont, 1): 411 32 401113+ 32-402 . la salle de justice .= 1 (Pamont, 7); 111 3+ 32 - 20 7 = - = 11 (Pamont, 9); 111 2 3 12 40 - 1240- 112532 8 7 % 1/11/3. 5 ton nom : il juge les voies en ton nom de juge (ibid.): 4 111 34 3 5 17 - 6/12 611 13 7 ala salle de ceux qui jugent (ibid.); une transaction est faite (Nouv. Chrest. p. 81): 34 55 ) / 1 Sun 118-7 10511 1 27 1,13 Ju devant les juges qui font justice à Thèbes); une autre transaction indique que ce sont les prêtres d'Amon aqui font justice à Thèbes », tous les actes de vente par écrit pour argent mentionnent le tribunal «le lieu de justice» 3+ 3 - 11/20 42 111 où le serment doit être prononcé. Enfin, dans mon second mémoire sur les Blemmyes, l'inscription de Terermen, 1, 1 et 18, mentionne: 1/1 1/3/p - to 21/2 30 ele grand juge de l'Hermeion ». - " - Te AAC, voir à xxI, 14. - " COGHI, voir à MI, 18. - " OYO, voir Ree, Eg., M. p. 204 å 217.

# (21. NV.) Xニエナートあー1e-1五 -Xニー1・ニューX1e-1ー] 五 (22. NVL) 」・ニースニニゴーX ニ1eカーマモラロ「NIIニゴ

(21, xv.) Celui qui hâte<sup>1</sup> sa voix<sup>2</sup> en parlant<sup>3</sup> ment<sup>a</sup> dans sa réponse<sup>5</sup>.

(22, xvi.) On n'écoute pas les dires du pusillanime dans une convocation officielle (ou un rapport public).

# (23、水川) リーニートン川二五一学・

COLONNE 23.

(23, xvii.) On ne fait pas revenir 1 le jugement 2 au cœur 3 d'un fou 4 par (acte d')autorité 5.

#### COLONNE 23.

(1, XVIII.) On ne brusque 6 pas autrui 7 sans le lui avoir manifesté 8 (le jugement) par voie de prière 9.

pour 3 (Chrest., 148 et 168). Dans le pap. bil. de Londres, col. VI. 2/11 3 || est transcrit f = 1/4. Dans le bil. de Berliny, 3 = 4/1 N S = Temp. et (1) N Dans le bil. de Berliny, 3 = 4/1 N S = Temp. et (1) N Dans le bil. de Berliny, 3 = 4/1 N S = Temp. et (1) N Dans le bil. de mois a 4/1 n Dans le pas
sim); S = 1/2 Bil. Rhind n° 194. - \* TAKE M2HT. Les mois a 4/1 n Dans le sens d'annonce (Tamo), de notification, de rapport et à CEMI CMME convocation en justice, accusation; voir à x. 8.

1 = ef. xws. 17. - (2-0) 2 x x voir à xxii. 20. -

## 

(2, xix.) On n'amène 1 pas l'impie 2 dans l'obéissance 5 par de gros mots 4 (par parole grande).

(3, xx.) On ne vanne<sup>5</sup> pas (non plus) la graine<sup>6</sup> de son fardeau<sup>7</sup> par un souffle<sup>8</sup> léger.

2 2HT \_\_\_\_\_ Voir à xvi. 3. — COG. voir à t. 5. — Martin de co mot à propos de xi. 17. — KG. voir à xvi. 17. — CODAII, voir à xvi. 17. — CODAII, voir à xvi. 15. — CODAII, voir à xvi. 19.

(4, xxi.) L'homme i sans vergogne ne prendra pas part i dans les biens i (célestes) à cause de sa (seule) venue i.

(5, xxii.) Meilleure 6 la part 7 de celui qui sait attendre 8, que la part 9 de celui qui dit 10 gloire 11 (qui loue Dieu).

## (6, xxm.) 下二・eエリンニューニー ー」eエター×1eコニーター (7, xxiv.) 生る1e入ニエリロリー×

F. 7

(6, xxm.) Il vaut mieux<sup>1</sup> bénir<sup>2</sup> autrui que de faire honte<sup>3</sup> à celui qui te fait affront<sup>4</sup>.

(7, xxiv.) L'homme sage sans paix , sa perfection (d'homme sage) n'est point arrivée .

quer qu'en général [], en démotique surtout, répond à 6. J'en pourrais citer des centaines d'exemples. — " TO, voir à xui, 5. — " XO ], voir à xxii, 22. — " EOOY ] ]; Setna, p. 109; Konfi, xi, 27; xviii, 6; Rec., iv, 80; Quelques textes traduits à mon cours, p. xxvii; pap. gu. de Leide, xiv, 1.

# (8, xw.) ハニー | 10年1日 | 10一次 | 10年1日 | 10年1日

(8, xxv.) Le disputeur (ou le batailleur)<sup>1</sup> alors qu'il y a paix<sup>2</sup>, son action<sup>3</sup> ne fait pas défaut<sup>4</sup> (ou manque).

(9, xxvi.) La joie<sup>5</sup> (on la fête) sans <sup>6</sup> paix <sup>7</sup>, son maître <sup>6</sup> n'est vraiment pas satisfait <sup>9</sup>.

## 

(11, xxvm.) 1e-1-01-11em71X

(10, xxvii.) Le temple 1 sans 2 paix 3, ses dieux 5 l'ont déserté 5.

(11, xxviii.) Pour faire une chapelle<sup>6</sup> à Dieu à cause <sup>7</sup> de son esprit <sup>8</sup> (de l'esprit de paix);

(13) (7 répond à 3 ) > (, hah 1) - qui dans le décret de Rosette répond à NAO∑ et à 1 (Chrest., p. 45-190. 16-191-192; cf. Poème, p. 218). Dans le même décret de ROSETTE (Chrest., p. 36-183), le mot 1117 7 1 1 = 1 1 5 11 répond aussi à NAOΣ et est cette fois rendu en hiér. par A C'est le mot qu'on retrouve aussi en démotique sous la forme 1/1 92 = KEN2E, stèles du Serapénin, passim. on 10 ( ) Z . inscription de Palona à Dakké, ou ( D w ) Z Poème, p. 220; Koufi, vii, 20-36 : «chapelles des dieux». Dans Pamont, p. 4s. (1) 72 = 1 arccoin a comme KHZE angulas, latus damas. Il faut d'ailleurs bien se garder de confondre / > signifiant dans Roserre (Chrest., 48) a coin. angle (KOOY2 angulus; cf. Poème, 166; Moschion Rev., 11, 11, pl. 68; Setua, 206, 209, 210), avec 77 76 qui dans Roserte (Chrest., in) le suit immédiatement, pas plus qu'il ne fundrait le confondre avec 3 3 c) > = 4 (Koufi, x1, 21; Her... iv. 79) ou 7 11 70 (Pamont, 41) signifiant chrass (comme parfois KHEG en copte). Dans Roserre il y a aussi une antre distinction à faire entre les deux mots démotiques signalés plus hant et qui, l'un et l'autre, sont traduits par NAOE. ?? ? 4 = 1 indique surtout le vrai naor monolithe tel qu'il en existe deux au Musée du Louvre; 111 201 b = 2 7 indique une chupelle dont on faisait la construction parallèle à celle des temples; mais cette distinction s'est effacée plus tard. — 7 GTRC, voir à xxx, 3. - " , voir à x. 10.

(13, XXX.) Ieールニンタス: ニカロメ メリスのAー単: 動

ザ^ニよう1・川分

<sup>(12,</sup> xxix.) Pour faire louer la marche de l'homme sage à à cause de la paix 5;

<sup>(13,</sup> xxx.) Pour faire les épines douces dans la vie à cause de la douceur de.

<sup>(14,</sup> xxx1.) Celui qui durcit<sup>11</sup> son âme (ses qualités intimes <sup>12</sup>), celui-là s'amènera <sup>13</sup> une mort efféminée <sup>14</sup>.

<sup>1 200 [ ] ;</sup> voir à IX. 23. — 1 LIII A MOOGE, voir à XIII, 19. — 1 Voir à XI, 10. et XII, 18 — 1 ETRE, voir à XII, 3. — 1 CGPART [ ] , voir à XII, 8. — 1 APO APOQUE [ ] , voir à XVII, 11. — 1 ETRE, voir à XXII, 3. — 1 GNOH, voir à XXII, 8. — 1 HAGIT, voir à XII, 2. — 12 ] , voir à XVIII, 22. — 13 HA GHE, pour HA. voir à X. 21; pour GHE A. voir à XI, 3, et XII, 4. — 11 XHH, voir à X. 18.

(15、xxxn.) 本本1:1131e~10日本)

(16, XXXIII.) 全上[en分]X[e~]旦[

(15, xxxxx) L'homme sensuel (ou efféminé) qui est en paix 2 est comme 3 un crocodile 3 dans l'eau 5.

(16, xxxm.) Le méchant<sup>6</sup>: — sa paix <sup>7</sup> est comme<sup>8</sup> un plomb<sup>9</sup> lourd <sup>10</sup>!

<sup>(17,</sup> xxxv.) Et il n'y en a pas (de paix) pour l'homme sans vergogne<sup>11</sup> dans le besoin <sup>12</sup>, pour celui dont la douleur <sup>15</sup> a saisi <sup>15</sup> les os <sup>15</sup>.

<sup>1</sup> XHH, voir à x, 18. — 1 Серхгт ПП — , voir à XH, 8. — 1 НООУ — , voir à XH, 9. — 1 НООУ — , voir à XH, 91. — 1 Серхгт ПП — , voir à XH, 8. — 1 Хорф, voir à XH, 9. — 1 ТАЗТ, татез — 1 — 1 поіт à XH, 4. — 1 Але ХАХІ, voir à X, 4. — 1 Д — , voir à XH, 8. — 1 ХОРФ, voir à XIX, 4. — 1 Але ХАХІ, voir à X, 4. — 1 ХОРФ, voir à XIX, 4. — 1 ХОРФ, voir

O 000

(18, xxxv.) C'est Dieu<sup>3</sup> qui donne<sup>2</sup> la paix<sup>3</sup>; et la douleur<sup>3</sup> est dans ses desseins providentiels<sup>5</sup>;

(19, xxxvi.) La destinée 6 et la fortune 7 qui viennent 8, c'est Dieu qui les fait venir.

Vers 36.

#### CHAPITRE XX.

#### 

ターナル

(21.11.) Nosselerg-1-3-x

#### CHAPITRE XX.

20. Vingtième chemin 1. (Le respect des petites choses.)

1. (Titre). Ne point rapetisser 2 une petite 3 chose 4

de peur de transgresser 5 par elle.

(21, 11.) Qu'arrive la honte du meurtre à l'homme sans vergogne pour rapetisser le une chose l'agrande l'a en son cœur 13.

#### (22, m.) 入る五~ | 1ex 3~女丁 | e A - | - | - | 1五- x - ~

(24. v.) トラーメニリザメリステント

(22, m.) Qu'on fasse honte à l'homme grand pour avoir rapetissé une chose grande aussi.

(23, iv.) G'est Dieu2 qui donne3 le cœur4 à

l'homme sage<sup>5</sup> à cause<sup>6</sup> de sa crainte 7.

(24, v.) C'est lui qui place l'impie dans la honte 10 à cause 11 de la puissance 12 de son ventre 13 sur lui.

voir à xix, 12, — 3 — +, voir à xix, 23. — 5 εHT, voir à xix, 3. — 5 εHT, voir à xii, 3. — 5 εHT, voir à xii, 3. — 5 εT ε ε, voir à xii, 3. — 7 εΠΑΤ, voir à xii, 1, — (N-13) 5 1 Α ΧΟ ΚΟ,

## ・×ノハーニアートリータリコー(ナニリ)「コ

COLONNE 24.

## おこ色で・シニマ (v. vir.) メニュロージニュラ・メンジ

(25, vi.) Ne point rapetisser la parole du roi la parole du dieu pour l'annihiler.

#### COLONNE 24.

(1. vii.) Celui qui le craint 7 (Dieu) en présence 8 de la honte 9, qu'il se tienne en dehors 10 de toute 11 honte 12.

1 XOA2, voir à XXIII, 20. — 2 DAXE, voir à XX, 14. — 2 DAXE, voir à XX, 14. — 2 DAXE, voir à XIX, 14. — 2 DAXE, voir à XIX, 14. — 3 DAXE, voir à XIX, 14. — 3 TARO 2 DAXE, voir à XX, 10. — 7 CHAT, voir à XXI, 1. — (5-12) 3 DAXE, voir à XXI, 1. — (5-12) 5 DAXE, voir à XXI, 1. — (5-12) 5 DAXE, voir à XXIIII ante, coram, à auxsi le sens antea. Dans la première acception.

(2, vm.) Ne point rapetisser 1 une petite terminaison 2 (la mort) par des remèdes 3 en se droguant. (3, ix.) Celui sur lequel cette terminaison 2 l'em-

le long article consacré à [] = [ = oy w. -1 ].

voir à xviii, g. -4 Voir Reene, xi, 313.

porte 1 pour un temps 2 — que fort 3 (énergique) soit son départ 4.

(4.x.) Ne point considérer comme de peu d'importance (rapetisser<sup>5</sup>) un petit<sup>6</sup> phylactère<sup>7</sup> au temps<sup>8</sup> de passion<sup>9</sup> (de désir).

OYOTE TO TO VOIT à XVII, 18. — PRO COYCOY CHY, voir à XVII, 21. — PRACT, voir à XVII, 20; BOUR PIRE écrit ( ) , cf. viv. 16; xxiv. 3, 19; xxxiv. 16. Il s'écrit aussi ( ) ; Setna. 92; Pamont, xvIII, 20; Morchion Rev. II, 11, pl. 64 et 70; Rev. II, 11, pl. 64 et 70; Rev. II, 11, pl. 64 et 70; Rev. III, 11, pl. 64, etc. — XOX2, voir à XXIII, 20. — POHM, voi

(5, xi.) Un phylactère i qui ne 2 contient pas (qui n'a pas) de mal 3 en lui, que se sauve i son maître 5 par lui!

(6, xn.) Ne point rapetisser \* un petit \* dieu \*, de peur que sa punition \* (sa rétribution) ne te saisisse \* ...

[Par exemple :]

(7, xm.) Le petit amam (animal mythologique dévoreur d'âmes 11) en sorte qu'il amène 12 ses coups 13;

TOOME, voir à xxiv. 4. — 1 CMH, voir à xxiii, 19. — 2 —, voir à xxii, 10. — 1 OYXXI, voir à ix, 2, et xxii, 1. — 2 NHB — 1, voir à xxiii, 13. — 1 XOAZ, voir à xxiii, 20. — 1 COHM, voir à xxiii, 20. — 1 HOYTE ] , voir à xxiii, 20. — 1 TOOME, voir à xxii, 18. — 1 HATE possidere; voir Roserte, Chrest., p. 18; ] [] ( ) = MATE est traduit KATEXXEN; voir aussi une des notes de mon Petihast. — 11 Voir la représentation de l'animal ainsi nommé dans le tableau de la psychostasie du chapitre 125 du Livre des morts. — 11 GHE, voir à xxi. 4, et à xxi. 15. — 11 COAP, voir à xxi. 17.

### 

## (9. xv.) X/・トーファンス・3~1e Aーmゴー

(8, xiv.) Le petit<sup>1</sup> scarabée<sup>2</sup> dans sa force<sup>3</sup> cachée<sup>4</sup>;

(9, xv.) Le petit<sup>5</sup> nain <sup>6</sup> grand <sup>7</sup> par son âme <sup>8</sup>;

10,XVL) X/1/2-17 m/es/2"

(11, XVII.) X/1/2 | 11-=== 1 == 36

(10, xvi.) Le petit serpent qui a du venin ; (11, xvii.) Le petit fleuve qui a son génie ; (12, xviii.) La petite flamme qui se fait craindre s;

pap. gu. de Leide, xu. 7. — 1 zon 🌓 🔭, voir à xv. 16.

— сунм, voir à ххи, зо. — 1 1 1, cf. 2 3 U ж 7 %; Koufi, хи, 32; Rev., IV, 88. — 1 Voir à хх. 4. — 1

(13: \*\*\*) \*/・/ シー川〜て・五江

(14、m.) メノ・ムンーニューの」入る五名 ニカーカロムミートラ

(13, xix.) Le petit l'écrit l' dont grande la bonne la parole l';

(14, xx.) Le petit terme de vie dont le nom ? est glorieux dans le combat;

## 

(5, xxi.) La petite corde qui attache son navire; (16, xxii.) La petite vérité (parole vraie) qui perd son maître;

(17, xxiii.) Le petit mensonge? qui cause la douleur <sup>8</sup> de celui qui le fait;

## (18, XXIV.) X/マムンー、「マート、「、一人 である「第14ー一×10月二五 (19, XXV.) X/マムン 」へ10一二 」)とであ エロハトールンタ

(18, xxiv.) La petite nourriture (ou le petit aliment) qui fait être le salut de son maître;

(19. xxv.) Le petit service 4 persistant 5 qui écarte 6 la haine 7;

MENOI. La même traduction se trouve dans Casopa (Chrest., 173). Les bilingues nous donnent aussi la traduction AEITOYPPEIN et AEITOYPPIA; voir bil, Berger, p. 36-38; bilingue Grey (Chrest.,

OEPAHETEIN, et par If A, p. 53 et 195, traduisant HAPEXO-

(20, XXVI.) / \* 1 = - | 1 = - 1 = 5 =

一第18=

\*~~」~ 9

(20, XXVI.) Un peu d'épargne qui fait être des approvisionnements 2;

(21, xxvii.) Un peu de misère 3 dont la paix 4 tue 5; (22, xxviii.) Le cœur 6 malgré (avec) sa petitesse 7, c'est lui qui porte 8 son maître 9;

(23, xxx.) (Aussi) un peu de souci 1 brise 2 les 053; (24, xxx.) Un peu de vent 1 favorable 5 (de honheur) fait vivre 0 le cœur 7;

(25, xxx.) Un peu de rosée\* fait vivre\* les graines 10;

1 pooy (a), voir à x. 1g. — 1 coppage. Dans Pamont, 383g. on lit : 7 / / / / / / / /

| Cest le passage du chap. 175 ici visé; coppage se trouve aussi [Poéme,
p. 166; Setna, 208] sous la forme / / / / / / / / /

Le même mot se rencontre souvent dans les contrats à propos des
maisons en ruines. — 3 KAC / 10, voir à xxIII, 17.

COLONNE 25.

×1·11~ メ1·11~

- X(水()・ (3, xxxiir.) /\*アナーニーアミジニッ

(3, xxxx.) / - \ - \ - \ - \ - \ - \ - \ - \ | |

#### COLONNE 25.

(1, xxxII.) Un petit vent 1 porte 2 le navire 3;

(2, XXXIII.) Une petite mouche' donne le miel's;

(3, xxxiv.) Un petit oiseau (neketi) porte 6 les graines 7;

(4. xxxx.) /= \= \[ \( \) = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[ \] = \[

(5. xxxx.) /\*トーー・トータートを コニーン・トラ

(7. xxxvm.) **х → 1 М - > - 1**еше**М**рД 1е Я≡р

<sup>(4,</sup> xxxv.) Un petit insecte (set') rend malade 1 l'onagre 2;

<sup>(5,</sup> xxxvi.) Un petit mal 3 apporte 1 la mort 5;

<sup>(6,</sup> xxxvii.) Un petit bien n'est pas caché à Dieu.

<sup>(7,</sup> xxxvm.) Nombreuses sont les petites choses dignes d'être craintes so.

<sup>16. 24. 25. 26;</sup> Her., IV, 76. — \* 41, voir à XIX, 12. — \* ... voir à XIX, 25.

<sup>&#</sup>x27; Схфен deficere. — ' = ₹. — ' = ₹. voir à хи, то.
— ' = А, voir à ххи, у. — ' пмоу В Я. В — Я. voir à хи, то.
à хи, 17. — \* хиппочре, тойг à хи, у. — (1-40) ' гип Т

## (8, xxxx.) TIBID-T-lemes

----

(9, xr.) 本米二にはよるアータアミ

(10, XLL) &X = |e||# = -- |e| X -- |e|

(8, xxxix.) Rares 1 sont les choses grandes dignes de provoquer nos cris 2 (d'admiration ou de terreur).

(9, xL.) Il y a tel qui craint s un excès et qui

fait une grande abomination.

(10, XII.) Il y a tel qui jette (laisse aller) sa bouche (contre le prochain) pour une petite chose (une faiblesse) et qui fait pis.

84; pap. gn. de Londres, 1x, 15; viii, 12, 15, etc. — \* CNAT, voir à xxi, 1,

1 СКОК, XXII, 19.—1 ХОУХХІ — 1 СПАТ. voir h XXI, 1, е ... (11, xLIL.) 上を米分。「「日米」」 (12, xLIL.) 上で一米一/一分二二、 一分上へ米」ではでナラシー (13, xLIV.) 米皿川川で一米「こでへ」 110米11米」では、11一十!

O I DON

(11, XLII.) Ce n'est pas l'homme sage qui craint l' (véritablement Dieu) que celui qui ne se garde <sup>2</sup> pas.

- (12, XLIII.) Ce n'est pas non plus l'homme sans vergogne agissant par ruse que celui que la honte atteint 6.
- (13, xmv.) La fortune et la destinée qui viennent, c'est Dieu qui les fait venir.

Vers 44.

1 CHAT, voir à XXI, 1. — 2 ZAPG2, VII. 12; XXV, 11; XXXI. 14; ROSETTE, Chrest., 27; Setna. 68, 208, 209; Koufi, XIII, 3. — 3 ХАС, voir à X, 4. — 4 кроч, voir à XI, 22. — 3 ВЮТС, voir à XI, 10. — 4 ПОЗ, voir à XVII, 14.

#### NOTE

SUR

#### L'INSCRIPTION TRILINGUE DE ZÉBED,

PAR

#### M. A. KUGENER.

L'inscription trilingue de Zébed — une localité. aujourd'hui en ruines, située dans le désert entre Alep et l'Euphrate — fut découverte par M. Sachau au cours d'un voyage qu'il fit, en 1879, en Syrie et en Mésopotamie 1. Il la publia, une première fois. avec un commentaire et un fac-similé, dans les Monatsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften de Berlin, 18812; une seconde fois,

1 Zébed est le nom moderne de la localité; le nom ancien est inconnu. M. Sachau suppose que le nom de Zébed qui était, au témoignage de Yakout, celui de deus montagnes du Yémen, a été apporté en Syrie par une tribu de l'Arabie du Sud (Monatsberichte der königlich preassischen Akademie der Wissenschaften de Berlin. 1881, p. 188). Le giographe Étienne de Byzance mentionne une localité du nom de Zabida, qui était un xuns és to peroyeis ties codalporos Apa6las. Ne serait-ce pas plutôt le nom de cette localité. qui aurait été transplanté en Syrie?

P. 169-190, sous le titre Eine dreisprachige Inschrift aus Zebest. Le fac-similé a été fait d'après un estampage plutôt médiocre; ef. Manutsberichte, etc., p. 174, et Sacuav, Reise in Syrion und Mesapotamien, 1883, p. 126 et suiv.

avec un commentaire seulement, dans la Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft, t. XXXVI (1882)<sup>1</sup>; enfin, en 1883, il reproduisit le texte grec de l'inscription, d'après la lecture de M. Neubauer et avec une traduction allemande de ce savant, dans son ouvrage Reise in Syrien und Mesopotamien<sup>2</sup>. Depuis lors, l'inscription trilingue de Zébed n'a plus été l'objet, à notre connaissance, d'aucun travail d'ensemble; elle a simplement été reproduite, en 1898, par M. Lidzsbarski, dans son Handbuch der nordsemitischen Epigraphik<sup>3</sup>.

Après avoir été pendant quelque temps la propriété d'un habitant d'Alep, la pierre portant l'inscription trilingue de Zébed — un énorme linteau qui ornait le portail principal d'une basilique — a pris, en 1905, le chemin du musée du Cinquantenaire de Bruxelles 4. Un examen attentif que nous en avons fait nous a suggéré quelques lectures nouvelles, et quelques remarques au sujet de la signification de ses trois inscriptions : grecque, syriaque et arabe.

2 P. 126, note 1.

<sup>4</sup> M. F. Cumont a publié une notice sur l'inscription trilingue de Zébed dans le Balletin des Musées royaux de Bruxelles, t. IV. p. 58-5q.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> P. 345-352, sous le titre Zar Trilinguis Zebedaca.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> T. I., p. 484 (texte d'après la Zeit. d. deut. Morg. Gesell.), et t. II., planche XLIII (fac-similé d'après les Monatsberichte de Berlin).

#### I. L'INSCRIPTION GRECQUE.

L'inscription grecque est gravée en partie à droite de la rosace qui décore le milieu du linteau<sup>1</sup>, en partie sur le premier biseau horizontal de la moulure.

Nous lisons la première inscription, que nous appellerons  $\mathbf{A}$ :

† Éτους γκω' μη(νδε) Γο(ρ)πίου δκ' έθεμελεόθετω' | μαρτύριου τοῦ ἀγίου Σεργίου ἐπὶ τοῦ ἀπερ(ιοδευτοῦ) | ἰωάννου, καὶ Αννεος Βουκέου (Βορκέου) καὶ Σέργις τρὶς ἐκτισυν Συμεών Αμράα | Ĥλία, | Λεόντις | ἀρχιτ(έκτονες). Θκ.

Et la seconde inscription, que nous appellerons B:

† Σατορνίνος, Αζιζος, Αζιζος Σεργίου και Αζιζος Μαραβάρκα δί(ς).

Nous ne reviendrons pas sur les points acquis. Nous nous bornerons à signaler les différences entre notre lecture et celle de MM. Sachau et Neubauer.

καὶ Αννεος. M. Neubauer a suppléé τοῦ après Ιωάννου et lu Αννιος au lieu de Αννεος, qui figure sur la pierre. Il obtient donc comme sens : « Sous Jean le périodeute appelé aussi Annis. » Rien, à nos yeux, ne justifie cette lecture.

Le monogramme du Christ (X et P) est sculpté dans la rosace, avec, dans les champs inférieurs, les lettres A et Ω, et dans les champs supérieurs, un objet qui nous semble être un pain (cf. Jean, YI, 35 : ἐγώ εἰμι ὁ ἄρτος τῆς ζωῆς et suiv.).

Bουκέου. Nous voyons, avec M. Neubauer, dans la première lettre de ce mot un B. La lecture Ρουκέου, proposée par M. Noeldeke<sup>1</sup>, et adoptée, non sans réserve, par M. Sachau, doit donc être rejetée<sup>2</sup>.

τρίs. M. Sachau a lu Τρυφ, et considéré ce groupe de lettres comme une abréviation de Τρύφ(ωνος). M. Neubauer a lu les deux derniers mots de la troisième ligne Σεργιοπο(λίτ)ου, sans tenir compte de la sigle de καὶ qui suit Βουκέου. Les lectures de MM. Sachau et Neubauer doivent être écartées. La pierre porte TPIC avec le C placé sous le 1. Σέργις τρίς signifie : « Sergius, fils de Sergius, fils de Sergius.» Cf. S. Reinach, Manuel d'épigraphie grecque, Paris, 1885, p. 509.

έχτισυν. La fin de ce mot manque de netteté; peut-être faut-il considérer l'avant-dernière lettre comme un A mal fait et lire έχτισαν<sup>3</sup>. M. Neubauer a lu έχτισαν.

Λεόντις. M. Sachau a lu par erreur Λεόμτις. La lettre qui précède le τ n'est pas un μ mais un ν.

Zeit, d. dent, Morg, Gesell., t. XXXVI, p. 349.

A moins qu'il ne faille admettre que dans le mot Bouréou le B n'ait été gravé à la place d'un P. Si le mot Bouréou présente reellement une fante du lapicide, on pourrait aussi songer à le corriger en Bouréou (= Boureou), nom propre qui se lit dans Waddingron, Inscriptions grecques et latines de la Syrie, n° 2016 (La Bas Waddington, Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure, L. III).

Dans Wannisoron, op, cit., n° 1693, on trouve extrony an lieu de extreer.

άρχιτ(έκτονες). La lecture ἀρχιτ(έντονες) nous paraît à peu près certaine. Elle donne un sens très satisfaisant, et la mention des deux architectes du martyrion de saint Serge est faite selon une formule assez fréquente dans les inscriptions grecques de la Syrie. Cette formule est conçue à peu près comme il suit : le nom de l'architecte d'un édifice figure, avec ou sans l'indication de la filiation et du domicile, à la fin de l'inscription, suivi tout simplement de l'un des trois mots ἀρχιτέκτων², τεχνίτης ο ου ολεοδόμος, ce dernier étant de beaucoup le plus fréquent . Lorsque, comme c'est le cas pour notre inscription, deux architectes ont collaboré à la construction d'un

Cf. l'abréviation latine APCHIT = architectus dans R. Cagnar, Cours d'épigraphie latine, 2° éd., Paris, 1898, p. 379, et l'abréviation grecque APXITEK dans LETRONNE, Recueil des inscriptions grecques et latines d'Égypte, t. 1, p. 426, inscription XL (= C. I. G., 47132) datant de la fin du règne de Trajan.

<sup>\*</sup> Waddington, n° 2471 : Αλέπ Ρούζου έποίησεν έπυτη καὶ Κανδίδω ἀνδρὶ ἐκ τῶν ἰδίων μνήμης ἔνεκα, Πρακλείδης ἀρχιτέκτων.

Waddington, n° 1681: Els Oeds καὶ Χρισίος. Addorées Θκ΄ του εκού έτους. Δάμας τεχνίτης, et Waddington, n° 1683: Θεωύ καὶ Χρισίου δύναμις ἀνήγιρεν μηνός Λώου του Θου έτους. Δάμας τεχνίτης. Cf. également l'inscription syriaque de Dehhes, publiée par M. de Vogué dans le Journal asiatique, 1896, p. 316-324, où il fant lire avec M. Littmann, à la fin de l'inscription B, μωροί τεχνίτης, au lieu de μαροίς (Zeit. d. dent. Morg. Gesell., 1906, p. 700), recrusion par M. Euting de l'ouvrage de M. Littmann, Semitic inscriptions (qui forme la IV partie [1905] des Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899. 1900).

<sup>\*</sup> Waddington, n° 1984\*: Αθγαρος Μάξιμος και Λουίτες Σαμαίης προσουταί οίκοδόμησαν έτ(ους) σδ'. Βίσσος οίκοδόμ[ο]ς, et n° 2016, 2037, 2033, 2070 p. 2031, 2235, 2299, 2465 et 2693.

édifice, leurs noms sont juxtaposés l'un à côté de l'autre, sans être rattachés par la conjonction xal.

 $\Theta(εφ)$  ζ(εντι). Le complexe à ligatures qui suit ερχιτ (εκτονεs) est très embarrassant. M. H. Grégoire, membre étranger de l'École française d'Athènes, croit qu'il faut y voir un ε et un ζ et lire ε ε ε ε lien que le ε soit loin d'être sûr et que la formule ε ε ε ε ε ε ε rencontre jamais, à notre connaissance, dans les inscriptions grecques chrétiennes ε.

A la place de ἀρχιτ(έκτονες). Θ(εῶ) ζ(ῶντι), M. Sachau avait proposé de lire ἀρχιπρ(εσδύτερ)ος, et M. Neubauer avait lu ἄρχ(ων) πόλ(ε)ως. Aucune de ces lectures n'était admissible.

Le monogramme du Christ (croix surmontée d'un P) qui précède l'inscription B, indique clairement qu'elle n'est pas la suite immédiate de l'inscription A, mais une addition postérieure. Elle est écrite moins profondément que l'inscription A — elle est plutôt

L'expression Seòr Cor est très frèquente dans l'Ancien comme sans le Nouveau Testament; cf. dans le N. T., Acter, xiv, 15; Rom., ix, 36; Il Cor., iii, 3; vi. 16; etc. On rencontre aussi cette expression sous la forme à Seòr à Cor; cf. Marri, xvi. 16; xxvi.

63, etc.

<sup>&#</sup>x27;Cl. Wardington, n° 225: Πρόσδεξε, κόρι)ε, την προσφοράν του δούλου σου Σέου πρωτ(οδιακόνου). Εκ των ίδιων έκωλόμησεν έτ(ους) ταζ', έπ) Διακλήσου έπιτκ(όπου). Γαδούος, Ζόσιμος αίκοδ(όμοι). Rappelons iri l'habitude d'omettre en latin la conjonction et quand on mentionne les nome de dens magistrats qui sont collègues. Cl. O. Riemann, Syntaxe latine, 4° éd. revue par P. Lejay, Paris, 1900. p. 524-525.

NOTE SUR L'INSCRIPTION TRILINGUE DE ZÉBED. 515 un graffite qu'une inscription — et présente des caractères en partie différents de ceux de A<sup>1</sup>.

Σεργίου. M. Sachau a lu Θεργίου. Je vois, avec M. Neubauer, dans la première lettre, qui est plus ou moins effacée, un C (Σ).

Mαραδάρκα δί(s). M. Sachau a lu μαραδαρκα δί sans se prononcer au sujet de la signification de δι. Il s'est contenté de rapporter que M. Hoffmann voyait dans δι une abréviation de δι(άκονοι). Nous préférons y voir une abréviation de δίs et traduire : « Azizos, fils de Marabarka, fils de Marabarka. » Au lieu de δι, M. Neubauer a lu νί(οί) et traduit : « Azizos (et) Mara, fils Barka. » Cette lecture ne nous paraît pas vraisemblable.

Il résulte de nos remarques que nous comprenons l'inscription grecque comme il suit :

A. 4 En l'an 823, le 24 du mois de Gorpiaios<sup>3</sup>, furent posées les fondations du martyrion de saint Serge sons le périodeute Jean. Anneos, fils de Boukéos (Borkaios) et Sergius, fils de Sergius, fils de Sergius, le fondèrent. Siméon, fils d'Amraas, fils d'Elias (et) Léontios (en furent) les architectes. Amen.

B. † Satorninos, Azizos, Azizos fils de Sergins, et Azizos fils de Marabarka, fils de Marabarka.

<sup>1</sup> Cf. Sachau, Monatsberichte der königlich preussischen Academie der Witzenschaften de Berlin, 1881, p. 178-179.

<sup>9</sup> L'ère employée est celle des Séleucides; il s'agit donc du 24 septembre 513 ap. J.-C.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voici comment M. Neuhaner a traduit l'inscription grecque : Im Jahr 823 (=512 n. Chr.) am 24 Gorpiaeus (Sept.) wurde der

L'inscription B, comme on le voit, ne se compose que de noms propres. A notre avis, elle se rattache indirectement au verbe éxtrouv de l'inscription A, et nous fait connaître les noms de personnes ayant fait des dons au martyrion après son achèvement, c'està-dire les noms de bienfaiteurs du martyrion.

#### II. L'INSCRIPTION SYRIAQUE'.

L'inscription syriaque se lit à gauche de la rosace; elle est gravée avec plus de netteté que l'inscription grecque. Elle présente cette anomalie que les lettres sont écrites de gauche à droite, l'une sous l'autre, c'est-à-dire à la fois horizontalement et verticalement. La même anomalie se retrouve dans l'inscription syriaque de Dehhes<sup>2</sup>. Pour fire l'une et l'autre inscription, il faut leur faire faire un quart de tour de cercle à droite.

Nous lisons l'inscription syriaque:

Grinnletein gelegt zu dem Martyrian des heiligen Sergius, unter dem Periodeutes Johannes, der auch Annis heiset, des Bukaios Sohn nus Sergiopolis, Es stiftete dasselbe Simeon, der Sohn des Amraas, des Sohnes des Elias, Leontis seur Stadtoberhaupt. [Zugegen wuren] Saturninus Azizus, Azizus der Sohn des Sergius, Azizus und Mara die Söhne des Burku.

Nous n'avons pas eru devoir tenir compte des observations que M. Pratorius a publiées sur le texte syrinque de l'inscription trilingue de Zébed dans la Zeitsch, der deutsch, Morgent, Gesellschaft, 1881, p. 530 et suiv.

<sup>\*</sup> Voir note v3.

NOTE SUR L'INSCRIPTION TRILINGUE DE ZÉBED. 517

CÉCA OLOGIA (COLE) | CLL ANG(CO)LA NOCIO

CON CELA | CLC (CO)LA NOCIA | CCOCC

CON CELA | CCOCC

CON CE

En marge: oul (i) o (K) ok.

Comme pour l'inscription grecque, nous ne reviendrons pas sur les points acquis.

préférons lire ou con a lu con et Jonas ». Nous préférons lire ou comme de netteté et peut avoir été effacé) et considérer ce mot, sous l'une ou l'autre des formes citées, comme l'équivalent du nom Ávveos qui se lit dans l'inscription grecque.

אמעק. M. Sachau identifie ce mot avec le nom propre qui apparaît souvent dans les inscriptions grecques de la Syrie sous la forme Μόκιμος. Nous aimons mieux considérer כמינת, ou comme une faute de graphie au lieu de אמעת.

et Kalarie une place un peu renforcée qui provient, à nos yeux, de ce que des lettres y ont été martelées. Nous intercalons à cette place les mots (1) (x) (x) (x) (x) (x)

à gauche de l'inscription, dans le sens ordinaire de l'écriture syriaque, c'est-à-dire de droite à gauche. Au lieu de corriger — en Loc, il faut peut-être corriger ce mot en Ac et ». Quoi qu'il en soit, nous considérons le Sergius en question comme identique au Sergius, fils de Sergius, fils de Sergius, de l'inscription grecque.

# Nous traduisons l'inscription syriaque :

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. En l'an huit cent vingt-trois, le vingt-quatre d'Iloul, ont été posées ses fondations (celles du martyrion) et c'est Jean le périodeute — que sa mémoire soit bénie! — qui en posa la première pierre, et Mara qui écrivit (l'inscription), et Annas et Antiochus (et) le Père Sergius [ou simplement : et Sergius] (qui en furent) les fondateurs.

La partie de l'inscription syriaque qui va jusque et Mara qui écrivit » a plus ou moins son équivalent dans l'inscription grecque. Les deux inscriptions nous apprennent, à leur début, que le martyrion de saint Serge a été fondé le 2 à septembre 5 1 2 de notre ère sous le périodeute Jean. L'inscription syriaque, en donnant après le nom du périodeute Jean, une formule réservée aux noms des défunts : « Que sa mémoire soit bénie ! )», nous fournit un renseignement qui manque dans l'inscription grecque et qui a son importance : elle nous fait savoir que le périodeute Jean est mort entre le moment où la première

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur des formules de ce genre, cf. l'article que nous avons publié dans la Reeue de l'Orient chrétien, 1900, p. 155-160.

NOTE SUR L'INSCRIPTION TRILINGUE DE ZÉBED. 519 pierre du martyrion a été posée et celui où l'inscription syriaque a été gravée.

La suite de l'inscription syriaque ne se retrouve qu'assez imparfaitement dans l'inscription grecque. L'absence, dans celle-ci, du renseignement : « et Mara qui écrivit », s'explique tout naturellement, si l'on admet, comme il semble bien que ce soit le cas, que Mara n'a gravé que l'inscription syriaque 1. Par contre, la liste des personnes qui ont contribué à la fondation du martyrion présente, dans l'inscription syriaque, deux particularités qui ne laissent pas d'être embarrassantes : la mention du nom d'un certain Antiochos qui ne figure pas dans l'inscription grecque, et le martelage d'un mot après Antiochos. Ces deux particularités sont susceptibles de multiples explications. M. F. Cumont nous a suggéré la suivante qui nous semble assez vraisemblable : la présence du nom d'Antiochos dans l'inscription syriaque serait due à une erreur du lapicide syrien; celui-ci. après avoir constaté son erreur, aurait gravé le texte exact en marge, puis martelé, au lieu du faux texte « Antiochos », l'équivalent syriaque de Bouxéou 2.

L'inscription syriaque ne donne pas, comme l'in-

Il n'est pas rare que les noms des lapicides soient mentionnés dans les inscriptions chrétiennes; cf. Waddisseros, op. cit., n° 2162, 2272 et 2564; C.I.G., IV, 8783.

Dans l'explication à laquelle nous avions songé de notre côté, l'absence du nom d'Antiochos dans l'inscription grecque serait due à un oubli du lapicide grec et le lapicide syrien, ayant gravé un faux texte après Antiochos, aurait fait disparaître son erreur, puis gravé en marge le texte exact.

scription grecque, les noms des deux architectes du martyrion de saint Serge. La raison en est fort simple à notre avis : la place a manqué an lapicide syrien pour les graver. Les deux langues en usage à Zébed, le grec comme langue officielle, le syriaque comme langue indigène, se sont partagé, en parts égales, le linteau pour y commémorer, l'une à droite, l'autre à gauche de la rosace, la date de la fondation du martyrion, les noms de ses fondateurs et de ses architectes. Mais le lapicide syrien ayant gravé, en tête de l'inscription syriaque, une formule doxologique assez longue et ayant transcrit en toutes lettres la date de la fondation du martyrion, a dû laisser de côté, faute de place, les noms des deux architectes.

### HI. L'INSCRIPTION ARABE.

L'inscription arabe se lit sur le troisième biseau horizontal de la moulure; elle est parallèle à l'inscription grecque B qui figure sur le premier biseau. La lecture en présente de sérieuses difficultés, résultant, en partie, de ce qu'elle est gravée peu nettement — elle est plutôt, comme l'inscription grecque B, un graffite qu'une inscription proprement dite — en partie, de ce qu'elle est dépourvue de points diacritiques.

Voici comment M. Sachau en a lu le texte :

[بسام الله شرحو بر .مع قدمو و . . . بر مر القس وشرحو بر سعدو وسترو وإشرائهو داهمدد

# Ce texte, M. Sachau l'a interprété :

† Au nom de Dieu. Sergins (ου Σόρου), fils de Γόμου (?), l'obserόμος (ου petit-fils de Κατάμου ου de Koutham) et fils de Mara (ου de Μόρρου) le prêtre et Sergius (ου Σόρου) fils de Sa'd et Sithr et Shouraih, la famille de —

## REMARQUES.

On distingue assez nettement une croix au commencement de l'inscription arabe. Cette croix a ici — les deux inscriptions grecques et l'inscription syriaque sont également précédées d'une croix — une importance capitale. Elle indique, sans contestation possible, que l'inscription arabe est d'origine chrétienne.

- مهام]. Au lieu de la formule « au nom de Dieu », ne pourrait-on pas restituer, si la dernière lettre est réellement un mim, le nom propre antéislamique علم (Teym-Allah) qu'on lit dans Waddington, 2020, sous la forme Θέμολλος<sup>1</sup>?
- La lecture proposée par M. Sachau: Γόμου est très douteuse. La première lettre de ce nom est, à notre avis, un élif, et il n'est pas certain que la troisième soit un 'ain.
- . Il nous paraît impossible de considérer ce mot comme l'équivalent du mot grec οἰκονόμος. L'exemple que M. Sachau cite en faveur d'une cor-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. Renan. Sur quelques noms arabes qui figurent dans les inscriptions arabes de l'Auranitide, dans le Journal atiatique. 1882, p. 8.

ruption de οἰκονόμος en κονομος est sans valeur : la graphie κοδομης au lieu de ἀκοδόμησε est l'œuvre d'un lapicide qui ignorait le grec. Au surplus, l'existence de κοδομης serait-elle établie, qu'il faudrait encore prouver celle de κονομος. Nous préférons donc voir dans le mot en question, soit le nom Καιάμου, soit le nom Koutham, qui sont signalés par M. Sachau, soit encore, si la première lettre du mot était un mim au lieu d'un kaf, ce qui n'est pas impossible. l'équivalent de l'un des noms suivants qui se lisent dans les inscriptions grecques de la Syrie : Μόνιμος, Μόνημος, Μοαίμος, Ματίμου.

« N. Sachau identifie مرالتس avec النسيس. M. Sachau identifie النسيس avec النسيس. It prêtre », en faisant remarquer qu'il n'y avait pas assez de place pour écrire le mot en entier. Nous lisons distinctement النب au lieu de النب (le س descend le long du rebord de la rosace), et voyons dans و النب avec M. Clermont-Ganneau, qui avait supposé qu'il fallait lire النبس , le nom propre (I)mroul-qaïs ».

embarrassants. M. Sachau trouve que les deux mem sont très nets, mais que les deux iod ont une forme un peu insolite. Nous ne distinguons, avec certitude,

<sup>1</sup> Cf. Waddington, op. cit., nº 2397.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf., pour Mórques, Wandingron, nº 2117, 2118, 2138, 2293, 2412 e, 2544; pour Mórques, ibid., nº 2243; pour Moulues, ibid., nº 2008; pour Marques, ibid., nº 2008.

CE R. Dessaud, L'inscription nabatéo-arabe d'En-Nemara, dans la Revue archéologique, 1900, t. XLI, p. 413, note 1,

que les deux premiers caractères & =; le troisième caractère semble être un >, mais pourrait aussi être autre chose. Si nous osions faire une conjecture au sujet de la signification de ces caractères, nous proposerions d'y voir la date de l'inscription arabe et de traduire > & = — en admettant que le > figure réellement sur la pierre — par : « en 440 ». L'ère employée serait celle de Bostra, en usage en Arabie, qui donnerait comme date l'année 545 apr. J.-G. l. Sans doute, il serait assez bizarre que la date fût indiquée en caractères syriaques, mais l'emploi de ces caractères restera étrange à nos yeux, quelle que soit l'explication que l'on en fournisse.

Il résulte de ces remarques que l'on pourrait traduire l'inscription arabe comme il suit :

Teym-Allah, Sergius (ου Σόρου) fils de —, Κατάμου (ου Κουτham ου Μύντμος, etc.), et — fils d'Imroulquis, et Sergius (ου Σόρου) fils de Sa'd, et Sithr, et Shouraih. En 440 (?).

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, l'inscription arabe n'est qu'une liste de noms propres dont quelques-uns seulement se lisent avec certitude. Cette liste est rédigée, à notre avis, sur le modèle de la liste des noms propres qui constituent l'inscription grecque B. Comme celle-ci, elle énumère, sans l'aide de verbe, les noms de personnes ayant fait, selon

La plus ancienne inscription arabe connue jusqu'à ce jour, l'inscription d'En-Nemàra (voir note précédente) qui remonte à l'an 328 après J.-C., est datée d'après l'ère de Bostra.

toute apparence, des dons au martyrion de saint Serge. Or, si elle est imitée de l'inscription grecque B, elle doit nécessairement être postérieure à cette inscription que nous avons considérée elle-même comme postérieure à l'inscription grecque A. Celleci et l'inscription syriaque auront été gravées aussitôt après l'achèvement du martyrion de saint Serge, c'est-à-dire en 5 13 ou 5 14 1, et l'inscription grecque B et l'inscription arabe ne sont probablement pas postérieures à la première moitié du vi siècle 2. Il est impossible de préciser davantage. La date de la pose de la première pierre du martyrion de saint Serge, — le 24 septembre 5 1 2 après J.-C. — n'est pas la date de l'inscription trilingue de Zébed, elle est seu-lement son terminus post quem.

#### Bruxelles.

3 Le texte arabe de l'inscription trilingue de Zébed reste donc, à nos yeux, le second monument le plus ancien de l'écriture arabe avant Mahomet. C'est là son principal intérêt.

Nous avons vu plus haut que le périodente Jean est mort entre le moment où la première pierre du martyrion a été posée et celui où l'inscription syriaque a été gravée. Il est regrettable que nous ne connaissions pas la date de la mort de ce périodeute; elle permettrait de déterminer, d'une manière précise, la date de l'inscription syriaque et en même temps celle de l'inscription grecque, les deux inscriptions étant certainement contemporaines.

# NOUVELLES ET MÉLANGES.

#### SÉANCE DU 10 MAI 1907.

La séance est ouverte à 4 heures 40 sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. ALLOTTE DE LA FUÑE, AVMONIER, BOURDAIS, BOUVAT. CABATON, CABRA DE VAUX, CHABOT, DE CHARENCEY, DEMIAU, DUSSAUD, R. DUVAL, FEVRET, GRAPPIN, HALÉVY, HUART, MAYER-LAMBERT, LUNKY DE LAJONQUIERE, MACLER, MORDON-VIDAILBET, PÉRIKR, SCHWAR, membres; FINOT, secrétaire par intérim.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Graffix offre à la Société deux nouveaux fascicules de la Patrologie orientale.

M. le président propose de nommer membres de la Commission permanente de la Bibliothèque, MM. Cabaton, R. Duval, Finot, Macler et Schwab. Cette désignation est faite à titre provisoire: l'élection définitive aura lieu à la prochaine assemblée générale.

M. Carna de Vaux étudie un certain nombre de formules d'incantation chez les Musulmans,

MM. HALÉVY et HUART ajoutent quelques observations.

M. Bourdats fait une communication sur la race Khasia chez les écrivains anciens.

M. DE CHARENCEY, au sujet de deux termes du lexique aino, expose quelques idées sur les migrations des popula-

DX.

tions parlant cette langue. Les Ainos semblent, au point de vue philologique, apparentés aux Coréens ainsi qu'aux populations du moyen lenissei. Ils ont envahi le Japon à une époque impossible à préciser. Avant d'être, à leur tour, subjugués par les Japonais actuels, les Ainos durent être en relation avec des tribus malayo-polynésiennes, dont l'influence paraît s'être fait sentir jusqu'en Corée. Peut-être les aucêtres des Ainos ont-ils habité les régions de l'Asic centrale. Ainsi s'expliqueraient certaines ressemblances lexicographiques avec des idiomes fort éloignés : par exemple, l'aino schéta, « chien » se retrouve chez les Santalis (Bengale) sous la forme séta (même sens); l'aino tetru, tetri, » blanc » répond au géorgien thethri.

M. Harévy fait une communication sur les noms de deux célébrités babyloniennes : Gilgamis et Hammurabi.

La lecture Gi·il-ga-mii du nom écrit en idéogramme GIŜ-TU-BAR a été trouvée par Pinches dans une tablette lexico-graphique, et elle est confirmée par le nom Gilgamos, sous lequel Élien mentionne ce héros mythique de la Chaldée. Réservant l'explication de l'idéogramme, M. Halévy montre que le nom réel Gilgamis se compose de gilla, «flot», et du participe gamii, «rameur», de la racine gamaia, «ramer», dont on n'a constaté jusqu'à présent que le substantif gimuiin, «rame». L'ensemble veut dire «rameur des flots», c'est-à-dire «navigateur de l'ocean». En effet des bas-reliefs récemment decouverts représentent le héros naviguant sur le grand océan pour se rendre auprès de son aieul Hasisatra ou Xysuthras, devenu immortel après avoir été sauvé du déluge.

Hammurabi a été dès le début identilié avec Amraphel, dont il est fait mention dans le xiv' chapitre de la Genèse parmi les rois qui envahirent la Palestine au temps d'Abraham. S'appuyant sur une variante qui donne rapaita au lieu de rabi, M. Halévy avait émis l'idée que le nom royal était primitivement Hamma-rapaltu (s' se change en l' devant

les dentales), très voisin de Amraphel, et signifiant « famille nombreuse ». Cette hypothèse est maintenant confirmée par la forme idéographique relevée depuis peu et représentant ce nom par EN-NUN DAGAL-LA : car DAGAL-LA est l'équivalent ordinaire de rapdéu, « être large, vaste, nombreux ».

M. Allotte de la Fuñe fait quelques remarques sur les formes les plus anciennes du nom de Gilgamis.

La séance est levée à 6 heures.

#### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

#### PAR LES AUTHORS :

D' F. Weisgenben. Trois mois de campagne an Maroc. -Paris, 1904; in-8°.

R. Graffix et F. Nau. Patrologia Orientalis... 1, 5, par I. Guidi; IV, 2, par le D' Charles Wessely. — Paris, s. d.; gr. in-8'.

#### PAR LES EDITEURS :

Zeitschrift für hebrwische Bibliographie, XI, 1. - Frankfurt a. M., 1907; in-8.

Revue critique, 41' année, nº 15-18. - Paris, 1907; in-8'.

The Korea Review, October 1906. — Seoul, 1906; in-8... MARGOLIOUTH (D. S.). Umayyads and Abbasids, being the fourth Part of Jurji Zaydan's History of Islamic Civilization, translated . . . - Leyden, E. J. Brill, 1907; in-8.

Rerue sémitique, avril 1907. - Paris, 1907; in-8".

W. Galand et V. Henny, L'Agnittoma. - Paris, 1907; in 8".

P. Emmanuelis d'Almeida, S. J. Historia Aethiopia, liber l-IV. - Romae, 1907; in-8'.

Anthropor, II, 2. - Salaburg, 1907; in-8'.

tions parlant cette langue. Les Ainos semblent, au point de vue philologique, apparentés aux Coréens ainsi qu'aux populations du moyen lenissei. Ils ont envahi le Japon à une époque impossible à préciser. Avant d'être, à leur tour, subjugués par les Japonais actuels, les Ainos durent être en relation avec des tribus malayo-polynésiennes, dont l'influence paraît s'être fait sentir jusqu'en Corée. Peut-ètre les ancêtres des Ainos ont-ils habité les régions de l'Asie centrale. Ainsi s'expliqueraient certaines ressemblances lexicographiques avec des idiomes fort éloignés : par exemple, l'aino schéta, «chien» se retrouve chez les Santalis (Bengale) sous la forme séta (même sens); l'aino tetra, tetri, «blanc» répond au géorgien thethri.

M. Halleys fait une communication sur les noms de deux célébrités babyloniennes : Gilgamis et Hammurabi.

La lecture Gi-il-ya-mii du nom ecrit en idéogramme GIS-TU-BAR a été trouvée par Pinches dans une tablette lexico-graphique, et elle est confirmée par le nom Gilyamos, sous lequel Élien mentionne ce héros mythique de la Chaldée. Réservant l'explication de l'idéogramme, M. Halévy montre que le nom réel Gilyamis se compose de gilla, «flot», et du participe gamii, «rameur», de la racine yamaia, «ramer», dont on n'a constaté jusqu'à présent que le substantif gimaiia, «rame». L'ensemble veut dire «rameur des flots», c'est-à-dire «navigateur de l'océan». En effet des bas-reliefs récemment découverts représentent le héros naviguant sur le grand océan pour se rendre auprès de son aïeul Hasisatra ou Xysuthras, devenu immortel après avoir été sauvé du déluge.

Hammurabi a été dès le début identifié avec Amraphel, dont il est fait mention dans le xiv chapitre de la Genèse parmi les rois qui envahirent la Palestine au temps d'Abraham. S'appuyant sur une variante qui donne rapaita au lieu de rabi, M. Halévy avait émis l'idée que le nom royal était primitivement Hammu-rapalta (à se change en l devant

les dentales), très voisin de Amraphel, et signifiant «famille nombreuse». Cette hypothèse est maintenant confirmée par la forme idéographique relevée depuis peu et représentant ce nom par EN-NUN DAGAL-LA: car DAGAL-LA est l'équivalent ordinaire de rapdiu, «être large, vaste, nombreux».

M. ALLOTTE DE LA FUÑE fait quelques remarques sur les formes les plus anciennes du nom de Gilgamis.

La séance est levée à 6 heures.

#### OUVBAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

#### PAR LES AUTRORS :

D' F. Weisgenber. Trois mois de campagne au Maroc. -Paris, 1904; in-8°.

R. GRAFFIN et F. NAU. Patrologia Orientalis...1, 5, par 1. Guidi; IV, 2, par le D' Charles Wessely. — Paris, s. d.; gr. in-8°.

#### PAR LES ÉDITEURS :

Zeitschrift für hebrwische Bibliographie, XI, 1. - Frankfurt a. M., 1907; in-8".

Reene critique, 41° année, nº 15-18. - Paris, 1907; in-8°.

The Korea Review, October 1906. — Seoul, 1906; in-8". .

MARGOLIOUTH (D. S.). Umayyods and Abbasids, being the fourth Part of Jurji Zayd'an's History of Islamic Civilization, translated . . . — Leyden, E. J. Brill, 1907; in-8".

Revue semitique, avril 1907. - Paris, 1907; in-8".

W. CALAND et V. HENRY. L'Agnistoma. - Paris, 1907; in-87.

P. Emmanuelis d'Almeida, S. J. Historia Aethiopia, liber l-IV. - Romae, 1907; in-8°.

Anthropos, II, 2. - Salzburg, 1907; in-8.

American Journal of Philology, nº 109. - Baltimore, 1907; în-8°.

Th. Golden. Manuel de la langue japonaise. — Bruxelles et Leipzig, 1907; in-8°.

The Indian Antiquary, 448-449. — Bombay, 1906; in 4°. R. E. Dasroon. Zarathustra and Zarathustrianism in the Avesta. — Leipzig, 1907; pet. in-8°.

#### PAR LA SOCIÉTÉ :

Journal Asiatique, janvier-février 1907. - Paris, 1907; in-8°.

The Journal of the Royal Asiatic Society, April 1907. -London, 1907; in 8.

The Geographical Journal, April-May 1907. - London, 1907; in-8°.

Ateneo, marzo 1907. - Madrid, 1907; in-8".

Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétershourg, 1907, 1-7. — Saint-Pétersbourg, 1907; in-8".

American Journal of Archaeology, XI, 1. - Norwood, Mass., 1907; in-8°.

Balletin de littérature ecclésiastique, avril 1907. - Paris, 1907; in-8°.

### PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BRAUX-ARTS:

Journal des Savants, avril 1907. — Paris, 1907; in-h".

Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 159 fasc.: Sylvain Lévi. Mahāyāna-Sūtrālamkāra, édité et traduit, 1-2. — Paris, 1907; in-8".

## PAR M. M. SCHWAR :

Anneo Et-Hoszini. Kitáb Irchád at-Tálibin. - Beyrouth. 1314; in-8°.

Divan de Niazi (en turc). - S. I. n. d.; in-8".

PAR LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'INDO-CHINE :

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, VI, 1-2. -Hanoi, 1906; in-8°.

#### PAR LE GOUVERNEUEST INDIEN :

E. Thunston. Ethnographic Notes in Southern India, - Madras, 1906; in-8.

H. N. Wnight. Catalogue of the Coins in the Indian Museum,

Calcutta. - Oxford, 1907; in-8°.

DE ZILVA WICKREMASINGRE. Epigraphin Zeylanica, 1, 2-3.

- London, 1907; in-4°.

PAR L'UNIVERSITÉ SAIST-JOSEPH, à BEYROUTH :
Al-Machriq, X, 6, 9. — Beyrouth, 1907; in-8°.

#### PAR L'USIVERSITÉ DE LEYDE :

Es-Bornant. Le Recueil des Traditions musulmanes, publié par M. Ludolf Krehl, continué par Th. W. Juynboll, IV, 1. — Leyde, 1907; in-4°.

#### PAB L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE ;

H. H. Power.s. The supposed Hebraisms in the Grammar of the Biblical Aramaic. - Berkeley, s. d.; in-8".

> ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL. (Séance du 10 mai 1907.)

## TALISMANS ET CONJURATIONS ARRES, PAR LE RARON CARRA DE VAUX.

L'étude des talismans, charmes et conjurations paraît bien un peu futile; néammoins on peut être amené de diverses manières à s'en occuper, soit lorsqu'on veut interpréter des passages de certains textes où il est fait allusion à ces pra-

tiques, soit lorsqu'on désire compléter l'histoire des philosophies occultes ou des superstitions religieuses. Ainsi l'on sait que les talismans jouent un rôle important dans les Mille et une Nuits; ils apparaissent plus souvent encore dans l'Abrégé des Merveilles où la connaissance en est attribuée surtont aux Berbères 1. Le Coran et les hadits parlent en quelques endroits des charmes et des pratiques de sorcellerie 1; la plupart des docteurs s'en sont occupés pour en discuter la légitimité; et la légende littéraire a prêté des talents en ce genre à de hauts personnages, tels que Gazali, Avicenne et Platon 2. L'ethnographie aussi s'intéresse à ce sujet, autant pour le passé que pour le présent , car aujourd'hui encore ces pratiques superstitienses sont en usage dans l'islam; elles sont très répandues au Maroc, et, dans les grandes villes musulmanes, il est facile au touriste de trouver des techniciens qui lui vendent des talismans confectionnés d'après les procédés qu'indiquent les vieux traités classiques en la matière, tels que le traité d'El-Bouni (mort 622 H.).

Le savant français Beinaud a précisement eu à s'occuper de ce dernier ouvrage, lorsqu'il a catalogué et commenté les monuments du cabinet du duc de Blacas <sup>a</sup>; il en a extrait

L'Abrègé des Merreilles, trad. Carra de Vans, pages 306, 312.

<sup>2</sup> Voir Coran, v. 92, et cam, 4.

Les légendes sur Avicenne sorcier sont nombrenses et bien connues. Comme exemple de talismans attribués à Gazali, voir le ms. arabe n° 2763 de la Bibliothèque nationale de Paris. Un ms. intéressant de magie se trouve à Budapest, dans lequel Platon est rité à côté des indiens Chamour per et Tomtom public. Voir l'inventaire fait par Goldziber dans Magyar Könyo-Szemle, Budapest, 1880.

L'an dernier, dans le Keleti Scemle, revue orientale de Budapest, M. Julius Messaros a publié une étude sur les superstitions des Tures Osmanlis: Osmanisch-Türkischer Volksglaube, I, 1906. Ce travail est fait en partie d'après un livre ture, le Yildiz-nümè.

REINAUN, Monuments arabes, persons et tures du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, Paris, 1828,

beaucoup de données et de renseignements intéressants. Aujourd'hui nous voulons seufement citer quelques morceaux qui ont au moins l'agrément du pittoresque, et que nous extrayons d'un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, celui qui porte le numéro 2662 (ms. du xvu\* siècle). Je ne sais quel en est l'auteur; au début il est fait mention d'El-Bonni et d'un de ses commentateurs; l'ouvrage est un recueil de conjurations diverses.

Voici d'abord une conjuration qui a pour objet de nuire à quelque ennemi en lui envoyant un scorpion. Les scorpions et autres animaux nuisibles tiennent naturellement une assez grande place dans ces invocations; on peut chercher à les détruire, comme on le voit dans l'Abrège des Merveilles, ou simplement à s'en préserver soi-même, comme l'indique un passage d'El-Bouni cité par Reinaud; mais notre traité, qui ne paralt pas animé d'un très grand esprit de charité, cherche de préférence à donner à l'enchanteur le moyen de se servir de ces animaux contre ses ennemis. L'incantation enseignée en ce passage contient certains termes cabalistiques, comme on en trouve dans les écrits gnostiques, tels que Arbiouch, Cherhouch, Bakhtima, Maltima, etc.; ce sont des noms d'esprits ou d'éons '; je les passerai, car ils nécessiteraient une étude spéciale. Il est à remarquer aussi que la personne contre laquelle est envoyée la bête nuisible, est désignée par un nombre, le nombre 352; cette expression cabalistique remplace notre mot «un tel». La conjuration est appelée 'azîmah ou rokiah. La pratique qui consiste à envoyer ainsi contre quelqu'un des animaux dangereux, des maladies ou des esprits méchants, est appelée iradt, « envoi ». Une particularité curieuse est encore à signaler : l'incantation recommandée par notre passage est dite « expérimentée », modjarrab. Cette expression revient plusieurs fois dans le livre; elle établit une sorte de distinction entre des conjurations qui ne

<sup>1</sup> Cf. Amelineau, Le Gnosticisme egyptien (Annales du Musée Guimet), p. 104, 206, 207, 244, 253, 254, 255.

seraient connues que d'une façon théorique, et d'autres qui sont censées avoir subi l'épreuve de la pratique. Tout cela expliqué, voici la formule:

(Fol. 51 v°.) «Envoi d'un scorpion; expérimenté; tiré du livre de Mohammed el-Djanadi. Vous prenez un scorpion que vous placez dans un cruchon ou un calice, pour qu'il ne vous fasse pas de mal; puis vous prononcez sept fois sur lui l'incantation suivante, avec le nom de la personne que vous avez en vue. Ensuite vous lâchez le scorpion qui va vers cette personne et la pique. C'est expérimenté, exact. Les paroles que vous dites sont (ici se trouvent les mots cabalistiques, puis :)» Ò scorpion, fille de scorpion, va vers un tel (rer dl) et « pique-le dans tel membre, vite, vite, » — C'est extrait du livre de Mohammed el-Djanadi, expérimenté, exact. Connaissez les mérites de ce livre, car cet auteur ne cite comme expérimenté que ce qui l'est vraiment. »

Les mots « vite, vite, vite», qui terminent cette incantation, qui sont écrits en arabe الرحا (corr. الْزَحَى:), suivi du chiffre r ter, se retrouvent dans les formules gnostiques <sup>2</sup>.

Voici maintenant une autre formule assez curieuse qui est une invocation de l'homme à son ombre. Les superstitions relatives à l'ombre sont nombreuses et existent chez beaucoup de peuples. Il est à noter qu'Aristote a signalé une telle superstition chez les anciens peuples d'Arabie<sup>3</sup>: lorsqu'une hyène passait dans l'ombre d'un homme, cet homme perdait

M. Clément Huart nous rappelle que le mot عرب est employé de la même manière en médecine. Cf. par esemple le titre d'un traité médical et talismanique attribué à Avicenne, عربي , ms. 1661 de la Bildiothèque nationale de Paris.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voir Lettres à M. Letronne, par C. J. C. Reuvens, Leyde, 1830, p. 19 et 47.

<sup>3</sup> ARISTOTE, De mirabilibus auscultationibus, chap. 145. éd. Didot. — Cf. Frazer, Le Romeou d'or, trad. Stiebel et Toutain, t I, p. 219.

le sentiment et l'hyène pouvait s'en emparer sans peine. — Cette légende est bien puérile; mais elle montre tout de même que l'ombre devait être considérée par ces vieux peuples comme une espèce d'âme ou de demi-âme qui contenait une partie de la puissance vitale de l'individu; dès que l'animal avait touché l'ombre, l'homme perdait son énergie. Dans notre morceau, l'ombre est plutôt considérée comme un frère de l'homme que comme son dédoublement; elle est censée douée de pouvoirs mystérieux et généraux, s'appliquant en principe à toutes sortes de fins. Ici l'effet choisi est encore l'abaissement d'un ennemi. Le morceau, dont une partie est en prose rimée, a une certaine tenue littéraire :

(Fol. 52.) Discours à l'ombre. Vous restez leve la nuit du dimanche ou la nuit du mercredi, quand tout le monde dort et que les bruits se sont apaisés et les mouvements arrêtés; vous faites fumer de l'encens mâle dans un brûle-parfums purifié; vous avez avec vous un flambeau allumé, et vous devez être dans une maison vide, seul avec vous-même. Vous placez le flambeau du côté de l'Occident, et vous vous mettez en avant du flambeau en tournant votre visage du côté de l'Orient, la lumière restant derrière vous; votre ombre apparaît alors sur le mur. Vous disposez le parfum susdit entre vous et ce mur sur lequel vous voyez votre ombre, et vous la regardez, et vous dites, vous adressant à elle d'une facon amicale et douce, avec attendrissement et componction, avec modestie et humilité : « Salut à toi, o toi qui es moi, quand moi je suis toi; salut à foi, ô toi qui as été enfanté quand j'ai été enfanté, qui es venu à l'être · quand j'y suis venu, qui as été emmailloté quand j'ai été emmailloté, délié quand j'ai été délié, qui as bégayé quand «j'ai bégayé, ri quand j'ai ri, pleuré quand j'ai pleuré, qui « t'es trainé à terre quand je m'y suis trainé, qui t'es tenu debout quand je me suis tenu débout, qui as marché quand » j'ai marché, qui as mangé quand j'ai mangé, bu quand j'ai » bu, parlé quand j'ai parlé, compris quand j'ai compris; ne « vois-tu pas comment un tel, fils d'un tel, a abaissé mon » pouvoir, m'a dominé et m'a nui? Or donc je te demande « secours contre lui, et je te donne pouvoir sur lui. Qu'il ne » puisse pas m'échapper; occupe-le loin de moi; abaisse sa » puissance; contrains-le de telle et telle manière; procure-moi « son mal et son humiliation; par celui qui a dit; « Aux cieux » et à la terre », jusqu'à la fin du verset, — Et tandis que vous dites; « Contrains-le de telle et telle manière », vous songez intérieurement aux différentes espèces de maux et de dommages que vous voulez qu'il lui arrive. Vous répétez cette incantation sept fois; puis vous éteignez le flambeau et vous vous éloignez. Vous recommencez cette opération pendant trois nuits, comme nous avons dit; et vous obtenez satisfaction contre votre eunemi, s'il platt à Dieu. »

L'envoûtement est une des pratiques les plus célébres de la magie de tous les temps; elle mériterait, vu son importance, d'avoir son histoire faite à part. Avant de citer un troisième morceau de notre livre qui a rapport à cette pratique, nous ne voulons faire d'autre remarque que de rappeler une note de Reinaud sur ce même sujet 1. Ce savant, renvoyant à plusieurs passages du traité d'El-Bouni relatifs à l'envoûtement, mentionne la tradition d'après laquelle Mahomet aurait été envoûté par les filles du juif Lobaid : « Elles avaient fait une petite figure du prophête, en cire, et l'avaient percée d'un grand nombre d'aiguilles, « C'est à ce propos qu'aurait été révélée la sourate de l'aube. Cette tradition n'est guère recevable; car cette sourale, qui est fort employée dans les talismans, parle de sorcières qui soufflaient sur des nœuds; mais elle ne fait pas allusion à des pratiques analogues à celles de l'envoûtement. Voici notre texte :

(Fol. 53 v\*.) • Une possession (السياط) telle qu'il n'y en a pas de pareille. On dessine sur un feuillet une figure humaine au nom de la personne que l'on a en vue et au nom de sa

<sup>1</sup> REINAUD, loc. cit., t. II, p. 326.

mère. On écrit ces noms sur la poitrine. On prend ensuite une aiguille de fer; et l'on écrit la conjuration avec du safran. La conjuration consiste dans ce passage du Coran : « Dis : il · m'a été révélé », jusqu'à « des mensonges » (sourate LXXII, 1-4). On clone la figure sur le mur, renversée la tête en bas; on l'enceuse avec de l'encens male, et on récite le même passage; on ajoute : « Répondez à celui qui appelle », jusqu'à e évident » (Coran , xLVI, 31), » et faites ce qui vous est ordonné. » Puis on chauffe l'aiguille, et on perce la figure au cœur, en disant : Privez-le de son sommeil, et pénétrez dans son corps comme vous voyez que cette aiguille pénètre dans cette · image. · Si on pique avec un couteau, on rend la conjuration encore plus forte; on la fait avec la même sourate (LXXII), jusqu'au mot « évident »; et on ajoute : « Chargez-vous d'un « tel; opprimez le dans son corps, et privez-le de son sommeil. » Après quoi, on fait pénétrer le couteau dans le cœur. L'effet dure sur la personne objet de cette opération tant que l'aiguille reste dans l'image. C'est expérimenté, exact.

Les précédents passages sont tous trois animés d'un assez méchant esprit; les conjurations y ont pour but de nuire au prochain. Il est cependant naturel que le magicien se relache quelquefois de sa perfidie, et songe plutôt à son bonheur propre qu'au malheur d'autrui. C'est dans cet ordre de sentiments que l'on voit alors apparaître une sorte de conjurarations souvent employées dans les légendes magiques, celles qui ont pour but de conquérir l'amour d'une personne aimée. Nous terminerons par un exemple en ce genre. On remarquera que le feuillet sur lequel est écrite la conjuration, est confié à une colombe; le rôle de cet oiseau dans l'art magique est connu : c'est une messagère. Frazer, dans Le Rameau d'or ', rapporte un usage des habitants du Maroc qui jettent un sort contre quelque ennemi en attachant la conjuration au pied d'un pigeon. Dans le texte que nous allons citer, on remarquero aussi l'expression : « à l'heure de Vénus »;

FBAZER, loc. cit., p. 41.

pour les magiciens, les mois, les jours et les differentes heures étaient soumis à divers esprits, anges ou divinités, de genres variés et de puissance inégale; il y a là toute une théorie dont nous ne pouvons parler en ce moment, et qui se trouve très développée dens le manuscrit arabe n° 2630 de Paris.

(Fol. 65 v\*.) «Article 31. 1. 43; de la colombe sauvage 1. Cela est bien connu par les maîtres des sciences spirituelles. Vous prenez une tourterelle sauvage, et vous la retenez prisonnière chez vous, les mardi, mercredi et jeudi; et le vendredi, à l'heure de Vénus, vous prenez un feuillet mince, sur lequel vous écrivez avec un poinçon parfumé de muse et de salran, en mettant dans l'encrier un tampon de crins coupés en menus morceaux; c'est mieux ainsi. Et voici ce que vous écrivez : « Comme cette colombe soupire après son compagnon et le désire, que de même une telle soupire après un tel et le désire du désir d'amour; que les horizons ne laissent · hésiter sa passion devant aucune direction ni aucun chemin. » Vous attachez ensuite le feuillet à un fil, et vous le suspendez à l'aile de la colombe en disant : « Que le cœur d'une telle sorte de sa possession, comme cette colombe sort de mon pouvoir; que son cœur et son esprit s'envolent, comme s'envole cette colombe, et qu'ils ne lui reviennent pas ni ne se reposent, jusqu'à ce qu'elle soit venue auprès d'un tel, obéissante, attentive à ses ordres, humble et soumise, avec · le teint pâle, le visage découvert, les yeux abattus, la poitrine haletante, le cour et les entrailles embrasés, affligée d'un tourment violent; que le ciel ne lui donne pas d'ombre ni la terre de soutien; qu'elle brûle sans trêve; que son amour pour un tel la rende malade et l'épuise. Que la passion soit au-dessus de sa tête, la flamme sous ses pieds, l'enfer devant ses yeux, le seu à sa gauche, devant elle et derrière elle; que de quelque côté qu'elle se tourne, beûle le feu qui

Les mêmes chiffres cabalistiques se retrouvent dans les titres de plusieurs articles.

I'entoure; qu'il la dévore sans s'éteindre, et que sa soif ardente en e s'apaise pas, jusqu'à ce qu'elle vienne rejoindre un tel en cet état. Que le désir l'ensorcelle, que ce charme agisse sor elle, et que le reste de ma vie je puisse invoquer Dieu en toutes choses, ayant ma main au-dessus de sa main, ma parole dominant sa parole; que je sois le vainqueur et elle la vaincue, le maître et elle l'esclave. Que son désir d'un tel (ret di) soit comme le désir de la génissel Alors vous frappez la colombe sur la tête avec une pierre; et le charme pénètre dans la personne visée, et elle ne peut plus s'écarter du destin qui lui est imposé; car le charme agit et l'étreint. Enfin vous lâchez la colombe, et la personne à qui s'applique la conjuration vient bien vite.»

#### NÉCROLOGIE.

Les études berbères et musuhnanes viennent d'être cruellement éprouvées par la mort de M. de Calassamti-Motylinski, emporté par le typhus, au retour de sa longue et fructueuse mission en pays touareg.

Né à Mascara en mars 1854, il avait, après avoir terminé ses études classiques, embrassé la carrière d'interprète militaire où il se fit rapidement remarquer par son zèle, ses connaissances et ses aptitudes à remplir ces fonctions souvent délicates. En 1882, lors de l'annexion du Mzab, il fut envoyé an bureau arabe de Ghardaïa et ce séjour décida de sa carrière scientifique. Il s'occupa de l'histoire et des doctrines des populations mzabites, issues des Kharedjites, et sa connaissance profonde de l'arabe lui permit de faire sur ce terrain de rapides progrès. Déjà Duveyrier avait soupçonné l'importance des documents abadhites pour l'histoire de l'Afrique du Nord qu'on ne connaissait que par les récits orthodoxes, Masqueray avait été plus loin. D'une mission heureusement accomplie en 1878, il avait rapporté divers manuscrits dont l'un, traduit sous le titre de Chronique

d'Abou Zakarya, fut publié par lui (Alger, 1879, in-8°). Mais Duveyrier et Masqueray, faute d'une connaissance suffisante de l'arabe littéraire, ne pouvaient être que des précurseurs. Ils eurent le très grand mérite de frayer la voie; il était réservé à M. de Motylinski de la suivre avec succès. En 1885, il publiait, d'après des sources indigènes, l'historique d'un des qsour du Mah: Guerara depuis sa fondation (Alger, iu-8°). La même année, il donnait, sous le titre de Les lieres de la secte abadhite (Alger, 1885, in-8°), une précieuse contribution à l'histoire des Kharedjites, en commentant la lettre d'El-Berràdi et en résumant le contenu des principales chroniques.

De retour à Constantine en 1887, il fut nommé pen après directeur de la Médersa, et, à la mort du titulaire, professeur à la chaire d'arabe de Constantine. Il abandonna alors la carrière militaire où il pouvait espérer un brillant avancement, pour se vouer tout entier à l'enseignement et aux recherches scientifiques. C'est ainsi qu'en 1899 il publia, sous les auspices du Gouvernement général de l'Algérie, le traité de Mohammed el-Mogri, Les mansions lunaires des Arabes (Alger, in-8'), en 1900 les Itinéraires entre Tripoli et l'Egypte (Alger, in-8'), et en 1905, dans le volume que l'École des Lettres fit paraître en l'honneur du XIV Congrès des Orientalistes, le texte et la traduction commentée d'un traité religieux très en faveur chez les Abadhites, la 'Aqidah du cheikh Amr ben Djami'. La même année, il publiait à Constantine, à l'usage des Maabites, une nouvelle édition de ce traité avec le double commentaire de Omar b. Ramdhan et de Daoud eth-Tholathi.

Mais en même temps qu'il s'initiait à l'histoire et sux dogmes des Abadhites, M. de Motylinski ne négligeait pas les dinlectes berbères qu'ils ont conservés grâce à l'isolement produit par leur hérésie, au Mzab, à Djerba et au Dj. Nefousa. Lors de ma mission dans le Sahara, en 1885, il avait été pour moi un précieux auxiliaire dans mes recherches sur le dialecte du Mzab. La présence d'un taleb intelligent du Dj. Nefousa lui permit de s'assimiler rapidement le nefousi et le djerbi. En 1885, il faisait parattre dans le Balletin de Correspondance africaine une Chanson en dialecte de Djerba, et Brahim Ou Sliman ech-Chanmakhi rédigeait, sous sa direction, en dialecte nefousi, une Relation du Djebel Nefousa qui fut autographiée à Alger. Je conserve précieusement l'exemplaire qui me fut adressé par M. de Motylinski et Brahim et qui contenait, en manière de dédicace, des vers de ce dernier, les premiers, et sans doute les derniers, composés dans le dialecte berbère parlé par les puritains de l'Islam:

تسید دی تموردا تغیر توید دیس لیفین مغیر تمید دی تیدهی تعید تعویرت سی طبط تبغد تکو سرالد این ترییز و ت تنط سی لاز ایسی تمدورت

Cette relation renfermait sur les populations, les ruines, les mœurs, d'importants renseignements qui devaient rester lettre close pour les géographes et les voyageurs, généralement ignorants du berbère. Aussi M. de Motylinski donna en 1898-1899 une transcription avec traduction, commentaire et vocabulaire, précédée d'une étude grammaticale, la première dont ce dialecte ait été l'objet. L'Académie des Inscriptions lui attribua le prix Volney, consacrant ainsi la réputation que s'était acquise M. de Motylinski. Le dialecte de Djerba était aussi l'objet de ses recherches, et, en 1898, paraissaient le Dialogue et les textes en berbère de Djerba (Paris, in 8', extr. du Journ. as.). Le touareg, non plus, n'était pas négligé. En 1902, il publiait une Note sur deux bracelets touaregs (Constantine, 1902) où il déchiffrait des inscriptions tifinag.

En 1903, la présence de marchands de Ghdamés à El-Oued l'amenait à s'occuper de ce dialecte, et une mission du Gouvernement général lui fournissait l'occasion de rapporter les matériaux d'un beau volume. Il parut en 1904, sous le titre de Dialecte berbère de R'edamès (Paris, 1904), et renferme, non seulement une grammaire, des textes et un vocabulaire, mais encore des documents arabes, traduits en français, sur l'histoire et la géographie de l'oasis et de toute

la région.

Une découverte d'une extrême importance lui fournit le moyen d'exercer à la fois sa connaissance des doctrines des Kharedjites et celle de leurs dialectes. Les 'Agida que nous possédons sont écrites en arabe, mais ont été primitivement rédigées en berbère. Il y a dix ans, un de ces textes, intitulé la Modawana d'Ihn Ghanem, fut découvert à Djerba par M. le commandant Robillet et photographié par les soins de la Résidence générale de Tunis. Par suite de quelles circonstances - qui ne sont pas un mystère pour tout le monde — tous les exemplaires de cette photographie de 594 pages vincent ils à disparaitre, sauf un, je n'ai pas à le rechercher ici. Heureusement M. Robillet en avait conservé un, et, grâce à son obligeance, M. de Motylinski put donner au XIV Congrès des Orientalistes une notice sur ce précieux texte : Le manuscrit arabo-berbère de Zonagha (tome II des Actes, p. 69-78, de la section des langues africaines)1. Ce n'était que le prélude d'une édition complète, avec commentaire linguistique et traduction, que M. de Motylinski était seul en état de faire. Qui s'en chargera désormais? A la même date, il trouvait l'occasion d'exercer son sens critique et sa connaissance du berbère sur un nom énigmatique, Yakouch, où l'on avait vu à tort le Bacchus des anciens et qui n'est que la traduction berbère très ancienne d'une épithète de Dieu (Le nom berbère de Dieu chez les Abadhites, Alger, 1905, in-8").

C'est à ce moment qu'une lettre du P. de Foucauld, son vieil ami, établi à Temanghaset chez les Ahaggars, vint réveiller chez lui la passion du désert et le goût des explorations scientifiques. A vrai dire, lorsqu'il me parla pour

M. de Motylinski a présenté au Congrès deux autres mémoires qui seront publiés dans le tome IV des Actes : 1° Chronique d'Ibn Seghir de Tibaret (Tagdemt): 2° Expédition des Espagnols contre Djerba.

la première fois de son projet, en novembre 1905, ce ne fut pas sans appréhension que je le vis décide à affronter, à son âge, les fatigues d'un long voyage et d'un été saharien. Mais son enthousiasme finit par me donner confiance; il obtint, sous les auspices du Gouvernement général de l'Algérie, une mission subventionnée par le Ministère de l'Instruction publique, l'Académie des inscriptions, la Société de géographie d'Alger et la Société archéologique de Constantine. Courageusement, il se mit en route et chaque étape de son voyage fut marquée par une récolte. Aussi, lorsqu'il revint en décembre 1906, il rapportait une riche moisson : plus de 6,000 lignes de textes touaregs sur les sujets les plus variés, un dictionnaire complet, des documents sur les dialectes du Gourara, des itinéraires géographiques, et en particulier celui du Tazerout, massif inexploré jusqu'à ce jour, de nombreux cliches photographiques et une collection considérable d'inscriptions rupestres.

Il revint fatigué, mais il ne crut pas qu'il lui fut permis de prendre du repos avant d'avoir adressé à l'Académie des Inscriptions un rapport détaillé sur sa mission. Il consacrait à le rédiger une partie de ses nuits : sa journée était prise par son enseignement à la Médersa et à la chaire d'arabe. Aussi offrit-il une proie facile au typhus dont on ne reconnut pas d'abord les symptòmes et qui agit d'une manière foudroyante. Le vendredi 22 février, il assistait à la séance de la Société archéologique de Constantine et communiquait à ses collègues des photographies et fac similés d'inscriptions rupestres : le samedi 3 mars, il était mort malgré les soins d'une épouse dévonée. La ville de Constantine prit tout entière le denif et, sur sa tombe, ses amis et ses collègues exprimèrent les regrets unanimes que causait sa mort.

l'ai parlé du savant : je n'aurais pas moins d'éloges à donner à l'homme. Tous ceux qui l'ont connu ont loué sa générosité et sa loyauté, et ses amis ne ressentiront pas moins sa perte que la science française.

René BASSET.

#### LE PRONOM VERBAL EN GEORGIEN.

Un des caractères les plus remarquables de l'idiome Géorgien, c'est la différence de traitement que subit le pronom, suivant qu'il est isolé ou attaché au verbe.

Dans le premier cas, il possède pour marquer le nombre des formes si tranchées qu'on ne saurait guère les ramener à une seule et même racine. Ainsi cet idiome nous offrira au singulier, pour le pronom isolé, 33 me « ego », et \$35 tchwen » nous ». Il dira 35 chen » toi », par opposition à » 135 thkwen » vous ». C'est un point sur lequel nous aurons, sans doute, à revenir dans un prochain travail.

En tout cas, les choses se passent bien autrement lorsque ledit pronom se trouve accolé à un verbe. Celui-ci apparaît, au pluriel, intercalé, par un procédé d'encapsulation qui rappelle quelque peu certaines langues américaines, entre la racine pronominale qui ne varie pas suivant le nombre, et la désinence du pluriel. Ex. : 300 wtch'ham « je mange», et 300 wtch'ham » je mange», et 300 wtch'ham » tu manges», et 1000 utch'hamth « nous mangeons»; 1000 utch'ham « tu manges», et 1000 utch'hamth « vous manges». Nul doute qu'ici le » th final ne constitue la marque de pluralité. Le Géorgien dit donc littéralement ego mandacare pluraliter, pour « nous mangeons »; ta mandacare pluraliter, pour « vous mangez ».

Ce mode de formation apparaît bien plus rarement, sans doute, en Susien, et son emploi, en ce qui concerne la marque de nombre, semble borné à la seconde personne. Cela suffit, sans conteste, pour que l'on ait tout lieu de croîre qu'à l'origine il était bien plus général. Ainsi, nous citerons après J. Oppert (voir Le peuple et la langue des Mèdes, p. 76 et 77, Paris, 1879), turnavainti etu saise, et turnavaintip evous saveze, turnaki etu suse, et turnakip evous sûtese. Intiule de rappeler que dans cette langue c'est le p final qui indique normalement la pluralité

Tout ceci ne paralt-il pas nous reporter à une période

plus ancienne et réellement primitive dans laquelle il n'existait pas de formes pronominales propres au pluriel et où l'on se contentait, dans tous les cas, d'ajouter la désinence numérique au pronom singulier? Tel est précisément le phênomène dont nous constatons l'existence dans les dialectes plus ou moins monosyllabiques de l'Extrême-Orient. L'on a, par exemple, dans un parler de l'Himalaya, à savoir le Thaksya (cf. B. Hogdson, Comparative Vocabulary of the Broken tribes of Nepul, p. 326 du t. XXVI du Journal of the Asiatic Society of Bengal), ghy ang a ego a, et ghy ang-che a nos a, litt. ego pluraliter. De même, le Rodong ou Chamling, autre dialecte des mêmes parages (voir ibid., p. 330), aura ka «je, moi », et ka-i » nous », la finale i indiquant seule le nombre. Citons entin le Chinois 我們出 ngò mên tch'on egredimur . litt. ego plaraliter egredi , de ngo « ego » , et mên , signe du pluriel. On y joindra le l'ibétain & souve un nya rnams yin · sumus », de nga « ego », rnams « plures » et yin « esse ».

Évidemment, d'ailleurs, il ne faut rien exagérer. Des procedes morphologiques du genre de ceux dont nous venons de parler se retrouvent dans d'autres idiomes n'ayant sans doute, en ce qui concerne l'origine, pas grand chose à démêler avec le Géorgien, le Susien on le Chinois. Leur présence dans ces derniers ne constituerait pas à elle senle une preuve bien convaincante de parenté. Toutefois, ajoutes à d'autres points plus spéciaux de ressemblance soit lexicographique, soit grammaticale, ils semblent acquerir une véritable importance. Mentionnons, en terminant, une remarque de M. R. de la Grasserie (Etnde de grammaire comparée: De la catégorie du nombre, p. 76, Paris, 1887). Cet auteur signale en Arménien l'usage de marquer le pluriel du pronom verbal par une simple désinence. Cela n'est guère conforme à ce que nous constatons dans les autres parlers indo-européens. Faut-il voir la le résultat d'une influence exercée par les vieux dialectes indigènes d'origine

vraisemblablement caucasienne? M. Meillet attribue, et avec toute raison, sans doute, à une cause de même nature l'absence de suffixe de genre en Arménien et en Iranien.

DE CHARENCEY.

#### BIBLIOGRAPHIE.

فتح الرجن لطالب آيات القرآن ترتيب علمي زادة فيض الله للسنى المقدسي مدير بيت اللحم السابق طبع بالمطبعة الاهلية في بيروت سنة ١٣٢٣

La difficulté de retrouver les citations du Qoran n'existe pas seulement pour les savants européens; elle embarrasse aussi les Musulmans. En Orient, en avait jusqu'ici publié deux Concordances, l'une imprimée à Calcutta sous le titre de Nodjoum al-Forgan, l'autre intitulée Tartib Ziba1 et imprimée à Constantinople. Flügel, en 1842, offrit au public sa Concordance bien connue à laquelle il donna le même titre qu'avait celle de Calcutta. L'œuvre de Flügel surpasse les deux autres de beaucoup en utilité; mais comme il ne donne que des mots séparés, on est condamné à de nombreux tatonnements avant de trouver le texte qu'on cherche. En outre, Flügel a commis quelques erreurs de classement : c'est ainsi qu'il donne منهض, le pluriel de منهض, sous le rad. :بيق sous سبق la 8° forme de ;سقى jambe ، sous ساق ;رضى et ta famille: sous عهلك; ملك nom d'action de واملك, sous فقد la 1" personne du pluriel de l'imparfait de فقد sous يد force » sous ينتي العالم : التي

<sup>1</sup> Comp. Brockelmann, II, 435.

<sup>1</sup> M. Faidy donne une liste de ces erreurs dans sa préface.

Gédant aux instances d'un ami, M. Faid-allâh (Faidy) al-'Alami al-Hasani (descendant de Hasan le petit-fils du Prophète), Président de la municipalité de Jérusalem, a composé une nouvelle Concordance, intitulée Fath ar-Rahmān li-tālibi āyāt al-Qorān, dans laquelle on trouve le mot principal du texte accompagné de deux on trois autres qui le précédent ou le suivent, comme cela a été fait par Buxtorf dans sa Concordance sur l'Ancien Testament. Ce système est beaucoup plus pratique que celui de Flügel, et conduit plus rapidement au hut que M. Faidy s'est proposé, celui de retrouver facilement les passages cités du Qoran. Néanmoins, pour ceux qui désirent consulter le livre sacré au sujet de l'emploi des particules et des formes grammaticales, la Concordance de Flügel restera indispensable.

M. Faidy a exclu de son livre non seulement les particules et les pronoms, mais aussi treize substantifs et cinq verbes avec leurs dérivés qui sont de très fréquent emploi et dont une liste précède. Les sourates sont indiquées par l'abréviation des titres qu'elles portent; par exemple, pour pour est pour est

DE GORFE.

W. WILLIAM SKEAT et C. OTTO BLAGDEN, PAGAN RACES OF THE MALAY PENINSULA. Londres. Macmillan et C<sup>10</sup>, 1906, 2 vol. in-8°, xt-721+x-855, avec 280 illustrations et 7 cartes. Prix: 42 shillings.

Les deux volumes des Races paiennes de la péninsule Malaire sont divisés chacun en deux parties qui traitent respectivement des sujets sujvants :

- Baces (caractères ethniques, affinités ethniques et généralités, notes sur les maladies indigènes).
  - II. Mœars et contumes (nouvriture, stimulants et narcotiques,

vétements, habitation, chasse et pêche, systèmes d'échange, armes et outils, cultures, arts et métiers, art décoratif, organisation sociale, relation des races paiennes avec les autres races).

III. Religion (pratiques et croyances ayant trait à la naissance, la puberté, les funérailles; musique, chants et fêtes; religion et folk-lore).

IV. Linguistique (état actuel et avenir, tabous linguistiques et expressions particulières, histoire ancienne des dialectes indigênes, leur parenté avec d'antres langues).

Le premier volume débute par une préface et une bibliographie et contient en appendice (p. 627-724): le texte et la traduction de chansons semang recueillies par M. Skeat à Kedah et Patani à l'aide d'un phonographe; de chansons sakai, besisi et blandas; d'autres textes et des formules et invocations magiques en dialectes besisi et blandas; enfin des listes de noms de lieu et de noms propres. L'appendice linguistique du deuxième volume comprend : un vocabulaire comparé des dialectes de la péninsule malaise (p. 509-768), précédé d'une bibliographie des publications et manuscrits utilisés au nombre de 162 et suivi de courtes notes grammaticales. Les deux volumes contiennent en outre : le premier, 184 illustrations et une carte hors texte; le deuxième, 96 illustrations, 2 cartes dans le texte, 4 cartes hors texte et 3 index alphabétiques des matières, des noms propres et des mots indigènes mentionnés dans les trois premières parties.

Ce travail, dont j'ai tenu à indiquer le contenu en détail, est dû a deux anciens fonctionnaires coloniaux britanniques : M. W. William Skeat du Federatéd Malay States civil service, et M. C. Otto Blagden du Straits Settlements civil service. L'un et l'autre ont résidé pendant plusieurs années dans la Malaisie anglaise et vécu parmi les tribus sauvages de la péninsule. Dans la préface, les auteurs qualifient trop modestement leur œuvre de compilation. Sans doute la péninsule Malaise avait fait l'objet de plusieurs publications, ainsi qu'en témoigne la

bibliographie; mais il y a lieu de noter qu'une grande partie des sources utilisées sont encore manuscrites. Nous devons donc à MM. Skeat et Blagden la révélation d'importants documents inédits dont leurs devanciers n'avaient pu obtenir communication, n'en soupconnant peut-être pas l'existence. De plus, une longue et minutieuse enquête personnelle a permis à MM. Skeat et Blagden de vérifier les opinions précédemment émises, de constater des faits nouveaux et de les mettre en lumière. A cet égard les Pagan races peuvent et doivent être considérées comme une étude originale.

Des la préface, nous sommes prévenus qu'il s'agit d'un ouvrage « d'ethnographie descriptive ». Les tribus paiennes — il faut traduire paien par non islamisé — de la péninsule sont encore trop insuffisamment connues pour prendre place dans une létude d'ethnographie comparée. En raison de nos connaissances larunaires en ce qui concerne leurs types hiologique, culturel et religieux, MM. Skeat et Blagden ont tenu à n'enregistrer que les faits de tout ordre définitivement acquis et à s'abstenir de multiplier les hypothèses. Elles auraient été, en l'espèce, dangereuses ou inutiles : on ne peut

qu'approuver cette sage réserve scientifique.

De Quatrefages, J. de Morgan, Miklucho-Maclay, Vaughan-Stevens et quelques autres, donnent aux tribus sauvages de la péninsule une origine negrito. Vaughan-Stevens considérait même les Semang comme des descendants d'esclaves nègres amenés par Alexandre le Grand! L'inexactitude de la théorie pan-negrito et d'une théorie voisine donnant aux Semang une origine papou, a été nettement montrée par plusieurs anthropologues, entre autres par Wallace, Waitz et Hamy, dont les recherches ont abouti aux conclusions suivantes : 1° il n'y a pas moins de deux types somatologiques distincts parmi les tribus sauvages de la péninsule; 2° les caractéristiques negritos relevées chez les Semang n'indiquent pas plus une origine nègre qu'une ascendance papou. Sur ces bases, MM. Skeat et Blagden examinent successivement «le problème ethnique» des Semang,

Sakai et Jakun et décrivent en détail chacun de ces trois types.

La seconde et la troisième parties, consacrées à l'ethnographie et à la religion, s'étendent sur près de 900 pages. exactement la moîtié de l'ouvrage. C'est un modèle d'enquête sociologique où se trouve minutiensement décrite la vie des «races paiennes». Le sommaire que j'en ai donné montre qu'elle est aussi complète que possible. Certains instruments de musique de la Malaisie anglaise méritent de retenir l'attention : l'espèce de guitare, par exemple, formée d'un bambou dont d'étroites sections longitudinales de l'aubier, plus ou moins tendues par des chevalets, constituent les cordes à résonnances différentes. Cet instrument se retrouve à Sumatra, Nias, Timor, Bornéo, aux Philippines (cf. E. Modigliani, Un viaggio a Nias, Milan, 1890, in-S. p. 567) et à Madagascar. Il serait intéressant et utile d'établir l'aire géographique de cette espèce de guitare et des objets et ustensiles caractéristiques communs aux indigenes de la Malaisie et de Madagascar qui ont perdu tout contact depuis des siècles.

Les dialectes de la péninsule malaise font partie d'une famille de langues généralement appelée mon-khmer, que MM. Skeat et Blagden désignent sous le nom de mon-annam, Blagden, l'auteur de la partie l'inguistique des Pagan races, donne cependant un bon argument en faveur de mon-khmer (p. 439) : Logan (en 1849) a été, je crois, le premier qui ait montré le caractère distinct des langues de la famille mon-annam. Plus récemment, certains auteurs, particulièrement sur le continent, ont adopté de préférence le nom de mon-klimer, qui a peut-être l'avantage de réserver l'avenir en ce qui concerne la situation spéciale de l'annamite vis-à-vis des autres langues de la famille. C'est évidemment cette considération qui a fait intituler Die Mon-Khmer Völker, la magistrale étude récemment publiée par le Père W. Schmidt. Les membres de notre École d'Extrême-Orient que j'ai consultés préférent également mon-khmer à

mon-annam pour les raisons données par Blagden lui-même. En l'état de nos connaissances, il me paraît aussi plus prudent de nous en tenir à mon-khmer. L'étude approfondie de l'annamite nous permettra seule de prendre definitivement position à cet égard.

La famille mon-kmer (— mon-annam de Blagden par addition de l'annamite) est apparentée, d'une part, aux langues munda et khasi de l'Inde et aux dialectes des iles Nicobar, et, d'autre part, présente de curieuses analogies avec les langues si improprement appelees malayo-polynésiennes, et un certain nombre de traits communs avec les langues tibéto-birmanes, kareng, chinoise et tai. Pour adopter la terminologie du Père W. Schmidt, dont le nom générique austrisch est malheureusement intraduisible en français, les langues continentales précédentes seraient appelées : die Austro-Asiatischen Sprachen; les langues malayo-polynésiennes : die Austronesischen Sprachen; les deux groupes réunis constituent : die Austrischen Sprachen (cf. Die Mon-Khmer Völker, Braunschweig, in-8\*, 1906).

Le vocabulaire compare des dialectes de la péninsule Malaise publié par Blagden (p. 509-768) contient plus de quatre mille mots. Il a été très pratiquement conçu : les mots indigènes sont inscrits à la suite de leur traduction anglaise disposée alphabétiquement et numérotée. Tous les mots signifiant frère, par exemple, se trouvent sous «410. Brother». Chaque lois qu'il y a lieu de renvoyer à ce mot, le renvoi est indiqué par le sigle B 410. De plus, les formes dialectales de la péninsule sont comparées aux formes correspondantes dans les langues munda, khasi, mon-khmor, annamite, des tles Nicobar et Andaman, du territoire anglo-bollandais de Bornéo et dans plusieurs langues de la Malaisie. Ces rapprochements faits par un linguiste de la valeur de Blagden, faciliteront considérablement la tâche qui reste à faire dans ce domaine.

Les travaux antérieurs de MM. Skeat et Blagden nous faisaient désirer la publication d'une monographie compléte

sur la péninsule Malaise. Ces deux savants ont pleinement réalisé les espérances que nous étions autorisés à fonder sur leur activité scientifique : on ne saurait trop les en féliciter. Les deux volumes qui viennent de paraître sont écrits en style clair, précis, alerte, avec parfois une pointe d'humour (cf. p. 4, la description de la Jungle). Les photographies spécialement prises pour cette publication ont été très bien choisies et parfaitement reproduites; quelques-unes sont de véritables tableaux de vie et de mœurs tropicales. Enfin l'exécution matérielle est parfaite et fait grand honneur aux éditeurs. Les Pagan races of the Malay Peninsula sont un de ces rares fivres où tout est à louer.

Gabriel FEBRAND.

REBEM MEHIOPICARUM SCRIPPOBES OCCIDENTALES INEDITI A SA-CULO XVI AD XIX, CURANTE C. BECCARI, S. I. Vol. IV, P. EMM. BARRADAS, S. I. Tructatus tres, historico-geographici. Romm, 1906. C. de Luigi; in-4° de XXXII-402 pages.

Le P. Beccari a entrepris de publier une importante collection de documents inédits relatifs à l'histoire de l'Éthiopie. Cette œuvre considérable dont le programme a été indiqué dans le compte rendu inséré au Journal asiatique (septembre-octobre 1904, p. 359) ne comprendra pas moins de seize volumes : elle se poursuit avec une activité remarquable, le premier volume a été édité en 1903 et déjà nous voyons paraître le quatrième qui ne le cède sous aucun rapport à ceux qui l'ont précédé.

Il comprend trois traités écrits par Emmanuel Barradas, jésuite portugais, dont la vie et les œuvres restées jusqu'à présent à peu près inconnues méritent d'être tirées de

l'oubli.

Né en 1572 à Montfort dans la province d'Afentejo, jésuite à seize ans en 1587, il est envoyé en 1591 à la Mission des Indes à Goa, où il enseigne la philosophie et la physique pendant plusieurs années; en 1624 il est attaché avec son frère, le P. Georges d'Almeida, à la Mission d'Ethiopie. Il reste sept ans en Éthiopie, dont cinq dans le Tigré; à cette époque, qui correspond à la fin du règne de l'empereur Seltan-Sagad, le catholicisme, qui était devenu la religion officielle de la cour pendant quelques années, fut en butte à bien des persécutions et finit par être proscrit définitivement par un décret de l'empereur qui rétablit le schisme d'Alexandrie.

Vers la fin de 1632, Seltan-Sagàd meurt et est remplacé par son fils Fasiladas, qui, bien qu'ayant embrasse la religion catholique, dirige contre elle une persecution active. En 1633, Barradas est envoyé dans les Indes, pour solliciter la protection du vice-roi; mais son voyage ne s'effectue pas sans difficulté, il est retenu prisonnier neul mois à Aden et c'est à cette circonstance que nous devons l'intéressante description qu'il en donne dans son troisième traité. Après avoir payé une forte rançon, il reprend la route des Indes et parvient, non sans peine, à Goa où il retrouve tous les Pères de la Mission d'Éthiopie expulsés par Fasiladas. Toutes les démarches tentées auprès du vice-roi des Indes pour obtenir la protection des missions catholiques en Éthiopie restent sans succès.

Après avoir exercé pendant quelques années les fonctions de provincial dans les provinces de Goa et de Malabar, le P. Barradas meurt le 31 juillet 1646.

Le quatrième volume, que vient de publier le P. Beccari, débute par une introduction en latin où l'auteur résume la vie et les œuvres du P. Barradas.

Viennent ensuite trois traités ou mémoires écrits par ce dernier en langue portugaise.

Le premier, relatif à la situation faite à l'Église catholique en Éthiopie sous les règnes de Seltan-Sagad et Fasiladas, nous fait assister aux dernières crises qui ont précédé sa disparition : hostilité sourde des gouverneurs de provinces, plus ou moins encouragée par l'empereur, vexations de toutes sortes, expulsion violente de sa résidence, rien n'est épargné au P. Barradas jusqu'à ce qu'enfin le décret de 1632, qui rétablit le schisme d'Alexandrie, l'oblige à quitter l'Abyssinie.

Le deuxième traité est relatif au royanne de Tigré. L'auteur qui y a séjourné plusieurs années rectifie, en comnaissance de cause, quelques opinions erronées accreditées par des écrits antérieurs et en particulier par le P. Luis de Urréta. Le Tigré n'est pas, comme il a été dit, un desert de sable, mais bien une région éminemment fertile; huit chapitres sont consacrés à la description des productions du règne végétal, céréales, arbres à fruits, essences forestières, et à celle des animaux domestiques et autres. Non moins complets sont les détails donnés sur la géographie et la topographie du pays, les mœurs et contumes des indigènes, leur religion, leur habillement et leurs armes. Quelques renseignements, qu'on souhaiterait plus nombreux et plus précis, sont donnés sur les antiquités d'Axoum et sur la littérature indigène.

Le troisième traité est intitulé Da citade e fortaleza de Adem. L'auteur y apprécie, d'une façon vraiment remarquable, l'importance de la position d'Aden et il insiste, avec une énergie qui témoigne de la sûreté de son jugement, sur l'avantage qu'avaient les Portugais à s'en assurer la possession et à la fortifier. Sa description de la ville et du territoire d'Aden est d'ailleurs fort instructive.

Ainsi que nous l'avons dit, ces trois traités sont en langue portugaise, mais le P. Beccari a eu soin, pour rendre l'ouvrage accessible à un plus grand nombre de lecteurs, de mettre en marge des sommaires détaillés écrits en latin.

Une table; des chapitres et des sommaires et un index alphabétique terminent le volume; comme les précèdents il fait hantement apprécier l'œuvre du P. Beccari et desirer qu'elle soit continuée ; elle constituera une mine précieuse de renseignements pour l'histoire de l'Éthiopie.

Colonel ALLOTTE DE LA FUTE,

TRAITÉ DE PROSODIE ARIBE, par M. Ben CHESES.

Depuis longtemps déjà, on avait signalé, en Algérie, la décadence des lettres arabes dans le monde indigène musulman. Bien qu'il faille attribuer cette décadence à différentes causes dont quelques-unes, telles que la diffusion de l'instruction française, par exemple, ont leur importance, on ne pouvait se résoudre à laisser périr la culture arabe dans les classes éclairées. Telle fut, sans doute, la pensée du Gouvernement, lorsqu'il s'avisa de l'intérêt qu'il y avait à confier la direction de l'École des Lettres d'Alger à un orientaliste.

Cette école, en effet, a régénéré les études arabes dans les divers éléments de la population algérienne, au moyen d'un corps enseignant où figurent des arabisants formés à l'enseignement de nos meilleurs maîtres du Collège de France et de l'École des langues orientales vivantes de Paris, et

quelques jeunes musulmans algériens.

Parmi ces derniers, M. Mohammed ben Cheneb, professeur à la Mederça d'Alger, s'est déjà fait connaître par des travaux qu'il a publiés, tant en langue française qu'en langue arabe. Sa dernière publication, faite sous les suspices du Gouvernement général de l'Algèrie, et destinée aux élèves des écoles supérieures musulmanes, est une brochure de 118 pages, éditée à Alger chez P. Fontana; elle est intitulée Toh'fat al-âdab fi mizân âch'ar al-ârab «Le don précieux pour l'étude de la mesure des vers arabes».

Ce sujet a déjà été traité dans des ouvrages recommandables, tels que le Cours de Belles Lettres du Père Louis Cheïkho (Beyrouth, Imprimerie catholique). Celui-ci est un excellent guide pour condenser une matière aussi délicate, et il semble que M. Ben Cheneb l'a suivi dans la forme des définitions et le choix de quelques exemples.

Comme il le dit dans sa courte introduction, M. Mohammed ben Cheneb a évité les longueurs, sans rien négliger de ce qui est essentiel. En effet, s'il se contente d'énoncer les principes relatifs aux seize mêtres classiques et aux règles de la rime, il les accompagne de tableaux indicatifs, offrant ainsi au lecteur des exemples variés et des exercices, avec notes explicatives placées au bas des pages.

Le tout paraît de nature à intéresser et à retenir nos jeunes étudiants musulmans, peut-être aussi à leur rappeler le goût des ancêtres pour la poésie arabe et à les ramener vers la culture trop délaissée de la littérature classique.

Ismaël HARET.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME IX, Xº SERIE.

# MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

Stratoritis are a series	
	Pages.
L'assyriologie en 1904 (M. C. Fosser). [Fin.]	5
Anciennes inscriptions du Népal (Deuxième série), [M. Sylvain Lévr]	49
Les Abdâl de Paināp (M. Pressiot)	115
Surnoms et sobriquets dans la littérature arabe (M. AC. Baraier de Meynard)	175
Titres califiens d'Occident (M. Max van Buncuss)	245
Surnoms et sobriquets dans la littérature arabe (M. AC. BARRIER DE MEYNARD). [Suite.]	365
Le papyrus moral de Leide (M. E. RETILLOUY). [Suite.]	429
Notice sur l'inscription trifingue de Zébed (M. A. Kugerka).	509
NOUVELLES ET MÉLANGES.	
Procès verbal de la séance du 11 janvier 1907	141
Ouvrages offerts à la Société	142
Procès-verbal de la séance du 8 février 1907	144
Onvrages offerts à la Société	147
Annexe au procès-verbal de la séance du 8 février 1907 : Le mot La J dans Ahikar et Bar Bahlul (M. F. Nav)	. 149
Notice sur les amulettes judéo-araméennes (M. Richard GOTTHEIL)	150
Orfevrerie d'art mauresque (M. Moise Schwab)	151
Bibliographic (janvier-février)	155
Une page nouvelle de l'histoire d'Égypte (M. Max van Ben- carm). — Tabfa dawi-l-arab. über Namen und Nishen bei Bohārī, Mualim, Mālik, von Ihn Ḥatīb al-dahāa (M. W. Man-	

Procès-verbal de la séance du 8 mars 1907	337
Commission de la bibliothèque (séance du 25 février 1907).	339
Ouvrages offerts à la Société	351
Aunexe au procès-verbal de la séance du 8 mars 1907 : No- tice nécrologique sur J. Perruchon (J. Halivy)	344
Procès-verbal de la séance du 12 avril 1907	345
Ouvrages offerts à la Société	347
Bibliographie (mars-avril)	350
Rukminiparinaya, par Vicyanātha Devavarman (М. А.Валти). — Chronique de Michel le Syrien, par JВ. Chabot (В. D.). — Sepher ha-Zohar, par Jean de Pauly (М. Moise Schwan). — Mēftāh or-Romoūx, etc., par Mirsā Маḥmoūd (М. Gl. Нилат).	
Procès-verbal de la séance du 10 mai 1907	525
Ouvrages offerts à la Société	527
Annexe au procès-verbal de la séance du 10 mai 1907 : Ta- lismans et conjurations arabes (M. CARRA DE VAUX)	519
Nécrologie : M. de Motylinski (M. René BASSET)	537
Le pronom verbal en géorgien (M. DK CHARENCES)	5/2
Bibliographie (mai-juin)	544
Une nouvelle concordance du Qoran (M. DE GOLE). — W. William Skeat et C. Otto Blagden : Pagan races of the	

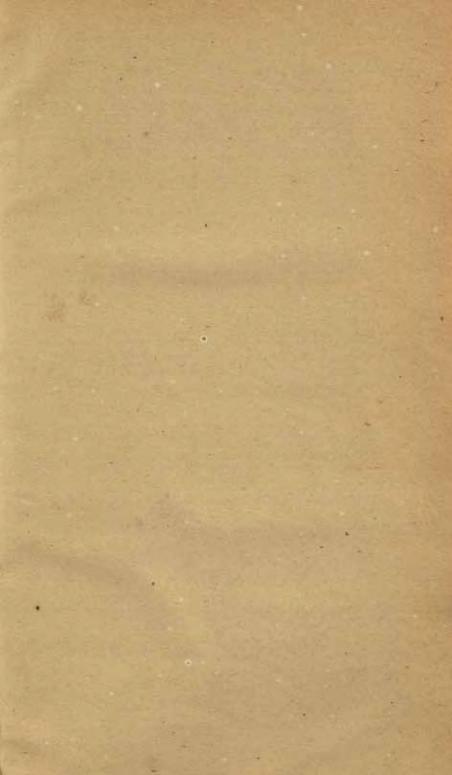
Une nouvelle concordance du Qoran (M. DE GOELE).

W. William Skeat et C. Otto Blagden: Pagan races of the
Malay Peninsula (M. Gabriel Fernasu). — Berum æthiopicarum scriptores occidentales inediti a seculo xvi ad xii,
curante C. Beccari, S. I. (Colonel Allotte de la Fuñe). — Tenite
de prosedie arabe, par M. Ben Chenels (M. Haner).



Le gérant : Rubens Duval.

Med War





"A book that is shut is but a block"

"A book than I.

ARCHAEOLOGICAL

GOVT. OF INDIA

Department of Archaeology

NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.